00066629

MERCURE CONDUIT PAR L'AMOUR.

Ou Invention du Langage et de l'Ecriture,

Frontispice de l'Orig. du Lang. &c.

C. P. Marillier inv. — A. Romanet sculp.

Son art, [illegible] la Terre.

[illegible] Hymen et de l'Amour.

Digitized with financial assistance from the Government of Maharashtra on 25 June, 2016

MONDE PRIMITIF,

ANALISÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE,

CONSIDÉRÉ

DANS L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA PAROLE;

OU

ORIGINE DU LANGAGE

ET DE L'ÉCRITURE;

AVEC UNE RÉPONSE A UNE CRITIQUE ANONYME;

ET DES FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

PAR M. COURT DE GEBELIN;

DE DIVERSES ACADÉMIES, CENSEUR ROYAL.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME TROISIEME.

421

66629

9 C 5

A PARIS,

Chez DURAND, Neveu, Libraire, rue Galande, à la Sageſſe, N°. 74.

M. DCC. LXXXVII.

Fo 410
Gebl Mon
66629

00066629

MONDE PRIMITIF,

ANALYSÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE,

CONSIDÉRÉ

DANS L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA PAROLE;

OU

ORIGINE DU LANGAGE

ET DE L'ÉCRITURE.

..... Si quid novisti rectius his,
Candidus imperti : si non, his utere mecum.

» Si vous connoissez quelque chose de mieux, daignez nous en
» faire part : sinon, consentez de faire usage de ceci avec nous.

HORAT. Epist. VI.

TROISIEME LIVRAISON.

MONDE PRIMITIF,

ANALYSÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE,

CONSIDÉRÉ

DANS L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA PAROLE;

OU

ORIGINE DU LANGAGE ET DE L'ÉCRITURE;

AVEC UNE RÉPONSE A UNE CRITIQUE ANONYME;

ET DES FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

PAR M. COURT DE GEBELIN,

DE DIVERSES ACADÉMIES, CENSEUR ROYAL.

NOUVELLE ÉDITION.

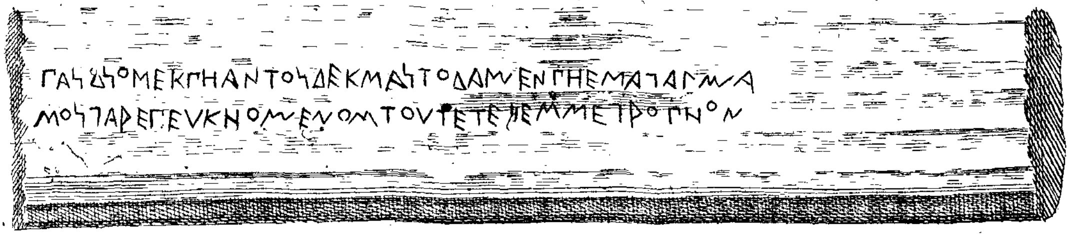
A PARIS,

Chez { L'Auteur, rue Poupée, Maison de M. Boucher, Secrétaire du Roi.
VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille Boucherie.
SORIN, Libraire, rue Saint Jacques. }

M. DCC. LXXV. = M. DCC. LXXXI.

AVEC APPROBATION ET PRIVILÉGE DU ROI.

Fr 410
Geb/Mon
66623



DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

PLUS un objet a de vastes influences, plus l'usage en est commun, & plus on doit desirer d'en connoître l'origine & les progrès; mais à cet égard, il en est peu qui puissent entrer en comparaison avec le Langage & avec l'Ecriture. La parole est répandue dans l'Univers, & il n'est aucune Région policée où l'on ne fasse usage de l'Ecriture: il est donc d'un intérêt général de savoir comment on parvint à connoître que par la parole on pourroit manifester ses pensées, & qu'on pourroit peindre cette même parole aux yeux, par l'Ecriture, après l'avoir peinte à l'oreille: comment on peut ainsi donner à la pensée la stabilité du marbre, & la répandre dans l'Univers.

Tels sont les problêmes que nous entreprenons de résoudre dans ce nouveau Volume du Monde Primitif: nos Lecteurs y verront ce que peut l'industrie humaine, ce que la Nature a fait pour les hommes; & que les avantages précieux dont ils jouissent, sont toujours l'effet des facultés admirables dont les doua la Divinité, & des ressources infinies qu'elle leur ménagea pour l'exercice de ces facultés. Aussi peut-on dire de l'homme, qu'il est le favori de la Nature; & s'il existe des Peuples qui ne jouis-

ſent pas de ces avantages, qui ſont toujours dans l'enfance, on ne peut attribuer cet état de foibleſſe & d'ignorance, qu'à des circonſtances particulieres, plus propres à confirmer ce qui regarde l'origine du Langage & de l'Ecriture, qu'à l'obſcurcir.

L'origine du Langage & de l'Ecriture ſe lie néceſſairement avec les Langues & avec les Monumens de l'Antiquité ; & l'on ne peut éclaircir un de ces objets ſans le ſecours des autres. Les queſtions que nous diſcutons dans ce Volume, ſont donc une partie fondamentale des recherches qui conſtituent le Monde Primitif. On ne ſauroit tracer les cauſes, l'origine & les progrès de ces objets, ſans crayonner les premiers Elémens de la Langue Primitive, ſans les ſuivre dans les Langues qui en ſont deſcendues, ſans démontrer que toutes celles ci eurent une ſource commune : & dès qu'on aſſemble ces premiers Elémens du Langage, on voit auſſi-tôt quelle en fut néceſſairement l'origine.

Ici, comme dans nos premiers Volumes, nous ſommes partis d'un ſeul principe, l'IMITATION ; & ce principe eſt le même qui nous a mis en état de remplir notre but. L'homme a eu un modèle pour parler, *la Nature & les idées* ; il en eut un pour écrire, les *objets* même de ſes idées & de ſes diſcours.

Ainſi nous avançons dans notre carriere avec le même flambeau, le principe de l'Imitation. Ce principe nous fit débrouiller les Allégories anciennes & les Elémens de la Grammaire ; il nous dévoile aujourd'hui l'Origine de la Parole & celle de l'Ecriture, qui ſembloient enſevelies pour jamais dans la nuit des tems.

C'eſt au moyen de cette unité de principes & de l'accord qui en réſulte dans toutes les parties de nos recherches, que nous avons pu déranger dans l'Impreſſion, l'ordre de notre marche ; faire paroître avant ce Volume, des Ouvrages qui, d'après notre Plan général, auroient dû ſuivre celui-ci. On peut même dire

que ce dérangement, dont nous avons déja exposé les causes, n'en est pas un dans le fait, puisque ces Volumes n'étant pas numérotés, ils sont susceptibles de tel ordre qu'on voudra leur donner. Ajoutons que les succès des premiers & des plus indépendans, nous préparoient plus de secours & de facilités pour ceux qui étoient plus dispendieux & qui tiennent plus étroitement, comme celui-ci, aux grandes masses de notre Plan.

A cet égard, nous n'avons qu'à nous louer du siécle dans lequel nous avons l'avantage de vivre; les deux premiers Volumes ont été accueillis de la maniere la plus propre à nous encourager: les Savans les plus distingués, pleins d'indulgence pour nous, & plus attentifs à ce que nous pouvons dire d'heureux & d'utile, qu'à des erreurs inévitables, nous animent à persévérer dans notre entreprise; plus de Nations y prennent part.

Un MINISTRE auquel nous desirions pouvoir dédier ce Volume, un Ministre plus connu par ses vertus & par son amour pour les Sciences & pour les Arts, que par les Dignités dont il est revêtu, veut bien devenir le Protecteur de cet Ouvrage. Pénétré des avantages que tous les Peuples retireroient de notre Plan s'il étoit bien exécuté, il vient lui-même à notre secours; & par une souscription généreuse & inattendue, il ne tient pas à lui que nous n'avancions avec autant de constance que de succès dans une route que la Providence semble nous avoir tracée elle même. Ainsi ce que nous n'osions qu'espérer dans le tems que nous publiâmes notre Plan, M. BERTIN l'exécute.

Liés plus que jamais à notre travail, nous redoublerons nos efforts: nous reclamons en conséquence plus instamment encore les lumieres des Savans, convaincus que nous ne saurions être trop aidés pour conduire à une heureuse fin, une entreprise aussi vaste.

L'empressement avec lequel nous avons profité dans ce Vo-

lume des ſecours que nous avons trouvés dans les Ouvrages & dans les lumieres des Savans du premier ordre, ſera pour eux, nous oſons du moins nous en flatter, un motif efficace pour les diſpoſer à nous mettre en état de fournir notre carriere avec plus de ſuccès que nous n'avons pû faire juſques à préſent : nous verrons avec autant de reconnoiſſance que de plaiſir augmenter le nombre de nos Correſpondans ; & ils nous verront toujours accueillir avec de pareilles diſpoſitions, tout ce qu'ils voudront bien nous communiquer. Puiſſent-ils y être portés avec plus de zèle encore par l'intérêt qu'ils trouveront dans ce nouveau Volume, qui fait une partie auſſi conſidérable que curieuſe de l'Hiſtoire Naturelle de la Parole.

Le détail dans lequel nous ſommes entrés ſur l'utilité de cette Hiſtoire Naturelle, à la tête de la Grammaire Univerſelle & Comparative, nous diſpenſe d'en parler actuellement : il ne nous reſte donc qu'à tracer ici l'eſquiſſe légere de ce que renferme ce Volume, diviſé en cinq Livres. Nos Lecteurs pourront juger par cette Analyſe des avantages qu'on en peut retirer, des difficultés que nous avions à vaincre, des ſecours que nous avons eus pour y parvenir.

ANALYSE DE CE VOLUME.

Premier Livre. L'ART ETYMOLOGIQUE eſt l'objet du premier Livre : cet Art ſi peu connu, & cependant une des baſes fondamentales de nos recherches ; car s'il n'exiſte point d'Art Etymologique, ſi les recherches de cette nature ſont des chimères, ou ſi elles ne peuvent être aſſujetties à des principes certains, tout notre travail à cet égard eſt abſolument inutile : il a donc fallu avant tout, fixer les idées qu'on doit ſe former de cet Art, afin d'éclairer par ce moyen notre marche, de raſſurer ceux qui

desirent que nous ayons raison, & de convaincre ceux qui savent le mieux combien il est aisé de s'égarer dans une route où l'on est sans cesse environné d'écueils & de ténèbres.

Nous disons en quoi consiste cet Art; pourquoi on y a si peu de confiance; quelles causes avoient nui à sa perfection; quelles fausses idées on en avoit. Venant ensuite à ce qui le constitue, nous donnons l'Etymologie de son nom; nous indiquons les avantages qui résultent de cet Art; nous en exposons les principes; nous traçons la route qu'on doit tenir dans sa recherche, les régles qu'on doit s'y prescrire, & nous faisons voir la certitude à laquelle on s'éleve par le moyen de ces principes & de ces régles, qui excluent tout arbitraire.

II. Liv. A l'Art Etymologique succéde l'Analyse de l'INSTRUMENT VOCAL : cet Instrument, organe de la parole & dans lequel elle puise ses Elémens, dont il faut par conséquent avoir des idées nettes & exactes, afin d'en pouvoir suivre les Phénomènes dans leurs causes, dans leurs effets, dans leurs divers rapports.

On voit ici que la parole vient d'une origine céleste, quoique les causes en soient physiques ou naturelles, qu'elle naquit avec l'homme; que tous les Elémens en sont contenus dans l'Instrument Vocal.

Afin de parvenir à la connoissance de ces Elémens, on considere le Méchanisme de cet Instrument, le jeu des Poumons, de la Trachée-Artère, du Larynx, de la Glotte, de la Langue, des Lévres: on dit un mot des systêmes inventés pour rendre raison de ce Méchanisme.

Il ne suffisoit pas d'avoir exposé le Physique de la parole; il falloit sur-tout rendre raison des moyens par lesquels l'homme avoit apperçu qu'il pouvoit peindre ses idées par le secours de l'Instrument Vocal; & comment il étoit parvenu à lier toutes

ces choses : mais ceci tient à l'intelligence de l'homme, à cette intelligence qui fait qu'il peint des idées, tandis que les animaux ne peuvent exprimer que des sensations. On voit alors qu'il existe dans l'homme trois sortes de vies ; la vie végétale, qui lui est commune avec les plantes ; la vie animale, qui lui est commune avec les animaux ; la vie intelligente, qui lui est propre ; & que l'Art de peindre les idées par la parole, est l'effet nécessaire & immédiat de cette intelligence, de la même maniere que toutes nos sensations sont l'effet nécessaire & immédiat des organes du Corps.

Comme nous n'avions trouvé dans aucun Ouvrage, cette distinction essentielle & fondamentale, sans laquelle on ne peut déterminer la différence précise qui regne entre l'homme & l'animal, nous ajoutâmes qu'on avoit trop négligé ces observations, toutes les fois qu'on avoit voulu déterminer la nature de l'ame, & chercher en quoi l'homme différoit à cet égard des animaux. Mais depuis lors & par une suite des dépouillemens de Livres en tout genre que nous ne cessons de faire pour perfectionner notre travail ; nous avons trouvé les mêmes principes dans un Ouvrage trop peu connu malgré sa célébrité, & que nous aurions cité avec empressement comme une autorité propre à donner un grand poids à ces vues : c'est l'*Economie Animale*, du Docteur QUESNAY, cet excellent homme que la mort vient d'enlever aux connoissances humaines, à la société, à ses Amis ; en qui nous regretterons toujours un Philosophe profond & plein d'aménité, un Ami zelé & digne de toute notre reconnoissance ; avec quel plaisir n'aurions-nous pas appuyé nos vues de celles d'une personne dont les conversations nous ont plus d'une fois affermi dans nos recherches, même sur des objets qui sembloient les moins analogues à ses études ordinaires, tels que

les Elémens de l'Instrument Vocal, dont il avoit bien apperçu la Théorie !

Puisque les hommes, outre la vie des sensations, possédent la vie d'intelligence, ils ont donc en eux non-seulement les organes & les secours nécessaires pour peindre leurs sensations, comme les animaux; mais encore les moyens nécessaires pour peindre leurs idées, effets de cette intelligence, sans lesquels cette faculté seroit un don presqu'inutile. La peinture des idées étant ainsi une partie essentielle & nécessaire de l'existence humaine, elle dut se développer sans peine & sans effort, comme tout ce qui est naturel à l'homme; ce qui se confirme encore par les ressources qu'il trouve en lui-même pour suppléer aux vices physiques qui dérangent quelquefois l'harmonie avec laquelle nos idées doivent se manifester.

Dans la seconde Partie de ce second Livre, on expose les divers Elémens de la voix, divisés en SONS & en INTONATIONS: on en examine la nature, les effets, l'étendue, le méchanisme; objets importans & peu connus.

III^e. Liv. Mais telle est la nature de l'Instrument Vocal, qu'il est susceptible d'efforts dans ses deux extrémités & dans son centre, ensorte que le même mot peut se prononcer différemment chez chaque Peuple, suivant la partie de l'Instrument Vocal sur laquelle ils appuient de préférence : de-là, des variétés dans le Langage qui font croire que chaque Nation parle une Langue différente, tandis qu'elles parlent la même Langue, mais subdivisée par cette raison en divers Dialectes. Comme ces causes agissent sur la masse entiere du Langage, que leurs effets s'étendent à toutes les Nations, & qu'il est impossible de comparer deux Langues sans connoître les altérations qu'éprouvent les mots, nous avons consacré notre troisiéme Livre à l'exposition

de ces variations : elles ſont diſtribuées en VI. Tableaux, où l'on voit la maniere dont le même ſon s'altere chez tous les Peuples, & comment on peut ramener toutes les Langues à une ſeule dont elles ne ſont que des nuances.

Ces Tableaux ſubdiviſés eux-mêmes en un grand nombre de Tableaux particuliers, occupent une partie conſidérable de ce Volume ; ils offrent ſur chaque altération de Son, ou plutôt ſur chaque ſubſtitution d'un Son à un autre dans un même mot, un grand nombre d'exemples empruntés de diverſes Langues, afin qu'on voye qu'il n'en eſt aucune qui ne ſubiſſe les mêmes loix, & qui ne rentre dans la Langue Primitive & commune, objet de nos recherches. Cette multiplicité d'exemples ſert également à prouver que ces rapports ne ſont point l'effet du haſard ; mais les ſuites néceſſaires de la nature du Langage Primitif.

On doit donc regarder ces Tableaux comme la baſe de notre travail ſur les Langues, comme le réſultat de nos recherches, & les piéces juſtificatives des rapports que nous établiſſons. On ne ſauroit, ſans eux, nous ſuivre nous-même dans le rapprochement des Langues, & dans nos Familles Etymologiques. Nous oſons même dire, que ceux qui voudront apprendre les Langues ſans avoir formé leur oreille, leurs yeux, leur eſprit à ces ſubſtitutions des ſons entr'eux, auront infiniment plus de peine dans l'étude des Langues, que ceux qui ſe ſeront rendus habiles dans cette méthode de les aprendre en les comparant entr'elles : on pourra même, par le ſeul ſecours de ce Livre, reconnoître une foule de mots communs à diverſes Langues, & s'aſſurer ainſi de l'excellence de notre Méthode & du rapport de ces Langues.

On y trouvera auſſi nombre d'exemples frappans de mots, communs à pluſieurs Peuples & qui offrent des rapports dont on n'avoit aucune idée, lors même qu'on ſavoit tous ces mots : ces exemples

exemples ouvrent un chemin nouveau pour la comparaison des Langues : leur connoissance fait tomber le mur qui séparoit ces Langues, tire le voile qui en déroboit les rapports aux plus habiles: & si jusques à présent on n'avoit pu réussir à composer de pareils Tableaux, c'est qu'on ne connoissoit pas assez les objets qui devoient y entrer, qu'on ignoroit une multitude de Métamorphoses que les mots ont essuyé dans la plupart des Langues & sans la connoissance desquelles il étoit impossible d'appercevoir leurs rapports.

Enfin, pour faciliter à nos Lecteurs l'ensemble des Tableaux dont il s'agit ici, nous les terminons par les conséquences générales qui en résultent & qui sont autant de LOIX que suivent nécessairement les mots dans leurs altérations en passant de Langue en Langue, en se transmettant de Peuple à Peuple, d'une génération à l'autre.

IVe. Liv. Mais si les mots ne furent pas l'effet du hasard, quelle IDÉE attacha-t-on à chacun des Elémens de la parole, à chaque Son, à chaque Intonation ? & comment fut-on conduit à leur attacher telle & telle idée, plutôt que toute autre ? C'est ce qu'il s'agit de déterminer; & tel est le sujet du quatriéme Livre. On démontre que chaque mot eut sa raison; que cette raison fut puisée dans la Nature; que ces rapports de mots avec la Nature produisent l'énergie qu'on admire dans le discours ordinaire, dans l'éloquence sublime, dans la Poësie pleine d'harmonie & de grace. Mais tout mot exprime des sensations ou des idées; les premieres se peignirent donc nécessairement par les sons ou voyelles; & les dernieres, non moins nécessairement par les Intonations ou Consonnes.

Examinant alors la valeur physique de chaque Voyelle & de chaque Consonne, on voit que les mots formés de ces Voyelles

ou de ces Consonnes dans la Langue Primitive, & répandus dans les Langues, sont parfaitement assortis à cette valeur physique; & qu'il en est de même des mots qui peignent les bruits, & qu'on appelle *Onomatopées*, des mots composés, des mots figurés & des mots négatifs; ensorte que tout confirme cette grande vérité trop peu connue, mais incontestable, que tout mot eut sa raison, & que la Langue Primitive, Mere de toutes les autres, fut puisée dans la Nature même.

Ce Livre est terminé par les preuves qui établissent que la LANGUE CHINOISE, qu'on a toujours regardée comme n'ayant aucun rapport avec les nôtres, est parfaitement conforme elle-même aux principes que nous établissons; & qu'elle puisa ses mots dans cette Langue Primitive qui fut la base de toutes les autres.

Ve. Liv. Si le problême de la naissance du Langage qu'on n'avoit pû éclaircir jusques ici, se résout facilement par les principes dont nous venons de tracer l'esquisse, il en est de même d'un autre problême non moins intéressant, & également lié à nos recherches, celui qui a pour objet L'ORIGINE DE L'ECRITURE.

Ce problême est si compliqué, qu'on peut dire qu'il réunit un grand nombre de questions différentes; car il ne s'agit pas seulement de déterminer l'Origine de l'Ecriture, mais aussi d'assigner les causes de ses diverses espéces; d'examiner si ces espéces différentes sont indépendantes, ou si elles dériverent les unes des autres; quelle idée on doit se former de l'Ecriture Hiéroglyphique, de la Chinoise, de l'Alphabétique; quelles furent les causes & le modéle de nôtre Alphabet; si tous les Alphabets viennent d'un seul, ou si les premiers Peuples inventerent chacun le leur; si l'Alphabet Oriental a des Voyelles, ou s'il n'est

composé que de Consonnes, &c. Questions sans la solution desquelles on ne peut éclaircir cette haute antiquité & la source commune des Sciences & des Arts.

Un grand préjugé s'opposoit à ce qu'on prononçât d'une maniere positive sur ces objets; & ce préjugé étoit d'autant plus imposant, qu'il consistoit en faits. L'Ecriture n'est & ne fut commune qu'à une partie des Nations qui ont peuplé la Terre; elle ne paroît donc qu'une invention postérieure aux établissemens de ces Nations, & chaque Peuple dut se faire une Ecriture à sa fantaisie; ce qui anéantit toute comparaison & toute cause nécessaire.

Il a donc fallu commencer par dissiper ce préjugé, & faire voir que l'Ecriture, quoiqu'inventée antérieurement à la séparation des Peuples, n'a pu & n'a dû se maintenir que dans les Etats Agricoles, qui seuls ont une propriété & jouissent seuls des Arts & des Sciences, parce qu'eux seuls en ont besoin pour maintenir & perfectionner leurs propriétés, pour en assurer les revenus, pour prospérer par le Commerce, par les Loix, &c. Tandis que l'Ecriture est absolument inutile aux Peuples Chasseurs, aux Peuples Sauvages, &c. dénués de toute propriété.

Cette grande question de l'Origine de l'Ecriture est donc liée à cette question si ordinaire, *à quoi cela sert-il?* Question qu'on a toujours faite & qu'on fera toujours dès qu'il s'agira de connoissances, & sur-tout de connoissances nouvelles. Ceci est si vrai, que dans les Contrées même où l'on cultive les Arts, l'Ecriture est absolument négligée par ceux qui n'en ont pas besoin. Les Serfs, par exemple, n'écrivent nulle part, ni en Amérique, ni en Pologne, ni dans les Montagnes de la Franche-Comté; ils n'écrivoient pas non plus dans les anciennes Républiques de la Grèce & à Rome, si renommées cependant par leur amour

pour les Lettres. Il s'écrit peut-être plus de choses en un jour dans un seul Village de la Suisse dont tous les Habitans sont libres & Citoyens, & où tout enfant sait écrire, qu'en un an dans tous les Villages de la Pologne où l'on ne compte que des Serfs. De quoi serviroit l'Ecriture à gens qui n'ont rien, qui ne se possédent pas eux-mêmes, qui peuvent bien moins disposer de leur tems ?

Nous ajoutons que, puisque les propriétés territoriale & personnelle amenent à leur suite l'Ecriture, l'Ecriture à son tour prouve qu'il exista par-tout où on en rencontre des traces, une Agriculture, un Etat, une Propriété : elle devient ainsi d'une utilité premiere pour se former de justes idées des Peuples anciens, ou du Monde Primitif.

On pourroit également, par le même moyen, résoudre des questions intéressantes & relatives à notre tems : pourquoi, par exemple, notre ancienne Noblesse dédaigna presque toujours l'Ecriture, tandis que celle de nos jours commence d'en faire le plus excellent usage ? Mais nous laissons ces réflexions à la sagacité de nos Lecteurs.

Nous faisons voir ensuite que l'Ecriture ne fut, comme le Langage, qu'une peinture ; qu'aucune autorité n'auroit pû établir une Ecriture arbitraire ; qu'on représenta dans la Langue écrite les objets désignés par la Langue parlée ; qu'ainsi l'Ecriture PRIMITIVE fut nécessairement Hiéroglyphique ou Peinture d'objets ; que l'Ecriture CHINOISE n'est elle-même qu'une Ecriture Hiéroglyphique altérée ; que l'Ecriture ALPHABÉTIQUE est également composée de caractères Hiéroglyphiques ; qu'elle n'est que l'Ecriture Hiéroglyphique Primitive bornée à un petit nombre de caractères radicaux ou de CLÉS. On montre en même tems quels furent les objets peints par chacune de ces Clés, ou par

les XVI Caractères dont fut composé l'ALPHABET PRIMITIF.

On examine après cela pourquoi cet Alphabet fut borné à XVI lettres, & pourquoi il fut porté à XXII par les Orientaux, & à XXVIII par les Arabes.

De-là on passe aux Voyelles Hébraïques: on fait voir qu'elles répondent aux nôtres dans l'Alphabet Hébreu, & comment il est arrivé que presque toujours on a cru que cet Alphabet en étoit privé.

Enfin, on montre la conformité de tous les Alphabets avec le Primitif, & qu'ils en tirent tous leur Origine.

Ce V^me^. Livre, ainsi que le Volume, se termine par l'explication de toutes les Planches que contient ce Volume. On peut les considérer comme la base d'une DIPLOMATIQUE ancienne, & comme les piéces justificatives de nos vues sur l'Origine de l'Ecriture. Elles offrent, outre trois Planches Anatomiques relatives à l'instrument vocal, des comparaisons d'alphabets; des Monumens Grecs & Hébreux qui ont deux ou trois mille ans; des Monumens Phéniciens & Palmyreniens; des Inscriptions Osques & Romaines, antérieures à l'Ere Chrétienne; des Monumens Runiques de divers âges. Enfin, une Inscription trouvée dans une Isle Grecque, & dont les caractères contiennent plus de rapports avec l'ancien alphabet Oriental que l'aphabet Grec ordinaire : c'est l'inscription qui sert de vignette à ce Discours Préliminaire.

Cette Diplomatique primitive auroit pû être beaucoup plus considérable, & offrir des Monumens Etrusques, Indiens, Chinois, &c. & un plus grand nombre de Monumens Phéniciens & Grecs: mais d'un côté, nous nous proposions seulement de donner une idée de ce qu'on pourroit faire à cet égard; d'un autre côté, nous ne voulions faire entrer ici que des Monumens

déja expliqués & dont la valeur des caractères fût constatée, puisque ce n'est que de ceux-là que nous pouvions tirer des conséquences en faveur du rapport commun des alphabets.

Telle est l'analyse rapide des objets contenus dans ce Volume. Sans prétendre avoir rempli toute leur étendue, nous osons cependant nous flatter que ceux de nos Lecteurs qui se donneront la peine de comparer cette portion de l'Histoire Naturelle de la Parole avec ce que nous en avons dit dans notre Plan Général & Raisonné, au premier Article intitulé, *Principes du Langage & de l'Ecriture*, (pag. 9-14,) trouveront que nous n'avons rien laissé en arrière de ce que nous avions promis, malgré le nombre des objets qui le composent, & malgré les difficultés dont leur discussion est hérissée.

N'omettons pas que c'est à ce Volume que doit se réunir la RÉPONSE à la Critique insérée dans le Journal des Savans, & qui n'a été détachée que pour satisfaire aux désirs de nos Souscripteurs.

Observations particulières.

I. Comme nous sommes continuellement obligés de rendre en caractères Romains des mots de toutes les Langues, & que l'Alphabet Romain est quelquefois insuffisant pour rendre les caractères étrangers, nous serons souvent forcés de recourir à un équivalent. Nous nous sommes déja trouvés dans ce cas à l'égard de deux voyelles aspirées des Hébreux, le ח *Heth* ou *Kheth*, & le ע *Aïn* ou *Gaïn*. De ces deux voyelles, l'une répond à l'Eta des Grecs ou à l'*E* long; & l'autre, à O; mais pour désigner l'aspiration de ces lettres, quelques Savans écrivent deux *h* de suite, *hh*, pour la premiere, & trois, *hhh*, pour la seconde. D'autres rendent la

premiere par un *h* avec une ligne tranſverſale dans ſa portion ſupérieure, & la ſeconde par un ỿ. Quant à nous, afin de ſuivre l'analogie des Langues ſans embarraſſer l'Ecriture de caractères inutiles, nous avons cru devoir noter la premiere de ces aſpirations, ſuivant la maniere des Grecs, par ce ſimple accent ‘, ‘E; & la ſeconde par cet eſprit naſal, ‹O. L'orthographe ſe ſimplifie ainſi, & chacun peut appliquer à ces eſprits ou accents la prononciation qui lui eſt la plus familiere.

II. Depuis long-tems on propoſe de faire des changemens à l'orthographe Françoiſe, & ces changemens éprouvent toujours la plus grande difficulté, parcequ'ils ne ſont pas appuyés de motifs ſuffiſans pour les faire embraſſer. Mais s'il exiſte à cet égard quelque principe certain, ou ſi l'on eſt dans le cas d'y apporter quelque changement indiſpenſable, on doit s'en appercevoir dans cet Ouvrage. Il n'eſt pas moins certain que dans ces occaſions, nous pourrions faire les changemens néceſſaires à l'orthographe Françoiſe, ſans qu'on fût fondé à nous traiter de Novateurs. Cependant comme l'uſage doit être reſpecté & qu'on ne ſauroit, ſans offuſquer quelques Lecteurs, écrire un mot d'une maniere différente de celle ſous laquelle on eſt accoutumé à le reconnoître, nous ne ferons jamais de changement à cet égard qu'après l'avoir annoncé & après avoir preſſenti le goût du Public; & nous n'en propoſerons jamais que lorſque le changement nous paroîtra indiſpenſable.

C'eſt ainſi que dans ce Volume, nous avons propoſé d'écrire par un ſeul caractère notre ſon *ch*, ce qui n'eſt pas même une idée nouvelle, & que nous avons dit qu'on pourroit le rendre par un ſimple C renverſé, de cette maniere Ͻ.

Nous avons propoſé auſſi de ſupprimer toutes les *H* initiales qui ne ſe prononcent pas: elles ne font qu'embarraſſer l'écriture, que

fatiguer ſans raiſon la mémoire & l'attention, pour diſtinguer les mots où elles ſe prononcent de ceux où elles ne ſe prononcent pas. D'ailleurs notre propre Nation nous en a déja donné l'exemple, puiſque nous avons appris de nos Ancêtres à n'écrire qu'*Avoir* & qu'*Ici*, au lieu de l'ancienne orthographe *havoir* & *hici*, ces mots venant du Latin *habere* & *hic*. Ajoutons que diverſes Nations pratiquent la même choſe dans tous les cas ſemblables.

III. En parlant (*pag.* 277 & *ſuiv.*) de l'énergie dont la Poéſie & l'Eloquence ſont redevables au rapport des mots avec la Nature, nous n'avons pas craint de dire que le Génie qui créa les ouvrages immortels des Grecs, &c. n'eſt pas encore épuiſé : qu'on peut en voir paroître qui ſeront dignes de ceux-là, puiſque le germe n'en eſt pas péri ; qu'on en trouve le modèle dans la Nature, & que par la comparaiſon des Monumens anciens avec ce modèle, on peut ſe mettre en état de les ſurpaſſer. Cette idée nous paroît trop conſolante pour craindre qu'elle ſoit rejettée, quoiqu'une Savante célèbre ait avancé que les Nations Européennes ne pourront jamais briller que par *l'imitation des Grecs ;* & quoiqu'elle leur ôte juſqu'à l'eſpérance *d'imaginer*, *d'inventer d'elles-mêmes & d'arriver à la perfection* (1).

Nous ne doutons pas qu'on ne préfere le ſentiment du Cavalier BERNIN, Sculpteur renommé du dernier ſiécle : il ſoutint que la Nature ſait donner à toutes ſes Parties les beautés qui leur conviennent, & que l'art conſiſte ſimplement à les trouver & à les exprimer : il diſputa aux Grecs leur ſupériorité dans l'imitation de la belle Nature & dans l'emploi des beautés idéales : il ſe vanta même d'avoir détruit le préjugé de cette ſupériorité, dans lequel

(1) Mad. DACIER, Cauſes de la corruption du goût.

la

la beauté de la Vénus de Médicis l'avoit retenu pendant long-tems. Il est vrai que WINCKELMANN en conclut (2) que les véritables beautés sont plus aisées à découvrir dans les statues Grecques que dans la Nature; qu'elles sont plus réunies, plus touchantes dans ces copies que dans l'original même, & que l'étude de la Nature mène par un chemin plus pénible & plus long à la connoissance de la véritable beauté, que l'étude des Antiques.

Nous accorderons volontiers à Winckelmann ses conclusions, parce qu'elles ne détruisent point ce que nous avons avancé & qu'elles ne signifient autre chose si ce n'est qu'il faut profiter de tous les avantages dont on jouit, sentir toute la beauté des ouvrages de l'art par leur comparaison avec les ouvrages de la Nature, & apprendre par l'imitation de ceux-ci à surpasser ceux-là.

IV. Nous croyons faire plaisir à nos Lecteurs en ajoutant que le systême dont nous parlons (pag. 79) sur le fluide des nerfs ou relativement aux esprits animaux, est confirmé par la Dissertation du célèbre LE CAT sur le *principe de l'action des Muscles*, qui remporta en 1753 le prix proposé par l'Académie Royale de Berlin.

V. Dans le tems que nous terminions ce Volume, on nous a communiqué un ouvrage Anglois relatif aux objets dont nous traitons ici, composé par M. le Chevalier de Sauseuil & imprimé en 1772. C'est une analyse de l'orthographe Françoise ou les vrais principes de la prononciation Françoise, & dédié à l'Académie Françoise. L'Auteur y traite principalement des *Loix* que suivent les sons, dans les changemens que les mots éprouvent en se répandant sur la Terre & qui font le sujet de notre III[e]. Livre. Il rapporte

(1) Pensées sur l'imitation des Grecs dans les Ouvrages de Peinture & de Sculpture, insérées dans la nouv. Bibl. Germ. Tom. XVII. & imprimées dans d'autres Recueils.

tous ces changemens à XXIV classes qu'il appelle CANONS. Leur discussion est remplie de recherches curieuses & de très-beaux apperçus, l'Auteur ayant très-bien senti que sans ces comparaisons, tout travail sur les Langues est nécessairement défectueux. Il place à la tête, ces principes que les voyelles ne peuvent servir pour comparer les Langues & que l'aspiration se change en presque toutes les consonnes. C'est donc encore ici un de ces chercheurs du vrai avec lesquels nous nous sommes rencontrés, sans avoir eu aucune connoissance de nos travaux respectifs. Nous serions donc suspects dans ce que nous en pourrions dire de bien; nous préférons d'inviter ceux qui aiment à approfondir ces objets, à lire eux-mêmes cet ouvrage.

Nous finissons par des CORRECTIONS que nous devons en partie à quelques-uns de MM. nos Souscripteurs; & nous espérons que l'empressement avec lequel nous profitons de leurs observations déterminera sans peine ceux qui s'intéressent à la perfection de notre ouvrage, à nous en faire toujours part.

Allégories Orientales.

La note (2) de la page 41 doit être portée à la page suivante.

La premiere ligne des notes, pag. 57. est la suite de la note qui termine la pag. 56. & qui a été interrompue mal-à-propos.

Relativement au fait avancé pag. 93. qu'un vase de lierre retient le vin & laisse passer l'eau, M. CHEFDHOSTEL, de l'Acad. Royale de Rouen, nous écrit que ni l'une ni l'autre de ces liqueurs n'ont filtré à travers un vase de lierre fort mince qu'il avoit fait pour constater cette expérience : nous parlions cependant d'après

gens qui disoient l'avoir faite : heureusement en cas que ce soit une erreur, c'est un fait particulier qui ne tire à aucune conséquence, même pour l'article où nous en avons fait usage.

A la pag. 112. lig. 14. & 24. *il faut lire* le nœud d'Hercule, *au lieu d'*Hercule.

Pag. 88. *du Génie Allégorique*, lig. 7. historique, *lis.* allégorique.

Grammaire Universelle.

Pag. XXIV. lig. 10. & 11. à quel génie, *lis.* à quel point le génie.

— XLV. *au sixième vers Lat.* equo, *lis.* quo.

— 64. *vers Italiens*, cose, *lis.* cosa. Se in, *lis.* s'in. *Le troisiéme vers ne doit commencer qu'à* in ogni.

— 97. *Dans les vers Languedociens*, *il faut lire* hurouse, desfa, que los ten. *Et à la ligne qui les précède*, *au lieu de ces mots* une qui commence ainsi, *lis.* une où l'on dit.

Au sujet des diminutifs dont nous parlons ici, un Savant propose de les distinguer en deux classes, dont l'une contiendroit, sous le nom de *pejoratifs* ou tel autre mot semblable, ceux qui emportent avec eux une idée de mépris.

Pag. 144. lig. 15. ceux-ci, *lis.* ceux-là.

lig. 16. *effacez*, & de très; ainsi que les quatre mots de la lig. 19.

— 208. lig. 11. l'action, *lis.* l'acte.

— 280. lig. 15. d'un nobil, *lis.* di nobil.

— 325. Plusieurs Personnes ont reclamé contre l'Etymologie que nous donnons ici des adverbes en *ment* : ils préferent celle que nous avons rejettée : l'un d'eux observe même que quoiqu'ALBERTI ait mis dans son Dictionnaire Italien le mot *Ta-manto*,

ce mot ne peut cependant pas être regardé comme Italien, & que les Piedmontois l'auront sans doute emprunté des Provençaux. Nous abandonnons donc cette étymologie malgré l'idée que nous en avions : nous soumettrons toujours sans peine notre avis à des lumieres supérieures.

Pag. 348. lig. 7. MAI, *lis.* Ma.

— 437. — 14. *studendi*, lis. *discendi*.

Planche II. page 572. le chiffre 50 doit être vis-à-vis le caractère Chinois qui est au-dessous.

Pag. 578. & suiv. au lieu des n°. 56. 57. 58. 59. *lis.* n°. 55. 56. 57. & 58.

TABLE

Des objets contenus dans l'Origine du Langage & de l'Ecriture.

LIVRE PREMIER.

De l'Art Étymologique.

CHAP. I. *Excellence de la Parole : importance de son Histoire,* 1

CHAP. II. *Pourquoi cette Histoire n'existoit pas encore,* 6

CHAP. III. *Moyens par lesquels nous y sommes parvenus,* 7

CHAP. IV. *De l'Art Etymologique, généralement décrié, & pourquoi,* 9

CHAP. V. *Causes qui jusques-ici avoient empêché que cet Art eût été perfectionné,* 10

CHAP. VI. *Enumération des principaux Auteurs Etymologiques,* 12

CHAP. VII. *Fausses idées qu'on se formoit de cet Art,* 14

CHAP. VIII. *Causes de ces erreurs,* 16

CHAP. IX. *On ne doit pas confondre ces erreurs avec l'Art Etymolog.* 18

CHAP. X. *Origine & définition du mot Etymologie,* 19

CHAP. XI. *Sentimens de quelques Savans sur l'utilité de l'Art Etymologique,* 21

CHAP. XII. *Utilités de l'Art Etymologique,* 25

CHAP. XIII. *Examen de quelques objections,* 34

CHAP. XIV. *Principes sur lesquels repose l'Art Etymologique,* 38

CHAP. XV. *Régles à suivre & précautions à prendre dans la recherche des Etymologies,* 52

CHAP. XVI. *Certitude de l'Art Etymologique,* 61

LIVRE II.

De l'Origine du Langage.

Premiere Partie.

Vues générales & Analyse de l'instrument vocal, siége de la Parole, 65

CHAP. I. *Obscurité de l'Origine du Langage,* ib.

CHAP. II. *Cette Origine est Divine,* 66

CHAP. III. *Les causes du Langage sont naturelles ou physiques*, 68
CHAP. IV. *La Parole naquit avec l'homme*, 70
CHAP. V. *Elémens de la Parole*, 72
CHAP. VI. *Analyse de l'instrument vocal, & 1°. de son méchanisme pour produire la voix*, 74
CHAP. VII. *Méchanisme de l'instrument vocal pour produire la voix parlante, ou de la parole*, 91
CHAP. VIII. *Comment l'homme fut conduit à l'usage de l'instrument vocal*, 97
CHAP. IX. *Autres preuves que la manifestation des idées est essentielle à l'homme & à ce sujet du* GESTE, 102

PARTIE SECONDE.

DES MODIFICATIONS DE LA VOIX.

CHAP. I. *De ces modifications en général*, 109
CHAP. II. *Des sons ou de la voix modifiée par l'ouverture de la bouche, effets de l'instrument vocal considéré comme instrument à vent*, 111
CHAP. III. *Des* INTONATIONS, *ou de la voix modifiée par les organes de la bouche, effets de l'instrument vocal considéré comme instrument à touches*, 122
CHAP. IV. *Etendue de l'instrument vocal chez divers Peuples relativement aux Intonations*, 131
CHAP. V. *Maniere dont se prononcent les sons & les Intonations qu'on vient de parcourir*, 136

LIVRE III.

Des divers MODES *dont est susceptible l'instrument vocal; leurs causes & leurs effets*, 142
CHAP. I. *De leur étendue*, ib.
CHAP. II. *Causes générales de ces diversités*, 143
CHAP. III. *Nécessité de connoître ces différences pour l'étude des Lang.* 148
PREMIER TABLEAU COMPARATIF. 152
Voyelles substituées les unes aux autres, ib.
II. TABL. *Aspirations & consonnes substituées les unes aux autres*, 180
III. TABL. *Voyelles & consonnes substituées les unes aux autres*, 189
IV. TABL. *Consonnes substituées les unes aux autres*, 198
V. TABL. *Lettres ajoutées en tête*, 238
VI. TABL. *Lettres supprimées*, 254
Transpositions, 259

LIVRE IV.

Développement du Langage : source des mots : base du Dictionnaire Primitif, 268

CHAP. I. *Le Lang. n'est qu'une peinture : idées des Anciens à ce sujet*, ib.

CHAP. II. *Le développement du Lang. dépend de ses premiers Elémens*, 270

CHAP. III. *Tout mot eut sa raison*, 272

CHAP. IV. *Preuves qui l'établissent*, 275

CHAP. V. *Les rapports des mots avec la Nature sont la source de l'énergie du Discours, le fondement de la Poésie, de l'Eloquence, de l'Harmonie*, 277

CHAP. VI. *Qualités de la Parole*, 281

CHAP. VII. *Objets que la Parole avoit à peindre*, 283

CHAP. VIII. *Sons ou Voyelles, Peinture & Langage des sensations*, 284

CHAP. IX. *Intonations ou consonnes, Peinture & Langage des idées*, 285

CHAP. X. *Effets de la réunion & du mélange de ces deux Langages*, 287

CHAP. XI. *Valeur de chaque son ou voyelle, relativement aux sensations*, 288

CHAP. XII. *Des intonations ou consonnes, Langue des idées*, 328

CHAP. XIII. *Mots formés par imitation des bruits & des cris, ou par onomatopée*, 350

CHAP. XIV. *Vues sur la Langue parlée des Chinois*, 365

LIVRE V.

Du Langage peint aux yeux, ou de l'ECRITURE ; de son Origine & sur-tout de l'Ecriture Alphabétique, 374

SECTION I.

De l'Ecrit. en général, & des Hiéroglyphes en particulier, ib.

CHAP. I. *Avantage de l'Art de peindre ses idées aux yeux, ou de l'Ecriture*, ib.

CHAP. II. *Ténébres répandues sur son Orig. & moyens de les dissiper*, 375

CHAP. III. *Causes de ces ténèbres*, 377

CHAP. IV. *L'Ecriture n'a pu être inventée & se maintenir que dans des Etats Agricoles*, ib.

CHAP. V. *L'Ecriture n'est qu'une imitation, & par conséquent un assemblage d'Hiéroglyphes*, 379

CHAP. VI. *Procédés de l'Ecriture Hiéroglyphique*, 381

SECTION II.

Origine & Nature de l'Ecriture Hiéroglyphique, 391

CHAP. I. *Notice des principaux systêmes relatifs au tems & au lieu où naquit cette Ecriture*, ib.

CHAP. II. *Systêmes sur la maniere dont naquit l'Ecrit. Alphabet.* 396

CHAP. III. *Véritable état de la Question*, 368

CHAP. IV. *Toute Ecriture est hiéroglyphique*, 400

CHAP. V. *Que l'Ecriture Alphabétique est hiéroglyphique*, 403

CHAP. VI. *Des objets peints aux yeux par les caractères correspondans aux voyelles*, 406

CHAP. VII. *Objets que représentoient les caractères correspondans aux consonnes*, 409

CHAP. VIII. *Nombre des caractères simples qui entrent dans cette Ecrit.* 412

CHAP. IX. *Preuves qui établissent que le nombre de ces caractères ne fut d'abord que de seize, & explication de la Planche VI*, 513

CHAP. X. *Pourquoi cet Alphabet ne fut que de seize caractères*, 416

CHAP. XI. *Moment du partage des Ecritures Chinoise & Alphabétique; & comment celle-ci acquit cette qualité*, 418

CHAP. XII. *Observation particuliere sur l'Ecriture Chinoise*, 419

CHAP. XIII. *Les caractères Chinois peuvent se lire, ou se prononcer, & devenir alphabétiques*, 421

CHAP. XIV. *Avantages qui résultent de ces vues sur l'antiquité de l'Ecriture*, 423

CHAP. XV. *De quelle maniere l'Alphabet s'augmenta*, 424

CHAP. XVI. *Du nom qu'on donna dans la Grèce à l'Alphabet Primit.* 447

CHAP. XVII. *Explication des Planches VII & VIII.* 429

SECTION III.

Rapport des Alphabets entr'eux & le Primitif, 432

CHAP. I. *Rapport des Alphabets François & Latin avec l'Alphabet Grec*, ib.

CHAP. II. *Rapport de l'Alphabet Grec & de l'Alphabet Hébreu*, 435

CHAP. III. *De l'Alphabet Hébreu ou de ses rapports avec l'Alp. Prim.* 438

CHAP. IV. *Rapport des principaux Alphabets avec ceux-là*, 457

Explication des Planches, 464

ORIGINE

HISTOIRE NATURELLE DE LA PAROLE, OU ORIGINE DU LANGAGE ET DE L'ÉCRITURE.

LIVRE I.
DE L'ART ÉTYMOLOGIQUE.

CHAPITRE PREMIER.
Excellence de la Parole; importance de son Histoire.

L'Histoire Naturelle de la Parole commence avec le genre-humain; elle le prend au berceau, & dans le sein de la prémiere Famille; elle le suit dans ses dispersions, & dans l'accroissement de ses connoissances; elle n'aura d'autres bornes que les siennes.

ORIGINE DU LANGAGE.

Plus importante que la plûpart des objets qui sont renfermés sous le nom général d'Histoire, celle-ci nous apprend comment se développa dans l'homme l'Art de parler; en quoi consiste cet Art; comment, puisé dans la Nature même, il n'a jamais pu se dénaturer, malgré la fléxibilité de ses organes, & l'inconstance des Peuples; à quel point nos Langues modernes nous représentent les Langues anciennes, & comment celles-ci furent la Langue même de nos premiers Peres, de qui nous la tenons comme un héritage inaliénable que nous ferons passer à nos derniers neveux; par quels moyens, étendant comme à l'infini les bornes de cet héritage, l'homme sut représenter la parole, & par des signes matériels la peindre aux yeux même; comment ces signes qui semblent n'avoir aucun rapport chez chaque Peuple, viennent cependant tous d'une source commune, & ne forment qu'un Alphabet, qu'une écriture donnée également par la Nature.

Elle fait connoître encore par quelle route aisée & facile, ramenant toutes ces écritures & toutes ces Langues à une mesure commune, les Langues anciennes & modernes n'en formeront qu'une seule, au moyen de laquelle il n'y ait plus de sociétés étrangeres & barbares les unes pour les autres, & l'homme franchisse ce mur énorme qui séparoit tous les Peuples, les isoloit tous; & revienne en quelque sorte à cette unité primitive que la Divinité a établie parmi les hommes, & dont ils se rapprochent toujours plus à mesure qu'ils font fuir l'ignorance, la barbarie, & cet amour exclusif, effet de l'ignorance, qui a produit tant de maux.

Si jamais les hommes sentirent avec force la nécessité de poids & de mesures communes, d'un droit commun à tous les Peuples, d'une unité de principes & de cultes, ne sentiroient-ils pas avec la même force l'importance d'une unité de Langage, au moyen de laquelle ils ne parussent tous que les enfans d'une même Famille, ils pussent profiter des connoissances de tous, transmettre leurs idées à tous, atteindre par la réunion de tous, les bornes les plus reculées de l'esprit humain, prévenir ainsi les funestes effets de la diversité des Langues?

Combien de Monumens perdus, parce que cette diversité les avoit rendus inintelligibles! Combien de connoissances anéanties, parce qu'elle les avoit empêché de se propager! Combien de Nations sont dans l'enfance & dans l'engourdissement, parce que les instructions dont tant d'autres jouissent, & qui les délivrerent d'un pareil état, sont perdues pour elles!

Cette Histoire est même de premiere nécessité pour les Européens: comme il leur est impossible d'acquérir la moindre connoissance sans celle des Langues

dans leſquelles ces connoiſſances ſont dépoſées, ils ſont obligés de commencer leurs études par celle-là: ainſi les Langues entrent dans la baſe de l'éducation publique & particuliere d'un Européen, quel que ſoit l'état auquel il veuille ſe vouer. Celui qui ſe conſacre au ſervice & à la défenſe de la Religion, eſt obligé d'étudier les Langues ſavantes, le Latin, le Grec, l'Hébreu, & ſes dialectes.

Celui qui ſe voue au Commerce, à ce commerce qui le rend en quelque ſorte Citoyen de l'Univers, eſt obligé d'apprendre les Langues qu'on parle dans les lieux où il étend ſon commerce, les Langues du Midi & du Nord, de l'Orient ou de l'Occident.

Les Militaires eux-mêmes ſont obligés d'étudier les Langues dans leſquelles on a écrit des Ouvrages précieux ſur leur Art, & celles des Nations avec leſquelles ils ſont en guerre, ou au ſecours deſquelles ils ſont obligés d'aller.

Les Miniſtres d'État & les Politiques, ne peuvent ſe diſpenſer d'étudier les Langues des Peuples avec leſquels ils négocient & qu'ils ont intérêt de ménager.

Il n'eſt pas juſqu'aux Princeſſes du rang le plus élevé, qui, par la coutume qu'on a de les marier dans des Cours Etrangeres, ne ſoient dans le cas d'étudier diverſes Langues modernes parlées dans toutes les Cours.

Enfin, ceux même qui, dégagés de toute ambition, ne veulent que ſe livrer à l'étude des Beaux-Arts, & ne cultiver que l'Eloquence ou la Poéſie, ne peuvent ſe diſpenſer de connoître les Langues qui leur fourniſſent les modèles les plus parfaits en tout genre.

Ainſi, perſonne n'eſt exempt de cette étude, dès qu'il veut acquérir la plus légère connoiſſance: mais que de travail, que de peine, que de veilles n'en réſulte-t-il pas? Quoi de plus triſte d'ailleurs que d'employer les plus beaux de ſes jours à vaincre une hydre toujours renaiſſante; à ſe partager ſans ceſſe entre les morts & les vivans; à conſumer en mots un tems déjà trop court pour les ſublimes & conſolantes vérités qu'on devroit connoître!

L'Hiſtoire Naturelle de la Parole eſt donc, pour ceux qui veulent s'inſtruire, des plus intéreſſante par ſon objet & par ſes effets.

Par ſon objet, la *Parole*. La Parole fait une partie fondamentale de l'eſſence & de la gloire de l'homme; elle conſtitue ſa dignité; elle le diſtingue des Êtres animés avec leſquels il partage les fruits de la Terre, & avec qui lui ſont communs tous les phénomènes de la vie animale; qui naiſſent, mangent, boivent, dorment comme lui, qui ſont également ſenſibles au plaiſir, à la douleur, aux révolutions du tems; qui veulent auſſi comme lui s'entretenir

avec leurs ſemblables ; mais qui n'exhalent qu'un cri inarticulé, auſſi borné dans ſes effets que dans ſa nature, qui ne ſert que pour l'inſtant, qui ne contribue en rien à accroître la maſſe de leurs connoiſſances, à rendre utile ce qu'ils voyent, à établir une inſtruction.

Comme les diviſions de la main & des doigts nous donnent les moyens de ſaiſir les objets matériels, d'en appercevoir toutes les formes, de devenir en quelque ſorte eux-mêmes, ainſi les ſons divers entre leſquels ſe partage la parole articulée, nous fourniſſent les moyens de rendre toutes nos idées, d'en peindre toute la profondeur, de les expoſer ſous toutes leurs faces, de les varier à l'infini ; d'en faire la baſe de l'inſtruction la plus utile & la plus vaſte ; d'en augmenter continuellement les richeſſes ; de ne rien laiſſer échapper dans la peinture des penſées les plus déliées, & dans celle de la Nature.

Si juſques ici on n'a marché qu'au haſard dans l'étude des Langues, ſi jamais on n'en a tenu le fil ; ſi la connoiſſance des plus anciennes n'a pas été regardée comme un moyen d'acquérir l'intelligence de celles qui exiſtent ; ſi la nuit la plus obſcure dérobe à nos yeux leur origine ; ſi l'étude de l'une n'eſt d'aucun ſecours pour acquérir la connoiſſance d'une autre ; ce n'étoit point la faute des Langues : c'eſt que l'Hiſtoire Naturelle de la Parole manquoit : elle ſeule pouvoit diſſiper cette obſcurité, rétablir cet ordre, lier toutes les Langues, les ramener à une meſure commune ; & nous donnant la raiſon de tout, nous faire marcher à grands pas dans l'étude des Langues.

Tels ſont les effets de l'Hiſtoire Naturelle de la Parole ; elle montre de la maniere la plus ſimple & la plus énergique, comment l'homme, profitant des élémens que lui fournit la Divinité à cet égard, eſt venu à bout de former ces Langues harmonieuſes qui nous charment en nous inſtruiſant ; de les aſſujettir à cette marche cadencée qui force nos paroles à ſuivre nos mouvemens ; de peindre avec tout ce que l'expreſſion a de plus ſublime & de plus flatteur, des objets qui ne tomberent même jamais ſous les ſens.

Donnant ainſi la raiſon de tous les mots, elle ſatisfait l'eſprit qu'elle éclaire ; elle le met à ſon aiſe ; il n'erre plus dans le dédale obſcur des Langues où il ne voyoit rien qui fût l'effet de la raiſon, dont il ne pouvoit découvrir l'origine & dans leſquelles il n'appercevoit aucun de ces admirables caractères qui ſont l'empreinte d'une ſageſſe & d'une intelligence ſupérieure.

Chaque mot portant dès-lors avec lui ſa raiſon, & ſe liant avec une Famille entiere priſe dans la Nature dont il dérive, & à laquelle il tient eſſentiellement, n'exige plus d'effort pénible pour le retenir ; il devient auſſi intéreſſant & auſſi énergique, qu'il étoit auparavant froid & inſipide.

Ces immenſes Dictionnaires qui effrayent l'homme le plus actif, le plus avide de connoiſſances, qu'on n'oſe conſidérer que par lambeaux, jamais dans leur enſemble, qui n'offrent qu'un amas confus & indigeſte de mots entaſſés ſans ordre, inventés par haſard, étrangers les uns aux autres, ſans autre énergie que celle dont les revêtit avec peine le caprice ou une aveugle néceſſité, ſi fort dénués d'une valeur propre qu'on eût pu leur en donner une foule d'autres; ces Dictionnaires, dis-je, changent dès-lors totalement de face; par l'Hiſtoire Naturelle de la Parole, ils n'offrent plus que les mêmes mots qui naquirent avec l'homme, qui eurent dès les premiers inſtans une valeur déterminée, qui ſe ſont tranſmis de main en main à tous les Peuples, & qui n'ont éprouvé que des altérations déterminées, dont les Dictionnaires de tous les Peuples ne ſont que les dépoſitaires. Avant de les ouvrir, on ſait déjà, au moyen de cette Hiſtoire, tout ce qu'on y trouvera: il ne reſte, pour les apprendre, qu'à reconnoître la forme ſous laquelle chaque mot s'y eſt déguiſé.

Par-là diſparoît enfin cette immenſité de mots qui forment la maſſe des Langues: ils ſe fondent en un petit nombre d'élémens primitifs, déjà tous connus. Les Langues les plus riches n'offrent plus que des commencemens ſi foibles, qu'on eſt étonné de leur pauvreté, & qu'on ne conçoit pas comment on a pu exalter leurs richeſſes. Nos Langues modernes, ſans en excepter la Françoiſe, n'ont point de mots qui leur appartiennent en propre, aucun qu'on n'ait déjà vu dans des Langues plus anciennes, d'où ils leur ſont venus en ſe tranſmettant d'une génération à l'autre; en ſorte qu'on les ſait toutes avant de les avoir étudiées. On n'y apperçoit d'autre différence que celle qu'occaſionna la diverſité du génie des Peuples; ainſi, la même liqueur prend une teinte & une ſaveur différente, ſuivant les vaſes dans leſquels on la met.

Avec beaucoup moins d'efforts & beaucoup moins de tems, on ſauroit infiniment plus; on pourroit ſe livrer à la connoiſſance des choſes qui ne ſeroit plus interrompue par l'étude des mots; on jouiroit du fruit de ſes travaux.

CHAPITRE II.

Pourquoi cette Hiſtoire n'exiſtoit pas encore.

Ces avantages qui réſultent de l'Hiſtoire Naturelle de la Parole, ſont ſi ſenſibles, qu'il n'eſt perſonne qui s'y refuſe. Chacun conviendra ſans peine combien il eſt intéreſſant de ne marcher jamais au haſard dans l'étude des Langues, de voir les raiſons de chaque mot, d'en acquérir la connoiſſance avec autant de facilité que de plaiſir, de pouvoir lier toutes les Langues entr'elles, & d'en ramener tous les mots à des Familles communes, enſorte que le cahos informe & rebutant des Langues faſſe place à l'harmonie la plus lumineuſe.

Plus ces avantages ſont grands, & plus on aura lieu d'être ſurpris que juſques à préſent on n'ait point eu d'Hiſtoire Naturelle de la Parole, qu'on ait même cru qu'elle étoit impoſſible ; & que les Savans qui s'en ſont occupés n'ayent pu porter leurs travaux au dégré d'évidence néceſſaire pour la conviction de leurs Lecteurs.

Rien de plus aiſé cependant à concilier.

L'Hiſtoire de la Parole ſe perd avec celle des origines du genre-humain & avec celle des révolutions qu'il éprouva ; le fil en eſt rompu en mille endroits ; en vain on cherche à le renouer ; on ne trouve par-tout que des ténébres qu'il paroît impoſſible de diſſiper. Par-tout des ſons divers qui ſemblent faire de chaque Nation, autant de ſociétés qui n'eurent jamais rien de commun : ici, des tons agréables & doux forment la maſſe du Langage : là, des tons rudes & groſſiers ſe choquent avec effort & frappent déſagréablement l'oreille ; telle la différence entre le chant délicieux du Roſſignol & le cri glapiſſant du Coq-d'Inde. Aucune Langue qui n'offre une multitude de mots ſans rapport avec aucune autre ; aucune qu'on n'apprenne avec une difficulté extrême, qu'on n'oublie avec plus de facilité ; qui offre rien de naturel, rien qui ne ſoit l'effet d'un Art lent & pénible.

Par-tout, les Monumens ſe dérobent aux recherches ou à l'analyſe de ceux qui voudroient remonter à l'origine des Langues.

Les Dictionnaires pourroient ſuppléer à ce défaut ; mais il eſt un très-grand nombre de Langues dont il n'exiſte aucun Dictionnaire ; [redacted] ne connoît même que le nom ; & malheureuſement, ce ſont les plus anciennes, les pre-

mieres de toutes, qui sont dans ce cas. Ensorte que les Dictionnaires, même les plus anciens, n'offrent que l'état postérieur des Langues, ce qu'elles étoient au moment où l'on fit ces Dictionnaires, & non ce qu'elles avoient été quelques siècles auparavant, bien loin de nous apprendre ce qu'elles étoient au moment de leur origine.

Enfin, les Savans qui ont traité de ces objets, & qui ont voulu tracer l'Histoire Naturelle de la Parole, entre lesquels il en est qui sont allés très-loin, & qui avoient bien apperçu la route qu'il falloit tenir, & auxquels nous nous sommes toujours empressés à rendre les justes éloges qui leur étoient dus, ont plutôt dit ce qu'elle devoit être, qu'ils n'ont démontré ce qu'elle étoit; ils ont fait de très-belles théories; mais il leur restoit à les mettre en pratique dans toute leur étendue.

Il n'est donc pas étonant que l'on ait sans cesse essayé de tracer cette Histoire, & qu'elle ait été sans cesse manquée; que tant de Savans s'y soient appliqués & qu'elle soit encore à faire; qu'on n'ait encore pu éclaircir l'origine du Langage & de l'Ecriture, le rapport des Langues, la raison de chaque mot.

CHAPITRE III.

Moyens par lesquels nous y sommes parvenus.

CE qu'il étoit si fort à désirer qu'on fît à l'égard des Langues, ce qu'on avoit si souvent essayé de faire avec plus ou moins de succès, c'est ce que nous entreprenons de mettre ici sous les yeux du Public.

Demandera-t-on par quels moyens nous avons pu parvenir à des découvertes qui sembloient désespérées, qui avoient résisté aux efforts des hommes les plus distingués par leurs connoissances, & dont une partie des matériaux ont disparu depuis si long-tems?

Ces moyens sont tels qu'ils nous ont fait avancer à grands pas, & qu'ils ne peuvent qu'inspirer la plus grande confiance pour tout ce que nous avons à proposer.

C'est l'analyse des Langues & leurs rapports avec la Nature: elles seules pouvoient nous faire connoître les liaisons qui régnent entr'elles, & si la premiere des Langues subsiste encore en elles, si elles en sont une descendance ou non.

Par cette analyse, nous avons trouvé qu'elles ne different que par des

variétés accessoires, & qu'elles sont exactement les mêmes par leur essence, par leurs mots radicaux & primitifs; que les différences même qu'on y apperçoit & qui sont l'effet de l'inconstance perpétuelle des Langues que rien ne peut fixer, se réduisent à un certain nombre de Phénomènes, toujours les mêmes & que rien ne peut altérer, parce qu'ils naissent de la nature de l'instrument vocal, qu'ils ne peuvent s'anéantir, & qu'ils ont lieu dans toute Langue.

Des rapports aussi constans, aussi soutenus, étoient nécessairement l'effet de Loix fondamentales, dont devoit résulter la théorie entiere du Langage: il ne s'agissoit plus que de trouver ces Loix.

Mais où pouvoient résider ces Loix du Langage, obligatoires pour tous les hommes, si ce n'est dans les organes de la voix ou dans l'instrument vocal lui-même & dans ses rapports avec la Nature, tels que les hommes ne purent jamais s'en écarter & qu'on put y ramener toutes les Langues & tous leurs Phénomènes; ensorte que le Langage naquit avec l'homme, & s'est transmis de génération en génération par un usage dont rien ne pouvoit anéantir les rapports avec le fond primitif des Langues?

Ainsi, en analysant l'instrument vocal, on découvre toute son étendue, toutes ses propriétés, tous les sons qui en résultent, la valeur propre de chacun de ces sons, leurs rapports avec les objets qu'on a à peindre.

La réunion de ces sons forme la masse des mots primitifs, tous monosyllabes, tous pris dans l'instrument vocal, tous peignant des objets physiques; tous, source ou racine de toutes les Langues, & dont aucune n'a pu s'éloigner.

En rapprochant de ces mots primitifs, ceux de toutes les Langues, on les en a toujours vu descendre d'une manière simple; ils ont toujours été ces mots primitifs, légerement diversifiés pour désigner les idées accessoires & les diverses branches d'un même objet.

L'examen des procédés que chaque Peuple suit dans l'emploi de ces mots primitifs, a toujours donné la cause de ces procédés, & de tous ceux qui en étoient la suite, de ceux même qui sembloient le plus se refuser à toute analyse, à toute comparaison.

On a en même tems vu se réduire au plus petit nombre possible les mots des Langues les plus abondantes, en ramenant à ces mots primitifs tous les Verbes, tous les Adjectifs, tous les Adverbes, tous les mots figurés qui forment la masse presqu'entiere des Langues.

Par cette marche simple & constante, on a vu naître les régles de la Science Étymologique, & l'on a pu les tracer d'une maniere qui entraîne avec elle la conviction & ne laisse aucun lieu à l'arbitraire.

CHAP. IV.

CHAPITRE IV.

De l'Art Etymologique, généralement décrié, & pourquoi.

JE n'ignore pas dans quel discrédit est tombé l'Art Étymologique; qu'on le regarde comme un Art trompeur & illusoire, & ceux qui s'y livrent comme des personnes que séduit un desir absurde de connoître des choses à la connoissance desquelles il est impossible de parvenir; qu'on a dit que les Étymologies étoient jeux d'enfans, & qu'on y voit, comme dans les nuages, tout ce qu'on veut.

Je n'ignore pas non plus que l'on n'a malheureusement que trop de raison de tenir un pareil langage & d'être excessivement prévenu contre les Étymologistes : ils avoient entre les mains une arme à deux tranchans qui a blessé presque tous ceux qui ont voulu s'en servir : rien de plus fastidieux que les trois quarts des Étymologies qui ont paru jusques-ici; on n'y voit ni principes, ni critique, ni regles, ni procédés constans; on y marche toujours à l'aventure; leurs Auteurs sans cesse balottés par les lueurs trompeuses qu'offre l'Étymologie lorsqu'on ne sait pas s'en servir, nagent dans une mer immense sans boussole, sans gouvernail, sans guide; ils ne doivent qu'au hazard les vérités qu'ils rencontrent çà & là; & comme ces vérités ne tiennent chez eux à aucun ensemble, elles leur sont inutiles pour les remettre dans le bon chemin, & elles sont étouffées elles-mêmes par la multitude d'erreurs dont elles sont enveloppées.

Aussi, malgré les travaux en ce genre d'un grand nombre de Savans distingués, on n'a que des matériaux épars, dont il ne résulte aucun ensemble; & le véritable Art Étymologique étoit encore à créer.

CHAPITRE V.

Causes qui jusques ici avoient empêché que cet Art eût été perfectionné.

IL n'est pas difficile d'indiquer les causes qui ont empêché jusques-ici que nous eussions de bonnes Étymologies : nous ne saurions les passer sous silence ; on en verra mieux comment nous avons pu aller plus loin que personne en ce genre ; que si nous allons relever les méprises d'un grand nombre d'Hommes célèbres, ce n'est point pour flétrir leur mémoire ou pour affoiblir leur gloire, elle est au-dessus de ces méprises ; mais afin qu'on distingue la vérité, de ce qui leur est personnel, & qu'on puisse voir en effet ce qu'ils avoient commencé à appercevoir. Leur gloire est d'avoir soupçonné une nouvelle route ; la démontrer, c'est travailler pour cette gloire même : quel mérite auroient-ils, si, en se livrant aux Étymologies, ils s'étoient occupés d'un Art chimérique ?

Les causes de leurs méprises sont anciennes : elles remontent aux beaux tems de la Grèce, aux tems de tous ceux qui se sont livrés à la recherche de ces objets ; & elles se sont perpétuées, par l'influence que les opinions anciennes ont eue sur les tems modernes.

Les Grecs, vains de leurs excellens Auteurs & livrés aux spéculations les plus futiles, mépriserent souverainement l'étude des Langues : devenus Maîtres de l'Orient, ils en laisserent perdre tous les Monumens ; jamais ils ne chercherent à les rassembler ou à les conserver ; encore moins à découvrir, par l'étude des autres Langues, l'origine de la leur propre.

Platon, à la vérité, convint que le Grec étoit rempli de mots barbares ; mais il ne chercha ni les causes de ces rapports, ni quelle en pouvoit être l'étendue ; & ses vues n'engagerent aucun Grec à se livrer à ce travail.

Les Stoïciens seuls entre tous les Philosophes s'occuperent d'étymologies : ils soutinrent que tout mot avoit sa cause ; mais on ne crut pas à leur systême ; peut-être même le prouvoient-ils mal, ou ne s'en mirent-ils pas en peine, n'ayant pas les connoissances dont ils auroient eu besoin.

Ce que les Grecs ne firent pas, les Latins auroient pu le faire, lorsqu'ils furent devenus Maîtres de presque tout le Monde connu, & que leur Ville fut le rendez-vous de toutes les Langues. Rien de plus insipide cependant que leurs travaux en ce genre. On en peut juger par ce qui nous reste du plus savant d'entr'eux, VARRON.

Il rechercha l'origine de la Langue Latine; mais dépourvû de tout principe à cet égard, ses Étymologies font pitié. On souffre pour cet illustre Romain en voyant l'imperfection de son travail, & combien il dut lui couter: il est, en effet, bien plus difficile de marcher dans des routes escarpées & où il faut sans cesse chercher une issue, que de suivre des routes unies. Varron croyoit avoir tout fait lorsqu'il pouvoit lier un mot Latin avec des mots Grecs; & il ne voyoit pas qu'il n'en étoit pas plus avancé, puisque ces rapports ne prouvoient pas l'origine de ces mots, & qu'ils n'étoient qu'un moyen d'y arriver plus aisément. Quelquefois aussi il apperçoit des rapports entre le Latin & les anciennes Langues de l'Italie; mais ce n'est que comme par hazard; il ne sait tirer aucun parti de ces brillans apperçus; ils le laissent dans les ténèbres les plus profondes.

Quelle mine immense ne lui offroient cependant pas ces anciennes Langues d'Italie! l'Osque, le Samnite, l'Étrusque, l'Éolien, le Sicanien ou Sicilien, les Langues Celtiques, celles des Isles de Crète & de Malthe, l'Égyptien, le Syrien, le Phénicien, & toutes les Langues de la Haute-Asie, surtout celle de la Perse dont les rapports avec le Latin sont si frappans qu'on diroit que les Perses furent freres des Latins: mais ce n'étoit pas dans le tumulte de Rome, au milieu de ses factions, dans la vaste enceinte de ses murs, séjour d'une multitude de Citoyens toujours agités, toujours entraînés par les affaires, ou par les plaisirs, qu'on pouvoit se livrer à ces recherches profondes.

Aucun Savant dans ce tems-là, avec la meilleure volonté & le plus grand génie, n'auroit peut-être pu faire mieux que Platon & que Varron; il auroit fallu avoir sous les yeux des Monumens, des Dictionnaires, des Grammaires de toutes les Langues; & l'on n'avoit ni Dictionnaires, ni Grammaires; on étoit presqu'aussi pauvre en Monumens.

Ce n'étoit pas l'ouvrage d'une seule personne; un seul homme n'auroit pu rassembler tous ces objets; il n'eût pu montrer que l'exemple; & cet exemple auroit été en pure perte, si le Corps des Gens de Lettres n'y eût attaché quelque mérite, & une utilité pressante.

Lors du renouvellement des Sciences en Europe, on prit les Latins & les Grecs pour modèle; & l'on crut avec eux que leurs Langues n'avoient aucun rapport avec d'autres: l'on alla même plus loin; on se persuada qu'aucune Langue n'avoit aucun rapport à aucune autre.

Cependant, on alloit infiniment plus loin qu'eux, d'abord par amour pour eux; ensuite par les divers avantages qu'on vit qui en résultoient: on commença par rassembler tout ce qui pouvoit encore exister de relatif aux Anciens: Traditions, Monumens, Livres, Médailles, Statues, Inscriptions, Édifices,

Tableaux, &c. rien ne fut oublié de tout ce qui pouvoit répandre quelque jour sur l'Antiquité. On connut mieux l'Orient, berceau des Hommes & des Sciences.

Mais aux connoissances des Grecs & des Latins, s'en joignirent d'autres devenues absolument nécessaires par une suite de la Religion Chrétienne ; ce fut l'étude des Langues Sacrées nécessaires au Théologien & au Philologue : ce fut l'étude de toutes les Langues anciennes dans lesquelles on avoit traduit les Livres Sacrés : ce fut celle de toutes les Langues modernes des Contrées dans lesquelles s'établissoient des Missions.

L'étude des Langues devenue indispensable dans ces derniers tems, occasionna des travaux immenses absolument inconnus à l'Antiquité : on eut des Dictionnaires, des Vocabulaires, des Grammaires, des Glossaires, &c. de toute Langue : bientôt on sentit que toutes ces Langues avoient des rapports entr'elles : bientôt on chercha quelle pouvoit être leur origine ; de-là les recherches étymologiques auxquelles on s'est livré avec tant d'ardeur dans les derniers siècles.

CHAPITRE VI.

Enumération des principaux Auteurs Etymologiques.

TELLE étoit l'idée avantageuse qu'on se formoit de l'Art Étymologique ; tel étoit l'éclat des traits de lumiere qu'il laissoit échapper à travers la nuit dont on étoit enveloppé à son égard, que l'on a vu des Savans de tous les Pays & de toutes les Communions Chrétiennes de l'Europe se livrer à cette étude, & comparer les Langues entr'elles ; les Ouvrages en ce genre se sont multipliés par-tout : rien n'a pu refroidir, à cet égard, l'ardeur des Savans ; le peu de succès des uns n'a servi qu'à enflammer les autres ; les chûtes n'étoient comptées pour rien ; une bonne Étymologie consoloit de cent mauvaises ; la plûpart ont eu pour Auteurs des Savans du premier mérite. L'on peut même assurer que ceux qui en ont dit le plus de mal, n'étoient animés que par le dépit de ne pouvoir percer à travers le nuage qui enveloppoit cet Art ; on en a vu de très-distingués ne cesser de dire du mal des Étymologies, & ne cesser d'en proposer : ainsi sur le Théâtre du Monde, on ne blâme souvent les personnes les plus respectables, que parce qu'on n'en a pu obtenir les faveurs qu'on en espéroit.

Tous cependant ne sont pas d'une égale force sur les Étymologies ; & tous ne se sont pas proposé la même étendue de recherches : à ce dernier égard, on peut les diviser en plusieurs Classes.

Ceux-ci ont cherché une Langue primitive, origine de toutes les autres ; ceux-là l'ont vue dans le Chinois, la plupart dans l'Hébreu. D'autres n'ont comparé que quelques Langues : plusieurs se sont bornés aux simples rapports de leur Langue maternelle avec quelqu'autre.

Quelque jour, nous donnerons l'Histoire de leurs recherches & de leurs opinions : en attendant, nous allons indiquer les principaux.

En France, le Pere, *Besnier*, *Bochard*, les deux *Casaubons*, *Caseneuve*, *du Cange*, *Fourmont*, *Falconet*, *Guichard*, *Huet*, *Menage* qui tout à la fois fit tant d'honneur à l'Art Étymologique & le fit tomber dans un si grand discrédit, *Morin*, *Pezron*, *Postel*, *Saumaise*, les deux *Scaligers*, *Thomassin.*

En Angleterre, *Boxhornius*, *Brerewood*, *Davies*, *Hayne*, *Hickes*, *Junius*, *Lhuyd*, *Lye*, *Parsons*, *Ravis*, *Sharp*, *Somner*, *Webb.*

En Allemagne, *Avenarius*, *Besold*, *Cluvier*, *la Crose*, *Cruciger*, *Crinesius*, *Clauberge*, *Eccard*, *Frisch*, *Hornius*, *Jablonsky*, *Kirchmayer*, *Leibnitz*, *Martinius*, *Michaelis*, *Majus*, *Muhlius*, *Pelloutier*, *Pfeiffer*, *Wachter*, *Schœvius*, *Schulze.*

Dans les Pays-Bas, *Beckman*, *Drusius*, *le Clerc*, *Harkenrohs*, *Masson*, *Millius*, *Plempius*, *Reland*, *Reizius*, *Schindler*, *Schultens*, *Vitringa*, *Scrieckius*, *Tenkate.*

En Suisse, *Bibliander*, *Bullinger*, *Bourguet*, *Gesner*, *Hottinger*, *Loys de Bochat*, *Ottius*, *Tschudy.*

En Italie, *Ferrari*, *Maffei*, *Mazzochi*, *Passari*, *Tanzini*, *Muratori*, *Giambulari.*

En Espagne, *Covarruvias*, *Moralès*, Louis *Vivès*, Don *Alvarès de Tolede.*

En Suede, les deux *Rudbeck*, *Borrichius.*

Si nous ajoutions à cette liste, tous les Savans actuellement vivans qui se sont occupés ou qui s'occupent de ces objets, & qui sont convaincus de l'utilité de l'Art Étymologique, elle seroit plus que doublée, & l'on y verroit des noms illustres de tous les Pays de l'Europe & dans tous les genres, même les moins analogues à l'Art Grammatical.

CHAPITRE VII.

Fausses idées qu'on se formoit de cet Art.

UN concours aussi nombreux de Savans illustres, n'a cependant pas produit tous les heureux effets qu'on eût dû s'en promettre ; & l'Art Étymologique est encore, en quelque sorte, au berceau. On a une multitude d'Ouvrages en ce genre ; mais ils ne forment point un Corps de Doctrine ; on y suit même souvent des principes diamétralement opposés, ou plutôt on n'y suit aucun principe ; & chacun s'y trace une marche à volonté, croyant arriver plus facilement au but qu'il se propose : souvent on y admet des étymologies foibles, douteuses, fausses même : on se livre sur-tout aux étymologies des noms, presque tous composés, par conséquent aussi difficiles à bien expliquer, qu'il est aisé d'y voir tout ce qu'on veut ; & l'on éleve sur ces étymologies des systêmes non moins étonnans ; comme si des étymologies prises à volonté étoient certaines, & qu'on pût prouver une vérité quelconque avec des moyens si frivoles. Aussi, que résulte-t-il de-là ? Le Lecteur balotté par des contradictions désespérantes, attiré & repoussé tour-à-tour par la réputation des combattans, fatigué par des recherches pénibles, & dans lesquelles il ne voit aucune route assurée, finit par conclure que l'Art Etymologique n'est que vanité & qu'incertitude.

Que croire, en effet, lorsqu'on jette les yeux sur la plûpart des Ouvrages des Savans que nous venons de nommer ? qu'on voit les uns nier tout rapport commun des Langues ; les autres trouver la source de toutes dans la leur propre ; des troisiémes, ne reconnoître pour cette source commune, que la Langue Hébraïque, cette Langue perfectionnée par Moyse & par les Ecrivains Sacrés ; la plupart, donner l'entorse aux mots, & les comparer entr'eux, sans autre principe, sans autre régle que la convenance des étymologies qu'ils en donnent, avec leurs propres idées ; tous, ne comparer les Langues que par lambeaux ?

La plûpart ont été même dans des idées qui étoient destructives de ces étymologies dont ils s'occupoient. N'ont-ils pas cru que les Peuples Orientaux les plus anciens n'avoient jamais eu de voyelles dans leur Alphabet ; qu'une Langue pouvoit se perdre entierement, sans qu'il en restât aucun vestige ; que

tel est le sort qu'ont éprouvé les Langues Egyptienne, Etrusque, Gauloise, &c; qu'on ne peut trouver de racines primitives hors de la Langue Hébraïque; que nos Langues modernes du Midi de l'Europe, le François, l'Italien, l'Espagnol, la Langue d'Oc, &c. ne viennent que du Latin; que les Idiômes ou Patois ne méritent aucune considération; que les mots en se corrompant ne suivent aucune regle fixe; que la plûpart des Langues ne ressemblent à aucune autre; que la Langue primitive n'est qu'une chimère.

Ils étoient même si peu sûrs de leurs principes, qu'ils étoient toujours étonnés de trouver deux Langues conformes entr'elles, & qu'ils en ont toujours conclu que la Langue qu'ils parloient étoit Mere de celle qu'ils trouvoient lui ressembler si parfaitement; que l'Hébreu étoit né sur les bords de l'Escaut; que les Langues du Midi & de l'Orient étoient sorties des glaces du Nord; que les Langues Celtiques n'étoient qu'une altération du Latin; que l'Indien, ainsi que le Chinois, étoient Grecs selon les uns, & Egyptiens selon d'autres; & qu'au lieu de soutenir que ces Langues semblables étoient donc filles d'une troisiéme beaucoup plus ancienne, on a critiqué amerement ceux qui ont avancé l'existence d'une Langue primitive, & que l'Hébreu lui-même ne pouvoit être cette Langue primitive, étant impossible qu'une Langue aussi cultivée & aussi perfectionnée que l'étoit celle-là, eût resté trois mille ans dans le même état; un pareil événement étant contraire à toute analogie, & ne pouvant exister à moins d'un miracle aussi étonnant qu'aucun de ceux qui sont consacrés dans cette Langue.

Que penser enfin des plus habiles, même dans cet Art, lorsqu'on leur voit soutenir qu'il est impossible de rendre raison des mots primitifs, & que des Langues entieres peuvent avoir été l'effet du hazard? lorsqu'on leur entend dire que des Sauvages créent des Langues, & qu'ils inventent avec la plus grande facilité tous les mots dont ils ont besoin; tandis que nos plus beaux génies ont tant de peine à changer l'orthographe d'un seul, & plus encore, à lui assigner un sens différent de celui qu'il a?

De pareilles idées démontrent combien peu on avoit réfléchi sur ces objets; puisqu'on ne sentoit pas à quel point on se contredisoit, en cherchant les étymologies des Langues, & en attribuant leur invention au hazard: dira-t-on qu'il n'implique pas contradiction, que des mots inventés par hazard se soient transmis dans quelques Langues? Mais dans ce cas, vaut-il la peine de s'appliquer à des étymologies qui vont aboutir à des mots inventés par hazard, & qui se bornent à quelques Langues?

On a dit, en parlant des Philosophes anciens, qu'il n'y avoit aucune folie

qui n'eût passé par leur tête ; ce mot pouvoit s'appliquer presqu'avec autant de raison aux Etymologistes.

Au milieu de tant d'erreurs, de préjugés, de méprises, étoit-il possible de réussir ? On étoit environné de lumiere, on l'appercevoit, on la suivoit quelque tems ; mais on se laissoit fasciner par les ténèbres, & la lumiere s'éclipsoit.

CHAPITRE VIII.

Causes de ces erreurs.

SI ces erreurs étoient l'effet nécessaire de l'Art Etymologique, s'il n'étoit qu'un Art trompeur & illusoire, s'il étoit un couteau à deux tranchants qui perçât inévitablement tous ceux qui le manieroient, en vain nous entreprendrions sa défense, en vain nous voudrions parvenir à la vérité par lui ; cette vérité nous échapperoit également, & comme tant d'autres, nous échouerions victime de notre confiance en un Art frivole.

Mais si cet Art a ses régles constantes, si l'on ne sauroit s'en écarter impunément, ces erreurs ne seront point l'effet de cet Art ; elles proviendront de causes qui lui seront étrangeres ; & en les évitant, on pourra se flatter de réussir.

Les causes qui entraînerent tant de Grands-Hommes dans des bévues qu'on aura peine à croire, lorsqu'une fois l'Art Etymologique sera éclairci, sont en grand nombre.

On peut mettre à la tête le partage qu'on avoit fait de la connoissance des Langues & de la Philosophie : partage funeste, qui a eu de si fâcheuses suites pour l'Art Etymologique. On peut, à la vérité, connoître les Langues sans le secours de la Philosophie ; mais il n'est pas moins sûr qu'on ne sauroit raisonner du Langage & des Langues sans le secours d'une saine Philosophie, qui apprenne à les analyser, à connoître leurs procédés, à remonter aux causes de ces procédés, à comparer ceux de chaque Langue, à voir en quoi ils se ressemblent, en quoi ils different, les causes de ces rapports & de ces différences.

On ne sauroit donc séparer ces deux choses ; la connoissance des Langues fournit les faits ; la Philosophie les rapproche & les lie ; par-là elle s'éleve à la théorie entiere des Langues, elle préside à leur origine, elle les suit dans leurs

leurs dérivations, elle voit les causes de leurs différences; & jamais l'altération des mots ne peut lui faire prendre le change.

Une autre faute capitale des Etymologistes, étoit de ne pas remonter aux règles éternelles de l'Ordre & de la Justice qui seules dirigent la Nature, & sans lesquelles il ne peut y avoir de science; car toute science est fondée sur l'ordre & sur la vérité. C'étoit une suite naturelle de la séparation qu'on avoit mise entre les Langues & la Philosophie : mais, dès ce moment, on s'égaroit inévitablement, & l'on n'avoit plus de route certaine. En effet, dès qu'on ne voit que l'arbitraire, dès qu'on prend sa volonté pour règle de sa conduite, on doit voir ses décisions méprisées, & le désordre naître des efforts même qu'on fait pour l'anéantir. Tel est le sort de tous ceux qui ne reconnoissent d'autre ordre que leur volonté, & dont l'autorité est l'unique Loi. Ils finissent toujours par n'en avoir aucune. Qu'est, en effet, une autorité contraire à tout ce qui existe; qui n'harmonise point avec l'état des choses; qui est, par conséquent, en opposition avec elles, & que le tems doit faire disparoître à jamais?

Une autre source de leur peu de progrès, est d'avoir pris constamment un champ trop borné. On ne comparoit que quelques Langues : dès-lors, on ne pouvoit avoir que des comparaisons imparfaites; & les mots primitifs devoient échapper de toutes parts. L'Etymologiste se voyant par-là même environné d'entraves, sans aucun espoir de s'en délivrer, devoit nécessairement en conclure que les Langues étoient donc l'effet du hazard, & qu'il étoit impossible de rendre raison de leurs premiers mots.

A tout cela se joignoit l'altération de toutes les Langues : aucune qui n'ait laissé perdre un grand nombre de mots primitifs, & la plûpart des significations primitives de ses mots; qui n'ait emprunté de toutes mains; qui ne soit un cahos indigeste de mots, dont on ne voit presque jamais les tenans & les aboutissans.

Qu'on en juge par l'arrangement informe des Dictionnaires en toute Langue. Là, les mots sont entassés d'après leur orthographe, & non d'après leur origine : là, les mots qui appartiennent à une même famille, sont semés à de grandes distances les uns des autres; tandis que ceux qui appartiennent à des familles très-éloignées, sont placés l'un à côté de l'autre. Ainsi les mots ne se prêtent aucun secours; ainsi les Langues n'offrent aucun ensemble, on n'y voit qu'un cahos inconcevable.

CHAPITRE IX.

On ne doit pas confondre ces erreurs avec l'Art Etymologique.

PUISQUE nous venons d'indiquer les causes des erreurs dans lesquelles sont tombés les Etymologistes; puisque ces causes sont étrangeres à l'Art Etymologique, & qu'il est aisé de les éviter avec quelque attention, nous n'en devons rien conclure contre l'Art Etymologique; & ne pas rejetter celui-ci à cause des fautes qu'ont commises ceux qui se dévouoient à cet Art. Le rejetter, par cette raison, comme inutile dans ses effets, comme absurde dans sa marche, & impossible dans son exécution, ce seroit pécher contre toutes les règles d'une saine Logique, & de la droite raison.

Où en seroient toutes les sciences, si on les jugeoit d'après de pareils principes? Les fautes & les erreurs ne prouvent que la précipitation ou l'ignorance de celui qui les commet; elles ne peuvent rien contre les vérités dont elles s'écartent, ou qu'elles laissent échapper: & celles-ci en peuvent toujours appeller; il n'y a pas de prescription à leur égard: qui oseroit en tracer les bornes, ou qui seroit en droit de la rejetter parce qu'elle ne se seroit pas manifestée plutôt?

Ainsi, sans nous laisser ébranler par les préjugés dans lesquels on est en général à l'égard des Etymologies, & par le ridicule dont on a voulu les couvrir, & qui retomberoit sur ses propres Auteurs, s'ils avoient prétendu l'étendre à l'Art Etymologique lui-même, reconnoissons son existence: soyons convaincus de son utilité, de sa beauté, de sa certitude; & sans en juger d'après les efforts malheureux de tant de personnes qui y marchoient au hazard, tâchons de nous tracer une route qui nous conduise à cet Art, aussi sûrement que promptement & agréablement.

De-là résultera une science presqu'entierement nouvelle, la Science Etymologique portée à un dégré de clarté, de simplicité, d'utilité, de certitude dont on ne la croyoit pas susceptible; par elle, toutes les Langues se lieront intimément entr'elles; par elle, diminuera prodigieusement le nombre des mots; par elle on verra la raison de tous.

Il est aussi difficile d'en juger par son état actuel, qu'il l'étoit de juger des sciences de notre tems, par celles du dixiéme ou du douziéme siecle: jusques

ici, rien de plus fastidieux & de plus absurde que la plûpart des Ouvrages de ce génre : nous espérons qu'il n'en sera pas de même à l'avenir; & que nos résultats confirmant ce qu'ont dit d'excellent, à cet égard, des Hommes célébres de notre tems, ne laisseront aucun doute sur l'excellence de l'Art Etymologique, & le rendront recommandable aux yeux de tous ceux qui respectent la vérité, qui aiment à s'instruire, & à s'instruire avec connoissance de cause.

CHAPITRE X.

Origine & Définition du mot ETYMOLOGIE.

L'HISTOIRE Naturelle de la Parole reposant toute entiere sur les procédés de l'Etymologie, sans lesquels il seroit impossible de remonter à cette Histoire & de la suivre dans tous ses rameaux, on ne sauroit se dispenser de fixer ce qu'on doit entendre par le terme d'*Etymologie*, & de démontrer son rapport avec l'objet dont nous nous occupons actuellement.

Il existe dans les Langues les plus anciennes de l'Orient, un mot écrit en Hébreu תום, qui s'écrit & se prononce indistinctement *Tom*, *Tum*, *Tym*; c'est un mot radical qui signifie *perfection*, au sens propre ou physique; & au sens figuré ou moral, *accomplissement*, *vérité*, *justice*. Chez les Hébreux, les Arabes, &c. il a formé des Adjectifs & des Verbes.

Ce mot, uni chez les Grecs à l'Article E, & se chargeant de leur terminaison *os*, devint l'Adjectif *E-tum-os*, qui signifie *vrai*, *juste*; tandis qu'ils laisserent perdre tout le reste de sa famille.

Les Grecs unissant ensuite ce mot à celui de *Logia*, qui signifie chez eux *discours*, *connoissance*, ils en firent le mot *E-TUMO-LOGIA*, que nous prononçons *Etymologie*, & qui signifie par conséquent *connoissance parfaite*, *connoissance vraie & juste* : & ils désignerent par là, la connoissance de l'origine & de la valeur des mots.

La connoissance parfaite d'un mot n'est-elle pas, en effet, la connoissance des causes qui lui firent assigner le sens dont il est revêtu, celle de la Langue dont il est originaire, de la famille à laquelle il tient, de ses rapports avec l'idée & avec l'objet même qu'il désigne? Peut-on dire qu'on connoît parfaitement les mots, lorsqu'on ne sait que leur acception actuelle, qu'on ne peut

rendre raiſon ni de cette acception, ni de leur famille, ni des révolutions qu'ils ont eſſuyées, ni de leur origine; qu'on ne peut les décompoſer, encore moins rendre raiſon de leurs diverſes parties ?

Nous en ſommes ſi intimément perſuadés, nous autres Modernes, que nous cherchons toujours le rapport de nos mots avec la Langue Latine, ou avec la Langue Grecque; & que nous croyons avoir beaucoup appris, en ayant vu que tel de nos mots eſt Latin, tel autre Grec, tel autre Arabe, &c; & qu'il a, dans ces Langues, telle ou telle ſignification : mais combien n'eſt pas ſupérieure à cette connoiſſance dont nous nous glorifions ſi fort, celle dont il s'agit ici, par laquelle on connoît la premiere origine des mots, & leur rapport avec la choſe même qu'ils expriment; & par laquelle, au lieu de n'avoir qu'une origine humaine & arbitraire, ils ont une origine priſe dans la Nature même, indépendante de l'homme, & inaltérable !

C'eſt donc à juſte raiſon, que les Grecs avoient nommé cette connoiſſance *Etymologie*, ou *connoiſſance parfaite*, eux qui étoient ſi voiſins de l'origine des choſes, qui firent de leur Langue la premiere des Langues, & dont les Ouvrages ſeront, dans tous les tems, des chefs-d'œuvres d'Eloquence & de Poéſie.

Nous étions ainſi bien éloignés de la ſageſſe des Grecs, lorſque nous regardions l'Etymologie comme une connoiſſance frivole ou puérile; confondant l'abus avec la choſe même, & ſuppoſant que les Grecs avoient erré en donnant à cet Art un nom ſi reſpectable, ſoit qu'ils l'euſſent inventé eux-mêmes, ſoit, comme il eſt plus probable, qu'ils le tinſſent de l'Orient & de Peuples plus anciens qu'eux.

C'eſt pour n'avoir pas connu le vrai objet du mot *Etymologie*, qu'on n'a pu redreſſer les fauſſes idées qu'on ſe formoit de cet Art, & que la plûpart de ceux qui en ont mieux parlé, l'ont beaucoup trop reſtreint.

» L'Art Etymologique, dit un ſavant Académicien (1), eſt l'Art de débrouiller ce qui déguiſe les mots, de les dépouiller de ce qui, pour ainſi » dire, leur eſt étranger, & par ce moyen de les ramener à la ſimplicité qu'ils » ont tous dans leur origine. » Auſſi bornoit-il ſingulierement la définition qu'en donna Ciceron, lorſqu'il remarqua que ce mot ſignifioit en Grec la même choſe que *veriloquium* en Latin (2), *diſcours véritable*; » car, dit-il,

(1) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bel. Let. *Edit. in*-12. Tom. 38. p. 2. & *ſuiv*.

(2) Topic, §. 8.

» cette *vérité n'a pas pour objet la prétendue conformité des mots avec les choses ;* » mais *uniquement le rapport des dérivés à leur primitif ; & de ce même primi-* » *tif à un plus ancien dans une autre Langue* (1).

Un de ses Confreres a pris, avec plus de raison, exactement le contrepied de ce qu'on avance ici. » La vérité des mots, dit celui-ci (2), ainsi que celle des » idées, consiste dans leur conformité avec les choses : aussi l'Art de dériver les » mots a-t'il été nommé *Etymologie*, c'est-à-dire, *discours véritable*.... Nul » doute que les premiers noms ne fussent convenables à la nature des choses » qu'ils expriment ; en juger autrement, ce seroit croire les hommes insen- » sés ; car ce seroit dire que leur but, en parlant, n'étoit pas de se faire en- » tendre. »

CHAPITRE XI.

Sentimens de quelques Savans sur l'utilité de l'Art Étymologique.

MALGRÉ le cahos dans lequel étoit enveloppé l'Art Etymologique, des Savans ont très-bien apperçu l'utilité dont il pouvoit être : ils ont très-bien vu qu'elle étoit indépendante des fausses routes qu'on suivoit, & des écarts dans lesquels on tomboit. De ce nombre sont les deux que nous venons de citer.

» Je ne tomberai point d'accord, dit le premier (3), que cette étude n'ait » d'autre avantage que celui de satisfaire simplement la curiosité.

» Je trouve deux utilités bien marquées à recueillir des recherches Etymolo- » giques, faites avec intelligence & accompagnées des connoissances néces- » saires.

» On ne peut disconvenir en premier lieu que le débrouillement de l'origine » des mots, ne soit un secours, quelque foible qu'il puisse être, pour éclaircir » l'origine des Nations, leurs émigrations, le commerce qu'elles ont eu en- » tr'elles, & d'autres points également obscurs par leur antiquité.

» En second lieu (ce qui mérite une considération particuliere) la forma-

(1) *Ibid.* pag. 12. 13.
(2) Méchan. du Lang. Tom. I. 30.
(3) Mém. des Inscr. Edit. in-12. Tom. 33. p. 23

» tion des mots qui fait le fondement de l'Art Etymologique, ne sauroit être » approfondie, si l'on n'en examine les relations avec le caractère de l'esprit des » Peuples & la disposition primitive de leurs organes; en un mot, si l'on n'é- » tudie l'homme de tous les siecles & de tous les climats, pour ainsi dire, en » l'envisageant par tous les côtés. C'est-là peut-être un des objets les plus dignes » de l'esprit philosophique.

» Quelle vaste carriere d'ailleurs les recherches de l'origine des mots n'ou- » vrent-elles pas à la vraie critique, qu'on doit regarder comme l'exercice de » ce même esprit?

» Quelle finesse, quelle sagacité à employer pour ne pas se laisser séduire » par de fausses ressemblances, pour rapprocher les choses en apparence les plus » éloignées, pour ramener enfin à son vrai principe, ce que l'addition, le » retranchement & je ne sçais combien d'autres altérations semblent avoir dé- » naturé? ...

» L'Art Etymologique ne peut donc être méprisé, ni par rapport à son ob- » jet qui se trouve lié avec la connoissance de l'homme, ni par rapport aux » conjectures qui lui sont des moyens communs avec les Arts les plus nécessai- » res à la vie; & les minuties grammaticales qui semblent l'avilir sont enno- » blies (j'oserai le dire) par l'esprit philosophique qui doit y présider ».

Telle est la maniere dont ce Savant envisageoit l'utilité de l'Art Etymologique, dans le tems même où cet Art étoit couvert de ténébres, & où l'on ne pouvoit remonter à la premiere origine des mots: avec quelle force ne se fût-il pas exprimé, s'il avoit vû cet Art porté au point dont il est susceptible? Il en est à-peu-près de même des autorités suivantes.

M. le Président de Brosses, aussi respectable par ses connoissances que par son rang, a consacré un Chapitre entier (1) à l'utilité de l'Art Etymologique. » La plûpart des gens, dit ce Magistrat, sont dans l'habitude de regarder les » observations Etymologiques comme frivoles dans leurs objets, & inutiles » dans leurs conséquences. A l'égard de la frivolité, il est vrai que le détail des » remarques particulieres qui ne roulent que sur les mots, a toujours un air de » petitesse assez propre à le faire dédaigner des Lecteurs, qui ne vont pas au- » delà d'une premiere apparence des choses. Cependant,...., toutes minu- » cieuses que pourront paroître la plûpart des petites observations auxquelles il » faudra que je m'arrête ici, elles n'en seront pas plus méprisables. Les grands

(1) Méchan. du Lang. Ch. 11. p. 38-100.

» objets qui excitent notre admiration, ne sont composés que de petites parties » qui n'ont rien d'admirable. Ce n'est qu'en décomposant l'assemblage, & qu'en » observant le détail, qu'on peut parvenir à connoître l'Art de la fabrique & la » structure intérieure des sciences.....

» Les Sciences se prêtent un secours mutuel & tiennent toutes l'une à l'autre » par quelqu'endroit.... mais sur-tout elles tiennent toutes à cet Art-ci qui » s'exerce sur les mots, comme étant la peinture naturelle ou métaphysique » des idées; à cet Art qui recherche dans la dérivation des noms imposés aux » choses, quelles ont été les perceptions primitives de l'homme; quel germe » celles-ci ont produit dans son esprit; quel développement ce germe a don- » né à ses sentimens & à ses connoissances.

Un de leurs Collegues, non moins respectable par ses lumieres & par ses travaux, s'est exprimé avec la même force. » Ce seroit, dit-il (1), retrancher » un des principaux objets sur lesquels l'esprit philosophique doit s'exercer, que » de négliger l'étude des Langues, & de mépriser la recherche des Etymolo- » gies, qui en fait une partie des plus essentielles.

» L'autorité de Leibnitz ne seroit-elle pas capable de ramener ceux qui pen- » seroient autrement? Ce grand homme a senti toute l'utilité de cette étude » pour démêler les origines des Nations; mais nous osons aller plus loin, & » nous ne craindrons pas d'avancer que cette partie de Littérature, considérée » philosophiquement, peut être encore bien plus importante. Il n'est point, en » effet, de plus sûr moyen de s'instruire solidement des progrès que l'esprit hu- » main aura faits dans une Nation & des accroissemens successifs de ses con- » noissances, que d'étudier l'origine & les progrès de la Langue qu'elle a parlée; » & de suivre, pour ainsi dire, le caractère de son esprit en suivant la marche » de ses idées, en observant de quelle maniere s'est formée cette Langue, & » comment se sont introduits les différens changemens qu'elle a éprouvés, soit » dans les mots qui représentent les idées, soit dans la construction grammati- » cale qui assemble & réunit les mêmes mots. «

On pensoit de même dans la Société Royale de Berlin.

» L'Histoire Etymologique des Langues, ainsi s'exprime M. Sulzer (2), » seroit, sans contredit, la meilleure Histoire des progrès de l'esprit humain. Rien

(1) M. de Sainte-Palaye, Mém. des Inscr. Edit. in-12. Tom. 41. p. 510.

(2) Mém. de Berlin, T. xxiii. Observations sur l'influence réciproque de la Raison sur le Langage, & du Langage sur la Raison.

» ne seroit plus précieux pour un Philosophe : il y verroit chaque pas que l'homme
» me a fait pour arriver peu à peu à la raison & aux connoissances ; il y dé-
» couvriroit les premiers traits de l'esprit & du génie, les germes du jugement,
» les premieres découvertes de la raison naissante.... Il seroit à souhaiter
» qu'on recueillît tout ce qui nous reste de plus certain sur la généalogie des
» mots, &c.

Telle fut également l'opinion de BIBLIANDER (1), de BOURGUET (2), du Pere BESNIER (3) qui y mit même un peu d'humeur par zèle pour son ami Ménage ; tel fut encore le sentiment de LYE (4), de Lambert Bos (5), &c.

Nous pourrions ajoûter à cette Liste tous les Savans qui se sont occupés d'étymologies, & la Liste en seroit nombreuse ; en se livrant à cet objet avec une ardeur qui ne connoissoit aucun obstacle, ils démontroient à quel point ils étoient convaincus de son utilité & de son excellence : ils en sont autant de témoins ; citons-en un pour tous, le Pere THOMASSIN.

» Je vois bien, dit-il, que ceux qui ne pensent (6) & ne raisonnent que
» fort superficiellement.... diront que la science des Origines & des Étymolo-
» gies des Langues est plutôt un amusement qu'une science, ou qu'elle est plus
» propre à divertir des enfans qu'à instruire des hommes.... Mais rien n'est
» plus solide, rien n'est plus digne de la recherche & de l'étude sérieuse des
» hommes que d'examiner les termes que nous avons tous les jours dans la
» bouche, & de découvrir d'où ils nous sont venus...

» Les Etymologies de cette nature qui nous font faire le tour du Monde,
» qui nous font remonter jusqu'à la plus haute Antiquité & jusqu'aux siècles
» les plus reculés, qui nous naturalisent en quelque façon en tant de divers
» Royaumes, & qui font que les Etrangers ne sont plus Etrangers chez nous....
» les Etymologies, dis-je, de cette nature n'ont rien de bas, rien de puéril,
» rien de superficiel. C'est au contraire une des plus belles, des plus impor-
» tantes & des plus nobles sciences, puisqu'elle embrasse la connoissance des

(1) De ratione communi omnium Linguarum & Litterarum, Zurich, 1548. in-4°. Liv. III.

(2) Biblioth. Itallique, T. XVII, p. 80.

(3) Discours sur les Etymolog. Franç. imprimé séparément & à la tête du Dictionn. de Ménage.

(4) A la tête de l'Etymologicon Anglois de Junius.

(5) Etymologia Græca, 1713.

(6) Méthode d'étudier les Langues, in-8°. Paris, 1693. Tom. I. p. 76. & 79.

» choses

» choſes ſacrées & profanes, des anciennes & des nouvelles, l'Hiſtoire & la » Théologie, & qu'elle nous ramene dans notre divine & céleſte origine.

Telle eſt la maniere dont, juſques à préſent, on a attaqué & défendu l'étude des Etymologies; elle ne paroîtra peut-être pas ſuffiſante à nos Lecteurs: ils auroient voulu des développemens qui rendiſſent plus ſenſibles & plus intéreſſans les avantages de l'Art Etymologique. Peut-être étoit-il difficile de faire mieux dans le tems: on n'appercevoit l'utilité de cet Art qu'à travers un nuage; on la ſentoit plutôt qu'on ne la contemploit: on ne pouvoit donc l'expoſer d'une maniere qui ne laiſſât rien à déſirer. Eſſayons de faire mieux, & de faire ſentir par le fait, quels avantages réſultent de cet Art, bien connu & débarraſſé de ſes entraves.

CHAPITRE XII.

Utilités de l'Art Etymologique.

SI, lorſque nous ſommes dans l'obligation d'étudier les Langues, un Homme de Lettres nous diſoit: » Je vous enſeignerai toutes celles que vous voudrez » étudier; mais n'eſpérez pas y trouver du rapport, & que l'une vous ſerve » à connoître les autres; que les mots en ſoient formés de façon qu'ils pei» gnent les objets qu'ils doivent déſigner; que ces mots ayent le moindre rap» port entr'eux; & que les Langues qui en réſultent, puiſſent ſervir à vous » faire connoître les rapports des Peuples; enſorte que chaque pas que vous fe» rez dans cette carriere ne ſera d'aucune utilité pour l'enſemble; que tout y » ſera iſolé; que vous marcherez toujours au haſard, ſans ſavoir d'où vous ve» nez & où vous allez; & ſans pouvoir vous rendre raiſon de rien » Nous dirions ſans doute; il eſt bien étonnant que les hommes, maîtres de faire une Langue, ayent procédé d'une maniere auſſi étrange, & qu'ils n'ayent point conſulté la raiſon & la Nature ſur un objet auſſi important: ce n'eſt pas d'ailleurs la ſeule faute qu'ils ayent faite; mais nous ſommes obligés d'étudier ces Langues; tâchons de les apprendre le plus vîte & le moins déſagréablement qu'il ſe pourra; dorons la pilule de notre mieux.

Si, dans le même tems, un autre Homme de Lettres nous diſoit: » Pourquoi » errez-vous ainſi au haſard, & vous donnez-vous tant de peine, tandis que » vous pouvez marcher dans un chemin plus aiſé? Ne conſidérez pas les Lan» gues dans le cahos qu'elles forment; n'iſolez pas leurs mots, ne les conſidé-

» rez jamais seuls à seuls, ne vous imaginez pas vainement qu'ils sont l'effet » du hasard, & qu'ils pourroient désigner toute autre chose que ce qu'ils dé- » signent : voyez comment ils furent tous formés avec Art ; combien ils pei- » gnent tous leur objet ; comment ils tiennent tous les uns aux autres ; com- » ment on peut les réduire tous à un certain nombre de classes ; comment, » avec ce petit nombre de mots, on se rend maître de toutes les Langues ; » & qu'avec dix fois moins de tems, vous saurez dix fois plus de mots & de » Langues » ; fermerions-nous absolument l'oreille à ses discours ? ne désire- rions-nous pas du moins qu'il fût fondé dans ses promesses ?

Tels sont cependant les avantages de l'Art Etymologique; ils tiennent exactement ce qu'auroit promis cet Homme de Lettres si différent du premier, & qu'on prendroit volontiers pour un Chevalier errant, ou pour un Joueur de gobelets.

Premier avantage.

L'Etymologie donne à chaque mot une énergie étonnante, en ce que par elle chaque mot est une vive peinture de la chose qu'il désigne. Ce n'est que l'ignorance où nous sommes de l'origine de chaque mot, qui fait que nous n'appercevons aucun rapport entre la chose & le mot qui la désigne ; que ce mot par conséquent nous paroît froid, indifférent, tel qu'il pourroit disparoître, sans que nous y perdissions rien ; qu'il n'exerce que notre mémoire, & qu'il laisse toutes nos autres facultés dans l'inaction. L'Etymologie, au contraire, produit des effets absolument opposés ; nous conduisant à l'origine de chaque mot, nous remettant ainsi dans l'état primitif, dans l'état où se trouvoient leurs inventeurs, elle nous montre les rapports de chaque mot, avec la chose qu'ils désignent ; elle en devient une description vive & exacte ; on voit qu'ils furent faits exprès pour elle ; notre esprit saisit ce rapport, notre raison l'approuve, notre imagination en est flattée, & notre mémoire n'a presque plus rien à faire pour s'en souvenir : elle apprend, en jouant, ces mots qui étoient auparavant pour elle un poids accablant.

Quelles idées réveillent, par exemple, sans l'étymologie, tous ces mots, *recevoir*, *éteindre*, *extirper*, *tranquilliser*, *aider*, *écrire*, & des multitudes d'autres mots pareils ? Quel rapport voit-on, sans ce secours, entr'eux & les objets qu'ils désignent ? Ne diroit-on pas qu'on auroit pu choisir tout autre mot pour produire le même effet, ou assigner à ces mots des sens tout différens ? Mais lorsqu'on sait par l'étymologie que *recevoir* s'est formé du primitif *cav*, creux de la main, ensorte que ce mot peint l'action même de tendre

la main pour y contenir ce que d'autres veulent nous donner ; n'en résulte-t-il pas dans ce mot une énergie très-vive, & qui fait que non-seulement nous retenons mieux ce mot, mais que nous donnons encore notre consentement libre & d'approbation au choix qu'on en a fait ? N'en est-il pas de même lorsque nous voyons qu'*éteindre*, composé de la Préposition *ex*, qui désigne l'action d'ôter, de priver, & du mot *ten* ou *tan*, qui signifie *feu*, peint l'action de faire disparoître le feu ? lorsque nous voyons qu'il en est de même d'*extirper*, venant de la même Préposition *ex*, & du mot *stirps*, une souche; qu'il offre l'action même d'arracher les souches d'un champ, de n'y en laisser aucune ? que *tranquilliser* vient de la Préposition *trans*, qui signifie par-delà, & du mot primitif *quï* ou *quï*, (force, calme,) ensorte que *tranquilliser* peint l'action qui fait passer le calme, la sérénité, la quiétude dans toute la masse d'un objet; tandis qu'*inquiéter* désigne précisément le contraire, & peint l'action de ne laisser le calme nulle part ? qu'*aider* vient du primitif *eid*, la main, qui est en effet le grand instrument, le secours par excellence dans tout ce que nous voulons faire ? qu'*écrire* vient de *gra*, un trait, &c. Lors, dis-je, qu'on voit que ces mots, & il en est de même de tous les autres, sont choisis avec une justesse sans égale ; qu'ils ne sont jamais l'effet du hasard, mais toujours celui de la réflexion & d'une combinaison aussi sûre que sage, parfaitement conforme à la Nature, n'est-on pas réconcilié avec les Langues & avec l'Etymologie ? ne désire-t-on pas vivement de voir tous les mots ramenés à cette énergie ? ne sent-on pas qu'ils en deviennent infiniment plus intéressans ?

L'Etymologiste suit-il d'ailleurs d'autre route que celle des Philosophes, des Théologiens, des Jurisconsultes, &c ? de tous ceux, en un mot, qui veulent donner des idées nettes & distinctes de l'objet dont ils vont traiter ? Ne commencent-ils pas tous par le définir, & par analyser le nom qu'on lui donne ? Si cette méthode est la seule qu'on puisse suivre dans les Sciences, pourquoi s'en écarteroit-on dans l'étude des Langues, où elle est si nécessaire, & où elle devient si utile ?

Deuxième Avantage.

Ainsi, un Recueil d'Etymologies seroit déjà un abrégé de toutes les Sciences, & une grande avance pour en commencer l'étude : il offriroit toutes ces définitions que les Savans mettent à la tête de leurs Ouvrages ; & il feroit voir de plus les raisons qui firent choisir ces mots pour exprimer les idées qu'ils présentent. Ainsi, en fait de gouvernement, les mots *gouverner*, *regner*, *supériorité*, *police*, seroient des définitions exactes de ces mots : l'étymologie de *gou-*

verner présenteroit l'idée d'un être plus habile que les autres, & plus instruit, fait par conséquent pour les diriger: celle de *regner* présenteroit l'idée d'[illegible] prévoyant, qui pourvoit à la subsistance & au bien-être de ceux qui lui sont soumis : c'est, mot-à-mot, le gouvernement d'un Berger relativement à son troupeau. *Supériorité* présente l'idée d'élévation au-dessus de tous. *Police*, celle de l'administration des villes, des hommes rassemblés en société, des Peuples, des Empires. Tous ces mots, en effet, πολις, *polis* chez les Grecs, *ville*; *populus* chez les Latins, *Peuple*, d'où *population*; le *vulgaire*, en Grec *folkos*, en Latin *vulgus*; notre mot Celtique, *foule*, &c. sont tous des dérivés de la racine OL qui signifie tout, réunion de tous les individus, prononcée chez ces divers Peuples, *hol*, *fol*, *vol*, *pol*, *pul*, & avec une répétition *polpul* ou *popul* : ensorte que *police* signifie *administration de la multitude*. L'Etymologie de ce mot lui-même *ol*, tout, multitude, en est une description exacte, étant formé du *cercle* O, qui désigne totalité, universalité.

En Mathématique, l'Etymologie des mots *angle*, *quarré*, *pentagone*, &c. en est une description très-juste. *Angl* désigne un espace qui se resserre & ne laisse plus d'issue. *Quarré*, venant de quatre, désigne un espace renfermé par quatre lignes, ou qui a quatre côtés; un *pentagone*, un espace renfermé par cinq lignes, ou par cinq côtés, & qui forme par conséquent *cinq angles*; il est formé du Grec *pente*, cinq, & *agg* ou *ang*, un angle.

Il en est de même pour la Marine, pour la Géographie, pour l'Astronomie, pour le Droit, pour la Médecine, pour la Botanique, pour la Métallurgie, &c. Toutes ces sciences sont composées de mots dont l'étymologie en est la description la plus parfaite, & sert d'entrée à toutes ces sciences; chacun ayant été formé avec un tel Art, que dès qu'on en sait la valeur, on voit qu'il en est la peinture la plus parfaite.

Troisième Avantage.

L'Etymologie fournit encore une facilité singuliere pour apprendre les Langues, en ce qu'elle réduit les mots au plus petit nombre possible, en les classant par Familles & les rapportant au mot principal dont ils sortent; par ce moyen, un très-petit nombre de mots suffisent pour savoir tous ceux dont sont composées les Langues, qui ne sont que des dérivés des premiers, des combinaisons connues d'élémens simples & connus.

Cet avantage est inestimable, à cause de la multitude de mots qu'il faut apprendre lorsqu'on est appellé à étudier les Langues; aussi la mémoire la plus

ferme & la plus heureuse, succombe, à la fin, sous ce poids énorme, si l'on ne fait pas la soulager par les moyens les plus efficaces : mais il n'y en a aucun qu'on puisse comparer à cette marche étymologique; car celle-ci présentant d'un coup-d'œil tous les dérivés & tous les composés d'un même mot dans toutes les Langues, elle fait que nous les saisissons tous à la fois; que l'attention nécessaire pour en retenir un, nous en fait retenir mille; que nous les reconnoissons toutes les fois que nous les revoyons; que ce ménagement de nos forces les multiplie en quelque sorte à l'infini, ensorte que nous faisons en peu de tems & sans peine ce qui exigeoit auparavant des efforts prodigieux.

C'est ainsi qu'avec des machines très-simples, le Physicien meut des masses énormes, & opere, en se jouant, ce que des milliers d'hommes, des Nations entieres ne pourroient exécuter sans des efforts inouis.

Il est vrai que jusqu'ici, il n'a pas été possible de se former une juste idée de ce que peut opérer, à cet égard, l'Art Etymologique. On ne l'a jamais considéré dans ses grandes masses: il sembloit que des obstacles insurmontables en défendoient les approches: qu'on ne pouvoit recourir qu'à des moyens foibles & bornés; que la base en étoit dérobée aux yeux des mortels par une obscurité que rien ne pouvoit dissiper; & que la perte des téméraires qui oseroient tenter cette périlleuse entreprise, étoit inévitable.

On se confirmoit dans cette idée funeste par la vue des Dictionnaires, faits presque tous d'après ces vues étroites & ténébreuses. Tous, obligés de suivre l'ordre alphabétique, ils ne voyent jamais les mots que dans un état isolé; aucun ne les classe par grandes masses, par Familles. Aucun n'en fait voir les rapports; & si quelqu'un offre une marche différente, tels que les Dictionnaires Grecs & Hébreux, & quelques Vocabulaires Latins, ils multiplient encore trop leurs classes générales, & aucun ne pénétre jusques à la premiere origine des mots.

Cette maniere séche, décharnée, ingrate, de voir les Langues, en anéantit totalement l'ensemble; & fait que nous sommes toujours comme dans une immense forêt où l'on ne perça jamais aucune route; où nous n'appercevons jamais qu'un cahos énorme, & où nous passons toujours d'un objet à un autre, sans en connoître les rapports avec l'ensemble.

Le désordre qui en résulte pour l'arrangement des mots, est si grand, qu'il est tel Dictionnaire dont les mots qu'il réunit sous une même lettre, sont tous étrangers à cette lettre; tandis que ceux qui lui appartiennent sont dispersés çà & là sous toutes les autres lettres; que tous offrent des mots absolument séparés des Familles dont ils sont originaires, & réunis à d'autres avec lesquels ils n'ont aucun rapport; ensorte que notre esprit n'appercevant jamais que des objets dé-

placés, ne peut se former une idée d'harmonie & de rapports, telle qu'il l'auroit sans ce désordre. Aussi il n'est point étonnant que le projet de rétablir cette harmonie n'ait paru qu'un songe: il est plus étonnant qu'au milieu de ce bouleversement, tant de Savans ayent apperçu qu'il n'étoit pas naturel, & qu'on pouvoit y remédier. Mais c'étoit une entreprise vaine sans le secours de l'Art Etymologique; & si on l'a toujours manquée, c'est qu'on se livroit à des Etymologies arbitraires, & qu'on ne s'élevoit pas jusques aux procédés de cet Art.

Quelle vive lumiere ne jetteroit pas sur les Langues un Dictionnaire Etymologique, où tous les mots rangés par Familles, se réduiroient à un petit nombre de radicaux ou de chefs de Familles, tous monosyllabes, tous liés étroitement avec nos plus grands intérêts, tous puisés dans la Nature, tous nécessaires, d'où l'on verroit découler tous les autres de la maniere la plus simple, qui feroient toujours sentir la raison de ceux-ci avec la plus grande énergie, & au moyen desquels on ne seroit jamais étranger dans aucune Langue; où on les verroit toutes au contraire se former insensiblement de cette premiere Langue, & ne différer que par des nuances qui n'en alterent pas le fond? Avec quel plaisir n'étudieroit-on pas un pareil Dictionnaire? Avec quel empressement ne le consulteroit-on pas sans cesse?

Quatrieme Avantage.

L'Art Etymologique renferme un autre avantage très-précieux encore, sur-tout pour un Philosophe, pour celui qui se plaît à étudier le rapport des choses, & à suivre la Nature dans sa marche, à la surprendre dans ses secrets.

Les mots ne furent faits que pour les idées: ils ont donc suivi dans leur formation celle des idées: on retrouvera donc nécessairement dans l'arrangement des mots par familles, & dans le rapprochement des mots primitifs, la maniere dont les hommes ont procédé dans leurs idées, celles qu'ils ont eues les premieres, celles qui sont nées de celles-ci, celles qu'ils ne durent qu'à la Nature, celles qui furent l'effet de leur capacité & d'une longue réflexion.

Ainsi, l'on aura, pour retenir les mots, deux avantages inestimables; la liaison des idées qui les firent naître, & la dérivation de ces mots. Par l'un, on voit les mots qui doivent exister; & par l'autre, on voit qu'ils existent en effet & comment ils furent formés.

En comparant ensuite les Langues à cet égard, on voit celles qui ont tiré le plus de parti de ces premiers élémens, celles où l'on a combiné le plus d'idées, celles où l'on a porté le plus loin l'art de réfléchir, d'inventer ou

de perfectionner; celles qui ont peu ou beaucoup ajouté à ce premier fond donné par la Nature.

L'on voit dès-lors les causes de cet esprit philosophique qui brille dans les Langues des Peuples les plus sauvages, qu'ont admiré les Métaphysiciens les plus illustres, & dont les Grammairiens ont toujours cherché la cause avec empressement. Ce phénomène ne surprend plus dès que l'Art Etymologique l'a expliqué, puisque cet esprit philosophique des Langues n'est autre chose que la conformité du Langage avec les objets & les idées que la parole avoit à peindre. Tous les objets étant liés entr'eux, toutes nos idées l'étant aussi, il étoit impossible que les mots les peignissent sans avoir entr'eux les mêmes rapports; & il étoit impossible qu'il n'en fût de même chez les Nations les plus barbares, parce qu'aucune ne pouvoit parler sans peindre cet ordre admirable, sans s'y conformer. Et pouvoit-il en être autrement, dès que toutes ces choses venoient également de la Divinité?

Négliger l'Art Etymologique, c'est donc renoncer à la portion la plus belle & la plus satisfaisante du Langage; c'est aimer mieux ramper toujours que de s'élever à des objets sublimes; c'est préférer une route longue, tortueuse, obscure, insipide & pénible, à un chemin uni, lumineux, agréable, rapide & assuré; parce qu'avec un pareil flambeau, il est impossible que l'on s'égare.

Cinquieme Avantage.

Il résulte encore d'ici un autre avantage très-précieux; c'est qu'on voit distinctement par-là ce que chaque Peuple a ajouté ou changé à la Langue primitive, & ce qu'ils ont emprunté les uns des autres en fait de mots. Par l'Etymologie, nous voyons le François rempli de mots Latins, Grecs, Theutons, Celtes. Par elle, on voit le Latin rempli de mots Grecs, Theutons, Celtes, Hébreux; l'Hébreu rempli de mots Egyptiens, Chaldéens, Arabes; le Grec rempli de mots Celtes, Egyptiens, Chaldéens, &c. Par elle, le nombre des Langues diminue singuliérement, la plûpart n'étant que des Dialectes d'une plus ancienne, commune à un grand nombre de Nations sorties d'une même souche, & qui ont peu à peu altéré cette Langue commune, chacune de leur côté.

Reconnoissant ainsi sans peine tout ce qu'une Langue doit à elle-même ou aux autres, on voit aussi-tôt les liaisons que les Peuples ont eues entr'eux; on remonte à l'origine de tous; on les suit dans leurs diverses émigrations, & dans leurs subdivisions en plusieurs Corps de Nations.

Cette connoissance n'est pas moins utile pour pénétrer les traditions & les opinions des Peuples, l'origine de leurs dogmes, & ce qu'ils ont encore emprunté les uns des autres à cet égard. En effet, on ne sauroit connoître les choses sans les mots; mais plus on a une idée précise du sens des mots & de leur origine, & moins on a de peine pour parvenir à l'intelligence des objets & des idées qu'on leur attache, tout comme la connoissance de ces idées fixe le sens de ces mots.

D'ailleurs, par cette connoissance des mots, on découvre d'un coup-d'œil toute l'étendue des connoissances de chaque Peuple, & on est en état de comparer à cet égard tous les Peuples, & de voir ce en quoi chacun s'est distingué, & ce qu'il a ajouté à la masse commune des notions humaines: portion essentielle de l'Histoire de l'Homme.

On n'a eu jusques ici que de foibles apperçus sur toutes ces choses, malgré les soins de divers Savans distingués par leur érudition; mais plus on verra la connoissance étymologique se perfectionner, & plus cette portion intéressante de l'Histoire se développera d'une maniere lumineuse.

On ira même plus loin; car, par le secours de l'Etymologie, on connoîtra les causes même de ces différences, & ce que les Peuples ont gagné ou perdu par ces échanges mutuels: le langage & les opinions ayant sans cesse influé l'un sur l'autre, comme on l'a démontré dans ces derniers tems, de la maniere la plus intéressante.

Sixieme Avantage.

Enfin, l'Etymologie offre encore un avantage inestimable, & dont il paroît cependant qu'on ne s'est point occupé jusques ici; elle est une pierre de touche, au moyen de laquelle on apperçoit si une Langue est perfectionnée ou non; l'on découvre en même tems par quels moyens on pourroit la conduire à un plus grand point de perfection, puisque l'Etymologie fait connoître comment les Langues les plus parfaites sont parvenues à ce point.

Une Langue ne sauroit être parfaite qu'autant qu'elle suffira pour exprimer toutes les idées possibles, & tous les objets des connoissances humaines: à cet égard aucune Langue n'est parfaite; car il s'en faut bien que les hommes ayent déjà parcouru le cercle entier des connoissances dont ils sont capables: il leur reste encore une immensité d'objets à connoître, d'autres à approfondir, des troisiémes à rectifier.

D'ailleurs, toutes les Langues ne se prêtent pas avec la même facilité à la multiplication des mots: la nôtre, par exemple, est, à cet égard, d'une austérité & d'une

d'une sécheresse sans égale: presque tous ses mots sont empruntés d'ailleurs; & semblables à des plantes étrangeres qui sont stériles dans leur nouvelle demeure, ces mots restent seuls & ne forment point de nouvelles Familles. Si notre Langue s'est enrichie par-là des dépouilles étrangeres, elle en a perdu l'habitude de suppléer de son propre fonds à ce qui lui manquoit à cet égard; & tandis que la plûpart des autres, telles que la Grecque & l'Allemande, dérivent tous les mots qui leur sont nécessaires, d'un très-petit nombre d'autres qui composent leur premier fonds, la Langue Françoise ne tire aucun profit du sien, & préfere des mots étrangers à ceux qu'elle pourroit former.

Ainsi, lorsque le possesseur d'un champ qu'il laisse en friche, préfere à l'avantage de le cultiver, celui de jouir des travaux d'autrui, il finit par n'être plus en état de faire valoir son propre fonds, & est toujours obligé de vivre d'emprunt.

Il n'est pas étonnant que nos ayeux, les Peuples du Nord, qui ne vivoient que de pillage, ayent fait la même chose à l'égard de leur Langue, qu'ils ayent mis à contribution toutes celles de leurs voisins: l'un n'étoit pas plus difficile que l'autre; mais comme nous souffrons de leurs fausses opinions, sur les moyens par lesquels on peut acquérir de la gloire & être véritablement utile à sa Patrie, nous souffrons également des moyens resserrés par lesquels ils chercherent à donner de l'étendue à leur Langue. Notre Idiome a perdu cette fécondité admirable qui est le caractère propre de la premiere Langue, & dont les Grecs en particulier surent si bien profiter. L'Art Etymologique, en nous ramenant aux Principes du Langage, peut seul rétablir notre Langue dans ses premiers droits, & nous montrer les moyens propres à completter nos Familles de mots, & à suppléer tous ceux qui pourroient nous manquer.

CHAPITRE XIII.

Examen de quelques objections.

TELS ſont les principaux avantages qui réſultent de l'Art Etymologique, & auxquels on en pourroit ajouter pluſieurs autres, ſi ceux-ci n'étoient pas ſuffiſans pour démontrer ſon utilité. Mais on eſt en général moins diſpoſé à nier cette utilité, qu'à douter de l'Art lui-même. On eſt bien convaincu que des Etymologies qui réuniroient tous ces avantages, ſeroient d'une extrême importance; on rechercheroit même avec empreſſement les Ouvrages qui les offriroient au Lecteur qui veut s'inſtruire; mais on craint qu'un Art pareil ne ſoit qu'un être de raiſon, & l'on fait contre lui des objections auxquelles on ſuppoſe une force irréſiſtible. Mais ſi ces objections ſont ſans aucun fondement, ſi elles n'ont de force que celle que leur prêtent la prévention, le préjugé, l'ignorance; ſi elles ne concluent rien, parce qu'elles concluroient trop, que deviennent-elles? & que faudroit-il penſer de ceux qui y perſiſteroient malgré tout ce qu'on pourroit leur répondre? Il eſt vrai que c'eſt un Art ſi nouveau, qu'on n'en avoit preſqu'aucune idée, & que dès qu'on en a entendu parler, chacun a fait ſon objection; comme ſi une objection étoit une preuve; comme ſi un Corps de Doctrine étoit anéanti par une & par pluſieurs objections, même fondées. On diroit que les hommes trouvent plus de mérite à appercevoir le foible d'un objet, qu'à goûter ce qu'il a de bon. Il en fut toujours de même. Ainſi lorſque Colomb invitoit l'Europe à la découverte du Nouveau Monde, on le regarda comme un viſionnaire & un enthouſiaſte : quoi! diſoit-on, la Terre ſeroit ronde! des hommes auroient la tête en bas! & c'étoit toute l'Europe qui raiſonnoit ainſi. Si Colomb eût été ſenſible à ces objections, nous les répeterions encore : il les foula aux pieds; & nous en rions. Ce n'eſt pas qu'il faille admettre ſans examen; mais il y a une différence infinie entre examiner un objet & faire une objection contre cet objet; parce qu'on ne fait cette objection que pour ne pas ſe donner la peine d'examiner, & comme ſi la queſtion étoit abſolument décidée par elle. Ce qui eſt la plus étrange façon de penſer qui ſe puiſſe, & cependant la plus commune, même chez ceux qui ſe piquent le plus d'eſprit & de connoiſſances.

Il n'eſt rien de plus ordinaire, que d'entendre dire, au ſujet de l'Art Etymologique, que c'eſt un Art trompeur, où l'on voit tout ce qu'on veut; qu'il eſt

absurde, illusoire, au-dessus des forces humaines, fastidieux; qu'il ne seroit d'ailleurs utile qu'aux Savans: & rien de plus ordinaire encore que de regarder ces raisonnemens comme des raisonnemens sans réplique. Voyons si en effet on ne peut y répondre.

C'est un Art trompeur, dit-on, *& où chacun a toujours vu tout ce qu'il a voulu.*

On n'en sauroit disconvenir, qu'on a toujours vu dans l'Etymologie tout ce qu'on a voulu, & que par conséquent on a été séduit & trompé toutes les fois qu'on y a vu ce qui n'y étoit pas. Mais de ce qu'on a été séduit & trompé par son goût pour les Etymologies, s'ensuit-il que cet Art soit trompeur & illusoire? De ce qu'on s'égare dans une forêt, & qu'on manque le chemin d'une Ville, s'ensuit-il que ni cette Ville ni ce chemin n'existent point? De ce qu'on prend pour la vérité ce qui n'est pas elle, cette vérité en est-elle moins ce qu'elle est, & est-on en droit de la rejetter? Certainement on ne sauroit trop se défier des trois quarts des Etymologies qu'on nous a données jusques à présent; elles sont presque toutes ridicules, ou fausses, sans principes, sans vues, sans ensemble: mais en conclure qu'on n'en peut donner aucune de vraie, d'exacte, & qui soit fondée sur des principes incontestables, ce seroit tomber soi-même dans l'erreur la plus grossiere. Un Homme de Lettres, célèbre, grand ennemi des Etymologies, a dit qu'il falloit être sans raison pour douter que *pain* vînt de *panis*: mais si cette Etymologie n'est point trompeuse, l'Art Etymologique n'est point trompeur, puisque toutes les Etymologies qui le composent & que nous donnerons, seront aussi sûres que celle-là; qu'elles ne consisteront également que dans des comparaisons de mots, où il seroit aussi impossible de voir ce qu'on y voudroit voir, que de ne pas y voir ce qui y est.

Telle est la différence infinie entre cette sorte d'Etymologies dont nous parlons & à laquelle nous nous restraignons, & la plûpart de celles qui ont décrédité cet Art, que celles-ci consistent à décomposer les mots à volonté, & par conséquent à voir dans un mot tout ce qu'on a intérêt d'y voir: c'est ainsi que dans des Ouvrages d'ailleurs très-savans, *Minerve* vient, selon les uns, de l'Hébreu מנור, *Minur*, une *ensuble* (1); & selon d'autres, du Grec *μενω*, *menô*, *se souvenir* (2), suivant qu'ils ont vu dans l'Histoire de

(1) Histoire du Ciel, T. I. p. 211.

(2) Réflex. crit. sur l'Orig. & l'Hist. des anciens Peuples, T. I. p. 75.

Minerve celle des *Fabriques* de toile de *lin*, ou celle d'*Agar*. Confondre ces sortes d'Etymologies avec celles dont il s'agit dans cet Ouvrage, qui ne consistent qu'en comparaisons des mots usités dans les diverses Langues qui existent; & conclure de l'incertitude des unes à celle des autres, c'est confondre les objets les plus disparates, & se battre contre un fantôme. Croira-t'on cependant que des gens très-habiles en fait de Langues, sont tombés dans cette méprise, qu'il leur auroit été cependant si aisé d'éviter, pour peu qu'ils eussent voulu examiner la maniere dont on procéde à cet égard dans cet Ouvrage?

Les mots, objecte-t-on encore, *n'ont été formés que par hasard; il est donc impossible d'en rendre raison.* Mais c'est ici une pétition de principe; c'est supposer prouvé ce qui ne l'est point. Comment sait-on que les mots se sont formés par hasard? Est-ce pour en avoir fait l'examen? Est-ce après avoir fait tous ses efforts pour remonter à l'origine des mots? Non, certainement; ce n'est que parce qu'on en ignore la cause, & qu'on a plutôt fait d'attribuer au hasard tous les effets dont la cause est inconnue, que de rester en suspens sur leur origine. Mais, si ce systême favorise l'impatience, il ne détruit point ce que nous avançons ici sur l'Art Etymologique, puisque ce systême est dénué de toute preuve; & que lorsqu'il seroit vrai que dans quelques occasions on auroit formé quelques mots par hasard, encore n'en pourroit-on rien conclure contre la masse entiere des Etymologies, puisqu'on ne peut conclure du particulier au général.

Ce systême n'est-il pas anéanti d'ailleurs, par l'aveu de tous les Savans, que le François vient presqu'en entier de la Langue Latine? Voilà donc une cause connue de presque tous les mots François; ils ne sont donc pas l'effet du hasard: mais si les mots de notre Langue ne sont pas l'effet du hasard, pourquoi veut-on qu'il n'en soit pas de même des mots des autres Langues? Si le François vient du Latin, n'est-il pas naturel d'en conclure que le Latin lui-même vient de Langues plus anciennes; & celles-ci, d'autres, jusqu'à ce qu'on arrive à une Langue, au-delà de laquelle on n'apperçoive plus rien, & qui soit manifestement la premiere de toutes? Concluons que ce prétendu hasard n'a de force que celle que lui prêtent le préjugé & la précipitation.

Ces recherches, dit-on encore, *sont au-dessus des forces humaines.* Comment le sait-on? Puisque l'Art Etymologique ne consiste qu'à comparer les Langues, & que les Langues sont formées les unes des autres; cet Art n'est point au-dessus des forces humaines, dès qu'il se réduit à des comparaisons. Peut-être, un seul homme n'a-t-il ni le tems, ni les moyens nécessaires

pour faire ces comparaisons sur toutes les Langues ; du moins pour l'ensemble de leurs mots ; mais il suffit qu'elles démontrent une origine commune entre les Langues les plus essentielles, pour qu'on en puisse conclure l'excellence de l'Art Etymologique, & sa certitude ; les comparaisons qui restent à faire, ne prouveront rien de plus ; car l'on peut ici très-bien conclure du général au particulier. Il seroit bien étonnant que l'on eût rencontré tous les mots qui ont une origine commune, & que l'on eût laissé de côté tous ceux qui sont l'effet du hasard. Les travaux ultérieurs pour completter ceux-là, ne feront que confirmer une vérité déjà incontestable, que tout mot a sa cause, & que toutes les Langues viennent d'une primitive.

Une objection non moins ordinaire, est que lors même qu'on parviendroit à la connoissance la plus parfaite des Etymologies, ce travail ne seroit utile qu'à un très-petit nombre de personnes, aux Savans de profession, auxquels seuls il importe d'approfondir à ce point l'origine & le rapport des Langues.

Nous avouons sans peine que cette connoissance doit paroître plus agréable à ceux qui sont versés dans les Langues, & pour lesquels la comparaison entre des mots qu'ils connoissent déjà, n'est qu'un jeu ; mais si elle a plus d'attraits pour les uns que pour les autres, il n'en est pas moins certain qu'elle est de la plus grande utilité pour tous, même pour ceux qui ne connoissant que leur Langue, sont bien-aises d'en connoître l'origine & de savoir pourquoi tel mot est chargé de telle signification. Ils en sentent infiniment mieux l'énergie, & ils voyent avec le plus grand plaisir que chaque mot porte avec lui sa raison, qu'ils ne parlent pas une Langue inventée au hasard & qui n'a nul rapport à eux ; mais une Langue qui a les rapports les plus intimes avec eux, & qui peint les choses même qu'elle doit désigner, par les caractères les plus convenables, & tels que la sagesse humaine ne peut rien faire de mieux.

Ajoutons que la facilité que donne cette Méthode pour apprendre les mots des Langues, & pour savoir en peu de tems tous ceux d'une Langue quelconque, doit rendre ces recherches infiniment précieuses à ceux qui veulent apprendre les Langues, & sur-tout aux Jeunes Gens qui se destinent à leur étude, & pour lesquels les voies abrégées sont de la plus grande nécessité.

Concluons qu'une Méthode aussi avantageuse, & contre laquelle on ne peut faire d'objection solide, mérite d'être approfondie avec le plus grand soin, d'être encouragée & accueillie par tous ceux qui aiment les Lettres ; & de devenir la base fondamentale des connoissances humaines : qu'elle est un présent précieux aux Lettres, & que ceux qui la combattroient sans l'avoir examinée,

ſans en propoſer une meilleure, feroient un tort eſſentiel aux Jeunes Gens & aux Lettres, & n'en mériteroient aucune reconnoiſſance.

Il ne nous reſte plus, pour raſſurer le Public, qu'à lui faire l'expoſition des principes que nous nous ſommes faits, & des règles que nous nous ſommes impoſées, afin de ne pas nous égarer comme tant d'autres dans la recherche des Etymologies, & de ne pas être éblouis par des rapports illuſoires, qui trompent néceſſairement ceux qui marchant à tâtons dans cette route obſcure, ne peuvent être en garde contre ces rapports.

CHAPITRE XIV.

Principes ſur leſquels repoſe l'Art Etymologique.

ON trouvera peut-être que nous nous ſommes trop étendus ſur ces préliminaires, & qu'il eſt moins important de prouver les avantages qu'on peut retirer de l'Art Etymologique, que de démontrer la juſteſſe de notre Méthode; qu'il eſt plus aiſé de bien dire que de bien faire, ſur-tout en cette matière; & qu'on a été ſi fort trompé dans l'exécution par ceux qui avoient fait les plus belles promeſſes en fait d'Etymologies, qu'on ne ſauroit trop ſe défier des réſultats de leurs recherches.

Afin qu'on ne puiſſe pas nous faire le même reproche, & que nos Lecteurs voyent du moins le degré de confiance qu'ils peuvent avoir dans nos Etymologies, nous allons expoſer les principes ſur leſquels elles ſont fondées, & les règles que nous nous ſommes preſcrites à cet égard; principes & règles que nous ne penſons pas qu'on puiſſe nous conteſter, & que nous avons tâché de ne jamais perdre de vue dans tout le cours de nos recherches.

PREMIER PRINCIPE.

Les Langues ne ſont que des Dialectes d'une ſeule.

Rien de plus commun que le mot LANGUES; rien peut-être de plus difficile à déterminer que les caractères d'une Langue, & qui font qu'elle n'eſt pas une autre: on peut dire que ce mot eſt du nombre de ceux auxquels on n'attache que des idées vagues, & ſur leſquels on ne ſauroit aſſeoir un ſyſtême aſſuré.

L'on parle de Langues, de Langues Meres & de Langues Filles, d'Idiomes, de Patois, de Jargons, de Dialectes; mais a-t-on jamais tracé les rapports & les différences qui regnent entre ces diverses dénominations? Ces dénominations sont-elles de nature à pouvoir donner des idées distinctes de tous ces objets? Pourroit-on dire, sans crainte de se tromper, telle Langue est Mere, telle autre est Fille, telle n'est qu'un Jargon? Pourroit-on, d'après cela, classer toutes les Langues de l'Univers?

Les Idiomes ou Patois seront-ils comptés pour Langues Meres ou pour Langues Filles? Et quels seront les caractères auxquels on reconnoîtra toutes les Filles d'une Langue Mere? Et ces Langues Meres, quelles différences doivent-elles avoir ou n'avoir pas entr'elles?

Voilà autant de questions qu'il faudroit résoudre, lorsqu'on prétend que les Langues ne viennent pas d'une source commune; & cependant, personne ne s'est mis en peine de les discuter. Nulle part on ne trouvera même les marques auxquelles on peut dire que deux Peuples ou deux Villes ne parlent pas la même Langue.

La plus frappante, la meilleure sans doute, seroit lorsque ces deux Peuples ne s'entendent pas; mais cette marque, excellente pour faire l'énumération de toutes les Langues qui existent, & qui tend à les multiplier à l'infini, n'est d'aucune utilité pour reconnoître les Dialectes d'une Langue, &, par-là même, pour fixer leur origine, puisque les Peuples qui parlent les Dialectes d'une Langue, ne s'entendent point entr'eux, & sont aussi étrangers que s'ils parloient des Langues qui n'eussent pas la même origine.

Qui est-ce encore qui fixera les Langues Meres, & qui, en les fixant, osera dire qu'elles ne sont pas elles-mêmes des Dialectes d'une Langue antérieure? Qui osera dire, par exemple, que le Latin, dont descendent l'Italien & le François, &c. & la Langue Theutonne dont descendent le *Hollandois*, l'Allemand, &c. n'étoient pas des Dialectes d'un langue antérieure & au Latin & au Theuton? &, si cela est, que peut-on conclure de cette division des Langues?

Mais s'il est absurde de compter autant de Langues que de Contrées, de regarder comme différentes, des Langues qui ne différent que par la prononciation, ou de donner lieu à de prétendues divisions de Langues qui n'apprennent rien & qui ne menent à rien, il ne reste qu'à dire que toutes les Langues sortent d'une même origine, qu'elles ne sont qu'une dans l'origine, que celle-ci se subdivisa en Dialectes appellés Langues Meres, qui se subdivisérent elles-mêmes en d'autres Dialectes appellés Langues Filles, qui sont des

Dialectes de Dialectes; & qu'entre ces Langues Filles, celles qui ont été cultivées par des Auteurs célèbres, & qui ont été adoptées en plusieurs lieux, s'appellent Langues, tandis qu'on donne le nom d'Idiomes aux Dialectes parlés par le Peuple, & dans lesquels on n'a point composé d'Ouvrages qui les rendent recommandables, & qui les distinguent de la masse des Langues.

SECOND PRINCIPE.

Les différences qui regnent entre les Langues, ne peuvent empêcher de reconnoître qu'elles ont la même origine.

Si l'on ne jugeoit de la différence ou du rapport des Langues que par l'oreille, la question de la diversité des Langues seroit bien vîte décidée, & elle le seroit entierement contre nous: mais ce n'est point d'après l'oreille qu'il faut se décider à ce sujet; on ne peut le faire que d'après l'examen attentif de tous les rapports & de toutes les différences qu'un même mot peut essuyer dans diverses Langues: car, si ces rapports sont tels qu'on reconnoisse que les Langues sont toutes fondées sur une même base, qu'elles ont toutes les mêmes radicaux, ensorte qu'elles sont toutes nées d'une masse commune de mots primitifs, on ne sauroit nier qu'elles ne sont toutes que des Dialectes plus ou moins éloignés, plus ou moins divers, d'une même Langue-Mere. Mais telles sont les différences qui regnent entre les mots de toutes les Langues, qu'elles se réduisent aux Classes suivantes:

1. Différence de prononciation.
2. Différence de valeur.
3. Différence de composition.
4. Différence d'arrangement.

Mais entre toutes ces différences, aucune n'est capable de faire disparoître l'origine commune des Langues.

C'est ainsi que nous reconnoissons que tous ces mots Latins & François,

Altus & Haut.	*Pavor* & Peur.
Rubeus & Rouge.	*Soror* & Sœur.
Canis & Chien.	*Hodiernus* & Moderne.
Panis & Pain.	*In* & En.
Mare & Mer.	*Hanc horam* & Encore.
Sapor & Saveur.	*Post* & puis, &c.

sont les mêmes, quoiqu'ils ne se prononcent pas de la même maniere.

On

On voit également que nos mots *querelle*, *vertu*, *rien*, *fermé*, *chose*, &c. viennent de la même origine que les mots Latins *querela*, plainte; *virtus*, force; *rem*, chose; *firmatus*, affermi; *causa*, sujet, quoique le sens ne soit pas le même; parce que de ces sens différens, l'un est la suite de l'autre; que les *plaintes* donnent lieu aux querelles; que la *vertu* est la force de l'ame; que *rien* est aucune chose; qu'une porte *fermée* est une porte affermie, arrêtée, rendue stable; qu'une *chose* est le sujet dont on parle.

On reconnoit de même que les mots *considérer*, *extirper*, *imprimer*, *produire*, *éteindre*, &c. ne font point de notre Langue Françoise une Langue différente en cela de la premiere Langue, puisque ces mots, quoiqu'inconnus à celle-ci, ne sont que des composés de mots simples dont elle faisoit usage: *considérer*, venant de *sid*, astre; *extirper*, de *stirp*, souche; *imprimer*, de *prem*, presser, marquer en pressant; *produire*, de deux mots qui signifient *mettre en avant*; *éteindre*, de *ex*, hors, & *tan* ou *tein*, feu.

Enfin, que chaque mot pouvant se mettre indistinctement le premier ou le second, les Langues peuvent varier à l'infini, à cet égard, sans cesser d'être les mêmes.

En effet, on ne sauroit dire que les Langues soient différentes dans leur origine, dès qu'elles se réduisent toutes ainsi en derniere analyse à une seule; qu'elles descendent toutes d'une seule, dont les divers membres sont dispersés entr'elles toutes; & qu'on réunit ces divers membres en un seul corps par ce moyen, comme par enchantement.

C'est cependant sur toutes ces différences qu'on se fondoit pour nier l'origine commune des Langues, comme si ces différences pouvoient anéantir cette origine commune, ou comme si elles étoient de nature à empêcher que les Langues fussent comparées & ramenées à des points communs qui rendissent raison de toutes ces différences, en faisant voir qu'elles ne rouloient que sur des accessoires & qu'elles étoient les mêmes quant au fond: ainsi les Peuples, variés à l'infini par la couleur & par les habillemens, sont toujours le même genre-humain.

Ainsi tombe cette diversité de Langues qu'on croyoit inconciliables, & qui tendoit à faire de la même Langue vingt Langues différentes, suivant qu'elle étoit prononcée par des Peuples différens. C'est ainsi que la Langue Latine paroît former autant d'Idiomes différens, lorsqu'elle est prononcée par un Espagnol, un François, un Anglois, un Allemand, ou un Chinois: de-là cette réponse d'un Empereur d'Allemagne à des Ambassadeurs François qui venoient de le haranguer, qu'il étoit bien fâché de ne pas entendre le François, croyant

qu'ils l'avoient harangué dans leur Langue, quoiqu'ils l'eussent fait en Latin, parce qu'ils l'avoient prononcé à la Françoise.

De même l'Hébreu avec sa prononciation primitive & commune à toutes les Langues, est inintelligible pour ceux qui ne connoissent que la prononciation Massoréthique, qui a fait réellement de l'Hébreu une Langue absolument différente de toute autre.

Troisieme Principe.

La premiere Langue n'est composée que de Monosyllabes pris dans la Nature, peignant des objets naturels ou physiques, & source de tous les mots.

Lorsque l'on ôte des Langues tous les mots composés & tous les mots dérivés, il reste dans chacune un très-petit nombre de mots monosyllabiques & au-delà desquels on ne sauroit aller. C'est ce petit nombre de mots qu'il faut regarder comme les Elémens des Langues, comme la source dans laquelle on a puisé tous les autres mots. Et comme ces Elémens sont les mêmes dans toutes les Langues, on ne peut s'empêcher de les reconnoître pour la Langue primitive, dont l'existence devient ainsi une chose démontrée, un principe incontestable.

Et ces Elémens sont tous donnés par la Nature ; l'homme n'en inventa aucun, tout comme il ne peut inventer aucun Elément, de quelqu'espèce que ce soit ; que dans quelque Science, dans quelqu'Art que ce soit, son industrie se borne à faire usage de ces Elémens & à les diversifier de toutes les manieres possibles. On ne comprendra pas même un jour qu'on ait jamais pu penser autrement à l'égard des Langues, qu'on ait pu croire que l'homme en ait formé lui-même les premiers Elémens ; tandis qu'il ne s'est point donné l'instrument vocal qui en est la base, & qu'il ne peut rien changer à ses rapports avec la Nature.

Ces Elémens d'ailleurs peignent les objets physiques, puisque sans cela ils n'auroient aucune énergie ; & ils ne peignent les spirituels ou moraux que par leur analogie avec les objets physiques, puisque ces objets spirituels ne peuvent se peindre par eux-mêmes : de même qu'ils ne peignent les objets négatifs que par opposition aux objets physiques & positifs.

C'est pour n'avoir pas connu ces caractères distinctifs des mots radicaux, que les Etymologistes se sont presque toujours égarés ; & que plaçant entre les mots radicaux, des mots qui avoient plus d'une syllabe, & des mots qui

n'offroient qu'un sens figuré ou qu'un sens négatif, ils se mettoient hors d'état de remonter jusques à la Langue primitive, & aux racines communes à toutes les Langues.

Ainsi l'on ne mettra pas au rang des primitifs, ces mots négatifs,

Hébreu, סכל, *xacal*, fou.
Grec, λύγη, *lughê*, obscurité.
λειπω, *leipô*, je laisse.
Latin, *gelidus*, glacé, froid.
Celte, *skim*, ombre.
Anglois, *dumb*, muet; & Hébreu דום, *dum*, qui garde le silence; muet.

Ils ne sont que l'opposé de ces mots,

Hébreu, שכל, *shacal*, intelligent.
Grec, λυκη, *lukê*, lumiere.
ληβω, *lêbo*, je prens.
Latin, *calidus*, chaud.
Celte, *scim*, lumiere.
Anglois, *ton*, voix.

C'est par la même raison que tant de mots en toute Langue désignent les contraires : que le même mot, BARACH en Hébreu, signifie *bénir & maudire*; AGOS en Grec, *vénération & crime*; SANCTUS en Latin, *consacré & exécrable*.

C'est ainsi que nous n'avons pas un seul mot pour désigner quelque objet spirituel ou moral, qui ne soit emprunté d'un mot qui peint quelque objet physique : tels que *Dieu*, *ame*, *esprit*, *pensée*, *vertu*, *ambition*, *sincere*, &c.

DIEU, tient au primitif *di*, lumière, conservé encore dans *mi-di*, & dans les noms des jours de la semaine, &c.

ESPRIT, vient du Latin *spiritus*, souffle.

AME, en Latin *anima*, vient du Grec *anemos*, souffle, vent.

De même l'Hébreu NEPHS, ame, en Egyptien *niph*, vient de *naph* qui signifioit *vent*, & qui subsiste dans l'Ethiopien *naphs*.

PENSÉE, vient du Latin *pensata*, chose considérée, *pésée*, examinée, tandis qu'*idée* vient du primitif *id*, main, chose qu'on a sous la main & qu'on apperçoit sous toutes ses formes.

VERTU, en Latin *virtus*, vient du mot *vir*, homme; *vertu* est, au sens propre, la *force*, le caractère distinctif de l'homme.

Le mot AMBITION s'est formé des deux mots Latins, *ambi* autour, &

itione action d'aller : ils offrent un Tableau auquel on ne peut se méprendre. L'ambitieux, celui qui aspire aux dignités, aux honneurs, est obligé d'être sans cesse en mouvement, de faire la cour à ceux dont dépend l'objet de ses voeux, d'aller, de venir jusqu'à ce qu'il ait obtenu ce qu'il désire.

Sincere, mot qui ne peint actuellement qu'un caractère de l'ame & de nos discours, vient de deux mots Latins qui peignoient une qualité physique, la pureté du miel, *sin cera*, sans cire, dégagé de toute matiere propre à le troubler, à altérer sa transparence, sa pureté.

Quatrieme Principe.

La Comparaison du plus grand nombre possible de Langues, peut seule conduire à la Langue primitive & à la vraie Étymologie de chaque mot.

Puisque toutes les Langues sont formées d'une seule répandue entr'elles toutes, & que chacune a suivi à son égard des procédés fort différens, il est impossible de comparer ces Langues entr'elles & d'arriver à la Langue premiere, sans embrasser le plus grand nombre de Langues possible. A mesure qu'on en embrasse un plus grand nombre, on voit les mots primitifs se multiplier, & l'on retrouve toutes les gradations par lesquelles ces mots primitifs ont passé, toutes les nuances de leurs altérations ; ensorte qu'on n'est jamais arrêté quand il s'agit de les classer : avantages qu'on n'auroit pas sans cela, & qui ont nécessairement manqué à tous les Etymologistes, parce qu'ils n'ont jamais comparé un nombre suffisant de Langues.

Ce ne sera qu'en comparant, par exemple, un grand nombre de Langues qu'on s'assurera qu'une foule de mots qui semblent n'avoir point de racine commune, viennent cependant de la même source que ces mots, par exemple, *puissance* & *despote*; *peuple*, *foule* & *vulgaire*; *aide*, *idée* & *vue*, viennent des mêmes mots primitifs ; *puissance* & *despote*, de pot, élevé ; *peuple*, *foule* & *vulgaire*, de pol, nombreux ; *aide*, *idée* & *vue*, de id, prononcé *eid*, main ; que *graver* & *écrire* viennent du même primitif cra, tracer des traits ; que *capable*, *chapitre*, *recevoir*, *chef*, *cavité*, &c. sont des dérivés d'un même mot, cap signifiant tout ce qui a une contenance, tout ce qui est creux, &c.

Ce n'est également qu'en comparant plusieurs Langues qu'on voit que nombre de mots de diverses Langues qu'on prendroit pour des mots radicaux absolument differens les uns des autres, ne forment qu'une seule racine ; que *latus*, large, & *land*, pays en Allemand, sont une même racine primitive,

qu'il en est de même de *hunt*, un chien en Allemand, & du même mot *chien* en François; de *wiss* en Anglois, & *souhait* en François, &c.

L'on voit ici sans peine pourquoi tous ceux qui s'étoient astreints à ne chercher les mots primitifs que dans une seule Langue, quelqu'antiquité qu'elle eût, ne pouvoient parvenir à l'origine exacte des Langues, parce qu'il leur étoit impossible de reconnoître tous les primitifs qu'elles avoient conservés, à travers les altérations qu'ils ont essuyées, & parce qu'il n'est aucune Langue qui ait conservé tous les mots primitifs; qu'ils sont dispersés entre toutes les Langues, de même que les familles qui en proviennent.

En effet, si on ne peut découvrir tous les primitifs qu'en réunissant le plus grand nombre possible de Langues, on ne peut également completter les Familles des mots que par ce moyen; ces Familles étant dispersées entre toutes les Langues de maniere à ne pouvoir souvent être reconnues que par la réunion de ces Langues. Qui croiroit, par exemple, que le mot Languedocien un *renairo*, c'est-à-dire, un homme qui se plaint toujours, le François *grenouille* & le Latin *rana* dont grenouille n'est que le diminutif, viennent d'une même racine, du mot *ran* qui est l'imitation du cri de la grenouille & qui a fait l'Hébreu RANA, crier, étourdir par ses cris? C'est ainsi encore qu'entre les dérivés d'une même racine, le Nom est dans une Langue, le Verbe dans une seconde, l'Adverbe dans une troisiéme; ainsi l'Anglois employe *to hunt* pour dire chasser; & l'Allemand *hunt*, pour dire un chien, tandis que celui-ci n'en a pas le Verbe, & que l'Anglois en a altéré le Nom en *hound*, qui se trouvent cependant tous deux dans l'Anglo-Saxon.

CINQUIEME PRINCIPE.

Plus les mots sont d'un usage familier & plus ils éprouvent d'altérations.

Lorsque les Etymologistes veulent suivre les mots primitifs, & sur-tout les mots les plus communs, dans l'emploi qu'on en a fait en toute Langue, ils sont continuellement en défaut, ils en trouvent le fil rompu de toutes parts, ils ne voyent que mots qui semblent n'avoir aucune origine commune; & ils en concluent que les Langues n'ont aucun rapport: mais que prouve leur conclusion, si ce n'est qu'ils cherchoient ce qu'ils ne pouvoient trouver, & qu'ils vouloient prouver ou nier un systême par un moyen qui seul ne pouvoit servir, ni à prouver, ni à nier. Il étoit contradictoire de supposer des mots communs à tous les Peuples & qui fussent cependant toujours reconnoissables: il est bien rare qu'un mot très-usité n'éprouve quelque variété dans l'espace de

deux ou trois siècles : décuplez cet espace, ce mot aura dû essuyer dix variétés plus ou moins considérables, & cependant il n'est composé que de quelques lettres ; il peut donc s'être totalement changé à la longue ; il seroit donc également absurde de croire & que les mots ne peuvent avoir changé s'ils ont une même origine, & qu'ils n'ont pas une même origine parce qu'on ne reconnoit pas leurs rapports d'une Langue à l'autre.

C'est ainsi qu'on ne sauroit appercevoir sans étude le rapport d'une multitude de mots François & Latins, à cause des altérations nombreuses qu'ils ont essuyées dans notre Langue : tels que *Episcopus* & Evêque, *sigillum* & sceau, *miscere* & mêler, *super* & sur, *homo* & on, *hedera* & lierre, *otium* & loisir ; & une foule d'autres pareils dont personne ne nie la commune origine.

L'on doit donc s'attendre à trouver entre les mots, de beaucoup plus grands changemens à mesure qu'ils seront plus communs, & tel est le cas des mots primitifs ; formant le fond des Langues & remontant à la plus haute antiquité, sans cesse dans la bouche du Peuple, ils ne doivent presque plus avoir de rapport sensible d'une Langue à l'autre ; on ne peut les reconnoître qu'au moyen des altérations successives qu'ils ont éprouvées chez chaque Peuple.

Ce principe qui n'avoit jamais été appliqué aux mots primitifs, ne doit jamais être perdu de vue au contraire, dans la comparaison des Langues ; d'autant plus que ces mots primitifs étant fort courts, d'une syllabe ou deux, le moindre changement porte sur la masse entiere & en fait comme des mots qui n'ont aucun rapport : c'est ainsi qu'on prendroit pour des mots différens, *fera* des Latins, & *thera* des Grecs, signifiant tous les deux *une bête fauve* : *ther* des Grecs, & *porta* des Latins, signifiant tous les deux une porte : *cal* des Orientaux, & *échelle* en François, désignant tous les deux un *Port*, mais en François les Ports de l'Orient seulement ; *Ruch* des Hébreux & *duch* des Esclavons, signifiant tous deux *esprit*, *vent*, *souffle* (1).

Ces différences ne sont rien lorsque les Langues qui les fournissent ont d'ailleurs les plus grands rapports entr'elles ; & sur-tout lorsque l'altération ne

---

(1) Le *hand* des Peuples du Nord, & le יד *eid* des Hébreux, signifient également la main, & ont pour primitif *ad* des Ethiopiens. Ces mots, *lehem*, *lechem*, *lem*, *leip*, *leif*, *hleif*, *hleb*, *chleb*, *chlieb*, *limpa*, *leef*, *loaf*, qui tous signifient *pain*, ne sont qu'un même primitif, prononcé différemment par les Dialectes Hébreux, Esclavons, Gothiques, Anglo-Saxons, Runiques, &c. Ceux-ci, *art*, *arz*, *erth*, *jert*, *iord*, *ter*, *terre*, *tierra*, *tzer*, qui tous signifient *terre*, ne sont aussi qu'un même mot primitif conservé dans les Dialectes Hébreux, Theutons, Celtes, Latins, &c.

tombe que sur une partie de la famille, comme cela arrive continuellement dans la Langue Françoise, où nous n'altérons guères que le mot radical, laissant subsister les dérivés tels que nous les avons trouvés; changeant *tempore* en tems, *cælum* en ciel, *pondus* en poids, *voce* en voix, *spiritus* en esprit, *aqua* en eau, & laissant subsister *temporel*, *céleste*, *prépondérant*, *vocal*, & *invoquer*, *spirituel*, *aquatique*, &c. Méthode qui détruit le peu d'analogie qu'il y a dans notre Langue entre les dérivés & leurs radicaux & qui en fait des Familles très-différentes en apparence.

Heureusement les autres Langues, & sur-tout les anciennes, ont beaucoup moins altéré que nous la plus grande partie de leurs mots: ce qui donne infiniment plus de facilité pour comparer les anciennes entr'elles que pour comparer les modernes: d'ailleurs ces altérations anciennes & modernes étant arrivées par les mêmes moyens, les unes servent de preuves aux autres; elles se justifient mutuellement.

Sixieme Principe.

Les voyelles secondaires ne sont rien dans la comparaison des mots.

Ce principe n'est pas moins certain qu'aucun de ceux que nous venons de développer; cependant il paroîtra un paradoxe insoutenable à la plûpart de mes Lecteurs: je n'en suis point surpris. Parce qu'on ne peut prononcer un seul mot sans voyelle, on s'imagine que la voyelle assignée à un mot quelconque lui est si essentielle, que si cette voyelle change, sur-tout lorsqu'elle est unique, le mot n'est plus le même, ou n'a plus la même origine. Mais cette idée n'est que l'effet du manque d'habitude de comparer les mots: on ne peut faire le moindre essai, à cet égard, sans s'appercevoir que les voyelles changent sans cesse dans les dérivés d'une même Famille; la Langue Françoise en fournit elle-même des milliers d'exemples: ainsi nous disons *mer* & *maritime*, *sel* & *salé*, *cheval* & *cavalier*, &c. Nous avons changé la plûpart des voyelles dans les mots que nous avons empruntés des Latins; de *vox*, nous avons fait voix; de *locus*, lieu; de *nox*, nuit; de *nux*, noix; d'*oleum*, huile; de *digitus*, doigt; tous les *or* à la fin des mots Latins, sont *eur* chez nous: *terror*, terreur; *dolor*, douleur; *major*, majeur; *Senior*, Seigneur; *amor* est peut-être le seul que nous rendions par *amour*.

Il n'est presque point de mot commun aux Grecs & aux Latins dont la voyelle n'ait été changée; les Grecs disent *eimi*, *ón*, *fêmé*, *danos*, *dasus*, *gonu*, *peperi*, *ombros*; là où les Latins disent, *sum*, *ens*, *fama*, *dônum*, *densus*, *genu*, *piper*, *imber*.

Les Orientaux mettent avant les consonnes, les voyelles que nous mettons après; ils disent *ab* & *am*, pere & mere, là où nous disons *pa* & *ma*, en redoublant cette syllabe, *pa-pa* & *ma-ma*.

Les Orientaux, les Grecs, les Latins, &c. ne distinguent ordinairement les dérivés que par les voyelles; ainsi en Hébreu *makar* signifie vendre; *meker*, vente; *mekure*, commerce, négociation. En Grec, *legô*, je parle; *logos*, discours. En Latin, *pater*, pere; & *Ju-piter*, le pere Iou: *facio*, je fais; & *efficio*, j'accomplis: *cano*, je chante; *occino*, je chante en répons.

C'est ainsi qu'un mot primitif s'unit à toutes les voyelles successivement, pour peu qu'il soit répandu.

Ban, en Celte *bain*, & *bean* en Irlandois, *ben* en Ecossois, *bun* en Gallois, signifient tous *femme*. C'est un seul & même mot.

De même, *bad* en Gallois, *bæt* en Anglo-Saxon, *boot* en Flamand, *boat* en Anglois, *batus* en Latin barbare, *bateau* en François, signifient tous une barque, & ne sont qu'un seul & même mot.

Bat en Persan, *beth* en Hébreu, en Indien, &c. *both* en Irlandois, en Breton, *bod* en Theuton, *boede* en Flamand, *bwthe* en Gallois, *buthe* en Ecossois; &c. sont le même mot, signifiant chez tous *ha*-BIT-*ation*, demeure, maison, &c. & de-là BOUTI*que*, & l'Italien *bottega*, une auberge; de même que l'Anglois *a*-BOD-*e*, demeure, séjour.

La raison en est très-simple; c'est que la prononciation des voyelles est l'inconstance même, & que chaque Peuple se plaît à en assigner une différente au même mot, dans l'idée que le mot en deviendra plus sonore, plus doux, ou plus agréable.

Et c'est par cette raison, en partie, que les Orientaux ne tiennent point compte dans leur écriture, des voyelles des mots dérivés: chacun y met celle à laquelle il est accoutumé.

SEPTIEME PRINCIPE.

Les Consonnes correspondantes ont été sans cesse substituées les unes aux autres, sur-tout celles du même organe.

Les consonnes sont donc les caractères essentiels des mots; elles en forment la charpente, & sans elles il ne resteroit rien. Cependant, pour reconnoître ce qu'un mot primitif est devenu chez chaque Peuple, on ne doit pas s'arrêter aux consonnes proprement dites, mais aux touches qui les produisent & dont elles ne sont que les nuances: sans cela, il y auroit très-peu de rapport entre

les

les Langues les plus étroitement liées. Nombre de consonnes ne différant que par un peu plus ou un peu moins de force dans la prononciation, elles se sont continuellement mises les unes pour les autres, suivant qu'on a prononcé le même mot plus ou moins fortement : ainsi les consonnes B, P, F, V, M, se substituent sans cesse les unes aux autres; ensorte que le même mot se trouve en former par ces consonnes une demi-douzaine; & chacune de ces consonnes s'associant encore successivement avec autant de voyelles, un même mot se trouve écrit & prononcé de 30, de 50, de 60 manieres différentes. C'est ainsi que le mot primitif BAR, parole, se retrouve dans tous ceux-ci:

BAR, Celte & Theuton, *chant*, synonyme de *parole* dans les premiers tems. » Pour conserver la mémoire des faits importans, les chan- » sons, comme le dit Horace, ont été d'abord en usage; d'où » vient qu'on disoit *chanter* au lieu de *parler*. (Mémoires de l'Académie des Inscr. *in*-12. Tom. VI. pag. 45.)

באר, Hébreu, BAR, énoncer, déclarer.
BAR-*bar-el*, Arménien, *parler*.
FAR, Celte, *parole*.
A-VAR, Breton, *parole*.
VER-*bum*, Latin, *parole*, *discours*.
FAR-*i*, Latin, *parler*, & FAR*ibole* en François.
FAR-*ia*, (Gloses d'Isidore,) *babil*, abondance de paroles.
FAR-*autea*, Basque, *interprète*.
MÄHRE, Allemand, *discours*; & *mährlein*, Fable, récit.
HAR-*anguer*, en François & en Italien.
HAR-*iolus*, en Latin, *qui parle de l'avenir*, devin.
BEAR-*las*, Irlandois, *parole*.
FEARB, Irlandois, *mot*.
PAR-*ole* & PAR*ler* en François.
WORD, en Anglois, *parole*, *discours*, *mot*.
Wort, en Allemand, *parole*, &c.
De-BER, Hébreu, *parole*.

Famille de mots dont le rapport & les différences se justifient par nos Principes 5, 6 & 7, & qui justifie lui-même notre Principe 4me.

C'est encore de-là que viennent les mots Grecs PHAR-*ynx*, le gosier, d'où sort la parole; & PHRAZO, parler, où *phra* est pour *far*; changement très-commun dans toutes les Langues.

HUITIÉME PRINCIPE.

Il ne faut faire attention qu'à la maniere dont les mots sont écrits, & non à celle dont ils sont prononcés.

Deux choses sont à considérer dans les mots primitifs communs à toutes les Langues; leur écriture ou peinture & leur prononciation. De ces deux objets, l'un est toujours le même, parce qu'il est stable & au-dessus des caprices du tems & des hommes: l'autre est variable à l'infini & change sans cesse : il est donc aussi impossible de s'assurer du rapport des Langues par la prononciation, qu'il est aisé de le faire par l'écriture; l'orthographe des mots primitifs étant à peu près la même chez tous les Peuples, tandis que la prononciation ne cesse de changer. Ainsi ces mots primitifs, par exemple,

BAR, parole.
NEL, fleuve.
POL, travail, labour.
MUT, silence, qualité d'être muet;

qui ne sont composés que d'une syllabe, & d'où dérivent les mots *verbe* & *parler*; le nom du *Nil*; POLIR ou amener un travail à sa perfection; & qui ont formé ces mots Latins *verbum*, *fari*, & *polio*, travailler, labourer, cultiver; le Grec *poleô*, renverser la terre, *tourner*; d'où le *Pole* & l'Etoile Polaire; & le Latin *mutus*, muet, silencieux: ces mots, dis-je, sont les mêmes que ces mots Orientaux,

באר, *parole*, composé, de B, A, & R.
נהל, *fleuve*, composé de N, HÉ, & L.
פעל, *travail*, composé de P, HO, L.
מות, *mort*, composé de M, U & TH.

La mort est un silence, le silence des tombeaux.

Mais si l'on vouloit s'arrêter à la prononciation, ce rapport admirable seroit absolument détruit, on n'appercevroit plus de ressemblance entre les mots Hébreux, Latins, Grecs, François, &c. que nous venons de produire, parce que plusieurs Peuples prononcent ces mots tout différemment, quoiqu'ils les écrivent de la même maniere: les Massoréthes, par exemple, ou les Juifs, lorsqu'ils eurent perdu de vue la prononciation primitive, firent de ces monosyllabes, des mots à plusieurs syllabes, en prononçant chaque lettre à part, comme lorsque nous épelons, & en ajoutant par-là une voyelle sourde à chaque lettre;

ainsi ils disent *beer*, *na-hal*, *puhal*, *maveth*, au lieu de *bar*, *nel*, *pol* & *muth*; tandis que par rapport à *bar*, ils le laissent en une syllabe, lorsqu'il s'est associé à la lettre *d*, DBAR, étant réduits à prononcer les trois dernieres lettres en une seule syllabe, afin de n'en pas faire un mot de trois syllabes, ce qui seroit sans exemple; car il en est de même dans tous les cas pareils: toutes les fois qu'un mot primitif que les Massoréthes font de deux syllabes, fait partie d'un autre mot, il se réduit à une seule syllabe.

Si les Massoréthes écrivoient les mots Hébreux comme ils les prononcent, on ne pourroit plus trouver le rapport qui régne entre l'Hébreu & les autres Langues: tout comme si les Anglois écrivoient leur Langue comme ils la prononcent les rapports qu'elle a avec le François, l'Allemand, l'Anglo-Saxon, seroient totalement anéantis.

Quelque naturel qu'il soit de comparer les Langues par leur prononciation, on voit combien cette méthode est funeste & destructive de tout rapport des Langues, lorsqu'on s'en sert sans correctif; & qu'il n'étoit pas étonnant qu'on ne trouvât aucun rapport entr'elles, tandis qu'on s'en tenoit à la prononciation

Il paroîtra plus étonnant qu'on ait pensé à les comparer par l'écriture, & plus étonnant encore qu'on y soit parvenu, parce qu'il falloit pour cela se détacher absolument de la prétendue valeur qu'on donnoit à plusieurs lettres d'après une prononciation dénaturée; & que l'on supposoit trop légerement être la vraie.

C'est ainsi qu'un de nos Savans a eu la plus grande facilité pour comparer l'Egyptien & le Chinois écrits, parce que, ni l'un ni l'autre ne se prononçant, il étoit réduit à la peinture des mots, qui trompe moins que la prononciation.

Nous aurons donc un grand avantage, en négligeant les moyens postérieurs que divers Peuples ont mis en usage pour constater & conserver les prononciations qu'ils ont assignées à des mots, qui en avoient déja une fondamentale & primitive conservée chez plusieurs autres Peuples.

C'est sur-tout à cette méthode aussi simple que naturelle, que nous devons la facilité avec laquelle nous avons ramené toutes les Langues à une seule, & en particulier les Langues savantes qui nous intéressent si essentiellement.

CHAPITRE XV.

Régles à suivre & précautions à prendre dans la recherche des Etymologies.

IL ne suffit pas, en fait d'Etymologies, de poser des principes ; chacun conviendra sans peine de leur plus ou moins de certitude : ce qui importe & ce qui seul peut confirmer ces principes, c'est de suivre dans la recherche de l'origine des mots & du rapport des Langues, une route qui conduise directement à la vérité, qui ne soit jamais fausse, qui ne fasse pas attribuer aux mots une origine différente de celle qu'ils ont réellement, qui montre les rapports des Langues tels qu'ils sont : c'est pour n'avoir point suivi de route fixe, pour avoir procédé sans régles, que l'on est tombé en tant d'erreurs sur cette matiere, que l'Art Etymologique est si décrié, que tout y est à faire.

Ces régles sont d'autant plus nécessaires qu'il est très-aisé d'appercevoir des rapports là où il n'y en a point ; d'attribuer l'origine d'un mot à un autre avec lequel il n'eut jamais rien de commun ; & au défaut d'un rapport parfait, de faire tel changement aux mots les plus éloignés l'un de l'autre, qu'il les rapproche au point de les faire paroître parfaitement semblables. Ainsi plus les moyens d'abuser de l'Art Etymologique sont aisés & nombreux, plus on doit se prescrire des régles propres à prévenir cet abus, & ne rien négliger pour les suivre strictement ; ce qui deviendra aisé si l'on s'est tracé une bonne route. Cherchons donc ces régles ; qu'elles soient telles qu'elles empêchent de tomber dans les fautes qui ont fait échouer tant d'Etymologistes ; & telles, si l'on s'en écarte, qu'on s'apperçoive aussi-tôt qu'on les a violées.

PREMIERE RÉGLE.

Ne supposer aucune altération dans un mot qu'on ne puisse justifier par l'usage & par l'analogie.

Si tous les mots étoient passés d'une Langue à une autre sans changement, on n'auroit qu'à mettre ces mots à côté l'un de l'autre & l'on reconnoîtroit aussi-tôt qu'ils sont les mêmes : mais comme ils se sont tous plus ou moins altérés en passant de Langue en Langue, il faut pouvoir les reconnoître à

travers ces altérations & rendre raison de celles-ci : c'est ce qui fait qu'on est perpétuellement obligé de recourir à ces altérations pour faire voir que ces mots étoient les mêmes dans l'origine. Ainsi on reconnoît que *verbum* & *parole* viennent de la racine BAR, parce qu'ayant la même signification, *b* s'est changé en *v* dans le premier, & en *p* dans le second; *a* en *e* dans le premier : tandis que les deux Peuples ont ajouté une syllabe chacun; le premier, *bum*; & le second, le diminutif *ole*. Des changemens de cette nature ne sont point difficiles à admettre, parce qu'on peut les justifier par mille exemples pareils, & qu'ils sont dans la Nature : mais il ne faut en admettre que de pareils, afin de ne pas s'égarer dans le vague des altérations possibles, parce que tout ce qui est possible, n'est pas ; & qu'il n'est pas à présumer qu'une altération soit unique chez un Peuple, parce qu'elles n'arrivent que par la disposition de ce Peuple à un son plutôt qu'à un autre.

Pour cet effet, il en faut dresser des tables où chaque altération soit accompagnée d'un grand nombre d'exemples pris dans toute Langue, afin que, lorsqu'on aura besoin de recourir à quelqu'une de ces altérations, on puisse s'assurer qu'elle existe & qu'elle n'est pas uniquement l'effet du besoin que nous en avons.

SECONDE RÉGLE.

Ne pas confondre les lettres accessoires d'un mot avec les lettres du primitif : & moyens pour en trouver la racine.

Comme les mots primitifs se sont allongés dans toutes les Langues, dans les unes pour marquer des idées accessoires, telles que les nombres & les cas, & dans toutes pour désigner différentes idées, il faut nécessairement distinguer avec soin les lettres ajoutées, de celles qui sont primitives : sans cela on rapporteroit sans cesse les mots d'une famille à des familles toutes différentes, & l'on seroit continuellement arrêté par des différences entre les mots dont on ne verroit point la raison. Il faut donc pour cet effet dresser une liste des lettres que chaque peuple ajoute aux mots primitifs, soit au commencement, soit à la fin ; & les retrancher, lorsqu'on veut remonter à la racine primitive.

Toutes les fois, par exemple, qu'on veut trouver la racine d'un mot Grec ou Latin, il faut commencer par supprimer la terminaison propre à ces Langues & qui étoient autant d'additions qu'elles avoient faites aux mots primitifs : de *cœlum*, ciel, faire *cœl*; de *munire*, munir, *mun*; d'*ampelos*, vigne, *ampel*; d'*hemera*, jour, *hémer*.

2°. Après avoir supprimé la finale des mots, il faut souvent encore supprimer la syllabe qui précédoit celle-là, parce qu'elle a été ajoutée à la racine pour en faire un dérivé dont la valeur est déterminée par cette addition : ainsi, dans *factio*, & dans *facilis*, après avoir supprimé *o* & *is* qui sont les terminaisons des cas, on supprimera dans le premier *ti*, & dans le second *il*; additions faites à *fac*; la premiere pour en faire un nom; & la seconde pour en faire un adjectif.

Afin de parvenir aisément à ce choix de syllabes à supprimer, on fera une liste de toutes les terminaisons dont chaque Langue fait usage, en y ajoutant la valeur de chacune de ces terminaisons. Cette liste sera d'autant plus utile, qu'on sera en état de reconnoître par cela seul, la valeur d'une prodigieuse quantité de mots dès qu'on saura celle des primitifs dont ils sont tirés : ainsi en voyant que *il* marque un adjectif *de disposition*, & qu'*uti* signifie servir; *doc*, l'enseignement; *posse*, pouvoir, on sait aussi-tôt, qu'*utilis* signifie utile, tout ce qui posséde la disposition à servir; que *doc-ilis* signifie *docile*, tout ce qui posséde la disposition propre à l'enseignement; *possib-ilis*, possible, tout ce qui posséde la disposition à *pouvoir* être.

Plusieurs de ces terminaisons ne sont même que des diminutifs pour rendre la prononciation plus douce; ainsi dans *soleil* & *oreille*, tout ce qui est ajouté à *sol* & *or* n'est qu'une terminaison de cette nature, une addition que nous avons faite aux primitifs *sol* & *or*, qui signifient exactement la même chose que *soleil* & *oreille*.

3°. S'il reste ensuite plus d'une syllabe, & que la premiere soit une voyelle seule, tandis que la seconde syllabe est composée d'une voyelle entre deux consonnes, on peut être assuré que cette premiere voyelle a été ajoutée, & n'est pas de la racine : ainsi, du mot *Echelle*, Port de Mer, on ôtera *e* comme étant ajouté; d'*etumos* on ôtera *e* & *os*; d'AKOLOUTHEO suivre, on ôtera *a* & *outheó*; d'AMPELOS, *a*, & sa nasale *m*; d'*hemera*, *he* & *a*; ce qui donne les racines *tum*, perfection; *kol*, service, d'où *colo* des Latins, servir, cultiver; *mer* ou *mar*, lumineux, éclatant; *pel*, côteau; racines qui étoient absolument inconnues.

4°. Si, après tous ces retranchemens, il reste encore deux syllabes ou trois consonnes, on peut être assuré que la derniere est une addition ou une terminaison nationale pour rendre le mot plus sonore, ou lui donner un sens plus énergique. C'est ainsi que nous terminons un grand nombre de mots en AR, comme *renard*, *musard*, &c. terminaison commune aussi aux anciens Hébreux qui, pour *musa*, dirent *musar*; pour vacca, *vaqar*; pour *fett*, graisse, *feder*.

5°. Si la voyelle qui reste après tous ces retranchemens est une voyelle foi-

ble ou douce, un *e*, un *i*, un *u*, on doit les changer en une voyelle forte; *e* & *i* en A, & *u* en O, afin d'avoir la racine dans son état primitif: ainsi la racine d'ampelos est PAL; & celle d'hemera, MAR: tout comme la racine d'*officium* est *fac*; celle de Ju-*piter*, pater; celle de *cultura*, COL. L'on avoit recours à ces adoucissemens dans les dérivés, afin d'en rendre la prononciation moins rude & plus agréable.

TROISIÉME RÉGLE.

Quoique deux mots se ressemblent dans diverses Langues, il ne faut conclure qu'ils viennent l'un de l'autre, ou qu'ils appartiennent à la même famille, que lorsqu'on ne peut les rapporter à aucune autre.

Souvent deux mots de deux Langues très-éloignées, se ressemblent si parfaitement, qu'on les croiroit venir de la même source; mais on risqueroit de se tromper si l'on ne cherchoit auparavant à démêler de plus près leur origine, au moyen des autres mots qui appartiennent à la même famille. C'est ainsi que MYSTERE paroît venir de l'Hébreu *mistar*, caché; mais avec un peu plus de soin, on voit qu'ils appartiennent à deux familles très-différentes: que dans le premier mot, *stere* sont des lettres ajoutées à *my* qui signifie cacher en Grec, tandis qu'en Hébreu c'est l'initiale *mi* qui est ajoutée à la racine *star* ou *satar*, cacher; MI étant en Hébreu la marque du participe. C'est ainsi encore qu'on croiroit que *resne* vient de l'Oriental רסן, *resne*, qui signifie la même chose; tandis que *resne* doit venir du Latin RETIN*a*, qui signifie *bride*, *ce qui retient*, & qui fait le mot Italien *redine*, qui signifie aussi *rênes*.

Nombre d'Etymologistes ont été la victime de pareils rapports: mais on évite aisément ces erreurs en rapprochant chaque mot de sa famille: ce qui nous conduit à nôtre quatriéme Régle.

QUATRIÉME RÉGLE.

Classer tous les mots par Familles.

Puisque cette prodigieuse quantité de mots dont les Langues sont composées se sont tous formés d'un petit nombre de mots, & s'en sont formés par une marche toujours la même, il en résulte que la voie la meilleure, la plus courte, la plus raisonnable, d'apprendre les mots d'une Langue, est de les classer par familles, suivant la racine dont ils sont nés: car dès que la racine est connue,

on n'a plus de peine à saisir tous les mots qui en sont dérivés. C'est ce qu'on peut voir par les familles de *Mar*, de *Sab*, de *Gor* ou *Gyr*, que nous avons eu occasion de donner presqu'en entier dans nos Volumes précédens, &qui renferment nombre de mots qu'on avoit regardés comme des primitifs.

Si cette Méthode est utile pour étudier les Langues, elle ne l'est pas moins pour la recherche des Etymologies: en rassemblant tous les mots d'une même famille, on voit ce qu'ils ont perdu ou gagné chez chaque Peuple; & par ce qu'ils ont encore de commun malgré toutes ces révolutions, quelle est leur racine primitive.

On voit encore par-là les mots que chaque Peuple a ajoutés à chaque famille, & ceux qu'il tient d'autres Peuples antérieurs à lui; ce qui donne l'Histoire de chaque Peuple en fait de Langage.

Et si l'on est embarrassé à déterminer entre plusieurs familles, celle à laquelle appartient un mot quelconque, on sort aisément d'embarras en le comparant avec toutes les familles auxquelles il peut appartenir; car on voit aussi-tôt celle à laquelle il est uni par l'analogie la plus étroite, & qui seule a pu le former.

L'on voit par-là que l'Etymologie qui fait venir *bellum* de *duellum*, n'a été adoptée que parce qu'on ne savoit rien de mieux, & qu'on doit rapporter ce mot à la même famille d'où sont venus les mots Grecs BEL-*os*, flèche, arme; BOLÉ, coup, blessure; POL-*emos*, combat, guerre; & l'Hébreu BHEL, dissension, trouble, terreur, &c.

L'on voit encore par-là que tel mot qu'on prenoit pour racine, n'étoit lui-même qu'un dérivé d'un plus ancien. Ainsi, lorsqu'on a cru que PIGER des Latins venoit de l'Hébreu פגר, *piger*, parce que ces deux mots signifient *paresseux*, on ne faisoit pas attention qu'un mot de deux syllabes ne pouvoit être un mot primitif, pas plus en Hébreu qu'en Latin, ou en toute autre Langue; qu'ainsi, ils venoient nécessairement d'un autre mot plus simple, de *pig* ou *peq*, qui désigne tout ce qui est fiché, planté, qui tient comme poix, qui est planté comme un piquet, qui ne peut se remuer qu'avec peine, tel qu'un paresseux.

En arrangeant ces mots par familles, il faut mettre à la tête le mot radical, & l'écrire d'abord avec la prononciation la plus rude, la plus forte dont il soit susceptible, parce que dès le moment qu'on fit usage d'un ton, on le prononça nécessairement avec le plus de force possible, afin qu'on le distinguât facilement de tout autre; & il ne s'adoucit qu'insensiblement.

On écrira ensuite au-dessous les diverses altérations dont il est susceptible. Veut-on, par exemple, classer les familles des mots *sel* & *sur*; on mettra à la tête

tête les mots HAL, HOP, parce que c'est la prononciation la plus forte dont leurs racines soient susceptibles, commençant par une aspiration, & cette aspiration étant suivie d'une voyelle forte. On mettra au-dessous de hal, *sal* & *sel*; au-dessous de hop, *hup* & *sup*.

A-t-on à classer la famille *guerre*; on écrira d'abord HAR, puis *war*, *mar*, *guar*, *guer*, *cer*, qui sont tous des prononciations adoucies de *har*, usité par divers Peuples pour désigner la guerre, *war* par les Anglois, *guerre* par nous, *Mars* & *cert*-o, combattre, par les Latins.

On verra par-là que *fêmé* (réputation) des Grecs, est postérieur à *fama* des Latins, le premier n'étant que la prononciation adoucie du second; que *lêbo*, qui, chez les Grecs, signifie *prendre*; & *lædo*, qui, chez les Latins, signifie *blesser*, *offenser*, sont des prononciations adoucies de mots qui se prononcerent *lab* & *lad*; & cherchant ceux-ci, on les trouve chez les Celtes, signifiant, le premier, la *main*; & le second, une incision, un trait imprimé.

Il faut, de plus, les arranger de façon, que le premier mot, comme nous l'avons déjà dit, présente un nom, & un nom qui peigne un objet physique; &, en mettant ensuite ses dérivés dans chaque Langue, suivant leur ancienneté, on voit sans peine ce que les dernieres ont emprunté des premieres; c'est-à-dire, qu'on sait déjà toutes les Langues modernes, avant que d'être arrivé à la moitié des mots qu'offrent chacune de ces familles.

CINQUIÉME RÉGLE.

Ne pas négliger les mots composés de deux mots radicaux.

Outre les mots composés de finales & d'initiales, & outre ceux qui sont composés d'un mot primitif & d'une préposition, Composés dont le nombre est immense, il en est d'autres dont l'étymologie est souvent très-difficile à découvrir; ce sont ceux qui sont formés de deux ou trois mots radicaux, surtout lorsque les radicaux ne sont plus connus, ou qu'ils ont été altérés en s'unissant. Tels sont les mots *Consul*, *ténèbres*, *édifier*, que nous tenons des Latins, & dont les Latins ont eux-mêmes laissé perdre l'origine; tels sont les mots Hébreux composés de quatre ou cinq consonnes, & qu'on appelle, si mal-à-propos, *racines quarrées*.

Tous ces mots sont composés de deux racines au moins, souvent de trois; ensorte qu'on ne peut en acquérir la connoissance sans découvrir toutes les racines auxquelles ils se rapportent.

Le mot *ténèbres*, par exemple, est certainement composé de deux; 1°. de TAN, qui signifie *feu* dans toutes les anciennes Langues, & d'où vint également *é-teindre*; 2°. d'un autre mot primitif quelconque, qui signifie absence, privation, tel que l'Oriental *bra*, fuir.

Le mot *Consul*, dont les Latins eux-mêmes ont donné jusqu'à trois Etymologies différentes, vint, dit-on, de *consulere*, délibérer, consulter, parce qu'il consultoit l'Assemblée à laquelle il présidoit. Mais d'où vient *consulere*? On a cru que c'étoit de la préposition *con*, avec, & du Verbe *salio*, sauter; comme si le Consul menoit une bande de Danseurs: mais cette Etymologie n'est bonne que faute de meilleure. Et d'où viendra *Consus*, nom du Dieu des Conseils dans cette même Langue? N'est-il pas plus probable que *Consul* vient, de même que *Consus*, du mot Oriental *cons*, כנס, qui signifie Assemblée, Conseil, & du Verbe *sulo*, conservé dans l'Hébreu שאל, *sul*, *sol*, qui signifie questionner, interroger, prendre l'avis?

L'Etymologie du mot *édifier* est très-aisée à trouver quand on sait le Latin. Il vient d'*ædes*, maison; & de *facere*, faire; & si nous la donnons ici, ce n'est que pour faire observer les altérations qu'éprouvent les mots simples en entrant dans des composés: car dans *ædificare* (édifier), *ficare* est la même chose que *facere*; mais dont l'*a* s'est changé en *i*, & qui est devenu un Verbe de la premiere conjugaison, tandis que le simple est de la troisieme.

Il n'est aucun mot également de ceux qu'on appelle racines quarrées, dont on ne puisse rendre raison par deux ou trois radicaux differens.

Ainsi le mot סנפיר, *senapir*, qui désigne les nageoires des poissons, & dont l'origine étoit absolument inconnue, n'est autre chose que la réunion de ces deux mots, *tan*, qui signifie poisson, & *abir*, qui signifie aîle; *tan-abir*, aîle-de-poisson, ou nageoire, & dont la prononciation, altérée en *san-apir* & *sen-apir*, avoit totalement fait perdre de vue l'origine.

אדרגזריא, *adargazraja*, nom de dignité chez les Babyloniens, n'est autre chose que la réunion des deux mots, *adar*, grand, & *gazr ou gzar*, qui signifie *hache*, & qui désignent le Grand-Juge, le Grand-Justicier, celui qui avoit le droit de hache, & dont le nom subsiste encore en l'Orient dans le nom des *Czars*.

אלגביש, *algabish*, grosse grêle, est un composé de ces trois racines, *al*, pierre; *gab*, grand; & *bish*, œuf.

עטליף, *otalleph*, chauve-souris, est composé de ces deux mots, עטל, *otal*, nuit profonde; & עוף, *oph*, ou *up*, oiseau, d'où AVIS des Latins.

Le mot Grec *agapes* est également composé de *ag*, fort; & de *ap* ou *av*,

aimer; deux racines, dont la derniere ne se trouve plus dans la Langue Grecque, tandis que la premiere s'y est allongée en *agan*.

Quelquefois on ne fait que redoubler le mot radical. Ainsi nous disons, *pa-pa*, *ma-ma*; & en Hébreu, עף-עף, *up-up*, la paupière; car elle est (*up*) *sur* l'œil, & d'ailleurs elle s'éléve & s'abaisse comme un oiseau.

Sixiéme Régle.

Eviter toute Etymologie forcée.

Un principe, enfin, qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est d'éviter, avec le plus grand soin, toute Etymologie forcée, &, par-là même, fausse. Ce sont celles-là qui ont fait dire sur-tout, qu'on voyoit tout ce qu'on vouloit dans les Etymologies, & sur lesquelles on a élevé tant de systêmes tombés en ruines, parce qu'ils n'avoient que des fondemens fantastiques. Telles sont encore ces Etymologies qui font venir le nom des Pyramides, du Grec *pyr*, le feu, de même que le nom des Pyrénées; celui-là, parce que les Pyramides imitoient les rayons du Soleil; & celui-ci, à cause des feux qu'avoient anciennement vomis les Pyrénées; tandis que le premier vient de l'Oriental *p-yram*, ouvrage merveilleux; & que le second vient du Celte Byrn, ou *bern*, & *bren*, qui signifioit dans cette Langue, & qui signifie encore dans le Gallois, *montagnes*: de-là les *Bernicii*, anciens Habitans du *Northumberland*, qui lui-même en a retenu le nom, signifiant *Land-Ber-Northum*, pays des Montagnes du Nord: de-là les *Brenners*, Montagnes du Tyrol: de-là le Grec Bronthos, qui signifie orgueil, faste, hauteur.

Telle étoit l'Etymologie de *Rome*, lorsqu'on tiroit son nom de Romulus, au lieu de le tirer de l'Oriental & du Grec Rom, élévation, force; & toutes ces Etymologies de nos Modernes, qui ont rapporté au Latin ou à l'Hébreu tant de mots qui n'en venoient pas; & toutes celles qu'on a reprochées à Ménage, telles qu'*alfana* & que *verna*, dont il faisoit venir *equus* & Laquais: genre d'Etymologies fort à la mode de son tems; & dont il n'avoit pas donné le premier l'exemple. Les Ouvrages Etymologiques de Ferrari, de Perion, de Tripaud, de Praschius, & tant d'autres, en fourmillent.

Il en est de même des Etymologies qui nous restent des Grecs & des Latins; elles sont presque toujours absurdes ou ridicules, parce qu'ils en cherchoient presque toujours l'origine dans leur propre Langue, & qu'ils plaçoient les racines des

mots dans les Verbes, au lieu de les chercher dans les Noms. Ainsi ils faisoient presque toujours de la branche le tronc, & ne donnoient presque jamais que des Etymologies forcées.

C'est ainsi que les Pythagoriciens dérivoient le mot sept, *hepta* en Grec, de l'adjectif *septon*, vénérable, sacré; tandis que cet adjectif, pur Grec, s'étoit formé lui-même du mot *sept*, que les Grecs avoient tiré de l'Orient: & que VARRON (1), approuvant l'Etymologie qu'ELIUS (†) donnoit du nom que le Renard porte en Latin, dit qu'il fut appellé *Volpes*, parce qu'il *vole des pieds*. Ce savant Romain, ne trouvant plus dans sa Langue la racine du mot *Merula*, (un Merle) qui tira son nom de sa couleur noire, a également avancé que cet oiseau reçut ce nom, parce qu'il est toujours solitaire, *quòd mera, id est sola, volitat.*

Juger de l'Art Etymologique par ces Méthodes erronées, ce seroit n'avoir aucune idée du point de perfection dont cet Art est susceptible. Il ne seroit pas moins funeste de les prendre pour guides, puisqu'on ne peut donner cours à une Etymologie forcée, sans en écarter une bonne, & sans s'éloigner du vrai: ce seroit se tromper soi-même, & se persuader qu'on est dans le bon chemin, tandis qu'on ne cesseroit de s'égarer.

Quant à notre marche, elle est telle, qu'il est difficile que nous tombions dans des méprises aussi grossieres. Comme nous prenons tous les mots par familles, on voit aussi-tôt à quelle famille appartient chaque mot; & si nous nous trompons sur quelques-uns, non-seulement le nombre n'en peut être considérable, mais on pourra nous relever fort aisément d'après nos propres principes.

---

(1) *De Ling. Lat. Lib. IV.*

(†) Varron cite dans cet Ouvrage deux ELIUS. L'un appellé *Lucius Ælius Gallus*, qui étoit Jurisconsulte, & qui fit un Ouvrage sur la signification des Termes de Droit. L'autre s'appelloit *Caïus Ælius Stilo*; ce fut le Maître de Varron. Ce dernier nous apprend qu'il étoit très-versé dans les Origines Latines, & qu'il avoit expliqué même les Vers Saliens (2) écrits dans cette ancienne Langue Latine que les Romains n'entendoient pas mieux que nous n'entendons les Ouvrages François du dixieme siècle. *Ælius Stilo* avoit fait un Ouvrage intitulé *de Ratione Vocabulorum*, où il donnoit l'étymologie des mots. Il y a apparence que, de ces deux Elius, c'est le dernier dont il s'agit ici.

(2) *De Ling. Lat. Lib. VI.*

CHAPITRE XVI.

Certitude de l'Art Etymologique.

L'On avoit toujours regardé l'Art Etymologique, comme un Art qui n'offroit que des conjectures, dans lequel on pouvoit s'égarer à l'infini, & où l'on ne pouvoit parvenir, avec les plus grands ſoins, qu'à des rapports ſpécieux & probables, jamais à rien de démontré. On n'étoit que trop fondé, nous l'avons déjà vu, à tenir un pareil langage d'après l'expérience, & non de droit. Mais on n'en peut rien conclure contre l'Art Etymologique lui-même: il reſte intact au milieu de ces débris de toute eſpéce: rien ne peut ébranler la baſe immuable ſur laquelle il s'éleve, & perſonne ne pourra exceller dans la connoiſſance des Langues, ſans en avoir fait une étude profonde. Sans doute on ſaura nombre de Langues indépendamment de cet Art; mais on n'aura aucune idée de leur origine, de leurs rapports, du ſecours qu'elles ſe prêtent mutuellement; on ne ſaura que des mots appris machinalement & avec une peine infinie, & dont on ne pourra rendre compte. Et cela, eſt-ce ſavoir les Langues? Quel avantage n'aura pas ſur ceux qui ne les ſauroient qu'ainſi, une perſonne qui, perçant à travers les différences des Langues, a ſaiſi leurs rapports, a vu qu'elles venoient de la même ſource, a claſſé tous leurs mots, les a tous rapportés à des chefs communs; pour qui toutes les Langues ne ſont que des rameaux d'une ſeule, pour qui il n'eſt aucun mot dont il ne ſente l'énergie, dont il ne puiſſe rendre compte, & dont il ne ſuive les révolutions à travers tous les ſiècles? Que ſera-ce, ſi cette connoiſſance eſt accompagnée en même tems de toute la certitude poſſible?

Tel eſt cependant l'Art Etymologique; il eſt ſuſceptible du plus haut degré de certitude, ſoit Hiſtorique, ſoit Métaphyſique. Du plus haut degré de certitude Hiſtorique, lorſque nous voyons, de la maniere la plus claire, deux mots, parfaitement ſemblables, uſités chez deux Peuples qui ſe touchent, ou dont les Langues ſont dérivées l'une de l'autre: c'eſt ainſi qu'on eſt aſſuré, de toute certitude Hiſtorique, que *pain* vient de *panis*. L'Art Etymologique n'eſt pas moins ſuſceptible du plus haut degré de certitude Métaphyſique, lorſqu'il parvient à une Etymologie auſſi ſimple que celle-là; par des conſéquences néceſſaires, qu'il tire de principes certains. Ainſi, lorſque l'on ſait que A ſe

change constamment en *ai*, comme dans *pain*, venu de *pan*, & que ce même *a* se nazale presqu'aussi souvent; que de *laterna* nous avons fait *lanterne*; que nous disons *rempart*, là où les Italiens prononcent *riparo*; que les Latins disoient TAC-*tus* & TAN-*go*, FRAC-*tus* & FRAN-*go*, &c. on n'est point embarrassé de voir que la main est appellée HAND par les Peuples du Nord, & EID par les Hébreux, יד; & l'on ne doute pas que ces deux mots ne soient altérés du primitif AD, qui signifia main, & qui s'adoucit chez les uns en *eid*, & se nazala chez les autres en *hand*; & l'on en est aussi sûr que si l'on n'avoit jamais vû ce primitif AD, qui étoit Chaldéen, & qui se trouve encore chez les Ethiopiens.

Telle est cette certitude, qu'étant donnée une racine quelconque & l'Alphabet d'un Peuple, on ne sera jamais embarrassé à trouver cette racine dans le Dictionnaire de ce Peuple, sous quelque forme qu'elle s'y soit cachée.

Ainsi la certitude de l'Art Etymologique est fondée, 1°. sur la nature même des Etymologies que nous donnons; elles ne sont que le même mot, pris chez tous les Peuples qui en font usage. C'est la même certitude qui nous fait voir tant de mots François dans la Langue Latine, tant de mots Latins dans la Langue Grecque, tant de mots Grecs dans les Langues Orientales, tant de mots Orientaux dans la Langue Theutonne, tant de mots Theutons dans la Langue Angloise; certitude fondée sur la parfaite conformité des mots comparés.

Cette certitude n'a pas moins lieu, 2°. à l'égard des mots qui ne different que par de légeres altérations, parce que ces altérations sont fondées sur des Loix naturelles; qu'on en démontre les causes; qu'elles ont lieu constamment dans tous les cas pareils; qu'on les devine constamment, en adaptant chaque mot aux altérations dont il est susceptible en vertu de ces Loix, & en les trouvant toujours sous ces diverses formes.

Cette certitude est la même, 3°. pour les Langues les plus anciennes, parce qu'elles tiennent toutes les unes aux autres par des rapports aussi intimes & aussi lumineux; que ces rapports sont même en général beaucoup moins altérés que dans nos Langues modernes, & qu'on n'y apperçoit aucun genre d'altération qui n'ait lieu dans celles-ci.

Elle est la même, 4°. pour les mots composés d'une racine primitive & d'une préposition, lors même que cette racine primitive est inconnue dans la Langue qui fait usage de ce mot composé. C'est ainsi que le mot *inertie*, que nous tenons du Latin, vient de la préposition négative *in*, & du primitif *ner*, qui signifie *force*, & d'où sont venus l'Ethiopien *nero*, le Sabin *nero*, l'Indien

neir, signifiant tous, *fort*, *vaillant*; & le Latin *nervus*, qui signifie *nerf*, ces nerfs dans lesquels consiste la force.

Cette certitude ne laisse rien à désirer, parce que nos comparaisons se vérifient par une double marche, qui servent de justification l'une à l'autre. Elles consistent à former les familles de nos mots comparés, en remontant des Langues modernes à la primitive, & en redescendant de la Langue primitive à nos Langues modernes; marche qui nous est indifférente, & qui prouve que nous sommes dans le bon chemin, puisqu'il seroit impossible, si nous suivions une fausse route, que nous pussions remonter des Langues modernes à la primitive, ou de celle-ci redescendre aux Langues modernes, avec la même facilité, & en trouvant toujours les mêmes résultats.

Elle acquiert enfin le plus haut degré de force, en ce qu'elle a pour objet la masse entière des Langues; ensorte que plus cet ensemble est vaste & étendu, & plus sa certitude acquiert de force, puisqu'il seroit sans exemple qu'une route fausse conduisît constamment aux mêmes résultats que la vraie, & qu'il seroit inoui que l'on trouvât un rapport soutenu & incontestable entre des Langues qui n'auroient point la même origine, & qui n'auroient rien emprunté l'une de l'autre.

La certitude s'accroît ainsi, à proportion qu'on multiplie le nombre des moyens propres à la détruire, si les principes qui lui servent de base étoient sans fondement.

Ajoutons, que ces rapports seront d'autant plus intéressans, qu'ils seront appuyés par tous les Monumens & par toutes les Traditions; que tout ce que nous rapporterons de l'Antiquité confirmera toujours cette uniformité de Langage, & qu'elle en deviendra infiniment plus claire & plus agréable, comme on en a déjà vu des exemples frappans dans nos Allégories Orientales qui sont appuyées sur ce principe.

S'il étoit faux, nous conduiroit-il à des conséquences aussi lumineuses & aussi intéressantes? La marche de l'erreur est obscure, pénible, fastidieuse; le fil en échappe à chaque instant, & sans cesse il faut le renouer. Mais qu'est-ce qu'un travail qui doit être sans cesse retouché?

L'explication des noms propres, genre d'Etymologies qui a contribué surtout à les décrier, parce que c'est-là où chacun a vu tout ce qu'il a voulu; l'explication des noms propres, dis-je, acquerra même par ce travail un dégré de certitude dont on ne les croiroit pas susceptibles. Ils s'uniront toujours à des familles de mots bien constatées, dont ils ne seront que la répétition, & avec lesquelles ils s'uniront intimément par leurs attributs; ensorte que

leur ſignification ſera appuyée ſur divers points de comparaiſon parfaitement d'accord. C'eſt ainſi que le nom Grec de la Lune, *Selene*, tient à *ſelas*, lumière ; que celui de *Ciceron* tient au Latin *cicer*, pois-chiche ; & que celui de *Rome* tient au primitif *rom*, élévation, qui fit le Grec *romé*, force : or Rome étoit une Ville de Pelaſges, premiers Habitans de la Grece, & dont la Langue étoit infiniment plus rapprochée de la Langue primitive que le Grec des *Hellenes*, ou de ces Grecs dont nous admirons l'éloquence.

Auſſi, lorſque nous recourons à l'Orient pour chercher l'Etymologie des mots Latins & Grecs venus des Pelaſges, c'eſt comme ſi nous en prenions la racine dans la Langue même des Pelaſges, puiſqu'elle étoit la même que celle des Orientaux.

Tout ſe réunit donc pour donner à notre travail le plus haut degré de certitude qu'on puiſſe déſirer ; tandis que la facilité qui en réſultera pour les Langues, & les progrès qu'on y fera par ce moyen, lui acquerra, nous oſons du moins l'eſpérer, le plus haut degré de confiance dont puiſſe être ſuſceptible un Ouvrage humain, où la bonne volonté doit être comptée pour beaucoup ; & où l'on ſe flatte toujours d'éprouver les heureux effets de l'indulgence du Public. Sans cette eſpérance, quel Ouvrage oſeroit-on mettre ſous ſes yeux ?

LIVRE II.

LIVRE II.

DE L'ORIGINE DU LANGAGE.

PREMIERE PARTIE.

Vues générales & Analyse de l'Instrument Vocal, siége de la Parole.

CHAPITRE PREMIER.

Obscurité de l'Origine du Langage.

TEL est le sort des connoissances humaines, que l'origine de la plûpart est ensevelie dans la nuit des tems. Et comment se seroit-elle transmise à la postérité? Les hommes avoient trouvé dans la Nature le germe de quelques-unes. Nées avec eux, leur origine se confondoit ainsi avec la leur propre. Livrés à la recherche des autres, & à la satisfaction d'en jouir, ils laissoient à la tradition le soin d'en conserver le souvenir. Ces connoissances étoient d'ailleurs dans une agitation continuelle; elles se perfectionnoient sans cesse; sans cesse elles prenoient une nouvelle face: elles n'appartenoient ainsi à aucun tems, à aucun lieu, à aucune personne. Il étoit donc impossible de conserver le nom de leurs Inventeurs. Ajoutons, que l'oubli des anciennes Langues, la chûte des premiers Empires, la rareté des Monumens, les difficultés qu'on trouvoit à les conserver, les transplantations continuelles des Peuples & de leurs connoissances, firent perdre de bonne-heure les foibles traces qui pouvoient s'être conservées de ceux auxquels on étoit redevable de ces premieres découvertes, de l'invention des Sciences & des Arts.

Les Historiens profanes nous ont, à la vérité, transmis le nom de quelques Sages auxquels les premieres Nations durent leur gloire & leur puissance. L'Egypte vanta les connoissances de Thot; la Grèce, celles d'Orphée, de

Musée & de Linus ; l'Italie, celles de Janus & d'Evandre ; l'Inde attribue tout à Brama ; la Chine, à Fohi & à Yao. Mais, outre qu'on ne sauroit compter sur ce témoignage, les connoissances qu'on leur attribue avoient déjà fermenté parmi les hommes : ces Sages ne firent que les perfectionner, que les appliquer à tels objets ou à tels Peuples ; & ceux-ci, remplis de reconnoissance, célébrerent comme des Génies bienfaisans auxquels on devoit ces découvertes, ceux par qui elles leur avoient été simplement transmises.

Le Législateur des Hébreux, cet Historien auquel nous devons, relativement à l'Antiquité, des connoissances infiniment précieuses, presque les seules qui nous restent sur les tems dont il s'agit, ne nous apprend rien de positif sur l'origine de l'Ecriture, rien sur celle du Langage. On le voit cependant pénétré de l'excellence de la Parole, puisque, dans ses Ecrits, l'homme converse, dès le moment de son existence, avec la Divinité, & que le Créateur y instruit lui-même son plus bel ouvrage, afin de le rendre plus digne de lui, & que sa conduite pût répondre à son auguste origine.

CHAPITRE II.

Cette Origine est Divine.

SANS doute, la Parole vint de Dieu même ; lui seul a pu mettre la derniere main aux qualités admirables de l'homme, en le douant de l'Art de parler, de cet Art, lien doux & flatteur de la Société, par lequel un esprit se peint à un autre, & l'homme s'éleve continuellement à de nouvelles connoissances, en mettant à profit les lumieres & le concours de tous ; ensorte que toutes les fois qu'on se croyoit parvenu aux bornes les plus reculées des Sciences, de nouvelles perspectives ont offert, par les ressources infinies de cet Art, le champ le plus vaste à la sagacité & au génie de l'homme, & ont donné une nouvelle forme & un nouvel éclat à toutes ses connoissances.

Un Dieu seul put donner à l'homme les organes qui lui étoient nécessaires pour parler ; il put seul lui inspirer le désir de mettre en œuvre ces organes ; il put seul mettre entre la parole & cette multitude merveilleuse d'objets qu'elle devoit peindre, ce rapport admirable qui anime le discours, qui le rend intelligible à tous, qui en fait une peinture d'une énergie & d'une vérité à laquelle on ne peut se méprendre.

Comment a-t-on pû méconnoître ici le doigt du Tout-Puiſſant ? Comment a-t-on pu ſe perſuader que les Paroles n'avoient aucune énergie par elles-mêmes ? qu'elles n'avoient aucune valeur qui ne fût de convention & qui ne pût être abſolument différente ? que le nom de l'agneau pouvoit être celui du loup, & le nom du vice celui de la vertu ? que l'homme fût muet ou réduit à de ſimples cris pendant une longue ſuite de ſiècles ? que ce ne fût qu'après une multitude d'eſſais infructueux & pénibles qu'il pût balbutier quelques mots, & plus long-tems après qu'il apperçût que ces mots pouvoient ſe lier entr'eux, former des phraſes, compoſer des diſcours, devenir la ſource de l'éloquence & de la poëſie, par l'invention de tout ce qui conſtitue l'ordonnance admirable des Tableaux de la parole ?

O Hommes qui croyez rabaiſſer l'orgueil humain en cherchant à faire croire à vos ſemblables que ces merveilles ne ſont point l'œuvre de la Divinité, que le haſard ſeul lui fit trouver cet Art étonnant, qu'il fut uniquement l'effet de ſon génie, que vous connoiſſez peu cet Art ! que vous errez dans vos ſpéculations trompeuſes ! L'homme auroit-il moins à s'enorgueillir, parce que la parole ſeroit l'effet de ſes réflexions, de l'habileté avec laquelle il auroit mis à profit un heureux haſard, de ſa profonde ſageſſe dans la combinaiſon de toutes ces choſes ? Ne voyez-vous pas que vous en faites un Dieu ? que vous lui attribuez la plus belle prérogative de ſon Être, celle qui met le ſceau à ſon exiſtence, celle ſans laquelle il n'exiſteroit aucune ſociété civile, & ſans laquelle, enfin, l'homme ſeroit réduit au ſimple état des animaux ?

CHAPITRE III.

Les Causes du Langage sont naturelles ou physiques.

CEPENDANT,, ne croyons pas avoir tout dit en attribuant à Dieu l'origine du Langage & de la Parole. La certitude où nous sommes qu'il en est l'Auteur ne doit pas empêcher que nous n'examinions les moyens que fournit la Divinité aux hommes pour faire usage du don de la parole, le méchanisme des organes dont il le revêtit pour parler, le rapport de ces organes avec ses idées & avec les objets de la Nature qu'il avoit à peindre, l'énergie dont il rendit susceptibles les sons qui résultent de ses organes, afin qu'ils produisissent sans peine les effets auxquels ils étoient destinés.

N'est-ce pas, au contraire, en acquérant les idées les plus exactes & les plus claires relativement à ces objets, en voyant l'accord parfait qui regne entr'eux, en s'assurant que rien dans la parole n'est l'effet du hasard, qu'elle est fondée sur des Elémens que ne peuvent altérer les révolutions du tems & l'inconstance des Langues, & qui se transmettront aux générations les plus reculées, que nous pouvons nous convaincre que ces heureux effets sont dûs à la Divinité, qu'elle seule peut avoir opéré des choses aussi merveilleuses, & qu'en les formant, elle les fit telles qu'elles devoient être pour la nature de l'homme & pour les objets que la parole étoit destinée à peindre?

Dieu ayant formé la parole pour l'homme, dut le faire de la maniere la plus convenable à l'homme, & la plus propre à opérer les effets auxquels elle étoit destinée; il dut donc donner à l'homme tous les organes nécessaires pour la parole; il dut lui donner le degré d'intelligence par lequel seul il pouvoit faire de ces organes l'usage auquel ils étoient destinés; il dut mettre dans les sons de ces organes, l'énergie convenable pour représenter les objets qu'ils étoient destinés à peindre: tout cela dut se faire par des moyens absolument physiques; & dès que Dieu parla aux hommes, il dut imiter leur Langage & n'employer que des mots qu'ils auroient employés eux-mêmes. On parviendra donc aux mêmes résultats en analysant la parole humaine, soit que nous la considérions comme une imitation d'un acte divin, ou que nous ne l'envisagions que dans l'usage que les hommes en font; les effets devant être exactement les mêmes.

Ainsi, soit que l'homme n'ait parlé qu'après que la Divinité lui eût fait en-

tendre sa voix, soit qu'il ait entendu la Divinité de la même maniere qu'il s'entendoit déjà lui-même, il comprit la Divinité par les mêmes principes par lesquels nous sentons l'énergie des mots, & nous leur attribuons un sens auquel on ne peut se méprendre.

Ces moyens furent tous dans la Nature, & jamais dans l'arbitraire, parce que la Parole n'étant qu'une peinture, elle ne sauroit dépendre de la convention. Une imitation ne peut être idéale, & celui qui profere des mots significatifs, est obligé de s'astreindre à une marche fixe & constante ; de la même maniere que celui qui veut peindre une personne, est obligé d'en suivre scrupuleusement tous les traits. Comment auroit-on pu, sans ces rapports, être assuré du sens qu'on donne aux expressions ? Et si cette énergie n'étoit venue que de la volonté de Dieu ; si Dieu ne s'étoit servi, avec les hommes, que de mots qui n'eussent rien peint par eux-mêmes, n'auroit-il pas été obligé de leur en inspirer en même tems la valeur ? En vain même il auroit employé avec eux quelques mots ; jamais ils n'auroient pu en inventer d'autres ; Dieu eût été obligé de leur inspirer tous ceux dont ils auroient eu besoin.

Mais pourquoi recourir à des dénouemens plus incompréhensibles que la merveille qu'on veut expliquer ? Dieu voulant que l'homme parlât, & que ses discours eussent l'énergie de la peinture, il mit entre son langage & la Nature un rapport si intime, que celui qui entendoit parler son semblable appercevoit aussi-tôt, comme dans une vive peinture, tout ce qu'on vouloit lui dire, & que l'homme ne fut jamais embarrassé pour étendre ses mots, & leur faire égaler le nombre des objets qu'il avoit à peindre.

Tout fut l'effet du premier mobile imprimé par la Divinité, l'effet de ces organes que Dieu donna à l'homme en le formant, & de leurs rapports avec le reste de l'Univers.

CHAPITRE IV.

La Parole naquit avec l'Homme.

Dès qu'il y eut deux Perſonnes ſur la Terre, elles parlerent. L'Homme, entraîné par l'impétuoſité du ſentiment, veut dévoiler ſon ame à ſa Compagne; il veut lui manifeſter les ſentimens qui l'agitent, qui le tranſportent, ſes ſentimens, ſon admiration, ſa tendreſſe. Eh bien! il va le faire; il n'a beſoin, pour cet effet, d'aller à aucune Ecole, d'attendre les effets lents & pénibles d'une tardive & trompeuſe expérience.

Que lui manque-t-il pour cela? Le déſir de parler ne fait-il pas partie de ſon eſſence? N'eſt-il pas pour lui un beſoin, tel que ceux auxquels il eſt aſſujetti? Lui manque-t-il quelqu'un des organes néceſſaires pour cet effet: A-t-il beſoin de leçons pour les mettre en œuvre?

Demander quelle fut l'origine de la Parole, c'eſt demander quand eſt-ce que l'Homme commença de voir, d'entendre, de marcher. La Parole eſt une faculté auſſi ſimple que les autres; ſon exercice auſſi naturel; le beſoin en eſt auſſi grand; le muet lui-même en éprouve toute la puiſſance; il eſt aſſervi à toute ſa force.

S'il avoit fallu, pour parler, que l'Homme eût inventé la Métaphyſique du Langage; qu'il ſe fût inſpiré à lui-même le déſir de parler; qu'il eût deviné cet Art, nous ſerions encore muets; notre cœur ſeroit encore à éprouver l'émotion vive & flatteuſe d'un diſcours délicieux; jamais nous n'aurions prêté l'oreille aux accens enchanteurs de perſonnes chéries; jamais les Poëtes n'auroient chanté ſur leur lyre les beautés raviſſantes de la Nature; jamais la raiſon & l'eſprit ne nous auroient parlé dans les Ouvrages immortels de ces Ecrivains illuſtres qui ſont la gloire de leur ſiècle & les délices du Genre-Humain; nous-mêmes, nous ne ſerions pas dans le cas de rechercher quelle a été l'origine de la Parole.

Jamais la Parole ne fut à ſa naiſſance l'effet de l'art humain; jamais elle n'a pu être l'effet d'une convention humaine. Quel homme auroit pû dire le premier: *tel mot ſignifiera telle choſe?* Comment ſe ſeroit-il fait entendre de ſes ſemblables?

Les Hommes s'entendent par le même principe que ceux d'entre les ani-

maux qui s'avertissent par des cris de leurs besoins, de leurs sensations, de leurs désirs : tous les animaux n'ont pas cette faculté. Combien n'y en a-t-il pas d'espéces absolument muettes, parce que cette faculté leur fut refusée par la Nature? Mais ceux qui l'ont, n'en sont redevables qu'à la Nature. De même, rapportons à la Nature, à la Divinité, qui préside sur tout, l'Art de la Parole, & n'y voyons qu'un effet naturel de nos organes & de notre constitution.

Ce qui a fait illusion, ce qui brouilla toutes les idées à ce sujet, on le voit bien ; c'est que l'on a confondu le moment où, pour la premiere fois, on fit usage des mots, avec les tems postérieurs où l'on employa ces mots déjà connus; l'homme commençant une société, & l'homme survenant dans une société déjà formée, déjà en possession d'une Langue à laquelle il est obligé de se conformer. Il est certain que dans ces derniers cas, on ne remonte jamais à un modèle pris dans la Nature; qu'on ne le voit nulle part ; qu'on n'apperçoit qu'un usage; & que cet usage éprouvant des variations continuelles, paroît n'avoir absolument rien que d'arbitraire. Mais on se trompera, toutes les fois qu'on en conclura que ce modéle n'existe pas, & que les mots sont arbitraires; comme on se trompe nécessairement, toutes les fois qu'on conclut de ce qu'on ne voit pas, à ce qui peut être. Quoique l'avantage de trouver les Langues toutes formées, nous empêche de chercher les moyens d'en former, il n'en est pas moins certain qu'elles ont été instituées d'après un modèle nécessaire; que ce modèle existe dans la Nature, & qu'il ne dépend que de nous de chercher ce modèle, de comparer avec lui les mots qu'on a formés d'après lui, & de saisir ainsi l'énergie & la perfection à laquelle ceux-ci peuvent avoir été portés.

Ce qui a fait encore illusion, c'est qu'en avouant que l'homme trouvoit en lui-même, ou dans la Nature, les sons nécessaires pour exprimer ses sensations, on n'a pas cru qu'il en fût de même pour l'expression des idées : c'est qu'on n'a pas considéré que l'homme n'avoit pas seulement été doué, comme les animaux, des organes nécessaires pour exprimer ses sensations ; mais qu'il avoit eu de plus, en partage, les organes nécessaires pour peindre ses idées d'une maniere aussi naturelle & aussi énergique que ses sensations ; que ses idées étant données par la Nature, devoient être énoncées par des moyens pris également dans la Nature ; qu'il n'y a d'autre différence à cet égard entre ses sensations & ses idées, si ce n'est que les moyens d'exprimer les premieres lui sont communs avec diverses espèces d'animaux qui ont ces mêmes sensations, & que les moyens d'exprimer ses idées lui sont particuliers, parce qu'il est le seul Être sur cette Terre qui ait des idées. Mais de ce qu'il est seul doué

de la faculté d'avoir des idées, peut on en conclure que le moyen de les peindre ne dépend que de lui, tandis que celui de peindre ses sensations ne dépend point de sa volonté?

CHAPITRE V.

Elémens de la Parole.

PUISQUE la Parole ne fut point l'effet du hasard & de la simple recherche des hommes; puisqu'elle n'est point non plus l'effet arbitraire de la Toute puissance de Dieu, mais qu'elle est fondée sur des Elémens pris dans la Nature même, assortis à celle de l'homme & à celle des objets qu'il est appellé à peindre, on peut espérer de découvrir la maniere dont elle se forme & les causes de cette énergie avec laquelle elle fait naître dans l'esprit de tous, les idées qu'y veut exciter celui qui parle.

Ainsi l'homme trouve dans la Nature les Elémens de tout ce dont il s'occupe; la Musique est fondée sur une octave qui ne dépendit jamais de l'oreille; la peinture, sur des couleurs primitives que l'Art ne peut créer, la Géométrie, sur les rapports & les proportions immuables des corps; la Médecine, sur leurs propriétés physiques. La marche altière de la Poësie tient elle-même à l'étendue de notre voix & aux mouvemens dont notre corps est capable: il n'est pas jusqu'à l'étendue, plus ou moins longue, des phrases, qui ne tienne à la Nature. Les Grecs & les Romains, tous Soldats, tous accoutumés à de grands travaux, à des efforts violens & soutenus, à une respiration forte & profonde, sans en excepter leurs Ecrivains, presque tous aussi habiles à manier l'épée que la plume, y proportionnerent & leurs discours & leurs écrits: de-là, ces phrases qui nous étonnent par leur longueur, & par la maniere dont le sens y est toujours suspendu jusqu'à la fin, & que nous ne pouvons suivre sans perdre haleine. Dans ces tems modernes, au contraire, où la maniere de vivre est absolument différente, où le Soldat n'est qu'une portion de l'Etat, où les Ecrivains pour la plûpart ne sont pas accoutumés à des travaux fatiguans & dont la poitrine n'est pas susceptible du même effort, de la même résistance; où sur-tout l'on écrit autant pour les personnes du sexe que pour ceux dont la force est le partage, tandis que les Anciens rapportoient tous à ceux-ci; dans ces tems modernes, dis-je, on coupe les phrases, on racourcit les périodes, on

presse

presse les mesures, on ne parle en quelque façon que par sentences; tout se dirige ainsi sur la capacité des organes.

C'est dans l'instrument vocal qu'il faut chercher les Elémens de la Parole, instrument merveilleux que l'homme porte toujours avec lui; qui ne lui donne aucune peine à entretenir ou à réparer, dans lequel il trouve toutes les ressources qui lui sont nécessaires, & où il les trouve avec cette fécondité admirable que la Nature déploye dans tous ses ouvrages.

On ne sauroit donc analyser avec trop de soin cet instrument admirable & trop peu connu; en reconnoître les diverses parties, découvrir comment elles concourent à la parole, rechercher les divers Elémens qui en résultent, la propriété de chacun, comment ils pourvoient tous ensemble à tous les besoins de la parole; ce que Dieu a fait à cet égard pour l'homme, ce qu'y ajouta l'industrie de celui ci, ce qu'ont opéré les révolutions des tems & des Peuples; & nous serons bien dédommagés de nos peines: nous saurons ainsi quelle fut l'origine des mots, comment se forma la premiere des Langues, & comment sont nées de celle-là toutes celles qu'on a parlées dès-lors & celles que l'on parle actuellement dans toute l'étendue de notre globe.

Si l'origine du Langage avoit échappé jusques ici à toutes les recherches, si l'on n'avoit encore pu découvrir la raison des mots que nous employons dans nos discours, s'ils paroissoient l'effet du hazard, si les rapports qui régnent, à cet égard, entre tous les Peuples avoient été méconnus, ce n'est que parce qu'on négligeoit les seuls moyens par lesquels il eût été possible d'y parvenir; la connoissance de l'instrument vocal, son étendue, ses sons, ses propriétés, ses rapports avec la Nature, ses diversités suivant les climats; tout autant d'objets curieux, intéressans, indispensables pour acquérir des idées exactes du Langage, de son origine, & du rapport des Langues. Ce sont leurs Elémens; & quelle science peut-on cultiver, quelle connoissance peut-on acquérir, lorsqu'on n'en commence pas l'étude par les principes qui en font la base?

Non-seulement cette analyse nous conduira à des découvertes qu'on cherchoit depuis long-tems, mais elle sera très-intéressante, en nous faisant connoître un méchanisme digne de toute notre admiration; un instrument formé des mains même de la Nature, tel que l'industrie humaine n'a rien pu faire d'approchant; qui réunit en lui seul les avantages de tous les autres, qui rend des sons comme les instrumens de musique, qui exprime les sensations comme chez les animaux, & qui peint de plus les propres idées des hommes, ces idées qui ne peuvent tomber sous les sens; ensorte qu'à cet égard l'homme réunit les avantages de tous les autres Etres & les surpasse tous, de même qu'à

tout autre égard : tenant ainsi à ce monde par tout ce qu'il a de commun avec lui ; & aux Cieux, par tout ce en quoi il est supérieur aux Etres qu'on apperçoit ici-bas, & par cette multitude d'avantages inestimables qu'il ne partage point avec eux, & que la Nature réserva pour lui seul.

Appellés d'ailleurs à faire un usage continuel de la parole, & à jouir de ses précieux effets, qui pourroit se refuser à connoître les moyens par lesquels la voix se forme en nous, comment elle s'y diversifie en une foule de sons, & comment ces sons absolument physiques peuvent peindre des objets dans lesquels il semble qu'il n'y a rien de physique, ces idées que nous ne pouvons voir nous-mêmes des yeux du corps ? Parce que ces merveilles se réiterent à chaque instant au milieu de nous, & qu'elles sont sans cesse en notre pouvoir, auroient-elles moins droit de nous intéresser ? nous paroîtroient-elles moins dignes d'attention ? Plus elles nous sont utiles, plus nous en éprouvons les heureux effets, & plus on doit être empressé à approfondir les moyens par lesquels elles s'operent ; on sera bien dédommagé de sa peine à la vue des soins que la Nature a pris pour nous douer de la Parole, & par les facilités qui en résulteront pour l'étude des Langues.

CHAPITRE VI.

Analyse de l'Instrument Vocal, & 1°. de son méchanisme pour produire la voix.

L'INSTRUMENT vocal est l'assemblage des organes au moyen desquels l'Homme manifeste ses idées par la parole, & ses sensations par la voix & par le chant.

Ces organes sont en très-grand nombre ; ils composent un instrument très-compliqué, qui réunit tous les avantages des instrumens à vent, tels que la flûte ; des instrumens à cordes, tels que le violon ; des instrumens à touche, tels que l'orgue, avec lequel il a le plus de rapport, & qui est de tous les instrumens de musique inventés par l'homme, le plus sonore, le plus varié, & celui qui approche le plus de la voix humaine.

Comme l'orgue, l'instrument vocal a des soufflets, une caisse, des tuyaux, des touches. Les soufflets sont la poitrine ; les tuyaux, le gosier & les narines ; la bouche est la caisse ; & ses parois, les touches.

Cet instrument fournit à l'homme des sons simples, tels que la voix & le chant; & des sons représentatifs, tels que les voyelles & les consonnes, qui ne consistent que dans des modifications de la voix.

§. 1.

De la voix : sa définition.

Le premier dégré de la Parole, est la voix. On entend par-là le son qui s'échappe de la gorge & de la bouche, & qui est capable d'être modifié par les diverses parties dont l'instrument vocal est composé, & de produire le chant, les voyelles & les consonnes : & tout ceci est l'effet de la maniere dont l'air s'échappe de l'instrument vocal.

De même que l'air résonne lorsqu'il passe par la plus petite ouverture possible, ainsi l'air qui est chassé des poumons devient sonore, parce qu'il est obligé de s'échapper par une petite fente, qui est à l'extrémité du canal qu'il parcourt depuis sa sortie des poumons jusqu'à l'entrée de la bouche; & si cet air acquiert tant de modifications différentes, c'est à cause de la diverse maniere dont il est brisé, froissé, repoussé par les diverses portions de l'instrument vocal.

Mais entrons dans un plus grand détail.

§. 2.

Du jeu des Poumons.

Les Poumons remplissent toute la capacité de la poitrine : convexes du côté des côtes, & concaves à leur base, ils sont composés de deux parties; l'une à droite, & c'est la plus grosse; l'autre à gauche, où elle a moins d'espace pour s'étendre, à cause du cœur, dont la pointe est tournée du même côté. Chacune de ces portions est subdivisée en deux ou trois autres qu'on appelle *lobes*, comme une féve est composée de deux portions qu'on appelle aussi *lobes*. On y remarque des *artères*, qui y portent le sang; des *veines*, qui l'en rapportent; & des *nerfs*, principe du sentiment & du mouvement.

Les poumons sont le principal organe de la respiration, & par-là même une des causes de la voix. Mais puisque la voix se produit par l'air qui sort des poumons, il faut que ceux-ci aient continuellement l'air à leur disposition; qu'ils puissent se remplir d'air quand ils ont laissé échapper celui qu'ils contenoient; & qu'ils puissent le laisser échapper quand ils en sont remplis : il faut de plus que ces effets suivent toujours la volonté humaine. Mais qu'est-ce qui

produira ces mouvemens? Quel organe agira sur les poumons, qui sont par eux-mêmes incapables de se mouvoir? La Nature y a abondamment pourvu, & d'une maniere digne d'admiration.

Elle a répandu dans tout le corps, & par conséquent dans l'instrument vocal, sur-tout à la base des poumons, des *muscles*, qui sont comme autant de cordes propres à faire mouvoir toute la machine, & qui sont mis eux-mêmes en jeu par d'autres ressorts appellés *nerfs*.

Les MUSCLES sont des organes destinés au mouvement; ce sont des faisceaux composés de fibres molles & rougeâtres, de vaisseaux, de nerfs & de membranes, entrelacés & formant un tissu. Ils se terminent aux deux bouts par des fibres blanches, plus solides & plus serrées, qui constituent les attaches du muscle par lesquelles il tient aux parties voisines. Lorsque cette extrémité est ramassée, on l'appelle *tendon*; & *aponevrose*, si elle est étendue.

Les NERFS sont des cordons blanchâtres de différentes grosseurs, qui partent du cerveau & de la moëlle de l'épine, & qui se répandent dans toutes les parties du corps; ils sont le siége du mouvement & du sentiment, & la cause de tous les mouvemens des muscles.

Les fibres qui composent & les muscles & les nerfs, sont creuses, & remplies de cellules qui laissent un passage libre à un fluide qui a la propriété de s'agiter & de se gonfler par un effet de la volonté: alors les vaisseaux qui le contiennent s'élargissent nécessairement, en se raccourcissant; mais ils ne peuvent se raccourcir sans déplacer toutes les parties auxquelles ils tiennent: de-là le mouvement imprimé aux diverses parties du corps.

Ce méchanisme a excité l'attention des Physiciens les plus célébres. CROUNE, STENON, WILLIS, MAYOW, BORELLI, QUINCY, MONRO, ROBINSON, STUART, DESCARTES, BERNOULLI, MOLIERES, LIEUTAUD, PARSONS, ont tout-à-tour inventé divers systêmes pour en rendre raison (1). Ces deux derniers, qui écrivoient à-peu-près dans le même tems, l'un en France, l'autre en Angleterre, se sont rencontrés dans le sentiment que nous exposons ici;

---

(1) Les Recherches des trois derniers sont contenues, 1°. dans un Mémoire sur l'*Action des Muscles*, par M. de Molieres, qui fait partie des Mémoires de l'Academ. des Sc. pour l'ann. 1724. 2°. Dans les *Essais Anatomiques* de M. Lieutaud, imprimés en 1742. 3°. Dans un Traité sur le *Mouvement des Muscles*, de Parsons, imprimé en 1745. à la suite du n°. 477. ou du Tome XLIII. des Transactions Philosophiques, en Anglois.

& quoique Parsons ait rejetté l'idée de M. de Molieres, qui crut démontrer que les muscles se replioient en zig-zag lorsqu'ils étoient mus, ces opinions peuvent cependant très-bien se concilier entr'elles, en ce que l'une n'envisage que le muscle dans sa totalité, & que l'autre l'envisage dans ses diverses parties. Or il est très à présumer que celles-ci se replient les unes sur les autres en zig-zag, par le gonflement de la fibre entière : telle une corde mouillée se raccourcit, & en acquiert une nouvelle force.

Les Poumons tiennent par leur extrémité inférieure à divers muscles, dont le principal est le Diaphragme ; & par leur extrémité supérieure, à un canal qu'on appelle la *Trachée-artère*, & par lequel ils communiquent à l'air extérieur.

Le Diaphragme est un muscle très-large & très-mince, formant une voûte irréguliere, qui tient au bord inférieur de la poitrine, & dont la convexité est logée dans la cavité de cette charpente : il sépare ainsi la poitrine du bas-ventre ; & c'est ce que signifie son nom, emprunté du Grec. Ce muscle est attaché à la derniere des vraies côtes, & à toutes les fausses.

Ce muscle, & tous ceux qui l'accompagnent, s'éléve & s'abaisse continuellement par l'effet du battement du cœur, qui se dilate & se contracte alternativement, & qui produit les mêmes effets sur toutes les parties molles qui l'environnent, parce que leurs forces sont en équilibre, & que ces puissances se surmontent tour-à-tour.

Lorsque le diaphragme s'éléve ou se contracte, il souléve les côtes qui pesent sur la poitrine : par ce moyen, le bas de la poitrine se rapproche du haut ; & s'élargit en s'étendant dans le vuide que laissent les côtes ; alors l'air entre avec facilité dans les poumons, & il en remplit tous les vuides (†).

(†) » Pour que les Poumons pussent recevoir beaucoup d'air, dit M. de Senac (1), il » falloit que les côtes s'éloignassent de toute part ; ce n'est qu'en s'écartant ainsi qu'elles » pouvoient laisser aux Poumons la liberté de s'étendre de tous côtés. Dans cette vue, » la Nature les a tellement disposées, qu'elles ne peuvent s'élever sans se jetter en de-hors »... Il ajoûte que pour cet effet, elles ont été posées obliquement de haut en bas sur l'épine. » Qu'on appuie, par exemple, contre un mur, dit-il, obliquement & du » haut en bas, un demi-cercle par une de ses extrémités, & qu'on éléve celle d'en-» bas qui ne tient pas au mur, on verra ce demi-cercle se jetter en dehors par l'effet » même de cette position oblique ». Il en est de même du jeu des côtes & de leur position.

(1) Mémoire sur les organes de la respiration, dans les Mém. de l'Acad. Roy. des Sc. pour l'année 1724. p. 163. &c.

Mais bientôt les CÔTES, qui ne se sont soulevées qu'avec effort, retombent par leur propre poids; elles abaissent le diaphragme & pésent sur la poitrine. Celle-ci, resserrée par les côtes, & n'étant plus relevée par le diaphragme, s'affaisse, & chasse par-là l'air dont elle est remplie.

Ce double mouvement de la poitrine, produit ce qu'on appelle *inspiration & exspiration.* L'inspiration a lieu lorsque la poitrine, en s'élevant, s'élargit & reçoit l'air extérieur. L'exspiration a lieu lorsque la poitrine, en s'abaissant, se rétrécit & chasse l'air.

Ces phénomènes, causés de la respiration, ont lieu en tout temps, lors même qu'on dort, & par le simple effet du mouvement du cœur & du mouvement du diaphragme. Mais comme ils ont également lieu par notre volonté, lorsque nous voulons parler, qu'alors tous ces organes sont mus avec plus de force, afin que l'air, qui doit former la voix, soit plus abondant; & que cependant le mouvement du cœur, qui donne lieu à la respiration continue, ne dépend pas de nous, il faut nécessairement que lorsque nous parlons, tous ces organes soient mus pat un autre organe qui agisse à notre volonté. Cet organe, ce sont les nerfs qui partent du cerveau, & qui tiennent au diaphragme. Ils sont comme autant de cordons que notre volonté tire, & qui, soulevant le diaphragme, donnent lieu à tous les phénomènes de la respiration; car le diaphragme étant fortement relevé par les nerfs, releve à son tour le fond de la poitrine, qui se remplit d'air. Cet air & les côtes pressent à leur tour sur le diaphragme, qui est obligé de s'abaisser: alors la poitrine s'affaisse, & l'air s'échappe avec beaucoup plus de force que par la respiration ordinaire, parce que les organes ont été mis en jeu avec beaucoup plus de force; & ces effets, notre volonté les renouvelle autant de fois & toutes les fois qu'elle veut.

Mais comment est-ce que notre volonté tire tous ces nerfs? Par un agent le plus simple en apparence, le moins matériel qui se puisse, & qui tient un milieu en quelque sorte entre le corps & l'esprit: par un liquide dont les nerfs sont remplis, & qu'on appelle *esprits animaux.* On doit les considérer comme une liqueur éthérée très-légère, composée de molécules que leur rapport (ou leur affinité) rassemble, ensorte qu'ils s'attirent mutuellement comme l'aimant attire le fer; & si déliés, que les microscopes les meilleurs n'ont pu encore les rendre sensibles. C'est par une suite de ces esprits animaux que les nerfs sont le siége du sentiment & du mouvement, comme nous l'avons déjà dit.

Ces esprits animaux ne sont pas seulement contenus dans les nerfs; ils occupent aussi les cavités du cerveau, de la moëlle de l'épine, & des fibres musculeuses. Ils sont certainement élastiques, de l'aveu des meilleurs Physiciens,

fuſceptibles par conſéquent de ſe raréfier & d'occuper une place beaucoup plus conſidérable. Mais lorſque les eſprits animaux contenus dans les nerfs viennent à ſe gonfler, il faut néceſſairement que les nerfs s'élargiſſent; par conſéquent, qu'ils ſe raccourciſſent. En ſe raccourciſſant, ils ſoulévent donc le diaphragme & les autres muſcles auxquels ils ſont attachés; ceux-ci ſoulévent la poitrine, & de-là le jeu de la reſpiration entier occaſionné par la volonté.

On peut voir de plus grands détails ſur ces eſprits animaux, ſur leur exiſtence, leurs diverſes eſpéces, la maniere dont ils ſont mus, &c. dans les Eſſais Anatomiques d'un Homme célébre digne de la place à laquelle il vient d'être élevé (1). Ajoutons à cela, s'il nous eſt permis de joindre nos conjectures aux raiſonnemens d'un des grands Maîtres de l'Art, que ces eſprits animaux dont on a déjà démontré qu'ils ſont élaſtiques & qu'ils s'attirent mutuellement, doivent avoir les autres propriétés de la matiere électrique, la chaleur & la rapidité. On ſçait que la matiere électrique eſt le feu élémentaire & que ſes effets ſe font ſentir à l'inſtant à une diſtance très-conſidérable. Il n'eſt donc plus étonnant que les eſprits animaux faſſent fermenter la maſſe du ſang, qu'ils le faſſent bouillonner, qu'ils l'enflamment, qu'ils mettent le cœur dans la plus grande agitation, & qu'au moment où nous le voulons ils agiſſent à l'inſtant, ſans aucun intervalle, ſur les portions de notre corps les plus éloignées du cerveau, ſiége principal de ce feu élémentaire qui vivifie tout le corps.

Il n'eſt point étonnant non plus qu'avec la machine électrique, on guériſſe les paralyſies; puiſqu'au moyen de cette machine on augmente la force des eſprits animaux, ſoit en accélérant leur viteſſe, ſoit en réparant leurs pertes; enſorte qu'ils ſont en état de ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent au mouvement des nerfs & qui les mettent ainſi dans un état de paralyſie, ou d'immobilité.

On n'eſt point embarraſſé non plus à rendre raiſon de la maniere dont ces eſprits animaux circulent dans le corps humain; de très-habiles Phyſiciens, tels que Boerhaave, ont admis à leur égard la même marche que ſuit le ſang; des nerfs différens pour le mouvement & pour le ſentiment. Un de ſes Diſciples (2) appelle *artères nerveuſes*, celles qui portent les eſprits animaux dans tout le

(1) Diſſertation de la nature & des uſages de l'eſprit animal, par M. LIEUTAUD, Premier Médecin du Roi, à la ſuite de ſes Eſſais Anatomiques. *in*-8°. Paris, 1742.

(2) BRESCON, Doct. en Méd. dans ſon *Traité de l'Epilepſie*, Bordeaux, 1742.

corps pour y opérer du mouvement ; & *veines nerveuſes*, celles qui rapportent les eſprits animaux dans le cerveau pour y opérer du ſentiment.

Ayant ainſi vu les cauſes de la reſpiration, ces cauſes qui occaſionnent l'entrée & la ſortie de l'air relativement aux poumons, conſidérons les phénomènes qu'offre cet air à la ſortie des Poumons, & les organes qu'il parcourt.

§. 3.

De la Trachée-artère.

A leur portion ſupérieure, chaque poumon communique à de petits tuyaux appellés *bronches* qui ſe réuniſſent en un ſeul canal, un pour chaque poumon, appellés auſſi *bronches* ; & ces deux canaux s'uniſſent également bientôt en un ſeul qu'on appelle TRACHÉE-ARTÈRE (Planche I. Lettre N.) : alors l'air qui ſort des poumons ſe trouve réuni en une ſeule maſſe, dont la force augmente à proportion de l'eſpace reſſerré qu'il occupe.

La trachée-artère eſt compoſée dans ſa longueur de deux portions fort différentes. Par devant, elle eſt compoſée d'environ vingt ſegmens (1) ou portions circulaires & cartilagineuſes, tandis que par derriere elle eſt membraneuſe (2).

Les ſegmens de la trachée-artère ont plus d'une ligne de largeur, & tiennent les uns aux autres par des ligamens très-flexibles qui arrêtent leurs bords ; la face interne de ces ligamens eſt recouverte par des plans muſculeux qui peuvent rapprocher les cartilages.

Comme la trachée-artère tient d'un côté aux poumons, & de l'autre au larynx & à l'os de la Langue, il a fallu qu'elle fût compoſée ainſi de diverſes bandes afin de pouvoir ſe raccourcir & s'allonger à volonté ; ſans cela, elle n'auroit pu, à cauſe de ſa dureté, s'élever avec les poumons & s'abaiſſer avec eux : & il falloit qu'elle eût cette dureté, ou qu'elle fût cartilagineuſe, afin de ſoutenir le poids du larynx & de réſiſter en même-tems à la force avec laquelle l'air frappe contre ſes parois.

---

(1) On appelle *ſegment* la portion quelconque d'un cercle. Ceux-ci ſont plus grands qu'un demi-cercle. Le complément d'un ſegment eſt ce qu'il faut ajouter à ce ſegment pour en faire un cercle complet.

(2) Il y a cette différence entre le cartilage & la membrane, qu'étant tous deux un tiſſu de fibres, le tiſſu du cartilage eſt plus ſerré & formé de parties plus dures, tandis que le tiſſu membraneux eſt plus large, plus lâche, plus flexible : les cartilages acquierent quelquefois la dureté des os.

Ce canal est tapissé intérieurement d'une membrane particuliere, qui paroît en partie charnue ou musculeuse & en partie ligamenteuse ; & qui est percée d'une grande quantité de trous plus ou moins imperceptibles, dont suinte continuellement une liqueur mucilagineuse, capable de défendre la surface interne de ce canal contre l'acrimonie de l'air que nous respirons.

A la suite de la trachée-artère, & à son extrémité supérieure, est un autre canal cartilagineux, mais beaucoup plus court, & qu'on peut regarder comme la tête de la trachée-artère ; c'est le LARYNX (Planche I. lettre G.) : placé sur le devant du cou, il forme le nœud de la gorge, la pomme d'Adam ; n... plus grand & plus saillant dans les hommes que dans les femmes.

L'ouverture supérieure du LARYNX est située dans l'arriere-bouche, derriere la base de la Langue ; ensorte qu'il reçoit l'air qui vient des narines, de même que celui qui entre par la bouche. Il est composé de cinq cartilages, unis par des ligamens, par des muscles & par des membranes.

Ces cartilages sont placés, l'un en avant, & c'est le plus grand de tous ; deux par derriere ; un au-dessous, & celui-ci sert de base à tous les autres ; le cinquiéme est au-dessus & sert comme de couvercle à l'ensemble.

L'antérieur, est un grand cartilage en forme de bouclier ou d'écu ; aussi en est-il appellé d'un mot Latin, *scutiforme* ; ou d'un mot Grec, *thyroïde* ; mots qui signifient tous deux, *en forme de bouclier*. C'est ce cartilage qui par sa saillie forme la pomme d'Adam. On remarque au-dessus de cet avancement, une échancrure en forme de bec d'aiguiére. Les parties latérales du thyroïde portent le nom d'*ailes* (Planche II. & son explication).

Le cartilage qui sert de base aux autres est en forme d'anneau ; aussi en est-il appellé *cricoïde*, d'un mot Grec qui signifie, *en forme d'anneau*. Sa partie antérieure est étroite ; mais celle qui lui est opposée est fort large, & s'éléve perpendiculairement pour former la partie postérieure du larynx.

Les deux cartilages postérieurs sont appellés *arytenoïdes*, d'un mot Grec qui signifie, *en forme d'entonnoir* ; ils sont petits, & situés sur la portion postérieure du cricoïde ; ils contribuent sur-tout à former l'ouverture étroite qui termine le larynx & qu'on appelle *glotte*.

Enfin l'*épiglotte*, mot qui signifie *situé sur la glotte*, est le cartilage qui défend aux alimens l'entrée du larynx ; il est fait en forme de languette, & est situé sur le thyroïde ; les ligamens qui l'attachent à ce cartilage & à l'os hyoïde, le tiennent toujours élevé. Lorsque le poids des alimens ou quelqu'autre cause l'ont abattu, il reprend, par l'effet de son ressort, sa premiere situation ; ce qui arrive au moment que la puissance qui le tenoit appliqué à

la glotte, cesse d'agir. Ce cartilage est par conséquent élastique ; il est à peu près semblable à une feuille de pourpier, étroit & épais par en bas, mince & légerement arrondi par en haut ; légerement convexe par devant & concave en arriere.

Douze muscles au moins servent au mouvement du larynx ; six de chaque côté. De ces six, l'un tient d'un côté au cartilage thyroïde du larynx, de l'autre au sternum, cet os plat qui est sur le devant de la poitrine : aussi est-il appellé *sterno-thyroïdien* : c'est le plus long de tous ces muscles.

Il en vient un de la base de l'os hyoïde & qui va se terminer sur la face antérieure du thyroïde, immédiatement au-dessus de l'insertion du sterno-thyroïdien : on l'appelle, par la même raison, *hyo-thyroïdien*.

Les autres ne s'étendent que d'une portion du larynx à une autre ; ils servent à allonger ou à élargir la glotte, à la racourcir ou à la rétrécir. Ils en sont appellés, les uns, *Dilatateurs* ; & les autres, *Constricteurs*.

§. 4.

De l'Os Hyoïde.

Nous avons déjà vu que le larynx étoit appuyé par son extrémité supérieure sur l'os *hyoïde* ; (Planche I. lettre F. & Planche II.) & que cet os est à la base de la langue : comme il sert à tous les mouvemens du larynx & de la langue, nous ne saurions nous dispenser d'en parler.

Il tire son nom de sa ressemblance avec la lettre *U*, que les Grecs prononçoient *Y* : il est composé de trois pièces, séparées dans le fœtus, & réunies dans les adultes, mais de façon que la marque de leur soudure paroît toujours. La pièce du milieu porte le nom de *base* ; les deux branches, celui de *cornes*. Il tient, par des ligamens très-forts, à la langue, au larynx, à la mâchoire inférieure ; au sternum, &c. Outre les muscles du larynx & de la langue, qui sont attachés à l'hyoïde par une de leurs extrémités, il en reçoit cinq autres de chaque côté, au moyen desquels il se prête à tous les mouvemens du gosier.

§. 5.

De la Glotte.

Il ne nous reste, pour achever tout ce qui a rapport au larynx, qu'à examiner la glotte, cette ouverture par laquelle l'air en sort.

La glotte est formée par des ligamens demi-circulaires qui sont attachés,

d'un côté au thyroïde, & de l'autre aux arytenoïdes : ces ligamens, unis à leur extrémité, ne laissent entr'eux qu'un très-petit espace au haut du larynx ; & c'est cet espace qu'on appelle *la Glotte*.

Chacun de ces ligamens ou muscles demi-circulaires, est plié en double sur lui-même, & renferme un paquet de fibres qui tient, d'un côté, à la partie antérieure du larynx, & de l'autre à sa partie postérieure.

Ces filets, qui dans leur état de relaxation forment chacun un petit arc allongé en ellipse, deviennent plus longs & moins courbes à mesure qu'ils s'étendent ; de sorte que dans leur plus grande contraction, ils sont capables de former deux lignes droites qui se joignent si exactement & d'une maniere si serrée, qu'il ne sauroit passer entr'elles un seul atome d'air qui partiroit des poumons, quelque gonflé qu'il pût être ; & quelques efforts que fissent tous les muscles du bas-ventre contre le diaphragme, & le diaphragme lui-même contre ces deux ligamens, qu'on peut appeller *les lèvres de la Glotte*.

Ce sont les différentes ouvertures de ces muscles ou lèvres qui produisent les différens tons de la musique vocale.

Plus ces lèvres sont écartées l'une de l'autre, & plus le ton est grave ; il devient aigu, à mesure qu'elles se rapprochent par leur contraction.

§. 6.

Du Systême de M. Ferrein, sur la maniere dont la Glotte contribue à la voix.

Les Anatomistes & les Physiciens, à la tête desquels on doit placer M. Dodart, de l'Académie des Sciences (1), n'attribuoient les effets de la glotte relativement à la voix, qu'à la propriété par laquelle elle se resserre & se dilate, & d'où résulte plus ou moins de vitesse dans l'air qui en sort, jusqu'à ce que M. Ferrein eût fait des expériences qui le conduisirent à un systême beaucoup plus précis (2). Il regarde les lèvres de la glotte comme deux rubans formés de fibres tendineuses très-élastiques, que l'air fait frémir en sortant du larynx ; ce qui produit la voix ; semblable en cela aux vibrations sonores d'un instrument de Musique lorsqu'on en pince les cordes. Aussi Ferrein se crut-il en droit d'appeller les lèvres de la glotte, *cordes vocales*. Il compare l'air

(1) Nous reviendrons plus bas au systême de ce savant Physicien.

(2) On peut voir dans les Mémoires de l'Acad. des Sc. pour l'ann. 1741. p. 409. & suiv. celui qu'il composa à ce sujet, intitulé, *de la formation de la voix dans l'Homme.*

qui les choque, aux plumes qui pincent les cordes du clavecin ; la colonne d'air qui pousse dans la glotte celle qui la précède, tient lieu du sautereau qui fait monter la languette & les plumes ; tandis que l'action de la poitrine ou des poumons, fait l'office des doigts & des touches qui élèvent le sautereau. On peut voir dans le Mémoire où cet habile Anatomiste expose ces principes, les expériences dont il les appuie, & la maniere dont ces cordes vocales font entendre l'octave, la quinte, la tierce, &c.

Flatté de sa découverte, il crut avoir trouvé *un instrument nouveau également inconnu aux Anatomistes & aux Musiciens*, (ce sont ses termes,) & tout *à la fois instrument à corde & à vent.* Il n'en tira cependant pas tout le parti qu'il pouvoit, parce qu'il se borna à expliquer uniquement par ce moyen la formation de la voix. La nature des corps dont il se servit pour ces expériences, dut même nécessairement l'induire en erreur : comme ces corps n'étoient plus animés, il ne pouvoit en tirer de sons éclatans que par le rétrécissement de la glotte. Mais l'air ne devient pas sonore uniquement par le plus ou le moins d'ouverture de la glotte ; le frémissement qui se fait alors dans toutes les parties de la glotte, le trémoussement de tous ses muscles, leur choc avec l'os hyoïde qui s'élève & qui s'abaisse, la répercussion que l'air éprouve par les parois de la bouche, &c. sont autant de causes qui contribuent à rendre l'air sonore, & aux variétés qu'on y remarque : mais ces phénomènes ne peuvent avoir lieu sur des corps roides & inanimés.

C'est ce qu'avoit bien apperçu un Médecin Suisse qui vivoit au commencement de ce siècle. Il fit voir dans un Ouvrage Latin sur la voix (1), que ce n'est pas une plus petite ou une plus grande ouverture du larynx qui modifie la voix : « car si cela étoit, dit il, pourquoi cesserions-nous d'avoir de la voix » quand nous sommes fort enrhumés ? En effet, nous pouvons alors, comme » auparavant, ouvrir & fermer le larynx. Ce qui modifie donc la voix, c'est » le trémoussement qui se fait dans les cartilages du larynx & de la trachée-» artère, & qui dépend des os, des muscles & des nerfs de la poitrine & de » la tête. Le trémoussement dont on parle, ressemble à celui qu'on produit

(1) Traité de la Parole, où l'on explique non-seulement en quoi consiste la voix humaine & comment elle se forme mais où l'on donne aussi des moyens pour faire parler les sourds & muets, en Latin, &c. par Jean-Conrard AMMAN, Médecin de Schaffouse, & dont il s'est fait plusieurs Editions ; la premiere en 1892. & la derniere, du moins que je connoisse, à Leyde, en 1740.

» dans un verre, ſur les bords duquel on conduit le doigt avec quelque ef- » fort ». Il le compare auſſi au bruit que font divers inſectes en volant, & qui eſt cauſé par un mouvement très-rapide des muſcles de la poitrine, & non par celui des ailes. Il auroit pu donner encore pour exemple le chant de la bruyante Cigale, qui n'a point d'autre cauſe que le jeu des muſcles. Il en eſt de même d'une eſpèce de Coq de bruyere de l'Amérique Septentrionale, dont on entend à un très-grand éloignement le cri, produit par le mouvement des muſcles que met en jeu l'agitation des ailes.

Le trémouſſement qui produit la voix eſt tel, qu'on peut le ſuivre & du doigt & des yeux ; & connoître par lui ſeul, ſans le ſecours de l'oreille, les lettres qu'on prononce ; c'eſt un avantage que ne négligeoit pas ce Médecin, &. dont il tiroit un grand parti pour apprendre à parler aux ſourds & aux muets. Ajoutons à toutes ces cauſes la propriété qu'on obſerve dans le larynx, de monter & de deſcendre avec la trachée-artère. Car à meſure qu'il monte, les cartilages auxquels ſont liées les extrémités des cordes vocales, s'éloignent les uns des autres, & donnent à ces cordes des dégrés de tenſion proportionnés à leurs allongemens : d'où réſultent des oſcillations plus promptes & des ſons plus aigus. Plus le larynx monte, & plus le ſon devient grave ; comme on peut s'en aſſurer avec le ſecours des doigts & même des yeux, tous ces mouvemens du larynx étant très-ſenſibles à l'extérieur. Auſſi cette cauſe des ſons aigus & des ſons graves n'a pas échappé à Ferrein, & on la fit bien valoir dans un Ouvrage fondé entiérement ſur ſon ſyſtême, & qui parut long tems après (1). L'Auteur de Schaffouſe que nous venons de citer, l'avoit déjà indiquée (2).

Peut-être même ſeroit-on fondé à dire que les fibres tendineuſes & élaſtiques qui compoſent les cordes vocales, ne ſont pas miſes également en jeu, toutes les fois que l'air agit ſur la glotte : qu'on peut les conſidérer elles-mêmes comme autant de cordes qui ne ſont pas ébranlées par un même dégré de force ; que telle produit par ſon trémouſſement le ton aigu ; telle autre, le ton grave, &c. C'eſt alors qu'on pourroit appeller avec raiſon la glotte, un inſtrument à cordes ; & expliquer tous les phénomènes auxquels elle donne lieu.

Cette idée s'accorderoit très-bien avec l'obſervation du célèbre MAIRAN,

---

(1) L'Art ou les Principes Philoſophiques du Chant, par M. BLANCHET, *in-12*. Paris 1756. Chap. IV. qui traite de la Génération des Sons Primitifs.

(2) *Ubi ſuprà*, *pag.* 37.

qui, dans ſon Mémoire ſur la propagation du ſon (1), avance comme un fait connu, que les *tons* naiſſent des vibrations d'un corps ſonore qui ébranle l'air par le plus ou le moins de parties ſonores qui ſont miſes en mouvement: & qui affirme, d'après de grands Anatomiſtes, que la portion de l'oreille qu'on appelle *limaçon*, & qui eſt comme la caiſſe dans laquelle ſe propage le ſon, renferme une infinité de petits filets pareils à autant de cordes de différentes longueurs, qui ſont ébranlées ſuivant les divers rapports & les diverſes vibrations de tous les tons poſſibles.

Mais s'il a fallu que l'oreille fût compoſée de différentes cordes pour recevoir les diverſes impreſſions de l'air; & ſi l'air lui-même peut être conſideré comme l'aſſemblage d'une infinité de particules de différente élaſticité, qui ne ſont mues que par les tons avec leſquels elles ont quelque analogie, n'eſt-il pas naturel de ſuppoſer, & cette même analogie ne le demande-t-elle pas, que la glotte eſt compoſée de fibres diverſes, qui par leurs différens tons ébranlent ces diverſes particules de l'air, leſquelles ébranleront à leur tour les diverſes cordes dont l'oreille eſt compoſée? Sans cela, l'analogie ſeroit interrompue, & l'effet, plus étendu que la cauſe; tandis que par ce principe, tout eſt accord, le corps ſonore, l'air qui en tranſmet les ſons, l'oreille qui les reçoit.

§. 7.

Modifications que la voix reçoit dans la Glotte même.

Tel eſt l'artifice merveilleux avec lequel ſe produit la voix, qu'elle prend toutes les modifications néceſſaires pour remplir les vues auxquelles elle eſt deſtinée, & que nous pouvons à notre gré la fortifier, l'affoiblir, l'accélérer, la ralentir, la rendre ſéche ou moëlleuſe, roulante, ſiflante, chantante.

Ces effets, quelque variés qu'ils ſoient, dépendent uniquement de la maniere dont nous ménageons l'air au paſſage de la glotte.

Le laiſſons-nous échapper avec plus ou moins de force? la voix en eſt plus forte ou plus douce.

Si le mouvement en eſt accéléré ou ralenti, il en naît des ſons lents ou vites.

Si l'ouverture de la glotte eſt plus ou moins reſſerrée, il en naît des ſons graves ou aigus.

(1) Dans les Mémoires de l'Acad. des Sc. ann. 1737.

Cette faculté que nous avons de modifier à notre gré la voix, est pour nous la source d'une infinité d'avantages, parce que la voix se prête à tous nos besoins avec une si grande précision, qu'elle en devient une vive peinture à laquelle on ne peut se méprendre.

Est-on, par exemple, loin ou près ? on donne à la voix plus de force ou plus de douceur. Veut-on repousser ou attirer, censurer ou louer, effrayer ou caresser ? on rend sa voix rude ou affectueuse.

A-t-on besoin d'un prompt secours, ou est-on agité de mouvemens qui se succèdent avec rapidité ? les poumons agités font sortir l'air avec vitesse, & les sons se pressent à la suite les uns des autres. Est-on moins ému, ou est-on d'un caractère tranquille ? les sons se pressent moins ; ils naissent à de plus longs intervalles : telle est la différence entre deux Fleuves, dont l'un coule majestueusement sur un terrein uni, tandis que l'autre roule ses flots tumultueusement sur un terrein dont le plan incliné change à chaque instant, & ne leur laisse aucun point d'appui.

De la combinaison de ces divers élémens, naissent divers procédés, qui étendent, de la maniere la plus agréable, les jouissances des hommes, & qu'ils doivent à l'instrument vocal dont ils sont possesseurs.

C'est ainsi que, par un juste mêlange de sons lents & vites, on vit naître la Poësie, fondée sur le mouvement & sur la nature des sons.

Par le mêlange des sons forts & doux, élevés ou abaissés, vifs ou affectueux, le discours se revêt de tout ce que l'expression a de plus énergique & de plus touchant, & l'art oratoire lui prête ses couleurs, sa pompe & ses charmes.

Des modulations dont le larynx est susceptible, se forme le Chant, qui consiste dans une suite d'intonations variées, étendues, & que mesurent des intervalles réglés.

On augmente même à l'infini les effets du chant, par le mélange des voix ou des instrumens graves & aigus.

Et rien encore de tout cela n'est la Parole.

Ces diverses modifications de la voix ont été analysées avec tant d'exactitude par un Auteur distingué, que mes Lecteurs me sauront gré de rappeller ici les propres termes qu'il emploie. C'est au sujet de la déclamation théâtrale des Anciens qu'il s'exprime ainsi, d'après les vues de M. DODART.

» La déclamation théâtrale (1) étant une imitation de la déclamation natu-

(1) M. DUCLOS, dans son Mémoire *sur l'Art de partager l'action théâtrale, & sur celui de noter la déclamation*, qu'on prétend avoir été en usage chez les Romains ; & qui se

» relle ,, je commence par définir celle-ci. C'eſt une affection ou modification que la voix reçoit lorſque nous ſommes émus de quelque paſſion , & qui annonce cette émotion à ceux qui nous écoutent ; de la même maniere que la diſpoſition des traits de notre viſage, l'annonce à ceux qui nous regardent.

« Cette expreſſion de nos ſentimens eſt de toutes les Langues ; & , pour tâcher d'en connoître la nature , il faut, pour ainſi dire, décompoſer la voix humaine , & la conſidérer ſous divers aſpects.

« 1°. Comme un ſimple ſon , tel que le cri des enfans : 2°. comme ſon articulé , tel qu'il eſt dans la parole : 3°. dans le chant , qui ajoute à la parole la modulation & la variété des tons : 4°. dans la déclamation , qui paroît dépendre d'une nouvelle modification dans le ſon & dans la ſubſtance même de la voix ; modification differente de celle du chant & de la parole , puiſqu'elle peut s'unir à l'une & à l'autre, ou en être retranchée.

« La voix, conſidérée comme un ſon ſimple , eſt produite par l'air chaſſé des poumons , & qui ſort du larynx par la fente de la glotte. Le ſon eſt encore augmenté par les vibrations des fibres qui tapiſſent l'intérieur de la bouche & le canal du nez.

« La voix qui ne ſeroit qu'un ſimple cri, reçoit en ſortant de la bouche (1) deux eſpèces de modifications qui la rendent articulée , & font ce qu'on nomme la Parole: .....

« La Parole eſt ſuſceptible d'une nouvelle modification , qui en fait la voix de chant (2). Celle-ci dépend de quelque choſe de différent, du plus ou du moins de viteſſe , & du plus ou du moins de force de l'air qui ſort de la glotte & paſſe par la bouche. On ne doit pas non plus confondre la voix du chant ,

---

trouve dans les Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Let. Tom. XXI *in*-4°. & XXXVI *in*-12. Le Mémoire de M. Dodart, qui ſert de fondement aux idées de M. Duclos, ſe voit dans les Mém. de l'Acad. des Sc. ann. 1706. & a pour objet la Cauſe Phyſique de la différence des Tons & des Sons.

(1) Expreſſion inexacte. Ce n'eſt pas en ſortant de la bouche ; car alors la voix n'eſt plus au pouvoir de celui qui la produit : il falloit dire, en ſortant de la glotte, ou dans la bouche.

(2) Autre inexactitude. Ce n'eſt pas la parole , mais la voix qui eſt ſuſceptible de cette nouvelle modification , puiſqu'il y a du chant ſans parole : auſſi l'Auteur a été forcé de s'exprimer dans la phraſe ſuivante d'une maniere qui contredit ce qu'il vient d'avancer, en affirmant que la voix de chant dépend de quelque choſe de différent : elle ne dépend donc pas de la parole.

avec

» avec le plus ou le moins d'élévation des tons, puiſque cette variété ſe remarque dans les accens de la prononciation du diſcours ordinaire. Ces différens tons ou accens dépendent uniquement de l'ouverture plus ou moins grande de la glotte.

» En quoi conſiſte donc la différence qui ſe trouve entre la parole ſimple & la voix du chant ?

» Les anciens Muſiciens ont établi, d'après Ariſtoxene, 1°. que la voix de chant paſſe d'un degré d'élévation ou d'abaiſſement à un autre degré, c'eſt-à-dire, d'un ton à l'autre, par *ſaut*, ſans parcourir l'intervalle qui les ſépare ; au lieu que celle du diſcours s'abaiſſe par un mouvement continu : 2°. que la voix de chant ſe ſoutient ſur le même ton, conſidéré comme un point indiviſible ; ce qui n'arrive pas dans la ſimple prononciation.

» Cette marche par ſaut & avec des repos, eſt en effet celle de la voix de chant. Mais n'y a-t-il rien de plus dans le chant ? Il y a eu une déclamation tragique, qui admettoit le paſſage par ſaut d'un ton à l'autre, & le repos ſur un ton. On remarque la même choſe dans certains Orateurs ; cependant cette déclamation eſt encore différente de la voix de chant. M. Dodart, qui joignoit à l'eſprit de diſcuſſion & de recherche, la plus grande connoiſſance de la Phyſique, de l'Anatomie & du jeu méchanique des parties du corps, avoit particuliérement porté ſon attention ſur les organes de la voix. Il obſerve, 1°. que tel homme dont la voix de parole eſt déplaiſante, a le chant très-agréable, ou au contraire ; 2°. que ſi nous n'avons pas entendu chanter quelqu'un, quelque connoiſſance que nous ayons de ſa voix de parole, nous ne le reconnoîtrons pas à ſa voix de chant.....

» Il découvrit que la différence entre les deux voix, vient donc de celle qu'il y a entre le larynx aſſis & en repos ſur ſes attaches dans la parole, & ce même larynx ſuſpendu ſur ſes attaches en action, & mû par un balancement de haut en bas & de bas en haut. Ce balancement peut ſe comparer au mouvement des oiſeaux qui planent, ou des poiſſons qui ſe ſoutiennent à la même place contre le fil de l'eau. Quoique les aîles des uns & les nageoires des autres paroiſſent immobiles à l'œil, elle ſont de continuelles vibrations ; mais ſi courtes & ſi promptes, qu'elles ſont imperceptibles.

» Le balancement du larynx produit dans la voix de chant une eſpéce d'ondulation qui n'eſt pas dans la ſimple parole. L'ondulation ſoutenue & modérée dans les belles voix, ſe fait trop ſentir dans les voix chévrotantes ou foibles. Cette ondulation ne doit pas ſe confondre avec les cadences & les roulemens, qui ſe font par des changemens très-prompts & très-délicats de l'ouverture de la

» glotte, & qui ſont composés de l'intervalle d'un ton & d'un demi-ton «.

De ces principes, M. Duclos inféroit, 1°. l'impoſſibilité de noter les tons déclamatoires, quoiqu'on note ceux d'un chant muſical, ſoit parce qu'ils ne ſont pas fixes & déterminés, ſoit parce qu'ils ne ſuivent pas les proportions harmoniques, ſoit enfin, parce que le nombre en ſeroit infini: 2°. l'inutilité dont ſeroient ces notes, qui ſerviroient, tout au plus, à conduire des Acteurs médiocres, en les rendant plus froids qu'ils ne le ſeroient en ſuivant la Nature: & tel étoit encore le ſentiment de M. Racine (1).

Mais les principes d'après leſquels ces deux ſavans Académiciens tiroient cette conſéquence, n'étoient-ils pas trop reſſerrés? Quelque talent qu'on ait, on fait toujours mieux lorſqu'on peut ſuivre une route ſûre; & certainement, le nombre des ſignes néceſſaires pour noter la déclamation ne ſauroit être infini, ni même très-étendu.

Peut-être n'eſt-on pas aſſez avancé actuellement dans les connoiſſances morales, pour noter la déclamation comme on note le chant. Mais qui oſera fixer à cet égard les bornes de l'Eſprit humain? Et ſi jamais on trouve un moyen de faire connoître avec préciſion le degré d'élévation & de ton qu'il faut employer dans chaque portion de la déclamation, cette juſteſſe ne la rendra-t-elle pas infiniment agréable? & ne diminuera-t-elle pas le nombre des médiocres Orateurs, ſans changer les grands Orateurs en *ſimples Marionnettes*, comme l'ont ſuppoſé ces ſavans Académiciens, puiſqu'il leur reſtera le goût & les charmes de l'expreſſion, avec leſquels ils exécuteront ces notes d'une maniere toujours neuve & toujours agréable (2)?

---

(1) Mémoire ſur la Déclamation Théâtrale des Anciens, à la ſuite de celui de M. Duclos.

(2) Ceux qui aiment ces ſortes de diſcuſſions, liront avec plaiſir le Chapitre IX. du neuviéme Mémoire de la Biblioth. Grammat. de M. Changeux, *in-12*. Par. 1773, où il traite de l'Art de noter la déclamation.

CHAPITRE VII.

Méchanisme de l'Instrument Vocal pour produire la voix parlante, ou de parole.

AFIN que la voix pût recevoir d'autres modifications, outre celles dont nous venons de parler; qu'elle pût devenir parlante ou articulée, il fallut que l'instrument vocal contînt des organes différens de ceux qu'il nous a offerts jusqu'ici, & que la voix, au sortir de la glotte, pût recevoir une nouvelle élaboration, prendre des formes diverses.

Aussi n'avons-nous encore décrit qu'une portion de l'instrument vocal; il nous en reste une autre qui n'est pas moins intéressante, & dont les effets sont encore plus variés & plus surprenans. C'est celle qui est formée par la cavité entiere de la bouche; c'est la caisse de l'instrument vocal, qui, par sa fabrique & par les divers organes dont elle est composée, donne lieu à toutes ces modifications de la voix, qui la rendent propre à former les divers Langages répandus sur la Terre, & à peindre, de la maniere la plus exacte & avec les couleurs les plus agréables, toutes nos idées, & tous les Êtres qu'elles nous font connoître.

§. I.

De la Luette.

Le premier objet que rencontre l'air en sortant de la glotte, est la *cloison*, ou le VOILE du palais. C'est une toile musculeuse, qui s'ouvre & se ferme pour le passage de l'air, de même que pour celui des alimens.

Cette cloison forme sur la racine de la langue une arcade, du milieu de laquelle descend un cylindre, qui ressemble, par sa forme & par sa grosseur, au petit bout du doigt d'un enfant : on l'appelle la LUETTE. Cette partie tient au bord libre du voile, & suit tous ses mouvemens, sans en avoir aucun qui lui soit propre ; sa substance est spongieuse, & on n'y voit aucune fibre charnue.

L'arcade mobile d'où dépend la luette, se termine de chaque côté par deux arcs ou segmens, qui s'écartent l'un de l'autre en s'éloignant de la luette. Les deux antérieurs se terminent à la langue, & les deux postérieurs à une toile

charnue, destinée à la conduite des alimens, & qu'on appelle PHARYNX. Ces quatre arcs ou segmens portent le nom de PILIERS du voile. La luette peut donc être comparée à une cloche suspendue entre quatre colonnes; & elle doit servir à briser l'air à la sortie de la glotte, à le partager, afin qu'il se distribue plus également dans toute la capacité de la bouche, & qu'il puisse mieux en être modifié: elle sert aussi à empêcher que l'air qu'on respire frappe la glotte trop rudement, ou qu'il ne monte en trop grande quantité dans les narines.

Cette arcade a trois muscles de chaque côté.

Près de-là sont deux grandes ouvertures appellées nazales, parce qu'elles communiquent au NEZ, qui est ainsi un des canaux de l'instrument vocal, & qui fait partie de ses organes.

§. 2.

Du Palais.

Lorsque la voix a passé par-dessous les arcades du voile, & qu'elle a frappé contre la luette, elle frappe contre la voûte de la bouche; cette voûte qu'on appelle le PALAIS, & qui est terminée par les dents supérieures. La forme concave du palais, le rend propre à rassembler l'air qui sort de la glotte, & à le réfléchir; tandis que les dents, par leur dureté & par leur élasticité naturelle, en augmentent les vibrations & la force.

§. 3.

Des Lèvres.

La voix rencontre enfin les LÈVRES, qu'on peut appeller la *porte extérieure de l'instrument vocal.* Leur dextérité & leurs mouvemens divers, contribuent beaucoup à varier les sons de la voix; tandis que, par leur forme agréable & leur beau coloris, elles ornent l'instrument vocal, embellissent le visage, & sont elles-mêmes le siége du soufire & de la persuasion.

§. 4.

De la Langue.

Dans cette enceinte formée par les lèvres, par le palais, par son voile & par le dessous du visage, se promène en liberté un organe essentiel a la parole, & qui a donné son nom à tout ce qui est du ressort de celle-ci, la LANGUE,

agent général du discours, qui par sa souplesse se prête à toute la rapidité de la pensée ; qui par sa flexibilité est susceptible d'une infinité de formes différentes d'où naissent autant de modifications de la voix ; & qui tempere, par son humidité, la trop grande vitesse de l'air. Quelque nombreux que soient ces avantages, la langue en fournit encore un autre, qui fait de l'instrument vocal, un instrument absolument différent de tous les autres. Dans un instrument quelconque, composé d'une caisse, les deux fonds, le supérieur & l'inférieur, sont toujours à égale distance l'un de l'autre ; quand une fois la caisse est faite, on ne peut plus les rapprocher ni les éloigner l'un de l'autre. Il n'en est pas ainsi de l'instrument vocal ; composé aussi de deux fonds, l'on voit la distance qui est entr'eux augmenter & diminuer à volonté, par la propriété qu'a la langue de se rapprocher du palais ou de s'en éloigner, de s'élever ou de s'applatir. Ainsi la voix se répand quelquefois majestueusement dans un vaste palais, quelquefois elle est resserrée entre deux fonds qui lui laissent à peine un passage ; tour-à-tour libre & gênée, elle est tantôt douce & lente, tantôt impétueuse & sifflante.

Arrivée enfin sur les bords des lèvres, elle s'échappe & s'enfuit, sans que celui qui l'a produite, puisse avoir désormais aucun empire sur elle.

La langue & les lèvres étant ainsi destinées à produire une multitude de mouvemens divers, ont dû avoir nécessairement à leur service un très-grand nombre de muscles différens, afin de survenir à tous ces mouvemens ; & l'on ne sauroit se dispenser de connoître ces ressorts, afin de se former une idée des causes de ces mouvemens & de pouvoir les diriger dans l'occasion. Nous ne saurions donc en passer la description sous silence ; on aura en même tems de nouveaux sujets d'admirer la magnificence & la sagesse avec laquelle la Nature a pourvu jusques dans les plus petits objets à la perfection de l'instrument vocal, & à celle du corps dont cet instrument fait une partie si considérable & si utile.

§. 5.

Des Muscles qui servent à cette portion de l'Instrument Vocal, & 1°. Muscles de la langue.

Les mouvemens de la langue s'operent au moyen de deux sortes de muscles, les uns qui lui sont communs avec l'os hyoïde, & qui en sont appellés Hyoïdiens ; les autres, qui lui sont propres.

Les muscles hyoïdiens sont au nombre de cinq de chaque côté. Tenant

tous par une de leur extrémité à l'os hyoïde, ils aboutissent de l'autre, le premier à la mâchoire, le second au menton, le troisiéme à l'os de la temple, le quatriéme à l'omoplate, & le cinquiéme au sternum, à cet os qui s'étend sur le devant de la poitrine & de l'estomac.

Les muscles propres à la langue sont au nombre de trois de chaque côté, & on les appelle Glosses, du nom Grec de la langue; on les distingue l'un de l'autre, en y ajoutant le nom de la partie à laquelle tient leur autre extrémité.

Le premier vient de la face interne du menton, & en est appellé *genio-glosse*; passant ensuite vers la base de la langue derriere le frein, il se répand dans toute l'épaisseur de celle-ci; ce muscle est très-considérable.

Le second vient de l'os hyoïde & se perd à la base de la langue; il en est appellé *hyo-glosse*.

La troisiéme naît de l'extrémité de l'os de la temple, appellée *style*, & se porte obliquement vers la base de la langue où il se divise en deux branches, dont l'une se termine à la pointe de la langue & l'autre à sa base. On voit sans peine que ce muscle porte le nom de *stylo-glosse*.

Le muscle *genio-glosse*, & son semblable placé près de lui, réunissent un grand nombre d'usages Par leurs fibres droites, & qui aboutissent à la base de la langue, ils donnent à celle-ci la facilité de sortir de la bouche, & celle d'y rentrer, & de se retirer, au moyen de ses fibres recourbées. C'est encore par eux que la langue peut se creuser en forme de goutière dans toute sa longueur, & se rétrécir.

Par le moyen du *hyo-glosse*, elle peut se raccourcir, tourner sa pointe en bas, la courber en haut, la faire passer par dessus les lèvres.

Le *stylo-glosse* lui donne le moyen de se porter obliquement entre les dents & la joue.

Muscles communs aux Lèvres.

Les muscles des lèvres se divisent en trois classes, suivant la nature de leurs mouvemens. 1°. Les muscles *communs* aux deux lèvres, & qui les font mouvoir à la fois.

2°. Les muscles propres à la lèvre supérieure, & qui ne font mouvoir qu'elle; & 3°. les muscles propres à la lèvre inférieure (Planche III).

Trois muscles principaux font mouvoir les deux lèvres, outre quelques autres moins considérables. Ces trois muscles sont l'*orbiculaire*, le *buccinateur* & le *grand zygomatique*.

C'eſt de l'*orbiculaire* (c'eſt-à-dire le rond) que dépend l'épaiſſeur des deux lèvres; il les forme même en grande partie, au moyen de ſes fibres répandues dans chaque lèvre, qui ſe rencontrent & ſe croiſent vers l'angle de la bouche. C'eſt lui qui, par ſa forme circulaire, donne à la bouche la forme ronde qui l'embellit. La plûpart de ſes fibres ſe terminent à la peau, tandis que les autres ſe confondent avec les autres muſcles des lèvres.

Le *buccinateur* (Pl. III. Lett. Q,) qui prend ſon nom de *bucca*, la joue, eſt un muſcle aſſez large qui forme l'intérieur des joues, ou qui eſt colé à la membrane de la joue. Il vient du bord alvéolaire des deux dernieres dents molaires d'en haut, & d'une portion de la mâchoire inférieure, & aboutit à l'angle de la bouche: il a la forme d'un quarré irrégulier.

Le *grand zygomatique* (Ib. Lett. F,) vient de l'os zygoma ou pométe, de cet os qui forme la partie ſaillante de la joue. C'eſt un muſcle grêle, & qui aboutit obliquement à la peau, au point où les lèvres s'uniſſent. Il a une forte adhérence au buccinateur, qui le couvre.

Muſcles de la Lèvre ſupérieure.

Elle en a trois de chaque côté à ſon ſervice. 1°. Le *petit zygomatique* (Ib. G;) il eſt plus grêle que le grand, au-deſſus duquel il eſt ſitué. Il s'étend depuis le muſcle orbiculaire des paupières, juſqu'à un autre muſcle qu'on appelle *inciſif*, & dont nous allons parler d'abord après celui qui ſuit.

2°. Le *canin*. Celui-ci eſt attaché par une extrémité à la mâchoire ſupérieure, au-deſſus de la dent canine. Il deſcend un peu obliquement, en ſe croiſant avec l'extrémité inférieure du grand zygomatique, qui le couvre à cet endroit; & il aboutit à l'extrémité de l'arcade ſupérieure de l'orbiculaire.

3°. L'*inciſif* (Ib. K.) Celui-ci ſert à relever la lèvre ſupérieure & à dilater les narines. Par une de ſes extrémités, il avoiſine les dents inciſives, dont il prend ſon nom; de l'autre, il tient à l'orbiculaire des paupières, & à la pométe ou zygoma. Ce muſcle eſt très-composé, & a une forme triangulaire.

Muſcles de la Lèvre inférieure.

Le premier de ces muſcles eſt le *triangulaire* (Ib. S.) Il eſt attaché par une large extrémité à la face externe de la baſe de la mâchoire inférieure, d'où il remonte en ſe rétréciſſant en maniere de triangle un peu recourbé; il ſe gliſſe enſuite vers les extrémités du buccinateur & du grand zygomatique, & ſe termine à l'union des deux lèvres.

La *houpe du menton* (Ib: n°. 2.) eſt un autre muſcle de la lèvre inférieure; qu'on a, mal-à-propos, appellé le *quarré*, comme le démontre M. LIEUTAUD (1). C'eſt un muſcle charnu qui occupe tout l'eſpace qui eſt entre la lèvre inférieure & la baſe du menton : il vient des inégalités de la foſſe du menton, immédiatement au-deſſous des gencives. Les fibres qui le compoſent forment toutes enſemble une houpe muſculeuſe; celles du centre s'élevent perpendiculairement, & vont aboutir à la peau qui les couvre; celles des côtés ſe répandent, comme des rayons, vers les parties voiſines.

Enfin, le *peaucier* (Ib. n°. 7.) eſt un grand muſcle de la peau qui couvre toute la partie antérieure du col, & qui s'étend juſqu'à l'angle de la bouche.

Tous ces muſcles aboutiſſent également à l'angle de la bouche. Là, preſſés les uns contre les autres, ils forment un tiſſu ſi ſerré & ſi délié, que les Anatomiſtes les plus habiles ne peuvent venir à bout de les démêler: & cependant, chaque muſcle y conſerve ſon mouvement propre; enſorte que les lèvres s'y prêtent à l'inſtant & ſans peine, ſans que, dans une ſi grande multitude, aucun muſcle nuiſe au ſervice de l'autre.

Leur connoiſſance eſt utile à la perfection d'un grand nombre d'Arts : elle ſert à l'Anatomiſte, au Phyſicien, au Méchanicien, au Peintre, tout comme au Grammairien; tous y puiſent la raiſon des mouvemens de la face & de leurs effets, & chacun y voit les changemens que doit produire dans l'enſemble l'action de chaque muſcle.

Leurs noms, à la vérité, paroiſſent fort étranges à ceux qui n'y ſont pas accoutumés, ou qui ne connoiſſent pas la Langue Grecque; mais ces noms ayant été conſacrés par les Anatomiſtes Grecs, ſe ſont tranſmis, avec leurs connoiſſances, à tous les Peuples qu'ils ont inſtruits : il en eſt ainſi de preſque tous les Arts. Dans tous, on a conſervé les mots inventés par les Grecs; ſoit parce qu'ils étoient beaucoup plus commodes que ceux qu'on auroit pu y ſubſtituer; ſoit parce qu'on ſe ſeroit fermé, ou rendu beaucoup plus difficile, l'intelligence des Anciens, ſi l'on avoit changé tous leurs termes d'Arts, ou ſi chaque Peuple en avoit inventé à ſa mode : ils n'auroient pu profiter réciproquement de leurs Ouvrages ſur ces objets, ſans un travail prodigieux & en pure perte. D'ailleurs, ce que ces noms ont d'obſcur ou d'embarraſſant, ſe corrige aiſément au moyen de l'Etymologie, qui fait ſentir vivement la raiſon de chacun, & qui les rend auſſi lumineux que s'ils avoient été puiſés dans notre propre Langue.

(1) Eſſais Anatomiques, p. 166.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Comment l'Homme fut conduit à l'usage de l'Instrument Vocal.

TEL est l'instrument admirable dont la Divinité fit présent à l'Homme quand elle le forma, & qui devoit lui servir à manifester ses sensations par des cris, ses plaisirs par le chant, ses idées par la parole ; réunissant en lui le cri des quadrupèdes, le chant des oiseaux, les conversations des Immortels.

§. 1.

Trois sortes de vies dans l'Homme.

Si l'on trouve dans l'Homme les mêmes propriétés que dans les autres Êtres, s'il végéte comme la plante, s'il se meut comme l'animal, & s'il en a les sensations, il a en lui une troisiéme vie, qui n'est ni la végétale, ni la vie animale ; la vie d'INTELLIGENCE, qui l'éléve si fort au-dessus de tous les Animaux, qu'il est impossible de les mettre en comparaison avec lui.

C'est ce qu'on n'a pas assez observé toutes les fois qu'on s'est occupé de la nature de l'homme ; sur-tout lorsqu'on a voulu décider si ce qu'on appelle AME, par rapport à l'homme, se trouvoit chez les animaux. Comment ne voyoit-on pas que les effets des sensations, différent infiniment des effets de l'intelligence ? Que si l'homme a une ame sensitive, au moyen de laquelle il exécute tout ce qu'exigent de lui ses besoins naturels, cette ame a, de plus, des facultés intellectuelles, fondées sur les sensitives, qui, lors même qu'elles ne se soutiennent que par le bien-être de celles-ci, les laissent infiniment loin par leurs opérations ? Les moyens par lesquels nous nous élevons d'une vérité à une autre, n'ont rien de commun, en effet, avec l'adresse nécessaire pour découvrir les alimens convenables à notre état, ou à éviter tout ce qui peut être funeste à notre vie animale.

Si l'on veut donc appeller du même nom le principe par lequel nous végétons, & qui consiste dans le mouvement du cœur ; le principe par lequel nous sommes animés, & qui se trouve dans la force nerveuse ; & le principe par lequel nous combinons les vérités les plus abstraites, & nous appercevons ce qui est caché sous les apparences du Monde visible ; principes qui constituent les trois

Ames que les Anciens admettoient chez les Hommes ; on pourra dire que les animaux jouissent des deux premiers, mais qu'ils sont totalement privés du troisiéme ; que semblables à nous à ces deux égards, tandis que nous sommes, avec eux, semblables à la plante au premier égard, ils nous sont aussi inférieurs, parce qu'ils sont privés du troisiéme, qu'ils sont supérieurs à la plante, privée de ce qu'ils ont de commun avec nous.

Telle est, en effet, la grande différence entre la vie animale & la vie végétale, entre la plante & l'animal, que celle-là ne peut ni rechercher, ni éviter ce qui lui est utile ; qu'elle ne connoît rien ; qu'elle n'apperçoit rien ; qu'elle ne peut apporter aucun changement à sa maniere d'être. Point de différence, à cet égard, entre un Chêne majestueux qui a bravé cinq cens hyvers, & la plante qui n'existe qu'un jour. Tels nous sommes, lorsque, livrés à un profond sommeil, toutes nos facultés différentes de la végétale reposent ; que notre corps ne vit que de cette derniere vie ; qu'il s'accroît en silence par la nourriture qu'il a prise. En vain, dans ce moment, on nous feroit du bien, on nous délivreroit de quelque danger ; nous n'en sentirions rien : aussi, sachant qu'alors nous serions la proie du premier qui voudroit se prévaloir de cet état sans défense, nous nous mettons à même de ne craindre les attaques de personne ; & les châtimens les plus sévères sont la juste récompense des Scélérats qui s'en prévalent.

La différence qui régne entre l'homme endormi, livré à la pure vie végétale, & l'homme éveillé, qui joint à cette vie celle des sensations & du mouvement, & par laquelle ce dernier est si supérieur au premier, cette même différence est celle qui regne entre la vie végétale & la vie animale. On peut même dire que la vie végétale de l'animal l'emporte sur la simple vie végétale, parce que les opérations de la vie animale se mêlent très-souvent dans l'animal avec les effets de la vie végétale, & viennent ainsi à leur secours.

L'on voit également autant & même plus de différence entre la vie animale de l'homme & ses facultés intellectuelles. Si la vie de sensation nous fait appercevoir le bien & le mal actuel, la vie intellectuelle nous apprend à préparer de loin ce qui est nécessaire pour rendre l'un permanent & toujours plus parfait, & pour nous préserver de ce qui nous nuiroit, ou pour en affoiblir les effets, si nous ne pouvons les prévenir. Elle nous apprend à vivre en société pour réunir nos efforts, & devenir, par le concours de tous, supérieurs aux maux qui nous accableroient si nous étions seuls. Nous lui devons les Arts & les Connoissances qui nous éclairent, parce qu'elle nous met en état de communiquer à nos semblables nos idées les plus profondes, afin qu'ils puissent & les suivre

& les perfectionner. Elle nous apprend sur-tout à voir au-delà de ce Monde de sensations, & à en appercevoir un intellectuel, infiniment au-dessus de celui-ci.

§. 2.

Chacune de ces Vies est accompagnée des organes qui lui sont nécessaires.

Mais point d'existence sans les organes qui lui sont nécessaires. Il a donc fallu qu'il se trouvât dans l'homme, des organes relatifs à ces trois sortes d'existence. Si le cœur, avec les artères & les veines, sert à la vie végétale; & si les nerfs, les muscles, & cette portion du cerveau qu'on appelle le corps calleux, servent, au moyen des esprits animaux, à la vie animale, aux sensations de toute espéce, tant agréables que désagréables, & à tous nos mouvemens, d'autres organes servent à la vie intellectuelle, & président à l'application de ces sensations & de ces mouvemens. Mais ces organes doivent participer de la nature de ces facultés intellectuelles; comme elles, ils doivent échapper aux sens, faits uniquement pour recevoir les impressions de ce qui est du ressort des sensations: ils doivent être connus uniquement par leurs effets.

§. 3.

Conséquences qui en résultent pour la parole.

Il a donc fallu que l'instrument vocal servît également à manifester & les effets de la vie animale ou nos sensations, & ceux de la vie intellectuelle ou nos idées: qu'il servît ainsi non-seulement au cri & au chant, mais sur-tout à la PAROLE.

Ne soyons donc étonnés ni de ce que l'Homme parle, ni de ce que les Animaux ne parlent pas. La Parole n'appartient en aucune maniere à la vie animale: aussi les Animaux qui ont à-peu-près les organes propres à la parole, n'en savent faire aucun usage d'eux-mêmes, parce qu'il leur manque l'intelligence, qui seule peut mettre en œuvre l'instrument vocal, dont la Parole est l'effet le plus précieux. Ainsi comme l'Homme crie, parce qu'il est doué de la vie animale, & non par un effet de son génie, de même il parle parce qu'il est doué de la vie intellectuelle. Celle-ci est le Maître qui lui apprend qu'il posséde un instrument propre à peindre toutes les idées dont il est occupé: tout comme il exprime, par le moyen du même instrument, les sensations qu'il éprouve. Il s'en apperçut par l'impulsion même de la Nature, de même qu'il sent par

elle toute l'étendue de ses forces : il prononça des sons articulés avec la même facilité qu'il chantoit ou qu'il crioit ; & une fois qu'il eût apperçu les propriétés de cet instrument ; il ne lui fut pas difficile d'en tirer le plus grand parti, d'en étendre les sons presqu'à l'infini, de peindre & d'analyser par son moyen toutes ses idées.

La Providence auroit manqué son but, si elle n'eût pas mis dans l'Homme cet instinct ; puisque la Parole est si essentielle à notre être, que nous ne faisons que languir lorsque nous en sommes privés, ou plutôt que nous ne pouvons plus vivre dans la société comme les autres Hommes, que nous y sommes sans en jouir.

Aussi ; est-ce un besoin indispensable pour nous de parler ; de-là, les efforts que font les enfans pour s'énoncer ; de-là, ceux des sourds & muets pour se faire entendre, quoiqu'ils n'ayent d'autre maître que la Nature ; & l'impatience des uns & des autres, lorsqu'on ne les comprend pas. De-là encore, les suites fâcheuses de la douleur & du chagrin, lorsque nous ne les exhalons pas par la parole ; l'empressement avec lequel nous faisons part aux autres de ce qui nous affecte agréablement ; le plaisir même avec lequel on écoute ceux qui brillent par l'art de la Parole. Ensorte que la Parole est pour l'Homme une source abondante d'agrémens de toute espéce.

Plus elle étoit précieuse, & plus le Créateur en a assuré les effets, par la multiplication des organes dont est composé l'instrument vocal : ainsi, quoiqu'ils soient tous utiles pour la perfection de la Parole, plusieurs d'entr'eux peuvent cependant se suppléer les uns par les autres ; l'on peut donc continuer de parler, quoique moins agréablement, lors même qu'on est privé de quelqu'un de ces organes. On a plus d'un exemple que la perte des lèvres & de la Langue même n'a pas empêché de parler ; & les Papiers Publics firent mention en 1763, d'une jeune personne de Nantes, qui avoit recouvré la parole, deux ans après avoir perdu la Langue par une suite de la petite vérole.

Ajoutons à toutes ces preuves, celles que nous fournissent la fléxibilité & la souplesse dont sont revêtus les organes de la parole, ensorte qu'ils s'ébranlent aussi-tôt que l'idée ; que nous les trouvons toujours prêts au besoin, quoique la plus grande partie de notre vie se passe à parler soit aux autres, soit à nous-mêmes ; & que plus l'ensemble de nos organes est délicat & fléxible, plus la parole nous devient aisée ; ensorte qu'on sera en général plus ou moins parlant, suivant qu'on aura un tempérament plus ou moins fort, des fibres plus ou moins aisées à mettre en mouvement.

Telle est encore quelquefois la force du besoin de parler, qu'elle écarte tous les obstacles qui en ôtoient l'usage. Le Fils de Crœsus, muet de naissance, voyant qu'un Soldat alloit faire périr ce Roi, éprouve un si violent desir d'exprimer toute l'horreur dont il est saisi, que sa langue se délie, & qu'il a le tems de crier, *arrête, c'est le Roi* (1). Æglé, Athlete de Samos, dut également la faculté de parler à la vive indignation dont il se sentit embrâsé en voyant la supercherie de celui qui tiroit au sort ceux qui devoient combattre dans des Jeux Sacrés auxquels il assistoit & dont il devoit être lui-même un des Acteurs: & il s'écrie dans son transport, *je te vois faire* (2). Qu'on ne mette point ceci au rang des fables, par le seul motif que les exemples en sont rares: les ressources de la Nature sont infinies, & il est très-concevable que des mouvemens violens écartent des obstacles accidentels qui s'opposoient au jeu des organes de la parole. N'a-t-on pas vu en Angleterre un jeune homme, également sourd & muet de naissance, acquérir l'usage de la parole par une crise qu'occasionna dans son cerveau un accès de fiévre (3)?

C'est donc par une suite de sa nature que l'homme parle, tout comme il marche par l'effet de ses organes. Les organes de la voix sont à ses ordres, comme ceux qui lui servent à se mouvoir; & une égale nécessité lui fait un besoin de l'usage des uns & des autres.

Les organes de la voix & leur usage, sont par conséquent une partie essentielle de l'homme; ils le distinguent des autres Êtres; ils constituent sa vie intellectuelle; ils font une portion glorieuse de ce *soufle de vie* dont la Divinité les anima: sans intelligence, l'organe subsistera; on s'en servira même comme les animaux, mais on ne peindra rien; on prononcera des sons, mais on ne parlera pas.

A la vérité, cette parole a ses degrés de perfection, comme tout ce qui est abandonné aux recherches des hommes; mais il ne s'agit pas ici de la perfection de la parole, mais uniquement de ce qui a conduit l'homme à parler: & notre tâche est remplie en faisant voir que l'homme a dû & a pu, dès l'instant qu'il exista, appercevoir en lui l'existence d'un instrument vocal; que cet instrument étoit susceptible de diverses modifications; que par elles, il pouvoit peindre ses idées à ses semblables, recevoir les leurs, doubler par-là ses jouissances.

---

(1) HÉRODOTE, Liv. I.

(2) AULUGELLE, Nuits Attiques, Liv. V. ch. 9.

(3) Transact. Philosoph. ann. 1707 p. 2469.

L'imperfection de cet instrument, dans quelques individus, & même dans quelques Nations, ne prouve rien contre ce que nous venons d'établir: quelques exceptions particulieres qui ne tombent pas même sur les principes généraux, ne peuvent leur nuire.

Afin que le langage primitif ne fût pas naturel à tous les Peuples, il faudroit qu'ils n'eussent pas les mêmes organes, les mêmes yeux, la même constitution, les mêmes besoins. Tandis qu'ils se ressembleront tous à cet égard, ils verront tous de même, ils penseront tous, ils s'énonceront tous de la même maniere.

CHAPITRE IX.

Autres Preuves que la manifestation des idées est essentielle à l'Homme; & à ce sujet, du GESTE.

§. I.

Divers moyens par lesquels l'Homme peint ses idées.

LA maniere dont la Divinité a pourvu à ce que les organes de la voix se suppléassent les uns par les autres, n'est pas la seule preuve qui établit qu'elle regarda la parole comme essentielle à l'homme, comme étant une portion de sa vie intellectuelle. Nous pouvons y ajouter la liaison intime qui regne entre la parole & l'ouie; & la facilité que nous avons de suppléer à la parole par l'écriture & par le geste.

Ajoutons-y encore l'avantage d'employer tous ces moyens à la fois, pour nous faire mieux comprendre; ensorte que tandis que nous peignons nos pensées à l'oreille par la parole, nous les peignons aux yeux par nos gestes; & nous pouvons les représenter en même tems par des traits qui offrent tout ce que nous allons dire.

Telle est en effet l'intelligence de l'Homme, qu'il peut manifester ses pensées non-seulement par la parole, mais encore par des signes extérieurs, non moins expressifs, tels que les gestes, ou les mouvemens des bras, de la tête, & des muscles du visage. Langue énergique, moins propre cependant à développer les idées que la parole, mais très-avantageuse pour donner

de la force à celle-ci, & pour réveiller l'attention ; & de la plus grande utilité pour suppléer à la parole, lorsque l'oreille & les organes de la voix se refusent à celle-ci.

§. 2.

Energie du Geste.

On diroit que celui qui a recours aux gestes, veut peindre par ses mouvemens les choses même qu'il dit, & les faire entrer, par tous les sens, dans l'esprit de ceux auxquels il s'adresse. Aussi en voyant ces mouvemens, ceux même qui n'entendent pas les paroles que ces mouvemens accompagnent, comprennent parfaitement ceux qui s'en servent.

C'est sur cette propriété qu'est fondé l'art du Pantomime, qui met en gestes la vie entiere des Hommes, tous les événemens qui arrivent sur le vaste Théâtre du Monde : & ces gestes ne renferment pas plus d'arbitraire que la parole, puisque sans cela on ne les comprendroit pas : il faut qu'ils ayent le plus grand rapport avec l'idée même qu'on veut peindre. L'habileté consiste à trouver ces rapports & à les rendre de la maniere la plus parfaite.

Ainsi, les gestes varient suivant les objets & suivant les passions qu'on veut peindre. Ils sont très-animés dans les passions vives, qui agitent & remuent fortement : ils sont lents & doux dans les situations tranquilles : il seroit absurde d'employer un geste effrayant pour désigner l'amitié, & un geste gracieux pour désigner la haine.

Ce langage est sur-tout employé, lorsqu'on est peu avancé dans une langue : car alors on fait arme de tout pour rendre sa pensée. Il est encore d'un très-grand usage dans les contrées où les esprits sont exaltés par la chaleur, & où le sang est toujours comme en fermentation.

Il n'est donc pas étonnant que chez les Orientaux on parle autant par ses gestes que par ses discours, & que les Italiens surprennent toujours les François par leurs gestes. C'est par cette même raison que dans le style énergique & oriental du Vieux Testament, les discours sont presque toujours mis en action, & accompagnés d'événemens allégoriques, peints comme s'ils avoient effectivement eu lieu. C'est par cette même raison que dans l'Iliade, les discours dont les Ambassadeurs sont chargés, se rendent toujours comme si la Personne qui les envoye parloit elle-même : ils en sont beaucoup plus animés, & on pouvoit infiniment mieux en rendre tous les gestes.

Séparer ces récits orientaux de leur ensemble & de ces gestes, c'est donc en faire disparoître toute la beauté ; c'est les dépouiller de leur énergie &

de leur chaleur ; c'est souvent même les rendre absurdes : c'est donc manquer à la vérité & à soi-même.

Ne soyons pas étonnés de ce que, dans une multitude d'occasions, la connoissance des gestes est nécessaire même pour entendre les mots prononcés ou écrits. Le discours devroit être aussi rapide que la pensée ; mais les mots exigent un tems très-long ; on en supprime donc le plus qu'on peut ; on ne peint son idée par la parole qu'à demi, tandis qu'on laisse au geste à suppléer ce qu'on omet ; l'on employe même des mots qui indiquent ce geste, avec autant d'exactitude que si on le voyoit des yeux même. De-là, nos mots démonstratifs, indicatifs, exclamatifs, interrogatifs, elliptiques, qui ont une si grande énergie, mais dont ils ne sont redevables qu'au geste qu'ils remplacent ; & dont la valeur seroit inexplicable sans ce rapprochement.

Ces gestes ne sont pas moins nécessaires lorsqu'on parle en public, qu'il faut de grands mouvemens pour faire impression sur une nombreuse Assemblée, qu'on est animé d'ailleurs par l'importance de son sujet, qu'on voudroit en pénétrer tous ses Auditeurs : alors on peint sa pensée autant par le geste que par la voix ; la réunion de ces moyens donne du corps à la pensée, la rend infiniment plus sensible, soutient l'Orateur lui-même, & réveille l'attention que réfroidiroient des mouvemens lents & uniformes. De-là, les gestes de l'Orateur sacré, ceux des Défenseurs de l'innocence & de la vertu dans les Temples de Thémis, ceux des Acteurs dont le but est d'exciter en nous la terreur ou la joie : gestes qui sont tous puisés dans la Nature ; & qui varient cependant à l'infini, suivant le genre des choses qu'on a à proposer & l'état de ceux qui les énoncent.

§. 3.

Son utilité pour se faire comprendre des sourds & muets.

C'est sur-tout pour peindre ses idées aux yeux des sourds & des muets, que le geste devient intéressant ; puisque c'est l'unique ressource qui reste à ceux qui parlent pour s'en faire entendre, le seul moyen qu'ils connoissent eux-mêmes pour se faire comprendre ; doués d'idées, éprouvant dans toute sa force le besoin de parler, sentant en eux-mêmes un instrument fait pour répondre à leurs désirs, ils y ont recours, ils le mettent en jeu ; mais il n'en sort que des sons confus ; heureusement, le geste vient à leur secours, & les arrache au désespoir où les jetteroit l'impuissance absolue de peindre leurs idées.

Ce

Ce penchant invincible qui les porte à parler, cet art avec lequel ils s'expriment par gestes, fournissent une nouvelle preuve que l'homme parle par une suite de sa nature, & que dès l'instant qu'il fut, il énonça ses idées par la parole: que les élémens de ses connoissances ne furent point l'effet de son industrie, & que l'expérience ne fit que les combiner & en perfectionner l'usage. Il en fut ici comme du geste, l'homme perfectionne l'art de peindre ses idées par le geste; mais il ne l'inventa pas: & si de ce qu'il a pu le perfectionner, quelqu'un en concluoit qu'il ne doit cet avantage qu'à son génie, cette opinion seroit bientôt démentie par tous les faits: or il en est de l'invention de la parole & de son énergie, comme de celle du geste.

§. 4.

Méthodes inventées à ce sujet.

Long tems l'art de la parole avoit fait négliger les avantages qu'offre l'art du geste pour se faire entendre des sourds & des muets, lorsque depuis environ deux siecles ont paru à longs intervalles quelques Méthodes pour y suppléer, & des hommes de génie qui, avec du tems & de l'adresse, ont appris à parler à quelques sourds & muets: tels furent l'Espagnol BONNET, qui le premier s'essaya sur un sujet si intéressant, du moins que je sache; ensuite WALLIS & HOLDER, savans Anglois, tous deux de la Société Royale (1); & le Médecin AMMAN dont nous avons cité l'Ouvrage ci-dessus; & tel est actuellement M. PERREIRE, de la même Société Royale, & Interprète du Roi.

M. l'Abbé de L'ÉPÉE, perfectionnant ce que ces Savans avoient apperçu, & ramenant les gestes à la Nature, en a fait un Art complet, qui réunit tous les moyens par lesquels on peut peindre les idées; & ce qui étoit le plus difficile, les gestes nécessaires pour représenter les élémens du discours, les rapports des divers membres d'un même tableau, ces idées accessoires, que peignent dans la Parole les nombres, les genres, les tems, les cas, & sur-tout les mots figurés.

Aidé de l'analyse, il a très-bien vu qu'afin qu'un Langage quelconque pût exister, *il faut nécessairement qu'un genre d'expressions primitives & communes à tout le Genre-Humain, lui donne de l'activité* (2).

---

(1) Le premier, dans les Transactions Philosophiques, T. XX. n°. 245. & le second dans un Ouvrage imprimé à Londres, in-12. en 1669. intitulé, *Eléments of Speech*, Elémens de la Parole.

(2) Page 17 d'une Brochure intitulée *Exercice de Sourds & Muets; qui se fera le mardi 30 Juin 1772.* &c.

Le Langage du geste étant naturel, lui a donné cette énergie que doit avoir un Langage quelconque; & il en a tiré le plus grand parti en suivant toujours la Nature. C'est-là qu'on voit des yeux même du corps, comment les hommes sont parvenus à peindre les idées, même les plus dégagées de tout objet sensible; comment ils ont pu exprimer tous les rapports qui en lient les diverses parties; comment ils ont pu former diverses classes de signes, & s'élever à tout le détail de la Grammaire. Sa méthode est exactement l'Art d'Ecrire; mais sans plume & sans crayon: des deux côtés, la même marche, la même décomposition, les mêmes rapports, la même énergie; parce que, de part & d'autre, tous les procédés sont pris dans la Nature, sans laquelle nous ne sommes rien, & avec le secours de laquelle nous opérons de si grandes choses.

Là sont les trois Nombres, le singulier, le duel & le pluriel, formés par une personne seule, réunie ensuite à une seconde, & ces deux à une troisième.

Là sont les Tems, en marquant, comme les Anciens, le passé par un geste en arrière, & l'avenir par un geste en avant.

Là sont les Conjonctions, par l'union de deux Êtres.

Là sont tous les Verbes actifs, par la peinture de l'action même: un geste vers l'œil, signifie *voir*; un geste vers l'oreille, signifie *entendre*; un geste vers le nez, *sentir* ou *flairer*, &c. Les Verbes figurés se peignent par une suite de gestes qui en décomposent l'idée; tout de même qu'on décompose un mot figuré & composé, dont on veut analyser le sens.

§. 5.

Livres qu'on pourroit faire pour le Langage de gestes.

Rien ne seroit donc plus aisé que de composer une Grammaire du geste, & un Dictionnaire du geste, sur-tout d'après les procédés analytiques que nous avons développés dans la Grammaire Universelle. On verroit, de part & d'autre, les mêmes principes, la même marche: il n'y auroit d'autre différence entr'eux, que d'être appliqués, d'un côté, à des mots écrits ou prononcés; & de l'autre, à des gestes: & l'on pourroit écrire cette Grammaire & ce Dictionnaire en inventant des notes, pour tenir lieu des gestes élémentaires.

Ce seroit cette Ecriture universelle, qu'on a cherchée avec tant de soin, & qui ne peut réussir qu'autant qu'elle sera puisée dans la Nature même, & non dans des projets arbitraires, qui ne peuvent jamais réussir, quelle que soit leur bonté. Les hommes ne sont point faits pour être dirigés par l'arbitraire, en

quelque genre que ce soit : leur caractère généreux & libre ne reconnoît d'autre loi que celles de l'*ordre* & de la *vérité*.

C'est ce qu'avoient assez bien apperçu les Religieux de l'Ordre de Citeaux, qui, vers la fin du seiziéme siècle, convinrent d'un certain nombre de signes pour leur tenir lieu de la parole : ils s'attacherent, le plus qu'ils purent, à les rendre imitatifs (1). Un doigt contre l'oreille, signifioit chez eux, *ouir* ; ôté de dessus l'œil, *voir* : pour l'opposé, c'étoit l'action de fermer ces deux organes. *Recevoir*, c'étoit fermer la main ; *donner*, c'étoit l'ouvrir. Se *baigner*, c'étoit passer sur la poitrine la main creuse, comme si elle contenoit de l'eau : la gorge serrée par la main, désignoit la cessation de vie.

On ne sauroit donc voir sans admiration les succès de ce zélé Citoyen, & la facilité avec laquelle il apprend à ses Elèves diverses Langues, & les régles mêmes de la Grammaire, quelqu'abstraites qu'elles paroissent.

§. 6.

Remarques sur le choix d'une Méthode pour l'étude des Langues.

L'Art de se faire comprendre par gestes, peut servir à résoudre une question importante qui divise les Savans, sur la maniere d'étudier les Langues. Les uns supposent qu'on peut les faire apprendre aux jeunes Gens par régles & par principes, & que c'est la seule maniere de les leur enseigner avec succès en très-peu de tems. D'autres, voyant qu'on sait très-bien sa Langue maternelle, quoiqu'on ne l'apprenne que par l'usage, & combien les jeunes Gens ont de la peine à saisir les principes du Langage, à cause de la Métaphysique dont ils sont hérissés, voudroient qu'on se bornât uniquement à l'usage, & qu'on enseignât les Langues étrangères de la même maniere qu'on apprend la Langue de ses Peres. L'exemple que nous venons de citer me paroît un excellent moyen pour décider cette grande question. Si des jeunes gens sourds & muets, qui ont tant de désavantage pour l'étude des Langues, sont cependant en état de les apprendre par principes, & les saisissent parfaitement, malgré tout ce qu'ils ont d'abstrait, combien plus ne doivent-ils pas être à la portée de ceux qui ont l'usage de tous leurs sens, & qui dès-lors saisissent ces principes avec infiniment plus de facilité ? D'ailleurs, ne marche-t-on pas avec plus de succès, plus promptement & plus agréablement, dans une route où l'on apperçoit toujours

(1) Page 384. & suiv. du second Vol. du Recueil Etymologique, donné par Leibnitz.

le but où l'on tend, & les moyens par lesquels on y parviendra, que lorsqu'on marche toujours au hasard ? Ce n'est pas la facilité de saisir un raisonnement qui manque aux jeunes Gens : ce qui leur manque presque toujours, ce sont des raisonnemens clairs & nets qui soient à leur portée. On a certainement raison de ne vouloir pas mettre entre leurs mains des Ouvrages abstraits, auxquels ils ne conçoivent rien ; mais la Grammaire par elle - même n'est point au-dessus de leurs forces : il n'est question que de la leur présenter d'une maniere qu'ils puissent saisir. Je suis bien sûr qu'alors, il n'y aura pas deux avis sur la maniere dont il faut leur apprendre les Langues.

En général, on ne raisonne pas assez avec les enfans ; on n'exerce pas assez leur faculté intellectuelle, qui doit être cependant leur plus bel apanage : on se borne trop à mettre des matériaux dans leur tête, à la remplir de choses tant bien que mal entassées. Sans doute, il faut leur faire acquérir la connoissance de tout ce qui les environne, & exercer une mémoire dont ils ont le plus grand besoin ; mais on ne doit pas exercer quelqu'une de leurs facultés au détriment des autres : on doit les perfectionner toutes ensemble le plus qu'il est possible. Si l'on veut qu'un jour ils en fassent usage, on doit les y exercer dès l'enfance. Est-ce lorsque leurs fibres sont durcies par l'âge, ou agitées par le tumulte des passions, qu'on pourra les ramener à l'étude des connoissances intellectuelles, leur apprendre à suivre un raisonnement, & à chercher par eux-mêmes la vérité ? Il faut leur en avoir donné le goût dès l'enfance ; qu'il leur soit devenu habituel ; que son exercice soit pour eux une nécessité : & rien de tout cela n'est au-dessus de la portée d'un enfant qui sait lire, & qui est capable d'une minute d'attention. Quel chemin ne lui fera-t-on pas faire avec les raisonnemens qu'il pourra suivre pendant une minute, & qu'il pourra répéter à un autre la minute suivante !

PARTIE II.

DES MODIFICATIONS DE LA VOIX.

CHAPITRE PREMIER.

De ces Modifications en général.

Tels sont les moyens par lesquels l'air devient sonore ; tel est le véhicule par lequel l'Homme doit manifester ses idées : mais comment l'Homme se servira-t-il de cet air sonore pour peindre ces sensations & ces idées qui n'ont rien de corporel ? comment avec le secours de la voix, pourra-t-il exprimer ce qu'il lui importe si fort que ses semblables connoissent, & en apprendre ce qui l'intéresse essentiellement ; ce d'où dépend le bonheur de ses jours, le charme de sa vie ? Comment cet air, si fin, si délié, qui s'échappe du gosier & qui forme la voix, se prêtera-t-il à tous les besoins de l'Homme, prendra-t-il toutes les formes nécessaires pour remplir tout ce qu'on en attend ? Ceci nous étonne, nous qui trouvons toutes ces choses établies ; sur-tout lorsque n'ayant jamais pu remonter à l'origine de ces institutions admirables, nous imaginons qu'elles n'ont rien de physique ou de naturel, comme si elles n'étoient pas déjà assez merveilleuses par elles-mêmes.

Si l'air chassé de la poitrine & devenu sonore en s'échappant avec effort à travers l'étroite ouverture du larynx, ne pouvoit recevoir d'autre secousse, n'avoit plus à subir les effets d'autres organes, tout seroit dit ; il ne seroit d'aucune utilité à l'homme, parce qu'il n'offriroit jamais aucune différence, qu'il seroit toujours le même ; nous serions dans le cas des sourds & muets qui ont la voix en partage, mais qui ne peuvent la modifier comme nous : l'instrument vocal n'auroit aucune supériorité sur l'instrument le plus informe, sur ces malheureuses trompettes de bois avec lesquelles les Enfans assourdissent tous ceux qui les environnent par le son rauque & monotone qu'ils en tirent.

Il falloit donc que cet air devenu sonore, fût obligé de traverser d'autres organes qui pussent agir sur lui, quelque délié qu'il soit, & qui en variassent

le ſon, ſoit en le laiſſant paſſer avec plus ou moins d'abondance, ſoit en le briſant, en le répercutant, en le paitriſſant en quelque façon, comme on paitrit l'argille, pour lui faire prendre différentes formes.

L'air ſonore en ſortant du goſier entre dans la capacité de la bouche. C'eſt cette portion du corps humain qui forme véritablement l'inſtrument vocal, puiſque c'eſt-là que ſe modifie l'air ſonore : l'homme étant maître de laiſſer ſortir cet air en plus grande ou en plus petite quantité par une plus grande ou plus petite ouverture de la bouche ; de lui donner plus ou moins de force ; & de lui faire prendre diverſes modifications, par les divers organes ou les diverſes parties contenues dans l'intérieur de la bouche, le palais, les dents, la langue, ou les lèvres

Ainſi la voix, ou l'air ſonore, devient pour l'homme, malgré ſon peu de conſiſtance & malgré ſa fineſſe, une matiere ſouple qu'il paitrit à volonté, qu'il revêt de toutes les formes que peuvent lui donner les moules que lui fournit l'inſtrument vocal, & au moyen de laquelle il peint, comme ſur une toile, ſes idées, ſes ſentimens, ſes beſoins : & dans tout cela, l'homme eſt en quelque façon paſſif, la Nature en fit tous les frais, il ne lui reſte qu'à mettre en œuvre un fonds auſſi précieux.

Mais ſuivant que cet air ſonore ſe modifie uniquement par la ſimple ouverture de la bouche, ou qu'il eſt encore modifié par les organes dont la bouche eſt compoſée ; ſuivant que l'homme ſe ſert de l'inſtrument vocal comme inſtrument à vent, ou comme inſtrument à touches, il en réſulte deux ſortes de modifications très-différentes, les *ſons* & les *intonations*.

CHAPITRE II.

Des Sons, ou de la Voix modifiée par l'ouverture de la bouche; effets de l'Instrument Vocal considéré comme Instrument à vent.

§. 1.

Formation des Sons.

L'AIR sorti de la poitrine & qui a reçu une modification sonore en passant à travers la glotte, va recevoir de nouvelles modifications en s'échappant à travers les lèvres. Il s'étoit étendu dans la cavité de la bouche, il se resserre de nouveau au passage des lèvres: & comme celles-ci par leur plus ou moins d'ouverture ne le laissent sortir ni avec la même abondance ni avec la même force, la qualité sonore qu'il a acquise dans la glotte & qui devient la matiere de la parole, se charge en sortant de la bouche de diverses modifications; ainsi que l'air fait entendre différens sons, suivant qu'il passe dans des tuyaux organiques plus ou moins ouverts.

Les modifications que la voix acquiert par le plus ou moins d'ouverture de la bouche, s'appellent SONS. C'est en effet la maniere dont l'air vocal *sonne* à nos oreilles. On les appelle aussi VOYELLES, comme étant l'effet de la voix simple sans le mélange d'aucun son étranger: mais nous réserverons ce mot pour indiquer sur-tout les SONS ÉCRITS, parce que nous aurons souvent occasion de distinguer dans la suite de nos recherches, les sons parlés & les sons écrits.

Comme l'ouverture de la bouche est susceptible d'un très-grand nombre de gradations, il existera nécessairement un très-grand nombre de sons. On peut cependant les réduire à un petit nombre de sons fondamentaux qui formeront entr'eux une octave, prise dans la Nature, puisque l'instrument vocal est, relativement à la voix simple, une vraie flûte, & que toute espèce d'harmonie est renfermée dans l'octave.

§. 2.

Ils composent une Octave.

La voix ne diffère, en effet, du chant que par la forme: elle doit donc

éprouver les même phénomènes qu'offre celui-ci; & on doit y trouver des séries semblables. Nous pouvons ajouter que chaque son étant susceptible d'une octave, il faut nécessairement qu'entre cette octave soient contenus tous les autres sons, qui se réduisent donc à l'octave. Elle sera donc composée de *sept* voyelles principales, comme l'octave musicale est composée de sept tons.

Mais avant de faire l'énumération de ces sons, observons qu'à mesure que la bouche est plus ouverte, elle se replie davantage sur son extrémité intérieure, & que le canal qui en résulte se raccourcit le plus qu'il est possible; que plus elle se ferme, au contraire, & plus par-là même l'extrémité extérieure s'éloigne de l'extrémité intérieure; ensorte que le canal qui en résulte est le plus long possible. On peut donc comparer l'octave des sons à une suite de flûtes placées les unes sur les autres, & qui iroient, en se raccourcissant par gradation, jusques à la plus élevée, qui seroit la plus courte de toutes; telle fut exactement la flûte à sept tuyaux dont les Anciens armerent Pan, ou l'Univers.

Observons encore que plus une flûte est courte, plus le son qu'on en tire est aigû, tandis qu'il devient plus grave & plus sourd à proportion qu'elle est plus longue.

On doit donc trouver nécessairement dans l'instrument vocal sept sons qui différent entr'eux précisément comme les sept tons de la musique; dont le plus haut soit prononcé par la plus grande ouverture possible de la bouche; & le plus bas, par la plus petite ouverture possible; l'un par la bouche formant le canal le moins allongé qu'il se puisse, & l'autre par la bouche formant le canal le plus allongé qu'il soit possible, se retirant en dedans pour l'un, & se portant en avant pour l'autre.

La bouche étant ouverte & repliée sur elle-même le plus qu'il est possible, fait entendre le son A; tandis qu'étant ouverte le moins qu'il est possible & dans son plus grand allongement, elle fait entendre le son OU, que les Grecs écrivent par un seul caractère ȣ, & les Latins par un seul aussi. A est donc au haut de l'octave vocale, & OU au bas. Tous les autres sons vocaux seront entre ces deux; tous plus bas que A, & plus hauts que OU.

A égale distance du plus haut & du plus bas de ces sons, est É; c'est le son qu'on entend, lorsque la bouche après avoir prononcé A, se ferme de moitié. Au-dessous d'É est I, plus bas O, ensuite U, enfin OU.

En voilà six, quoiqu'en François nous ayons mal-à-propos supprimé OU du nombre des voyelles, parce que trompés par notre orthographe, nous l'avons regardé comme un composé de deux voyelles, & non comme un son primitif; ce qui fait que nous ne sommes accoutumés qu'à compter cinq voyelles.

Et

Et si nous nous sommes arrêtés à ce nombre, c'est parce que nous avons conservé constamment le nombre des voyelles établies avant qu'on se fût apperçu qu'il y en avoit davantage.

Reste cependant la septième à trouver. Nous venons de dire que la bouche, après qu'on a prononcé A, se ferme de moitié pour prononcer E; c'est donc dans cet intervalle qu'il faut chercher notre septième son; il sera moins ouvert qu'A, & plus ouvert qu'E; & comme il a seul un grand espace à parcourir, il se trouvera, suivant les Peuples, tantôt plus voisin d'A, tantôt plus près d'E. Cette voyelle est donc pour les François leur E extrêmement ouvert; pour les Latins leur Æ, pour les Grecs leur Ê long ou Hêta.

On peut dire que le son A, est aux autres ce que SI, le ton le plus élevé de la musique, est aux autres tons; tandis qu'OU est aux autres sons, ce que UT, le ton le plus bas de la musique, est aux autres tons.

Observons ici une différence entre la manière dont nous arrangeons l'octave vocale & celle dont nous arrangeons l'octave musicale: nous allons dans celle-ci du ton le plus bas au ton le plus élevé, tandis que nous commençons dans celle-là par le son le plus haut pour descendre au plus bas. Il n'en étoit pas de même chez les anciens peuples de l'Orient & même chez les Grecs: ils descendoient dans les deux octaves du ton le plus haut au plus bas; mettant ainsi dans leurs procédés plus d'uniformité que nous.

§. 3.

Méprises dans lesquelles on étoit tombé à cet égard.

C'est pour avoir ignoré cette marche des Anciens, qu'on a été si long-tems dans l'erreur à l'égard de la Musique des Grecs, qu'on ne pouvoit accorder avec la nôtre, parce que nous appliquions à notre gamme ascendante ce qu'ils disent de leur gamme descendante: jusqu'à ce qu'enfin M. l'Abbé Roussier, aidé des savantes observations de M. l'Abbé Arnaud, a redressé les idées ordinaires sur cet objet avec une sagacité peu commune (1).

On étoit tombé encore dans une autre méprise bien singuliere au sujet de la Musique des Egyptiens. On s'étoit persuadé qu'ils avoient des Cantiques composés uniquement des sept voyelles. Jamais aucun discours dans aucune Langue ne fut composé de voyelles seules. On aura appliqué au texte ce qui ne regardoit

(1) Mémoire sur la Musique des Anciens, &c. *in*-4°, Paris, 1770.

que les caractères dont se servoient les Egyptiens pour le noter. Ce ne seroit pas la premiere fois qu'on auroit confondu l'un avec l'autre.

§. 4.

Les Egyptiens ont connu l'octave des sons vocaux.

Il ne seroit pas surprenant, en effet, de voir les Egyptiens désigner l'octave Musicale par les sept voyelles, puisqu'ils désignoient l'octave Planétaire, ou l'harmonie des Cieux, par les sept voyelles ou les sept esprits. Porphyre, dans son Commentaire sur le Grammairien Denys de Thrace, nous apprend, dans un passage cité par Galeus (1), qu'A désignoit Vénus; I, le Soleil; O, Mars; U, Jupiter; O long, Saturne; sur quoi Gesner observe très-bien (2), que les Copistes ont oublié Ε pour la Lune, & H ou Ê long pour Mercure.

Dès que les Egyptiens notoient leurs airs par les sept voyelles, ils pouvoient les chanter par les sept voyelles; tout comme, en chantant, nous prononçons les notes même de la Musique; & qu'ils solfiassent en effet de cette manière, c'est ce qui résulte du passage même dont on s'est servi, pour dire qu'ils avoient des Hymnes uniquement composées de voyelles. Voici ce passage : nous le devons à un Démétrius de Phalère, peut-être le même que ce Philosophe qui fut contemporain d'Alexandre, & plus célèbre encore par ses grandes Connoissances & par ses Ecrits, que par le pouvoir absolu dont il jouit à Athènes, & par les 300 Statues d'airain qu'on dit que ce Peuple volage lui érigea, & qu'il fit presqu'aussi-tôt abattre qu'élever (3).

Εν Αιγύπτῳ καὶ τὺς θεὺς ὑμνῦσι διὰ τῶν ἑπτὰ φωνηέντων οἱ ἱερεῖς, ἐφεξῆς ἠχῦντες αὐτά. Καὶ ἀντὶ αὐλῦ καὶ ἀντὶ κιθάρας τῶν γραμματων τύτων ὁ ἦχος ἀκύεται ὑπ' ὑφωνίας: ὥςε ὁ ἐξαίρων τὴν σύγκρυσιν ὐδὲν ἄλλο ἢ μελος ατεχνῶς ἐξαίρει τῦ λόγυ καὶ μοῦσαν. » Les Prêtres de l'Egypte chantent les Dieux par les sept voyelles, » qu'ils font résonner : ce son leur tient lieu, par son harmonie, de la flûte &

(1) Sur l'Ouvrage de Démétrius de Phalère, intitulé *de l'Interprétation*, περὶ ἑρμηνείας.

(2) Mém. de Gottingue, Tom. I. p. 251.

(3) L'édition de Morery, en 6 vol. in-fol. les porte jusqu'à 360. Cornelius Nepos n'en compte que 300, dans la Vie de Miltiades : c'est encore un nom bre prodigieux.

» de la lyre. Auſſi, lorſqu'on fait abſtraction de ce concours des voyelles, on » anéantit l'harmonie & le chant «.

Hor-Apollo parle des ſept voyelles, comme en uſage chez les Egyptiens (1); & l'on voit, par un paſſage d'Hippocrate (2), que les Grecs en comptoient déjà ſept de ſon tems.

§. 5.

Sons appellés Esprits, *& pourquoi.*

On donnoit aux voyelles le nom d'Esprit, nom qui ne ſignifie autre choſe que voyelle, & qui ne nous embarraſſe ſi fort à la tête des Alphabets Grecs, Hébreux, &c. que parce que nous nous imaginons, très-mal-à-propos, que le mot *eſprit* emporte quelque idée abſolument différente de celle qu'offre le mot *voyelle.*

L'on peut voir dans la Diſſertation de Geſner, citée ci-deſſus (3), des paſſages tirés d'anciens Livres des Juifs où les voyelles ſont appellées *ames* ou *eſprits*, dont les conſonnes ſont le *corps*. Priscien, un des plus célèbres Grammairiens Latins, s'eſt ſervi de la même diſtinction. » On voit à peu près, dit-il (4), la » même différence entre les voyelles & les conſonnes, qu'entre l'ame & le corps. » L'ame, ſuivant les Philoſophes, ſe meut par elle-même & elle meut le corps: » tandis que celui-ci ne peut ſe mouvoir ſans l'ame, ni la mouvoir elle-même. » Ainſi les voyelles ſe meuvent par elles-mêmes pour former les mots, & elles » meuvent avec elles les conſonnes: tandis que les conſonnes ſont immobiles » ſans elles «. Nous verrons dans une autre occaſion que les Hébreux ſe ſervoient du mot de *voyelles*, pour déſigner les ſept eſprits principaux.

§. 6.

Caractères diſtinctifs des ſons; & leurs diverſes eſpèces.

Les ſons ont cette propriété, de pouvoir durer auſſi long-tems que dure l'expiration de la poitrine, puiſqu'ils ne ſont autre choſe que l'air fourni par cette

(1) Hiéroglyph. Liv. II. 29.
(2) Dans ſon Traité *de Diæta*, Lib. I. §. 15. 16.
(3) Pag. 258.
(4) Liv. I.

expiration, & modifié par l'ouverture de la bouche; ensorte que tandis que la bouche ne change point de position & que le courant d'air sonore qui en sort se soutient, on entend constamment le même son.

Ils ont encore la propriété de se prononcer de diverses manieres, de revêtir chacun des modifications différentes; ce qui les multiplie singuliérement, quoique la plûpart des Grammairiens ayent eu de la peine à saisir les effets de ce méchanisme.

1°. Les sons qu'on tire de l'instrument vocal peuvent se prononcer d'une manière aussi douce qu'agréable, dans le milieu même de l'instrument vocal: & c'est ainsi qu'on les prononce ordinairement en Europe, & sur-tout en Italie.

On peut, 2°. les prononcer du fond du gosier, en tirant avec force l'air du fond de la poitrine; & c'est ce que l'on appelle *aspirer*, ou voyelles ASPIRÉES.

On peut, 3°. les terminer par un léger son nasal; ils deviennent alors des voyelles NASALES.

On peut enfin les prononcer lentement ou briévement; ce qui en fait deux séries différentes. Un trait simple en Latin, ou un circonflexe en François, marquent dans l'écriture les voyelles qui doivent être prononcées lentement, & dans le même tems qu'on mettroit à en prononcer deux bréves.

Les voyelles qui doivent être aspirées s'accompagnent en François & en Latin, de même qu'en plusieurs autres Langues, de la lettre H; les Grecs, qui dans un tems employerent la même méthode, trouverent qu'il étoit inutile d'avoir deux caractères pour un seul son; ils se contenterent alors d'une simple note mise par-dessus la voyelle à aspirer, & cette note fut un demi cercle comme un *c*, qu'ils appellerent *esprit rude*, non que cette note fût un esprit ou voyelle, mais pour indiquer que la voyelle ou l'esprit sur lequel cette note étoit placée, avoit le son rude de l'aspiration, son qui tient du cri du Coq-d'Inde.

On pourroit employer également un signe particulier pour marquer la voyelle nasale, comme on l'a déjà proposé, & nommément M. BEAUZÉE (1), qui a rapporté fort au long les motifs sur lesquels l'Abbé de Dangeau s'appuyoit pour regarder les voyelles nasales comme des sons simples, & non composés. Ceci a toujours lieu de surprendre les Modernes accoutumés à les regarder comme la réunion de deux sons, d'une voyelle & d'une consonne; mais on ne doit pas se laisser surprendre par une orthographe vicieuse, ni par une mauvaise prononciation, l'une & l'autre ne devant point d'ailleurs servir de régle.

(1) Gramm. Gén. Tom. I, p. 12. & suiv.

Ajoutons que les Latins nous en donnent un exemple très-remarquable, en ce qu'ils suppriment les nasales devant d'autres voyelles, tout comme nous faisons à l'égard de plusieurs voyelles : & qu'au lieu de prononcer comme nous en quatre syllabes, ces deux mots, par exemple, *multum ille*, ils n'en faisoient que trois syllabes en les prononçant *mult' ille ;* tout comme nous disons en deux syllabes *qu'elle* au lieu de *que elle*.

Comme cette prononciation Latine est absolument contraire à la nôtre, ajoutons que ce n'étoit pas la seule élision employée par les Romains, & qu'ils élidoient constamment, soit en vers, soit en prose, toute voyelle finale qui en précédoit une autre. Ainsi ils prononçoient *dira*, *modit*, *di hanc*, *cauneas*, *nit*, *quintuis*, là où ils écrivoient & où nous sommes forcés de prononcer *de ira*, *me odit*, *diem hanc*, *cave ne eas*, *ni it*, *quem intuis*, &c.

Une preuve sans réplique, & qu'on a bien fait valoir pour démontrer que la voyelle nasale est simple, c'est que le port de voix se fait en entier sur la nasale sans passer de la voyelle à la consonne ; on les prononce en un seul ton, sans la plus légère succession, ou le plus léger intervalle de l'un à l'autre.

Ajoutons encore qu'on peut faire durer ce son nasal en entier, aussi long-tems qu'on veut, tout comme pour la voyelle simple ; ce qu'il seroit impossible de faire, si une consonne suivoit ici la voyelle ; car dès qu'on seroit arrivé à la consonne, le son de la voyelle seroit absolument intercepté, & la consonne n'ayant qu'un instant, on feroit en vain les plus grands efforts pour soutenir un son qui n'existe plus.

Plus cette derniere preuve me paroît démonstrative & conforme aux idées les plus saines qu'on s'est formées des voyelles, & plus il est surprenant qu'elle ait été négligée par ceux qui se sont occupés jusques-ici de ces objets.

§. 7.

Nature de l'aspiration.

Cette preuve est d'autant plus intéressante qu'elle suffit pour décider une question essentielle relative aussi aux voyelles ; & qu'on a agitée avec beaucoup de feu. Il s'agissoit de déterminer la nature de l'aspiration simple, de celle que nous marquons par la lettre H, & que les uns ont prétendu être une aspiration, & que d'autres ont regardé comme un simple signe qui n'offre rien de différent du son même qu'il accompagne.

En effet, si en aspirant une voyelle quelconque, on n'entend qu'un seul

ſon, un ſeul bruit, ſans aucun paſſage d'un bruit à un autre ; ſi, lorſqu'on veut ſoutenir ce bruit, on n'en perd aucune portion, on entend toujours le même ſon qu'au moment où il a commencé de ſe faire entendre, il en réſulte que l'aſpiration n'eſt pas une conſonne ; puiſqu'après avoir prononcé une conſonne & une voyelle, on n'entend plus le ſon de la conſonne lorſqu'on veut ſoutenir celui de la voyelle ; enſorte que le bruit qu'on entend à la fin n'eſt plus celui qu'on avoit entendu d'abord.

L'aſpiration n'eſt pas non plus une voyelle, puiſqu'elle accompagne toutes les voyelles : elle n'eſt donc qu'une ſimple manière de prononcer la voyelle & un ſimple ſigne de la manière dont elle doit être prononcée.

Il en eſt ici préciſément comme pour le caractère naſal de la voyelle naſale, qui n'eſt point conſonne ; & dès qu'on admet ce dernier principe, il faut, ſi l'on veut être conſéquent & ſuivre l'analogie, admettre également ce que nous avançons ici.

§. 8.

Diverſes ſuites de ſons qu'on pourroit peindre.

Chacune de nos voyelles peut donc être accompagnée de quatre ſignes différens, qui en font quatre ſons différens dont chacun peut être un mot chargé d'un ſens qui n'a rien de commun avec ceux qu'offrent les autres modifications de cette même voyelle. Et telles ſont ces modifications :

La voyelle brêve, qui ſe prononce en un ſeul tems ; *a*, verbe, il *a*.
La voyelle longue, qui ſe prononce en deux tems ; *à*, prépoſition.
La voyelle aſpirée, qui ſe prononce de la gorge ; *ha !* exclamation.
La voyelle naſale, qui ſe prononce du nez ; *an*, nom de la révolution des douze mois.

Nous aurons ainſi quatre *a*, quatre *e*, &c. ou 28 voyelles.

Si l'on ajoute à cela la diſtinction des voyelles en ſourdes & ouvertes, on pourroit avoir cinq ſuites de voyelles ; ou cinq manières différentes de prononcer chaque voyelle, & dont chacune feroit un mot différent. On pourroit même en avoir une ſixième qui ſeroit la voyelle naſale aſpirée, comme dans HON*te*, dans *hem* ! &c.

Nous ſommes cependant très-ſurpris en voyant que les Chinois prononcent chaque voyelle ſur pluſieurs tons différens ou de pluſieurs manières différentes ; & que par ce moyen, chaque voyelle forme pluſieurs mots qui n'ont aucun rapport, pour le ſens, l'un avec l'autre.

C'est ainsi que nous admirons souvent ou que nous blâmons chez les autres, comme leur étant propres, des vertus ou des défauts, des avantages ou des désavantages qui se rencontrent chez nous-mêmes ou dont nous jouissons comme eux : n'en soyons pas étonnés ; nous ne sommes point frappés de nos avantages, parce qu'y étant accoutumés, nous en profitons sans les analyser : tandis que ces mêmes objets nous frappent dès que l'usage qu'en font les autres & qui est nouveau pour nous, nous force par cela même de nous y rendre attentifs.

§. 9.

Comment l'aspiration se modifie elle-même.

Telles sont les ressources de l'instrument vocal, qu'il n'est pas jusqu'à l'aspiration qui ne puisse se modifier de plusieurs manières, & varier ainsi la valeur des voyelles. Ce n'est pas dans notre Langue, à la vérité, que l'aspiration nous offre cet avantage ; car si nous faisons quelqu'usage de l'aspiration *franche*, de cette aspiration qui se prononce par la simple ouverture du gosier, nous n'en connoissons aucune autre. Il n'en fut pas ainsi dans la Langue primitive & chez plusieurs Nations de l'Europe même : on y modifie l'aspiration de plusieurs manières, au moins de deux principales, que nous appellerons *gutturale* & *nasale*, la premiere se modifiant par le moyen de la gorge, & la seconde par le moyen du nez.

Pour prononcer l'aspiration gutturale, la langue se porte vers le fond de la bouche, & se colant presqu'au palais, elle ne laisse qu'un petit espace à l'air sonore, qui est obligé de sortir avec effort & de froler le palais avec un léger frottement, ensorte qu'on entend une aspiration mêlée du ton *c*, comme un *ch* étouffé. Aussi les Bas-Bretons, qui ont conservé cette aspiration, ainsi que les Florentins, les Allemands, les Juifs, &c. appellent *chuinter*, l'action d'aspirer de cette manière. C'est ce qui fait que les Peuples qui n'ont pas cette prononciation, & qui veulent cependant la rendre dans leur Langue par un son approchant, la rendent par *ch* : de-là tant de mots écrits également par *h* & par *ch* ; comme *Ham* & *Cham*, nom d'un fils de Noé : *mihi* & *michi*, chez les Latins : *hir* ou *heir* chez ceux-ci, & *kheir* chez les Grecs, désignant chez tous les deux la main, &c. C'est chez les Hébreux l'aspiration du ח, heth ou khet, que nous peindrons toujours par ᶜh, ou par un simple c placé sur la voyelle chuintée.

Les Juifs se servent aussi de l'autre aspiration, de la nasale qui participe de nos nasales & de la gutturale, ou du son *hang*, ne formant qu'un seul son indécomposable & sans aucune succession, ou sans aucune différence entre le

moment où on commence à le prononcer & le moment où on cesse de le faire entendre. Pour produire ce son, on fait passer l'air par le nez, mais en le resserrant de manière à en faire refluer une partie par le gosier : ce qui fait qu'il tient de la nasale *n* & de la gutturale *g*. C'est l'aspiration du *y* ou *ho*, sur-tout du *o* final, comme dans les mots Latins *ratio*, *Cicero*, que nous prononçons rais-*on*, Cicer-*on*, en les nasalant, mais sans aspiration ; car au commencement des mots Hébreux, c'est une simple aspiration gutturale douce, qu'on peut rendre par *who* ou *w* à la manière du Nord, ou par *gu* à notre maniere : ce mot Hébreu, par exemple, עון, composé des trois caractères *ho*, *u* & *n*, peut s'écrire, 1°. *houn*, suivant la valeur propre de ces caractères ; 2°. *wun*, *won*, suivant l'alphabet du Nord ; & 3°. *gun*, *goun*, *gon*, suivant la prononciation des Latins & la nôtre. Ce mot signifie le *tems fixe* d'une chose, une époque ; & peut avoir été la racine du mot Latin *Agonales*, nom qu'on donnoit aux Fêtes célébrées à l'honneur de *Janus*, & qui répondent à nos Fêtes des Quatre-Tems, se célébrant aux environs des solstices.

Le nom même d'*Agôn*, que les Grecs donnoient à leurs Jeux, & qui revenoient à des époques fixes & dans des révolutions solaires, se lie très-bien avec ceux-là.

Pour marquer cette aspiration nasale, nous employerons le circonflexe redressé ‹*h*, cette figure représentant assez bien la forme du nez ; ou par un simple < placé sur la voyelle qui reçoit l'aspiration nasale.

§. 10.

Diphtongues.

Le nombre des voyelles, & leur usage, ne resta pas long-tems dans cet état de simplicité : il n'étoit pas suffisant pour les besoins du Langage, & il ne remplissoit pas l'étendue de l'instrument vocal ; mais les voyelles simples étoient épuisées. Il fallut donc avoir recours à des caractères composés de deux ou de trois voyelles, tels que dans nos mots, *feu*, *loi*, *aime* : & c'est ce qu'on appelle DIPHTONGUES, d'un nom Grec qui signifie *double son* : & TRIPHTONGUES, quand il y en a trois ; comme dans ces mots *œuvre*, *flambeau*, *Août*, &c.

On peut distinguer deux sortes de diphtongues ; les unes qu'on n'employe que pour tenir lieu d'un son qu'on ne sauroit peindre d'une manière plus exacte. C'est ainsi que notre diphtongue forte *oi*, comme dans *Roi*, *loi*, *moi*, &c. ne peut donner aucune idée du son que nous désignons par-là, & qui

qui différe absolument de la manière dont nous prononçons le *μοι* ou *moi* des Grecs, & encore plus différent du *hoi* du Gévaudan. Dans *loi*, le son est extrêmement ouvert & aigu : il est très-sourd dans *moi* des Grecs, & les deux voyelles y sont presque détachées l'une de l'autre : il est d'abord très-élevé & ouvert dans le *hoi* du Gévaudan ; & à la fin, il devient émoussé, traînant & mouillé.

Ce sont les nuances des voyelles simples & franches, nuances qui varient suivant les Peuples, & dont on ne peut avoir d'idée, que lorsqu'on les a entendues prononcer.

Cependant on les peint par deux caractères, parce que leur son tient du son de plusieurs voyelles simples.

Quelquefois, & c'est ici une seconde sorte de diphtongues, on a réuni, par la prononciation, le son de deux voyelles qui se prononçoient d'abord séparément, afin d'en rendre le son plus flatteur. Ainsi, après que les mots, tels que *matur*, *secur*, *sigil*, où il n'y a que des voyelles simples séparées par des consonnes, furent devenus nos mots, de deux syllabes aussi, *mé-ur*, *sé-ur*, *sé-el*, où, par la suppression de la consonne, deux voyelles franches se trouvent placées l'une à côté de l'autre, & produisent, par leur rencontre, un effet désagréable pour l'oreille, les deux syllabes furent réunies en une seule. Ainsi se formerent nos mots *meur*, *seur*, que nous ne prononçons plus que *mûr* & *sûr*, & notre mot *seau* d'une seulle syllabe.

Il est très-apparent que la Langue primitive avoit peu de diphtongues, du moins dans son écriture ; la Langue Latine, bien moins ancienne, en a même très-peu. Nous ne lui en connoissons que ces cinq, *ae*, *au*, *oe*, *ei* & *eu* ; cette derniere même est rare : les Grecs n'en avoient guères plus.

Mais les Peuples modernes en ont un beaucoup plus grand nombre ; quelques-unes, à la vérité, ne différent que par l'orthographe, étant passées dans nos Langues avec les mots étrangers dans lesquels elles se trouvoient, ou n'ayant été inventées que pour se rapprocher de l'orthographe de ces mots. C'est ainsi que nous ne conservons *oe* dans notre mot *œuvre*, qu'en faveur de l'Etymologie, & pour montrer qu'il tient à nos mots *ouvrage*, *ouvrier*, *opérer*, &c. car on n'y fait point entendre le son de l'*o*.

Nous avons dans le François deux diphtongues sur-tout, dont nous faisons un très-grand usage & qui ont remplacé des voyelles franches employées par les Romains : ce sont *eu* & *oi*. La premiere tient lieu de l'*o* dans les dernieres

syllabes des noms ; la seconde d'un é long ou de deux *ee* rapprochés par la suppression d'une consonne. Ainsi nous avons changé,

Palor, en paleur.	*Sapere*, en savoir.
Candor, en candeur.	*Videre*, en voir.

Il arrive souvent qu'un son simple s'écrit par deux voyelles, tel est notre son *ou*; & qu'un son composé s'écrit par une seule voyelle, comme dans *pin* & dans *vin*, dont le son ne differe peut-être en rien du son de ces mots *pain* & *vain*.

CHAPITRE III.

Des INTONATIONS, *ou de la Voix modifiée par les organes de la bouche ; effets de l'Instrument Vocal considéré comme Instrument à Touches.*

§. I.

Source des Intonations.

SI l'Instrument vocal n'étoit qu'un instrument à vent, on n'en tireroit que les modifications dont nous venons de parler : mais il est, outre cela, un *instrument à touches* ; celles-ci donnent donc lieu à des modifications de la voix absolument différentes de celui-là. Pour distinguer ces dernieres des autres ou des sons, nous les appellerons INTONATIONS ; & comme elles vont de deux à deux, une forte & une foible, parce qu'on peut appuyer sur chaque touche fortement ou légerement, nous les diviserons en deux classes, les fortes & les foibles, ou les rudes & les douces.

Dans notre Plan général & raisonné, nous leur donnions à toutes, aux fortes & aux foibles, le nom générique de TONS, chaque ton subdivisé en une *intonation forte* & en une *intonation foible* : mais nous étant appercus que ce mot causoit quelqu'embarras à nos Lecteurs, à cause du sens qu'on y attache déjà, nous l'abandonnons sans regret ; & ne conservons que celui *d'intonation*, quoique moins analogue à celui de *sons*.

Afin de reconnoître le nombre d'Intonations que fournit l'instrument vocal, on n'a qu'à examiner les touches dont il est composé, ou celles de ses parties

dont on tire des intonations en appuyant sur elles & les faisant résonner. Mais telles sont ces Touches:

1°. Les lèvres, ou la touche LABIALE.
2°. Les dents supérieures, ou la touche DENTALE.
3°. Le nez, ou la touche NASALE.
4°. La langue, ou la touche LINGUALE.
5°. La gorge, ou la touche GUTTURALE.

A ces cinq Touches qui sont les seules auxquelles on ait donné jusques à présent ce nom, nous en ajoutons deux autres, qui sont l'effet de cette propriété de l'instrument vocal dont nous avons parlé ci-dessus (1), & par laquelle la capacité de cet instrument augmente ou diminue, comme si ses deux fonds s'approchoient ou s'éloignoient mutuellement l'un de l'autre; ce qui s'opere par la manière dont la langue s'approche du palais en laissant moins de place à l'air sonore, ou dont elle lui laisse plus de place en s'éloignant du palais & se portant vers la racine des dents inférieures. De-là résultent,

6°. Par le rapprochement de la langue relativement au palais, la touche SIFLANTE.
7°. Par l'éloignement de la langue relativement au palais, la touche CHUINTANTE.

§. 2.

TABLEAU DES INTONATIONS.

Noms des Touches.	*Inton. Fortes.*	*Inton. Foibles.*
Labiale,	P.	B.
Dentale,	T.	D.
Nasale,	N.	M.
Linguale,	R.	L.
Gutturale,	K.	Ḡ. (2)
Siflante,	S.	Z.
Chuintante,	ש. CH. *Héb.*	J. *Franç.*

(1) Voyez ci-dessus pag. 93.

(2) Nous mettons un trait sur ce G pour marquer que c'est le G dur, comme nous le prononçons avant un *a*, & non avant un *e*. Nous l'avons déjà employé avec ce caractère à la page 19. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que plusieurs Peuples conservent ce son dur avec toutes les voyelles; & que nous pourrons peindre ainsi en François même, leur prononciation.

Ce qui forme en tout XIV Intonations, VII fortes & VII foibles, qui ajoutées aux VII sons qu'on tire de ce même instrument, forment une étendue de XXI modifications ou de XXI caractères différens.

§. 3.

Caractères distinctifs des Sons & des Intonations.

Quoique les sons & les intonations soient également donnés par l'instrument vocal, & que ce soient autant de modifications de la voix ou de l'air sonore, on apperçoit cependant entre ces modifications des différences si sensibles, qu'on en a fait dans tous les tems deux classes très-distinctes. Elles diffèrent dans leur formation, leur durée, leur dépendance mutuelle.

1°. Dans leur formation. Les sons naissent de l'ouverture de la bouche, sans que les parois de cette caisse y contribuent en rien; les intonations au contraire sont l'effet de la pression de ces parois.

2°. Les sons n'étant que l'air sonore modifié par l'ouverture, plus ou moins grande, de la bouche, se soutiennent autant que cet air qu'ils modifient. Les intonations au contraire n'étant que l'effet d'une pression ou d'un mouvement instantané, n'ont que la durée d'un instant. On ne peut en prolonger le bruit à volonté, mais uniquement le réitérer.

3°. Les sons peuvent exister seuls, sans mélange d'aucun autre bruit, sans être associés à aucune intonation: les intonations au contraire, pour devenir sonores, sont obligées de s'accompagner d'un son quelconque qui les suit, comme le bruit suit une explosion quelconque, comme le tonnerre suit l'inflammation ou la détonation qui produit l'éclair. En effet, comme on est obligé d'ouvrir la bouche pour rendre sensible une intonation quelconque, un *b*, un *c*, l'air en sort avec effort, & produit un son plus ou moins sourd, qui suit l'intonation: telle, une note frappée sur un instrument fait entendre un son prolongé, qui remplit la cavité entière de l'instrument, & qui n'est point la pulsation instantanée qui a produit la note.

4°. Les uns & les autres servent à se modifier différemment, chaque son en s'associant successivement à toutes les intonations, & chaque intonation à tous les sons: & cela de deux manières différentes, suivant que le son précède ou suit l'intonation; suivant qu'on dit, *ab* ou *ba*; *eb* ou *bé*.

5°. On observe encore entr'eux une différence essentielle relativement à leur nature & à laquelle on ne s'est pas assez rendu attentif; assez du moins pour en

tirer les conséquences importantes qui en résultent. C'est que les sons ont l'éclat & le bruyant en partage, qu'ils sont très-vifs, très-animés ; tandis que les intonations sont sourdes & tranquilles, aussi calmes que les sons peuvent être impétueux.

6°. D'où il résulte qu'ils pourront peindre, d'après leur propre nature, des objets doués de qualités absolument différentes : que par les sons, on pourra peindre les bruits, les mouvemens, les chocs, les ébranlemens, l'agitation de l'Univers & de ses parties : tandis que par les intonations, on pourra peindre les qualités fixes & inhérentes des objets ; que ceux-là seront plus propres à désigner les objets physiques ; ceux-ci, les objets moraux & intellectuels, qui tombent moins sous les sens.

§. 4.

Si le nombre des Intonations simples est plus considérable ; & des Intonations composées.

Nous avions déjà énoncé cette division des intonations en XIV intonations simples, dont VII fortes & VII foibles, dans notre Plan général & raisonné ; & nous donnâmes à leur réunion le nom d'*Alphabet naturel* ou *primitif*. Quelques personnes crurent alors que nous resserrions trop l'étendue de cet alphabet ; & que nous nous laissions plus conduire ici par des vues systêmatiques que par la Nature : elles voulurent bien nous communiquer leurs idées, même par écrit ; sur-tout un Savant Militaire, auquel j'en témoigne ici toute ma reconnoissance.

On a cru qu'il falloit joindre EU à la classe des sons simples, & qu'il étoit aussi simple que le son *ou* ; mais je trouve entre ces deux sons cette différence essentielle, qu'*ou* ne peut se prononcer que d'une seule manière ; qu'il est impossible d'y faire entendre le son d'un *o* ou d'un *u* avec plus ou moins de force dans un tems que dans un autre ; qu'il n'est susceptible d'aucune nuance dans sa prononciation, étant l'effet d'une ouverture fixe de la bouche. Il n'en est pas de même du son *eu*. C'est une combinaison du son *e* & du son *u*, telle qu'on peut faire sentir plus ou moins & à volonté le son d'une de ces voyelles, que celui de l'autre ; ensorte qu'on sent de la manière la plus énergique que c'est un son mixte, telle que le son d'*oi*, d'*ai*, d'*au*, &c. placé unanimement au nombre des diphtongues.

Nous avons vû plus haut que le caractère H n'est point un son particulier, mais seulement une maniere particuliere de prononcer les sons : ainsi on auroit

tort de l'ajouter au nombre des sons ou des intonations données par l'instrument vocal & différentes de toutes les autres.

Il ne reste plus que quatre intonations, qu'on pourroit mettre au nombre des intonations simples ; & qu'on m'a objecté, *F*, *V*, & les deux mouillées *L* & *N*, rendues en François par ces caractères *ill* & *gn* ; en Espagnol par ceux-ci *ll*, & *ñ*, &c.

Mais qui dit intonation mouillée, dit intonation différente d'une intonation simple ; car celles-ci n'ont pas besoin d'être distinguées ainsi par des épithètes : d'ailleurs les deux dont il s'agit, sont autant composées que les diphtongues, puisqu'on y apperçoit très-sensiblement, non-seulement que le son *i* s'y joint à l'intonation *l* ou *n*, mais encore que les intonations *l* & *n* y sont réunies & confondues avec le son du *g*, quoique plus fortement dans *n* que dans *l* ; mais assez fortement néanmoins pour que l'une & l'autre soient rendues dans diverses Langues conjointement avec un *g*. Ainsi les Italiens rendent l'intonation de *l* mouillé, par *gli* ; tandis que nous rendons nous-mêmes l'intonation de *n* mouillé, par *gn*. C'est par la même raison que les Espagnols peignent également par deux *ll*, & nos *l* mouillés, & nos *cl* ; disant *muralla* pour muraille : *llave* pour *clave* ou clef ; & *muger* pour *mulier*, que les Italiens prononcent & écrivent *moglie*.

Enfin, on ne sauroit mettre *F* & *V* au nombre des Intonations simples : 1°. Parce qu'elles ne se prononcent pas au moyen d'une seule touche de l'instrument vocal ; mais au moyen de deux touches très-différentes, la labiale & la dentale ; car on ne peut les prononcer qu'en pressant la lèvre inférieure avec les dents supérieures : ensorte que leur effet est composé nécessairement de ceux que produisent la touche labiale & la touche dentale.

2°. L'une & l'autre de ces intonations sont accompagnées d'un sifflement qui tient, par rapport à *F* sur-tout, beaucoup de l'aspiration. Ensorte que dans notre Langue, elle s'est substituée au *Phi* des Grecs qu'on appelle *P* aspiré, quoiqu'il ne soit pas encore décidé si ce n'étoit qu'un *P* suivi d'une aspiration, ou si ce n'étoit pas plutôt un *F* aspiré plus fortement que chez nous.

§. 5.

De la division des sons & des intonations en sept.

Cette division des sons & des intonations en sept, paroîtra peut-être à ceux qui n'ont pas réfléchi sur ces objets, ou qui ne les ont pas analysés à ce point, trop harmonique pour être vraie. On craindra peut être, comme on l'a déjà fait

sentir, que ceci ne tende à renouveller les idées superstitieuses que les Anciens avoient attachées au nombre de sept.

Mais quand il seroit vrai, ce qu'il seroit peut-être difficile de prouver, que les Anciens ne se sont formés à ce sujet que des idées superstitieuses, & même fausses, il n'en doit résulter rien de fâcheux contre une division prise dans la Nature, telle que la division des sons en sept, & des intonations en sept fortes & en sept foibles. D'ailleurs, elle est très-propre à donner des idées claires & exactes de l'étendue entière de l'instrument vocal, puisque les intonations n'y marchent que de deux à deux, & toujours en contraste.

Les autres divisions en usage jusques ici réunissoient deux défauts essentiels; & qui ne pouvoient que brouiller ceux qui les prenoient pour guides: car, d'un côté, le nombre des intonations qui entroient dans chaque classe, n'avoit rien de déterminé, en sorte qu'on ne pouvoit jamais s'assurer si le nombre en étoit complet; & d'un autre côté, on étoit obligé de supposer que sur une même touche on pouvoit trouver d'autres intonations qu'une forte & qu'une foible; ce qui est impossible; & on étoit obligé d'admettre des intonations moyennes; ce qui étoit absurde; & jettoit d'ailleurs dans des espaces où il n'y avoit plus rien de déterminé. Ce n'est pas ainsi qu'agit la Nature, chez qui tout est calculé & combiné avec la plus grande exactitude.

Ajoutons que la parole étant l'effet d'un instrument sonore & harmonique, il faut nécessairement qu'elle soit assujettie à l'harmonie.

Puisque l'instrument vocal, considéré dans ses sons, est un instrument à vent, il faut nécessairement qu'il produise une octave comme tout autre instrument à vent, comme une Flûte. Et puisqu'étant considéré dans ses intonations, il est un instrument à touches, il n'est pas étonnant qu'on y remarque encore l'empreinte de la même harmonie.

La parole, faite pour l'oreille, en devient par-là même plus agréable à celle-ci, puisque l'oreille est construite elle-même de façon qu'elle correspond parfaitement à l'harmonie de l'octave; & que tout ce qui n'est pas conforme à cette harmonie, la blesse.

Ainsi tout est d'accord dans la Nature, quelle que soit la variété surprenante de ses ouvrages. Et sans accord, ceux-ci pourroient-ils subsister? Pourroit-elle se soutenir elle-même? Dès qu'elle a pris la proportion de l'octave pour la régle de l'harmonie du Monde dans lequel nous nous trouvons, cette harmonie doit se trouver par-tout: & loin de paroître surprenant qu'on la reconnoisse dans l'instrument vocal, il devroit paroître très-surprenant, au contraire, que cette harmonie ne s'y trouvât pas; & que cet instrument, modèle de tous

les autres, fût fait d'après des proportions qui n'auroient aucun rapport à celui qu'on est forcé de suivre dans un instrument quelconque. »

C'est cette harmonie que l'Auteur de la Nature a mise dans les couleurs, & dans un grand nombre d'autres objets ; ainsi la même harmonie anime la Nature entière, & répand par-tout ses influences admirables. Ainsi les yeux du Maître de la Terre, sa bouche, ses lèvres, ses oreilles, l'air qu'il respire, la lumiere qui l'éclaire, les tons qui le ravissent, les couleurs qui le charment, &c. ont tous la même analogie, furent tous pesés à la même balance, réglés sur les mêmes proportions harmoniques, faits également pour ses organes.

C'est cette harmonie que célébrerent les Egyptiens, qui transporta Pythagore, que Ciceron ne dédaigna pas de commenter ; qui ne nous paroît un rêve que parce que nous avons trop perdu de vue ces rapports ; & sans laquelle l'analyse entière de l'instrument vocal, & celle des Langues par conséquent, ne peut s'arranger, & ne sera jamais que ce qu'elle a été jusques à présent, un vrai cahos.

On pourroit encore trouver un nouveau rapport entre ces diverses harmonies, en ce que les sons peuvent se réduire à trois principaux, le guttural *a*, le dental *e* & *i*, & le labial *o* & *u*, comme l'a très-bien vu AMMAN (1), & suivant la méthode des Arabes qui réduisent à ces trois leurs points voyelles. C'est ainsi que les tons de Musique se réduisent à la tierce ; & que les sept couleurs primitives se réduisent également à trois, avec lesquelles se produisent toutes les autres.

§. 6.

L'absence de quelques-unes de ces intonations chez quelques Peuples, ne prouve rien contr'elles.

Il est vrai que toutes ces intonations simples ne se trouvent pas également chez tous les Peuples ; que les Hurons, par exemple, n'ont point d'intonations labiales, & que les Chinois sont privés des intonations B, D, R.

Mais ces faits ne prouvent rien : l'octave musicale en est-elle moins naturelle, parce que toutes les oreilles n'en sont pas également susceptibles ? De ce que la Nature n'a pas donné à tous les Peuples les mêmes avantages, peut-on en conclure que ceux qui en jouissent ne jouissent pas des dons de la Nature ?

Si les Hurons n'ont pas les lèvres constituées de façon à ne pouvoir prononcer

(1) *Ubi suprà*, p. 53.

ni

ni *b* ni *p*; & si les Chinois n'ont pas eu l'oreille assez fine pour s'appercevoir que P & T pouvoient être adoucis en B & en D, il n'en peut rien résulter contre nos principes, puisqu'ils sont pris dans la nature même de l'instrument vocal, tel qu'il existe pour nous, & chez presque tous les Peuples.

Ce ne sont pas des raisonnemens négatifs qu'il faut nous opposer; mais nous prouver qu'il existe chez nous ou chez un Peuple quelconque, des intonations simples que nous n'avons pas mises en ligne de compte. Ce n'est qu'alors qu'il seroit démontré que nous avons trop resserré l'étendue naturelle de l'instrument vocal. Cependant nous ne craignons rien de pareil pour aucune Langue ancienne & moderne, quelqu'étrange qu'elle puisse être : il faudroit pour cela que ceux qui la parlent eussent des organes absolument différens des nôtres; ou, ce qui revient au même, plus ou moins nombreux. Dans ce cas même, ce seroit un autre instrument vocal qu'on nous opposeroit; & dès-lors on sortiroit de l'état de la question, puisqu'il ne s'agit que de son état actuel & commun à tous les hommes connus.

Ajoutons, qu'il n'est pas même certain que les Hurons & les Chinois, généralement parlant, ne connoissent pas les lettres qu'on dit leur manquer; & qu'elles ne se trouvent pas dans des dialectes de leur Langue. C'est ainsi que la lettre *R* qui manque à la Langue Mandarine chez les Chinois, est en usage dans la Province de CHIN-CHEU : on y a, par exemple, le mot CURT, qui, suivant la différente maniere de le prononcer, signifie *arbre* & *labourer* : ainsi on défigure moins les mots Européens dans cette Province, que dans les autres Provinces de ce vaste Empire.

§. 7.

Intonations composées, ou Passages.

Nous avons vu que les sons, en se combinant entr'eux, en forment de nouveaux, qu'on appelle *Diphtongues*. Cet avantage ne leur est point particulier : il en est de même des intonations simples : celles-ci se combinent entr'elles de plusieurs façons différentes, & forment chez quelques Peuples une longue suite d'intonations, plus nombreuses quelquefois que les simples. C'est ici où les Hommes sont vraiment créateurs : les élémens de tous les Arts & de toutes les Sciences ne dépendirent jamais d'eux; mais ils leur ont été livrés pour leur usage & pour élever sur eux l'édifice immense des connoissances humaines : aussi dès qu'on veut analyser celles-ci, il faut revenir, avec l'exactitude la plus scrupuleuse, à ces premiers élémens, sous peine de se perdre dans un labyrinthe inextricable.

Mais si jamais on eût besoin de remonter aux premiers principes & d'en suivre exactement le fil, c'est, sans-contredit, dans la comparaison des Langues. On ne sauroit reconnoître ce qu'elles ont de commun, si on n'a pas une idée nette des élémens sur lesquels elles se sont toutes nécessairement élevées, & si on ne peut, par ce moyen, reconnoître ce que chacune y a ajouté.

C'est pour avoir négligé ces connoissances préliminaires, que les alphabets des Peuples ont paru se combattre mutuellement, être l'effet du hasard, contenir des élémens qui n'avoient nul rapport entr'eux; & qu'on n'a pu, par conséquent, reconnoître les rapports d'une foule de mots, qui ne différoient que par des combinaisons factices d'élémens communs à toutes les Langues.

Les intonations se combinent, ou avec l'aspiration & avec la voyelle *i*, ou entr'elles, mais de maniere que ce ne sont que les trois dernieres, la gutturale, la siflante & la chuintante, qui se réunissent avec d'autres. De-là les consonnes doubles, qu'on peut appeller PASSAGES, du même nom qu'on donne en musique à un ton qui commence par une note & qui se termine tout-à-coup sur une autre.

L'aspiration se joint à la plûpart des intonations chez plusieurs Peuples: les Hébreux & les Celtes ont des *b*, des *t*, des *d*, &c. aspirés: de-là le *kh* des Grecs & leur *ph*.

La voyelle *i* s'unit à *l* & à *n* pour former des intonations mouillées.

La siflante s'unit, 1°. à la labiale, comme le *ps* des Grecs; 2°. à la dentale, comme le *th* prononcé *dzh* de ces mêmes Grecs & des Anglois; & 3°. à la gutturale, comme dans notre *x*.

La chuintante & la gutturale s'unissent à la dentale; de-là le *tch* des Italiens, des Limousins, des Valdois: le *dj* & *dge* des Arabes, des Italiens, &c.

Ces intonations composées varient presqu'à l'infini, suivant le génie de chaque Peuple: elles ne peuvent donc entrer dans l'alphabet primitif & naturel; il faut cependant en connoître la composition & la valeur, afin de s'assurer de ce que chaque Peuple a ajouté à la masse premiere, & de pouvoir les suivre dans les combinaisons qu'ils en ont faites.

On peut même ramener ces combinaisons à des classes générales: c'est ainsi que les Orientaux abondent en aspirées & en siflantes: les Peuples du Nord, dans celles de cette derniére espéce; ceux du Midi de l'Europe, en chuintantes. Ce n'est point l'effet du hasard: les Orientaux prononcent de l'extrémité intérieure de l'instrument vocal ou de la gorge; les Peuples du Nord, de l'extrémité extérieure ou des dents; les autres gardant le milieu entre ceux-là, aiment les intonations qui se font entendre dans le corps de l'instrument vocal. Nous verrons bientôt la raison même de ces préférences.

CHAPITRE IV.

Etendue de l'Instrument Vocal chez divers Peuples relativement aux Intonations.

Au moyen de la division des intonations en fortes, en foibles & en composées, il n'est rien de plus aisé que d'analyser & de comparer l'étendue de l'instrument vocal chez chaque Peuple, de ramener tous leurs procédés à ces premiers Elémens & de reconnoître ceux qu'ils aiment de préférence.

Il est vrai qu'on rencontre quelquefois de la difficulté à fixer dans les Langues mortes, la vraie prononciation de quelques intonations composées : mais ces intonations n'ayant lieu que pour une très-petite partie de la Langue, & pouvant toujours se réduire au moins à une intonation simple & constante, l'inconvénient en est presqu'insensible. Peu importe, par exemple, de savoir si les Latins ont prononcé *que* à notre maniere, sans aspiration, comme nous prononcerions *ke* ; ou s'ils lui donnoient un son un peu aspiré, à l'Esclavone & à la Suédoise, en le prononçant *qve*, mais en n'appuyant presque pas sur le *v* : puisque par rapport à la comparaison des Langues, cette précision est presque de nulle valeur.

Intonations Françoises.

On en peut compter vingt-une, classées de cette maniere sous 24 caractères différens.

Touches.	*Fortes.*	*Foibles.*
Labiale,	P.	B.
Dentale,	T.	D.
Nasale,	N.	M.
Linguale,	R.	L.
Gutturale,	Ca.	Ga.
Siflante,	S, Ce.	Z, T entre deux voyelles.
Chuintante,	Ch.	J, Ge.
Labio-dentale,	F.	V.
Mouillées,	Ill.	Gn.
Gutturale-siflante,	X.	
Gutturo-labiale,	Que.	Gue.

Intonations Hébraïques.

On en peut compter au moins XVII, lorſqu'on ne ſe ſert pas des diſtinctions Maſſoréthiques en uſage chez les Juifs modernes.

Touches.	*Fortes.*	*Foibles.*
Labiale,		ב B.
Dentale,	ט T.	ד D.
Naſale,	נ N.	מ M.
Linguale,	ר R.	ל L.
Gutturale,	כ K.	ג G.
Siflante,		ז Z.
Chuintante,	ש Sh.	
Labio-dentale,	פ Ph.	ו V.
Dentale-ſiflante,	צ Tſ.	ת Th, *prononcé* Tzh, à l'Angloiſe.
Gutturo-ſiflante,	ס X.	
Gutturo-labiale,	ק Qu.	

Intonations Chinoiſes.

On n'en compte que XVII.

Labiale,	P.	
Dentale,	T.	
Naſale,	N.	M, *ou* ng.
Linguale,	L.	
Gutturale,	K.	C.
Siflante,	S.	Ç.
Chuintante,	X, *ou* Ch.	J.
Labio dentale,	F.	V.
Dentale-ſiflante,	Tſ.	
Dentale-chuintante,	Tch.	Ge, *ou* Dch.
Gutturo-labiale,	Y, *ou* Gue.	

Ce dernier caractère eſt donc le ע h des Hébreux, lorſque celui-ci eſt rendu par *w* ou par *gu*.

Intonations Arabes.

Elles sont au nombre de XXIII.

Labiale,			ب	B.
Dentale,	ت	T.	د	D.
Nasale,	ن	N.	م	M.
Linguale,	ر	R.	ل	L.
Gutturale,	ق	K.		
Siflante,	س	S.	ز	Z.
Chuintante,	ش	Sh, ou Ch.	ج	Ge, *ou* Dje.
Labio-dentale,	ف	Ph.	و	V.
Dentale-siflante,	ص	Tz.	ض	Df.
Dentale-siflante aspirée,	ث	Thf.	ذ	Dhf.
Gutturo labiale,	ك	Qu.		
Gutturale-aspirée,	خ	Kh.	غ	Ghe.
Dentale-aspirée,	ط	Th.	ظ	Dh.

Remarques sur ces Tableaux d'Intonations.

Ces exemples tirés d'une Langue qu'on ne parle plus depuis deux mille ans, & de trois autres prises, en quelque façon, aux plus grandes distances possibles & séparées par une multitude d'autres, suffisent, sans doute, pour faire voir la maniere dont on peut & dont on doit analyser les intonations d'une Langue quelconque & les rapporter à une mesure commune.

On ne sauroit disconvenir qu'une pareille méthode ne réunisse un très-grand nombre d'avantages.

1°. Elle fait connoître d'un coup d'œil, les rapports qui existent à l'égard des intonations, entre les Langues qu'on veut analyser, & dont il importe d'avoir des idées précises.

2°. On s'assure à l'instant des progrès de chaque Peuple à cet égard; de ce qu'ils ont ajouté à l'étendue de l'instrument vocal; & des sons qu'ils aiment de préférence. Ainsi l'on voit que les Chinois ne connoissent pas toutes les intonations primitives; n'ayant, ni *b*, ni *d*, ni *r*: que les François sont plus riches qu'eux, & à cet égard, & en intonations composées: tandis qu'à l'égard de ces derniers, les Arabes les ont tous laissés fort en arriere.

3°. Que ceux-ci, malgré leurs richesses en ce genre, ont cependant moins

d'intonations ſimples que nous, & que ce en quoi ils nous ſurpaſſent conſiſte dans des intonations, compoſées de la dentale & de la gutturale unies à l'aſpiration & à la ſiflante; celles-ci faiſant preſque le quart du nombre de leurs intonations: tandis que les Chinois ſont privés d'une grande partie des intonations ſimples, n'ayant que les fortes pour pluſieurs touches: enſorte qu'ils ont bien moins tiré parti de l'inſtrument vocal que les Occidentaux.

4°. On s'aſſure par ce moyen des intonations qui dominent dans le Langage de chaque Peuple, & du *mode*, ſi on peut ſe ſervir de cette expreſſion, qui regne dans leur prononciation. Ainſi l'on peut dire que le mode dominant des Chinois eſt le *chuintant*, puiſqu'ils n'ont que peu d'intonations ſur le devant de la bouche & très-peu d'aſpirées; qu'un quart de leurs intonations eſt ſur cette touche, & preſqu'un autre quart ſur ſa voiſine la ſiflante. Au lieu que le mode dominant des Arabes eſt le *dental-aſpiré*, puiſque le tiers de leurs intonations ſe rapporte à cette claſſe. Et ceci eſt dans la Nature. Le grand uſage d'une choſe peut ſeul nous rendre habiles en cette choſe, & nous y faire appercevoir des nuances, des gradations, des propriétés qui échappent à un œil moins attentif. Ainſi tout Peuple qui adopte de préférence une touche, & qui la rend dominante dans ſa prononciation, doit néceſſairement ſentir toutes les nuances dont elle peut être ſuſceptible; & il doit les adopter toutes, afin de pouvoir diſtinguer tous les mots qu'elle énonce par cette touche.

5°. Mais comme chaque touche n'eſt ſuſceptible que de deux intonations différentes, le Peuple qui en adopte une quelconque & qui veut varier ſes mots, eſt forcé de lui aſſocier d'autres ſons, comme fait l'Arabe qui a des dentales-ſiflées, des dentales-aſpirées, &c. des labiales-dentales, &c. Ce qui explique pourquoi tels Peuples ont tant d'intonations compoſées, & pourquoi ces intonations compoſées ont un ſi grand rapport entr'elles.

6°. En pouſſant cette analyſe un peu plus loin, il eſt encore fort aiſé de connoître par-là le génie de chaque Peuple & la nature du climat qu'ils habitent: ceci paroîtra peut-être un paradoxe, du moins à ceux qui n'ont pas coutume de réfléchir ſur ces objets: mais de même que le génie d'un Peintre ſe manifeſte dans ſes Tableaux & celui d'un Auteur dans ſes Ouvrages, ainſi le génie des Peuples ſe manifeſte & ſe développe dans leur langage. Et comme l'inſtrument vocal eſt néceſſairement aſſujetti aux influences du climat, puiſqu'il eſt un objet phyſique, il doit néceſſairement varier ſuivant les climats & ſuivant les dégrés de chaleur & de froid qu'il éprouve: comme nous le ferons voir bientôt dans un plus grand détail.

7°. Enfin, ces connoiſſances ne ſont point de pure curioſité; elles ſont in-

diſpenſables dans la comparaiſon des Langues, & dans leur rapprochement de la Langue primitive. Ces diverſités dans les intonations, répandent néceſſairement la plus grande diverſité dans la prononciation & dans l'orthographe d'un même mot; il doit néceſſairement ſe déguiſer en paſſant de Langue en Langue, ſous mille formes différentes, relatives au mode de prononciation adopté dans chacune; en vain donc on entreprendroit de le ſuivre dans toutes ces Langues, ſi on n'eſt pas au fait des changemens qu'il a dû néceſſairement y ſubir. C'eſt pour n'avoir pas pris cette précaution, que tant de perſonnes, d'ailleurs habiles dans les Langues, ont échoué dans les comparaiſons qu'ils en ont voulu faire. En vain chercheroit-on, par exemple, chez les Chinois ſous la lettre *r*, les mots primitifs dont cette lettre fait partie: chez les Anglois, ſous la lettre *z*, cette foule de mots Allemans qui commencent par cette lettre, & chez les Latins nos mots en *che*.

Rien cependant ne ſeroit plus contraire à la vérité, que de conclure que les Chinois, les Anglois ou les Latins n'ont pas les mots dont il s'agit ici: ils les poſſédent; mais ſous une autre forme; & il ſera très-aiſé de les y découvrir au moyen de la comparaiſon qu'on aura faite de leurs intonations.

Ainſi l'on trouvera chez les Chinois, ſous la lettre L, les mots qui ſont rendus ailleurs par R: chez les Anglois, ſous l'intonation dentale-ſiflante TH, les mots qui commencent en Allemand par la ſiflante Z: & chez les Latins, ſous la gutturale CA, les mots qui commencent chez nous par la chuintante CHE.

De-là, les rapports des mots Chinois, *ly* & *lu* ou *lou*, avec nos mots *rit* & *roſée* qui ont la même ſignification: ceux des mots Anglois, *to*, à; *token*, ſigne; *tongue*, Langue; avec les mots Allemans, *ze*, à; *zeychen*, ſigne; *zunge*, Langue; & ceux de nos mots, *champ* & *cher*, avec les mots Latins *campus* & *carus*.

On cherchera donc ſous les ſiflantes, chez les Peuples qui les aiment, les mots qui commencent chez d'autres par des dentales: ſous les aſpirées, chez ceux qui les aiment, des mots qui commencent ailleurs par des labiales ou par des ſiflantes: & l'on tranſpoſera ainſi les mots d'un mode à un autre, comme on tranſpoſe un air de muſique, afin de pouvoir l'exécuter ſur des inſtrumens différens.

Les trois quarts des différences qu'on obſerve entre les Langues n'ont pas d'autre origine; & comme elles conſtituent ſur-tout les dialectes d'une Langue, on peut dire, qu'à cet égard, toutes les Langues ne ſont que les dialectes d'une ſeule: ces variétés ſe répétant ſans ceſſe dans les Langues d'un bout

du Monde à l'autre. Les mêmes différences qui caractérisent les dialectes d'une Langue, caractérisent les dialectes d'une autre ; ensorte qu'un même mot roule de Langue en Langue sur un petit nombre de variétés, qui le font reparoître dans une Langue tel qu'il étoit dans une autre plus éloignée.

Ce sera, sans doute, un spectacle bien intéressant que celui qu'offriront désormais les Langues rapprochées à ce point & ramenées à ces principes simples & puisés dans la Nature ; les résultats en seront aussi frappans que nouveaux : ils prouveront sur-tout de la maniere la plus victorieuse, que rien dans les Langues ne fut l'effet du hasard, comme on cherchoit à se le persuader pour se consoler des ténèbres dans lesquelles étoit enveloppée leur origine, & du désespoir où l'on étoit de la découvrir.

CHAPITRE V.

Maniere dont se prononcent les Sons & les Intonations qu'on vient de parcourir.

Après avoir vu les diverses classes auxquelles on peut ramener les intonations en usage chez la plûpart des Peuples, & les avantages qui résultent de cette distribution, il ne nous reste plus, pour terminer cette analyse de l'instrument vocal, qu'à exposer quelques remarques sur la maniere dont il faut s'y prendre pour les prononcer, ou sur le méchanisme de leur prononciation. Ce méchanisme est en général très-peu connu, parce qu'en général il est peu nécessaire, ne pouvant être utile qu'à ceux qui ont de la difficulté à parler, nombre heureusement peu commun ; il en est ici comme de ceux qui se portent bien. Mais comme il n'en existe pas moins des Livres de Médecine pour ceux qui n'ont pas cet avantage, il ne seroit pas moins à souhaiter qu'il existât de bons Elémens de la parole, où l'on indiqueroit de la maniere la plus exacte, la position dans laquelle doivent être pour chaque intonation les organes nécessaires pour la former : ceux qui n'étant pas secondés à cet égard par la Nature, n'ont d'autres ressources que celles de l'art, pourroient en retirer du moins quelqu'avantage.

Méchanisme des sons.

A, se prononce, comme nous l'avons dit, de la plus grande ouverture possible

sible de la bouche; ensorte que la caisse de l'instrument vocal se replie le plus qu'il est possible sur son extrémité intérieure vers la racine de la Langue : ce qui fait que le son A, naît avec force du gosier & fait entendre un bruit plus ou moins guttural. Il est d'ailleurs le son de l'acclamation & du cri, ainsi que celui d'une douleur profonde.

E, se prononce en fermant la bouche à moitié, ou plutôt en ne l'ouvrant qu'à demi, c'est-à-dire autant qu'il est nécessaire pour la respiration : en sorte qu'on peut dire que c'est la voyelle de la respiration, & des sentimens doux & agréables : celle de l'existence sur-tout.

Tandis que l'Ê long & aspiré ou tiré du plus profond de la poitrine, est la voyelle de la peine & de la fatigue.

I, se prononce en diminuant encore plus l'ouverture de la bouche; & pour cet effet, en faisant rentrer en dedans & retirant les muscles des lèvres vers les oreilles : le son qui en provient est nécessairement aigu & sec; aussi est-il la voyelle du ris.

Afin de prononcer O, les lèvres se portent au contraire en avant, & forment un cercle : comme ce mouvement est aisé, & qu'il peut se soutenir long-tems sans incommoder, il est devenu de lui-même celui de l'admiration & de l'étonnement; mouvement où l'on reste la bouche ouverte, sans qu'elle se porte d'un côté plutôt que d'un autre.

Lorsqu'il s'agit de prononcer U, les lèvres se portent encore plus en avant, & se rapprochent beaucoup plus l'une de l'autre, en retirant un peu le soufle à soi, comme pour humer. C'est le mouvement propre à la moue, comme le dit notre Poëte Comique, dont la plaisanterie semble avoir jetté sur l'analyse même de la parole un ridicule qui ne doit regarder que ceux qui en parlent hors de saison, ou qui se croiroient fort habiles pour ne savoir que cela. Cette voyelle est celle des pleurs, par cela même que les pleurs & la moue sont l'effet d'une même sensation.

Enfin, la bouche est aussi en avant & aussi peu ouverte qu'il soit possible, lorsqu'elle fait entendre le son OU. L'air sonore est chassé par cette position en avant, avec force & rapidité : aussi est-ce là voyelle dont on se sert pour repousser.

Les voyelles sont ainsi le moyen par lequel nous manifestons les sentimens dont nous sommes affectés : elles en sont une vive peinture à laquelle on ne sauroit se méprendre.

Comme en parlant de l'aspiration & de ses diverses espéces, nous avons été obligés de dire de quelle maniere elles se prononçoient, nous ne le répete-

rons pas ici. Nous nous contenterons de dire qu'outre les trois eſpéces d'aſpirations dont nous avons parlé dans cet endroit, il en eſt quelques autres moins répandues, telles que le *k* aſpiré des Hébreux, & le *ch* final des Allemands. Ici la Langue ſe rapproche de ſa racine & du palais, de maniere que l'air reſſerré & forcé de labourer le palais, fait entendre un ſon plus aigu dans le *k* aſpiré des Hébreux & plus étouffé dans le *ch* final des Allemands.

Méchaniſme des Intonations.

Les Labiales ſe prononcent par la ſimple preſſion des lèvres : une forte preſſion produit l'intonation P ; une légère, l'intonation B. On ſe ſert auſſi des lèvres pour prononcer F, N & M ; mais nous verrons, quand il s'agira de celles-ci, que la preſſion des lèvres y eſt accompagnée du mouvement d'autres organes.

Les Dentales ſe prononcent par la preſſion de la langue contre les dents ſupérieures. Si la preſſion eſt forte, on entend l'intonation T ; & D, ſi elle eſt foible.

Les Nasales ſe prononcent par la preſſion des muſcles du nez ; avec cette différence que l'on preſſe les lèvres pour occaſionner la preſſion des muſcles du nez, néceſſaire pour faire entendre M ; & que la langue fait effort contre les gencives ſupérieures pour produire la preſſion des mêmes muſcles du nez néceſſaire pour faire entendre l'intonation N. C'eſt ce concours d'organes différens des muſcles du nez, qui a fait mal-à-propos confondre M avec les labiales, & N avec les dentales.

Les Gutturales ſe prononcent du goſier ; & pour les faciliter, la Langue fait effort ſur le devant de la bouche : ſi elle appuie contre les racines des dents d'en haut, la contraction des muſcles du goſier eſt très-forte & produit l'intonation K. Si elle preſſe contre les dents d'en bas, la contraction des muſcles du goſier eſt beaucoup plus foible & produit l'intonation Ga.

Obſervons ici que ce double mouvement pour produire une même intonation, l'un de l'organe qui la produit, l'autre de la langue qui facilite l'effet de cet organe en appuyant fortement contre un autre, & produiſant l'effet d'un lévier & de la puiſſance qui le meut, a embrouillé plus d'une fois ceux qui ont voulu démêler ce méchaniſme ; & a été cauſe qu'ils ont ſouvent mis ſur le compte d'un organe, des intonations produites par des organes très-différens.

Les Linguales ſont l'effet des muſcles de la langue. Pour l'intonation

foible L, ces muſcles ſe portent vers la partie antérieure du palais, & s'en détachent avec aſſez de force pour occaſionner un courant d'air ſonore qui fait entendre cette intonation.

L'autre intonation linguale R, dépend d'un trémouſſement dans la pointe de la langue, qui s'opére ainſi : cette pointe gliſſe le long du palais ſans le toucher & en tendant vers les dents ſupérieures, enſorte que la langue prend la figure du Z ou d'un S renverſé : alors l'air chaſſé avec force & qui n'a qu'un petit eſpace entre le palais & la langue, reflue ſur la pointe de la langue, & par cet effort la fait frémir dans toute ſa longueur. Si l'on fait ſortir cet air par ſecouſſes, il en réſulte un frémiſſement ſoutenu qui a fait mettre mal-à-propos par quelques perſonnes l'intonation R au nombre des voyelles.

Les linguales ont la propriété de s'aſſocier à quelques autres intonations, aux labiales P & B, à la labio-dentale F, & aux gutturales C & G, d'une maniere ſi intime qu'elles ſe prononcent dans le même tems, ſans aucun intervalle phyſique ou ſyllabique, comme ſi elles ne faiſoient qu'un ſeul ſon. C'eſt ainſi qu'on ne ſent pas le moindre intervalle entre *f* & *l* dans *flot* ; entre *b* & *r* dans *brec* ; entre *g* & *r* dans *grec* ; ou entre *c* & *l* dans *clef*. On croit ouir deux notes en accord qui frappent l'oreille enſemble, & entre le commencement deſquelles il n'y a aucune ſucceſſion. C'eſt que le jeu des organes qui prononcent la premiere de ces intonations, s'exécute dans le même tems que le jeu de la Langue néceſſaire pour faire entendre l'intonation linguale qui s'unit à celles-là.

Il eſt donc bien étonnant qu'on ait cru qu'il y avoit ſucceſſion entre ces deux ſortes d'intonations ; & qu'on ne ſe ſoit pas apperçu, que ſi on veut les prononcer ſéparément, on entendra toujours, avec quelque viteſſe qu'on le faſſe, deux ſons différens, deux ſyllabes phyſiques, tout comme on entend deux ſyllabes en prononçant CT, ST, SP, &c.

Si tant de perſonnes graſſeient, c'eſt donc uniquement parce qu'elles ne peuvent pas ou parce qu'elles ne ſavent pas prononcer au même inſtant deux des intonations dont il s'agit ici : *cl*, par exemple, *gr*, ou telle autre ; ſoit parce que leurs organes n'ont point aſſez de fléxibilité ; ou plutôt, parce qu'elles n'ont pas apperçu que ce double méchaniſme devoit s'exécuter à l'inſtant, & ſans aucun intervalle. Car dès-lors, le *r* ſe trouve ſi éloigné de la premiere intonation, qu'avec quelque viteſſe que la langue s'y porte, il s'eſt écoulé un intervalle qui a dénaturé le mot ; préciſément comme ſi l'on prononçoit en deux tems, les deux ſons qui compoſent une diphtongue.

Les SIFLANTES & les CHUINTANTES différent, comme l'aigu du grave.

Dans les premieres, l'air sonore s'échappe en faisant entendre un son vif & aigu, parce que la langue qui est alors presque collée aux dents supérieures & au palais, ne lui laisse qu'un passage très-serré. Dans les dernieres, au contraire, l'air sonore sort avec un sifflement beaucoup plus modéré, parce que la langue qui n'appuie que vers les dents inférieures, lui laisse un beaucoup plus grand espace à remplir, & une sortie beaucoup plus considérable; il sort cependant avec sifflement, parce qu'il est poussé avec force le long de la langue qui se rétrécit en forme de canal ou de goutiere, sur-tout pour l'intonation forte *che.*

Ajoutons qu'il y a cette différence entre S & Z, que pour la premiere, la langue se rapproche beaucoup plus du palais que lorsqu'il s'agit de prononcer Z. Au lieu que la langue se porte vers la racine des dents, lorsqu'il faut prononcer Z.

Les Labio-dentales, F & V, se prononcent par la pression des dents contre les lèvres, ensorte qu'en se séparant & se retirant, elles attirent fortement l'air, & qu'il y a par conséquent aspiration; plus foible pour *V* que pour *F.* Quant à la prononciation du P aspiré, ou du PHÉ en Hébreu, en Arabe, en Grec, &c. elle est beaucoup plus forte que l'aspiration *F,* parce que la pression des lèvres pour prononcer *P,* ayant été beaucoup plus forte que pour prononcer F, l'air aspiré sort avec bien plus d'abondance & de force.

Et quoiqu'en François, on ait toujours représenté l'intonation *ph* par le caractère F, il y avoit certainement entr'eux la même différence dont nous venons de parler, puisque Ciceron raille un Romain qui prononçoit *Fundanius,* comme si ce nom avoit été écrit *Phundanius.*

De quelques autres intonations composées.

Comme les nasales M & N, se prononcent au moyen de l'effort que les lèvres font pour la premiere, & de celui que la langue fait contre les dents pour la seconde, il doit arriver quelquefois que les labiales *b* & *p* se substituent à *m*, & les dentales *t* & *d*, à *n*; il arrive même, lorsqu'on est extrêmement enrhumé, que les intonations *m* & *n* ne se font plus entendre, & qu'il ne reste pour les produire que l'impression des lèvres & de la langue, ensorte qu'on dira *banger*, au lieu de *manger*; & *derf*, au lieu de *nerf* (1).

Il arrive, au contraire, que ceux qui ne peuvent prononcer sans peine l'intonation *b*, la font précéder de *m*; & qu'ils disent *mb*, au lieu de *b*. Tels

(1) Opuscules de l'Abbé de Dangeau, p. 54.

sont en Europe les Grecs modernes, & en Amérique les Peuples du Brésil (1).

Tandis que ceux qui ne peuvent prononcer sans peine *d*, font entendre l'intonation *nd* (2).

Le TH des Anglois, qui est le *Theta* des Grecs & le *Thau* des Hébreux, se prononce par un méchanisme fort approchant du Z; mais avec cette différence, qu'ici la pointe de la langue est d'abord posée entre les dents, & qu'elle se retire lentement vers le palais, tandis que l'air sort avec aspiration; ce qui produit un siflement émoussé & aspiré qui n'est ni S, ni Z, ni H, mais qui tient de tout cela.

Il n'est peut-être aucune touche qu'on ne puisse accompagner d'une aspiration. Ainsi les Juifs modernes distinguent un B, un D, un K, &c. aspirés & non aspirés. De même, les Grecs ont un P, un T & un K aspirés; nous avons déja parlé des deux premiers: reste le troisiéme, ou KH, qu'ils appellent *khi*.

Ce caractère répond, & au k aspiré des Hébreux & à leur aspiration gutturale ח ou 'h dont nous avons parlé ci-dessus: mais quant à sa prononciation, il paroît qu'elle tenoit plus du k aspiré que du 'h; qu'on y entendoit le son du k en plein, & que c'est par cette raison qu'ils avoient inventé cette lettre double.

---

(1) Langues d'Amérique, par RELAND, p. 179.

(2) AMMAN, *ubi suprà*, p. 77.

LIVRE III.

Des divers MODES *dont est susceptible l'Instrument Vocal ; leurs causes & leurs effets.*

CHAPITRE PREMIER.

De leur étendue.

TEL est l'instrument vocal ; telle, l'étendue des sons qu'il fournit ; & qui peuvent se mélanger & se varier presqu'à l'infini, ensorte qu'il n'est presque point de Peuple qui n'ait quelque son qui lui soit propre.

Mais telle est sur-tout cette étendue, que le même mot peut se prononcer différemment par plusieurs Peuples, suivant la portion de l'instrument vocal sur laquelle ils aiment à faire effort ; ou dont le climat leur rend l'usage plus facile : ensorte que divers Peuples pourront prononcer exactement les mêmes mots, & ne point s'entendre, parce qu'ils ne les exécuteront pas sur les mêmes portions de l'instrument vocal, ou qu'ils les exécuteront avec plus ou moins de force.

Ainsi, lorsqu'un Peuple prononce P ou T, un autre qui aime les touches légères prononcera B ou D ; tandis qu'un Peuple fera effort sur l'extrémité intérieure de l'instrument vocal, un autre portera toutes ses forces sur l'extérieure, ou sur le milieu même de cet instrument ; l'un aspirera un mot, tandis que l'autre sifflera, & qu'un troisiéme chuintera le même mot.

Il n'est personne qui n'apperçoive que plus ces différences sont répetées dans les Langues, plus ces Langues doivent paroître différer les unes des autres ; & qu'on pourra même désigner chacune suivant le genre de prononciation qu'elle a adopté de préférence.

L'on pourra donner l'épithète de *fortes* aux Langues qui aiment les intonations fortes : de *douces*, à celles qui préferent les intonations foibles. Les unes seront aspirantes, les autres sifflantes, des troisiémes chuintantes, des quatriémes nasalantes. D'autres, seront un mélange de celles-là.

On ſent encore très-bien, que lorſqu'on voudra chercher un même mot dans ces diverſes Langues, il ſeroit inutile de le chercher dans toutes ſous les mêmes modifications, s'il eſt ſuſceptible de pluſieurs: qu'il faudra le chercher ſous une modification aſpirée, dans les Langues qui aſpirent, s'il eſt ſuſceptible d'aſpiration; ſous une modification ſiflante, naſalante, chuintante, dans les Langues qui ont adopté ces prononciations, &c. chaque Langue revêtant néceſſairement chaque mot, des ſons dont il eſt ſuſceptible & qu'elle a adopté, qui lui ſont les plus familiers, les plus aiſés, les plus flatteurs.

Mais toutes ces variétés étant puiſées dans l'inſtrument vocal, elles en peuvent être appellées les MODES; car ce ſont autant de modes ou autant de manieres dont ſe forment les Langues & dont un même mot peut ſubſiſter, ou dont il peut être revêtu. Ainſi le mot HAD ſera dans le mode *aſpiré*; prononcé HAND, il ſera dans le mode *naſalé*, &c. devenu KHAND, il ſera dans le mode *guttural*: AID, EID, ou ID, le préſenteront dans le mode *foible*, &c. Et ce ſera le même mot néanmoins, parce qu'il offrira toujours le même ſens & le même ſon principal.

C'eſt dans ces modes que conſiſte une des grandes cauſes de la différence des Langues, celle qui influe le plus ſur la maſſe entiere du Langage; c'eſt par conſéquent une de celles qu'il faut ſe rendre plus familieres lorſqu'on veut étudier les Langues, puiſqu'on trouve dans ces modes autant de clés qui facilitent la comparaiſon des Langues; & ſi juſques à préſent elles avoient paru ſi diverſes entr'elles, ſi l'on n'avoit pu réuſſir dans leur comparaiſon, lors même qu'on étoit convaincu de leur rapport, on doit ſur-tout l'attribuer au peu de ſoin qu'on avoit eu de reconnoître ces propriétés de l'inſtrument vocal.

CHAPITRE II.

Cauſes générales de ces diverſités.

CES variétés ne ſont point l'effet du hazard, comme on l'a prétendu; elles ſont toujours produites par des cauſes phyſiques, qui ſe font ſentir à chaque inſtant, qui à chaque inſtant influent ſur l'inſtrument vocal d'une maniere ou d'une autre: il en eſt ſur-tout une très-étendue, c'eſt le climat ou la nature du Pays qu'on habite.

Premiere cause ; le Climat.

L'instrument vocal est un composé de fibres que la chaleur relâche & que le froid resserre, de la même maniére que ces élémens agissent sur tous les autres corps : mais ils ne peuvent relâcher ou resserrer les fibres de l'instrument vocal, qu'il n'en résulte pour la parole, des effets très-différens les uns des autres.

Dans les Contrées où l'air est brûlant, & où le sang coule avec impétuosité dans les veines, les fibres de l'instrument vocal seront extrêmement dilatées, & auront par conséquent beaucoup de jeu : on pourra donc prononcer les sons avec beaucoup de force, par conséquent les aspirer fortement ; l'on aspirera même d'autant plus fortement que les muscles de la bouche ayant plus de jeu, celle-ci s'ouvrira plus aisément, & fera plus souvent effort sur son extrémité intérieure ; la voix montera donc plus aisément aux octaves les plus élevées ; elle fera entendre des aspirations, des intonations fortes, des voyelles gutturales ou extrêmement ouvertes : elle épuisera toutes les nuances des aspirations, afin de diversifier l'usage continuel qu'elle en fait.

Si ces climats chauds sont coupés par des montagnes élevées, celles-ci ajouteront à cette impétuosité, en brisant le sang, en l'atténuant par les secousses qu'occasionnent leurs chemins rudes & escarpés, en facilitant par ces secousses fréquentes le jeu des poumons. Le langage ou la parole s'y précipitera comme les torrens qui descendent de ces montagnes, & qui entraînent tout ce qui leur fait obstacle : l'instrument vocal y résonnera sur les touches les plus courtes, les plus aigues, les plus sonores.

Dans les Contrées où les frimats ont établi leur siége, où le cours de tout ce qui se meut est ralenti, quelquefois suspendu, par la violence du froid, où toutes les fibres sont resserrées, racornies, dépouillées de presque tout leur jeu, l'instrument vocal s'ouvrira avec plus de peine ; il s'élevera donc moins, il pesera moins sur la portion intérieure, & beaucoup plus sur l'extrémité extérieure : il rendra donc de préférence des intonations labiales, dentales, sifflantes ; on paroîtra ne parler que du bout des dents.

Dans des Contrées intermédiaires & plus heureuses, dont l'air sera tempéré, où les Fleuves couleront avec une majestueuse lenteur sans se précipiter du haut des Monts & comme s'ils regrettoient de quitter leur tranquille séjour, les ressorts de l'instrument vocal ne seront ni trop dilatés par la chaleur, ni trop resserrés par le froid : ils seront ainsi dans une tension modérée, qui produira des

des intonations douces, tranquilles, flatteuſes. Comme elles ne ſauteront pas aux extrémités de l'inſtrument vocal, & que leur effort ſe répandra à peu près également ſur toute ſon étendue, & par conſéquent dans ſon centre, le langage y abondera en liquides, en mouillées, en linguales, en naſales, en ſons flatteurs & doux. Il ne ſera pour ainſi dire qu'un léger murmure, indice du ſéjour délicieux qu'habitent ceux qui font entendre ces ſons agréables.

C'eſt ſur-tout ſur les voyelles que les climats influeront; parce qu'elles ſont ſuſceptibles d'une plus grande durée, & d'une plus grande diverſité dans leur élévation: par conſéquent rapides, vives & variées chez les uns; traînantes, foibles & monotones chez d'autres: aigues & élevées chez ceux-là; rudes chez ceux-ci; la douceur même chez des troiſiemes.

Deuxième Cauſe; diverſité de ſituation.

Ces différences ne regnent pas ſeulement entre des Nations ſéparées par de longs intervalles: on les retrouve dans une même Contrée, entre les divers Habitans dont elle eſt peuplée, ſuivant la diverſité des lieux où ils font leur ſéjour: cette diverſité dans le local, produiſant des variétés qui ont le plus grand rapport à celles que produit l'oppoſition des climats.

Autre eſt, dans une même Contrée, dans une même Province, dans un même Territoire, la prononciation de ceux qui habitent les Montagnes & de ceux qui ſont dans les plaines: de ceux qui ſont expoſés au Nord, & de ceux qui jouiſſent du Soleil du Midi. C'eſt ce qu'un Savant Italien a obſervé relativement à l'Italie. (1) » Ceux qui habitent, dit-il, les Contrées qu'arroſe le » Pô & dont le climat eſt plus froid, ont la prononciation dure & conciſe, » rude & bruſque. Le ton des Toſcans & des Romains eſt plus meſuré; les Na» politains qui jouiſſent d'un Ciel encore plus doux, parlent auſſi plus clairement » & articulent les voyelles plus diſtinctement que les Romains «.

Quelle différence n'obſerve-t-on pas entre la prononciation des diverſes Provinces de ce Royaume, entre les Picards & les Bretons, entre ceux ci & les Provençaux! dans le Languedoc, quelle diverſité entre ceux qui habitent la plaine, & ceux qui habitent les Montagnes; & entre ceux même qui habitent les Montagnes plus baſſes & cultivées, & ceux qui habitent les hautes Montagnes de la Lozere & du Velay!

---

(1) GRAVINA, Ragion. Poët. Lib. II. p. 148.

L'on pourroit même citer des Villages très-voisins, entre les Habitans desquels on apperçoit les mêmes différences, causées par les mêmes différences de local.

Ainsi commencent à se former les dialectes d'une même Langue; ainsi commencerent ceux de la Langue Grecque, ceux de la Langue Theutone, ceux de la Langue d'Oc, ceux de la Langue Orientale des premiers tems, ceux de la Langue Cantabre, ceux de la Langue Indienne, ceux de la Langue Américaine Septentrionale, ceux de toute Langue tant soit peu étendue.

Troisiéme Cause; les mœurs, &c.

Les mœurs & le caractère influent nécessairement sur le langage; & l'instrument vocal étant à la disposition de tous, il doit prendre les impressions de tous. Il doit rester dans un état fort imparfait chez les Peuples dont la vie est rude & sauvage; il doit s'adoucir & se perfectionner chez ceux dont la vie devient plus douce, plus agréable, plus riche en jouissances de toute espéce; sur-tout chez les Peuples qui se font un plaisir de vivre en société: c'est à cet esprit de société que notre Langue, par exemple, doit les progrès prodigieux qu'elle a faits depuis deux siècles, & qui l'ont sur-tout si fort adoucie à tous égards.

Ceux qui habitent des Contrées fertiles, qui ont tout en abondance, qui jouissent de toutes les douceurs que les richesses menent à leur suite, auront une prononciation plus molle, plus délicate, plus recherchée; le voluptueux habitant de la Médie, de la Syrie, ou de l'Ionie, ne parlera pas comme l'habitant de la sauvage Hyrcanie, du Liban ou de la Carie couverte de Montagnes. L'on n'entendra pas sur le Mont Jura, les sons agréables de la plaine; ou à la Halle, la prononciation séduisante de la Ville ou de la Cour. Ainsi dans une même Ville, dans un même Village, on voit les divers ordres de Citoyens avoir chacun leur langage à soi; & chacun chercher à se distinguer des autres par sa prononciation & par son langage, tout comme il en est distingué par son rang, par ses richesses, par ses connoissances, ou par son éducation.

Autres Causes; l'envie de se distinguer, la légereté, le peu d'agrément qu'on trouve à certains sons, &c.

A ces causes, s'en joignent quelques autres, telles que l'envie de se distinguer par une prononciation plus flatteuse, l'inconstance qui fait qu'on se lasse de

prononcer toujours de même, le peu d'agrément qu'on trouve à certains ſons, ou même la difficulté qu'on a de les prononcer. Ces dernieres cauſes produiſent même quelquefois des effets beaucoup plus nombreux, & qui ſe ſuivent de plus près, que ceux qui ſont cauſés par le climat.

Ainſi s'élevent entre les Peuples, des barrieres plus fortes que celles qu'oppoſent les Montagnes les plus eſcarpées & les Mers les plus vaſtes : ainſi ils paroiſſent parler des Langues les plus oppoſées, lors même qu'ils ne changent pas d'expreſſions. De-là, les idées qu'on s'étoit formées des Langues, comme n'ayant nul rapport; & que des téméraires pouvoient ſeuls entreprendre de réduire à une marche harmonique & uniforme, ces inflexions qui ſemblent ſe refuſer à toute analyſe : tel le vulgaire, ébloui de cette multitude d'aſtres qui roulent ſur ſa tête & dans laquelle il ſe perd, rit de celui qui prétend les compter & lui en apprendre le nombre.

Mais comme on voit ces mêmes aſtres devenir moins confus à meſure qu'on les rapporte à certaines claſſes, de même lorſqu'on ſuit de près ces inflexions nombreuſes que reçoit le même mot chez les divers Peuples qui s'en ſervent, on voit les Langues ſe réduire à un petit nombre de mots, & ne différer que par des changemens qui ſe reproduiſent continuellement, & preſque toujours de la même maniere; enſorte que les Nations en apparence les plus oppoſées à cet égard, ſont parfaitement ſemblables & entr'elles & avec la Nature à laquelle tout les ramene.

On voit donc par l'examen des ſons en uſage chez chaque Peuple, s'évanouir le fantôme effrayant de la multitude des Langues; & les rapports des mots qu'ils employent, devenir ſenſibles, malgré les formes diverſes qui les dérobent à un œil moins attentif.

CHAPITRE III.

Necessité de connoître ces différences pour l'étude des Langues.

§. 1.

Point de connoissances sans comparaisons.

Nous l'avons déjà dit ; comparer, c'est connoître (1) : toutes nos connoissances ne roulent que sur des rapports : il en est de même des Langues : elles n'ont paru si différentes jusques ici, leur connoissance n'est si difficile à acquérir que parce qu'on n'a jamais cru possible de les comparer entr'elles, de les ramener à un même principe. Mais descendues d'une seule source, puisées dans la Nature, se ressemblant toutes, celui qui les comparera devra nécessairement faire un chemin immense dans leur connoissance ; il pourra les posséder à fond.

Cependant, il ne faut pas entreprendre cette comparaison sans les moyens qu'elle exige nécessairement ; sans en avoir la clef ; quelqu'habileté qu'on eût, il seroit impossible d'y faire les mêmes progrès ; les Langues paroîtroient moins semblables ; leurs mots isolés, s'éclaireroient beaucoup moins.

Il n'en est pas de même, lorsqu'on connoît la manière dont les élémens de l'instrument vocal se substituent les uns aux autres, & la préférence que chaque Langue donne à quelques-uns sur tous les autres : dès-lors les rapports d'une multitude de mots brillent de l'éclat le plus vif, ils ressortent comme la lumiere fait ressortir les objets que couvroit une ombre répandue également sur tous : celui qui en fait une, fait déjà par cela seul la moitié des autres.

L'autre moitié n'exige guères plus de peine ; elle se réduit presqu'entierement à des mots allongés ou raccourcis, ou à des mots qui ont passé d'un sens à un autre : ainsi lorsqu'on est au fait des moyens propres à reconnoître la racine primitive d'un mot, & sa valeur primitive, il n'est presque plus rien qui arrête dans la comparaison des Langues.

(1) Gramm. Univ. & Compar. p. 30.

§. 2.

Plusieurs Savans ont déjà senti l'utilité de comparer les Langues.

C'est ce que plusieurs Savans ont très-bien apperçu relativement à quelques Langues, qui n'étoient que des dialectes d'une Langue plus ancienne. Ceux qui ont travaillé sur les étymologies de nos Langues du Midi, ont très-bien vu qu'avec la connoissance de la Langue Latine, on possédoit la plus grande partie des Langues Françoise, Italienne, Espagnole, Portugaise, & des nombreux dialectes de la Langue d'Oc.

Ceux qui ont travaillé sur les étymologies de la Langue du Nord, ont très-bien vû également qu'avec la connoissance de l'ancien Theuton, on savoit la plus grande partie des Langues Allemande, Flamande & Hollandoise, Angloise, Danoise, Suédoise, &c.

Il en est de même de ceux qui ont travaillé sur les Langues de l'Orient: ils ont très-bien vû que les Langues Hébraïque, Chaldaïque, Phénicienne, Ethiopienne, Syriaque, Arabe, &c. avoient les plus grands rapports; que lorsqu'on en savoit une, les autres ne donnoient presque plus de peine.

C'est d'après ces principes & ces observations, qu'ont été composés tant de Dictionnaires harmoniques de ces Langues, où l'on ramene leurs dialectes à une source commune. Travaux infiniment précieux, & qu'il seroit très-important d'exécuter pour toutes les Langues. Ce n'est même qu'alors qu'on pourra être au fait de l'Histoire des Langues, les suivre dans toutes leurs révolutions.

Entre les divers Auteurs qui ont cherché à faciliter l'étude de plusieurs Langues par la comparaison des Elémens qu'on y employe, se distingue SCHULTENS auquel les Langues Orientales doivent tant: il s'apperçut très-bien que toutes leurs différences pouvoient se réduire aux principes que nous avons posés; c'est d'après cela qu'il composa sa clef des dialectes Orientaux: & telle est la maniere énergique dont il s'exprima là-dessus.

» Afin de comparer la Langue Hébraïque avec ses dialectes, sur-tout avec celui des Arabes qui est le plus abondant, & afin de dissiper toute l'obscurité que pourroient présenter ses mots, on a besoin de deux clefs, sans l'usage continuel desquelles on ne sauroit, ni appercevoir l'harmonie intime qui regne entre les branches de cette ancienne Langue, antérieure déjà au Déluge, ni pénétrer dans les profondeurs de ces Langues. La premiere de ces clefs consiste dans la connoissance exacte des changemens qu'éprouvent les consonnes &

» & les voyelles. La ſeconde, dans la méthode critique au moyen de laquelle on peut ramener à un même tronc les ſignifications diverſes entaſſées confuſément dans les Dictionnaires ſur un même mot, & les claſſer ſuivant leurs rapports à leur valeur primitive. Sans ce fil, on erre dans l'étude des Langues comme dans un labyrinthe inextricable ; & l'on ne peut avancer d'un pas, quoiqu'on ſe donne des peines inconcevables ; *multa movendo, nihil omninò promoveri poteſt.* «. (1)

Rien de plus poſitif qu'une déciſion pareille ; & elle eſt du plus grand poids, venant d'une perſonne qui avoit les connoiſſances les plus profondes dans les Langues Orientales.

§. 3.

Fondemens de nos Tableaux comparatifs pour l'inſtrument vocal.

Ce que SCHULTENS avoit ſi bien vu à l'égard des dialectes Orientaux, ce que d'autres ont également bien vu à l'égard des dialectes de pluſieurs autres Langues, c'eſt ce que nous diſons & que nous exécutons pour toutes les Langues, comme dialectes d'une ſeule. Nous les ramenons toutes à une ſeule, en comparant les mutations qu'elles ont fait ſubir aux Elémens des mots ; & en réduiſant toutes les valeurs de ceux-ci, à un ſens primitif dont ſe déduiſent tous les autres ſens qu'ils offrent.

Plus cette connoiſſance des changemens qu'un mot a éprouvés en paſſant de Langue en Langue, eſt importante pour faciliter l'étude de celle-ci, & plus il nous a paru néceſſaire de familiariſer nos Lecteurs avec ces changemens & de conſacrer à cet objet une portion conſidérable de ce Volume. Nos Lecteurs ne ſauroient, en effet, nous ſuivre avec plaiſir dans la comparaiſon des Langues, ils ne ſeroient pas à même de ſentir la force de nos principes, ils ne pourroient pas avancer dans cette étude, ſans avoir formé leur oreilles à ce changemens, ſans ſe les être rendus ſi propres qu'ils puiſſent les trouver d'eux-mêmes avec la plus grande facilité.

Nous ſommes entrés dans le plus grand détail, en puiſant nos exemples, ſur-tout dans les Langues modernes, & les mieux connues de la plûpart de nos Lecteurs ; & ne citant les anciennes & les plus éloignées que par ſurérogation

(1) *CLAVIS mutationis Elementorum quâ DIALECTI Linguæ Hebrææ, ac præſertim Arabica Dialectus aliquando ab Hebræâ deflectunt ;* à la ſuite de la Grammaire Arabe d'Erpenius, édit. de Leyde, 1733. in-4°.

& pour faire voir le parfait rapport qui regne à cet égard entre toutes les Langues. Nous n'avons pas craint qu'on regardât ces détails comme *minucieux* : rien ne l'est dès qu'il est indispensable, & sur-tout en fait d'analyse. Comment s'assurer d'ailleurs du rapport des Langues, si on ne connoît pas les rapports de leurs mots : & comment connoître ces rapports, si on n'est pas au fait des altérations qu'ont dû essuyer leurs Élémens dans la suite des siecles? Ce n'est que parce qu'on néglige trop ces prétendues minucies, qu'on est si peu avancé dans les Sciences ; & qu'on a peu de bons livres élémentaires en tout genre ; & n'est-ce pas, parce que les Géomètres & les Musiciens ont eu le bon esprit de ne laisser aucun principe en arriere & de tout analyser, que la Géométrie & la Musique sont dans l'état de perfection où nous les voyons ?

On aura lieu de se convaincre par la considération du Tableau que nous mettons ici sous les yeux du Lecteur, du rapport étroit qui lie toutes les Langues ; on sera étonné de les trouver si fort semblables entr'elles au milieu de leur inconstance ; on aura toujours plus lieu d'admirer la fécondité & la vaste étendue d'un instrument qui sait se prêter aux besoins les plus divers ; & paroître toujours différent, au milieu de la ressemblance la plus soutenue.

On verra aussi par le même moyen que ce n'est point par l'orthographe qu'il faut juger du rapport des mots, mais seulement par le rapport du son & par celui du sens : sur-tout, qu'il ne faut faire aucune attention aux voyelles dont les mots sont composés : ce qui paroîtra le plus étrange des paradoxes à ceux qui ne connoissent que nos Langues modernes, où les voyelles jouent un si beau rôle ; mais qui n'en sera plus un, avant qu'on soit arrivé au quart de notre Tableau.

Le son de la voyelle est, en effet, trop léger, trop inconstant, trop susceptible d'élévation ou d'abaissement pour affecter également toutes les oreilles & pour ne pas éprouver les effets de l'inconstance des Langues. Puisque les consonnes, dont la place est fixe & dont le son est beaucoup plus sensible, plus *matériel*, ne sont pas à l'abri de cette inconstance, que ne doit-il pas arriver aux voyelles ?

Il n'est donc pas nécessaire, afin qu'un mot soit le même, qu'il soit écrit ou prononcé de la même maniere avec les mêmes consonnes & les mêmes voyelles : il suffit dans cette comparaison des Langues, qu'il offre un son semblable & un sens analogue, pour que nous y trouvions le même mot ou un dérivé de la même Famille. Nos mots *main*, *heure*, *ciel*, n'en seront pas moins les mêmes que les mots Latins, *manus*, *hora*, *cœlum*, pour être écrits avec des voyelles différentes : & notre mot *sept* n'en sera pas moins le mot *hept* des Perses, & le mot *hepta* des Grecs, quoiqu'écrit par une sifflante, tandis que ces Peuples l'écrivent par une aspirée.

§. 4.

Division des Tableaux comparatifs des sons & des intonations.

Les comparaisons que nous allons offrir à nos Lecteurs, seront distribuées en VI Classes qui formeront autant de *Tableaux comparatifs*, & qui présenteront les objets suivans :

1°. Les changemens des voyelles les unes dans les autres.
2°. Ceux qu'éprouvent les aspirations.
3°. Ceux des voyelles en consonnes & en nazales.
4°. Ceux des consonnes entr'elles.
5°. Les additions faites aux mêmes mots.
6°. Les retranchemens qu'ils éprouvent.

PREMIER TABLEAU COMPARATIF.

VOYELLES SUBSTITUÉES LES UNES AUX AUTRES.

ARTICLE PREMIER.

A, CHANGÉ EN D'AUTRES VOYELLES.

1°. *Changemens d'A en AI, ou A & AI substitués l'un à l'autre.*

Les Langues du Midi, ou le Latin, & celles qui en sont venues, l'Espagnol, le Portugais, la Langue d'Oc, l'Italien, font un usage continuel de l'A, tandis que le François & quelques idiomes de France employent AI au lieu d'A.

Latin & François.

Ala,	*aile.*
Ama,	*aime.*
Fames,	*faim.*
Fascis,	*faisceau.*
Macer,	*maigre.*
Panis,	*pain.*
Pax,	*paix.*
Vanus,	*vain.*

Italien & François.

Bacio,	*baiser.*
Mano,	*main.*
Valente,	*vaillant.*

Langue

Langue d'Oc & *François.*

Cla, *clair.*
Capelan, *chapelain.*

Latin & Langue d'Oc.

Pater, *paire.*
Frater, *frairē.*
Mater, *maire.*

François & vieux François.

An, *ain.*
Arche, *airche.*
Langue, *laingue.*

Espagnol & François.

Par, *paire.*
Grano, *grain.*
Plano, *plein.*
Carne, *chair.*

François & *Bourguignon.*

Image, *imaige.*
Abri, *aibrie.*
Ami, *aimi.*
Ange, *ainge.*

Et Franc-Comtois.

Cabas, *caibai.*
Aira, *Latin*, ara-*re*, *labourer.*

François & Espagnol.

Bal, *bayle*, & en *Portugais*, baile.

En François même.

Faim, *affamé.*
Paix, *pacifier.*
Vain, *vanité.*
Main, *manier.*

Clair, *clarté.*
Chaïr, *carnacier.*
Pair, *pareil.*
Vaillant. *valeur.*

Dialectes Theutons.

Les Anglois écrivent *ate*, & prononcent *ait*: ils prononcent de même l'*a* devant une terminaison féminine.

Sedate, *pron.* sedaite, *appaiser.*
Taibl, *pour* table.
Laim, *pour* lame, *estropié.*

Goth & Anglois.

Goth. *Angl.*
Fairra, farr, *loin.*
Gaird, gird, *ceinture.*
Dail, *portion* du primitif *tal*; *couper.*
Maitan, *couper*, du primitif *mat*, *couper*, *tailler.*

Hébreu & Anglois.

פאר, Phar, *Angl.* Fair, *beau.*
Franç. fard, & faire le fareau.

Irlandois.

Ail, pierre; 2°. élevé, noble; du primitif *al.*
Ailt, *haut*, *Latin* altus.
Aingeal, *ange.*
Ainn, *cercle*, *anneau*, d'où *an.*
Air, *labouré*, *Latin* ARO, OIR*eamh*, Laboureur.
Airc, *Latin*, arca, *arche.*
Airde, *hauteur*, *Latin*, arduus, *escarpé*, *haut*; 2°. *héron.*

Beilt, *Lat.* baltheus, *baudrier.*

DIALECTES GRECS.

Eol. Arô, *Grec*, airô, *prendre.*
Phanos, phainos, *lumineux.*
Ath. Klaô, klaiô, *pleurer.*
Kaô, kaiô, *brûler.*
Dor. Melais, melas, *noir.*

Le Grec dit également,

Tané, étens, *teinô*, j'étens.
Kharis, joie; *khairô*, je me réjouis.
Lapon, ſaivo, *montagne*, de l'Oriental *ſav* ou *ſab*, montagne.
Perſan, mad, *Anglois*, maid, *fille.*
Hébreu, rash, ראש. *Maſſore*, rosh.
Arménien, raics, *tête.*

MAL,

En diverſes Langues, où il ſignifie, Parole, diſcours, converſation.

Danois, mal; *Cimbre*, mael, *diſcours, entretien.*
Hébreu, מלל, mall, *parler.*
Vieux François, mail, *Parlement, Aſſemblée de la Nation.*
Hébreu, milla, *parole.*
Grec, *ho*-mil-*ia*, *converſation, entretien.*
Ho-mil-eô, *s'entretenir.*
D'où, ho-mélie.
Grec, ho-mil-os, *aſſemblée.*
Arabe, ملا, *malh*, *aſſemblée, congrégation.*

EPAROETES.

C'eſt le nom que les Auteurs Grecs donnent à un Corps de Troupes Arcadiennes, & ſur lequel on peut lire une Diſſertation intéreſſante de M. BEJOT, Garde des Manuſcrits de la Bibliothéque du Roi (1), où il prouve très-bien qu'on déſignoit par-là un Corps d'Infanterie composé de cinq mille hommes choiſis, & que les Ecrivains les plus élégans de la Grèce, les ont appellés par cette raiſon *Epilektoi*, *les choiſis*, *l'élite.* Mais on a été fort embarraſſé lorſqu'il a été queſtion d'aſſigner l'origine de leur nom La premiere ſyllabe *ep*, n'embarraſſoit pas: c'eſt une prépoſition qui ſignifie *ſur*, *entre.* Ce qui arrêtoit, c'eſt l'origine d'*aro* qui doit offrir la racine primitive de ce nom: or, l'on ne trouve en Grec d'autre mot analogue à celui-là qu'*arô*, qui ſignifie *labourer.* Les Eparoetes ſeroient-ils donc appellés ainſi, parce que les meilleurs Soldats ſe prennent aux champs? On a très-bien ſenti que ce ne pouvoit pas être la vraie étymologie de ce nom; mais on ne trouvoit rien de mieux: rien de plus aiſé cependant d'après nos principes. Ce nom porté par des Arcadiens, étoit Arca-

(1) Mém. de l'Acad. des Inſc. & Bell. Lett. T. LVII. in-12. p. 425. & ſuiv.

dien; mais les Arcadiens mettoient A, là où les Ioniens, les Athéniens, &c. mettoient AI; *arô* des Arcadiens, est donc *airô* de ceux-ci, qui signifie *choisir*. EPAROÏTES signifie donc mot-à-mot *les choisis sur* plusieurs; & leur épithète d'*epilektoi* n'est qu'une traduction de leur nom Arcadien. Nous n'avons pas même besoin de changer A en AI, pour trouver chez les Grecs l'origine de ce nom: les Ioniens & les Athéniens ont laissé subsister ces A dans le tems primitif de ce Verbe: ils disent à l'Aoriste second de l'Impératif ARE, *fais choix*, *choisis*. Tout prouve la bonté de cette étymologie & la nécessité de ces principes comparatifs.

2°. *A en Aa.*

Ce changement est très-commun dans les Dialectes Theutons, le Flamand & le Hollandois. Ceux-ci disent,

Aarde,	terre.
Blaauw,	bleu.
Blaazen,	soufler.
Maan,	lune.

Là où d'autres dialectes Theutons prononcent *ard*, *blau*, *blazen*, *man*.

Les Massoréthes changent souvent *a* en *aa*.

Hébr. dab, *Massor.* daab, *languir*. *Latin*, tab-*esco*.

Hébr. lat, *Massor.* laat, *cacher*. *Latin*, lat-*eo*.

3°. *A en Ae.*

Les Celtes & les Massoréthes changent très-souvent *A* en *Ae*, & entre les Celtes ceux du Nord en particulier, tels que les Gallois: il en est de même des Irlandois & des Latins.

Hébr. MAR, *Massor.* maar, *Lat.* maerea *être triste*. *Franç. être marri.*

CAR, *Ville.*

Gall. Sax. Bas-Bret. CAR, ker, caer; *Oriental*, car, carth; *Héb.* קרת, qarth; *Osque*, caer; *Syriaque*, kirit.

L'Osque *caer*, devint le nom de CÆRE, qui fut une Ville maritime très-considérable de l'ancienne Italie.

De *car*, *caer*, *kir*, *quir*, les Latins firent QUIR-*ites*, c'est-à-dire, Habitans, Citoyens, nom par excellence des Citadins de Rome. Ceux-ci perdirent le souvenir de l'étymologie de ce mot, ainsi que de toutes leurs origines; & ils la chercherent dans *quirinus*, dont ils n'ignoroient pas moins la valeur primitive.

Latin, battuo; *Gallois*, baeddu; *Anglois*, beat; *Ang. Sax.* beatan, *battre*; beadu, *carnage*, *batterie*.

Vieux Franç. aese; *Moderne*, aise; *Italien*, agio; *Anglois*, ease, aise.

3. *A en Ea.*

Ce changement est très-commun dans les Langues du Nord.

François, bec. *Gallois*, *Anglois*, beak. *Oriental*, ban; *Irland.* bean, *femme.*

Primitif, bar, *parole*, discours. *Franç.* par-*ole*; *Irland.* pear-*la*, bear-*la*, *langage.*

Phrygien, bad, bedy, *eau. Allemand*, bad, *bain. Anglois*, bath, *lieu de bains. Irlandois*, beathra, *eau.*

Anglois & François.

Beast,	*Bête.*
Breach,	*brèche.*
Clear,	*clair, de* clar-*us.*
Chear,	*chère, de* car-*us.*
Deal,	*daille*, espéce de *sapin.*

Latin, arm-*us*, *épaule. Anglois.* arm; *Anglo-Sax.* earm, *bras.*

Irlandois.

Bann & beann, *sommet.*
Ban & bean, *femme.*
Neart, *force*; de *nar.*
Ealg, *noble*; *de* al & ald.
Each, *cheval*, *Lat.* Equus.
Easc, *eau*; *Celte*, asc & isc.

4°. A & E.

De *Latin* en *François.*

Amarus,	*amer.*
Carus,	*cher.*
Mare,	*mer.*
Nasus,	*nez.*
Sal,	*sel.*
Scala,	*échelle.*
Capra,	*chèvre.*

Idiomes François.

Vieux Fr.	bad,	*blé.*
Bourguig.	elongé,	*allongé.*
	ecouchai,	*accoucher.*
	tu e,	*tu as.*
	chezi,	*tomber*, *Lat.* cadere.
	epranti,	*apprentif.*
	eveugle,	*aveugle.*

Latin, caseus; *Angl.* cheese; *Portug.* queijo, *fromage.*

Espagnol.

Haqua,	*jument*; *Latin*, Equa.
Hacanea,	*haquenée.*
Almendra,	*amande.*

Ils ont conservé le féminin pluriel de *l*ₒ; las mugeres, *les femmes.*

François & Anglois.

Banc,	bench.
Berge,	barge.
Face,	fess.

Anglois & Latin.

Baltheus, *en Anglois* belt, *ceinturon.*

Grisons.

A,	*et.*
Ca,	*que.*
Da,	*de.*

Italien & François.

Barca,	*barque.*
Baracca,	*baraque.*
Battaglia,	*bataille.*
Bocca,	*boucle.*

Branca, *branche.*
Brigata, *brigade.*
Bastanza, *bestance*, en *Vieux François*; *suffisance*, *qui suffit.*
Felis, *Falaise*, ou *rocher*, employé dans une version Allemande des Pseaumes du tems des Rois Louis & Charles.

Allemand & Anglois

Nacken, neck; *le cou.*
Abend, even, *le soir.*
Eiche; *Anglo-Saxon*, AC; *Anglois*, OAK; *vieux Danois*, EIK, *un chêne.*

Basques.

Erri, *terre*, primitif, ar.
Eg, *action*; Latin, ago.

Flamand.

Edel, *noble*; Allemand, adel.
Feil, *faute*, de fall, *faillir.*
Engel, *ange.*

Esclavon.

Dan, *Polon.* dzien, *jour.*
Gherba, *Polon.* garb, *bosse.*

N A R.

Primit, nar, *fort.*
Hesych. naros, *un Garde*, un Défenseur.
Persan, ner, *mâle*, *homme.*
Grec, a-nêr, *homme*, *mâle.*
Latin, NERO, *vaillant*, *fort*, d'où nervus, *nerf* & *nerveux.*
NERIA, femme de Mars, ou Bellone, & surnom de Minerve.
Theut. d'Otfrid, nerio, *protéger*, *défendre.*
Irland neart, force.

CEL-*er*, *léger*, *vite*: *de l'Héb.* kal, קל; *Arabe*, kalu, *léger*, *vite*: d'où vient l'*Hébreu* קלע, kelo, *fronde.*

Les Latins changeoient *a* en *e* dans les composés & d'un tems à l'autre.

Ago, *j'agis*, egi, *j'ai agi.*
Facio, *je fais*, feci, *j'ai fait.*
Capio, *je prens*, cepi, *j'ai pris.*
Pasco, *paître*, compesco.

Les *Atellanes*, espéce de Comédies dont on a cru que le nom venoit de la Ville d'Atella, étoient l'Oriental *tal* & *atel*, jouer, s'exercer à des jeux: d'où vint également le nom des ATHL*ettes*, & le mot *Hébreu* התל, *he-thal*, jouer quelqu'un, le prendre pour sujet d'une Atellane.

Exs-TING-*uo*, éteindre, vient de la préposition *ex* qui marque privation, absence, & de *tan*, feu, prononcé *ten*, *tin*, *ting.*

FERRE, porter, du primitif *far*, *var*, *bar*; *fer*, *ver*, *ber*, porter.
Islandois, Far, voiturer.
Irlandois, bera; *Suéd.* bera; *Servien*, beru; *Ang.* bear; *Theut.* beran, buren; *Dan.* baere; *Goth.* bairan; *Flamand*, beuren, *porter.*
Grec, phero, *je porte.*
Zend, ber-*eete*, *porter.*

D'*Ars*, le *Lat. in*-ERS, *sans art*, *sans habileté.*

D'*Aptus*, *in*-EPTUS, *inepte*, *sans capacité.*

GREC.

Dorien, tame; *Attique*, teme, *coupe.* *François*, en-tame.

Dorien, trakhô; *Grec*, trekhô, *je cours.*

Grec, laos; *Attique*, leôs, *Peuple.*

Grec, naos; *Attique*, neôs, *Temple.*

Turc.

Efrica, *l'Afrique.*
Kedi, *chat.*
Belesan, *baume*, *Lat.* balsamus.

Malthois.

Himeri, *rouge*: de l'Oriental חמר, HAMAR, *rouge.*

LHEM *Hébreu* que les *Massoréthes* prononcent lekhem, est le *pehlvi* lama, qui signifie également *pain.*

Les HÉBREUX disent également *aon* & *eon*, הון & און, pour dire *honneur*, richesses; formé du primitif ON; d'où *honos* des *Latins*, & notre mot *honneur.*

En *Hébreu*, arr, ארר; en *Arabe*, herr, signifient également *détester.*

באר *bar*, signifie *clair*; & *beir* בהיר, *net*, *blanc.*

ARTZ, en *Hébreu terre*, est l'*Allemand* erd.

L'*Anglois*, earth.
Le *Grec*, era.

François.

Les François employent également *a* & *e* dans une même famille; ils disent,

Sel & salé.
Mer & marin.
Perfection & parfait.
Echelle & escalier.
Chèvre & cabri.
Nés, nasaler & narine.

5°. *A* & *E long.*

Latin, FAMA; *Eol.* fama; *Gr.* fêmê, *reputation*: d'où viennent *fameux*, infâme & diffamé.

Latin, fagus, *Grec*, phêgos, *hêtre*; le vieux François *fage.*

Latin, falax; *Grec*, phêlos, *faux*, *trompeur.*

Grec, lathra, *en cachette*; lêtho, *cacher*; *Lat.* lateo.

Grec, staô & istêmi, *être debout.*

Primit. LAB, *main.* *Grec*, labe, *prens*; lêbo, *je prends.*

Grec, rakos, *déchirure*: rhegô, *déchirer.*

Allemand, THRAN, *larmes*; thranen, (prononcé thrainen) *pleurer.*

Grec, thrênos, *larmes*, *pleurs*; thrênein, *pleurer.*

En *Grec*, de *hun*, chien, & *ago*, conduire, on fit *hun-égeo*, aller à la chasse, chasser.

A & *E long.*

Allemand, gans; *Grec*, khên; *Angl.* gander, *oie.*

Esclavon, mak; *Grec*, mêk-ôn, *Pavot.*
Dorien, man; *Grec*, mên, *Mois.*
Dorien, karux; *Grec*, kêrux, *Hèraut.*
Dorien, kar; *Grec*, kêr & kear, *Cœur.*

Art. fémin. *Dor.* A; *Grec*, H ou ê, *la.*

De *arô*, labourer, & de *pro*, avant, les Grecs firent *pro-êrosiai*, les sacrifices qu'on offroit avant les labours.

Ce Langage Dorien étoit celui de tout l'Occident, de la Grèce, de la grande Grèce en Italie & de la Sicile: on a des Ouvrages & des Inscriptions en ce dialecte & il rapproche extrêmement le Grec du Latin: ensorte qu'on ne sauroit trop y former son oreille, lorsqu'on veut passer de l'une de ces deux Langues à l'autre.

A & E.

On lit dans les vieilles coutumes de Normandie au chapitre *délivrance de* NAMPS, c'est-à-dire, *délivrance des animaux qu'on a saisis*, parce qu'ils pâturoient en champ d'autrui; » Len doit » savoir que celui qui tient NAMPS, » ne leur doit point donner à manger, » mais il doit purvoir de les mettre en » lieu convenable qu'ils n'empirent par » la raison du lieu, &c ». NAMPS, signifie ici *saisir*; on y a conservé l'*a* qui s'est changé en *e* ou en *i* dans la plûpart des autres dialectes de la Langue que parloient les anciens Normans.

Allemand, nehmen, *prendre, recevoir*; *Anglo-Sax.* & *Goth*, nimân, *prendre*; *Vieux Angl.* nim, *escamoter*, *dérober*; *Anglo-Sax.* num-ol, *qui a de la capacité*; *Grec*, *ai*-num-*ai*, *je prends*, *je contiens.*

Ce mot s'écrivit dans l'origine *namfs*. Composé d'une nasale, il vint du primitif *naph*, prendre; 2°. voler.

D'où le Suéd. *nappa* & l'Allem. *schnappen*, prendre: & l'*Hébreu* naph נאף, *commettre adultere.*

6°. A & I.

François.

Cerise, *Lat.* cerasus.
Inique, *Lat.* iniquus, de *æquus*, juste, égal, formé lui-même d'*ach*, égal.

Bourguignon, &c.

Chidre, *Lat.* cadere, *tomber.*

Italien.

Tinca, *Franç.* tanche.

Espagnol.

Rifa, *Franç* rafle.
Ringlera, *rang.*
Hidalgo, *noble*; du *Theuton* adel. *Voyez plus haut, pag.* 157.
Linterna, *Franç.* lanterne.

Latin.

Les Latins changent fréquemment A en I dans les composés.

Caput, *tête*; Sinciput, *le devant de la tête.*

Facio, *je fais*; officium, *ce qu'il faut faire, le devoir.*

Facilis, *facile*; difficilis, *difficile.*

Sapiens, *sage*; insipiens, *qui n'est pas sage, fou.*

Delitesco, *se mettre à couvert*; de lateo, *cacher.*

Illido, heurter, froisser, briser contre;

Formé de *lædo*, blesser, offenser, nuire; qui vient lui-même du primitif LAT, graver, imprimer;

D'où *littera*, une lettre, un trait d'écriture.

De *lat*, graver, tracer, les Syriens firent *phe-latha*, portrait ressemblance.

Les anciens *Theutons*, pi-lith.
Les *Anglo-Saxons*, bi-lith.
D'où sont venus ces mots,

Allemand, bild; *Flam.* beeld; *Hongr.* pilda; *Suédois*, belæte, *image, portrait*, &c.

Dialectes Theutons.

Anglois, fang, *prendre*, 2°. griffe.
Allem. fang, *capture*, prise.
Angl. & Allem. finger, *doigt.*
Allemand, nachst, *Anglois*, nigh, *proche.* Neighbouring, *voisin.*
Allemand, nacht; *Anglois*, night, *nuit.*
Anglois, bande; *Allem.* bind.
Anglois, gave, *donné*; give, *donner.*

Esclavon.

Sit, rassasiement; *du Latin* satio, rassasier.

Persan.

Lib, lèvre, *Lat.* labium.
Sakina, *couteau*, *Pehlvi* Sik-ounatan, *déchirer, couper.*
Tal-*man*, en *Pehlvi*; til-*ki*, en *Turc*, *Renard.*

Malayen.

Nipis, *petit, tendre*, du primitif NAP, *petit*, d'où le *Grec* nêpios, *enfant*, *le Latin* nepos, *petit fils*, & *le François* neveu.

Hébreu.

אסר asar, יסר isar, lier.
אחד a'had, יחד i'had, *unité.*
ירש irash, *être héritier.*
Arabe, arath, *héritage.*
Latin, canistrum; *Grec*, kanastron *corbeille.*

Hongrois.

Viz, *eau*; *Allemand*, vasser.

Lapon.

Kieur, *fort*; *Hébreu*, kabar.

7°. *A* & *O.*

François, Maroc.
Angl. Morocco.
François, Caporal.
Angl. Corporal.
Vieux Fr. Coporal.

François & Anglois.

Nom, name.
Domage, damage.
Caffé, coffee.
François, Bateau.
Allemand, bot.
Flamand, boot.
Anglois, boat.
François, arteil & orteil.
Condamine & candomine.
Vieux Fr. Damage, domage.

A Donzenac en Limousin, on met *a* pour *o* en beaucoup de mots,
Chom, *champ*.
Effon, *enfant*.

Band, Lien, bande, produit en *Anglois* tous ces mots :
Bend, *bander, plier*.
Bender, *tendon*.
Bent, *étendu, pli*.
Bind, *lier*.
Bond, *lien, obligation, promesse*.
Boudage, *esclavage*.
Bound, *lié, 2°. bornes*.
Bundle, *paquet, faisceau*.
Latin, natare, *Ital.* notare, *nager*.
Latin, manco, *Italien*, monco, *manchot*.

François & Italien.

Je vas, Jo vo.
Ils vont, vanno.
Ils font, fanno.

Languedocien.

Tortue, Tartugo.

Latin & François.

Clavus, clou.
Mador, moiteur.
Latin, palumbus, *Espagnol*, palomo, *Langued.* pouloumo, *pigeon*.
François, frac & froc.
Angl. frock.
François, lance.
Grison, lonscha.
François, grand.
Grison, grond.
François, long.
Allemand, lang.

Espagnol.

Loar, *louer*.
Loor, *louange*.
Latin, caput, *Allem.* kopf, *tête*.
Cimbre, dagur, *Anglo-Sax.* dogor, *jour*.
Grec, arês, *guerre*, *combat*.
Danois, orrost.
Cimbre, orusta.
Danois, husbanda, *Cimbre*, husbonde, *Pere de Famille*.

Dialectes Theutons.

Allem. nase, *Angl.* nose, *le nez*.
Anglo-Saxon, stake, pieu, poteau.
Allem., stock, *Angl.* stick, *bâton*.
Allem. kamm, *Angl.* comb, *peigne*.
Allem. halten, *Anglois*, hold, *tenir*.
Oriental, ab, *Allem.* obst, *fruit*.
Allem. alt, *Angl.* old, *vieux*, *âgé*.
Theuton, hand, *Runique*, hond, *main*.

Esclavon.

Grec, atta, *Escl.* otaç, *Pere*.

Latin, asellus, *Allem.* esel, *Escl.* osal, oslicch, *âne.*

Oriental, abba, *Esclav.* Opat, *Pere Abbé.*

Esclav. nos, *Lat.* nasus, *nez.*

Esclavon & Polonois.

Esclav. glas,	*polon.* glos,	*voix*, *ton.*
glava,	glowa,	*tête.*
glad,	glod,	*faim.*
mrav,	mrowka,	*fourmi.*
mraz,	mroz,	*gelée.*
mrak,	mrok,	*obscurité.*

Langues d'Orient.

Hébreu, rash, *Massor.* rosh, *tête.*

Hebr. aphan, *Massor.* ophan, *roue.*

Heb. azen, azn, *Massor.* ozen, *oreille.*

Hebr. amar, *Arabe*, oumar, *dire*, *ordonner.*

O P H, cuire.

Hebr. apha, *cuire.*

Zend, aff ounatan, *cuire.*

Hebr. aphe, *Massor.* ophé, *Cuisinier*, Rotisseur.

Latin, offa, *morceau* cuit, de quoi que ce soit, viande, pain, soupe, &c.

Hebr. 'orman, œrym, *épithète du mauvais principe.*

Perse ou *Zend*, ahrim-*an*, *nom du mauvais Principe.*

Primit. *sac*, *Hebr.* שק, saq, *sac.* *Copte*, sok, *sac.*

Hébreu, ail, *Copte*, ôil, *bélier.*

A, *E*, *O.*

GAO, *Vache.*

Ce mot qui signifie VACHE & qui est commun à un très-grand nombre de Langues, a été méconnu presque par-tout à cause de la variété de la prononciation de ses voyelles, & parce qu'il a été appliqué tantôt au bœuf, tantôt à la vache, souvent à tous les deux. Voici quelques-unes des Langues qui l'employent.

Indien, ghaaj, *vache.*

Pehlvi, gao, *Zend*, gueoue, *bœuf.*

Persan, ghaw.

Turc, u-ghuz, *bœuf.*

Hébreu געה, gwe ou ghohe, *mugler*, comme une vache, *boare* en Latin.

Anglois, cow, *vache.*

Flamand, coe.

Anglo Saxon, cw & ky.

Theuton, cuh.

Danois, co.

Isl. ko.

Sued, ko.

Russe, kua.

Allemand, kuh. *Albanois*, ka.

Latin, ceva, petite vache abondante en lait.

Esclavon, govedo, *vache* & *bœuf.*

Velay, quech, *Taureau.*

Ancien bas-Breton, ky.

Bas Breton, ky fle, *vache pleine* : mot dont l'origine leur est inconnue.

Holstein, kone, *Hottentot*, goié, *vache.*

8°. *A*, *E*, *EU*, *O*, *U.*

DAR.

Ce mot qui signifie PORTE & qui est commun à un très-grand nombre de Langues, n'a pas été moins mé-

connu par les mêmes raisons. Voici quelques-unes de celles qui l'emploient.

Persan,	dare.
Indien,	derw-aoje.
Turc,	dar.
Edda,	dyr.
Gothique,	daur.
Vieux Allem.	duiri.
Allemand,	duere.
Anglo-Saxon,	dur, duru.
Grec,	thura, thyra.
Isl.	dyr.
Precop.	thurn.
Sorabe,	duri.
Sued.	dör.
Anglois,	door.
Flamand,	deur.
Chaldeen,	thro, תרע.
Polonois,	Drzwi.
Albanois,	n-tera.

Esclavon, s'duor, dehors, *à la porte*: duor.., cour, *mot-a-mot*, Porte: *d'où* Porte Ottomane, pour dire la Cour Ottomane.

Persan, DERI, Langue de la Cour, ou de la porte.

C'est celle qui fut introduite par Artaxerxes; & qu'il avoit apprise dans la Province de Fars ou Perse propre, où il avoit été élevé.

De-là l'Allemand *durch*, autrefois *thurgh*, & l'Anglois *through*, par une transposition semblable à celle des Chaldéens, & qui signifient tous deux, *par*, *au travers*.

De-là encore le Latin *ob-turo*, boucher, tamponer; mot-à-mot, mettre quelque chose devant la porte. Il est apparent que ce mot est passé jusqu'au Japon où l'Empereur s'appelle *Dairi*.

Nous verrons au Chapitre de la valeur des mots, comment le même mot a pu signifier une porte & la Cour des Rois.

9°. *A* & *E*, en *EE*, Œ, *EI*, &c.

HARD, *Herd*.

Primit. HARD, troupeau.

François, en terme de venerie, harde, troupe de bêtes fauves.

Vieux François, hardelle, *Troupe*.

Allemand, *François*, horde.

Anglois, herd.

Allemand, heer, *Armée*, *troupe*.

Flamand, harder & herder, *Anglois*, herds-man, *berger*.

Allemand, HERR, *Flamand*, heer, *Maître*, *Monsieur*.

Anglois, hope, *Flamand*, hoop, *esperance*.

François, oreille, *Flamand*, oor: *Latin*, auris.

A en *EI* & O.

HAM, *habitation*.

Primit. ham, *habitation*.

Allemand, heim, *logis*, maison 2°. secret.

Angl. ham, *hameau*.

Flam. heim, *habitation*, 2°. secret, en composés.

Sued. hem.
Anglois, home, *maison*, habitation.
Œ commun en *Flamand.*
Œſter, *Latin*, oſtr, *huitre.*
Moeder, *Mere.*
Moeras, *Marais.*
Poel, *Anglois*, pool, *étang*, abîme, bourbier.
Hoet; *Anglois*, hat, *chapeau.*
Goed; *Anglois*, good, *bon.*
Blom & bloem, *fleur.*
Bloed; *Anglois*, blood; *Allemand*, blut, *ſang.*

Latin.

Mœnia, *murs*, de munio, *munir.*
Pœna, *peine*, punition; *de* punio, *punir.*

Maſſoréthes.

Hébreu, kên; *Maſſoréthes*, koen, *Prince*, Prêtre; *Anglois*, king; *Allemand*, koenig, *Roi*, *Prince.*
Hébreu, bên; *Maſſoréthes*, boen, *pouce.*

HOD, *Tems.* *Voy.* p. 175.

Hébreu, עד, HOD, *âge*, *tems.*
Italien, otta, *le tems.*
Eſclavon, godine, *le tems.*
Polonois, godzina, *tems.*
Gallois, oed, *tems*; *âge.*
Latin, vet-*us*; *vieux Latin*, ouet-*us*, *qui a de l'âge*, *vieux.*
Indien, boedha, *vieux.*

10°. AU ſe change en A.

Chez les Bourguignons.

Mantea, *manteau.*
Novea, *nouveau.*
Ozea, *oiſeau.*
Beane, *beaune.*
Fadea, *fardeau.*
Ea, *eau.*
Forea, *foureau.*
Bea, *beau.*

Et ils mettent AU pour A.

Vaulo, *valet.*
Evaulai, *avaler.*
Devaulai, *dévaler.*

Allemand.

Kauſch, *Lat.* caſtus, *chaſte*, pur.

11°. AI & OI.

Chez les Bourguignons.

Mointe, *mainte.*
Moigré, *maigre.*
Moiſon, *maiſon.*
Moitre, *Maître.*
Morcei, *Mercier.*
Morvaille, *merveille.*
Poi, *pain.*
Boiſſé, *baiſſer.*

Ils changent auſſi AI en A.

Ar, *air.*

Et AN en AU.

Baudi, *garantir*; de *bandire.*

12°. *A & U.*

Latin, clam-*avit*, *Grison*, clum-*a*, *il appella.*

Grison, clumada, *priere.*

François, mama, *Grison*, mumma, *Latin*, mater, *Etrusque*, muthur, *Anglois*, mother, *mere.*

ARTICLE II.

E, CHANGÉ EN D'AUTRES VOYELLES.

1°. *En A chez les Bourguignons.*

El A vrai,	*il est vrai.*
Acoutez,	*écoutez.*
An,	*en.*
Anfan,	*enfant.*
Anfar,	*enfer.*
Annemain,	*ennemi.*
Char,	*chair.*
Tarre,	*terre.*
Varo,	*verrouil.*
Varbe,	*verbe.*

2°. *AE & E*, &c.

Anglois, hear, *Allemand*, hôren, *ouir.*

Anglois, learne, *Allemand*, lernen, *apprendre.*

Anglois, heal, *Allemand*, heilen, *guérir.*

EA se prononce souvent E *en Anglois.*

Anglois, bear, *ours*, *prononcé ber.*

Wear, *porter*, wer.

Pear, *poire*, per.

Anglois, heat, *Flamand*, heet & hitte, *chaleur.*

Allemand, heisz, *chaud.*

Irlandois.

Earre, *champion*, héros.

Eabur, *Lat.* ebur, *yvoire.*

Eadh, *tems*, *saison* : voyez HOD, ci-dessus page préc.

E & A.

Notre ancien mot François *Salade*, qui désigne une espéce de casque, & dont l'origine est inconnue dans notre Langue, n'est qu'une altération de l'Espagnol *celada*, casque, salade : & formé du Latin *celare*, cacher, parce qu'il mettoit la tête à couvert. *François*, gerbe, *Allemand*, garbe.

3°. *EE en Anglois se prononce I.*

Bee, *abeille*, prononcé *bi*, *Flamand*, Bye.

See, *voir*, prononcé *si*, *Flam.* zien.

Flamand, beete, *priere*, *demande.*

Anglois, bid, *demander*, *prier.*

Flamand, bidden, *prier.*

Espagnol, pidiendo, *demandant*, *priant.*

Flamand, beeld, *Allemand*, bild, *image.*

Flamand, beever, *vieux François*, bievre, *castor.*

Flamand, geeven, *Anglois*, give, *donner.*

4°. *EE & OU.*

Anglois, bleed, *saigner.*

bloud, *sang.*
blush, *rougeur.*

5°. *E, EI, AI, I.*

Primitif, berg, *Turc*; bair; *vieux Theuton*, pirck, *montagne.*

Allemand & François.

Allemand, greiffen, *prendre*, *gripper. François*, *griffe* & *gripper.*
Allemand, preis, *François*, prix, *valeur*, *prix.*
Allemand, rhein, *rhin*; wenein, *venin.*
Anglois, heedleff, idle, *oisif*, négligent, ſans ſoin.
Anglois, heel, *Suédois*, il, *talon.*

Allemand & Grec.

Allem. ſtep, *pas*, *enjambée.*
Grec, ſteibo, *marcher*, fouler aux pieds; ſtib*os*, *chemin*, ſentier.
Allemand, pfeil, *Grec*, belos, *flèche.*
Ionien, eineka, *Grec*, eneka, *en faveur.*
Anglois, ſpeed, *hâte*, *diligence.*
Grec, ſpeudô, *je me hâte*; ſpoudê, *diligence*, *hâte.*

Notre mot *expédier*, c'eſt-à-dire, dépêcher, tient à cette famille. Elle vient du Grec *pous*, génit. *poudos*, pied.

6°. *E & I.*

Les *Latins* écrivoient autrefois Menerva & Leber, dit Quintilien, pour *Minerva* & *Liber.*

Tite-Live écrivoit *ſebe* & *quaſe*, pour *ſibi* & *quaſi.*

Les *Latins* ont dit indifféremment *e* ou *i*, à l'ablatif.

On trouve en Grec,

Eridas & iridas, *diſpute.*
Kinſos & kenſos, *le cens.*
Edrês & idris, *Savant*, *habile.*

Les François changent E en I & en Y.

Ebrius, *yvre.*
Ebur, *yvoire.*
Cera, *cire.*

Les Latins changeoient E en I.

Grec,	*Latin*,
En,	*in*, en.
Eidolon,	*idolum*, idole.
Eido,	*video*, je vois.
Ei,	*ſi.*
Energie,	eſt le *Grec* energeia.
Kheir,	*hir*, la main.

E & I.

Latin, ſecare, *couper.*
Anglois, ſickle, *faulx.*
Italien, biſogno, *beſoin.*

Eſpagnol.

Igual, *égal.*
Iman, *pierre d'aimant.*
Pintor, *Peintre.*
Pina, *borne* élevée en pointe; du primitif *pen*, pointe, tête.
Rincon, *lieu où l'on eſt acculé*, de la même famille que notre mot *rencoigné* & *recoin.*

Dineros, *deniers.*

Turc.

Flamand, aal; *Anglois*, eel; *Turc*, ilan, *anguille.*

7°. *E & OI.*

Les *François* changent dans plusieurs occasions l'E des *Latins* en OI; & l'OI des Grecs en E.

Latin,	*François.*
Habere,	*avoir.*
Avena,	*avoine.*
Sapere,	*savoir.*
Decipere,	*decevoir.*
Credere,	*croire.*
Rex,	*Roi.*
Lex,	*Loi.*
Me,	*moi.*
Te,	*toi.*
Se,	*soi.*

Gr. Oikonomia, *économie.*

Et ceci d'après les *Latins* qui n'ayant pas la diphtongue OI, la changoient en *OE.*

Ainsi ils firent du *Grec* koinê, *le mot* cœna, dont nous avons fait *cene.*

Et de koilon, *cœlum*, dont nous fîmes *cel*, & puis *ciel.*

Les *François* employent aussi dans la même famille E & OI.

Peser & poids.
Me & moi.
Se & soi.
Roi & Reine.

8°. *E & O.*

Anglois.

Rosin, *resine.*
Provost, *prevôt.*
Worm, *Lat.* vermis, *un ver.*

Allemand.

Konnan, *Anglois*, ken, *connoître.*
Wol, wohl, *Anglois*, well, *bien.*

Espagnol.

Oruga, *Latin*, eruca, *chenille.*

Bourguignons.

Borger, *Berger.*
Loché, *lécher.*
Lofre, *lèvre.*
Noge, *neige.*
Pro, *prêt.*
Vore, *verre.*

Grec.

Lego, *je dis*; logos, *parole.*
Strephô, *se tourner*; Strophê, *strophe*, tour, révolution.
Nemô; *Dorien*, nômô, *cultiver.*
Trepo; *Poëtes*, trôpaô, *tourner.*

Latin.

Pronus,	*Grec*,	prênês,	*enclin.*
Oleum,	*Grec*,	elaion,	*huile.*
Cor,	*Grec*,	kêr,	*cœur.*
Vomo,	*Grec*,	emô,	*je vomis.*
Dente,	*Grec*,	odontô,	*dent.*
Robur,	*Hébr.*	Rheb, רהב,	*force.*

9°. *E*, *EU*, *OU*, *U*.

Beth, *demeure*.

Hebr. בית beit, bit, *demeure.*
Anglo-Saxon, bidan, *demeurer.*
Goth, beidan, *tarder.*
Theuton, beiten, *demeurer.*
Anglois, abide, *demeurer.*
abode, *séjour.*
Suéd. bod, *maison.*
Isl. bud.
Gall. bod.
Sorab. buda.
Polon. bauda.
Goth, buda, *tente.*
Theuton, buda, *endroit où l'on demeure.*
François, boutique.

Runique.

Eug, *Latin*, ego, *moi.*

Dialectes François.

Comtois, mentou; *Lorrain*, montou, *menteur.*
Comtois, *Bourguignon* & *Lorrain*, causou, *causeur.*

Latin & Grec.

Funda, *Grec*, sphendonê, *fronde.*
Ulcus, *Grec*, elkos, *ulcère.*
Unus, *Grec*, henos, *un.*

Oriental.

Hébreu, פה, pê *bouche*; 2°. *personne*; *Copte*, pi, *visage*, *homme.*
Siamois, pou, *personne.*

10°. *E bref & E long ou* Ӈ.

La distinction de l'E bref & de l'E long est beaucoup plus sensible dans les Langues anciennes que dans les nôtres, parce qu'ils ne diffèrent seulement pas du côté de la prononciation comme chez nous, mais qu'ils diffèrent aussi par le caractère, étant représentés chacun par une lettre absolument différente. En Hébreu, par ה & ח; en Grec par ε & η ou ℏ.

Les *Coptes* se servoient de l'E bref pour marquer le féminin, & de l'E long pour marquer le masculin.

Seri, signifie chez eux *fille*; & sêri, *fils.*
Te; *celle-ci*; & tê *celui-ci.*

Mais ces E bref & E long se sont souvent changés en A, & ce caractère H n'a été alors qu'un simple signe d'aspiration.

Ce mot Hébreu חרם, HRM, ou HÊRM, qui désigne, 1°. un désert; 2°. un lieu dévasté, ruiné; 3°. destruction, ruine, désolation; & comme verbe, réduire en désert, perdre, vouer à l'anathême; se prononce en Hébreu, herm, & par la Massore, *haram*, comme verbe; & *herem*, comme nom.

Ces mots se trouvent dans ceux-ci:

Anglo-Saxon, hearm, *perte*, ruine, domage.
Hearman, *offenser*, ruiner.
Anglois, harm, *dommage*, préjudice 2°. faire du mal.
Allemand, harm, *affliction*, tristesse.
Grec, erêmos, *désert*, solitude; d'où Hermite.

Hébreu,

Hébreu & Arabe, חבל, habel, *un cable.*

Egyptien & *Copte*, ΗΡΠ, hêrp, *vin.*

Grec de SAPHO, erpis.

Egyptien, het, *cœur.*

Grec, hêtor, *cœur.*

Grec, itês, *plein de cœur.*

Grec, htron & itria, *ventre.*

KEL, charbon.

Hébreu, גחל, gêl; *Massore*, ghekhal; *Allemand*, kohle; *Anglo-Saxon*, col; *Anglois*, coal, *charbon*, *braise.*

ARTICLE III.

I CHANGÉ EN D'AUTRES VOYELLES.

1°. en A.

François.

Balance,	*Latin*,	bilance.
Langue,	*Latin*,	lingua.
Vendange,	*Latin*,	vindemiæ.
Pareſſe,	*Latin*,	pigritia.

Portugais.

Lançoes, *François*, linceuils.

Italien.

Pampano, *Latin*, pampinus, *pampre.*

Cronaca, *Lat.* chronica, *cronique.*

Anglois, might; *Flamand*, magt, *grand.*

2°. *en AI, EI.*

L'I, a dans toutes les Langues, même en François, un ſon plein qui répond à EI: c'eſt ainſi que nous prononçons *vin*, *ſin*, *pin*, comme s'ils étoient écrits *vein*, *fein*, *pein.*

Il en étoit de même chez les Latins; ils ont écrit indifféremment *ſei* & *ſi*; *omneis* & *omnes.*

Il en fut de même chez les Hébreux. Ils écrivoient shamim, les Cieux, & prononçoient shamein: auſſi les Maſſoréthes accentuent *shamaim*; orthographe que nous dénaturons abſolument en prononçant *shamajim.*

Les Anglois prononcent auſſi *i* en *ai* dans les monoſyllabes, & dans les biſſyllabes qui finiſſent par un *e* muet.

Pride,	*prononcé*	praid,	*orgueil.*
Life,		laif,	*vie.*
Tie,		tai,	*lier.*
Night,		nait,	*nuit.*
Sign,		ſain,	*ſigne.*

Mais il faut obſerver que cet *ai* ne ſe prononce pas comme dans notre mot *aime*, mais comme nous le prononçons dans les mots Grecs; dans φαινω, *phaino*, par exemple, avec un ſon extrêmement ouvert.

C'eſt par une prononciation pareille que les Eſpagnols diſent, *airado*, homme en colère, du Latin *irato*, irrité.

Hébreu, ליל, lil; *Maſſor.* lail; *Malthois*, leill, *nuit.*

Bourguignon.

Daigne,	*digne.*
Epeine,	*épine.*

Geite,	*gite.*
Vaigneron,	*vigneron.*

IE & E, EI.

Espagnol.

Candelero,	*chandelier.*
Molinero,	*Meunier.*
Litéra,	*litiere.*

Bourguignon.

Banneire,	*banniere.*
Chaumeire,	*chaumiere.*
Liteire,	*litiere.*
Baiveire,	*Baviere.*
Santei,	*sentier.*
Metei,	*métier.*

I des *Latins* répond à AI des *Grecs.*

Dans quelques inscriptions Grecques rapportées par Spon, Tom. III. de ses Voyages, p. 104. & 106, on voit,

Seilianos, *pour*	silianos.
Cheiliarkhos,	chiliarchus.
Roupheinos,	ruffin.
Preimoupeilarion,	primipilum.

Ces mots Grecs en EI se rendent également par I en Latin.

Eileithuia,	Illythie.
Eirênê,	iréne.
Eikoti,	viginti, *vingt.*
Peithô,	fides, *fidélité*, *foi.*
Seirên,	siréne.
Seirios,	syrius.

Ce même I répond à EI des Allemands.

Catherine,	Cathrein.
Figue,	feig.
Scriba, *j'écris*,	schreib.
Scrinium, *écrin*,	schrein.
Lyra, *lyre*,	leir.
Latin,	latein.

3°. I. & E.

Ith, marque l'accusatif en Chaldéen.

Eth, en Hébreu.

Espagnol.

Lena, bois à brûler; *Lat.* ligno.
Lengua, langue; *Lat.* lingua.
Celicio, *Franç.* cilice.
Latin, bis; *Zend*, besh, *deux.*
François, ferme; *Lat.* firmus.
Anglois, milk, *Flam.* melk, *lait.*

4°. *IL en EU.*

Comtois, feu; *Picard*, fieu, *fils.*
Anglois, mill; *Flamand*, meulen, *moulin.*

A, E, I.

B, *dans*, *de*, *par.*

Hongrois,	ba.
Hebreu,	be.
Anglo-Sax.	be.
Anglois,	by.
Allemand,	bey.
Suédois,	be.

5°. *I & OI.*

L'I des Latins, se change souvent en OI en François.

Pix, poix.
Piscis, poisson.
Pisum, pois.
Frigidus, froid.
Vicinus, voisin.
Vice, fois.
Fides, foi.
Vide, vois.

Les François employent également l'un & l'autre dans la même famille; ils disent *froid* & *frilleux*.

Foi & fidélité.

Et tandis que de *piscis* ils faisoient *poisson*, ils firent de *piscari*, pescher & puis *pécher*.

6°. *I & O, U.*

Grec, sintô; *Lat.* sonte, *coupable.*
Angl. mint; *Flam.* munt, *monnoie.*

7°. IR *se prononce* OR *en Anglois.*

Fir, forr, *sapin.*
Bird, bord, *oiseau.*
Dirt, dort, *boue.*

8°. *I & U.*

Allemand.

Finden, *trouver.*
Funden, *trouvaille.*
Girt, *ceinture.*
Gurten, *ceindre.*

Italien, lumaca; *Franç.* limace.
Fr. canule; *Espag.* canilla, *robinet.*
Grec, skia; *Anglo-Sax.* scua, *ombre.*
Anglois, skim & scum, *écume.*
Anglois, hide; *Flam.* huid, *peau*, *cuir.*

9°. AD & ID, *main.*

Ethiop. ad.
Indien, haath
Hébr. יד, eid, id.
Chald. ידא, eida, ida.
Malth. it.
Lapon, giet.

Ce mot en se nasalant est devenu HAND, qui signifie aussi la *main*, dans les Langues Anglo-Saxone, Allemande, Flamande, Suédoise, Angloise.

En Runique, c'est *hondum.*

De-là le mot Latin *pre-hendo*, prendre.

Prononcé *ed* & *id*, il forme une autre famille considérable relative aux soins, aux travaux de la main.

De-là, le Suédois *id*, & l'Irlandois *idia*, occupation, exercice. M. IHRE nous apprend que dans les Loix de la Gothie, *id* désigne tout ce qu'une femme a fait par son travail & qui lui appartient en propre après la mort de son mari. (*Glossaire Sueo-Gothique*, Art. id.

De-là ces mots Suédois, *ida*, s'agiter; *iden*, laborieux.

Anglo-Sax. idel, & *Angl.* idle. sans soin, paresseux.

Anglo-Sax. hedan, *avoir soin.*

Anglois, heed, *soin*, *garde.*

De-là le *Franç.* aide & aider.

Le *Grec*, idos, travail excessif; 2°. sueur.

Et *idion*, ce qui nous appartient en propre, le fruit de nos mains.

ARTICLE IV.

O, CHANGÉ EN D'AUTRES VOYELLES.

1°. *en A.*

Latin, rota; *Flam.* rare, *roue.*
Grec, ômos; *Goth*, ams, *épaule.*

Anglois & Flamand.

I Broke, ik break, *je romps.*
Comb, kam, *peigne.*
Cotton, katoen, *coton.*
Crow, kray, *craie.*
Long, lang, *long.*
Moon, maan, *lune.*
Soft, zacht, *doux.*
Sword, zwaerd, *épée.*
Worth, waard, *digne.*

Huit.

Latin, octo; *Flam.* agt; *Allemand*, acht.
Gallois, torr; *ancien Breton*, tarr, *ventre.*
Grec, als-os; *Allem.* holz & wald, *forêt.*

Grec.

Ballo, *je jette.*
Bebola, *j'ai jetté.*
Belos & bolis, *trait*, *flèche.*
Eikosi, *Dor.* eikati, *vingt.*
Hossa, *Dor.* hassa, *quiconque.*
Lego, *je parle*; logos, *parole*; *Primit.* lag, *parler.*
Akris & okris *pointe.*
Tamo, *couper*; tomê, *coupure*; section.

Grec & Latin.

Kapêlos, copo & caupo; *Cabaretier.*
Damaô, *Lat.* domo, *dompter.*
Latin, tego, *couvrir*; toga, *robe*; *Primit.* tag, *couvert.*
Pehlvi, mazino; *Hébr.* mazenim: *Massor.* mozenaïm, *balance.*

KOL, *voix.*

Hébreu, kol, *voix*, apel, *cri*: 2°. *tonnerre.*
Pehlvi, kala, *voix*, *cri.*
Grec, kalleô, *j'appelle.*
Suédois, kallade & *Edda*, kolludu, *appeller.*
Groenlandois, kall-*ach*, *tonnerre.*

NOM.

Latin,	nomen.
Grec,	o-nom-*a*.
Angl.	noun & name.
Allem.	name.

Flam. naam.
Danois, Nafn.
Indien, naom.
Espag. nombre.
Ital. nome.
Persan, nam.
Goth. namo.
Suéd. namn.
Angl.-S. nama.
Island. nafn.
Finland. nimi.

Hébreu, nam ; *Massor.* nenm. ; *parler*, *dire*.

M. Ihre a très-bien vû que ce mot venoit, comme je l'ai prouvé dans la Grammaire Universelle & Comparative, p. 60. du primit. *no*, connoître ; il en fait un mot Scythe.

Les Anglois ont un O qu'ils prononcent presque comme un A ouvert.

Ox, bœuf, *prononcé* âcs.
Olive, âllive.

Sur-tout l'*O* des monosyllabes terminés par deux consonnes :

Born, né, *pron.* bârn.
Hot, chaud, hât.

Les Syriens donnent ordinairement à l'A, dans les mots qui leur sont communs avec les autres Peuples, le son de l'O. Ce qui a persuadé entr'autres motifs aux Grammairiens, auxquels ce phénomène a paru unique, que l'*a* & l'*o* des Orientaux n'avoient aucune valeur qui leur fût propre : c'est commme si nous disions que l'O des Anglois dont nous venons de parler, n'a aucun son qui lui soit propre, parce qu'ils ne le prononcent pas toujours de la même maniere. Ces méprises étoient pardonnables à ces Grammairiens peu versés dans les principes des Langues : mais dans ces tems éclairés, il n'est pas permis de répéter leurs erreurs.

On voit dans Festus que les Latins avoient substitué A à O ; O à A ; & O à E. Qu'ils disent,

Fabii *au lieu de* fovii.
Horreum, farreum.
Holus, helus.
Homo, hemus.

2°. O & AU.

Les Etrusques dans les premiers tems n'avoient point d'O ; ils en rendoient le son foible par U & le son fort par AU. Ainsi, au lieu d'*Aollius*, mot Grec qui signifie *rassemblé*, ils dirent *aulem* qui fit Aul-*us* des Latins ; nom commun à plusieurs personnages, & en particulier au fils de Romulus, ce Roi ayant, selon Plutarque, donné ce nom à son fils pour conserver la mémoire de la réunion qu'il venoit de faire des Habitans de Rome.

Les Latins écrivirent aussi plusieurs de leurs mots indifféremment par AU & O.

Plauſtrum *&* ploſtruin, *char.*

Plaudo *&* plodo, *applaudir.*

AU des Hébreux ſe rend dans les autres Langues par O & U. Ainſi,

Hébreu, אור Aur, *Chald.* Aura, *lumiere*, *feu*, qu'on peut auſſi écrire *aour*, ſont de la même famille que le *Grec* OR-aô, *je vois*; & le *Lat.* UR-ere, *brûler.*

De-là vinrent encore,

ORUS, le Soleil, en *Egyptien* & en *ancien Perſan.*

AUR-inga, le Soleil en *Finnon.*

AUR-um, des *Latins*, en *François* or.

L'Auſtraſie & l'Autriche tirent leur nom de l'EST, prononcé en Allemand *oſt*, en Flamand *ooſt*, & en Franc *auſt.* Ces Etats étoient, par rapport aux Francs, à l'Orient. De-là vint auſſi le nom des *Oſtro-Goths* diſtingués ainſi des Wiſi-Goths.

Le *Flamand* boom eſt l'*Allemand* baum, *arbre.*

Les Doriens écrivoient par un ô long & ouvert, ce que les autres Grecs rendoient par AU & par OU.

Dor. trôma, *Gr.* trauma, *bleſſure.*

Dor. Olax, *Gr.* aulax, *ſillon.*

Dor. Môſa, *Gr.* Mouſê, *Muſe.*

L'*o* des Goths eſt l'*ó* des Grecs, *av*, des Iſlandois, *ö* des Sveo-Gothiques.

Iſland. augo, *Sveo-Goth.* óga, *Goth*, og, *œil.*

Les Athéniens ſubſtituoient auſſi l'*ó* long à l'*o* bref.

De naôs, *Temple*, ils faiſoient neôs; & de laos, *Peuple*, leôs.

Les Ioniens mettoient deux o, là où les autres Grecs écrivoient OU.

Ils écrivoient noos, pour nous, *eſprit.*

Il en eſt de même des Anglois.

Ils écrivent good, *bon*, & prononcent *goud*; book, & prononcent *bouk*, livre.

Quelquefois auſſi *ces deux o ne* déſignent qu'un ô long.

Door, porte, *prononcé* dôr.

Blood, ſang, *prononcé* blôdd.

3°. *O* & *E.*

Illos des Latins, s'eſt changé en François en *les*; en Eſpagnol l*os.*

Lat. ovis, *Angl.* ew, *brebis.*

OO & OE.

Ce que les Anglois écrivent par deux oo & que les Allemands prononcent avec eux *ou*, s'écrit en Flamand *oe*, & ſe prononce également *ou.*

Flam. boek, *Angl.* book, *livre*; d'où *bouquiner en François.*

Flam. boer, *Allem.* bur, *Angl.* boor.

HG, *grandeur.*

Ce primitif est composé de la gutturale G, & d'une voyelle quelconque aspirée, qui varie suivant les Peuples. De-là ces mots:

Angl. ox, *Allem.* och, *Bas-Bret.* eg, *Gall.* ych, *Suéd.* oxe, *Hongr.* ôkor, *un bœuf.*

Lat. equus, *cheval.*
Gr. ag-an, *extrêmement.*
Runique, eglur, *illustre.*

ED, *Tems*, *voyez* pag. 164.

Persan, edoun; *Zeud*, ed-enanm, *maintenant.*
Latin, aet-*as*, *age*, *tems.*
Grec, etos, *année.*
eti, *encore.*
Hébreu, עד, ôd, *tems.*
Italien, otta, *tems*, *heure.*
Gallois, oed, *tems*, *âge.*
Flamand, weder.
Allemand, wetter.
Zend, *wedna*, tems.
Anglois, weather.
Suédois, otta, *le point du jour*, en *Theuton*, uth, *Goth*, uthvo.

L'Hébreu קל, *qal*, être léger, aller vite, a fait le *Latin*, cel-er, *léger*, & celeritas, *celérité.* C'est le mot *Copte* ϫωλεⲙ, khôlem, accélérer; 2°. promptement.

Ces même Coptes disent *khrôm*, feu, brûler; *khremts*, fumée, & *khremrem*, pétillement; 2°. murmure. Ces mots tiennent au Latin *cremo*, brûler.

4°. OI, *pour* OU.

Les Ioniens écrivoient en OIO, le Génitif que les autres Grecs rendoient en OU. Logoio *pour* logou. Il en étoit de même des Eoliens. Ils disoient *moisa* au lieu de *mousa*, muse, tandis que les Doriens le prononçoient *môsa.*

5°. O & UE.

Espagnol.

Bon,	*bueno.*
Corbeau,	*cuerbo.*
Nouveau,	*nuevo.*
Os,	*huesso.*
Pont,	*puente.*

Du *Lat.* rogo, *ruego*, priere.
Du *Theut.* rocca, *rueca*, quenouille.

6°. U & OU.

Les Latins écrivoient *U* & prononçoient *ou*; de-là ces mots François,

Genou. *Lat.*	genu.
Outil,	utile.
Ou,	ubi.

Les Allemans prononcent & écrivent ce son de même.

Poudre, *All.* puder.

7°. O & U.

Flam. honderd. *Angl.* hundred, *cent*
Flam. honger. *Angl.* hunger, *faim.*
Angl. ſon, *Runiq.* ſun, *Eſcl.* ſin, *fils.*
Griſons, furma, *forme.* Cudish, *Lat.* codex, *cahier*: vuſch, *voix.*

Grec, bolbos, *Lat.* bulbus, *bulbe.*

Lat. vulpes & volpes, *renard* : colo & cultus : robur & robor, *force.*

C'eſt à l'Eolienne; ceux-ci diſoient onuma *pour* onoma, *nom* : & aguris *pour* agora, *marché.*

Angl. ſummer, *Copte*, ſom, l'*Été.*
Eſpagn. logro, *lucre.*

P O R, *enfant.*

Lat. por & puer.
Perſ. por & pourra; d'où, *ſapor*, mot à mot, fils de Roi. *V.* Chardin.

Pehlvi. porna, *jeune fille.*
Zend. a-perena, *Pehlvi.* a-porna, *jeune perſonne.*

Italien, foſſe & fuſſe, *qu'il fût* ; ſorgere & ſurgere, *ſe lever.*

Provenç. obrir & ubrir, *ouvrir.*
Franç. rond, *All.* rund.
Portug. cobre, *cuivre.*

Chez les Goths, U eſt ſouvent mis pour O; c'eſt le ע des Hébreux, dit le ſavant M. Ihre : nous pouvons ajouter que c'eſt l'U des Etruſques.

8°. OU & O.

Eſpagn. gota, *Fr.* goute.
Gola, *Fr.* gueule.

Bourguig. copai; *Grec*, kopein; *Groenland*, kippua *Fr.* couper.
Bourg. corone, *Lat.* corona, *Fr.* couronne.
Groenland, noria, *ſe nourrir.*
Langued. tropel, *Fr.* troupeau.
Zend houere, *Orus*, ou le Soleil.
Ital. bottone, *Fr.* bouton.

9°. O, U, EU, OU, Y.

R A M, Bélier.

Anglo-ſax.	rom.
Angl. & *Flam.*	ram.
Allem.	ramme.
Heſychius,	th ram-is.

R O B, prendre.

Nos mots François, *dérober* & *à la dérobée*, viennent d'une racine que nous n'avons plus, mais qui ſubſiſte dans diverſes Langues.

Allem. raub, *proie*, rauben *piller.*
Langued. rauba, *voler.*
Italien, robbare.
Angl. rob, *voler*, robbing, *vol.*
Flam. rooſ *proie*; rooven, *voler.*
Anglo-Sax. ryppen, *proie*; reafian, *voler.*
Sued. roffa, *piller*; rof, *rapine*; rifwa, *ravir.*

Perſ.

Perf. rubaden, *piller*, *voler*.

Franç. ravir, rapine & raffle, font des mots de cette famille.

Et le *Lat.* rapio, rapina.

Grec, harp-azo, harpo.

Sorabe, rabu.

Rov, souffle.

Hébr. רוח, rou'h, *souffle*: 2°. *vapeur*: 3°. *esprit*.

Indien, roe, *esprit*.

Malth. ruh, *ame*.

Hébr. ריח, ri'h, *Allem.* riechen, *sentir*, *flairer*.

Allem. rauch, *Angl.* reek, *vapeur*; 2°. *fumée*.

Suéd. rök, *Flam.* rook, *Island.* reijkur, *fumée*.

Suéd. rokelse, parfum.

Os, *Maison*.

Latin,	os-tium.
Island.	hus.
Angl.	house.
All.	haus.
Flam.	huys.
Suéd.	hus.
Hongr.	hez.
Esclav.	hisha.
Croat.	kuz-ka.
Langued.	hous-tau.
Franç.	huis & hos-tel, puis hô-tel.

Irland. morh & muir, mer.

O & EU.

François & Latin.

Honeur,	*honor.*
Heure,	*hora.*
Pâleur,	*palor.*
Feuille,	*folium.*
Meubles,	*mobilia.*
Preuve,	*probatio.*

Latin.

De *Colo*, cultiver, les Latins font *cultura*, culture; *in-quil-inus*, habitant, celui qui est venu demeurer dans un lieu.

François.

Cuir	&	coriace, *de* corium.
Preux	&	prouesse, *de* probo.
Œuvre	&	ouvrage, *d'*opus.
Œil	&	oculiste, *d'*oculo.
Feuille	&	exfolié, *de* folium.
Tout	&	total, *de* toto.
Heure	&	horloge, *d'*hora.
Huit	&	octogenaire, *d'*octo.

Toutes les Voyelles.

Noch, repos; 2°. tems du repos, nuit.

Hébreu, נוח, noukh, repos, fin du travail.

Grec, nuctô, la nuit, tems du repos & de la fin du travail.

Latins,	nocte.
Vieux Franç.	nuict.
Anglois,	night.
Allem. Flam.	nacht.
Gallois,	nos.
Grison,	noig.
Languedoc.	nioch.
Valdois,	nuei.
Italien,	notte.
Espagnol,	noche.

Esclav. nocch.
Polon. noc.
Arabe, nou, *fin du jour.*
Groenland, nauo-*poch*, *finir*, *terminer.*
Island. natt & nott.
Suéd. natt, *nuit*, & nött, nöd. *repos.*

B O R, *puits*, *source.*

Hébr. באר, bar, *puits*, *source*, *ce qui sourd.*
Massor. beer.
Anglo-Sax. burn, *puits*, *fontaine.*
Angl. bourn.
Theut. born.
bron.
Dan. brond.
Crimée, brunna.
Island. brunnr.
Sued. brunn & brund.
Limousin, bourna, *fontaine.*
Valdois, borné.
Vieux Franç. bourneau.
Angl. birth, *source.*
born, né, *sorti de.*
Anglo-Sax. byr, *Cimb.* bur, *fils.*

OI, I, E, U.

François, je vois.
je vis.
je verrai.
j'ai vû.

ARTICLE V.

U changé dans les autres Voyelles.

1°. *en* I.

Pehlvi, nira, *Orient.* nur, *feu.*
Grison, sia, *pour* sua, *sa* : natira, *nature* : frig & fruges, *fruits.*
Suéd. fjol, *multus.*
Angl.Sax. feal.
Escl. wely.
All. viel.
Angl. full, *Goth.* filu, *abondant.*
Cimbre, fiol, *Ital.* folla, *foule.*
Edda. fyll, *plein.*
Lat. sulcus, *Franç.* sillon, *Saxon*, silh, *sillon*; sulh, *charrue.*
Franç. mur, *Esclav.* mir, *mur.*
Lat. gyro & guro, *tourner* : satura & satyra.

2°. O se rend souvent par *u* & par *y* en Latin, & dans les Langues du Nord, sur-tout dans le Gallois.

Corne, *Gall.* cyrn.
Cum des Latins, *avec*, est *cym* en Gallois.
Hébr. מור, mur, mor.
Grec, murrha.
François, myrrhe.
Héb. צור, Tsor, nom de Ville;
Franç. tyr.
Grec, turos.
Hébr, תור tor, tur, *une tour*, *une forteresse.*
Grec, tur-annos, *François*, tyran, *le Seigneur de la forteresse.*
François, tour, 1°. *une tour*, *un colier.*

3°. U & OU.

Franç. bourbier & bourbe, *autrefois* borbe, *Grec*, borboros.
Bordeaux & Bourdeaux.

Latin, puto, *couper*; en Ital. *potare*. en Languedoc. *pouta*.

U se prononçoit ordinairement OU en Latin, & c'est ainsi que le prononcent aujourd'hui les Italiens & les Allemans.

Il en étoit de même chez les Carthaginois; leur *u* est l'*ou* des Hébreux; leur mot *salut* trois, est le *shelush* ou *shaloush* des Hébreux; leur *bynuth*, filles, est le *banouth* de ceux-ci.

4°. U & O.

Angl. mud, *Flam.* modder, *Phénic.* mot, *boue*, *limon*.

Angl. muff, *Flam.* mof, *manchon*.

Les Latins avoient aussi un *u* qu'ils prononçoient *o*, & qu'ils écrivoient quelquefois de même; disant *salvom* & *salvum*, *servum* & *servom*.

Le ע des Hébreux s'est aussi rendu par O. C'est l'U des Etrusques, & le W des Peuples du Nord. Car les Etrusques ont écrit en *u* tous les mots en O des Latins: & M. IHRE convient que le ע Hébreu est l'*u* des Goths, cet *u* prononcé *o* dans d'autres dialectes.

Les Mœso-Gothiques écrivent, par exemple, *usta* & les Suédois ou Suio-Gothiques, *osta*.

Les Italiens mettent souvent O, là où nous mettons *u*.

Sor,	*sur*.
Soprimere,	*suprimer*.
Soportare,	*suporter*.
Spuntone,	*esponton*.

5°. U & U Y.

Angl. mule, *Flam.* muyl, *mule*.

C'est cette prononciation mouillée qu'avoit l'*u* chez les Grecs, & qui l'a fait changer en *y*.

6°. U & A U.

Les Allemans changent *u* en *au*.

Auf, *Grec*, hupo, *sous*.
Dauren, *Franç.* durer.
Raute, *Lat.* ruta, *Franç.* rhue.
Saugen, *Lat.* sugo, *Franç.* succer.

Les Portugais disent de même *Flauta* pour *flûte*.

SECOND TABLEAU.

Aspirations et Consonnes substituées les unes aux autres.

1°. *H & F.*

Un changement très-commun dans les Langues, & auquel cependant on ne fait aucune attention, c'est l'adoucissement de l'aspiration par une consonne sifflante, telle que F & S ; ou même par la gutturale K, & par la labiale M. On ne sauroit avancer dans la comparaison des Langues, sans avoir l'oreille faite à ce changement dont il existe des exemples multipliés dans toutes les Langues.

H & F.

Espagnol & François.

Hacina,	*fascine.*
Hambre,	*faim.*
Haz,	*face.*
Hilaça,	*filace.*
Horca,	*fourche.*
Hormiga,	*fourmi.*
Huyr,	*fuir.*
Huso,	*fuseau.*

Espagnol & Latin.

Hermoso, formoso, *beau.*

On trouve dans le Don Quichotte Espagnol, *faca*, Jument, tandis que les Espagnols prononcent & écrivent *haca.* Ce mot vient de la même famille que *Equa*, des Latins.

Vieux Latin & Sabin.

Vieux Latin, haba ; *Espagnol*, haba ; *Latin*, faba, *féve.*

Vieux Latin & Sabin, fircus ; *Latin*, hircus, *bouc.*

Vieux Latin, fordeum ; *Latin*, hordeum, *orge.*

Vieux Latin & Sabin, fœdus ; *Lat.* hœdus, *chevreau.*

On voit dans Strabon que la Ville de *Formies* s'appella d'abord *Hormies.* Tel étoit l'usage des Sabins, de prononcer en H, des mots que les Latins prononçoient F.

C'est ainsi que le nom des Falisques vint, de l'aveu des Historiens Romains, du nom de leur Fondateur Halese.

Il en est de même des Basques & des Béarnois. Ces derniers disent,

Haser,	*faire.*
Hille,	*fille.*

Les Hébreux prononcent par H nombre de mots que d'autres peuples rendent par F.

עלה, ʿholê; *Grec*, phullon; *Lat.* folium, *feuille*.

עוג, ʿhoug; *Espag.* hogasa; *Langued.* fougasse; *Italien*, focaccia, *vieux Franç.* fouasse, *gâteau. Copte*, ôik, *espece de gâteau*, *pain*.

עשה, ʿhosê, *Espag.* haz-*ar*; *Latin*, facere, *faire*.

François.

Hors, *Languedocien*, *dé*-fore; *Latin*, foras.

Hardes, *Langued.* fardes.

Tandis que nous disons *forain*, qui est de de-*hors*, & fardeau, & se fourvoyer, mot-à-mot, être *hors* de la voie.

2°. *H*, *F*, *Th*.

Ce que certains Peuples prononcent H & d'autres F, se rend chez des troisiémes par Th, & D.

Ainsi de *har* viennent, le *Latin*, fera; le *Grec*, thêr; l'*Allem.* thier; le *Suéd.* djur; *Island.* dyr; chez tous, *bête fauve*, *fér-oce*.

Fe-ridoun, en *Persan*; th-reteono, en *Zend*, & h-roudanai, en *Armen.* sont un seul & même nom.

Les Grecs ont dit *hateros* & *thateros* pour dire *autre*. Ce dernier mot est dans Lycophron, v. 590.

Le *Grec* herma, *soutien*, *appui*, est de la même famille que le *Latin* firm-*are*, *affermir*, *appuyer*.

3°. *H* & *V*.

Grec, his; *Lat.* vis, *force*.
Grec, hêr; *Lat.* ver, *printems*.
Grec, ion; *Lat.* viola, violette.
Etrusque, iduo, *partager*; *Lat.* viduus, *veuf*, séparé de sa moitié.

Vesta, Déesse du feu, tire son nom de l'Oriental hesh, feu.
Grec, hêl-ios; *Goth*, vil, *Soleil*.

Hod, *bois*, *forêt*.

Hébreu, עץ, ʿhots.
Flamand, houd.
Anglo-Sax. wudu.
Anglois, wood.
Suéd. & *Dan.* wed.
Latin, cod & caud.
Celte, cod, &c.

4°. *H*, *F*, *W*, *S*.

Tel est le primitif hal, *hail*, *hel*, désignant l'action de se bien porter, la santé; 2°. le bonheur, la félicité; 3°. le bien; 4°. la valeur; il s'est prononcé en H, F, W, S, &c.

De-là ces mots Latins:

1°. Val-*or*, valeur dans tous les sens: 1°. force, courage: 2°. bon état, bonne disposition: 3°. mé-

rite, bonnes qualités,

Val-*e*, valés, soyez en bon état, portez-vous bien. Val-*de*, fortement.

2°. Sal-*us*, bon état, santé, salut, action de souhaiter un bon état : guérison, action de rendre l'état meilleur.

Sal-*vus*, qui est en bon état, sain, qu'on a remis en bon état ; sauvé.

Sal-*uto*, conserver ; saluer.

3°. Fel-*ix*, fortuné, qui a du bonheur, heureux.

Fel-*icitas*, bonheur, félicité.

De-là encore ces mots Anglois :

1°. Weal, *le bien*.
Well, *bien*.
Wealth, *richesses*, biens.
Weal-*thineff*, opulence.
Wel-*come*, la bien venue.

2°. Heal, *guérir*.
Health, *santé*.

3°. Hallow, *sanctifier*.
Holy, *saint*.
Hol-ineff, *sainteté*.

Ces mots Hébreux :

חיל ; heil, valeur, force, biens, richesses, &c.

שלו, *shalu*, félicité, fortune, salut ; être heureux, sain & sauf.

Grec, altho, *guérir*, sauver.

Les Lapons en ont fait le mot *ailekes*, dans le sens de sainteté.

C'est l'Anglo-Saxon, hœl ; le Suédois, *hel*, & l'Allemand, *heil*, qui signifient fel-icité, bonheur, salut. D'où l'Alamannique, *heil-izen*, saluer.

De-là, ces mots François,

Valeur.	Salve.
Valoir.	Fel-icité.
Salut.	Fel-iciter.
Saluer.	Fél-icitation,

Et par le changement de *l* en *u*,
Sauf, sauve, sauver, sauveur.

Le primitif hal subsiste dans divers Dialectes des anciennes Langues Celtes. On trouve une notice fort intéressante à son sujet dans une Thèse du célébre Ihre, imprimée en Suéde en 1751. sur les mots difficiles qui se trouvent dans les Hymnes Suédoises. En voici la traduction.

» Hel, est un mot commun à tous les Dialectes de la Gothie & à nombre d'autres Langues : il se prend adjectivement, & signifie alors *sain* & *sauf*. C'est le Grec *oulos* ; *hails* d'Ulphilas, *heil* des Irlandois : hal & *hail* dans le Glossaire Saxon de Verelius. Les anciens Bretons en beuvant à la santé les uns des autres disoient *wæs* hale, soyez sain & sauf, (*esto sal-vus*.) Et on répondoit, *drink* hale, beuvés sain & sauf, (*bibe sálvus*,) comme on le voit dans l'Histoire du Fils de Hengist, au moment où il présente un verre à Vortigerne ; ainsi qu'on le raconte dans le Dictionnaire Anglo-Saxon de Somner, art. Væs-hale «.

Voilà donc,

Hal-*e*, val-*or*, sal-*us*, weal, fel-*ix*, &c. qui sont tous formés d'un même primitif, & qui présentent tous des idées relatives à *salut*, à *félicité*.

5°. *H* & *K*, *G*, *Ch*.

Une des aspirations en usage chez divers Peuples, est la gutturale : elle se prononce en retirant vers la gorge, la partie antérieure de la Langue ; on la rend chez quelques Peuples par *ch* ; chez d'autres par X : nous l'indiquons par 'H.

Lorsqu'on a voulu l'adoucir, on n'eut qu'à lui donner le son plein de la gutturale, le son de K, C, G : de-là, ces variétés de mots.

François.

Hilperic & Chilperic.
Haribert & Charibert.

Espagnol.

Guesped, *Lat.* hospite, *hôte.*
Gueco, & hueco, *cavé*, *creux.*
Guevo & huevo, *Franç.* œuf.
Helada, *Franç.* gelée.
Huesso & gueso, *Franç.* os.

Celte.

Galba signifioit en Celte, dit SUETONE, un homme gras. En Hébreu, la graisse s'appelle חלב, 'helb *ou* khalb.

AMMIEN MARCELLIN dit que chez les Bourguignons les Rois s'appelloient HENDINS, tandis que dans le nouveau Testament en Langue des anciens Goths, on donne à Pilate le nom de KINDINS. C'est le même titre, *Chef*, *Roi* ; & *H* & *K* substitués l'un à l'autre, comme l'a fort bien vû WACHTER dans son Glossaire Germanique. Ce mot vient de *hen*, ancien, supérieur, & de *dyn*, homme.

Ce titre de HEN doit signifier également *Prince*, dans le nom d'un Prince Gallois appellé Lhowarch-Hen.

C'est de ce mot que les Latins firent ceux-ci ; *sen-atus*, *sen-ator*, & *sen-ex* ; qui signifient *ancien* & l'*assemblée* des *Anciens*.

Notre mot *ainé*, paroît venir de la même source : même en le tirant de *ans-né*, né avant, né plus anciennement.

Suédois.

Hol, *Franç.* colline, *Lat.* collis.

Dialectes Theutons.

H y est très-souvent substitué à *K*.
Allem. halm ; *Lat.* calamus ; *Indien*, khalm, *roseau*, *tuyau*.
Allem. hals ; *François*, col ; *Arabe*, koll-*at*, col, en parlant & de Montagnes & d'Hommes.
Allem. hand, *main* ; *p.* 171.
Grec, khando, *tenir*, *prendre*.
Allem. hanf ; *Franç.* chanvre.
Allem. hemd ; *Franç.* chemise.

Allem. horn; *Lapon*, horne; *Franç.* corne.

Allem. haut; *Lat.* cut-*is*, *peau.*

Latin.

Les Latins disoient *michi* pour *mihi*; on le voit sur des inscriptions anciennes dont une dans FERRETTI, p. 175. Et dans les Heures du XIVe. siècle. C'étoit même alors la seule maniere de l'écrire. Ferretti s'est donc trompé quand il a cru que c'étoit une faute du Graveur.

On disoit de même *nichil* pour *nihil*; doù vient notre vieux mot *annichiler*, pour dire *détruire*, *réduire à rien.*

HIRNEA dans CATON (*de re rusticâ*) & CIRNEA dans l'Amphytrion de PLAUTE, sont un même mot, désignant un vase de terre.

Grec.

GALANTHIS, Nourrice d'Alcmene & qui fut changée en belette, portoit en effet le nom de la belette, qui est *galê* en Grec, *galad* ou *'halad* חלד en Hébreu; & en Chaldéen חֻילדא koulada. Les Etrusques en firent le mot *calumtla* qu'on voit sur la Planche XXIII. des Monumens Etrusques de DEMPSTER près d'une belette, comme l'a très-bien observé PASSERI dans la Xe. de ses Lettres *Roncagliese.* En Turc, la belette s'appelle GUELINDGIK, nom qui vient de la même racine.

Esclavon, muhha; *Polon.* mucha; *Franç.* mouche.

Islandois, harden, *district*, portion de pays.

Persan, cardé, *division.*

Esclavon, godina, tems, année, *voy. ci-dessus p. 175. famille* ED, *art.* O & E, dont ce mot vient.

Hébreu.

Les Hébreux ont dit également;

Homorre & gomorrhe.
Hueibal & guebal.
Pheor & phegor.
Sohor & sogor.

Tous noms de lieux.

Les Arabes écrivent par *CH*, une partie des mots qui commencent en Hébreu par H; ce qui démontre que cette lettre avoit souvent le son du G chez les Hébreux.

Hébreu, חוג, *'houg*, mouvement en rond.

חג, *hag*, célébrer la fête.

Arabe, chag, *sauter*, tourner en rond.

חבה, 'haba, *il cacha.*

Arabe, chabi.

חרב, 'harab, *dévaster.*

Arabe, charab.

C'est ce qu'a très-bien vu SCHULTENS dans sa clef des Dialectes Hébreux.

Perses.

Les Perses ont dit Hormuz & chormuz.

Tartares.

Tartares.

Les Tartares, est-il dit dans les Mémoires des Inscr. T. XXV. in-4°. p. 34. prononcent k, ce qui est écrit ailleurs par une lettre aspirée. C'est peut-être d'après eux que de *Dahes* nous avons fait *Daces.*

Chinois.

Ils changent l'aspiration, en *ch*, qu'ils prononcent *tch.*

Ainsi, ils appellent *Tcho*, le fleuve de Sibérie appellé *Ho.*

Et ils appellent *tchang-pe-chan*, c'est-à-dire, la Montagne *chang-pe* ou *ham-pe*, cette montagne des Tartares Mantcheoux, que ceux-ci nomment *am-ba-chan*, c'est-à-dire la montagne Amba.

C'est en conséquence de ce changement de H en K, que Vattier dans sa Traduction de l'Histoire Arabe des XLII Califes, a écrit *Gali*, *Guebase* & *Gabdole*, au lieu des noms si connus *Ali*, *Abbas* & *Abdalla.*

Latins.

Ils ont changé en *guttur*, gorge, le mot Oriental *uttur.*

Grec.

Kheir, *Lat.* hir *ou* heir, *la main.*
Kheima, *Lat.* hyems, *hyver.*
Khamai, *Lat.* humi, *la terre.*

Les Grecs ont dit indifféremment, hubos & kuphos, *bossu* : huphos & kubos, *bosse.*

Il est digne de remarque qu'en Servien, la Lettre X ou Ch, s'appelle *hir*, tandis qu'elle se prononce en Russe *Cheer*, précisément avec la même différence qu'entre le Grec & le Latin pour ces deux noms donnés à la main.

Copte.

1°. Khrim, *désert* : *Voyez* plus haut Herm.
2°. Khôl, *trou.*
3°. Khol, *ouverture* de terre, terre entr'ouverte.
Angl. hole, *cavité*, *trou.*
Flam. & *Allem.* hol.
Anglo-Sax. hol & hale.
Dan. hull.
Allem. höhle, hüle, *caverne* ;
Suéd. hol.
Grec, koil-*os*, creux.
Phôl-*eôs*, caverne.

6°. *H final.*

Le *h* final des mots Zends, se change en *K* en Pehlvi.

Et l'on voit dans l'Ouvrage de M. Ihre, intitulé *Analecta Ulphilana* & qui a pour objet l'ancienne Langue Gothique, que *H* prend le son du *K* à la fin des mots de cette Langue.

Les Goths se sont aussi servis de *h* & de *g* pour distinguer les dérivés

d'une même racine : ils disent,

Huhrus, *faim*, & huggrian, *avoir faim* : fagrs, *beau*, & gu-fahr-ida, *orné*, paré.

On voit sans peine par ce dernier mot, qu'il vient, de même que *fagrs*, du primitif *far*, beau, paré, dont nous avons fait *fareau*, & les Anglois, *fair*. *Voy*. ci-dessus.

Cœur.

Ce mot a subi lui-même ces diverses prononciations :

Latin,	corde.
Grec,	kêr & kardia.
Franc,	herza.
Angl.	heart.
Allem.	herz.
Anglo-S.	heort.
Danois,	hierte.
Flam.	hert.
Island.	hiarta.
Suéd.	hjerta.
Esclav.	sarce.
Polon.	serce.
Italien,	cuore.
Espagn.	cor-*azon*.
Hébr.	qar-b, *cœur*, l'intérieur, le cœur d'une chose.

7°. *H & S.*

Le changement de H en S est très-fréquent dans toutes les Langues.

Sel.

Grec, hals ; *Gallois*, halen ; *Lat.* sal, *sel*.

Saule.

Gallois, helyg ; *Grec*, hel-*icé* ; *Lat.* sal-*ice*, *saule*.

Seigneur.

Celte, hen-*wr* ; *Lat.* sen-*ior* ; *Hébreu*, *i*-sen, *ancien* : d'où Seigneur en François & en Italien.

Sauter.

Grec,	hall *omai*.
Latin,	salio.
	Sal-*tus*, saut.

Six.

Grec,	hex.
Latin,	sex.
Gallois,	huech.
Bas-Bret.	chwech.

Sept.

Latin,	septem.
Grec,	hepta.
Perse,	hafta.
Hong.	het.

Serpolet.

Grec,	erpullos.
Latin,	serpillum.

Serpent.

Grec, erpô ; *Latin*, serpo, *ramper*.

Suer.

Latin,	sudo.
Grec,	huo.

Sous.

Grec,	hup-*o*.
Latin,	sub.

Sur.

Grec, huper.
Latin, ſuper.

Souris.

Grec, hurax.
Latin, ſor-*ice*.

Sœur.

Bas-Bret. hoar; *Gall.* chwaer; *Lat.* ſor-*or*, *ſœur.*

En-ſemble.

Grec, ama; *Flam.* ſaam; *Suéd.* ſamt; *Lat.* ſim-*ul*, *enſemble.*

D'où en-ſemble, & puis enſemble.

Je ſuis.

Grec, eimi.
Latin, ſum.
L'Italien dit, *ſei*, tu es.

Les anciens Romains, Ennius lui-même, ont dit *ſos* pour *eos*.

Les Allemands employent SIE également pour dire *lui*, tandis que les Anglo-Saxons diſent *heo*, les Grecs *Ho*, & les Latins *hic*.

Ce que le Grec prononce *hus*, (cochon,) le Latin le prononce *ſus*.

Les Béotiens ont dit *muha* au lieu de *muſa*.

L'*Hébreu* עד & עדות, oed & oeduth, *témoignage*, eſt en Chaldéen שהדותא, *ſedutha*, témoignage; & שהת, *ſeth*, témoigner, atteſter la vérité; c'eſt le Polonois *ſwiadzce*, témoignage.

Le Chaldéen עלעיל, *ol koil*; eſt certainement le même mot que l'Hébreu צלע, *tſel-ho*, qu'on a rendu également & mal à-propos par le mot *côte*. Et le même que le mot Arabe *tſelho*, qui ſignifie *une dent crochue*, une défenſe comme celles du Sanglier: ce qui eſt la vraie ſignification des deux autres mots, comme on le voit par l'enſemble du paſſage où ſe trouve ce mot Chaldéen, (DANIEL, Chap. VII. 5.) qui n'a ſans cela aucun ſens.

Grec, HER-*ós*, amour, venant de *her*, cœur, eſt de la même famille que l'*Arménien* ſir & ſer, *aimer*.

François, horreur, orage, ouragan, en *Anglois*, hurrican; *Hébreu*, shor.

8°. *H* & *M.*

Grec, hares; *Lat.* Mars.

Latin, hodiernus; *Franç.* moderne.

Celte, hor, tête; *Franç.* hure, *tête* de Sanglier; *&* morion, *armure* de tête.

Hébreu, ish; *Zend*, meshia, *homme*.

9°. *H*, *V*, *M.*

Allem. win, *ami*, & minnen, *aimer.*

Allem. wonen; *Anglo-Sax.* wunian, *demeurer.*

Hébreu, On, won, *habitation*; *Lat.* maneo; *Grec*, meno.

Allem. waffel, *lèvre*; muffel, qui a une grosse lèvre; *Hébreu*, saphe, *lèvre.*

Angl. with; *Zend*, med; *Anglo-Sax.* med, *avec.*

1°. *H*, *F*, *W*, *M*, *B.*

Lorsque les mots primitifs qui commençoient par *H* ou par *V*, se sont conservés chez la plûpart des Langues & y sont devenus communs, ils ont éprouvé nécessairement toutes les révolutions possibles: ils ont été prononcés & écrits par H, F, W, M, B, Sw, &c. C'est ce qui est arrivé sur-tout au mot primitif *var*, *far*, &c. qui désigne la parole, l'action de parler, en un mot le discours. Commun à toutes les Langues, il a pris toutes sortes de formes. Nous en avons déjà rapporté plusieurs ci-dessus pag. 49. En voici quelques autres.

Var, en *Islandois* signifie *lèvre.*

Polon. warga, *lèvre.*

Ulphilas, vaurd; *Suéd.* & *Island.* ord, *parole.*

Suédois, swara, *répondre.*

Suédois, swar; *Angl.* an-swer; *Island.* and-swar, *réponse.*

Cornouaill. aul-a-var, qui ne parle pas.

Esclav. go-vor, *parole.*

Il en est de même du mot BAL, haut, élevé; on le trouve sous tous ces modes:

Primit. HAL, *haut*, Famille considérable dans l'Orient:

D'où, *Lat.* alt-*us*, haut, élevé.

Theut. hall, *édifice* élevé.

Gallois & *Bas-Bret.* bel, *élevé.*

Etrusque, fal-*ando*, *le Ciel.*

Irlandois, fal & mal, *Roi.*

Irland. mala, *sommet.*

Gallois, mal, mel, *élévation*, hauteur.

Grec, mala, *beaucoup.*

Gallois, vel, *tête*, embouchure.

Maine, veille, *monceau de foin.*

Gallois, wol, *tête.* Gwal, *abondant.*

Persan, Vali, *Maître*, Commandant.

François, Bailli.

Espagnol, balia, *puissance.*

De-là, dans le sens de montagne, de rocher, de rochers escarpés,

Hesychius, PHAL-*ai*, *montagnes*, lieux d'observations.

Latin, falae, *étages*, hauteurs des montagnes.

Suédois, fiall; *Island.* fiall; *Irland.* fail; *Angl. du Nord*, fell; *Allem.* fels, *montagne.*

Franç. fal-*aise.*

La famille Latine val-*ere*, être le plus fort; val-*or*, valeur, force; val-*de*, beaucoup, &c. qu'on peut voir quelques pages plus haut, n°. 4°. de ce Chapitre, appartient également à celle-ci.

De-là encore le nom de l'énorme

Poiſſon qu'on appelle en François BALEINE.

En Allem. *Walt-fiſh*, mot-à-mot, *le poiſſon-montagne*, comme on le peint en Chinois. *Voy. Gramm. Univ. & Compar.* p. 579.

MEILLEUR.

Allem. heil, *bonheur*, biens : *voy.* plus haut H & F.

Angl. wel, *bien.*

Danois, vel, *bien.*

Irlandois, feile, *bonté.*

Breton & Gallois, gwell, *meilleur*, le *mieux.*

Grec, bel-tiôn, *meilleur.*

Latin, mel-*ior*, de *mel*, bon, bien.

VELLE, vouloir, & MALLE, aimer mieux, appartiennent tous deux à cette famille. Tous les deux viennent de *lô*, je déſire ; *lei*, il déſire, qui ſubſiſte en Grec, & qui s'eſt uni dans le premier à *vel*, bon, avantageux ; & dans le ſecond, à *mel*, meilleur, plus avantageux. On ne veut que ce qui eſt bon ou avantageux : on ne préfere que ce qui eſt meilleur. *Mal* eſt l'oppoſé de tous les deux.

Eſclav. & *Polon.* mili, *cher*, ce qu'on aime le mieux.

TROISIEME TABLEAU.

VOYELLES ET CONSONNES SUBSTITUÉES LES UNES AUX AUTRES.

1°. *OU* & *V.*

On a ſouvent été embarraſſé pour rendre raiſon des changemens qu'a eſſuyé la voyelle OU. Les Hébreux ne commencerent preſque jamais un mot radical par ce ſon, & preſque jamais ils n'en terminerent par lui. Au commencement d'un mot, ils le font précéder d'une autre voyelle, diſant, par exemple,

Aour *ou* aur, *clarté*. 2°. *ſoleil.*
Aoun *ou* aun, *honneur.*
Aoul *ou* aul, *valeur.*

Tandis que d'autres en ont fait les mots *or*, *honneur*, *valeur*, &c.

A la fin des mots, ils lui ſubſtituent un hé : écrivant, par exemple, *ſalé*, שלה, ce que d'autres prononcent & écrivent שלו, *ſalu*, dont les Latins firent *ſalus.*

Les Arabes, au contraire, ſe ſervent d'*ou* à la tête & à la fin des mots.

Il paroît que les Latins & les Grecs employoient différemment la même

lettre ; les premiers la prononçant *v* comme consonne, & ceux-ci la laissant voyelle. Ainsi, les premiers écrivent *Varus*, *Virgilius*, & les seconds *Ouaros*, & *Ouirgilios*.

Lorsque cette lettre se trouve entre deux consonnes, il en peut donc résulter un mot de deux syllabes ou d'une seule, suivant qu'on la prononcera en *ou*, ou en *v*. De-là tant de mots défigurés, par cette seule raison, & dont on apperçoit cependant le rapport, dès qu'on est au fait de cet usage.

Ainsi *moun* ou *mun* des Hébreux (munir), étant prononcé en *ou*, est la racine de *munir* ; tandis que prononcé en V, maVan, à la Massoréthe, il offre un mot qui ne ressemble à rien.

Il en est ainsi du mot Ivn, que la Massore lit *javan*, & qu'on peut lire *iun* ou *ion*, prononciation que les Grecs ont conservée ; & par laquelle *Ion* leur pere est le même que *Javan*, pere des Grecs dans Moyse, selon la Massore.

C'est ainsi que les Latins changerent Iou en Jove ; & que les Portugais ont fait de notre ancien mot couard, le mot *covarde*, qui signifie un lâche.

Doun des Bretons, qui signifie *profond*, se prononce *doVuin* en Irlandois.

Dourgi des Gallois, est *deVergi* en Cornouaillien.

Iom des Hébreux, est *djaVam* en Pehlvi ; ces deux mots signifient *jour*.

Mour, en *Persan*, & mavir, en *Pehlvi*, fourmi.

Djouta en *Persan*, djaviden *Pehlvi*, séparé.

Mouede en *Zend*, & mavid en *Pehlvi*, nom d'un Génie.

David se prononce Daoud en *Perse*.

On voit dans Cardin, T. VIII. page 135. l'Histoire d'un Médecin appellé le Sage Daoud.

Chien, est en *Pehlvi* khaven ; & en *Chinois*, kiven.

Ou se change quelquefois en une diphtongue.

Hébreu, toub ; *Malthois*, taiab, *bon*.

Hébreu, doun ; *Syriaque*, daiono, *juge*, d'où le *Turc* Divan.

Oriental, *tor*, Montagne, d'où le mont *Taurus*, & l'Ethiopien *tabar*, Montagne.

Les Grecs modernes changent U en F, & nous en V : Eu-angelion, est Evangile chez nous, & Ef-angelion chez les Grecs modernes.

2°. *OU*, *W*, *Gu*.

C'est ici un changement très-commun dans toutes les Langues, & dont il faut être bien au fait, si l'on veut réussir à les comparer.

François.

Ils changent en *gu*, une multitude

de mots qui commencent ailleurs par U *ou* W.

Latin, vespa; *Angl.* wasp, *guêpe.*
Lat. vadum, *gué.*
Vasto, *Angl.* wast, *gâter*, gaster.

Allemand, war-en, *garder*, défendre; d'où le *Franç.* garenne, lieu gardé, en réserve, pour la chasse, & même autrefois pour la pêche.

Allem. Wasen, *gazon.*
Angl. War, *guerre.*
Ward, *garde.*
Wage, *gage.*
Welch, *guelfe.*
Williams, *Guillaume.*
Wallons, *de* Galli.

Latin, VOLPES; *Ital.* golpe; *vieux Franç.* goupil, *renard.*
Grec, KERDOS; *Allem.* werth; *vieux Franç.* guerdon; *Ital.* guiderdone, *récompense*, gain, profit.
De Vascones, nous avons fait Gascons.
Valdois, voity; *Lorrain*, voidiai; *Comt.* voda, guada, *guetter*, garder, regarder.

Les Gallois mettent sans cesse & indifféremment w & gu.

Waith & gwaith, une fois; *Latin*, vice.

Latin. VER-*us*, *vrai.*
Irland. fir.
Gall. gwir.
Bas-Bret. wir & gwir.
Basq. aguer.

Gallois, win & gwin, *vin.*
Wag, & goag, *vague*, flot.
Wr & gwr, *Latin*, vir, *homme*, *mari.*
Anglois, warant; *Gallois*, gwarant, *garant.*
Gallois, gwas & was, *domestique*; alon & galon, *ennemi*; alt & galt, *montée.*
Espagnol, garanon; *Latin-Barb.* waranio.
Esclavon, goza; *Hébreu* עז, hoz, woz, *chèvre.*
Chinois, ouey, & gouey, même nom, le premier à la Françoise, le second à la Portugaise: *Mém. de l'Acad. des Insc.* T. XXII. *in*-4°. à la fin.

De même en Chinois, *ouaiki*, à la Françoise; & *vaiki*, à la Portugaise.

Grec & Flamand.

Grec, GÊNUS; *Anglois*, chin, *menton.*
Latin, gena; *Celte*, gen; *Flamand*, wang & koon: *Allem.* wange, *joue.*
Grec, goun; *Flamand*, want, *car.*

Orientaux.

Hébreu עדן, hoden, & *Arab.* goden, *délices.*
Hébreu & *Arabe*, עזר, hozar, *il aida.*
Arabe, gozar, *puissance*: 2°. Princesse, &c. *Voyez* SCHULTENS, clef des Dialectes Hébreux.

Les Arabes ont, en effet, distingué par wo & par go, ع & غ, des mots

qui ne sont orthographiés en *Hébreu* que par ע, O, *w*. Mais dont la plûpart avoient certainement la prononciation en *go*.

Héb. עוון, *wooon*, crime, vice.

Arabe & *Pers.* guena ; *Indien*, gonnege, *crime*, vice.

Hébreu, עוד, wod ; *Massoret.* hod, *Anglo-Sax.* get, *encore.*

Le Zend & le Pehlvi, deux Dialectes Persans, offrent les mêmes rapports.

Zend, *veher*-k-*ehe* ; *Pehlvi*, gorge.

Zend, ver*etk-e* ; *Pehlvi*, gourd*eh.*

Indien, GHarm ; *Angl.* WHarm, *se chauffer.*

Suéd. warm.

Pers. karm.

3°. *V & F.*

Grec, phainô, paroître, & le *Pehlvi* ven-*adan*, lumiere.

Hébreu, ערף, orph *ou* arph, & *Lapon* ARV-*edam*, comprendre : *voyez B, V & F.*

V & P.

Edda, wahala ; *Pehlvi*, pahalom, *Paradis.*

François, panse ; *Allem.* wanst, *panse*, *ventre.*

V & M.

Hébreu, argaMan ; *Chald.* argVan, *pourpre.*

W & S.

Heit & wait, *vœu*, dans les Langues Theutone, Gothique, & des Francs : d'où le François *souhait* : les Anglois changeant *ei* en *i*, en ont fait *wiss*, qui signifie aussi *souhait.*

4°. I, J, G.

Latin & François.

I & G.

Simius,	*singe.*
Rubius,	*rouge.*
Vindemia,	*vendange.*
Iouvenis,	*jeune.*
Iohannes,	*Jean.*
Hierosolymê,	*Jérusalem.*

G & I.

Rege,	*Roi.*
Lege,	*Loi.*
Haga,	*haye.*
Paga,	*paye.*
Bey, &	Beg.

Anglois & Anglo-Saxon.

Year & gear,	*an.*
Sail & sægl,	*voile.*
Fair & fæger,	*beau.*
Day & dag,	*jour.*

Les Hébreux ont rendu leur ע tantôt par *h*, tantôt par *g.*

עבר,	yber,	*Héber.*
עלי,	yli,	*Héli.*
עבל,	ybal,	*Ghebal.*
פעור,	phyor,	*Phégor.*

Probus & Terentien disent même qu'en

qu'en Latin on a prononcé *j* au lieu de *i*; qu'on a dit, par exemple, *parjetibus* au lieu de *parietibus*; & de même *genvz* au lieu de *genua*, &c.

5°. I & L

Italien.

Chiavo, *clou.*
Chiave, *clef.*
Chiaro, *clair.*
Chierico, *clerc.*
Chiavenne, *au lieu* de Clavenne, Ville des Grisons.
Pianta, *plainte.*

Espagnol.

Hoja, *Lat.* folium, *feuille.*
Paja, *paille.*
Hijo, *Grec*, uios, *fils.*
Oja, *œil.*
Ceja, *cil*, ou *sourcil.*

Parisien.

Paje, *pour* paille.

6°. I & R.

Italien.

Milliajo, *millier.*
Pajo, *pair.*
Fornajo, *fournier.*
Pajuolo, *Langued.* pairol, *un chaudron.*
Comtois, poiraye, *poirier.*
Cerejaye, *cerisier.*
Toulousain, pay, *pere.*
Orig. du Lang.

7°. AL, OL, &c. changés en AU, OU, &c.

François.

Autel, *Lat.* altare.
Autre, alter.
Haut, altus.
Faux, falsus.
Faulx, falx.
Faute, *Espagn.* falta, du *Latin* fallere.
Epaule, *Lat.* spalla.
Baume, balsamus.
Sou & solder, solidum.
Chaussure, calceus.
Saucisse, salsiccia.
Saunier, *de* sal, *sel.*
Sauvage, *Ital.* salvaggio.
Sauter, *Ital.* saltellare.
Sauce, *Ital.* salsa.
Sou & solder.
Haut & Altesse.
Faulx & défalquer.
Cou & décoller.
Autre & altérer.
Sel & saumache.

Comtois & Lorrain.

Chauchie, *presser*, comprimer; *Lat.* calceo.

Grison.

Auter, *autre*; de *alter.*

Flamand.

Goud, *Angl.* gold, *or.*

Oud, *Angl.* old, *vieux.*
Houden, *Angl.* holt; *Allem.* halten, *tenir.*
Schouder, *Angl.* shoulder; *Allem.* shulder, *épaule.*
Coude, *Allem.* colde, *fiévre*, froid.

Obſervons cependant qu'ici ce n'eſt pas proprement *l* qui ſe change en *u*, mais qu'on a adouci le ſon trop aigu de cette lettre, en changeant en diphtongue la voyelle dont elle eſt précédée; enſorte qu'on écrivoit *aultre*, *faulte*, *ſaulce*, & qu'inſenſiblement on ſupprima la lettre *l* qui ne ſe prononçoit plus.

C'eſt ainſi que *pouce* eſt pour *poulce*, qui eſt le Latin, *police*, en *Eſpagn.* polegada.

SECTION II.

1°. Voyelles mouillées.

François.

Ciel, *Lat.* cœl-*um.*
Fiel, fel.
Fiévre, febris.
Miel, mel.
Piéce, *Ital*, pezza.
Chien, cane.
Vieux, *Lat.* vetus.
Mieux, melius.
Tiéde, *autrefois* tiepde; *Latin*, tepidus.
Rien, *Lat.* rem.
Pierre, petra.
Fier, ferus.

En François même.

Ciel & céleſte.
Vieux & vétéran.
Mieux & meilleur.

Langue d'Oc.

Biau, *bœuf.*
Hiau, *œuf.*
Miole, *mule.*
Miejho, *moitié*, du Lat. *medio.*
Miero, *mer*, en vieux lang.
Mioune, *mien*, de meum.

Italien.

Fieno, *Lat.* fenum, *foin.*
Fiero, ferus, *féroce*, cruel.
Fiera, fera, *bête féroce.*
Mietere, metere, *moiſſonner.*
Niente, n-ente, *rien*, néant.
Bieta, beta, *betté*, poirée.
Vieta, vetus, *vieux.*

Eſpagnol.

Dieſtro, *Franç.* droit.
Diez, dix.
Diente, dent.
Ardiente, ardent.
Piel, peau, *Lat.* pellis.
Pierna, *Latin*, perna, *jambe.*

Portugais.

Oiro, *or.*

Anglois.

Pierce, *percer.*

Brief, *bref.*

Fierce, *féroce*; 2°. excessif; du Lat. *ferus* & *ferax*, qui réunit ces deux sens.

Field, *Allem.* feld, *champ.*

Flamand.

Riem, une rame.

Tien, *Anglois*, ten, *dix.*

Nieuw, *neuf*, nouveau.

Piek, *pique.*

Giervalk, *gerfaut.*

Wiel, *Angl.* wheel, *roue.*

Allemand.

Lieb, *Flam.* lief, *cher*; *Héb.* leb, *cœur*; 2°. affection.

Lied, *Flam.* lied, *chanson.*

Latin, lætari, *chanter* de joie, être joyeux.

Vieux Franç. liesse, *joie.*

Vieux Allem. mias, table; *de* mesa *ou* mensa, *table.*

Esclavon.

Mjesc, *Lat.* mus, *souris.*

Mjed, métal.

Mjendela, *Ital.* mandola, *amande.*

Mjerra, mesure, poids; de *med*, changé en *mer.*

Diamanut, *Lat.* *a*-damante, *diamant.*

Cjafran, safran.

Cjar, *Lat.* car-men, *enchantement.*

Cjambelot, *camelot.*

Cjatan, *lu*; Héb. *kath*[illegible], *écrire.*

Cjast, *honneur*; *castus*, François, *chaste*, plein d'honneur.

Djeliti, *partager*, du primitif *tel* *tal*; en Esclavon même *dil*, portion; *digljen*, partagé.

Pjenez, monnoie, argent; du primit. *pen* & *fen.*

Rjec, parole; rjeka, fleuve; du Grec *rheo*, couler.

Sjecchi, couper, *Lat.* sec-*are*; d'où segment, section, &c.

Sjediti, être assis, *Lat.* sedes, *siége.*

Vjerra, foi, bonne foi, fidélité; de la même famille que *verus*, vrai, sincere, fidéle.

Les Polonois enchérissent, à cet égard, sur les autres dialectes Esclavons: ils mouillent nombre de mots que ceux-ci ne mouillent pas. Ainsi ils disent *pieke*, cuire, là où les Illyriens disent *pecchi*, le *backen* des Allemans & le *bake* des Anglois.

Irlandois.

Oicht, *huit*, *Lat.* octo.

Oifige, *office.*

Oir, *doré*; du mot *or.*

Oibid, *obéissance.*

Oirfid, *musique*, de la même racine que les noms *Orphée* & *Harpe.*

Moir, *mer.*

Moin, *mont.*

Fial, *Lat.* velum, *voile.*

Fior, *Lat.* verus, *vrai.*

Fiabhras, *Lat.* febris, *fiévre.*

Grec.

Sialon & *salon*, salive; de *sal*, sel;

Phialè & Latin *phiala*, grande coupe, & *phalè*; de *fal*, grand : & *hyper-phialos*, qui déborde, vaste, grand.

Suédois.

Bjæle, *Angl.* ball, la *plante*, en parlant du pied.

Bjællra, *Angl.* bell, *cloche.*

Diaerf, *audacieux*; en *Grec*, tharrein, *oser.*

Hjelm, *Franç.* heaume; *Anglo-Sax.* helm.

2°. VOYELLES NASALÉES.

Latin.

Ambubaiæ, *Hébr.* abub, *flûte.*
Lampas, *Héb.* lapad.
Simpulium, *Héb.* sipul.
Fudi, fundo.
Fidi, findo.
Pictum, pingo.
Strictum, stringo.
Fictum, fingo.
Tactum, tango.
Fractum, frango.
Pu-pugi, pungo.
Nactus, nanciscor.
Metior, mensus.
Camphora, *Hébr.* copher.
Sambuca, *Héb.* sabeca.
Sindon, *Héb.* sadon.
Pactum, pango.
Liquit, linquo.
Rupi, rumpo.
Lingua, *Orient.* lek; *Lat.* loqui.
Densus, *Grec*, da-*sus.*
Lingo, *Grec*, leikô.
Camp-*us*, *Grec* Dorien, kap-*os.*
At-tingo, *Grec*, thigo, atteindre.

François.

Rompre & rupture.
Feindre & fiction.
Tangible & tact.
Goth, teken, *toucher.*
Lanterne, *Lat.* laterna.
Camphre, *Héb.* כפר, kaphar, *selon Louis de Dieu. Arabe*, Caphir.
Bourguig. cheminze *pour* chemise.

Tandis que les François nasalent, les Italiens font le contraire:

Rempart, *Ital.* riparo.
Contraint, costretto.
Montrer, mostrare.
Monstre, mostro.
Lat. mensis, mese, *mois.*

De *mandra*, bergerie, les Italiens ont fait madriale & madrigale, *madrigal*, genre de bergeries ou de pastorales.

Langue d'Oc.

Sambuc, *Espag.* sabuco, *sureau.*
Mandro, *Franç.* madré, *rusé*; 2°. *renard.*
Espagn. mensage, mensager, *message*, *messager.*

Grec.

Matheô & manthanô, *enseigner.*
Lebô & lambanô, *prendre.*
Adeô & andanô, *plaire.*
Lethô & lanthanô, *cacher.*
Allem. land; *Franç.* landes; *Orient.* lat, *Pays.*

D'où *Latium*, nom du pays des Romains; le *pays* par excellence.

Monumens Runiques.

Anciens, but; *moins anciens*, bonta; *Angl. huſ*-band, *mari.*

Meſure.

Lat.	menſura.
Theut.	mez.
Eſpagn.	medi-*da.*
Ital.	miſ-*ura.*

Latin, met-*ior*; *Suéd.* mata, *meſurer.*

Oriental, MAD; *meſure.*

Oriental, mad; *Lat.* modius; *Copt.* ment; *Grec*, modios; *François*, muid, *boiſſeau.*

Anglo-Saxon.

Rincas, *Cimb.* recker, *vaillans Soldats.*

Benc, *Cimb.* beckur, *banc.*

Drync, *Cimb.* dryckur, *boire.*

Flamand.

Glans, *éclat*, brillant; de *glas.*

Glinſteren, *Angl.* gliſter, *briller.*

Flamand, mond, *bouche.*

Allemand,	mund.
Suédois,	mund.
Anglois,	mooth.
Anglo-Sax.	mudh.
Grec,	muthos.

Langues Orientales.

Hébr. אף, *aph*, nez.

אנף, *anph*, ſoufler du nez; 2°. être en colere.

Ethiop. anph; *Arabe*, انف, anph, *nez.*

Hébreu, אתה, atha, *toi.*

Arabe, ant; *Ethiop.* አንተ, ant, *toi.*

Hébr. כף, kaph, *main.*

גף, gaph; כנף, canph, *aîle.*

De deux lettres doubles, dont la premiere eſt marquée dans l'Orient par un point, les ETHIOPIENS la changent en *n*

Sanbath, diſent ils pour *ſabbath.*

C'eſt ainſi que les Grecs changent le premier *g* en *n* :

Angelos pour aggelos.

» Il étoit naturel, » dit LUDOLFF dans ſon Dictionnaire Ethiopien, » que la voyelle longue ſe changeât » en naſale ».

Zend, dehmo; *Grec*, dêmos; *Pehlv.* denm, *Peuple.*

Trompeur.

Les mots *trompeur*, *tromper*, ſe ſont formés par le changement d'*a* en *am*, & d'*am* en *om.*

De *trappe*, machine pour ſurprendre, une *trape*, un *piége*; les Eſpagnols ont fait; *trampa*, qui ſignifie; 1°. trappe; 2°. tromperie, fraude; *trampeur*, tromper; *trampeador*, trompeur. De-là nous avons fait *tromper*; tandis que de *trappe* ſont venus *attrape* & *attraper.*

QUATRIEME TABLEAU.

CONSONNES SUBSTITUÉES LES UNES AUX AUTRES.

CHAPITRE PREMIER.

TOUCHE LABIALE.

ARTICLE I.

B & P.

François.

Les François employent *B*, là où d'autres Peuples prononcent *P* : & *P*, là où d'autres prononcent *B*.

Balon, *Ital.* pallone.
Bale, palla.
Balandran, palaudran.
Banc, panca.
Cabane, capana.
Ciboulette, cipoletta.
Jupe, giubba.
Double, *Lat.* duplum.
Bocal, *Allem.* pocal.
Pitance, *Allem.* bitten, *manger.*
Gallois, bwyd, *nourriture.*
Esclav. pitta; *Ital.* pizza, *gâteau.*
Pétition, répeter; *vieux Lat.* beto, *demander.*
Anglo-Sax. bæti.
Hébreu, בעות, b-houth, *demande*, supplication.
Hyssope, *Héb.* ezob.
Baliste & arbalêtre; *Allem.* pallester.
Bourg, *Grec*, purgos; *Arab.* borg.

Espagnols.

Ils substituent volontiers,

B à P.

Cabeça, *Lat.* caput, *tête*; *François*, caboſſe.
Cabra, *Latin*, capra, *chévre.*
Cabello, *Lat.* capillus, *cheveu.*
Caber, *Lat.* capere, *occuper une place.*
Lobo, *Loup.*
Soberbo, *superbe.*

Sobre, *Lat.* ſuper, *ſur.*

Latins & Grecs.

Ils changeoient B en P devant d'autres conſonnes.

Latin, ſcribo, *j'écris*; ſcripſi, *j'ai écrit.*

Grec, lêbo, *je prens*; lêpſo, *je prendrai.*

Lat. patulus, *Gr.* bathus, *touffu.*

Doriens.

Bateo *pour* pateô, *je marche.*
Bikros *pour* pikros, *aimer.*

Allemands.

Krubba, *Ital.* greppia, *crèche.*
Knab & knapp, *garçon.*

Les Miſniens ne peuvent diſtinguer *B* & *P* : les Maîtres d'Ecole ſont obligés de leur dire, c'eſt un *P* doux ou fort. (M. MICHAELIS, ſuite des Mémoires de Gottingue, ann 1759.)

Un Livre s'appelle *Buck* en *Allemand*, & *puech* dans le dialecte Alamannique.

Flam. knoop, *Angl.* knob, *nœud.* *Friſon*, barn, *vieux Theuton*, parn, *fils. Chald.* bar.

Eſclavon.

Bliſge, *Grec*, plêſſiôn, *plus près.*

Hongrois.

Apa, *Héb.* ab, *pere.*

Les Turcs changent auſſi volontiers *P* en *B.*

Hébreux.

Ils mettent *B*, là où d'autres prononcent *P.*

בזר, Bazar, Syr. Pazar, *diſtribuer.*
ברזל, Barzel, *Chald.* par-zel, *fer.*

Ils réuniſſent deux *P* en un.

כפר, *kapar*, ſe rendre Dieu propice, 2°. offrir un ſacrifice, vient de כף, *kap*, main, 2°. don, & de פר, *par*, fruit; *kap-par*, un préſent de fruits, tels qu'étoient la plupart des ſacrifices & les plus anciens.

Zend.

Pere-*nâe*, parole; de *bar*, parole.

Copte.

Baki, *cité*, de la même racine que *Pagus.*

Chinois.

N'ayant point de B, ils le changent en *P.*

Au lieu de *Bagdad*, ils diſent *Pa-ho-ta*; & *ga-pou lo-pa*, au lieu d'*aboul abbas.* (M. de GUIGNES, Préface de l'Hiſtoire des Huns, p. LXXIX.)

2°. *B*, *P* & *V.*

Les François changent volontiers B & P en V; ils diſent :

Approuver, *Lat.* approBare.
Avant, *Lat.* aB ante.

Cheveu,	*Lat.*	capillus.
Couvercle,	*Ital.*	coperchio.
Cuivre,	*Grec.*	kupros.
Gouverner,	*Lat.*	guberno.
Taverne,		taberna.
Ecrivain,		ſcriptor.
Lèvre,		labium, labrum.
Louve,		lupa.
Pauvre,		pauper.
Pavillon,		papilio.
Percevoir,		percipere.
Savoir,		ſapere.
Saveur,		ſapor.
Savon,		ſapo.
Vouloir,	*Grec*,	boul*ein*.
Volonté,		boulê.

Je vais, *Grec*, baô, pao; *Hébr.* בא, ba, *il va.*

Février,	*Lat.*	februarius.
Avril,		aprilis.

Les François diſent cependant approbation & approuver.

Courbe & courber, *du Lat.* curvus & curvo.

Beure, *Lat.* butyrum, *Grec moderne*, voutyro.

Eſpagnols.

Ils mettent au contraire B pour V.

Beſtido,	*Franç.*	vêtu.
Bexiga,		veſſie.
Berruga,		verrue.
Bervena,		verveine.
Bolar,		voler.
Bolcan,		volcan.
Bivir,		vivre.
Baca,		vache.
Baliſa,		valiſe.

Gabilla, javelle, de כף, *Chap*, main.

Gavinete,	cabinet.

Les Gaſcons mettent également B pour V, & V pour B.

Boir *pour* voir.

Langued. ſivade, *Eſpagn.* cebada, *avoine.*

Les Irlandois n'ont point de V conſonne; ils lui ſubſtituent un B aſpiré BH. (*Dictionnaire Irland.* & *Angl. Préface*, *p.* 21.)

Les Ecoſſois écrivent BH & MH & prononcent V. (Lhuyd. *Archeol. Britann. p.* 300.)

Griſons.

Erva,	herbe.
Vart,	part.

Eſclavon.

Barra, *Prim.* var, *marais.*
Varrati, *Ital.* barrare, *tromper.*
Bombere, *Ital.* vomere, *charrue.*
Govor, *de* bar, *parole.*

Allemand.

Werſich, *Lat.* braſſica, *chou.*

Anglois.

Anvil, *Flam.* aanbeeld, *enclume.*

Latins.

Laberna & Laverna, *la Déeſſe des voleurs.*

Du

Du mot Lab, main, en langue Celte; d'où le *Grec* labein, *prendre*.

Verres, *Allemand*, bær; *Latin*, aper, nom générique du cochon sauvage & domestique.

Sur des Inscriptions Latines du 2e. siècle & des suivans de notre Ere, on voit B pour V, en particulier sur l'inscription de l'an 312, trouvée à Nerite & qui offre ces mots:

Balerius *pour*	valerius.
Box,	vox.
Berum,	verum.
Boluntas,	voluntas.
Oplatus,	oblatus.

Grecs.

Les Grecs modernes prononcent B en V: ils disent livadie, au lieu de libadie. (*Voyages de* Wheler.)

On lit aussi Balêria pour Valeria sur une Inscription Grecque qui accompagne un bas-relief où l'on a représenté Cérès donnant ses ordres à Triptolême, & qui fera partie des Monumens insérés dans notre Ouvrage.

Hébreu.

נור, nur, & navar; *Chald.* nabarsha, נבר-שא, *Flambeau*, *chandelier*.

Persan.

Grec, bêr; *Copte*, Beri; *Pehlvi*, bakar & vahar; *Latin*, ver; *Suéd.* wär, *Printems*.

Zend, bâde, *Latin*, vetus, *vieux*.
Zend, apem, *Persan*, av, eau.
Zend, Aberetem, qui porte l'eau; de *ab*, eau; & *ber*, porter.
Pers. bar, *Hongr.* var, *citadelle*; *Héb.* bar, *clôture*; 2°. fermer, clore.
Héb. נבל, nabl, *Massor.* nevel; *Grec*, nabla & naula, un Instrument de Musique; espéce de luth.

Les Doriens disoient *bêlea* pour *hêlea*, par la même raison que les Italiens changeoient ce dernier mot en *vêlea*.

3°. *B*, *P*, *V*, *F*.

François.

Golfe, *Grec*, kolpos.
Bleu, *Latin*. flavus; *Grec*, blabos; *Grec mod.* flavos.
Poivre, *Lat.* piper.
Serf, *Lat.* servus.
Clef, *Lat.* clavis, tandis qu'on dit *servir* & *clavier*.
Peloton & pelotte; *Celte*, bal.
Sifler, *Lat.* sibilo.
Limousin, enfounil; *Portugais*; funil, entonnoir.

Italien.

Pozzetta, *Franç.*	Fossettte.
Pennone,	Fanon.
Piffaro,	Fifre.
Fytonissa,	Pythonisse.

Eſpagnol.

Soplo, *ſouſle.*
Soplar, *ſouſler.*

Portugais.

Fita, *Lat.* vitta, *ruban.*
Baſque, pico, *figue.*

Celte & Gallois.

Ab, *Allem.* aff; *Suéd.* apa, *ſinge.*
Aber, *Fr.* havre.
Adfain, *Lat.* advena, *étranger.*
Afais, *Lat.* avis, *oiſeau.*
Afal, *Irland.* aval; *Allemand*, apfel; *Anglois*, apple; *Suédois*, æple, *pomme.*
Affwys, *Lat.* abyſſus, *abîme.*
Barf, *barbe.*
Ber, *Lat.* veru, broche.
Byw, *vivre.*
Bron & bran, *front.*
Belenus, *Grec*, helenos & felenos, *le Soleil.*
Belené, *Grec*, helené, Selene & Felené, *la Lune.*
Corf, *corps.*
Carorfa, *Lat.* caterva, *troupe.*
Dwfr, *Bas-Bret.* dour, *riviere.*
Frad & prat, *pré.*
Feneſtr & peneſtr, *fenêtre.*
Lab & lef, *main*; *d'où* lever; Grec, labo, *prendre.*
Potten, *Hébreu*, beten; *François*, bedaine.

Allemand.

Ils ſubſtituent ſouvent PF à P.

Pfall, *Franç.* pal.
Pfeiler, pilier.
Pflanz, plante.
Pforte, porte.
Pfund, *Lat.* pondus; *Anglois*, pound, *poids.*
Pferd, *Perſ.* parth, *cheval.*
Pflaumen, *prune.*
Pflug, *Angl.* plow & plough, *charrue.*
Pfiff, *Portug.* piſano; *Ital.* piſaro, *fifre.* Piva, l'os de la jambe, *flûte.*
Kupfer, *Lat.* cuprum, *cuivre.*
Klapf, *bruit*, & klappern, *faire du bruit.*
Kopf, *Lat.* caput, *cap*, *tête.*

Les *Saxons* & les *Allemans*, au contraire, ne gardent que le *p.* Ils diſent *pal* & non *pfal.*

POISSON.

Allemans, fish; *Arab.* פרץ, firs; *Lat.* piſcis, *poiſſon.*
Allem. greifen, *gripper*; prendre.
Franc. ref; *Sax.* reif, *ventre.*

D'où *repo*, qui a fait ramper, & *reptile.*

OPH, four, &c.

Anglois, oven.
Flamand, oven.
Allemand, ofen.
Anglo-Sax. ofne.
Danois, own.
Latin, offa.
Hébreu, אפה, aphe; *Maſſor.* ophe,

boulanger ; 2°. cuire au four. *Voyez ci-dessus*, p. 162.

Gab.

Gab *elle*, sorte d'impôt.
Anglois, gift ; *Flamand*, gaaf, *don*.

Anglois.

Angl. ivy ; *Indien* dans Hésychius, evan ; *Allem.* epheu, *lierre*.
Anglois, help ; *Flam.* hulp ; *Allem.* hülfe, *aide*, *secours*.
Anglois, heave ; *Flam.* heffen, *lever*, *élever*.
Few, *Franç.* peu.
Proof, preuve.
Raft, radeau, *du Grec* raptô.
Vane, *Lat.* fanum, *temple*.
Frrow, *Flam.* vore, *sillon* ; 2°. rigole.
Nephew, *Lat.* nepos, *neveu*.

Peau.

Latin,	pellis.
Grec,	phellos.
Flamand,	vel.
Suédois,	fell.
Anglois,	fell.
Latin,	vellus.
François,	pellisse.
Langued.	pel.
Espag.	piel.

Flam. Veld, *Allem.* feld, *champ*.
Voeden, *nourrir* ; *Anglois*, food, *nourriture*.

Anglo-Saxon.

Lysan, *Grec*, leipein, *permettre*.
Ofer, *rivage* ; *Hébreu*, עבר, *ober*, traverser un fleuve.
Hæfa, *Lat.* habeo, *j'ai*.

Islandois.

Rafn & hrafn ; *ancien Suédois*, ramn, *primit.* rab, *corbeau*.
Rif, *Allem.* ribbe, riebe, rippe, *Lat.* ripa, *rive*, *côte*.

PA, *Pere.*

Pehlvi,	pad.
Latin,	pater.
Runique,	fadur.
Zend,	fedre.
	A-bider.
Flamand,	wader.
Theuton,	watter.
Anglois,	father.
Grec,	patêr.
Anglo-Sax.	fæder.
Italien,	padre.
Suédois,	fader.
Persan,	pâder.

Esclavon.

Ban, *Polon.* pan ; *Goth.* fan, *Seigneur*, *Prince*.
Bivol, *bufle*.
Brat, *Lat.* frater, *frere*.
Polon. fasa ; *Allem.* fas, *vase*.
Esclavon, sala & hvala, *louange*.

Irlandois.

Fear & fir, *Lat.* vir, *homme*.
Hébreu, a-bir, *puissant*.

Latins.

Il y eut un tems où les Latins affec-

terent de prononcer *p* au lieu de *ph* : ils disoient *triumpus* au lieu de *triumphus* : & n'ont-ils pas dit *triumpho*, là où les Grecs disent *thriambeuo* ? C'est ainsi que nous disons *trophée*, tandis que les Grecs disent *tropaion*.

Les Latins disent *bosphore*, & les Grecs *bospore*.

Ils disent *pœni*, là où les Orientaux disent *pheni*, & nous *Phéniciens*.

Grec.

Peigô, *Lat.* figo.		
Sohos,	sapiens,	*sage.*
Kephalé,	caput,	*tête.*
Amphô,	ambo,	*deux.*
Alphos,	albus,	*blanc.*
Nephelé,	nebula,	*nuée.*
Baskia,	fascia,	*bande.*
Baskaino,	fascino,	*fasciner.*
Bremo,	fremo,	*frémir.*
Phaleina,	balæna,	*baleine.*
Phorrô,	porto,	*porter.*

Les anciens Latins ont dit *af* pour *ab*, comme les Grecs.

Ab s'est même changé en *au* à la tête des Verbes. *Aufero* au lieu d'*abfero*, emporter.

V devant I se prononçoit F, selon Priscien, Liv. I.

Fir, au lieu de *vir*, homme.
Firgo, au lieu de *virgo*, Vierge.
C'est à la Flamande *où V* est F.

Latins.

Far, froment ; *Celte*, bara, *pain*.
Hébreu, bar, *nourriture*.
Van-us, vain, *trompeur*.
Grec, Fên, qui séduit par l'apparence, trompeur, illusoire.
Vates, *Grec*, phatês, *Devin* ; de *fa*, parler.

Grecs.

Sur des Inscriptions Grecques de trois mille ans, on trouve *apaia*, pour *aphaia*.

Sekepro pour *skephro*.

Les Siciliens & les Macédoniens se servoient de B au lieu de Ph.

Balakros *au lieu de* phalakros.

Les Grecs disent kapos & kaphos, *souffle*.

Blazo & phlazo, *parler follement*.
Epta, *sept*, & ebdomos, *septiéme*.
Bluo, *Lat.* fluo, *couler*.
Bulloun, *Allem.* fullen, *remplir*.

Ils changeoient *ap*' en *af*' devant les aspirations.

Les Grecs modernes changent *av* en *af* : ils disent :
Ftinia, *pour* euthênia, *abondance*, bon marché.
D'*Eleusine*, ils ont fait *Lepsina*.

Hébreux.

Ont-ils connu la lettre P ; ou à la maniere d'autres Peuples de l'Orient, n'avoient-ils que la lettre Ph ? C'est ce qu'il seroit peut-être impossible de

décider, & qui d'ailleurs importe fort peu.

Il est vrai que les Massoréthes distinguent chez les Hébreux un *P* & un *Ph* : la même lettre étant *Ph* quand elle est sans le point appellé *dagesh*, & étant *p* quand elle est accompagnée de ce point: mais on demandera toujours si ce n'est pas une nouveauté introduite ou par les Massoréthes ou peu de tems avant eux, pour se mettre à l'unisson des autres Peuples.

RUCHAT, Professeur Suisse, très-Savant en Langues Orientales, &c. soutient la distinction du *p* & du *ph* contre le fameux VOSSIUS (dans les Nouvelles de la Répub. des Lettres, 1704). Il s'appuyoit sur ce que les LXX. ont employé P dans quelques noms propres des Hébreux: qu'ils ont écrit,

Petephres, pathrosônieim, paskha: mais ici, la même question. Les LXX. ne se sont-ils pas conformés à la prononciation du Pays dans lequel & pour lequel ils écrivoient, & où l'on parloit Grec?

D'ailleurs, qu'on prononce P, PH, F, V, tout cela est indifférent dans notre maniere de comparer les Langues. Ce mot פאר, par ex. qui signifie *beau*, *embelli*; 2°. *orner*, *embellir*, n'en sera pas moins analogue à ces mots:

Latin, paro, *parer*, *orner*.
Angl. fair, *beau*.
Franç. fareau & farauder.

qui sont les mêmes pour le son & pour le sens, soit qu'on prononce ce mot Hébreu *far*, *phar* ou *par*: car si en le prononçant *far*, il a plus de rapport à l'Anglois, il en a plus au Latin en le prononçant *par*.

Etrusques.

Le V Hébreu se prononce aussi *f* & *ou*, précisément comme le Digamma Etrusque qui a la même figure, ꟻ *ou* F de droite à gauche, comme l'a fort bien vu BOURGUET, Savant Professeur de Neufchatel, en Suisse, (*Bibliot. Italiq.* T. XVIII. art. I.)

Le Savant PASSERI a donc très-bien rendu dans la huitieme de ses *Lettres Roncagliese*, l'Etrusque *suvekiai* par le mot *suffete*, qui signifie *Juge* en Hébreu & en Carthaginois ou Phénicien.

Arabe.

שטב, satab; *Hébr.* shataph, *inonder*, *Arabe*, shataph, *laver*.

Turc.

Souveis denizi, *Mer rouge*, en *Hébr.* souph.

Kibriti, *couleur* de soufre.
Hébreu, kepher, *soufre*.

Persan.

Zend, fsht-*ane*; *Pehlvi*, pestan; *mammelle*: & *Zend*, pesano, *poitrine*.

Persan, ferdouz; *Franç.* Paradis.

Indien.

Bieli, *Lat.* felis, *chat.*

Chinois.

Fo; *Siamois*, po, *pere.*

4°. *B*, *P*, *V*, *M.*

Les Celtes, sur-tout ceux du Nord, comme les Gallois, les Bretons, les Cornouailliens, substituent continuellement M & V l'un à l'autre.

Cornouailliens.

Vam *pour* mam, *mere.*
Vab *pour* mab, *fils.*
Rhyven *pour* Rome.

Irlandois.

Mna, femmes, pluriel de *ben.*
Lamh, *laimh*, main, au lieu de *lab*; 2°. protection.
D'où *laimh-dia*, les Dieux de Rachel, les Penates.

Islandois.

Risa, *Lat.* rima, *rime*, fente, déchirure.
Fimm, *Allemand*, five; *Grec*, pente, *cinq.*

Anglois.

Make, *faire.*
C'est le *Latin* fac.
L'*Arabe* was.
L'*Espagnol*, haz-er.

Italien.

Piccolo, *Eolien* pikkulos; *Grec*, mikkulos; *Espagnol*, pequeno, *petit.*
Italien, terMentina; *François*, TereBentine.

François.

MarBre, *Lat.* marMor.
Meugler & beugler.
Bévue, *vieux Franç.* mévue.

Grecs.

Les Doriens & les Béotiens mettoient B pour M.
Bello *pour* mello, *je serai.*
Les Eoliens mettoient P pour M.
Oppata *pour* ommata, *les yeux.*
Les Grecs substituoient *p* & *m* pour les tems d'un même Verbe, & pour les dérivés d'un même mot.

Gra-MMA,	*lettre.*
GraMMateus,	*Ecrivain.*
Gra-ptos,	*écrit.*
GraPHé,	*écriture.*
GraPHO,	*j'écris.*
GraPso,	*j'écrirai.*
GegraMMai,	*j'ai été écrit.*

Ils ont dit :
KaBelos & kaMelos, *chameau.*
Bustaka & mustaka, *moustache.*
Burmex & murmex, *fourmi.*
Molgos, *Lat.* bulga; *Eol.* bulgos, *bourse, petit sac.*
Grec, pandoura; *Ital.* pandora; *Angl.* pandore & pandure.

Espagn. bandore, *Mandore* & *Mandoline*.

Latins.

Globus & glomus, *peloton*.
Somnus, *Grec*, upnos, *sommeil*.
Promuscis, *Grec*, Proboscis, *trompe d'Eléphant*.
Turma & turba, *Troupe*.
Promulgare, au lieu de provulgare, *rendre vulgaire*, publier, promulguer.
Mavors, au lieu de *Ma-mers*, le grand, le redoutable Mars.

Hébreux.

Ils ont employé indifféremment P & M.

פלט, phalt ; מלט, malt, *délivrer*.

רפס, raphs ; רמס, rams, *fouler aux pieds*

פוג, phug ; מוג, mug, *dissoudre*.

Une riviere qui passe à Damas est appellée dans le texte Hébreu Amana, & dans la version des LXX, Abana.

זמר, zamr ; *Arabe*, zabr, *tailler la vigne*.

Arabe.

Madsar & badsar, *répandre*.
Matr & batr, *couper*.
Mâ'hn, *Heb.* ba'hn, *tenter*.

Noms.

Mevania, *aujourd'hui* bevagna, Ville d'Ombrie.
Mendely *pour* pendely, Montagne de l'Attique. (*Voyage de Spon*, *T. II.*)
Mecque *pour* bech, de la même famille que *pagus*. (Golius, Dict. Arabe.)
Jaffné, Jamné, Jabné, *noms* d'une même Ville de la Palestine.
Alep *pour* haleb.
Libna & Lemna, Ville de Phénicie.
Merodac & Berodac, Roi de Babylone.
Amanus & Aban, *nom* d'un Génie des Perses, Protecteur du huitiéme mois.
Cnoubis, Cnouph & Cnoumis, *nom* d'un Génie Egyptien sur des Abraxas.

Persan.

Shemar ; *Hébreu*, saphar, *compter*, *chiffrer*.
Pehlvi, kokba & kokpa, *astre*.
Kokma, *le Soleil*.

Hébreu, כוכב, kokab, *Etoile*.

On peut voir d'autres exemples de B, V, M, substitués les uns aux autres ci-dessus, *Tab.* II. n°. 9. 10.

Hébreux.

Ils disent *gomd*, גמד, pour *cubi-tus* ; coude & coudée.

Italien, gomito & gombito.

5°. Me & mb.

Tel est le rapport entre B & M, que le premier est attiré par le second dans

un grand nombre d'occasions, pour rendre la prononciation plus coulante.

François.

Ainsi nous avons fait ;

Du *Lat.* numerus, nomre, & puis nombre.

De camera, chambre.

De cumulus, comble.

De similis, semblable.

Grecs.

Au lieu de *mesi-hêmerinos*, le milieu du jour, ils dirent :

Mesimbrinos.

Jamblique *pour* Jam-melek.

Latins.

UMBRA, est pour *o-mera*, qui est Grec lui même, & qui signifie *absence de lumiere.*

IMPERIUM, vient d'*amr* ou *emr*, ordonner, dire.

Espagnols.

Du Grec & Goth *ôm*, épaule, ils ont fait *hombro.*

Du Latin, fame, *hambre*, faim.

De femme, *hembra.*

D'homme, *hombre.*

De lumen, *lumbre*,

INTONATIONS LABIALES

CHANGÉES AVEC D'AUTRES,

Sur-tout avec les GUTTURALES *&* *les* DENTALES.

Si le changement des Intonations Labiales mises les unes pour les autres, altère le rapport d'une multitude de mots, cet effet est bien plus sensible lorsque les Intonations B, P, F, &c. sont changées en K, C, Q, T, D, &c. & lorsque celles-ci se changent dans celles-là : d'autant plus qu'on n'est point en garde contre ces sortes de changemens, qui paroissent moins naturels. On en pourroit cependant rapporter une foule d'exemples remarquables dans toutes Langues. En voici quelques-uns.

Les GRECS ont changé P en K dans KUAM-*os*, féve, & par-là ils ont rompu la chaîne qui lie à cet égard leur Langue avec les autres.

Ils disoient dans l'origine *puamos* & *puanos*, comme l'a fort bien observé le Scholiaste d'Aristophane sur le vers 725 de la Comédie des Chevaliers par ce Poëte. Ce nom d'ailleurs s'est conservé dans celui d'une Fête célébre

des

des Athéniens appellée les *Pyanepsies* ou la *Fête* (*des* Puan) *des Féves*. Il éxiste dans tous les dialectes du Theuton. *Anglo-Saxon*, bean ; *Anglois*, bean ; *Allem.* bohne ; *Danois*, bonne, *Flam.* bonne ; *Suédois*, bôna.

Les DORIENS disoient *hokoia*, quels, au lieu de *hopoia*. Et les IONIENS, *kós* pour *pós*, comment.

Les GRECS employoient également k dans les mots où les Latins se servoient de P.

Grec, lukos ; *Lat.* lupus, *loup*.
Grec, lagoos ; *Lat.* lepus, *lièvre*.
Grec, skulon ; *Lat.* spolium, *dépouille*.
Grec, skepto ; *Latin*, specto, *regarder*.

Les Latins ont employé aussi Q, là où les Grecs se servoient de *P*.

Latin, quinque ; *Grec*, pente, *cinq*.
Latin, equus ; *Grec*, 'ippos, *cheval*.

L'*Italien*, pola, *corneille*, est le *Grec* kolê ; *Esclav.* chjola.

Les Athéniens préféroient *G* à *B*. Ils disoient :

Glephara, paupieres, pour *Blephara*, &c.

Il en est de même des GERMAINS. Ils employent *k* ou *sch*, là où les Latins employent *p*.

Schwam, *Lat.* spong-*ia*, *éponge*.
Schelen, *Lat.* spolium, *dépouille*.
Schurk, *Lat.* spurcus, *deshonnête*.

On a très-bien vu ces derniers rapports dans le III^e^. Vol des nouveaux Melanges de Leipsick, page 534. en Latin.

Les Allemans disent aussi *daub* pour *douve*, qui se prononce en Latin barbare *doga*, & en Flamand *duig*.

Et *hugel*, colline, là où les anciens Germains disoient *hubel*, d'une maniere plus conforme à la racine HUP.

Les Languedociens disent *kinsou* au lieu de *pinçon*.

Les Flamans appellent un sillon *strepe* & *streke*, tandis que les autres Peuples se servent de cette derniere désinence : *Lat.* striga ; *Allem.* streich ; *Anglois*, streak ; *Ital.* stricca.

Une Ligne s'appelle en *Italien*, striscia & strigola.

Les Suédois mettent souvent K pour P.

Skumn, *Lat.* spuma, *écume*.
Sköfla, *Lat.* spoliare, *dépouiller*.
Hwiskä, *Angl.* whisper, *parler à l'oreille*.

M. IHRE lie lui-même le mot Suédois *kulle*, sommet, avec le mot Grec *polos*, dont nous avons fait les *poles* du Monde.

On peut ajouter ici tous les exemples où *b* se change en *v*, & *v* en g; comme le *Latin* vespa; *en Portug.* bespa; *en Franç.* guêpe.

P & Q.

Les Latins changent en *Q* le *P* des Celtes.

Celte, petores; *Latin*, quatuor, *quatre.*

Osque, pitpit; *Latin*, quidquid: FESTUS.

B & G.

Grec, galanos; *Latin*, balanus, *gland.*

Grec, phligô & phlibô, *j'afflige.*

P & T.

Les Latins mettoient *P* pour *T.*

Ils ont dit *pavo*, un paon, là où les Grecs, les Persans, les Indiens, les Arabes ont dit *taos*; les Polon. *paw*; Allem. *pfau.*

Les Eoliens mettoient également *P* pour *T.*

Pisures, *Grec*, tessares, *quatre.* C'est le *petores* des Celtes.

Pempe, *Gr.* pente, *cinq.*

Spolé, *Gr.* stolé *Lat.* stola, *robe*, d'où *étole.*

Palmyre, *Héb.* thadmor.

B & D.

Bis en Latin, est *dis* des Grecs, venant de *duo*, deux.

Bounos des Grecs, *colline*, paroît être le *dun* des Celtes, qui signifie l même chose, du moins la plûpart de Etymologistes l'ont cru: mais comme je trouve *boun* en Celte, avec la même signification, *bounos* pourroit bien n'être pas *dun.*

Suédois.

Desinen, *Allem.* biesman, *baume.*

Skäda, *Grec*, skopeô; *Latin*, spectare.

Patt & papp, *vieux Lat.* papa; *Lat.* papilla, *mammelle.*

Allem. bard, *barbe.*

Polon. farba; *Allem.* farbe, *fard.*

Grec, outhar; *Lat.* uber, *mammelle.*

Grec, kardia; *Hébr.* qarb, *cœur.*

CHAPITRE II.

TOUCHE DENTALE.

Il n'y a point de Peuple qui n'ait substitué entr'elles les intonations T & D de la touche dentale, & qui ne les ait changées en Tz, Ts, Dz, Ds, S, Z.

François.

Médaille,	*Lat.*	Metallum.
Estrade,	*Lat.*	strata.
Endive,	*Lat.*	intybum.
Jardin,	*Allem.*	garten.
Vuide,	*Ital.*	vuoto.
Dragées,	*Ital.*	treggea, *Grec*, tragêmata.

Gallois & Latin.

Mudo, *Lat.* muto, *changer.*
Mud, *Lat* mutus, *muet.*
Lleidr, *Lat.* latro, *voleur.*
Sidan, *Lat.* sindon, *Orient.* sitan, sorte d'étoffe, ou de toile. SATIN vient de-là.

Latin.

Set & sed, *mais*; sur diverses Inscript.

Espagnol.

Lado,	*Lat.*	latus,	*côté.*
Ladrillo,		latere,	*brique.*
Lodo,		lutum,	*boue.*
Ladron,		ladrone,	*voleur.*
Lid,		lite, *combat*, *lice.*	
Ladrar,		latrare,	*abboyer.*
Lodra,		lutra,	*loutre.*
Odre,		utre,	*un outre.*
Vidro,		vitro,	*verre.*

Portugais.

Equador, *équateur.*
Madeira, *matière.*
Ladrilho, *Lat.* latere, *brique.*

Allemand.

Trauen, se confier; *treu*, fidèle, en qui l'on se fie; *Franc*, truad, fidèle.

Lat. barb. Drudus, fidèle; 2°. Amant, Maître & Maîtresse.

Ital. Drudo, Amant, *&c.*

Anglo-Sax. Drotten, *Maître*; & drotto, Maîtresse.

Vieux Theut. Pidachan; *Allem.* & *Flam.* be-decken, *couvrir*; de TEG, toît, couvert.

Les MISNIENS ne distinguent pas mieux D & T que B & P. Les Maîtres d'école prennent la plume & écrivent à côté T fort, ou T doux.

Il en est de même de I & U, & de G & J. (MICHAËLIS *ubi supra p.* 199.)

Anglois.

Malt, biere; *melt*, fondre, liquéfier; *Grec*, meldô, *fondre.*
Hunt, chasse, *Flam.* hond, chien de chasse.

Suédois.

Dunder, *tonnerre.*			
Dona,	*tonner.*		
Toma,	*dompter.*		
Matt,	*mode*, *borne.*		
Twa;	*deux.*		
Ata,	*Lat.*	edo,	*manger.*
Tre,	*All.*	drey,	*trois.*
Dor,	*Gr.*	thur,	*porte.*
Dag,	*All.*	tag,	*jour.*
Draga,	*Lat.*	traho,	*tirer.*

Grec.

Deikô & di-daskô, *Angl.* teach; *Anglo-Sax.* tæc-*an*, *Lat.* doc-*eo*, enseigner, montrer.
Trekhô, *Héb.* drak, *courir.*
An-tlaô, *Héb.* דלה, Dlha, *puiser.*
Dapis, *Lat.* tapes, *Fr.* tapis, tapisserie.

Esclavon.

Tançatti, *danser*; Tançalo, *danseur*; tanac, *danse.*

Polonois.

Dach, *Lat.* tectum, *toît.*
Dobro, *bon*: bien, *Orient.* tob.
Dil, *partage*, du *prim.* tal, teil. *Grec* tillo, *mettre en pièces*, couper, déchirer.

Hébreu.

Madd, מדד, *Arab.* Mat, tendre, étendre.
Tour & thour, révolution, tour.
Dabê, *Syr.* taba, *réputation*, renommée.

II. T, D & Z, Th, Dz, Dj.

Il n'y a point de Langue où T, D, ne se soient changés en Th, Dh, prononcés Zh, en Z, en Dj, &c. Ce qui a défiguré une prodigieuse quantité de mots, & absolument rompu la chaîne que formoient des familles de mots d'un bout de la terre à l'autre : telles que celles qui ont formé nos mots *sanglier*, *dent*, *sang*, *toi*, *taureau*, *tetter*, *&c.*

D E N T.

François,	dent.
Latin,	dente.
Grec,	o-dontô.
Ital.	dente.
Espag.	diente.
Anglo-Sax.	than.
Dan.	tand.
Flam.	tant.
Pers.	danda, dendan.
Indien,	dhanth.
Suéd.	tand.
Anc. Suéd.	tann.
Ulphilas,	tunthus.
Albanois,	damp.
Valaque,	ntinte.
Malayen,	*an*-ton.
Armen.	*A*-damn.
Allem.	zahn.
Theut.	*Zen*, cen.
Héb.	shen.
Ital.	zanna.
	sanna.
Hongr.	*is*-sen.

De-là, *sanglier*, en Italien *cinghiale*, mot-à-mot, animal armé de zanna, ou de dents, de défenses.

Les Anglois en dénasalant le mot *tant*, en ont fait *tooth*, dents, qui appartient à la même famille.

S A N G.

Franç.	sang.
Lat.	sanguine.
Ital.	sangue.
Héb.	דם, *Dam*, sang.
	2°. meurtre.
	3°. punition.
	4°. dommage, dam.

D'où, 1°. *A*-dam, rouge, couleur de sang ; 2°. terre ; 3°. homme ; *Pers.* Zamin, & selon les anciens Grecs, *samen*, terre.

Pehlvi, dam-*ik*, *Zend*, zemo, *terre.*

Zend,	damma, *sang.*
Polon.	ziem-*ie*, *terre.*

Esclav.	zemglje, *terre* :

& 2°. *Grec*, zamia & damia, *dam.* *Latin*, damnum.

TOR, *Taureau.*

Héb.	shor.
Anc. Grec,	thor, *prononcé* zor.
Pers.	saré.
Chald.	thor.
Grec,	tauros.
Latin,	taurus,
Esp.	toro.
Ital.	toro.
Isl.	tyr, tioor.
Bas-Bret.	tarw.
Irl.	tarb.
Suéd.	tjur.
Mœso-Got.	stiur.
Angl.	steer.
Flam.	stier.
Allem.	stier.
Phénic.	thor, PLUTARQ. *vie de* SYLLA.

Grec & Hébreu.

Là où l'un employe *D*, l'autre employe *Z*.

Gr. dik : *Héb.* זכה, *zake*, juste, pur, net. *L'Hébr.* dit aussi *Tsadik*, juste.

Grec.

On y voit,

Zorx & dorx, *daim.*
Zapedon & dapedon, *pavé.*
Zabolus & diabolus.
Tan, zan, zên, deus, zeus & zdeus, *Jupiter.*

Les Doriens ont dit *dankle* au lieu de *zankle.*

Les premiers Athéniens disoient, selon PLATON, dans son Cratyle, *duogon*, au lieu de *zugon*, joug.

Grec & Latin.

Gr. bazô, *Lat.* vado, *je vais.*
Gr. ozos, *Lat.* nodus, *nœud.*
Gr. ozein, *sentir*; odôdê, *senteur*, odeur, d'où *Lat.* odor, *odeur.*
Gr. Theos, *prononcé* Zeos, *Lat.* Deus.
Gr. perthô, *Lat.* perdo, *perdre.*

Latin.

Medium, *Gr.* mesos.
Ital. mezzo, *Esp.* mitad, *moyen*, *milieu.*
Pol. miedzy, *parmi entre.*
Lat. mezence & medence.
Lat. nausea, *Gr.* nautia.
Franç. nausée.

Dialectes Theutons.

Ces dialectes se partagent à cet égard; les Allemans employent Z, là où les Anglois, les Flamans & d'autres Peuples employent D, ou T.

All. zæhr, *Angl.* tear, *une goutte*.
All. zæmen, *Angl.* tame, *Gr.* damaô, *Lat.* domo, *dompter.*
All. zeige, *Angl.* teach, *Gr.* deikô, *montrer*, *enseigner.*
All. zeug, *matière*, instrument, *Gr.* teuk-*os*, *matière*, fabrication,

All. zwerch, *Angl.* dwarf, *nain.*
All. zwey, *Lat.* duo, *deux.*
All. zehen, pour zechen, *Lat.* decem; *Gr.* deka, *dix.*
All. ziegel, *Lat.* tegula, *tuile.*
All. zange, *Flam.* tang, *tenailles*, *pincettes.*
All. zahm, *Flam.* tam, *apprivoisé.*
All. zeit, *Flam.* tyd, *tems.*

Ces noms de lieux en Allemand *Zulpich*, *Zug*, *Zurich*, &c. sont dans d'autres Langues TOLBIAK, TUG, TIGUR.

François.

De undecim *on a fait* onze.
De hordeum, orge
Du Grec r'odon, *rose.*

Languedoc.

Lat. audire, *Lang.* auzir, *ouir.*
Lat. radix, *Lang.* razic, *racine.*
Lat. ardente, *vieux Provençal*, arzente; *Franç.* ardent.

Lapon.

Du *primit.* atta, *Pere*, ils ont fait *atzhie.*

Espagnol.

Gozar, jouir; *gozarse*, se réjouir; *goza*, joie, *Lat.* gaudeo.
Portugais, paraizo, *Franç.* Paradis.

Esclavons.

Esc. dil, *Polon.* dzial, *part*, *portion.*
Esc. çekka, *Ital.* zekka, *Lat.* & *Gr.* theca, *boutique*, (d'Orféyre, dans ces deux premieres langues.)
Escl. zam-*erak*, signe, signal.
Hebr. shem, *signe*, *nom*; *Thibet*, tzhem, *nom.*
Esc. dan, *Polon.* dzien, *jour.*

Allemand.

Geiz, *Hébr.* גדי, gedi, *Bouc.*

Persan.

Zend, zari; *Indien*, *Arménien* & *Pehlvi*, zera; *Parse*, daria, *mer*, *Lac*, *amas d'eau.*

Dialectes Hébreux.

Il en est dans l'Orient, comme dans l'Occident; ici T & Z se substituent entr'eux; il en est de même dans l'Orient. Les Chaldéens disent D, là où les Hébreux prononcent Z & S à l'Allemande.

Hébreu, bazr, répandre; *Chald.* badr.
Hébreu, zakar; *Chald.* dacar, *se souvenir.*
Hébreu, zab'h, *immoler*; *Chald.* Dab'h, *Prêtre.*
Hébreu, shlosh; *Chald.* tlot, *trois.*
Hébreu, sabr; *Chald.* tabr, *sabrer*, *briser.*
Hébreu, sekel *Chald.* tekel, *sicle.*
Hébreu, auzen; *Syriaque*, adena, *oreille.*
Hébreu, קשר, qashar; *Syriaque*, קטר, qatar, *lier.*
Hébreu, ze; *Allem.* die.

Les *Chald.* *da*, les Lapons, *da*, pour dire *ce* : ces Lapons confinés aux extrémités de l'Europe, & qui ont cependant nombre de mots communs à toutes les Langues; qui disent *mon* pour moi; *don* pour toi; *son* pour lui.

Si le Z des Hébreux se change en *D* chez les Chaldéens, & leur *S* en *Th*, leur Ts s'y change en T, comme l'a bien vu M. MICHAELIS dans sa Grammaire Syriaque imprimée en 1771.

On a dit également,

Ezra & Esdras.
Azrubal & Asdrubal.
Azot & Asdod.
Gadara & Gazara.

דעך d'hok, & זעך z'hok, *éteindre*, faire périr.

III. *Z* & *Dj*.

Il n'est donc pas étonnant que Z & Dj se soient substitués l'un à l'autre.

Hongrois.

Edj, *Syriaq.* hæd; *Héb.* a-hed, *un.*
Kedjes, *Héb.* Kadosh, *Saint.*

Persan.

Zanou, *Pehlvi*, djanouti, *genou.*
Pehlvi, zofer; *Zend*, djefre, *bouche* : *Héb.* shaphe, שפה, *lèvre.*
Pehlvi, zit; *Zend*, djeed-eiet, *vous vivez* : *Grec*, zaeite.
Pehlvi, zivad; *Zend*, djeoûeeté, *il vit.*
Pehlvi, djeguer; *Lat.* jecur, *foie.*

VI. *T*, *D*, & *S*, *Ts*.

Latins.

Ils changoient souvent *D* en *S*, & *S* en *D*.

Video, *je vois*; visus, *vû*; visio, *vision.*

Lædo, *je blesse*; læsus, *blessé*; læsio, *blessure*; *Franç*, lésion. Claudo, *je ferme*; clausus, *fermé.*

Le Sabin ATTA CLAUSUS s'étant réfugié à Rome avec toute sa Famille, fut appellé APPIUS CLAUDIUS, par la seule différence de prononciation.

De l'Oriental ES, les Latins firent *edo*, je mange; *es*, tu manges; *esse*, manger. *Flam.* eten; *Allem.* essen; *Franç.* ezzan.

Grecs.

Ils ont mis volontiers *S* pour *T.*

Su, *Lat.* tu; *Franç.* tu, *toi.*

Sêpo & sapo, *être en pus* : *Latin*, tâbes; *Héb.* dab; *Arabe*, tab, *pus.*

Paris.

On y dit au futur de *coudre* & de *découdre*, vous couserez, vous découserez.

Dialectes Theutons.

Les Allemans & les Grecs mettent SS, là où les Athéniens & les

Anglois employent *T* ou *Tt*.

Grec, thalassa; *Athén.* thalatta, *mer.*

Allem. wasser; *Angl.* water, *eau.*

Allem. besser; *Angl.* better, *meilleur.*

Allem. nessel; *Angl.* nettel, *ortie.*

Franç. wizzen; *Goth.* witan, *savoir*, être intelligent, avisé.

Anglois, noose, *nœud*, filet, &c. *Lat.* nodus.

Hébreu.

Le pays de Basan a été appellé en Grec la Batanée.

Tout comme l'Assyrie, *Aturie.*

Tyr & Syr, Tyrie & Syrie.

On voit aussi sur de très-anciennes Inscriptions Grecques *Séopompe* pour *Theopompe.*

V. *D, T, Th, Z.*

Grec, thars-*ein*; *Angl.* dare; *Flam.* durven, *oser.*

Grec, thêr; *Allem.* thier; *Polon.* zwiers; *Flam.* dier, *animal.*

Allem. thief; *Flam.* diep, *profond.*

Angl. thank; *Flam.* danken, rendre graces, remercier.

Allem. thal; *Angl.* dale; *Flam.* dal; *vallée.*

Basque, heda; *Irland.* fadadh; *Héb.* shatah; *Grec*, tazô, *étendre.*

Hébreu, thoa; *Syr.* toa, *errer.*

Dh & Th en Ecossois, devant une voyelle, se prononcent J. C'est du moins ainsi que je conçois ce que dit à ce sujet Lhoyd dans son *Archæologia Britannica*, p. 300.

Anglois, thirst; *Allem.* durst, *soif.*

Anglois, thursday, *Allem.* donnersdag, *jeudi.*

Angl. south; *Franç.* sud.

Th des Anglois, des Grecs, des Turcs, des Hébreux, &c. se prononce en Z, soit franc chez les uns, soit émoussé & aspiré chez les autres.

S, T, Ts.

L'*Héb.* חפץ 'haphats, est le *Syriaque* חפט 'haphat.

Les Flamans disent *t'samen*, ensemble; *t'sestig*, soixante, &c. au lieu de *samen*, de *sestig*, &c.

VI. *D, T, K, Q.*

Du mot *Ederdon*, qui signifie en Suédois, &c. duvet d'oiseau, nous avons fait *aigledon.*

Les Picards mettent *K* pour *T.*

Caquiau *pour* Château.

Les Lorrains mettent, au contraire, *T* au lieu de *K.*

Tiet, *Comtois*, kia; *Bourguig.* clar; *Franç.* clair.

Tio, *Comtois*, kio; *Franç.* clou.

Lorr. Comt. & Bourguig. tieuche; *Franç.* cloche.

(*Vocabulaire de ces Langues, que je dois à M. l'Abbé* Bergier.)

Les

Les Italiens ont fait *vecchio*, prononcé *vequio*, du Latin *vetus*, vieux.

Les Espagnols disent de même *gamo*, au lieu de *damo*, un daim.

Les Latins disent *qui*, là où les Grecs disent *tis* : les Lapons & les Esclavons disent *ki*, à la latine.

Suédois.

Leka,	*Lat.*	ludo,	*Franç.* jouer.
Raka,		rado,	raser.
Nakod,		nudus,	nud.
Trycka,		trudo,	chasser, entraîner avec violence.

Hébreux.

קנא, quana, *jaloux*, *zelé*. C'est le *Syriaque* טננא, tanna ; & ce mot vient de *tan*, ardeur, feu.

VII. D, G.

Grec.

D se mettoit quelquefois en Grec au lieu de *G*.

Les Lacédémoniens prononçoient *da* au lieu de *gê*, la terre.

Les Grecs disoient *Demeter*, au lieu de *Gemeter*, nom de Cérès, & qui signifie mot-à-mot *la Terre-Mere*.

Ils ont dit également dnophos, gnophos & knephos, *ténèbres*.

Les Doriens disoient *ainos*, *là*, au lieu de *keinos*.

Les Grecs modernes mettent, au contraire, G pour D. Ils changent *dia* en *gia*. (Du Cange, *Glossaire Grec.*)

Les Crétois & les Macédoniens changeoient G en D.

Hadnon *pour* hagnon.

Adia *pour* Agia, *Autel.*

Caque.

Rien n'est plus connu que l'expression *encaquer des harengs* ; & rien peut-être de moins connu que l'origine du mot *encaquer*. C'est qu'il s'est dénaturé par le changement d'un *d* en *q*. *Encaquer*, c'est mettre en *caque* ou dans un tonneau : mais ces tonneaux à *harengs* s'appellent *cad* en Allemand : c'est donc le *cadus* des Latins & des Grecs, & le *cad* primitif, encore existant en Hébreu. C'est donc ici *d* changé en *q* par les François eux-mêmes.

François.

Manger,	*Lat.*	mandere.
Orge,	*Lat.*	hordeum ; *It.* orzo.
Ronger,	*Lat.*	rodere.
Nager,	*Lat.*	natare ; *Langued.* nada.

Le Peuple à la Halle, dit,

Guieu,	*Dieu.*
Mestiquié,	*métier.*
Amiquié,	*amitié.*

Italien.

Moggio,	*Lat.*	modio,	*boisseau.*
Meriggio,	*Lat.*	meridie,	*midi.*

Ragione, *Lat.* ratione, *François*, raiſon.

Oggi, *Latin*, hodiè, *aujourd'hui*.

Ragunare & radunare, *réunir*.

Eſpagnol.

Golphin, *Lat.* Delphinus; *Franç.* Dauphin.

Allemand.

Kopp & topp, *ſommet*; *Franç.* toupet.

Krume, *mie*; *Grec*, thrumma, *fragment*.

Bolwerk; *Franç.* boulevard.

Bleken; *Anglo-Sax.* blætan, *bêler*.

Irlandois.

Ils diſent également *faid* & *faigh*; du *Lat.* vates, *Devin*.

Laodh & laogh, *veau*.

Griſons.

Gi, *Lat.* die, *jour*.

Noms propres.

Le Celte CAMBORITO eſt devenu dans les Cevennes *Chambourigaud*, & en Angleterre *Cambridge*. Ces deux endroits ſont placés également ſur une riviere, & portoient en Celte le même nom.

HÉRODOTE appelle le Crocodile *chemſa*, & cependant ſon nom Arabe eſt *temſa*. Cette diverſité a arrêté un Savant qui n'a pu ſe décider entre Hérodote ou ſes Copiſtes & les Arabes. Mais *T* & *C* ſe ſubſtituant ſans ceſſe l'un à l'autre, il n'eſt point étonnant que le mot dont il s'agit ici, ait été prononcé & écrit de deux manieres différentes.

Pod, élévation.

Ce mot eſt de toutes les anciennes Langues, & ſur-tout de la Celte. Le POT-*eſtas* des Latins en vint. De-là vint POD-*ium*, qui ſignifie Colline, Montagne, dont les Italiens ont fait *poggio*, qui ſignifie *Colline*, & poggiarſi, *s'élever*.

De-là, les noms de Montagne, en *puy* & en *puech* dans toute la France.

Au ſens de *profond*, les Latins en firent PUT-*eus*, d'où notre mot François un *puits*.

CHAPITRE III.

TOUCHE NASALE.

Les lettres M & N ſe ſubſtituent ſans ceſſe l'une à l'autre.

La terminaiſon Grecque en ON eſt toujours rendue en Latin par UM.

Grec, brakhiôn; *Lat.* brachium, *bras*.

Grec, eidolon; *Lat.* idolum, *idole*.

Grec, tityron; *Lat.* tityrum.

Les accuſatifs Grecs du ſingulier en *on* & les génitifs pluriels en *ôn*, ré-

pondent aux terminaisons Orientales en *om*.

Hébreu, lam ; *Massore*, leom ; *Grec*, laon, *peuple*.

La terminaison Hébraïque en IM, est IN chez les Syriens & les Chaldéens.

Hébreu, malkim ; *Syr.* & *Chald.* malkin, *Rois*.

En François IN devant M & P, se change en IM.

Immortel, *de* in *&* mortel.
Impropre, *de* in *&* propre.

Il en est de même en Latin.

Immanis, *inhumain*, de in, *non*, & manus, *bon*.

François.

Nefle, *Lat.* mespilus ; *Lang.* mespoul. *Esclav.* Musemula & Khnispila.

Connétable, du *Lat.* comes stabuli, qui se prononça *comstable* & puis *constable*.

Etain *&* étamer, du *Lat.* stannum.

Vieux Langued. sen, *nous sommes*.

Franc-Comtois.

Hanne *&* honne, *homme*.
Fanne, *femme*.

Allemans.

Si les François aiment N à la grecque, les Allemans aiment M à la Latine.

Latin, pane ; *Allem.* bœmme ; *Franç.* pain.
Latin, sonare ; *Allem.* summen ; *Franç.* sonner.

Sommeil.

Grec,	hupNOS.
Latin,	soMNUS.
Franç.	soMMeil.
Italien	soNNO.
Vx. Lang.	son.
Esclavon,	san.
Polonois,	sen.

Italiens.

Danno, *Lat.* damnum ; *Franç.* dam, dommage.

Latin.

De *tam*, tantus *&* tandem.

Portugais.

Ils préferent *m* à *n*.

Pam,	*pain.*
Mam,	*main.*
Cam,	*chien*, canis en *Lat.*
Bom,	*bon.*
Bem,	*bien.*
Ruam,	*Rouen.*
Uma,	*une.*

Copte.

Jom, ϫⲟⲙ, Puissance ; *Celte & Grec*, dun.

Hébreu.

שטן & שטם, shatam *&* satan, *être opposé*, être ennemi.

Turc.

Ana, *Mere*, tandis que toutes les Langues Orientales prononcent *am.*

Grecs modernes.

Ils disent de même *mana*, mere, au lieu de mama : d'où *para-meina*, maraine.

II. M & Ng.

M se prononce aussi en ng.

Chinois.

On dit indifféremment en Chinois,
Vam & vang.
Tum & tung, *plein.*
Kim & king.

La premiere de ces prononciations est Portugaise ; la seconde, Françoise.

Sing *ou* sang, *chanson*, dans les dialectes Theutons, Anglois, &c. est l'Oriental zimr, *chant* ; 2°. *chanter.*

Sang, *Lat.* sanguis, est également l'Oriental *dam*, qui signifie la même chose.

Si les Orientaux ont ajouté *r* à *sing* ou à *zim*, les Espagnols ont ajouté également *r* à sang ; ils le prononcent *sangre.*

III. N & Gn.

François.

De *sang*, nous faisons *saigner* & *saignée.*

Signe, en *Ital.* segno ; *Lat.* signum, est le *Grec* sêma, l'*Hébr.* שם, shem, qui signifient tous, *marque*, signe. Delà encore nos mots *sein*, marquant une tache, un signe au visage, & *signal*, en *Portug.* final.

Araignée, *Lat.* aranea.

Latins.

Du *primit.* lin, *bois*, subsistant chez les Chinois, ils firent,

Lignum, bois, & *linter*, barque de bois, canot ; *Portugais*, lenha, *bois.*

De *geno*, *gigno.*

Vieux François.

Buigne, *Valdois*, bougne, contusion, enflure ; *Grec*, bounos, Colline.

Guaragnon, *de* waranio.

Bourguignons.

Feigne,	*fine.*
Fameigne,	*famine.*
Meigne,	*mine.*
Breugnette,	*brunette.*
Lugnote,	*lunettes.*
Pegnitance,	*pénitence.*

Ital. ogni ; *Lat.* omni, *tout.*

Espagnol.

Nigno, *enfant* ; de l'Oriental נין, nin, *fils*, enfant.

Les *François* disent,
Allemand & Allemagne.
Polonois & Pologne.

Loin & éloigné.
Coin & coigner.

IV. Gg & Ng.

On écrit & on prononce également *gg* & *ng*.

Goth. tuggo, *Angl.* tongue, *Langue.*
Goth. figgr; *Angl.* finger, *doigt.*

De même en *Grec*, Aggelos, *se prononce* Angelos, *Ange.*

N se fait aussi précéder de G, comme on le verra dans le cinquiéme Tableau.

V. N & N D.

N se fait suivre de *D*, tout comme *M* se fait suivre de *B* & de *P*.

François.

Tendre, *Lat.* tener.
Cendres, *Lat.* cineres.
Gendre, *Lat.* gener.

Autres Langues.

Latin, tendo; *Grec*, teinô, *tendre.*
Danois, mand; *Allem.* man, *homme.*
Allem. spindel, *fuseau*, de l'ancien spinnel.

De-là tant de mots qui finissent par des *T* & des *D* précédés de *N* & qui se terminoient dans l'origine simplement par *N*. Ainsi *candesco*, briller, est formé de *cand*, le même que *can*, d'où vint *canutus*, chenu, blanc de vieillesse, &c.

Si *N* se fait précéder de *G*, il s'en fait suivre aussi.

C'est ainsi que les Anglo-Saxons ont d'abord dit *ren*, ensuite *reng*, tandis que les Allemans prononcent le même mot *regn*.

VI. N & K.

Un changement peu commun, mais digne de remarque, est celui de *N* en *K*. On voit dans le Scholiaste d'Aristophane, (Coméd. des Chevaliers, v. 631.) que les Grecs disoient anciennement *koein* au lieu de *noein*: observation qui n'a point échappé à M. l'Abbé Barthelemi.

Les Bretons disent de même, pour désigner un nuage, *coabren* & *noabren*.

CHAPITRE IV.

Touche Linguale.

I°. *R* & *L*.

Ces deux lettres se mettent continuellement l'une pour l'autre, en toute Langue.

François.

Rossignol, *Lat.* Lusciniola.
Pelerin, *Lat.* Peregrinus.
Le Tigre, *Orient.* Diglad.
Alaria & Alalia, Ville de Corse.
Orme, *Lat.* ulmus.

Dans le Roman d'Alexandre en vieux Gaulois, Part. I. on voit,

Sulient *&* Sulie, *pour* Syrien, & pour Syrie *ou* Sourie.

Il paroît même que c'étoit la prononciation du tems.

Katherine pour *Catilina* dans le Catalogue de la Bibliothéque des Rois Charles V. VI. & VII. *Mém. des Insc. T. I.*

Les Temples, *Lat.* Tempora.
Turban, *Turc*, Dulbent.
Apôtre, *Angl.* Apostel, *Gr.* & *Lat.* Apostolus.

Bourguignon.

Armana, *Franç.* Almanach.
Cier, *Franç.* Ciel.
Mier, *Franç.* miel.
Comtois, gairoches; *Franç.* galoches.

Italien.

Giaverina, *Franç.* javeline.
Sciloppo, *Franç.* sirop.
Fragello, *Latin*, flagellum, *fouet, fléau.*
Mataraffa, *Franç.* matelas.
Toscan, scilocco *&* scirocco, *vent du Midi.*
Colcare *&* corcare, *se coucher.*

Anglois.

Marble, *marbre.*
Allem. pflaum; *Sax.* pflum; *Franç.* prune.

Portugais.

Branco, *blanc.*
Obrigado, *obligé.*

Prata, *Espagn.* plata, *argent.*
D'où notre expression, *vaisselle plate.*
Coronel, *Franç.* Colonel.

Espagnol.

Celebro, *Lat.* cerebro, *cerveau.*
Albor, *Lat.* arbor, *arbre.*
Lirio, *Lat.* lilium, *lys.*
Azul, *Franç.* azur.
Murmullo, *Franç.* murmure.

Suédois.

Braka, *Allem.* bleken, *bêler.*
Pelegrin, *Latin*, peregrinus.
Bord *&* bol, *table*, *Allem.* bohle, *planche.*
Krita *&* klita, *craie.*
Silke, *Lat.* sericum.

Latins.

Paulum, *Grec*, pauron, *peu.*
Mille, *Grec*, murion.
Area, *Grec*, alôs.

Ils changent *r* en *ll* dans les diminutifs.

Niger, *nigellus.*
Ager, *agellus.*

Grec.

Ils disent *elo* & *airo*, prendre, enlever.

Les *Athéniens* aimoient *r* au lieu de *l*.

Kribanos, *Grec*, klibanos, *four.*
Grec, silphi; *Lat.* sirpe.
Grec, halôs; *Lat.* area, *aire.*

Manuscrits Grecs.

Kharkhêdoniôn & kalkêdoniôn.

Turc.

Korfez, *Franç.* golfe.
Pehlvi, kalma; *Héb.* carm, *vigne.*
Arabe, khatar & khatal, *tromper.*

II. N & R.

Latins & Grecs.

Lat. donum; *Gr.* doron; *Franç.* don.
Plenus, plêrês, *Franç.* plein.
Dirus, deinos, *cruel.*
Furia, fonia, *furie.*
Æneus & æreus, *Franç.* airain.
Latin, carmen, *pour* canimen, *chant*, vers.
Et germen, *pour* genimen, *plante.*
Grammaire Lat. de Port-Royal, page 641.

Italien.

Derrata, denrée.

Bourguignon.

St. Bereigne, *pour* St. Benigne, *l'Apôtre de Dijon.*

Allemand.

Ruhe, *Hébr.* nuh, *repos.*

Suédois.

Sen, *Lat.* ferus.

N devant R se change souvent en r. Irrigation, vient de *in* & *riga*, faire entrer l'eau dans la rigole.

Pehlvi.

Khonsand; *Perf.* khorsand, *bonheur.*
Der, *Turc*, deniz, *mer.*
Pehlvi, kand; *Perf.* kard, *il a fait.*

Siamois.

Van, *Indien*, var, *jour.*
Rao, *prononcé* nao, *nous.*

Les Siamois, en effet, écrivent souvent par *r* un mot qu'ils prononcent par *n*. *Voy.* la Loubere, Voyage de Siam.

Arabe.

Hebour & heboun, *araignée.*

Chaldéens.

Ils écrivent le nom de Nabuchodonosor, *Nebucadrezar.*

III. N, L, R.

Ces trois intonations se substituent sans cesse l'une à l'autre; on en a des exemples dans toutes les Langues. En voici quelques-uns.

N, L.

Latin, lira, *fillon*; *Hébr.* nir, *labourer*, tracer des fillons.

François & Italien.

Mélancolique, *Ital.* Maninconio.
Palerme, *Ital.* Panormo.
Boulogne, *Ital.* Bononia.
Niveau, *Ital.* Livello.

Latin.

Nux; *Syr.* luz.

Orphanus, Orphelin.

Lepus, *Grec*, nepus; *Arabe.* arnab; *Franç.* liévre.

Lutra, *Gr.* enudrês; *Eol.* eludrês; *Franç.* loutre; *Espagn.* nutria.

Lympha, *Gr.* Nympha; *Franç.* eau limpide, & Nymphe, Déesse des eaux.

Paris.

On y appelle les lentilles *nentilles.*

Bourguignons.

Ils disent emillan, pour *éminent.*

François.

Grêle & grêler, *viennent de* grain; *Lat.* grando, *grêle*; granum, *grain.*

Suédois.

Telt, *Flam.* tent, *tente.*

Himmel, *Goth*, Himin, *Ciel.*

Allemand.

Kind, *Angl.* child, *enfant.*

Dorien.

Phintis, *Gr.* Philtis, *Cocher.*

Phintia, *Gr.* Philtia, *Place* où s'éxerçoient les jeunes gens à conduire un char : elle étoit ordinairement aux portes d'une Ville. (Mazochius, *Monument* d'*Héraclée*, pag. 193.)

Grec, letios & netios, *liévre.*

Pleumôn *pour* pneuemôn, *Lat.* pulmo, *poumons.*

• Les Athéniens aimoient L, & les Grecs N. Ils disoient *litron* pour *nitron*, nitre en *Franç.* & en *Hébreu* nethr, נתר.

Hébreux.

Ils ont mis N & L l'un pour l'autre.

לשכה, lischekê, & נשכה, nischekê, *chambre*, cellule.

Les *Arabes* ont également employé *n* & *l* dans le même mot. Ils ont dit *hetal* & *hetan*, pleuvoir continuellement.

Persan.

De même en Pehlvi, où *la* signifie *non*, tandis qu'en Persan, *na* signifie *non*, tout comme en Hébreu, & dans nos Langues d'Occident.

Syriaque.

Marganita, *Hébr.* margalith, *perle*; *Lat.* margarita, pierre précieuse.

Nathal, *Hébr.* nathan, *donner.*

Sken, *tente.*

Ethiopien ስቀል, skal.

Hébr. משכן, mi-shkan.

Grec, skênê.

Latin, scena.

D'où le François Scène, qui indique l'*habitation* des Personages de la Piéce qu'on joue. Les premiers hommes demeurant sous des *Scènes* ou des Tentes, le nom s'en est transmis d'âge en âge à tous les Auteurs des Piéces de Théâtre, qui le tiennent ainsi d'un

tems

tems beaucoup plus reculé qu'on ne pense.

LAP, *dormir.*

Celte,	lap.
Anglois,	nap.
Algonquin,	nip.
Anglois,	ſleep, prononcé ſ-lip.
Allemand,	ſch-laff-en.
Flamand,	ſ-laep-en.
Anglo-Sax.	ſ-læpp-an.
&	aſ-lap-ian.
&	h-napp-ian.
Ethiopien,	nam.

Hébreu, Arab. nama, *au prétérit*; noum, *à l'infinitif.*

Orientaux.

Hébreu, alman; *Chald.* armala, *veuf.*

Hébreu, shlosh; *Chald.* thloth, *trois.*

Hébreu, עיר, 'oir; *Syr.* עילא, 'oila, *Ville.*

Rave.

François,	rave.
Latin,	rapa.
Grec,	raphanos.
Perſan,	lapha.
Arabe,	lift.
Chaldéen,	liſta.

Ethiopiens.

Ils employent R au lieu de L, & L au lieu de R.

ቀበረ, cabar; *Chald.* cabal, *ténèbres.*

ነወረ, nour, *vice, tache*; *Hébreu* noul, *ſouiller, tacher.*

አበለ, abal; *Héb.* abar, *membre.*

Chinois.

Ils n'ont point de R, & le remplacent par L. *Voy. ci-deſſus,* p. 135.

Il paroît qu'il en étoit de même dans un des Dialectes de l'ancien Perſan, à en juger par un Alphabet de M. ANQUETIL.

Pehlvi.

Lagreman, *Orient.* רגל, ragl, *pied*: *man* n'eſt qu'une terminaiſon Perſane.

Arabe.

ERRIF eſt le nom moderne du Delta en Egypte, au lieu de *el-rib*, la poire; le Delta en a la figure.

Auzal, *Grec*, Auzar, Capitale de l'Arabie heureuſe, en François *uzal.*

VENIN.

Latin,	venenum.
François,	venin.
Italien,	veleno.
Lorrain,	velin.
Langued.	verin.
Bourguign.	vairin.

Maréchal.

François,	Maréchal.
Italien,	Maliſcalco.
Languedoc.	Manechal.

Ce changement de *R* en *L*, & de *L*

en *R*, a fait perdre de vue l'origine en particulier de deux noms fort connus dont l'un désigne des Personnages célébres sur mer, & l'autre un des principaux Personnages de la Comédie Italienne, les Flibustiers & Arlequin.

On n'a rien dit de raisonnable sur les causes de ces deux noms. Le premier est l'Anglois *Freebooter*, prononcé *Frybouter*, & qui signifie des *Pirates libres*, définition exacte de ces Ecumeurs de mer. Dans le second de ces noms, *ar* est pour l'Article *al*, comme dans *Armanach*; & ce qui reste est un diminutif, le diminutif de l'Italien *lecco*, qui désigne la qualité qu'on attribue par excellence à cet Acteur, la *gloutonerie*.

R & U.

N'omettons pas deux métamorphoses très-singulieres de *R*. La premiere est celle de CR en QU.

Espag. quebrar; *Franç*. crever.
Espag. quemar; *Latin*, cremari, *brûler*.

L'*Italien*, squittino, *scrutin*, appartient à cette même classe.

Que se change, au contraire, en CLE. L'on dit en Bourgogne *Canticle*, *Catolicle*, au lieu de *Cantique* & *Catholique*. J'ai entendu dire à un Provincial *dissecler* au lieu de *dissequer*.

R & Z.

La seconde métamorphose de *R* que nous avons ici en vue, est en Z. Celle-ci est fort connue par les vers de l'Epître de la Dame au jeune fi de Pazi (*Fils de Paris*,) attribuée à MAROT, & que l'Auteur du Dictionnaire des Noëls Bourguignons n'a pas laissé échapper. Tels sont ces vers :

« Un jour mon Mazi me diret
» Qui voudret savoir la muricle
» Pour la chanté en la bouticle.

On voit aisément que *mazi* est pour *mari*; diret, pour *disoit*; muricle & bouticle, pour *musique* & *boutique*.

IV. L, R, D.

Le changement de *L* & *R* en *D*, & de *D* en *L* & *R*, est très-remarquable, d'autant plus qu'on n'y est point accoutumé, & qu'il défigure presqu'entierement les mots radicaux. En voici des exemples au-dessus de toute contestation.

Latin.

Ulysses, *Gr*. odysseus.
Levir, *Gr*. daêr, davêr, *beau-frere*.
Lacryma, *Gr*. dakry, *larme*.
Italien, veletta, *vedette*.

François.

Cigale, *Latin*, cicada; *Espagn*. chicarra.
Sanglier, *Italien*, Chingiale.
Amande, *Langued*. amenle.
Caducée, *Grec*, karukeion.

Bourguignon.

Sier, *il sied.*

Portugais.

Nobre, *noble.*
Igreja, *Eglise.*
Molde, *moule.*

Grec.

Ils employoient D, L & M, pour diversifier une même racine.
Deido, *craindre.*
Deilos, *craintif.*
Deima, *crainte.*

Esclavon.

Duh; *Polon.* duch; *Hébreu*, ruh, ruch, רוח soufle; 2°. esprit, ame.
Esclavon, med; *Latin*, mel; *Franç.* miel.
Briglia, *François*, bride.

Hébreu.

Nagar & nagad, *couler*; de *gar*, ruisseau.
Arad, Roi des Chananéens, Nomb. XXI. 1. doit être Adad.
Comme Dea est Rhéa chez les Etrusques.

Observation.

On sait que dans toutes les anciennes Langues, on ne pouvoit presque pas distinguer la figure du D de celle du R: ensorte que plusieurs mots ont été lus indifféremment en *R* & en *D*, & qu'on ne peut presque plus déterminer leur valeur. Tel est le nom des *Dodanim*, enfans d'Ion ou de Javan: les uns y ont vu Dodone, d'autres Rhodanus, le Rhône, ou l'Isle de Rhodes. C'est certainement *Doranim*, les Doriens, portion si considérable des enfans d'Ion ou de la Grèce; comme nous le prouverons ailleurs.

Id & Ir.

Dès qu'on s'est assuré que *D* & *R* ont été mis continuellement l'un pour l'autre, on voit se renouer des anneaux d'une même chaîne qui sembloient n'avoir aucun rapport entr'eux; & on retrouve un des fils de la comparaison des Langues qui étoit interrompu de toutes parts sans espoir de le renouer. La Famille Orientale id, *main*, en est un exemple sensible. Nous avons déjà vu que ce mot prononcé *aid*, se prononce en Ethiopien sur la touche forte *AD*, tout comme *musa*, fut *musé* des anciens Grecs, & est *musi* des Grecs modernes: & que se nazalant, il est hand chez tous les Peuples du Nord. Mais on ne le trouvoit ni chez les Grecs, ni chez les Latins, qui ont cependant tant de mots Orientaux. Jugement précipité: il est chez ces Peuples du Midi de l'Europe, tout comme chez ceux du Nord & de l'Orient: mais *D* y est devenu *R*.

Ainsi *hir* des Latins est exactement *ID* des Hébreux, signifiant également

main; & ce *hir* prononcé *heir* est le *kheir* des Grecs, qui signifie la même chose, & qui est la racine du mot *chirurgie*, &c.

Ce mot primitif s'est donc caché sous cinq ou six formes différentes, qui empêchoient de le reconnoître.

AD dans l'Orient.
Hand dans le Nord.
Eid & *id* en Hébreu.
Hir & *heir* en Latin.
Kheir & *khir* en Grec.

Ces cinq familles différentes n'en forment donc réellement qu'une seule. Il en est de même d'une multitude d'autres. On peut juger par-là de la fécondité & de l'utilité de nos principes.

CHAPITRE V.

TOUCHE GUTTURALE.

C, K, Q & G.

La lettre *C* a pris la place de la lettre *G* des Orientaux, & *C* n'est autre chose que le *K* primitif qui avoit la figûre du *C*, mais tourné de droite à gauche Ɔ.

Le G obligé de céder à C ou K, prit la place du Z entre *F* & *H*. Et Z fut rejetté à la fin de l'alphabet.

K ou *C* & *G* ne différant que dans le plus ou moins de force de leur intonation, ont été sans cesse mis l'un pour l'autre.

Italien, groppa, *croupe.*
Gabinetto, *cabinet.*

Espagnol, logro, *lucre.*
Queso, *Lat.* caseo, *fromage.*
Amigo, *Lat.* amico, *ami.*
Golpe, *coup.*

Les Bourguignons écrivent *claucé*, pour *glousser*.

Portug. gritar, *crier.*
Antigo, *antique.*

Celte, calb & galba, *gras.*
Flam. kalff, *gras*; *Langued.* gaubio, *embonpoint.*

Flam. karmyn, *carmin.*
Kelk, *calice.*

De l'Oriental *qala*, appeller, les Latins firent *calo*, d'ou *calendes*: & les Grecs *kléo*, d'où *Eglise*.

Latin & François.

Draco, *Dragon.*
Ficus, *figue.*
Macer, *maigre.*
Cithara, *guittarre.*

Grec, amorgê, *Lat.* amurca; *Franç.* marc de raisin, &c.

Du primitif *sec*, couper,
Les Hébreux firent שכן shekin, & les Grecs *sigênê*, mots qui signifient tous les deux *couteau*.

Le Polon. *moc*, force, puissance, & l'Esclavon *mocck*, viennent du primitif *mag*, en Runique *miki*.

Le Runique *kun*, est le Grec *gunê*, femme.

Le Langued. *combe*, & l'Anglois *cwmb*, une caverne, une fosse, sont l'Hébreu גומץ, gůmts.

Les Hébreux ont mis perpétuellement C, Q & G les uns pour les autres.

Sagar & sakar, *fermer*.
Ganz & cans, *cueillir*.
Gaphr, arbre à poix, & *kaphar*, enduire de poix.
Gabar & cabar, signifient également *élevé*, puissant, vaillant.
Hébreu, gadsh; *Arab.* kadsh, accumuler, combler.

Le nom des Monts Cassius vient de katz, *fin*, *borne*. Ils servoient de limite à la Phénicie. *Voy.* Allégories Orient. p. 73.

Persan, Koda; *Angl.* God, *Dieu*.
Copte, skelkil; *Ital.* squilla, sonnette, *squillo*, son; *Allem.* schall.

Il ne s'agit ici que du C & du G durs, comme nous les prononçons devant *a*. Quant au C doux, il appartient à la touche siflante; comme le G doux, à la touche chuintante.

Latin.

Les Latins avoient le caractère *Sc*, que nous avons dénaturé, en le réduisant à la simple siflante S; & prononçant *sceptrum*, *scio*, *scindo*, comme s'ils étoient écrits simplement par S; quoique nous l'ayons toujours conservé comme si nous le prononcions à la Romaine. En le comparant avec les mots Grecs, on voit que ce *Sc* étoit *SK*; & qu'il faut prononcer *skeptrum*, *skio*, *skindo*.

Q & Ch.

Comme CH a deux sons, l'un en *Kha*, & l'autre en *Ch*, il arrive souvent qu'ils s'orthographient de la même manière.

Ainsi le *ch* des Italiens, est notre *qu*. Ils écrivent *schivare*, *schiuma*, *schifo*, *che*, &c. pour, esquiver, écume, esquif, que, &c.

De *kop*, couper, les Anglois font *to chop*, qui signifie la même chose.

S & Ch.

Espagnol, chifflat, *sifler*.
Héb. שפר, shephr, *Espag.* zifra, *Franç.* chiffre.

L'Anglo-Sax. sceoppe & le *Flam.* schap, sont le *Franç.* échoppe, de la même racine que le *Grec* skepô, être à couvert, voiler, couvrir; & le Copte *Kop*, cacher, 2°. cachette, hute.

G & S.

Lat. fraga, *Franç.* fraises.
Ital. fagiano, *Franç.* faisan.

SK & SC.

Grec, Skaios, *Lat.* scævus, *cruel*.
Skeptron, *Fr.* sceptre.
Skênè, scène.
Skêpon, *Lat.* scipio, *bâton*.
Angl. Shallow, *Sveo-Goth.* skallot.

Shape, skapa, *former.*
Shame, skam, *honte.*

C, *K* & *S* & *Ch.*

Les noms Egyptiens en S, se rendent en Grec par K. Mr. Gibert le prouve par plusieurs exemples dans les Mémoires de l'Académie des Inscr. & B. L. Tom. XIX, pag. 11. ajoutant (pag. 15) que l'on sait que S & C sont des lettres analogues.

L'Egyp. Sethos, & le *Grec* kethos, & dans Syncelle, cétos, sont toujours le même nom.
Gr Enkhos, *Lat.* ensis, *épée.*
Lonkhê, lancea, *lance.*
Keros, cera, *cire.*
Kentron, centrum, *centre.*
Kis; *Héb.* sis, *Lat.* cis, *teigne.*
Ekei. *Fr.* ici.
Kisté, *Héb* kis, *Lat.* cista, *coffre.*
Kuknos, *Lat.* cycnus, *Fr.* cygne.
Sun, *Lat.* cum, *avec.*
E-katon, *Pers.* sad, *Lat. centum.*
Arab. sommo, *Lat.* gumni, *Fr.* gomme.
Lat. Prossimus & Procsimus.
De lacio, lassus.
Egypt. sahni, *Héb.* 'hen, *Gr.* aken, grace.

CH & F.

Un changement aussi singulier que celui de *Th* en *F*, est celui de *Ch* en *F*, ou de *F* en *Ch.*

Ainsi on voit dans les Fastes d'Ovide, (Liv. V. *v.* 196.) que le nom de Flore, Déesse des Latins, est le même que Chloris des Grecs.

Ainsi les Allemans disent *after*, là où les Flamans disent *achter*, après.

Kraft, où ils disent *kracht*, force: & *niftel*, là où ils disent *nicht*, niéce.

C'est que dans toutes ces occasions *F* & *Ch* ont pris la place de l'aspiration simple *h*.

On a dit primitivement *Hloris*; & ce mot fut adouci en *f* chez les Latins, tandis que les Grecs l'adoucissoient en *ch*.

Gr. kholê, *Lat.* fel, *fiel.*
Gr. khloos, *Lat.* flos, *fleur.*
Gr. khutos, *Lat.* fusus, *répandu.*

CHAPITRE VI.

TOUCHE SIFLANTE.

S, Z, Ce.

Le Z, que nous avons presqu'entierement proscrit de notre Langue, joue un assez grand rôle dans d'autres, où on l'employe au lieu du S.

Flamand.

Zuur, *Franc.* sûr, aigrelet.
Zuid, *Sud.*
Zak, *Sac.*
Zomer, *Angl.* sommer, *été.*
Zon, *Angl.* sun, *soleil.*
Zoon, *Angl.* son, *fils*, Héb. *zoun*, nourrir.

Esclavon.

Se, *Héb.* zê, *Franç.* ce.
Zakar, *Lat.* saccharum, *sucre.*
Zamerak, *Orient.* sem, signe.

Espagnol.

Cenit *zenith.*
Cepa *sep.*
Luz, *Lat.* luce, *lumiere.*

Anglo-Saxon.

Zythi; *Grec*, sitos, pain.
Voy. Allég. Orient. p. 29 & 59.

Italien.

Zaffiro, *saphir*; zappare, *sapper.*
Zanni, *Gr.* sannoi, *Grec. vulg.* Tzanoi, *bouffons.*
Zis, *Gr.* theios, *oncle.*
Marpeza sur les inscriptions de Laconie, au lieu de *Marpessa.*
Z'oq & tz'oq, en *Hébr.* s'écrier, crier.

S, Dz.

Valdois, pudsin, *Poussin.*

Oriental.

Dans la version Ethiopienne du N. T. la Reine de Saba est appellée *Nagistam Azeb*; Reine du Midi.

A-zeb est donc le même que Saba, où il est adouci & précédé de la voyelle *A.* C'est le mot *Sab*, en Hébreu *Zab*, le Soleil; en Pehlvi, *Zab-zeba*, le Soleil.

Héb. Saq, *sac*; Arab. *zaq*, un outre.
Turc, Zafrani, couleur de *safran.*

St, Z, C.

Lat. stann-um, *Franc.* étain, *Allem.* zin, *Polon.* cyna.

2°. S & X.

Les Athéniens changeoient S en X. Ils disoient *Xun*, au lieu de *Sun*, avec; *Xunetos*, au lieu de *sunetos*, prudent.

On a dit en Grec *ròx*, rocher, de l'Oriental *rosh* ou *rash.* En Anglois *ruck*, est le sommet d'une Montagne.

Les Latins ont écrit quasi & quaxi, *presque*: asso & axo, *rôtir.*

Les Espagnols ont fait du Latin *toxicum*, leur mot *tosico*, poison: & les Grecs, de l'Orient *shif*, leur mot *xiphos*, qui signifie également *épée.*

Il en fut de même des Latins: on ne peut douter que du nom d'*uzer* עזר, *aide*, & qui fut le titre des femmes mariées chez les anciens Hébreux, les Latins n'ayent fait le nom d'*uxor*, qui signifie *épouse*, & dont l'origine fut toujours inconnue à leurs Savans; sa source étant trop ancienne & trop éloignée.

Les Hébreux eux-mêmes ont deux lettres qu'ils mettent sans cesse l'une pour l'autre, ש & ס; & qu'on rend

ordinairement, l'une par *sh*, & l'autre par *S*. Mais celle-ci est très-certainement notre X : aussi est-elle à la même place dans l'alphabet Hébreu, que le ξ ou χ en Grec. Et l'on ne peut douter qu'elle en eut souvent la valeur chez les Hébreux.

שׁשׁ, *shem*, & סמן, *Xemn*, signifient également *signe*.

שׁמר, samr, & le *Chald.* סמר, Xamr, signifient *garder* : ce dernier est Syriaque également.

3°. S & D.

Nous avons déjà vû à la touche dentale, que S & D se mettoient l'un pour l'autre : voici un exemple qui fait voir que les Grecs s'en servoient pour varier les dérivés d'une même racine.

Skhidê, *ais*.

Skhidês, *déchirer*, scissus *en Lat.*

Skhizô, *couper*, déchirer, *Lat.* scindo.

Skhindalmos, *petit ais*.

Skhisma, *Franç.* schisme, déchirure, division.

C'est l'Allem. *scheiden*, qui signifie division, 2°. séparer, diviser, &c. & le Latin *scindo*, qui fait au supin *scissum*.

Les Léxicographes Grecs ont toujours dénaturé cette Famille; en regardant *skhizô* comme sa racine : dès-lors plus de rapport avec l'Allemand *scheiden* & avec le Latin *scindo* : au lieu qu'en prenant le nom pour racine, comme on le doit, ces familles s'accordent très bien ; & on voit que Z n'est qu'en sous-ordre.

Esclavons.

On a dans cette Langue un goût particulier pour la siflante : ce qui rend presque méconnoissable un quart de leurs mots, communs avec les autres Langues.

Ainsi les Polonois orthographient : 1°. par la lettre *Ce*, des mots écrits en Allemand par *Ze*, & en Grec par T.

Cel, *Allem.* Ziel, but où l'on vise, but, fin, dessein : *Grec*, tel-os.

Celnica, *All.* zoll-hauss, *Grec*, telos & Telônion, *douane.*

Cegla, *All.* Ziegel, *Lat.* tegula ; tuile.

2°. Ils font précéder L initial, de *Ch*, disant :

Chleb, *pour* leb, pain, repas, entretien: *voy. ci-dessus pag.* 46.

Chmura, *nuage*, 2°. tristesse, &c. de *mor*, noir.

3°. Ils changent la gutturale *K*, *qu*, &c. en *Cz*.

Cztery, *Lat.* quatuor, *Franç.* quatre.

Czata, *Franç.* guet.

Tarcz, tarcza, *All.* tarsche, *Franç.* targe.

4°. Ils changent *C* & *S*, en *Cz*.

Czyn,

Czyn, le *cens*, les revenus.

Cycek, le *ſein*; *Ital.* zizza.

5°. Ils changent *D* & *Th* en *Cz*.

L'All. *Thun*, faire, agir, eſt chez eux *czynie*.

Le Grec *doulos*, ſerviteur, eſclave, eſt chez eux *czel-adz*, les gens, le Domeſtique.

L'Anglo-Saxon *Treo*, eſt chez eux *drzweo*, un arbre.

Le primitif *dor*, porte, eſt chez eux *drzwi*. Et ils changent *trois* en *trzey*.

6°. Et comme ſi la Lettre *S* n'étoit pas aſſez ſiflante, ils la changent encore en Dz, & Sz.

Du mot *ſonner*, ils font le mot *dzwonie*: & *dzwon*, ſignifie chez eux une cloche.

Szpelta, *All.* ſpelte; *Franç.* Epeautre.

7°. *Sz* & *ſzcz* eſt chez eux pour *ſch*.

Szkrupul, *ſcrupule*.

Szkoda, *All.* ſchade, *dommage*, perte, tort.

Szczcin, *Stetin*, Capitale de la Pomeranie.

Szczur, *Lat.* ſor-*ex*, *Franç.* ſour-*is*.

Szczur-ek *petite ſouris*.

Szewc, *All.* ſchuſ-ter, *Lat.* ſu-*tor*, cordonnier.

Szyty, *Lat.* ſutus, *couſu*.

Szruba, *All.* ſchraube, une *vis*, d'où écrou.

Italiens.

Ils changent *De* en *S*.

Décombres, *ſgombro*.

Découvrir, *ſcuoprire*.

Tet, *ſein*, *mammelle*.

Héb.	דד, dad.
	שד, shad.
Grec,	tithos.
Anglo-Sax.	titte.
Flam.	tuyte.
Cornouaill.	teth, tid.
Theuton,	dutte, tutte, zitze.
Suéd.	tiſſe.
Ital.	zizza.
Georgien,	ziza.
Ital.	tetta.
Eſpag.	teta.
Angl.	teat.
Bret.	teth.
Hongr.	tſets.
Armen.	did.
Chald.	tad.
Vieux-Arab.	ted.
Valaq.	tzitza.
Albanois,	ſiſa.
Eſclav.	ſiſſa.
Polon.	cyc & cycek.
Goth.	dad.

D'où le François *teter*, &c.

Et le nom de *Téthis*, ou l'eau nourriciére, femme de l'Océan.

De-là, le mot Latin Dite, qui ſignifie abondant; 2°. fertile; 3°. riche; 4°. le ſein de la Terre, ſources des richeſſes & de l'abondance. D'où vinrent ces noms;

Dis ou Pluton, & *Domina ditis*, la Reine du ſein de la Terre, la diſ-

pensatrice de l'abondance, Proserpine qui fécondoit les graines confiées au sein de la Terre.

4°. *D*, & *Dj*.

D se prononce en diverses Langues *Dj*, *ou Tj*.

Limousin, Butjado, *Franç.* buée; *Espag.* bugada, *Ital.* bucato, &c.

T & Tch, *ou* Ch.

Espag. Lucha, *Franç.* lute.

Chinois, à la *Franç.* tchao; *à la Portugaise*, chao.

Les *Anglois* prononcent *tchi* & écrivent *ti*; patience est pour eux *paitchience*.

T est souvent changé en *C*.

Lat. Platea, *Franç.* Place.

Lat. Ambitio, *Franç.* ambition, *prononcé* ambicion.

Lat. Infantulus, *Ital.* Fanciullo, *prononcé* fantchiullo, *enfant*.

5°. *Th* & *F*.

Lat. thus, *Grec*, thuos, *encens*.

Ce mot, Grec & Latin, vient, selon BOCHART & selon SAUMAISE, du verbe Grec *phuô*, fumer C'est donc *ph* changé en *th*, tout comme P & T se sont mis l'un pour l'autre.

Fera, bête féroce, en Latin & en Eolien, le *thêra* des Grecs, &c.

Fello, teter, est le *Grec* thêlô.

CHAPITRE VII.

TOUCHE CHUINTANTE.

Ch, Sch, J, Ge, Dj, Z, Tch.

1° J. & G.

Italiens.

Giocondo, *Lat.* jucundo, *joyeux*.
Giogo, *Lat.* jugo, *Gr.* Zeugô, *Fr.* joug, *Flam.* jok.
Gioja, *joie*.
Giusto, *juste*.
Gamba, *jambe*.
Garetto, *jaret*.
Gelosia, *jalousie*.
Godere, *jouir*; gaudere en *Lat.*

Bourguignon.

Gambie, *boiteuse*, de *gamba*, jambe; le *Franç.* ingambe vient de la même racine.

Espagnol.

Jaula, *géole*, cage, prison.
Jayan, *géant*.
Genizaro, *Janissaire*.
Javon, *savon*.
Jorge, *George*.
Gerigonça, *Ital.* gergo, *Franç.* Jargon.
Jaque, *Orien.* shak, *Franç.* échec.

Portugais.

Jesso, *Gyps*.

Esclavon.

Zubun, *jupon.*

Allemand.

Garten, *jardin.*
Gach & jach, qui se précipite.

2°. C, G & Dj.

Italien, diacciaja, *glace.*
diacciare, *glacer.*

Anglois.

Bridge; *Flam.* brug, *Pont.*

Limousin.

Bratja, *Lat.* Braccæ, *braies.*
A-tjacial, *gite*, du Latin *jacet*, être au gite, &c.

Montagne de LOZERE *dans les Cevennes.*

Djal, *Languedoc.* gal, *Lat.* gallus, *coq.*
Djaline, *Lat.* galina, *Poule.*
Tchapel, *Lang.* Capel; *François*, chapeau.
Tchat, *Ital.* gatto, *Esp.* gato, *Franç.* chat.

Anglois.

Giant, *prononcé* djaient *géant*,
German, *prononcé* djarmen, *Germain* ou Allemand.
Les Arabes ont un ج qu'ils prononcent aussi dj.
En Valdois, on appelle une écourgée *écordzjea.*

3°. C, Ch, Tch, &c.

Lat. Capra, *Franç.* chévre, *Valdois* tchivra, *Suéd.* hæffer.

François.

Chambre, *Lat.* Camera.
Chaussure, *Lat.* Calceus.
Champ, *Lat.* Campus.
Chair, *Languedoc.* car, *Lat.* caro, *Limousin* tchar.
Arche, *Lat.* arca.
Hache, *Lat.* Ascia.
Chaîne, *Lat.* catena, *Lang.* cadene.
Chez, vient de l'Italien *casa*, case, demeure; *Portug.* em caza.
Non-chaland, *de* non-calens, *qui ne se soucie pas.*

Limousin.

Tchabir *contenir*, fermer; *Lat.* capere.
Tchantel, *Franç.* chanteau, pain entamé.
Tchana, *fleurs du vin*; du primit. *can*, blanc.
Echarmena, ouvrir la laine pour la carder, du *Lat.* carminare.

Bourguignon.

Champé, *jetter*; du mot *campus*, terre.

Grison.

Tschiel, *Lat.* Cœlum, *Franç.* Ciel.
C'est ainsi qu'en Italien, C devant *e*

& *i* se prononce *tch*. Cecità, *prononcé* tchetchita, *cécité*, aveuglement.
Tchitcherone, *Ciceron*.

Valdois.

Tchotta, *abri*, du primitif *cot*, couvert, abri, &c.

Anglois.

Ils prononcent *ch*, en tch, dans les mots qui ne viennent pas du Grec.

Arch, *prononcé* artch, *arc*.
Cheek, *prononcé* tchic, *joue*.
Chief, *prononcé* tchif, *chef*.

Mais dans les mots qui viennent du Grec, *ch* se prononce *qu*.

Chorus, *prononcé* quoross, *chœur*.
Chyle, *prononcé* quail, *chyle*.

Sch, se prononce aussi en Anglois *squ*, & il répond ainsi au σχ des Grecs ou *skh*.

Schiff, *prononcé* squiff, *esquif*.
School, *prononcé* squoul, *école*.

Allemand.

Ch, se prononce dans cette Langue comme le khi des Grecs, & comme notre *ch*, dans Chaldée, Chrétien, &c. tandis que Sch se prononce comme notre *ch*, devant les voyelles, comme dans schisme, chapeau, chemin &c. On pourroit écrire le premier par *kh*, car il appartient à la touche gutturale ; & le second, simplement par ch ou par un C couché ∩, afin de n'avoir qu'un seul caractère, au lieu de trois pour un seul son. Ce dernier appartient à la touche chuintante.

Ochs, *prononcé* oks, *bœuf*.
Schiff, *prononcé* chiff, *vaisseau*.
Schlaff, en *Angl.* sleep, *sommeil*.

Achat.

Ce mot s'écrivoit autrefois, Achapt. Nos Etymologistes n'y ont vu qu'un mot Latin, le mot *ad captare*, qui n'a nul rapport a l'idée d'achat : mais ils n'en savoient pas davantage.

Il vient d'une famille subsistante encore dans le Nord, & qui se prononce en *Anglois*, *Cheap*. Ce mot signifie *marché*, dans toute l'étendue du mot, & *achat*.

Mais dans l'Orient, zab-*en* & zeb-*an*, tsab-*en*, &c. signifient *vendre* & *acheter*.

Et comme nom, *zab* signifie marché où l'on vend, où l'on achete, &c.

Ces mots Orientaux & Occidentaux tiennent donc au mot Oriental *zab*, qui signifie Or en Hébreu où il se prononce *zéb* ; en Persan *Taba* & *Zaba* ; en Chaldéen *Deb* ; en Malthois *Deeb*, &c.

Mais *zab*, Or, tient lui même son nom du primitif *zab* & *sab* qui signifie *Soleil*, & dont on peut voir les dérivés à la pag. 48 des Allégories Orientales.

4°. R & S, Z.

Un changement très-commun, est celui de *R* en *S*, & de *S* en *R*.

On sait que les anciens Latins disoient *eso* pour *ero*; & *asena* pour arena.

Dans le décret des Lacédémoniens contre le Musicien Timothée, nombre de mots terminés en *S* chez les autres Grecs, s'y terminent en *r*.

Il en étoit de même chez les Eoliens. Ils disoient *hippor* au lieu de *hippos*, cheval.

On voit dans Lycophron, v. 1134. mômar *pour* mômos.

Les Athéniens changeoient en *r*, *s* précédé d'un *r*.

Ils disoient Tharrô *pour* Tharsô; Arrên *pour* Arsên.

Les Latins dirent indifféremment *arbos* & *arbor*; *decus* & *decor*, *honos* & *honor*.

Les Etrusques aimoient également les terminaisons finales en *r*, à en juger par l'inscription de *Lerpior*, dont presque tous les mots se terminent en *or*.

Les Espagnols changent, au contraire, dans ces occasions, *r* en *s*; ils disent *osso* pour *ours*; & *ossa* chez eux est *ourse*.

Les Chaldéens changeoient en R, la premiere des deux Lettres doubles. Ils disoient *darmask*, au lieu de *damas*; *parsid* au lieu de *passid*, &c.

L'*Esclavon appelle la* Mer, *morre*; & le Polonois, *morze*.

Cendres, en Latin *cinere*, est en Espagnol *ceniza*.

Anglois, iren & isen, *fer*.

All. ohr; *Goth* auso, *oreille*.

Angl-Sax. hara, *All.* hase, *lievre*, d'où le *Franç.* *hase*.

Island. gler, *Allem.* glas, *verre*; *Franç.* glace.

Angl. close, *Franç.* clore.

Marseille vient de *Massylia*; & *Thassus*, pourroit avoir pris la place de *Tharsis*.

CINQUIEME TABLEAU.

§. I. *Lettres ajoutées en tête.*

CHAPITRE PREMIER.

Voyelle A.

Une multitude de mots en toute Langue sont changés d'une Langue dans une autre, par la seule addition d'un *A* à leur tête : ce qui est arrivé quelquefois par une simple altération comme pour rendre le mot plus sonore & plus harmonieux ; & quelquefois pour y ajouter quelque nouvelle idée. *Voy.* Plan Génér. & Raisonné, pag. 26, 27.

François.

Ahurri, adjectif du mot *hurry*, qui existe en Anglois & qui signifie *embarras*, confusion, désordre.

Amander, corriger, raccommoder ; *Anglois*, mend, *raccommoder* ; *Lat.* menda, *faute*, défaut.

Agraffe, du Theuton *graff*, crampon ; griffe, *Ital.* graffio.

Aigrette, du *Lat.* crista, *crête.*

Associé, du *Lat.* socius, *compagnon.*

Alaiter, de *lait.*

Annuler, de *nul.*

Amaigrir, de *maigre.*

Achever, de *chef.*

Asyle, vient du Lat. & Grec *asulos*, qui signifie la même chose, & qui désignoit un bois sacré où l'on étoit à l'abri de toute entreprise. C'est un dérivé du mot Oriental *a-shel*, אשל, qui signifie une forêt, & qui est composé du mot *a* & du mot *zel*, ombre, lieu où l'on *a* de l'*ombre.*

Vieux Franç. adoulé, c'est-à-dire, affligé ; mot qui vient de deuil, prononcé *doul*, qui fit *douleur* & *douloir.*

Latin.

Anas ; *Dorien*, nassa ; *Gr.* nêssa, *canard.*

Olibanum, encens ; du Grec *libanos.*

Italien.

Aringo, *lice*, carriere ; *Allem.* ringen, *lutter.*

Espagnol.

Açucar,	*sucre.*
Açufre,	*soufre.*
Adarga,	*targe.*
Aduana,	*douane.*

Afuera,	*dehors.*
Anudar,	*nouer.*
Agalanar,	*orner*, mettre en *gala.*
Ayunar,	*jeûner.*
Amorra,	jeu de la *moure.*
Adevin,	*devin.*

Portugais.

Arame, *Franç.* airain; *vieux Theut.* rame; *Ital.* rame, *cuivre.*

Azeite, *huile*, de l'Oriental *zeith.* D'où l'*Espag.* azeit-una; & le *Basque*, aceitna, *olive.*

Basque.

Azucena, *Héb.* susan, *lys blanc.*

Les mots qui commencent par AL, sont des mots où l'on a uni mal-à-propos l'article Oriental, qui les accompagne dans les Langues dont ces mots sont empruntés. Ainsi,

Al-manach, *signifie* le Calendrier.
Al-coran, *le livre.*
En *Espagn.* al-caçar, *le Château.*
En *Portug.* al-caparras, *les capres.*

Irlandois.

Aon, *excellent*, *Celt.* on; *Héb.* aon & eon, *les richesses*, les biens.

Airbhre, *multitude*, légion; *Héb.* rab, *rb*, *multitude.*

Anglois.

A-fore devant; *Primit.* FOR, fro, pro, devant; Lat. *forum*, le devant des maisons, la place publique.

A-daies, *aujourd'hui*, dont la racine est *dai*, jour.

Grec.

A la pag. 53. du *Plan Génér. & Raison.* nous avons rapporté six mots Grecs où l'on voit un *a* ajouté en tête d'un mot radical.

En voici quelques autres.

A-nêr, *homme*; en Zend, *neresh*, homme; & *nerend*, force; *Primit.* nar. *Voyez ci-dessus*, p. 157.

A-gazesthai, *Angl.* gaze, *regarder.*

A-phros, *Angl.* froth, *écume.*

Ai-glê, *splendeur*, *Angl.* to glister, briller, *Gr.* gela, *splendeur.*

A-klus, *Angl.* cloud, *nuée*, obscurité.

A-milla, *combat*, de la même racine que le Latin *miles.*

A-melgô, *Lat.* mulgeo; *Flam.* melken, *traire.*

Hébreux.

A la p. 50. *du Plan Général & Raison.* nous avons mis trois mots Hébreux qui commencent par un A ajouté à la racine. En voici d'autres :

A-geda, *escadron*, *faisceau*; de *gad*, qui en Hébreu même signifie *troupe.*

A-dab, *affliger*; de l'Hébreu *dab.*

A-don, *Seigneur*; de don *ou* dun, *puissant*, élevé.

A-car, *laboureur*, d'où le *Lat.* a-ger, *champ*; de *car.*

A-zub, *Hyssope*, du Syriaque & Arabe *Zup*, qui signifie aussi *Hyssope*; Turc, *Zufa*.

A-mar, *ordonner*, dire; *Zend*, mro, *dis*; de *mar*, jour, lumière.

Chaldéen.

A-saph; *Grec*, sophos, *sage*.

A-'hidn, *Heb.* 'hidé, énigme, du mot '*hed* aigu; 2°. affiler, forger, d'où le Latin *cudo*, comme l'a vu Louis de Dieu, pag. 43.

Copte.

A-bok, *Celte.* bocu, *corbeau.*

A-sini, *Franç.* jasmin; de l'Héb. *smen*, parfum, huile.

Persan.

A-sman, le Ciel, *Hébr.* shamim. *Zend*, asmenen; *Pehlvi*, shamia.

A-rouvad, *Zend*, eoroud, *Prim.* rob, *force*, d'où le *Lat.* robur.

A-flounatan, labourer, creuser, de *plew*, charrue, en Saxon, Esclavon, Anglois, Hongrois, &c.

Pehlvi, a-mider; *Zend*, maté; *Lat.* mater, *mere*.

Zend, a-perenaeoko, du Pehlvi *porna*, jeune fille; mots qui viennent de *por*, jeune; d'où le Latin *puer*.

Indien.

A-smaer, *Ciel*; a-smani, *bleu*.

Ces deux mots viennent de *sham*, Ciel.

A-mlah, *ouvrage*; en *Héb.* melach.

A-dmi, *Hébr.* adam, *homme*; de *dam*, terre, sang & rouge.

Esclavons.

Les Esclavons n'ont peut-être point de mots originaux qui commencent par *A*. Et de tous ceux qui sont en usage chez les Polonois, il n'y en a pas trois dont on ne voye l'origine dans les Langues modernes. Entre ceux-ci, quelques-uns auxquels ils ont ajouté l'*a* initial. Tels,

A-damaszek, *du damas*.

A-ksamit, *Allem.* sammt, *du velours*.

A-rend-arz, *rentier*.

Arménien.

A-neharash, *fleuve*, de nehar ou nar, *fleuve*. *Voy.* Allégories Orient. p. 70.

CHAPITRE II.

E, ajouté en tête.

Nous avons ajouté des *E* à la tête d'un grand nombre de mots qui commencent en d'autres Langues, surtout en Latin, par *S*; & très-souvent cet *e* est resté dans notre Langue, quoique nous ayons supprimé *s*.

Ecaille, *Ital.* scaglia.
Echelle, *Ital.* & *Lat.* scala.
Escrime, *Ital.* scherma.
Escorte, *Ital.* scorta.

Ecu, *Ital.* ſcudo, *Lat.* ſcutum.
Ecot, *Ital.* ſcotto.

La plûpart de ces *S* étoient elles-mêmes des lettres ajoutées aux mots où elles ſe trouvent, & qui en ſont privés dans des Langues plus anciennes. Ainſi *échelle* vient de *chal*, monter; & au ſens de *port*, il vient de *cal*, un Port. *Eſcorte*, vient de la même racine que *cortége*, &c.

Si l'Italien a ſupprimé tous ces *E*, tandis que nous les avons conſervés, c'eſt que dans cette Langue, de même que dans les Dialectes de la Langue d'Oc, on prononce *S* en *es*.

Eſturgeon, vient du Theuton ſtoor, *grand*, lui-même formé du primitif *Tor*, d'où vinrent Taureau, & le Dieu *Thor*, &c.

Echanſon, vient du Theuton *ſchenk*, nom de ceux qui fourniſſent le vin.

Eſſor, vient de la même racine que l'Italien *ſorare*, voler.

Ecreviſſe, a la même origine que l'Allemand *krebs*, & que notre mot *crabe*, dont l'Ecreviſſe eſt une eſpéce.

Bourguignon.

Etoi, *toit.*
Edegrai, *dégrés.*

Anglois.

Les Anglois n'ont peut-être pas vingt mots à eux qui commencent par *e*; & ſur ces vingt, les trois quarts où cet *e* a pris la place d'une autre voyelle. Tels ſont,

Eager, *aigre.*
Eagle, *aigle.*
Eat, *Lat.* edo, *manger.*
Ew, *Lat.* ove, *brebis.*

Grecs.

Egeirô, *éveiller*, du primit. *gar*, de même que leur verbe, *e-gré-gor-eô*, veiller.

Ethnos, *Nation*; de *Tan*, Peuple, Contrée; d'où *e-thenos*, & par ſyncope, *ethnos*, dont la racine étoit abſolument inconnue.

Ekaton, *cent*, de l'oriental *ſad*; & qui en ſe nazalant a fait *kant*, *kent*, & enfin *cent*.

Ereuthos, *rouge*, tous deux de *ru*, *reu*, *rou*, d'où le Latin *ruber*.

Baſques.

Ils mettent ER à la tête des mots qui commencent par *R*.

Er-roſela, *rouget.*
Er-regue, *Roi.*
Er-ribera, *rive*, rivage.
Er-rome-roa, *romain.*

Hébreux.

He-bal, rentrer dans le néant, de l'Hébreu même *bal*, néant, non.

He-vaz, הבר, obſerver, conſidérer, du primit. *var*, qui a toute l'étendue du mot *obſerver*.

He-dak, briser, froisser, oprimer, de l'Hébreu *douk* & *dikka*, qui signifient froisser, broyer, réduire en poudre.

He-doum, marchepied ; de l'Hébreu *doum*, repos ; ou plutôt, du primitif *dom*, élevé.

Chaldéen.

He-dbaria, Chef, Gouverneur ; de *dabar*, dire, ordonner, conduire.

Persan.

Zend, edereghem, *qui vit longtems* ; de *der* & *dur*, durée.

CHAPITRE III.

I, AJOUTÉ EN TÊTE.

Italien.

IDDIO, *Dieu.*
Ignuto, *nud.*

Espagnol.

Yerva, *herbe.*
Yedra, *Lat.* hedera, *Franç.* lierre.
Yegua, *Lat.* Equa, *jument.*

Basque.

Itçala, *Hébr.* tsal, *ombrage.*

Gallois.

Il faut chercher chez eux, par *ys*, les mots qui commencent ailleurs par *es* ou *s*.

Ysgolle, *Lat.* schola; *Franç.* école.
Ysbar & ysber, *Theut.* sper ; *Franç.* sper ; *Celt.* par, lance, pique.
D'où le *Lat.* veru, *broche.*
Ysbryd, *esprit*, soufle, vent.
Ygwydd, *écu.*

Irland. imhear, *marbre*, du primitif *mar*, d'où *mar-mor.*

Runique.

Iorth, *terre*, du primit. *ar.*
Ikud & kud, *Theut.* God, *Dieu*
Imirki & mirki; *Franç.* marque.

Grec.

Ikanos, *suffisant*, capable; *Celt.* can, *grand*, élevé beaucoup ; *Angl.* can, pouvoir.
Istêmi; *Lat.* sto, *être* stable, &c.

Hébreux.

Ils ont ajouté I à la tête d'une multitude de mots.

Iqer, prix ; 2°. être rare ; *Celt.* car, *cher.*
Ical, pouvoir ; *Celt.* cal ; *Chald.* kel ; *Lat.* calleo.
Iar, fleuve ; *Celt.* ar.
Igr, redouter, craindre ; de l'*Hébr.* gour ou *gr*, *craindre.*
I'ham, s'échauffer ; de *'ham*, feu, chaleur.

Ip'ho, briller, éclairer ; de *fo*, feu.
Isen, vieux ; de *sen*, d'où *senex.*
Ir'h, la Lune, de *R'h*, le Soleil : de-là *Hra*, nom de Junon en Grec, la Déesse de l'Air & la Reine des Cieux.

Ithar, exceller, surmonter; de *ter*, marque de prééminence, d'où *très*.

Copte.

Iof, *pere*; de l'Hébreu *ab*, prononcé *ob*, *ov*.

Turc.

Ieidgek, tout ce qui se mange; de ED, prononcé *edg*, manger.

D'où ces mots également Turcs,
Et, la viande.
Etmek, le pain.

Persan.

Dans le Dialecte Pehlvi on ajoute *J* prononcé *Dj*.

D-ATOU-natan, venir, *Hébr.* athê.
Dj-AMIT-ounatan, mourir, *Heb.* muth.
Dje-KTIB-onestan, écrire, *Hébr.* ktib.

CHAPITRE IV.

O ET U.

Grecs.

O-belos, *broche*, de belos, *trait.*
Ho-de, *celui*, du *primit.* de, *lui.*
O-bryzon, *pur*, *purifié*, en parlant des métaux; de l'*Héb.* ברר, *ber*, passer au feu, brûler.
O-dontô, *dent.*
Ho-milos, du *Celt.* mal, *troupe*, assemblée.
O-noma, *nom.*

Hébreux.

עטין, *'o-tin*, tinne, grand vase à liqueur; *Lat.* teneo, contenir, *tenir*.

Hébreu, *tana*, corbeille à fruits, vase.

Italien, *zana*, corbeille, panier.

עמל, *'o-mal*, fatiguer, fâcher, du primit. *mal*, peine.

עופל, *'ouphal*, éminence, lieux hauts; du primit. *fal*, élevé, haut.

עצל, *'otsel*, qui aime le repos, paresseux; de *tsal*, ombre, mot-à-mot, qui vit à l'ombre.

Polonois.

Ogradzam, *enclore*; de grodza, *enclos*, clôture.

Esclavon.

O-plaviti, être blond, *de* flavus.
O-bliditi, être pâle, *de* blid.
O-buhnuti, enfler; du Celte & Grec *boun*, *bougno*, tumeur, grosseur.
Italien, o-triaca, *thériaque*.

U.

Italien.

Uomo, *homme.*
Uopo, *Lat.* opus, *besoin.*
Uovo, *Lat.* ovo, *œuf.*

Esclavon.

U-saditi, *semer*, planter; *Primit.* sat, d'où le *Lat.* sator.

Persan.

Zend, ve-deied; *Gr.* dei, *il faut.*
Pehlvi, va-SHME-mounatan; *Hébr.* שמע, shem'o, *entendre*, ouir.

§. II.

Consonnes ajoutées à la tête des mots.

CHAPITRE I.

Consonnes ajoutées devant N, L, R.

N se fait souvent précéder des gutturales K, G, C.

Latin.

Gnatus, *né.*
Gnavus, *vaillant*, *courageux*; du primit. NAV, élevé,
D'où l'*Angl.* knap, *sommet*, *cime.* Et par opposition:
L'*Anglo-Sax.* cnapa, cnæp-ling, *enfant*, celui que l'on éleve, qui s'éleve.
D'où l'*Angl.* knave, *valet*, mot qui dans l'origine offre l'idée d'enfant & de Domestique, comme le mot *page*: & qui est accompagné en Angl. d'un sens bien différent, du sens de *fripon*, cette idée ayant pris la place de celle de *valet.*
De-là encore le *Gallois* chau & cnep, *bosse.*

Grec.

Gnoô, *connoître*; de *no.*
Gnophos, *ténébres*; de *neph*, *neb*, obscurité, nuées.
Knidê, *Angl.* nettel, *ortie.*

Esclavon.

Gnakara, *Ital.* & *Ind.* nakarau, espéce de Tambour ou de Tymbale.
Gniva, champ, campagne; *Cantabre*, nava, *plaine*, campagne.
Ghgnizdo, *Polon.* gniazdo, *nid.*

Allemand.

Kneipen, *Angl.* to nip, *pincer.*

L se fait précéder également des gutturales, *K*, *C*, *G*, & de l'aspiration gutturalisée '*h.*

LEB, *pain.*

Pehlvi,	lam.
Hébreu,	l'hem.
Lapon,	laibe, leabe.
Vx. Theut.	leibe.
LUTHER,	laib.
Finnon,	leipæ.
Islandois,	leif.
ULPHILAS,	hlaif.
Suédois,	lef.
Frison,	læf.
Russe,	hlieb.
Bohémien,	chleba.
Lat. barb.	leibo.
Latin,	libum.
Anglo-Sax.	hlafe.
Anglois,	loaf.
Polonois,	chleb.
Esclavon,	gleba.

On a dit Chlovis, Clovis, Hlovis & *puis* Louis.

Islandois.

Hreindyr, *Renne.*
Hild, *Lat.* latus, *côté.*

Celte.

Gallois, klod; *Lat.* laude, *louange.*
Bas-Bret. clei; *Lat.* lævus; *Gr.* laios, *gauche.*

Latin.

Clangor, *Angl.* kling; *Dor.* lak, cri; *Gr.* lèkeô, *sonner.*
Goth. hlietus; Gr. *kleptes*, voleur; de *lab*, main.

Anglois.

Like, *Allem.* gleich, *semblable.*
Lump, *Allem.* klumb; *Suéd.* klump; *Masse.*
Look, *prendre garde.* *Allem.* klug, *avisé*; *Suéd.* klok.

Esclavon.

Gliuban, *amour*, *affection*; de *leb*, cœur, affection.
Gliugl, *Lat.* lolium, *yvraie.*

Grec.

Homere, liaron, *au lieu de* khliaron, *tiède*; ce que M. l'Abbé Barthelemy a bien remarqué.
Grec, klaina; *Lat.* lana; *Franç.* laine.
Kliô, *se réjouir*; *Celte*, lie, *joie*, *festin.*
Kleuê, *Lat.* lus-*us*, *jeu.*

Agneau.

Grec,	amnos.
Suédois,	lamb.
Anglo-Sax.	lamb.
Dan. Flam.	lam.
Latin,	agnus.
Gall. Bas-Bret.	oan, oen.
Chinois,	Yam.

R.

Se fait précéder & de l'aspiration gutturale & des Intonations gutturales, de la labiale *B*, de *F*, de *D*.

1°. *Anglo-Sax.* hræfen; *Angl.* raven, *corbeau.*
Hracode, déchiré; *Angl.* rag; *Gr.* ragô, & rêgô, déchirer; *Lat.* fregi, frango.

2°. *Lat.* creb-er, *fréquent*, &c. *Hébr.* rab, reb, *abondant*, nombreux.
Angl. green, *verd*; *Hébr.* רען, *r'on*, être verd, être tendre; *Esclav.* grana, *Vald.* ran, *Lat.* ramo, *Franç.* rameau, *branche.*
Persan; en *Zend*, gremo, *grandeur*; en *Pehlvi*, gue-rameh, de *rom*, grand.

3°. *Polon.* & *Esclav.* grom; *Etrusq.* brontac; *Grec*, brontê, *tonnerre*; de *rom*, en Hébreu, tonner, tonnerre, gronder: ce mot *gronder* vient aussi de la même racine.

Bride.

Grec, rhyt-êr, de *rhyô*, tirer, mener.

Eolien,	bryt-êr.
Anglo-Sax.	bridel.
Franc,	brittil.
François,	bride.

Flamand, breidel.

Eolien, brodon; *Grec*, rhodon, *rose*.

Irland. breath, *sentence*; du primit. *rat*, juger, d'où *Rada-manthe*.

Celt. rew; *Gr.* kru-os, *froid*, gelée.

4°. *Allem.* rott; *Ital.* frotta, *armée*.

Grec, rheein; *Eol.* frecin, *courir*; *Bret.* freu, *couler*.

5°. *Grec*, drosos; *Lat.* ros, *rosée*; drepô, *Anglois*, to reap, *couper avec la faulx*.

CHAPITRE II.

Autres Intonations ajoutées à la tête des Mots.

B, P.

Hébreu, ba-tsor, lieu *fort*; de *tsor*.

Hébreu; *baq'o*, couper, briser; du primitif *qo* & *cop*, couper.

Hébreu, bashar; *Pehlvi*, basheria, ce qui vit, *chair*; du primit. *shar*, *kar*, chair; 2°. rouge.

Malayen, bessi, *fer*, du mot *æs*.

2°. *D*, *T*.

Chald. dakr; *Héb.* kr; *Gr.* krios, *bélier*.

Hébr. dabar, *Primit.* bar, *parole*.

Turc, t-ouroundgi, *orangé*.

Indien, t-ulad, *génération*. *Hébr.* ilad.

Les Paysans de la Franconie & de l'Hercynie mettent un *T* devant tous les verbes qui commencent par *er*. Ils disent *t-erwarten*, au lieu de l'Allemand *erwarten*, attendre.

Ainsi *terra*, la terre, s'est formé de l'article *T* & de *er*, terre, dans toutes les autres Langues.

Esclav. trava, *herbe*, de l'article T & de *erba*; *Polon.* trawa.

Copte, d-id, *Hébr.* Id, *main*.

Espagn. tarima, *estrade*; de *ram*, *iym*, élevé.

Ital. desto, *éveillé*; de *sto*, être debout, se lever.

L.

François.

Loisir, du *Lat.* otium.

Lierre. hedera.

Luette, uvula, d'*où* uvette.

Ital. lero; *Lat.* ers.

Portug. laranja, *Franç.* orange.

Lat. laus; *Orient.* aud, *louange*.

R

Chald. ra-sham, *tracer*, signer; de *shem*, signe.

M.

Hébr. manur, *ensouple*, de l'Arabe *nir*, licium, subtegmen, *trame*; 2°. faire une étoffe brillante de couleurs; de *nur*, briller.

M-lak, Ange, de l'Ethiopien & primitif *lak*, לאך, servir; 2°. envoyer; 3°. serviteur, envoyé: d'où *lego*, envoyer & *Laquais*.

M-shepa'hé, famille de *shapa'h*, étendre; mot conservé en Ethiopien.

M'houn, מעון, habitation; *Anglois*, wonn.

Franç. moderne, *du Lat.* hodierno.

N.

Espagn. naranja, *orange.*

Italien, nabysso; *Lat.* abysso, *abîme.* Nascoso, *Lat.* absconso, *caché.*

Hébr. na tal, *élever*; du primitif tal, *d'où* tollo; *vieux Franç.* tollir.

N-ghed, *devant*; he-gid, aller devant, annoncer; de gid, *d'où* guide, guider.

N-zall, couler, répandre; du primitif *sell*, couler.

N-'hosh, airain; *du* primit. *æs.*

Persan, nyna; *Celt* enn *&* ynn; *Lat.* ignis, *feu*; *Polon.* gniew, *colere.*

K & C.

Grec, kapros; *Lat.* aprô, *sanglier.*

Ethiop. g bra; *Hébr.* bra, *faire.*

Hébreu, *kr'ho* & *r'ho*, déchiré, mauvais, qui ne vaut rien; *Valdois*, crouie.

Chald. k tem, *ordure*; *Héb.* tama; *Celt.* tam, d'où le *Lat.* at-tamino.

Pehlvi, gosh & gueosh; *Gr.* ous, *oreille.*

S, Z.

Scribo, *Franç.* écrire, du *Grec* graphê; *Arménien*, cré, *écrire*, primitif *cra. Voy.* Gramm. Univ. & Comparat. pag. 4.

Sombre, *Espagn.* sombrio, lieu sombre; *Espagn.* & *Portug.* sombra, *ombre*, du *Lat.* umbra, *ombre.*

Espagn. sima, *profondeur*, *abîme*; *Lat.* ima.

Grec, sphendonê; *Lat.* funda, *fronde.* Sphallô, *Lat.* fallo, *tromper.*

Angl. snow; *Allem.* schnee; *Lat.* nive, *neige.*

Spiny, *Franç.* épineux, du *primit.* pen, *pointe*, d'où l'*Angl.* pin, piquant & *épingle*, &c. & l'arbre appellé *pin*, à cause de ses feuilles pointues.

Lat. seges, les *blés* prêts à couper, les moissons; *Chald.* שגא, shaga, croître; *Hébr.* גאה, gaê, *s'élever.*

Polon. slimak, *limaçon*; sniere, *la mort*

Suéd. storm; *Ital.* stormo; *Lat.* turma, *troupe*, *bruit.*

Chald. שכלל, shakall, *achever* un ouvrage; *primit.* col, kal, *complet.*

Hébr. shamar, *observer*, garder; du *primit.* mar, *lumiere*, *vue.*

Hebr. xtham; *Copte*, ϣⲟⲭⲙ, stham, *enfermer*; du primit. *tam*: voyez *Allégories Orientales*, p. 62. 63.

Hébreu, tsadik, juste; *Gr.* dikê, *justice*; dikaios, *juste.*

Copte.

Si-smê, *écouter*, exaucer; *Héb.* שמע, shem'o.

Esclavon.

Z-rak, *air*, *de l'Hébr.* rou'h, *air*, *soufle.*

Sgena, *épouse*, *femme*; du primit. *gen* & *gun*, femme. *Polon.* zona.

SECTION III.

Lettres ajoutées à la fin & quelques-unes intercalées.

Des Terminaisons.

Il est de deux sortes de lettres ajoutées à la fin des mots. Les unes paroissent simplement destinées à fortifier la prononciation du mot: d'autres y furent ajoutées pour désigner quelqu'idée accessoire, quelque circonstance particuliere du mot commun & primitif. On ne sauroit donc trouver l'origine d'un mot quelconque, si l'on ne peut remonter à sa racine primitive, toujours d'une seule syllabe; en le dépouillant de tout ce qu'on y a ajouté successivement, au commencement, ou à la fin.

Nous avons vu plus haut, par exemple, que les Perses ajoutoient ces trois syllabes *ounatam* à un mot pour en faire un verbe, sans préjudice d'autres syllabes ajoutées à la tête.

Les Latins ont fait de même du primitif *am*, l'adjectif *ama-bundus*, pour dire celui qui doit être aimé; & du primitif *fac*, fais, le mot *fac-in-or-os-us*, pour dire, un homme capable de toutes sortes d'actions criminelles, un scélérat.

Les Grecs ont également fait du mot primitif *lab*, qu'ils prononcerent *lamb* dans les tems du présent, le mot *pros-épi-lamb-ano-menos* où le primitif est précédé de trois syllabes & suivi de quatre; comme un grand Seigneur est précédé & suivi d'un nombreux cortége.

Presque toutes les Langues ont également eu des terminaisons différentes, pour désigner les diverses parties du discours, les noms, les adjectifs, les verbes, les adverbes, &c. Et ces terminaisons ont allongé, dans la plûpart, tous les noms primitifs, au point qu'elles n'en offrent aucun dans son état primitif; & telles sont les Langues Grecque & Latine.

Ici, les terminaisons sont quelquefois tellement incorporées dans les mots, qu'elles semblent en faire une partie fondamentale: ensorte qu'on ne peut parvenir à la découverte de leur racine, par la prévention où l'on est à cet égard.

Ter.

C'est ainsi que ces mots, *pater*, *mater*, *frater*, qui signifient, *pere*, *mere*, *frere*, sont composés de la terminaison *ter*, ajoutée par les Grecs & les Latins aux mots primitifs *pa*, *ma* & *fra*: & qui se retrouve dans les mots Grecs *pen-theros*, beau-pere; *thuga-têr*, fille; dans l'Anglois, *sister*, sœur; *childer*, enfant, dont on a fait *child*, &c.

Cette terminaison *ter* est un mot primitif qui désigne l'excellence; & qui

qui a produit le mot Grec *ter-as*, qui signifie prodige.

A R.

C'est ici une autre terminaison qui se confond avec les noms radicaux, au point de n'en pouvoir être distinguée. Dans ces mots François, par exemple, *renard* & *canard*, la syllabe *ard* paroît faire une partie essentielle du mot : ce n'est cependant qu'une terminaison ajoutée dans tous les deux à un mot radical; là, au mot *rin*, qui signifie *nez*; ici, au mot *can*, une canne en général. Tout comme dans ces mots : *mus-ard*, un homme qui muse; *cam-ard*, un homme camus.

Il en est de même du mot *lezard*, en Latin *lac-erta*, formé de l'oriental לטא, *lata*, prononcé *laza*, qui signifie la même chose, & qui est dérivé de *lat*, cacher, parce que cet animal se cache continuellement.

Cette terminaison est fort commune chez les Grecs : ils disent,

Then-ar,	*main.*
On-ar,	*songe.*
Hup-ar,	*vision.*
Dam-ar,	*femme.*
Tekm-ar,	*signe, borne.*

Ils la varierent en *èrion*, & *stèrion.*

Tekm-èrion,	*signe évident.*
Sphair-istèrion,	*jeu de paume.*
Kala-stèrion,	*prison.*
Ila-stèrion,	*le Propitiatoire.*

Les Langues du nord employent également cette terminaison, & souvent sans voyelle. On voit dans l'Edda, *dagr*, jour, mot formé de *dag*, *day*, *di.*

L'Islandois est rempli de mots pareils.

Cette terminaison ne fut pas inconnue aux Hébreux : de là leurs mots,

Vaq-ar,	Vache.
Mus-ar,	Muse.
Zam-ar,	Chanson.

qui ne sont point radicaux, comme l'ont cru tous les Savans, sans en excepter le célébre BOCHART, mais des primitifs unis à la terminaison *ar*, & mieux conservés dans les Langues d'Occident.

Il est vrai qu'on trouve en général dans l'Hébreu plus de simplicité que dans les autres Langues : cependant, il s'est chargé de diverses terminaisons auxquelles on n'a pas fait assez d'attention. Une entr'autres en *e* ה, que les Chaldéens changent en *a* א, précisément comme les Latins & les Eoliens disent *musa*, là où les Grecs prononcent *musé.*

Mais les Chaldéens terminent par la voyelle *a*, nombre de mots où les Hébreux n'en mettoient point. Ainsi ils disent *areza*, cédre; *gabra*, homme; *carma*, vigne, là où les Hébreux disent simplement *arez*, *gabr*, *carm.*

Les Syriens ajoutent également l'*a*; mais ils le prononcent en *o*, *gabro*, &c.

Les Chaldéens changent même en *tha* la terminaison *é* des Hébreux. De *biré*, Citadelle, ils font *birtha*. Il en étoit sans doute de même des Phéniciens. De-là le nom de BIRSA, donné à la Citadelle de Carthage, qui occasionna le mauvais conte de la peau de bœuf, par lequel on voulut expliquer l'origine du nom de cette citadelle, afin de rendre plus odieux encore un Peuple qui ne l'étoit déjà que trop.

Les Esclavons ont fait du mot Oriental *tob*, bon, le mot *dob-ar*.

EL, EIL.

C'est encore ici une terminaison fondue dans les mots, même en François, d'une maniere à persuader qu'elle en fait partie essentielle. Nous nous en servons dans ces mots, *Soleil*, *oreille*, *pareil*, tandis que leur racine est *sole*, *aure*, *pare*, ablatifs Latins qui ont formé les mots Italiens *sole*, *orrecchio* & *pari*, qui ont la même signification.

C'est la terminaison *illa* des Espagnols; d'*ora*, ils font *orilla*, rivage, bord.

On ne sauroit donc se mettre au fait des Etymologies d'une Langue, sans avoir reconnu auparavant toutes les terminaisons dont elle fait usage : & c'étoit ici une précaution trop négligée.

II.

Quant aux terminaisons qui servent à fortifier le mot radical, & qui font qu'il a une consonne de plus, elles sont plus difficiles à saisir ; souvent même elles varient dans chaque Langue pour le même mot : & de-là, une source abondante d'erreurs & d'obscurités pour les Etymologistes, qui n'ont pas su démêler ces additions ni appercevoir qu'ils avoient toujours le même mot sous les yeux. Ajoutons que cette espéce singuliere de terminaisons étoit absolument nécessaire, pour lier, avec un radical qui finissoit par une voyelle, des terminaisons qui commençoient toujours par une voyelle ; & pour empêcher par conséquent, les tristes hiatus qui en auroient été perpétuellement l'effet.

De-là, la différence essentielle entre les mots primitifs chez les Chinois, qui ne sont composés que d'une consonne & d'une voyelle, tandis que chez nous cette voyelle est suivie d'une consonne; ce qui provient (car ce sont toujours les mêmes mots) de ce que les Chinois n'employent jamais aucune terminaison, & qu'ainsi ils n'ont nul besoin de faire finir le primitif par une consonne.

Le primitif RO, qui désigne la couleur la plus vive, la plus éclatante, le rouge, sera un exemple si sensible de tout ce que nous venons de dire, qu'il pourra tenir lieu de tout autre.

RO.

Cette racine primitive signifie *rouge*,

elle s'est prononcée *ro*, *ru*, *reu*, *rou*: de-là,

Le *Lat.*	ru-ber & ru-tilus.
Le *Suéd.*	rö-d.
Le *Goth.*	rö-d-ua.
L'*Allem.* & *Flam.*	ro-the.
L'*Island.*	rau-dur.
Le *Grec*,	e-REU-th-os.
L'*Esclav.*	ru-m-en.
Le *Franç.*	rou-ge & roux.
Le *Latin*,	ru-f-us.

Le nom *Hébreu* du Grenadier dont la fleur & le fruit sont rouges, pourroit bien venir de-là : c'est *ri-mmon*, mot peu éloigné de l'Esclavon *rumen.*

Ce mot s'allonge bien plus dans cette derniere Langue quand il s'agit d'en faire le verbe

Za-rum-anin, y signifie *rougir.*

De-là, la fleur appellée ROSE, en *Lat.* rosa, en *Esclav.* rusa, en *Gr.* rhodon.

Les Polonois qui aiment les mouillées, en ont fait ces mots :

Ru-mianosc, *le sang*, l'or, la rougeur, &c.
Ru-miany, *rouge.*
Ru-mienie, *rougir.*
Ru-sy, *roux.*
Ro-za, *rose.*

III.

T, D, N, M, R, S, G.

Sont les consonnes que nos Langues Occidentales ont ajoutées de préférence à la fin des mots radicaux. Tous ces mots Latins; *Marte*, Mars, & *certo*, combattre; *hortor*, exhorter; *ostium*, porte; *audio*, entendre, *claudo*, fermer; *altus*, haut, viennent des mots primitifs *har*, *hor*, *os*, *ou*, *cla*, *al*, qui ont la même signification.

L'Italien *proda*, proue, & *bando*, ban, viennent de *pro*, avant, & de *ban.*

Le Languedocien *cleda*, une claie, & le Valdois *cledar*, porte en forme de claie, viennent de *cla*, fermer.

L'Irlandois *neart*, puissance, force, vient du primitif *nar* qui a la même valeur.

L'Anglois *child*, enfant, du primit. *chyl*, עול, qui signifie aussi enfant: *Suéd.* kull, *anc. Suéd.* koll & kolder.

Le Grec *Anac-tô*, Chef, Roi, vient de l'Oriental ענק, Anaq, celui qui porte un colier, un hausse-col, le Chef.

Le Grec *radios*, facile, vient du primitif *ra*, d'où le Grec *raôn*, plus facile; le Gallois *rhad*, & le Toulousain *rai*, qui signifient aussi facile.

Du primitif *ur*, lumiere, d'où *urim*, oracle, sont venus le Cimbre *urd*, qui signifie le destin; & le Cimbre & Anglo-Saxon *ur-leg*, le décret du destin.

D'*or*, qui signifie *commencement*, sont venus le Latin *orior*, commencer, l'Anglo-Saxon & le Runique *ord*, & le Cimbre *ar*, qui signifient *commencement.*

Et de *nor*, lumiere, le *Nord.*

C'est encore *T* qui a fait la ter-

minaison des supins & de la moitié des participes *Latins*. De *fac*, *factum*, *factus* & *facturus*; & de ces supins, nombre de mots, tels que *factor*, *factum*, &c.

De lego, *lectum* & *lector*.

De doc, *doctum* & *doctor*.

Du primitif *toq*, une toque, les Espagnols font,

Toca, coëffure de femme.

Tocada, une femme qui a arrangé ses cheveux.

Tocador, une toilette.

N.

De *tour*, nous avons fait *tourner* & *retourner*. En Irlandois & Suédois, *turna*.

De *ker*, cœur, les Allemans ont fait *kern*; d'où *kern-libo*, de bon cœur.

De *thur*, porte, les petits Tartares de Crimée ont fait *thurne*; & au lieu de *duo*, deux, on dit en Runique *tuona*.

De l'Oriental *bur*, citerne, réservoir ou source d'eau, les Occidentaux ont fait en Allem. *burn*, en Valdois *borné*, &c. une fontaine.

Les Persans ont réuni T & N. De l'Hébreu שפה, Shaphê, lévre, ils ont fait Shap-ti-na, lévre.

Et de *star*, astre, *stern*, usité aussi dans le Nord.

R.

De *velous*, étoffe velue, nous avons fait *velours*; & de *London*, Londres; de *Perdix*, Perdrix.

Les Italiens, de *joute*, giostra.

Les Limousins, d'*ita*, aitar, *ainsi*.

Les Espagnols ont changé *ganz*, une oie, en *ansar*; ce qui répond à *l'anser* des Latins.

All, tout, est en Runique, *allr*.

Fett des Occidentaux, qui signifie graisse, est le פדר, *Fadr*, des Hébreux; les Latins en firent *affatim*.

De l'Egyptien *kame*, noir, encore usité par les Coptes, les Hébreux firent חמר *'hamr*.

Il est vrai que ces derniers exemples rentrent dans la terminaison en *ar* & en *er*, dont nous avons parlé il y a un instant.

Les Suédois disent *sior*, la Mer, là où les dialectes Theutons disent *see*, *sio*, &c.

Les Hurons ont changé les pronoms *ni*, je; *ki*, toi; *ou*, lui, & qui sont Orientaux, en *nir*, *kir* & *ouir*.

L.

Parler, s'est formé du primitif *bar* & *par*.

Gar-lar, en Espagnol jaser, babiller, s'est formé de la même maniere du mot *gar*, parler; les Italiens en ont fait *chiarlar*, & de-là notre mot *Charlatan*.

On peut voir cette famille *Gar*,

dans notre Grammaire Univ. & Comp. pag. 349.

G.

Anglois, bone, *Flam.* bonk, *os.*
Espagn. amargo, *amer.*
Ital. treuga, *tréve.*
Voici des rapports, avoués par M. Ihre, lui-même.

Suédois.

Brygga, *pont*, de bro.
Bygga, *habiter*, de bo.
Mygga, *moucheron*, de mu.
Trygg, *fidèle*, de tro.

I V.

Mots réunis pour en former de nouveaux.

On ne s'est pas contenté d'ajouter à un mot, des lettres initiales ou finales; on a aussi réuni très-souvent des mots ensemble, pour en former de nouveaux: de-là ces mots composés, qui forment la masse presqu'entiére des Langues, & qui persuadent qu'elles n'ont rien de commun, parce qu'on ne peut appercevoir leurs racines communes, sous cette masse énorme d'accessoires. Nous ne ferons pas entrer ces mots composés, dans les Tableaux que nous mettons ici sous les yeux de nos lecteurs; ils formeroient eux-mêmes un immense tableau, qu'il vaut mieux renvoyer ailleurs. Nous nous contenterons d'un exemple qui fera sentir vivement à quel point les racines primitives se sont défigurées dans la succession des siécles.

Bou est une racine primitive qui désigne la grosseur & qui fut le nom du bœuf, en Grec *bous* : elle est devenue dans les Langues Celtes la source des mots *boun* & *bougne*, tumeur, grosseur, d'où le Grec *boun-os*, colline: les Hébreux l'ont également employée; mais ils en ont fait un mot d'une aune pour le rendre plus pittoresque : une tumeur, une grosseur s'appelle chez eux, *a-b'hobou'out*, mot où l'on voit la racine bou répétée deux fois & précédée de la voyelle *a*.

Ce rapport déjà si difficile à saisir, devient absolument méconnoissable par la ponctuation des Massoréthes: ils en ont fait le mot barbare *avahvukot*, qui ne ressemble à rien, quoiqu'on reconnoisse dans la syllabe *vu* qu'il faut prononcer *vou*, une trace légere de la racine *bou*.

Tous ces mots Hébreux,

Bar-burim, volaille à l'engrais.

Dar-dar, ronce.

Zar-zir, chien de chasse.

Kil-kel, calculer, &c.

mis au rang des *racines quarrées*; expression barbare qui n'offre qu'un contre-sens, sont autant de mots formés par la répétition d'une syllabe primitive, comme ceux de *pa-pa*, *mama*, *bon-bon*, &c.

SIXIEME TABLEAU.

SECTION I.

LETTRES SUPPRIMÉES.

Comme les exemples qu'offre ce Tableau ſont très aiſés à ſaiſir, & qu'ils ſont ſemés dans toutes les Langues, ſur-tout dans nos Langues modernes d'Europe, nous nous y arrêterons beaucoup moins.

1°. *Voyelles ſupprimées.*

Il eſt peu de mots qui ne ſoient défigurés d'une Langue à l'autre par la ſuppreſſion de quelque voyelle, à la tête, au milieu, ou à la fin du mot.

L'*Eſpagnol* chinea, eſt l'*Italien* haquenée.

Le *Flam.* rag, eſt l'*Hébreu* a-rag, *une araignée.*

L'*Italien*, leſna, eſt le *Franc.* aleſne, & l'*Allemand* ahl.

L'*Italien*, limoſina, eſt le *Grec* eléemoſynê, devenu en *Franç.* almoſne, & *puis* aumône, par la ſuppreſſion du ſecond & du troiſieme *e*, & par la ſuppreſſion de l'*y*.

L'*Ital.* nappo, eſt le *Franç.* hanap.

L'*Ital.* ermo, *déſert*, d'où *hermite*: *Grec*, erêmos.

Grec.

Ethnos, nation, pour *ethenos*.

Aiglê, ſplendeur, pour *aigelê*; d'où l'Eſclavon *gkleni*, ſplendeur.

Klêſis, appel, pour *kaleſis*.

Lat. periclum, *au lieu de* periculum; *d'où* péril.

Eſpagnol, triaca, *thériaque*.

Eſclavon.

Grrigl-jen, de *ker*, rouge.

Mlun, melon.

Mlin, moulin.

Copte.

ϣⲑHN *ſtén*, de l'Hébreu שעטנז, *ſhotenez*, tunique.

ϣNH, ſnê, filet, *Franç.* ſeine.

2°. H.

L'aſpiration éprouve les mêmes viciſſitudes que les voyelles: nous avons vu qu'on lui ſubſtituoit diverſes conſonnes, afin de rendre plus doux les mots dans leſquels elle ſe rencontroit.

Mais très-ſouvent, on prend ſimplement le parti de l'ôter. Ainſi, les Grecs & les Latins commencent par une voyelle ſimple, des mots qui commencent chez les Orientaux par une voyelle aſpirée. Les Italiens dont la prononciation eſt douce, & à laquelle

semblent avoir présidé les Grecs, ont proscrit toute aspiration, dans la prononciation comme dans l'écriture. Dans la Langue Françoise, on a supprimé une partie des aspirations qui y étoient en usage; on en a conservé nombre d'autres; & avec une pareille inconséquence, on a laissé subsister le signe de l'aspiration : je ne connois même personne entre les Réformateurs de notre orthographe, qui ait proposé d'imiter à cet égard les Italiens. Les Peuples étrangers empruntent tant de nous, que nous pourrions bien emprunter aussi leurs changemens d'orthographe, quand ils s'accordent avec notre propre prononciation. Ce n'est pas innover, c'est reprendre son bien où on le trouve.

Les Eoliens, dont la prononciation étoit si rude, supprimoient les aspirations : elle eût été sans cela trop barbare.

3°. *Consonnes labiales.*

Portug. falar, *parler*; du Lat. *fabulari.*

Espag. palomo, *pigeon*; paloma, *colombe*, du *Lat.* palumbus.

Bourguign. taule, *Lorrain*, tauye, *Franç.* table.

Bourg. faule, *Lorr.* fiove, *Franç.* Fable.

Franç. viande, *Ital.* vivanda, du *Lat.* vivere.

4°. *Consonnes dentales.*

T.

Abbaye, du *Lat.* abbatia.
Armée, du *Lat.* armata.
Craie, du *Lat.* creta.
Verre, du *Lat.* vitrum; *Lorrain*, vorre, *Bourguig.* varre.
Soie, *Ital.* seta.
Soif, *Ital.* sete, *Lat* sitis.
Chaîne, *Lat.* catena.
Ecuyer, *Angl.* squirre, *vieux Lang.* scudié, *Lat. barb.* scutar-ius.

D.

Louer, *Lat.* laudare.
Foi, — fides; *Espag.* fee.
Préau, *Portug.* prado, *Lat.* pratum.

Espagnol.

Feo, *laid*; fea, *laide*; du *Lat.* fœdus.
Fiel, *Franç.* fidelle, *Lat.* fidelis.
Créer, *Fr.* croire, *Lat.* credere.
Caer, *Lat.* cadere, *tomber.*
Guia, *guide*, guion, *guidon*, &c.

D devant R.

Il est quelques Langues où l'on supprime *D* lorsqu'il précéde *R*; tel est l'*Italien*; tels les idiomes qu'on parle dans les deux Bourgognes & dans la Lorraine.

Italien.

Je tiendrai, *io terrò.*
Je viendrai, *io verrò.*

Ces exemples offrent la ſuppreſſion de notre *D*; & le changement de *N* en *R* devant un autre R.

On dit de même dans la Franche-Comté *y varro*, & en Lorraine *je vinro*, pour dire *je viendrois*.

Du Latin *tener*, nous avons fait *tendre*; la Franche-Comté, *tenre*; la Bourgogne, *tarre*: l'Italien a laiſſé ſubſiſter la forme Latine, en diſant *tenero*.

Des exemples comme ceux-ci fixent le génie des Langues relativement à l'inſtrument vocal. *N* & *R* ſe ſuivent-ils? Le Lorrain les laiſſe ſubſiſter: le François plus délicat, les ſépare par *D*: l'Italien & le Comtois plus bouillans, changent comme l'Arabe, *N* en *R*.

5°. *N*.

N finale ſe ſupprime dans diverſes Langues.

Irlandois.

Fo,	*bon.*
No,	*non.*
Mo,	*mon.*
Mó,	*homme*, du Theut. *man.*
Ge,	*oie*, du Gr. *gen*, & All. *gan.*

Béarnois.

Ceux-ci diſent également,

U,	*un.*
Bé,	*bien.*

D'autres Peuples dénazalent des ſyllabes au milieu des mots.

Ainſi les Languedociens diſent aujourd'hui *di lus*, là où ils diſoient au quatorzieme ſiecle *di-luns*, du Latin *dies lunæ*, dont nous avons fait par inverſion *lundi*.

Les Latins ſupprimoient *N* dans les composés; ce qui empêche, lorſqu'on n'y eſt pas attentif, de reconnoître pluſieurs de leurs mots; tels, *cuſtos*, garde, gardien; & *cuſtodire*, garder.

Ce ſont des mots composés de deux autres, ou plutôt de trois: de la terminaiſon *os*, qui ſignifie celui qui; du verbe *ſto*, être debout, être placé; & de la prépoſition *cum*, qui ſignifie *avec*. Un garde eſt en effet *is qui ſtat cum*, celui qui eſt avec la perſonne qu'il garde.

6°. *Linguales*.

L.

François.

Cette lettre s'eſt ſupprimée dans divers mots François: tels ſont *bain* & *béfroi*.

Le premier de ces mots eſt le *bagno* des Italiens, venu de *balneo* qui ſignifie également *bain* en Latin.

L'origine du ſecond eſt plus difficile à découvrir; mais on ne peut diſconvenir que ce ne ſoit le mot Latin-barbare *balfredus*, *belfredus*, *verfredus*, &c. qui a déſigné les tours où l'on ſuſpend les cloches, & celles qu'on

qu'on construisoit pour assiéger les Villes & dominer sur elles.

Ducange a donc eu raison de reconnoître dans la premiere syllabe, le mot Theuton *bell*, encore existant en Anglois, & qui signifie *cloche*: mais il s'égare lorsqu'il prend le second mot *fred* ou *froi* pour le Theuton *frid* signifiant la paix. La signification de ce mot n'a nul rapport avec le premier. On n'y peut méconnoître un dérivé du mot *fretus*, appuyé, soutenu: *bel-fredus*, c'est l'appui, le soutien des cloches.

Espagnol.

Les Espagnols suppriment la plûpart des *L* mouillées: ils disent;

Oja, *feuille.*
Ojo, *œil.*
Oreja, *oreille.*
Muger, *Lat.* mulier, *Ital.* moglie, *femme.*

Paja, *paille*, comme les Parisiens quand ils disent *pa-ïe* au lieu de *paille*; & *Versa-ïes*, au lieu de *Versailles.*

Les Bourguignons, les Comtois & les Lorrains, suppriment les *L* finales: ils disent:

Fie, *fiel.*
Cie, *ciel.*
Mie, *miel.*

Eux & les Italiens changent en *I*, *L* précédé d'une consonne.

Pion, *Ital.* piombo, *plomb.*
Bian, *Ital.* bianco, *blanc.*
Pien, *Ital.* pieno, *plein.*

R.

Nombre de Peuples suppriment les *R* finals.

Portugais, may, *mere.*
Pay, *pere.*
Béarnois, paï, *pere.*
Bourguignon, jädin, *jardin.*
Note, *notre.*
Lucane, *lucarne.*
Comtois, banna; *Valdois*, berna; *pêle à feu.* Ce mot tient à cette famille;
Anglo-Saxon, byrn, *Angl.* burn, *Allem.* brennen, *Suéd.* brynna, *brûler.*
Saxon, dey, *All.* der.
Usen, *Allem.* unsern.
Anglois, Fife, *Fr.* fifre.

7°. *Gutturales supprimées.*

K ou *C.*

Franç. sûr; *Lang.* segur; *Lat.* securus.
Grêle, *Ital.* & *Lat.* gracile.
Suivre, *Lat.* sequi: tandis que nous conservons la gutturale dans *secte* & dans *conséquence.*
Public & publier.
Anglois, Dean, *Fr.* Doyen, *Lat.* Decanus.
Vald. sayi, *faucher*, du *Lat.* secare.

G.

Franç. noir, *Lang.* & *Espag.* negro; *Ital.* & *Lat.* nigro, d'où le Fr. *négre.*
Payens & *pays*, du *Lat.* Paganus & pagus.

Seine *à pêcher*, *Celte*, ſayn, *Lat.* Sagena.

Lier, *Lat.* ligare.

Eſpagn. ſaetta; *vieux Fr.* ſaette, *Lat.* ſagitta, *Flèche.*

Lieue, *Celt.* leuga, *Langued.* legue.

Bourguign. & *Comt.* foiſſe; *Lang.* fougace, *gâteau.*

8°. *Lettres ſupprimées dans les composés.*

Lorſque deux mots ſe réuniſſoient pour n'en former qu'un, ils perdoient très-ſouvent quelques-unes de leurs lettres, l'un ſa finale, l'autre ſon initiale; ce qui empêche ſouvent d'en reconnoître l'origine. C'eſt ainſi que la prépoſition *cum* perdoit ſa finale *m* en ſe joignant à d'autres mots. Les Latins ont dit, par ex.

Cuſtos, garde, au lieu de *cum-ſtos*, celui qui eſt avec.

Cogo, raſſembler, &c. au lieu de *cum-ago*, mettre avec.

Les Grecs en uſoient de même en pareille circonſtance; ils dirent *ſuzaô*, vivre enſemble, au lieu de *ſun-zaô*; *ſuzeugo*, unir, au lieu de *ſun-zeugô*.

On peut voir quelques exemples pareils ci-deſſus pag. 58. En voici d'autres tirés des Hébreux.

קרקע, qarq'o, *plancher pavé*, &c. mot qu'on a mis au nombre des racines quarrées, par déſeſpoir de découvrir ſon origine. Il eſt composé de deux mots; de קרה, *qaré*, unir, lier, & de רקע, *req'o*, étendue: ici deux R ſe ſont fondus en un ſeul. Il faudroit orthographier *quar-req'o*, & ce mot devroit être rendu littéralement par ceux-ci, *étendue formée par une réunion de matériaux.*

De même, toutes les fois qu'un verbe Hébreu, composé de trois lettres dont celle du milieu eſt une voyelle, ſe fait précéder d'une voyelle, on fait diſparoître celle du milieu. Ainſi, *EDaF*, renverſer, chaſſer, eſt composé de la voyelle E, & du verbe D'HaF, pouſſer, chaſſer.

AKaL, *manger*, eſt composé de כול, KouL, *nourrir*, *cultiver*, & de l'initiale *a.*

SECTION II.

*. *Tranſpoſitions.*

Une autre maniere dont les mots s'altèrent, & qui tient également à l'oreille, ce ſont les tranſpoſitions des lettres, au moyen deſquelles une lettre ſe trouve chez un Peuple avant celle qu'elle ſuit chez un autre.

Les Peuples méridionaux de l'Aſie font précéder la conſonne par la voyelle, dans les monoſyllabes.

Les Peuples d'Europe mettent au contraire dans ces mêmes mots, la voyelle après la conſonne. De-là un genre de tranſpoſition qui fait totalement diſparoître le rapport de ces

Langues, si l'on ne se rend pas attentif à cette marche.

Hebreu, Ab, *Europe*, Pa, *Pere*.
Am, Ma, *Mere*.
Ad, Da, Thau, *Rosée*.
An, Na, *Non*.
שוע, s'houho, *Égypt.* osh, *crier*.
Allem. ross. *Angl.* horse, *cheval*.
Lat. repo, *Gr.* herpo, *ramper*. *Lat* rapax, *Gr.* harpax.

R.

Cette lettre change très-souvent de place, tantôt avec les voyelles qui la précédent, tantôt avec les consonnes.

Alexander, *Fr.* Aléxandre.
December, *Fr.* Décembre.
Angl. burn, *All*, brennen, *brûler*.
Celte, por, *Lat.* & *Gr.* pro, *devant*.
Celte, dor; *Chald.* thro, *porte*.
Gallois, garan; *Cornouaill.* krana, *crâne*.
Phénicien, iamin, iman; *Egyptien*, inam, *main* (M. l'Abbé Barthelemy.)
Hébreu, Kebesh & Kesheb, *agneau*.
Schalemê & Shamlê, *habillement*.
Gazar & Garaz, *couper*.
R'hoph & 'horph, *distiller*.
(Schultens a reconnu lui-même ces transpositions.)
Grec, Als-os; *Héb.* ariel, *forêt, bocage*.
Grec, morphé, *Lat.* forma, d'où nos mots *forme*, *morphée* & *méta-morphose*.
Esclavon, glava, *Lat.* calva, *tête*.
Grad, *Orient*, kart, *ville*.
Gherk, *Grec*.

Une classe de transpositions très-remarquable est celle où toutes les lettres d'un mot sont renversées du commencement à la fin, comme si le même mot s'étoit lu indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite.

Héb. reghel, *Pehlvi*, lagre-*man*, *pied*.
Arab. darg, *Lat.* grad-*us*, *Franç.* grade & degré.

M. Ihre cite ces exemples pris de sa Langue maternelle, le Suédois.

Mod, *Gr.* thum-*os*.
Lof, *Gr.* phull-*on*, *feuille*.
Fil, *Gall.* llif, *lime*, &c. &c.

Les Latins avoient plusieurs mots qui leur étoient communs avec les Égyptiens, & qu'ils avoient empruntés d'une source commune. Tel est le mot Rog-*us*, bucher; les Égyptiens en ont fait le verbe *rok h*, brûler, qui est devenu chez les Phéniciens le verbe '*harak*: ici, transposition de la voyelle aspirée, que les Orientaux ajoutèrent au primitif *rog* ou *rok*; les Hébreux l'ont mise en tête, les Égyptiens à la fin, & comme une simple aspiration.

SC & *CS* se mettent souvent l'un pour l'autre: on entend souvent dire, par ex. *sesque* au lieu de *sexe*.

Les Grecs disoient *icsos*, tandis que les Éoliens prononçoient *iscos* & *biscos*, d'où le Latin *viscus*.

Ce n'est qu'un changement sem-

blable, qui a détruit le rapport primitif qu'il y avoit entre le mot Grec & le mot Latin qui signifient *poisson*, & qui leur est commun avec toutes les Langues du Nord : *fish* dans celles-ci, est le *piscis* des Latins ; mais ces deux Langues ont la plus grande analogie avec la Grecque ; & dans celle-ci cependant, c'est ἰχθυς, *ikhthus* ou *ikz-us*, qui signifie *poisson*. Núl rapport apparent entre ce mot & les précédens ; c'est cependant le même. En Grec, le son sifflant *S* s'est mis après le son guttural *K* ; au lieu qu'en Latin, il le précéde. En Latin, l'aspiration de la voyelle *I* s'est adoucie en *P*, & dans le Nord en *F*.

Ces changemens sont dans la Nature & on les trouve dans toutes les Langues.

On ne peut donc les contester ici : il est vrai que ce mot seul en réunit deux à la fois : il n'est donc pas étonnant qu'on s'y soit mépris, qu'on n'ait jamais pu appercevoir ces rapports & leurs pareils, & qu'on en ait tiré de fausses conséquences à perte de vue.

CHAPITRE IV.

Avantages de ces TABLEAUX, *& Loix qui en résultent.*

TELLE est l'esquisse des variétés & des altérations qu'éprouvent les mots en passant d'une Langue à une autre, en se transmettant d'une génération à celles qui la suivent. Si les comparaisons qu'offre cet essai, ne sont pas fort attrayantes, sur-tout pour ceux qui ne sont pas encore versés dans les Langues, elles n'en sont pas moins utiles & moins indispensables pour ceux qui veulent les étudier. Jamais ils ne sauront les Langues avec agrément & avec facilité ; toujours elles les étonneront ; la répétition des mêmes mots sera toujours aussi fatiguante pour eux, s'ils ne sont pas au fait de ces altérations, s'ils n'ont pas eu soin de se les rendre familieres & de s'en pénétrer, s'ils ne sont pas en état de rapprocher entr'eux les mots des Langues qu'ils voudront étudier, s'ils n'y ont pas formé leur oreille.

C'est dans cette vue que nous avons multiplié les exemples, que nous en avons emprunté d'un grand nombre de Langues, afin de faire voir qu'elles se ressemblent toutes à cet égard ; que les phénomènes de l'une sont les phénomènes de toutes les autres ; & que ceux qu'on observe entre les dialectes d'une Langue, se trouvent dans les dialectes de toutes.

§. 5.

Utilité de ces Tableaux.

Ces Tableaux ont encore un très-grand avantage étroitement lié avec l'ensemble de nos recherches ; c'est de prouver à ceux même qui ignorent les Langues, le rapport étonnant qu'elles ont entr'elles ; & que les différences qu'on apperçoit entre leurs mots, & qui semblent ne leur laisser rien de commun, consistent moins dans le fond que dans la forme. C'est sur-tout ici où l'on peut dire à juste titre, & trop véritablement, que la forme emporte le fond. On diroit que les racines primitives, communes à toutes les Langues, ont disparu de dessus la surface de la Terre, & qu'aucune Langue ne tient à aucune autre : point de mot primitif qui n'ait subi des métamorphoses aussi nombreuses que variées, au moyen desquelles on le prend pour autant de mots différens, & qui n'ont rien de commun.

Cette méthode de comparaisons fait disparoître ce prestige ; point de mot qu'on ne reconnoisse à travers ces marques diverses ; le fond commun de toutes les Langues brille avec éclat ; une même étymologie donne la cause de plusieurs centaines de mots qu'il sembloit impossible de ramener à leur source. D'après l'inspection de ces Tableaux, on ne doutera plus que les Langues ne tiennent entr'elles par un fil commun ; qu'elles sont unies par les rapports les plus étroits ; que la masse énorme de leurs mots s'évanouit à mesure qu'on les considere de plus près, & qu'on les rapproche les uns des autres : rien ne paroîtra maintenant plus assuré, plus simple, plus utile, que le Dictionnaire Comparatif que nous avons annoncé ; & qui devoit être regardé comme une chimère, lorsqu'on ne l'envisageoit que d'après les idées ordinaires, avec des yeux qui n'étoient point faits à cette marche ; & tandis que les oreilles n'étoient point accoutumées aux rapports des sons, & à la facilité avec laquelle ils se substituoient les uns aux autres.

Il n'est même personne, tant soit peu instruite dans les Langues, qui non-seulement ne convienne de la justesse & de l'utilité des rapprochemens que nous venons de faire, mais qui ne soit pénétrée de la facilité que donne cette marche pour l'étude des Langues, & à qui sa mémoire n'ait fourni à l'instant des centaines d'exemples à y ajouter.

§. 2.

Souvent tentés.

Déjà nombre de Savans avoient tenté de pareils Tableaux ; il n'est presque point de Dictionnaires étymologiques qui ne commencent par des comparaisons de cette nature. Leurs Auteurs avoient très-bien apperçu que, sans la connoissance des altérations dont un mot peut être susceptible, on ne peut réussir dans la comparaison des Langues, encore moins parvenir à leur vraie origine : mais ils n'avoient point tiré de ces apperçus le parti qu'ils auroient dû; leurs Tableaux ne produisoient aucun effet, soit par les défauts de l'ordre suivant lequel ils étoient disposés, tout y étant jetté comme à l'aventure & au hasard, soit parce qu'ils n'étoient appuyés sur aucune autorité convaincante : on n'apperçoit dans tous ces Tableaux que des rapports fortuits, peu nombreux, aussi bornés dans leurs effets que dans leurs développemens : ils semblent n'être mis à la tête des Ouvrages qu'ils précédent, que pour faire passer quelques étymologies trop foibles pour se soutenir par elles-mêmes, que pour surprendre le consentement public.

§. 3.

Pourquoi ils n'avoient pas réussi.

Ces rapports vrais en eux-mêmes, furent toujours représentés d'une maniere trop séche, trop découpée; ils étoient trop peu liés entr'eux, trop dénués de principes, pour qu'on pût se former une idée exacte de leur étendue, des ressources qu'ils fournissent pour l'étude des Langues, du rapport qu'ils mettent entr'elles : les Tableaux qui en résultent fatiguent plus qu'ils n'instruisent. Ceux qui les connoissent n'en appelleront pas de ce que nous disons ici : ils y reconnoîtront le jugement qu'ils en porterent toujours. Ceux qui ne les connoissent pas, en pourront juger d'après ceci : on y suit l'ordre des lettres de l'alphabet; on fait voir sur chacune, qu'elle s'est changée en telle & telle lettre, qu'on l'a tantôt ajoutée, tantôt supprimée, au commencement, au milieu & à la fin des mots. Cette marche recommence pour chaque lettre; & lorsqu'on a vu sous une lettre qu'elle se changeoit dans une autre; on retrouve sous celle-ci qu'elle se change elle-même en celle-là.

Les exemples dont ces Tableaux sont accompagnés, ne sont jamais qu'en

petit nombre, ne sont tirés que de quelques Langues, ne présentent jamais de famille commune à la plûpart, ne sont jamais appuyés d'une analyse de l'instrument vocal, qui y prépare, & qui les revête d'une autorité irrésistible : on diroit que les Auteurs de ces Tableaux se défioient d'eux-mêmes & de leur art ; qu'éblouis de la lumiere dont ils étoient frappés, ils ne pouvoient la saisir dans toute son étendue ; qu'ils restoient accablés sous son poids. Et quels effets pouvoient produire des recherches sur lesquelles leurs Auteurs même étoient en doute?

De-là, l'inutilité de ces Tableaux pour l'instruction publique, & le peu de progrès qu'ils ont fait faire dans la connoissance des étymologies, même à leurs Auteurs, presque toujours déroutés eux-mêmes, dès qu'ils ont perdu de vue les dialectes de leur Langue; jamais ils n'ont apperçu les rapports de ces dialectes avec des Langues éloignées, que comme à travers un épais brouillard : jamais ils n'ont osé, avec le secours de leurs principes, franchir les précipices qu'ils appercevoient entre les Langues qu'ils connoissoient le mieux, & les Langues éloignées de celles-là par le tems ou par les lieux.

Lorsque ceux qui doivent être nos maîtres, nous tracent une route aussi peu assurée, & qu'ils n'apperçoivent rien au-delà de leurs alentours, il faut nécessairement qu'on reste dans l'ignorance : on ne sera donc plus surpris que la science étymologique n'eût fait aucun progrès, qu'elle ait toujours été traitée de chimérique, malgré l'érudition & le nombre de ceux qui se déclaroient pour elle ; & que sans aucun nouveau secours, nous ayons été aussi loin, nous ayons pu ramener toutes les Langues à une seule.

Ce qui arrêtoit nécessairement dans la comparaison des Langues, c'étoit la difficulté de rapprocher les mots qui appartenoient à une même famille, de les reconnoître malgré leurs déguisemens, de renouer ainsi la chaîne qu'ils forment, & dont les anneaux s'étendent depuis les tems primitifs jusques à nous : sur-tout, de s'élever jusques à la comparaison des mots radicaux, communs à toutes les Langues. Comparaison impossible, parce qu'on n'avoit pas suffisamment de données : mais dès qu'on a été affermi dans les loix que suivent les altérations des mots, dans leurs transmigrations & dans leurs révolutions, & qu'on a pu appliquer ces loix aux mots radicaux eux-mêmes, & voir les altérations qu'ils avoient subi ; le voile qui cachoit le rapport des Langues a été levé : la chaîne entre les tems primitifs & les tems modernes renouée ; l'origine commune des Langues, démontrée.

En effet, l'ignorance des racines primitives, source de toutes les Langues, sur-tout l'ignorance de leurs rapports, occasionnée par la légereté avec laquelle

on se livroit à ces recherches, suffisoient pour rendre inutiles les efforts redoublés de tous les Étymologistes. Aucun d'eux n'avoit jamais pensé, pas même cru possible, d'appliquer aux mots primitifs eux-mêmes, les régles qui suivent les mots dans leurs altérations, & qu'ils étaloient cependant à la tête de leurs Dictionnaires Etymologiques; régles non-moins inutiles à leurs Auteurs qu'à ceux qui les consultoient, & qui ne servoient très-souvent que de passeport à des étymologies erronées & funestes: telles étoient les trois quarts de leurs étymologies, c'est-à-dire, toutes celles qu'on détournoit de leur route pour les faire entrer dans une famille à laquelle elles n'appartenoient point, mais la seule qu'on connût.

Les familles communes aux Langues d'Europe & d'Asie, que nous avons insérées en grand nombre dans les Tableaux que nous venons de mettre sous les yeux de nos Lecteurs, sont une preuve sensible de ce qu'on peut espérer de nos recherches à cet égard, de la lumiere qu'elles jettent sur les rapports des Langues & de la simplicité de notre méthode. La plûpart de ces familles offrent des rapports qu'on n'a jamais apperçus, qu'on n'avoit pas même soupçonnés, sans lesquels on ne pouvoit prononcer sur la Langue primitive ni sur l'origine des Langues, & dont les preuves sont au-dessus de tout doute & généralement reconnues comme certaines. Aussi ces familles auront paru autant intéressantes par elles-mêmes que par les vastes & belles conséquences qui en résultent: telles sont les familles, DOR, porte; HOD, tems; *herz* ou KER, cœur; VAR, fort; HEL & VEL, santé, force; AD ou ID, main, 2°. travail, soin; DAM, sang. Elles rétablissent la chaîne des Langues qui étoit rompue en mille endroits: elles donnent une idée des grandes ressources que l'on a encore pour la renouer.

§. 4.

Choix qu'on peut faire à cet égard.

Afin que les Tableaux que nous venons d'exposer soient moins barbares; qu'ils effrayent moins ceux qui ne sont pas accoutumés à des sons étrangers, nos Lecteurs peuvent s'arrêter aux exemples tirés de leur Langue maternelle & de celles qui leur sont les plus connues: nous les invitons même à laisser de côté les exemples dont nous avons accompagné nos divisions, & à les remplir de ceux que leur fourniront leurs propres observations: nous pouvons leur répondre du plaisir qu'ils auront en les voyant naître en foule, & en appercevant la nouvelle lumiere qui en sera la suite. Ceux même qui ne savent que

la

la Langue de leurs Peres, peuvent faire le même essai en comparant le langage de la Cour ou de la Ville, avec celui du Peuple; & même le langage d'une Contrée avec celui d'une autre Contrée, quoiqu'on y parle également cette même Langue maternelle.

Nous avons sacrifié à ces Tableaux une place d'autant plus considérable dans notre Ouvrage, qu'ils évitent un travail immense à nos Lecteurs; & que par leur moyen, on reconnoît les trois quarts des mots de Langues qu'on n'a pas étudiées.

Il ne nous reste qu'à présenter ici sous le même point de vue, les Loix qui sont le résultat & l'abrégé de ces Tableaux, & les effets nécessaires & constans de l'instrument Vocal.

LOIX

Que suivent les changemens des mots, en se transmettant d'une Langue à une autre, & que suivit la Langue primitive en se subdivisant.

PREMIERE LOI.

» La voyelle d'un mot radical change sans cesse; en s'affoiblissant sans cesse » & descendant des sons les plus élevés de l'octave, aux plus bas. A se changeant » en E, E en I, I en U, U en O, O en OU, au-delà duquel il n'y a » plus rien «.

Cette loi est la conséquence de tout ce qui forme notre premier Tableau: on ne peut comparer deux Langues sans en être convaincu. C'est un effet très-simple de l'Instrument vocal. La voyelle n'est que l'effet de l'ouverture de la bouche, nécessaire pour rendre un son: mais cette ouverture n'étant jamais que relative, elle doit varier d'un Peuple à l'autre dans la plûpart des mots: ceux qui l'ouvriront le plus, auront des A; ceux qui l'ouvriront moins, des AI, des E, des I; ceux qui l'ouvriront en avant auront des O, des U, des OU.

» 2°. La voyelle d'un mot radical est indifféremment simple, nasalée ou » aspirée «.

L'aspiration & la nasalité ne sont que des modifications de la voyelle: dans l'une, le son est tiré avec force du gosier; dans l'autre, une partie s'échappe par le nez: ces modifications ont donc toute l'inconsistance de la voyelle; elles

doivent donc varier sans cesse, sans que le mot cesse d'appartenir à la même famille, ni d'être le même.

IIe. Loi.

» 3°. La voyelle se place indifféremment après ou devant la consonne qui » fait partie avec elle d'une même syllabe «.

Ainsi les mots prononcés *Ab* pere, *Am* mere, &c. par un Peuple, se prononcent *Ba* ou *Pa*, *Ma*, &c. par d'autres. Les mots prononcés, *fer*, *ber*, *kal*, *por*, &c. chez une partie des Peuples, se prononcent *fræ*, *fru*, *bre*, *kla*, *pro*, &c. par d'autres. Ceci est encore dans la Nature; la consonne formant l'essence du mot conjointement avec la voyelle, il est très-indifférent que la voyelle précéde ou suive: cela dépend de la volonté, du plus ou du moins de facilité qu'on trouve, à commencer par l'une ou par l'autre. Il est dans l'ordre des choses que les Orientaux commencent par la voyelle, & les Occidentaux au contraire par la consonne, parce que les Orientaux ayant les ressorts extrêmement flexibles, & aspirant avec force, la voyelle se présente à eux beaucoup plus facilement que chez la plûpart des Européens & chez les Chinois.

IIIe. Loi.

» L'aspiration se change en simple voyelle, ou s'adoucit par une consonne, » qui varie suivant les Peuples, & suivant la voyelle qu'elle précéde. Ha se » change en *fa*, he en *fe*, hu en *gu*, &c.

IVe. Loi.

Quelques voyelles se changent également en consonnes; U & OU en v » & w, I en j & g, U en L.

Ve. Loi.

» Quelques consonnes se changent en voyelles; ainsi L se change en u & » en i, B en u.

VIe. Loi.

» Les intonations d'une même touche se substituent sans cesse les unes aux » autres «.

1°. Les labiales P & B se mettent sans cesse l'une pour l'autre: elles font de même avec V, F, M, qui se prononcent de même par le moyen des lèvres.

2°. Les dentales T & D, & toutes les intonations composées de la dentale, telles que Tz, Dz, Tſ, Dſ, Th, Dh, &c.

3°. Les naſales N & M.

4°. Les linguales L & R.

5°. Les gutturales K, C, G, Q.

6°. Les ſiflantes S, Ce, Z.

7°. Les chuintantes Ch, J, Tch, Dj, Dg, Ge.

VIIe. Loi.

» Les intonations d'une touche ſe ſubſtituent ſouvent à celles d'une autre » touche, lorſque ces touches ont quelque rapport entr'elles ou qu'elles ſont » voiſines l'une de l'autre «.

1°. Les dentales *T*, *D*, & les linguales *R* & *L*, ſe ſubſtituent ſans ceſſe entr'elles

2°. Les gutturales, les ſiflantes & les chuintantes, K, G, S, C, Ch, J, &c.

3°. La linguale *R*, & la ſiflante *S*.

4°. Les dentales & la naſale N ſe changent en la gutturale *K*; & *Th* en *F*.

5°. Les naſales & la linguale foible ſe mouillent ſans ceſſe, *N* & *M* en *gn*, & *L* en *ill*.

Telles ſont les loix conſtantes d'où naiſſent les altérations qu'éprouvent les mots en paſſant de Langue en Langue, & qu'il ne faut jamais perdre de vue dans l'étude des Langues. De-là naiſſent leurs dialectes; & de ces dialectes, de nouvelles Langues, à meſure qu'ils s'éloignent les uns des autres: & ces nouvelles Langues ſe ſubdiviſent enſuite en divers dialectes, comme un grand fleuve en divers canaux, comme une grande famille en une multitude de branches qui ſe ſubdiviſent elles-mêmes en une multitude d'autres rameaux.

Ce ſont ces loix qui forment nos Principes V. & VI. énoncés dans notre Diſſertation ſur l'Art Etymologique, ou dans le premier Livre de ce Volume, p. 47, &c. Elles ſervent ainſi de commentaire à ces principes; & elles ſerviront de preuves ou de piéces juſtificatives à tout notre travail ſur la comparaiſon des Langues, & de baſe à nos Dictionnaires Comparatifs: enſorte que plus on ſe ſera rendu familiers ces principes & ces loix, mieux on pourra juger de nos Recherches, & s'aſſurer de la confiance qu'elles mériteront.

LIVRE IV.

Développemens du Langage : source des mots : base du Dictionnaire Primitif.

CHAPITRE PREMIER.

Le Langage n'est qu'une peinture : idées des Anciens à ce sujet.

LA Parole, effet de l'Instrument vocal & de l'intelligence de l'homme, peinture de ses idées & de tout ce qui l'environne, naquit donc nécessairement avec le Genre-Humain ; elle fut l'exercice des organes dont l'avoit orné la Divinité, & l'imitation des modéles qu'il en trouvoit par-tout. Ses besoins le portoient à mettre en œuvre les organes de la Parole, & son intelligence lui faisoit saisir les moyens les plus propres pour y parvenir : elle lui montroit ses modéles, & il les imitoit sans peine.

Telle est la base simple & immuable sur laquelle s'éleva la Langue primitive, & dont toutes les autres n'ont été que des modifications. En s'attachant à cette base, en ne perdant jamais de vue ces principes, on verra renaître cette Langue primitive, on découvrira la raison de ces mots, on en sentira l'énergie, on s'assurera du rapport de toutes les Langues avec cette premiere : qu'elles n'en furent d'abord que des dialectes ; & qu'elles ne devinrent des Langues séparées, qu'en multipliant les dérivés & les composés. C'est ce que nous développerons dans ce Livre.

Ces idées étoient trop conformes à la Nature, & trop intéressantes pour avoir échappé jusques ici aux recherches des hommes : il y eut un tems où l'on étoit si convaincu de cette origine de la parole, si persuadé que le langage ne naquit point par un effet de la convention humaine, encore moins par l'effet du hasard, qu'un Poëte des beaux tems de la Langue Latine, & qu'on a toujours regardé comme l'Apôtre du hasard, n'a pu se refuser à assigner à la parole une cause nécessaire.

» La NATURE apprit à mettre en œuvre les divers sons du langage. Et le » BESOIN imposa des noms à chaque chose.... C'est le comble de la folie de

» croire qu'un homme ait pu donner des noms aux Êtres, & avoir obligé les » Humains à adopter ces mots... un seul, forcer une multitude!.... non; » il ne se pouvoit...

At varios Linguæ sonitus & NATURA subegit
Mittere & UTILITAS expressit nomina rerum....
Proindè putare aliquem tum nomina distribuisse
Rebus, & indè homines didicisse vocabula prima,
Decipere est.....
Cogere item plures unus!... Non poterat.... (1)

Ce Poëte avoit donc bien vu que jamais l'homme ne dut à soi-même son langage; que la parole ne put jamais être le fruit de ses recherches; qu'il ne dut ces avantages qu'à sa constitution, à sa nature; qu'ayant été fait Être pensant & parlant, il n'eut qu'à se livrer à ses impressions. En versifiant cette doctrine, il embellissoit les idées de Platon & des Stoïciens, qui ne regarderent jamais les mots comme l'effet du hasard & de l'invention humaine; & si l'on s'éloigna dans la suite de ces idées, dans la crainte peut-être d'avoir quelque chose de commun avec des profanes, cette doctrine n'en étoit pas moins vraie.

On étoit donc à cet égard, il y a deux mille ans, dans le chemin du vrai. Mais qu'est-ce que cette vérité qui échappe sans cesse, dont on n'apperçoit presque jamais qu'un coin; qu'on allie sans cesse avec l'erreur son ennemie irréconciliable, & que l'homme confond dans les hommages qu'il leur rend? Quand est-ce que l'éclat de l'une effacera les vains prestiges de l'autre? qu'environnés de lumière, nous ne ferons que des pas assurés dans le chemin du vrai?

Puissent nos essais contribuer à ces heureux effets! augmenter au milieu des hommes la masse des vérités, arracher à l'erreur quelque portion du domaine qu'elle usurpe, allumer un flambeau, au moyen duquel on puisse étendre au loin les connoissances humaines, en faciliter l'acquisition, dissiper des doutes qui arrêtent les meilleurs esprits, contribuer ainsi à la félicité publique qui ne peut être que l'effet de l'ordre & de la vérité, compagnes inséparables!

---

(1) LUCRET. Lib. V.

CHAPITRE II.

Le développement du Langage dépend de ses premiers Elémens.

AFIN de s'élever jusques aux premiers développemens de la parole, de connoître les premiers mots que prononcerent les Hommes, d'appercevoir les causes de leur énergie, les moyens par lesquels ils se sont transmis chez tous les Peuples ou sont devenus la source de tous les autres mots, il faut réduire le Langage à la plus grande simplicité possible; le ramener aux élémens les moins composés, se débarrasser de cette masse énorme de mots qui ont été entés sur ceux-là & qui en furent la suite.

Sur quels objets, en effet, pouvoit porter la parole dans les premiers tems? avant que les Arts fussent inventés, que les Sciences existassent, qu'il y eût un Droit, une Politique, des Gouvernemens; avant que la Société eût fourni le sujet de ces conversations & de ces connoissances qui font l'amusement ou l'occupation des Habitans des Villes; avant que la mémoire eût eu le tems de s'enrichir des pensées & des découvertes de plusieurs générations; avant que la Parole elle-même fût devenue un Art précieux, qu'elle eût été perfectionnée par la Poësie & par l'Eloquence, dirigée par la Logique, réglée par la Métaphysique, embellie par les fruits d'une brillante imagination?

Les mots de la Langue primitive étoient donc nécessairement très-bornés; ils exprimoient uniquement les sensations & les besoins journaliers, les objets les plus familiers, les actions les plus communes. Quelqu'extension qu'on donne au recueil de ces mots, il sera encore si peu étendu, que les monosyllabes ou les sons & intonations dont est susceptible l'instrument vocal, suffiront pour le remplir: telles sont nos Langues les plus riches, lorsqu'on en ôte tous les mots des Arts, tous les mots figurés, tous les mots composés, mots dont l'assemblage forme une masse prodigieuse qui couvre de son ombre le berceau de la parole, & dans laquelle sont noyés les premiers mots, au point de faire regarder leur découverte comme impossible.

En vain, cependant, les siècles se sont entassés & nous ont éloignés de l'origine de la parole; en vain les Langues se sont multipliées; & inondant toute la Terre, semblent avoir mis tous les Peuples, même les plus voisins, hors d'état de s'entendre; en vain les premiers élémens du langage se sont refusés

jusques à présent à toute recherche, & une obscurité éternelle semble nous interdire leur approche; tout cédera à l'Analyse du Langage : ainsi à mesure qu'un Voyageur approche d'une Contrée que couvre un brouillard épais, il apperçoit cette obscurité se dissiper ; il distingue les arbres, les hameaux, les clochers : tous ces objets semblent sortir du sein du cahos.

Rien ne peut se dérober à l'analyse : c'est un flambeau qui conduit infailliblement à la vérité, qui dissipe toute erreur, qui pénétre dans les plus grandes profondeurs, pour qui il n'est point d'abîme : avec son secours, l'homme arrive aux premiers élémens de toute connoissance; dès-lors, il voit se développer sans peine l'édifice immense élevé sur cette base; cet édifice dont il ne pouvoit saisir auparavant la moindre portion qu'avec les plus grandes peines; plus rien dont il n'apperçoive la raison.

Tel, le Législateur sublime des Hébreux, lorsqu'il voulut peindre aux yeux des Mortels le développement du Monde, leur donner une légere idée de la formation des merveilles qu'il offre, en former une tapisserie digne de ceux auxquels il la présentoit, il les réduisit à leurs premiers élémens : d'abord, dit-il, on n'eût apperçu que l'eau : sous ces eaux fécondées par le Tout-Puissant, les autres élémens prennent leur consistance : le feu se dégage, le sec paroît, l'air se développe. De ces élémens, l'un produit les Astres & réchauffe l'Univers : du sein de l'autre, naissent les plantes; paroissent ensuite les animaux auxquels ces plantes doivent servir de nourriture, mélange eux-mêmes de tous les élémens & qui ne subsistent que par le concours de tous ces élémens. L'Homme paroît enfin, l'Homme un Univers en raccourci, supérieur à tous ces Êtres par son intelligence, pour qui seul ils semblent tous avoir été faits, qui domine sur le globe qu'il habite, & qui assujettit à son service tous les Êtres. Comparant ensuite ces six opérations à des travaux humains qui se succéderoient pendant six jours, il en forme un Tableau à la portée des moins intelligens; qui éleve & aggrandit l'imagination; & qui classant la formation des Êtres, satisfait par une progression intéressante, les esprits les moins éclairés.

L'Analyse nous conduira donc à l'origine de la Parole; elle nous fera retrouver ses élémens cachés sous les débris de tant de Langues : elle suppléera à la perte de tant de Monumens; elle présidera à des recherches pour lesquelles on sembloit livré au seul secours de l'imagination, & à l'égard desquelles cependant il faut être sans cesse en garde contre son imagination. L'Analyse s'appuie sur deux bases inébranlables; sur l'Instrument vocal, le même aujourd'hui que dès les premiers instans, & sur la masse des mots employés dans toutes les Langues, pour exprimer les idées communes à tous les Hommes.

Ainsi se rétablit le rapport entre toutes les Langues : & ce rapport est si étendu, il est si sensible & si intéressant, il fait faire de si grands progrès dans l'étude des Langues, il répand un si grand jour sur elles, il réduit à un si petit nombre cette masse prodigieuse de mots qu'elles offrent, qu'on ne peut se refuser à l'idée, que telle fut l'origine du Langage, que rien ne manque pour l'Histoire de la Parole.

Mais recherchons sur quels principes repose cette Analyse, & posons d'abord celui-ci, que *tout mot eut sa raison*, principe fondamental, & que nous allons discuter.

CHAPITRE III.

Tout mot eut sa raison.

LORSQU'APRÈS s'être égaré dans des forêts immenses, on apperçoit enfin un sentier, le courage renaît, & on recommence sa course avec une nouvelle ardeur. Tel est l'effet d'un principe quelconque, relatif à l'origine du Langage.

Si l'on n'a jamais osé envisager les Langues dans leur ensemble, si elles ont toujours paru un cahos étrange ; si les plus beaux Génies n'ont jamais pu en parcourir que quelques portions, si tout le reste a été pour eux des terres inconnues & inabordables ; si, désespérés de recherches aussi fatiguantes qu'inutiles, on en a conclu l'impossibilité de découvrir l'origine du Langage ; c'est parce qu'on procédoit sans principe, qu'on étoit toujours absorbé par des détails qui ne pouvoient conduire à rien de grand & de lumineux. Quant à nous, procédant toujours du simple au composé, ne nous laissons jamais subjuguer par ce qui est obscur ; qu'il ne répande point son voile sur ce qui est clair ; qu'il ne le flétrisse point, mais que ce que nous appercevons clairement, nous prête sa lumiere pour dissiper ce qui est obscur.

Si jamais une proposition a paru vraie, c'est la supposition que les mots sont l'effet du hasard : nous n'appercevons la raison d'aucun ; nous les voyons se former & s'évanouir au gré des Peuples ; chaque siècle amène dans les Langues des différences prodigieuses ; ce qu'une Nation exprime d'une maniere, les autres l'expriment par des mots absolument différens. Comment se persuader qu'un

qu'un même principe a dirigé toutes les Langues, qu'elles sont fondées sur une base commune, que leurs mots sont nécessaires ?

Tels sont les motifs sur lesquels on s'est toujours appuyé pour nier tout rapport des Langues & toute origine commune : mais ces motifs sont-ils fondés ? ou ne sont-ils pas contrebalancés par d'autres infiniment plus forts ?

On n'apperçoit pas la raison des mots existans ! Mais s'ensuit-il de-là qu'ils n'en ayent pas ? A-t-on cherché cette raison ? s'est-on assuré par un examen solide qu'elle n'existe pas ?

Les mots naissent & s'évanouissent au gré des Peuples ! Mais sont-ce tous les mots d'une Langue qui naissent & s'évanouissent tour-à-tour ? Ces mots qu'on regarde comme nouveaux, ne viendroient-ils pas eux mêmes d'un fond toujours existant, toujours nécessaire, que rien ne peut anéantir, dans lequel seroient puisés tous ces mots qu'on croit exister pour la premiere fois, & dans lequel on retrouveroit tous ceux qu'on croit anéantis ?

Chaque siècle amène dans les Langues de très-grandes différences ! Mais ces différences ne consisteroient-elles pas plutôt dans la forme que dans le fond ? Ne paroîtroient-elles pas aussi considérables, parce que nous nous laissons éblouir par leur nombre, que nous n'examinons pas ce qu'elles peuvent avoir de commun, que nous ne perçons pas à travers leur écorce, que nous n'avons jamais réfléchi sur leurs causes ?

Ce qu'une Nation exprime d'une manière, se trouve exprimé par toutes les autres d'une manière absolument différente ! Mais ici ne pourrions-nous pas être dupes de notre inattention, de notre inhabileté dans la comparaison des Langues ? Ne croirions-nous que les Langues sont l'effet du hasard, que parce que nous n'avons jamais examiné de près la source des expressions en usage, chez chaque Peuple, que nous ignorons ce qui décide chaque Peuple dans le choix de ses mots, que nous n'avons aucune idée des points sur lesquels doit porter la comparaison des Langues ?

En effet, le rapport des Langues ne consiste pas simplement dans la ressemblance de leurs mots, dans cette ressemblance qui se reconnoît par les mêmes lettres & par le même sens, & qui a lieu pour la masse des mots de deux Langues semblables : tel qu'on l'apperçoit entre la Langue Latine & ses filles ; entre l'Hébreu & ses dialectes ; entre le Theuton & toutes les Langues qui en sont nées.

C'est un rapport beaucoup plus étendu, plus vague, moins caractérisé, qui exige de tout autres yeux pour être saisi, qui ne peut être que le résultat d'un très-grand nombre de comparaisons, qui ne considere pas les mots un à

un, mais par grandes masses; non les individus, mais les espèces: qui n'envisage pas les Langues comme des imitations l'une de l'autre; mais comme des applications libres & vastes de principes communs: qui les envisage en grand, & qui franchissant tous les siècles, voit d'un coup-d'œil tout ce que doivent avoir produit dans le langage, ces applications libres & constantes, pour tous les Peuples & pour tous les tems.

Si lorsqu'on a attaqué le rapport des Langues, on n'a jamais mis en ligne de compte ces considérations, si l'on ne s'en étoit pas même douté, si elles présentent ce rapport sous un tout autre point de vue; que deviennent ces objections qui paroissent si claires, si redoutables?

Par combien d'autres considérations, celles-là même ne pourroient-elles pas être appuyées? Le penchant invincible qu'on a eu dans tous les tems pour les étymologies, n'étoit-il pas une preuve sensible qu'on ne pouvoit réfléchir sur les Langues, sans y reconnoître une origine commune? Cette facilité qu'on a à apprendre plusieurs Langues, lorsqu'on en sait quelques-unes, & qui provient sur-tout des mots qui leur sont communs, ne démontre-t-elle pas que les Langues changent & différent moins qu'on ne pense? N'en est-il pas de même de cette peine extrême qu'ont les Savans d'inventer un mot nouveau; des qualités que doit avoir ce mot pour justifier son introduction dans le langage; du rapport qu'il doit offrir avec des mots déja connus, ou avec le génie de la Langue dans laquelle on l'admet?

On peut donc alléguer beaucoup plus de raisons en faveur du rapport des Langues, que d'objections contre: il ne faut donc embrasser aucun systême légerement à cet égard, mais peser tranquillement les raisons qu'on peut alléguer des deux côtés.

Chaque mot a eu sa raison; tel est le principe que nous nous proposons d'établir, qui doit nous conduire au développement de toutes les Langues, comme provenues d'une même origine, qui doit dissiper le cahos qu'elles offrent, lorsqu'on ne sait pas en ramener les mots à des classes communes.

Nous ne parlons point ici de cette raison générale qui a produit des mots, parce qu'il en falloit; raison qui est de nulle utilité, parce qu'elle est commune à tous les mots & à tous les systêmes: mais de cette raison particuliere qui détermina le choix de chaque mot, pour exprimer l'idée qu'il offre plutôt que toute autre, & qui est directement opposée au prétendu hasard qu'on suppose avoir produit les mots, tel, que la même idée pouvoit être exprimée indifféremment par des mots opposés, ou par tous les mots possibles.

CHAPITRE IV.

Preuves qui l'établissent.

JAMAIS les Hommes ne flotterent entre tous les possibles, lorsqu'ils furent obligés d'assigner un nom à un objet: jamais ils ne le firent, sans y être conduits par quelque rapport entre le nom choisi & l'objet à nommer: jamais le germe, les principes, les développemens d'un Art aussi essentiel & aussi admirable que la parole, & qu'on peut appeller *la gloire & l'apanage du genre-humain*, ne furent abandonnés à l'arbitraire.

Nous l'avons dit, & nous ne saurions trop le répeter; la parole n'est autre chose qu'une peinture de nos idées; & nos idées, une peinture des objets que nous connoissons: il faut donc qu'il existe un rapport nécessaire entre les mots & les idées qu'ils présentent, comme il en existe un entre les idées & leurs objets. En effet, ce qui peint, ne sauroit être arbitraire; il est toujours déterminé par la nature de l'objet à peindre. Les Hommes furent donc obligés, pour désigner un objet ou une idée, de choisir le son le plus analogue à cet objet, à cette idée; ensorte qu'aussi-tôt qu'il étoit énoncé, chacun pût y reconnoître le modéle commun à tous, qu'on vouloit peindre; qu'on pût saisir à l'instant la valeur de ce signe, qu'on réveillât dans l'ame de tous, l'idée dont on vouloit qu'ils fussent occupés.

Par cette analogie entre les sons, les idées & les objets, l'Homme étoit toujours entendu, le langage se formoit avec rapidité, d'une maniere ferme & hardie, la parole renfermoit la plus grande énergie, les effets en étoient aussi sûrs que prompts, chaque mot avoit sa raison, & cette raison étoit admise de tous, parce qu'on ne pouvoit choisir de mot plus pittoresque, plus expressif, plus lumineux. Ainsi naquit la premiere Langue, sans convention arbitraire, sans être réduit à adopter un mot par désespoir d'en trouver un meilleur; sans peine enfin, comme tout ce que fait la Nature.

Mais dès-lors, cette Langue devenoit immuable; car puisque les mots dont elle étoit composée, étoient ceux qui peignoient le mieux les objets, on n'avoit jamais aucune raison d'en changer, & elle dut devenir la base de toutes les autres, qui n'en purent être que des développemens. Fondés sur la Nature, qu'est-ce qui auroit anéanti ces mots? Et pourquoi leur en eût-on

ſubſtitué d'autres ? La même cauſe qui les avoit fait naître, les reproduiſoit ſans ceſſe : c'étoit un livre toujours ouvert, dans lequel on trouvoit toujours ce qu'on y avoit vu dès la premiere fois.

Si nous ne connoiſſons plus ce Livre, ſi nous ne conſultons plus ce Dictionnaire, c'eſt que nous ne ſommes pas placés dans les mêmes circonſtances : mais il n'exiſte pas moins ; & il n'en préſida pas moins à la naiſſance de la parole. Ce qui nous diſpenſe de remonter juſques à lui, c'eſt que nous le trouvons établi au milieu de nous, qu'il exiſte dans les mots de toutes les Langues, dans toutes les racines de la nôtre, dans tous les mots qui en ſont nés : trouvant ainſi dans la tradition & dans l'uſage, tout ce qu'il nous diroit, & l'y trouvant de la maniere la plus flatteuſe & la plus expéditive, nous nous arrêtons aux fleuves qui en dérivent, ſans nous mettre en peine de leur ſource : mais comme, dès ce moment, nous ne voyons par-tout que l'ouvrage des Hommes, nous nous imaginons qu'eux ſeuls ont créé les Langues ; & puis, nous cherchons comment ils purent les créer : d'un jugement auſſi précipité & auſſi erroné, il n'en pouvoit réſulter que de pareilles erreurs.

Cependant, un ſentiment plus fort s'élevoit contre ces concluſions précipitées ; on appercevoit dans les mots une énergie qu'ils ne pouvoient tenir de la ſeule convention humaine ; on comprenoit qu'elle devoit dépendre d'une cauſe ſupérieure au haſard & au caprice, & ſans la connoiſſance de laquelle on ne pouvoit rendre raiſon des mots, de leur valeur, de leur étymologie : qu'un modéle admirable, quoiqu'inconnu, devoit ſervir de baſe à ces mots, dont la réunion produit des effets ſi utiles, ſi variés, ſi conſolans, & devient le lien flatteur & raviſſant de la Société, la ſource de la Poëſie & de l'Eloquence ; qu'ainſi ſe forment la ſublimité du langage, la force & la vérité de l'élocution, la beauté de la diction.

De-là ces efforts inouis & réitérés pour découvrir l'étymologie des Langues, les rapports de la Langue Françoiſe à la Latine, de la Latine à la Grecque, de la Grecque aux Orientales & à celles du Nord : de-là, les comparaiſons qu'on a faites entre les dialectes d'une même Langue ; les rapports des dialectes Orientaux, des dialectes Theutons, des dialectes Celtes, des dialectes Scythes ou Tartares, &c. Recherches pénibles, qui prouvent autant la patience & le courage de ceux qui s'y ſont livrés, que l'univerſalité de ce principe, *tout mot a ſa raiſon.*

Une ſeule choſe leur manquoit : la lumiere : mais qu'eſt-ce que cette lumiere ? & où ſe trouve-t-elle ? Le croira-t-on ? Ils n'en étoient ſéparés que par le plus petit eſpace. Au lieu de ſe laiſſer entraîner par ce tourbillon de Langues, au

moyen duquel ils rouloient sans cesse d'une Langue à l'autre, sans trouver aucune issue, ni commencement, ni fin, ils n'avoient qu'à les franchir toutes; en reconnoître le germe dans la Nature même, comme dans un miroir fidèle, où l'on retrouve la peinture d'objets déja connus. Alors, on auroit vu qu'elle seule avoit pû nous apprendre à l'imiter dans nos discours; & qu'il seroit absurde de prétendre qu'on peut représenter un modèle en ne prenant pour guide que son caprice, ou le hasard; en se livrant à l'arbitraire, ou en suivant des routes contradictoires & manifestement opposées : que c'étoit faire du langage, un assemblage monstrueux de signes sans signification réelle, sans énergie, sans beauté; un art sans principes & sans régles : que c'étoit anéantir toute poësie, toute éloquence. Qu'on ne s'écrie pas au paradoxe ! le Chapitre suivant ne laissera, à ce que nous espérons, aucune incertitude à ce sujet.

CHAPITRE V.

Les rapports des mots avec la Nature sont la source de l'énergie du Discours, le fondement de la Poësie, de l'Eloquence, de l'Harmonie.

LORSQU'ON veut se livrer aux Arts qui dépendent le plus de l'imagination, à l'Eloquence ou à la Poésie, on répete sans cesse : » imitez les Anciens, nourrissez-vous de leurs ouvrages, sur-tout attachez-vous aux Grecs; » personne ne les a surpassés, jamais on ira au-delà ».

Mais si les Anciens & si les Grecs eux-mêmes n'ont fait que se prêter à des beautés de convention, si leurs ouvrages n'ont aucune base fondamentale, si les mots qu'ils employent n'ont par eux-mêmes aucune énergie, quel peut être le poids de leurs travaux ! Pourquoi nous obliger à étudier leurs Ouvrages? Pourquoi nous astreindre à cette forme conventionnelle ? Que ne nous livrons-nous plutôt à notre imagination ? que ne cherchons-nous de nouvelles routes ? Qui oseroit dire qu'on ne pourroit s'élever au-dessus des ces conventions ? qu'un heureux hasard fit trouver aux Anciens la forme la plus parfaite ? Pourquoi ramper à leur suite, ou n'être que de foibles imitateurs, tandis qu'on pourroit découvrir de nouveaux mondes, inventer de nouveaux genres de poésie ou d'éloquence, multiplier les contrastes, passer ainsi de plaisirs en plaisirs en multipliant sans fin nos jouissances ?

Non, ce n'est point pour imiter des beautés arbitraires, que nos savans

Auteurs étudient les Anciens ; qu'ils marchent sur les traces des plus grands génies de l'Antiquité : ce n'est point, parce que le genre des conventions est épuisé ; y a-t-il une fin à imaginer ? Ce n'est point chez eux non plus manque de génie. C'est parce que la Poésie, l'Eloquence, tout ce qui tient à la Parole, est une imitation de la Nature, & qu'il n'est qu'une maniere de bien imiter. C'est pour cela que les Latins furent les Imitateurs des Grecs, que ceux-ci avoient été ceux des Orientaux, & que nous imitons Grecs & Latins. Ils s'étoient proposé le même but ; ils l'avoient rempli de la maniere la plus agréable, la plus intéressante, la plus noble, la plus hardie ; il nous est donc plus avantageux de connoître ce qu'ils ont fait à cet égard, que de vouloir marcher de nos seules forces : par-là, nous essayons les nôtres, nous les augmentons, nous nous mettons à même de lutter avec nos modèles, peut-être même de les surpasser. Il est, en effet, plus facile d'approcher de la Nature, de l'imiter supérieurement, lorsqu'on peut comparer son travail avec celui de ces Ecrivains illustres dont la gloire est immortelle, que lorsqu'on est réduit à son seul génie.

Malheur à ceux qui se persuadent que ces hommes célébres ont tout puisé dans eux-mêmes, qu'ils ont créé leur art, qu'on ne peut suivre qu'eux ?

D'ailleurs, comment juger les Anciens eux-mêmes, si l'on n'a pas une régle à laquelle on puisse comparer leur travail ? & quelle sera cette régle, si ce n'est la Nature elle-même, ce modèle que tous les hommes ont sous les yeux, qui est livré à l'imitation de tous, auquel ils sont obligés de se conformer ? C'est ce qu'auroient dû observer ceux qui ont traité des régles qu'on doit suivre dans les ouvrages de goût : ils n'auroient pas dit que les premiers suivirent uniquement leur génie, & que les régles n'ont été faites que d'après leurs ouvrages. Tous ceux qui se sont ouvert une route, furent toujours astreints à des régles, sans lesquelles ils n'auroient pû reussir : il est vrai qu'elles n'avoient pas encore été consignées dans des écrits : mais leur génie les démêla. Lorsqu'ensuite on composa des régles d'après leurs ouvrages, on ne fit que rédiger celles-là même qu'ils avoient été forcés de suivre, & sans lesquelles ils n'auroient pû réussir : & jamais, des régles qu'ils se fussent imposées à volonté.

Il en est de même de ce grand cheval de bataille qu'on appelle Usage, & par lequel on a cru expliquer tant de choses. L'usage n'est point un établissement de convention, non plus que les régles du goût ; il n'est autre chose que la pratique des régles, qu'une maniere particuliere de peindre : mais cette pratique, mais cette maniere, sont fondées sur des principes dont on ne sau-

roit s'écarter, & c'est jusques à ces principes qu'il faut s'élever pour juger l'usage & en trouver la cause.

Dira-t-on que s'il faut un modele pour arranger les Tableaux de la Parole, pour en former des piéces d'Eloquence & de Poësie, il n'en est pas de même pour l'invention de ces mots? qu'ils peuvent être & qu'ils sont en effet le fruit de la fantaisie: qu'il est absurde de chercher dans leurs propriétés, la source de l'Eloquence & de la Poësie; & non moins absurde de soutenir qu'on a eu recours à un modèle, toutes les fois qu'il a fallu nommer un objet ou inventer un mot?

Mais on seroit bientôt désavoué par tous ceux qui ont réfléchi sur les causes & sur la nature de l'harmonie en fait de langage: toujours, ils ont dit qu'elle provenoit du choix des mots: tout mot n'est donc pas propre à opérer tout effet: mais pourquoi, si ce n'est parce que tout mot ne peint pas de la même maniere, étant toujours déterminé par l'objet même qu'il doit peindre?

Ainsi, les objets agréables sont peints par des mots agréables: les objets malencontreux, par des mots durs & pénibles: l'Ecrivain, le grand Peintre, ne sont donc jamais embarrassés: ils trouvent toujours les expressions dont ils ont besoin pour former leurs Tableaux, de quelque espéce qu'ils soient: & par le juste mélange des expressions, ils rendent toujours exactement la Nature, composée elle-même d'objets relatifs à toutes ces expressions.

Ce qui démontre sensiblement la vérité de ce que nous disons ici, c'est la propriété qu'ont toutes les Langues, les Langues mêmes les plus sauvages, telles que celles du Groenland & du cœur de l'Amérique méridionale, de réunir la force & l'harmonie; & de servir également pour la Poësie comme pour l'Eloquence: ces avantages ne sont donc pas l'effet de la convention: par quelle espece de convention, ces Hordes Sauvages, vagabondes, privées des douceurs de la vie, se seroient-elles donné une Langue harmonieuse & sublime, exacte & pittoresque? où auroient-elles puisé les connoissances nécessaires pour cela? quelles idées pouvoient-elles avoir de l'éloquence & de l'harmonie avant même que leur Langue fût formée? Ce seroit donc par hasard que toutes les Langues inventées par les hommes, réunissent ces qualités admirables. Ne craignons pas de le dire & de le répeter: ces qualités sont l'effet nécessaire de la formation des Langues: puisées dans la Nature, c'est à elle qu'elles sont redevables de toutes les perfections qu'on y admire: elles prirent la Nature pour guide, & elles participerent aux qualités de leur modèle.

Ceux donc qui marchent sur les traces des grands hommes qui les précéderent, & qui croyent en les imitant, n'imiter que des modèles humains, suivent

réellement un modèle très-supérieur à ceux-là, celui sur lequel ces grands hommes se formerent eux-mêmes, la Nature, ce grand ordre harmonique qui compose l'Univers, qui réunit tous les genres de perfection auxquels l'imitation humaine puisse s'élever, qui est toujours exposé aux yeux & au génie de l'homme, qui triomphe de toutes les révolutions, & que ne peuvent jamais altérer le mauvais goût & l'ignorance. C'est ce modèle, qui seul donna tant de force & de sublimité aux Anciens, par lequel seul ils s'éleverent à ces Ouvrages admirables qui rassemblerent les peuples épars, qui les policerent, qui les enflammerent d'amour pour la gloire & pour les arts, qui en firent des sociétés dignes d'un nom immortel. C'est également ce modèle qui seul peut conduire les hommes à des ouvrages semblables à ceux des Anciens, & même leur donner les moyens de les surpasser, par la comparaison de leurs ouvrages avec ce modéle. Idée consolante pour les hommes, en leur apprenant que le génie n'est pas encore épuisé ; qu'on peut voir renaître des ouvrages dignes de l'immortalité ; qu'ils peuvent se reproduire, puisque le germe n'en est pas péri avec leurs Auteurs ; que la carriere en est encore ouverte à tous les hommes de génie ; qu'ils ont toujours le même modèle sous les yeux, & qu'ils peuvent trouver dans leur Langue des moyens plus ou moins parfaits pour son imitation.

La Nature & le besoin qui conduisirent les hommes à la parole, les conduisirent aussi à parler d'une maniere plutôt que d'une autre : le Langage dont ils furent obligés de se servir, eut nécessairement ses qualités essentielles auxquelles ils ne pouvoient que se conformer, & qui résultoient des élémens de la parole. Examinons ces qualités ; nous en verrons naître les conséquences les plus étendues & les plus heureuses : elles nous conduiront surement à la source des mots primitifs, aux racines du Langage, à ce Dictionnaire primitif qui préside à toutes les Langues, qui en est l'ame.

Et loin de nous écarter du but, en nous astreignant ainsi à rendre raison de tout, ce sera un fil, une boussole, une sonde, qui nous conduiront à la vérité par le chemin le plus court, le plus flatteur, le moins périlleux.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

Qualités de la Parole.

AFIN que la Parole pût produire l'effet auquel elle fut destinée, qu'elle fit passer aux autres les idées de celui qui les énonceroit par ce moyen, il falloit qu'elle fût elle-même une peinture fidelle des idées; ensorte qu'aussi-tôt qu'on entendroit des sons, on reconnût les objets qu'on vouloit désigner par leur moyen, & ce qu'on en disoit.

Il falloit donc que ces sons n'eussent rien d'arbitraire, puisque sans cela il n'y auroit point eu de peinture, point d'imitation.

Mais quel rapport, dira-t-on, peut-il exister entre les sons & les idées? Comment une chose aussi fugitive que le son peut-elle peindre un objet aussi dégagé des sens que l'idée? Et si les sons étoient nécessairement attachés à certaines idées plutôt qu'à d'autres, pourquoi verroit-on les mêmes idées exprimées chez les mêmes Peuples, ou dans les mêmes tems, par des mots absolument differens?

Telles sont les objections qui se présentent naturellement à l'égard de cette question importante: objections qu'on a toujours regardées comme au-dessus de toute réplique; & d'où l'on a toujours conclu que les mots avoient été d'abord un don de Dieu, & ensuite l'effet de la convention humaine.

C'étoit le seul parti qu'on pût prendre, d'après le petit nombre de données auxquelles on étoit réduit à cet égard. On ignoroit la maniere dont se forment les Langues; on ne connoissoit plus les premiers mots que l'homme prononça; on ne les cherchoit pas même, dans l'idée qu'on ne pouvoit aller au-delà de l'Hébreu écrit: on n'avoit nulle idée des causes qui produisent l'énergie des mots; on avoit totalement perdu de vue que les Langues eussent des racines communes: on voyoit ces Langues changer sans cesse; & les idées attachées à un même son, varier avec une inconstance sans égale: comment soupçonner que rien dans la parole n'étoit arbitraire? & quand on l'auroit soupçonné, comment le prouver?

L'Histoire Naturelle de la Parole, le rapprochement des Langues, le Tableau des mots primitifs, le rapport de ces mots avec la Nature, pouvoient seuls dissiper ces ténébres. Qu'on ne se prévienne donc point contre nous: nous

amenons de nouveaux points de comparaisons, nous présentons des objets que jusques-ici on n'avoit pu examiner : seroit-il étonnant qu'il en résultât des vues nouvelles, qu'on y trouvât la solution de ces doutes, qu'elle fût différente de tout ce qu'on a cru jusques à présent ?

Si le Discours n'est en effet qu'une peinture des idées, tandis que celles ci sont des peintures des objets, il faut nécessairement ; 1°. qu'il y ait un rapport étroit entre une idée & les sons qui la représentent : 2°. que cette peinture soit dans la nature même de l'homme, qu'elle soit commune à tous les hommes: 3°. que les différences qu'on observe à cet égard entre les divers Peuples, ne portent que sur la forme & non sur le fond, sur des accessoires & non sur l'essentiel : qu'elles tiennent toutes, leur énergie d'une base commune à tous les Peuples ; ensorte que les hommes liés dans cette peinture, par les élémens dont elle est composée, ne furent jamais les Maîtres de s'y conduire à leur gré, & qu'ils ne purent en disposer que d'une maniere relative à leurs connoissances & toujours subordonnée à ces élémens.

Les Hommes paroîtront ainsi être partis, relativement au Langage, de points absolument différens, & rien ne sera plus aisé que de les ramener à un centre commun ; les Langues paroîtront l'effet du hasard, & elles seront celui des combinaisons les mieux liées, les mieux suivies : leurs phénomènes sembleront inexplicables, & on les verra se classer, s'expliquer sans peine, dériver de principes vrais & lumineux : l'inconstance même pour qui les regarde d'un œil plus exercé, elles seront pour un œil plus attentif, assujetties à des loix impérieuses dont elles n'ont jamais pû s'écarter.

Tel est le Problême que nous nous sommes chargés de résoudre, & auquel tout ce que nous avons dit jusques ici dans ce Volume & dans les précédens, a préparé insensiblement nos Lecteurs, & les a mis à même, non-seulement de nous entendre & de nous juger, mais de nous prévenir sur divers objets, d'entrevoir les conséquences qui vont résulter de nos principes ; & d'être persuadés de leur certitude & des avantages qui en résulteront pour l'étude des Langues & pour le progrès des connoissances humaines.

CHAPITRE VII.

Objets que la Parole avoit à peindre.

TEL le modèle, telle la copie. Nous ne saurions donc juger de celle-ci sans nous être formé une juste idée de celui-là, & des moyens qu'on avoit pour le rendre : autrement, tout ce qu'on en diroit seroit dénué de tout principe, comme on ne l'a que trop éprouvé dans tous les genres, & sur-tout relativement à la matiere dont nous traitons.

Ce que la Parole devoit peindre, ce sont les divers états de cette portion de nous-mêmes, qui ne peut tomber sous les sens, les facultés de notre ame, ce qu'elle éprouve, ce qu'elle désire, ce qu'elle apperçoit ou qu'elle découvre, les impressions qu'elle reçoit du dehors, ou celles qu'elle veut faire éprouver. Cette multitude d'objets de toute espéce, se réduisent à deux classes générales, les *sensations* & les *idées*.

Les premieres renferment toutes les impressions que nous recevons du dehors, & les divers états que notre ame en éprouve. Les secondes renferment ces divers états de notre ame, qui sont l'effet de nos facultés propres, de cette puissance que nous avons d'agir sur nous-mêmes & en nous mêmes, de réfléchir sur tout ce que nous éprouvons, & de manifester au dehors de nous ces diverses situations, afin d'éprouver de la part des autres l'intérêt que nous désirons qu'ils y prennent, ou de leur être utiles à eux-mêmes.

De ces deux sortes de facultés, les premieres constituent notre vie *sensitive*, celle qui nous est commune avec les Animaux, comme nous l'avons dit ci-dessus (pag. 97); les secondes forment notre vie d'*intelligence*. Les moyens par lesquels nous peindrons les effets de l'une & de l'autre, doivent donc être aussi différens entr'eux, que le sont ces deux sortes de vies; & ces moyens doivent se rencontrer également dans la Parole.

Le Langage sera donc composé de deux sortes de modifications; l'une qui fera connoître nos sensations, l'autre qui peindra nos idées : ainsi la Parole renfermera toute l'étendue de nos facultés : nous n'aurons point à gémir de sa défectuosité, ou de son insuffisance.

Mais quelles modifications de la Parole expriment nos sensations; & quelles,

peignent nos idées? Déjà nos Lecteurs impatiens nous préviennent; déjà ils prononcent que les *Sons* ou *Voyelles* peignent les sensations, & que les Intonations ou Consonnes peignent les idées.

Ce principe fondamental de notre travail sur les Langues, auquel on n'avoit pas encore fait attention, qui se présente ici pour la premiere fois, n'étonnera donc personne. On sera frappé de sa vérité & de sa simplicité; on sentira qu'il ne peut que répandre le plus grand jour sur notre marche.

Ce que nous avons à faire, c'est donc de développer la maniere dont les sons ou les voyelles concourent à peindre les sensations, & comment les idées se peignent par les intonations ou consonnes. C'est ce que nous allons exposer dans les Chapitres suivans.

CHAPITRE VIII.

Sons ou Voyelles, Peinture & Langage des Sensations.

RIEN de plus énergique que le Langage des Sensations; c'est notre ame qui se peint elle-même, avec une force & une vérité auxquelles on ne peut se méprendre, & qu'en vain on voudroit déguiser. Qui se trompera à l'expression de la douleur ou de la joie, de l'admiration ou du mépris, de l'accablement ou du rire? Chacune de ces Sensations a un Langage qui lui est propre, qui n'est point celui d'une autre, & qui peint avec tant de justesse, de précision, de vérité, qu'on n'a jamais besoin d'interprète. C'est la Langue du besoin, c'est sur-tout celle des Enfans.

Elle ne fut point l'effet du hasard: en elle rien d'arbitraire; nous la tenons en entier de la Nature; toute notre industrie, toute notre sagacité, toute notre intelligence, se réduisent à la modifier.

Nous l'avons déjà vu (1); les Sons ont toutes les qualités qui leur étoient nécessaires pour peindre les Sensations. Ils sont produits par la simple ouverture de la bouche, c'est-à-dire, avec la plus grande facilité possible. Ils se soutiennent aussi long-tems que le besoin l'exige. Ils sont très-vifs, très-animés, très-bruyans, très-sonores, & c'est à cela même qu'ils doivent le

(1) Ci-dessus, p. 124-125.

nom qu'ils portent : ils ſont par conſéquent très - propres à peindre tout ce qui agite l'ame, les bruits, les mouvemens, les chocs, l'agitation, tout ce qui ſe meut ou qui eſt mû. Les Sons, bruyans, éclatans, impétueux, comme les Senſations, en deviendront ainſi la peinture la plus parfaite: on reconnoîtra dans ceux-là, l'impétuoſité, la fougue, la vivacité, la durée ou la ténacité de celles-ci.

CHAPITRE IX.

Intonations ou Conſonnes, Peinture & Langage des Idées.

Voila déjà une portion de la Parole déterminée par la Nature ; & cette portion eſt très-conſidérable : combien de choſes en effet qui ſont relatives aux Senſations de toute eſpéce que l'Homme éprouve continuellement ! combien de perſonnes même dont la vie entiere n'eſt en quelque ſorte qu'une vie de Senſations !

Tandis que par celle-ci, l'Homme ne connoît que les effets des Êtres corporels, n'eſt que dans le préſent, rampe dans la matiere, ne pourvoit qu'aux beſoins du Corps, & ne voit rien au-delà ; par les idées au contraire, il s'éleve au-deſſus du préſent ; il apperçoit le paſſé & en tient compte ; il pénétre dans l'avenir & s'y prépare ; il ſe connoît & deſcend en lui-même ; il découvre un monde entier qui ne tombe point ſous les ſens, compoſé d'Êtres beaucoup plus parfaits que tout ce qu'il voit ; par elles, il perfectionne ſa ſociété ; il crée les Arts & les Sciences, il diſtingue les vertus & les vices, les droits & les devoirs, le mal & le bien ; il s'aſſure qu'il eſt lui-même trop au-deſſus des objets qu'il voit, pour être à jamais confondu avec eux.

Comme les idées ſont les effets de la réflexion & de la méditation, qu'elles exigent beaucoup de tranquillité & de phlegme, qu'elles doivent dépendre de l'intérieur & non des objets du dehors ; que l'homme devoit être maître de s'en occuper auſſi long-tems qu'il voudroit ; il fallut qu'elles euſſent des caractères abſolument différens de ceux qu'on reconnoît dans les Senſations ; qu'elles fuſſent douces, tranquilles, froides ; qu'elles euſſent le calme de la lumiere, & non l'éclat & le pétillement du feu ; qu'elles dépendiſſent en un mot abſolument de nous.

Les idées ne pouvoient donc être rendues par les Sons ou par les Voyelles ;

puisque celles-ci servoient à peindre les sensations : il falloit donc que l'instrument vocal eût une autre propriété, par laquelle il pût peindre ses idées ; & cette propriété, il l'a encore ; c'est la faculté de produire des Intonations ou des Consonnes.

Les Intonations ou les Consonnes ont*, comme nous l'avons déjà vu, les mêmes qualités que les idées ; elles sont sourdes & tranquilles, avons-nous dit dans l'endroit cité plus haut ; elles sont aussi calmes que les voyelles sont impétueuses : elles ont donc tout ce qu'il falloit pour peindre les idées. Ajoutons qu'elles se rapprochent encore plus des idées, parce qu'il faut plus d'art pour les produire, que pour les Voyelles : que celles-ci sont plus l'effet de la Sensation ; & celles-là, plus l'effet de la réflexion.

Ainsi l'Homme doué de la vie sensitive & de la vie intellectuelle, trouve dans l'Instrument vocal tout ce qui lui est nécessaire pour le langage de l'une & de l'autre, & il le trouve sans être obligé de l'inventer, de le créer, parce que la Nature qui le créa Être sensible & Être pensant, lui donna tout ce qu'il falloit pour exprimer ses Sensations & ses Pensées.

Rien donc de ce qui a rapport à l'Origine du Langage ne peut se dérober à nos recherches, puisque nous en trouvons tous les élémens dans la nature de l'Homme, & que ces élémens embrassent entr'eux toute l'étendue du Langage.

Ne soyons donc étonnés, ni de ce que les Animaux ont comme nous un Langage de Sensations, puisque comme nous ils éprouvent des Sensations ; ni de ce qu'ils sont privés du Langage qui résulte des Consonnes, puisque celles-ci ne sont que l'expression de la vie intellectuelle dont ils sont privés.

La Nature en leur donnant les Intonations, leur eût fait un présent inutile ; en nous en privant au contraire, ou en les abandonnant à notre génie, elle eût laissé son ouvrage imparfait : elle nous eût donné le plus, & nous auroit refusé le moins. Elle auroit dirigé le Langage dans la vie sensitive, & elle l'auroit livré à lui-même dans la vie d'intelligence.

CHAPITRE X.

Effets de la réunion & du mélange de ces deux Langages.

OBJECTEROIT-ON que les sons & les intonations se mêlent continuellement dans la parole ; que nous exprimons par l'un & par l'autre des choses qui sont autant du ressort des Sensations que du ressort des idées ? Cette observation, quoique vraie, ne détruit cependant aucune des remarques que nous venons de faire ; elle se concilie au contraire parfaitement avec elles ; elle démontre même jusques où s'étend la perfection de l'Homme.

Le langage des Sensations est subordonné à celui des idées, comme nos facultés physiques sont subordonnées à nos facultés intellectuelles ; ou plutôt, il se fait en nous un mélange continuel de ces facultés & de ces deux langages, ensorte qu'ils participent mutuellement aux qualités qui leur sont propres à chacun en particulier.

C'est par-là que le langage des Sensations, qui chez les Animaux ne consiste que dans des cris divers, & qui se manifeste également chez nous par des cris, se perfectionne si prodigieusement par le moyen des idées, que nous ne pouvons presque plus le distinguer du langage des idées ; c'est par-là que nous démêlons les diverses Sensations qui nous affectent ; que nous sommes en état de raisonner sur chacune ; que nous leur imposons des noms & à elles & aux organes auxquels nous les devons ; que nous les suivons dans tous leurs effets, dans toutes leurs combinaisons ; que si elles influent sur le langage, le langage à son tour influe essentiellement sur elles : que si elles nous conduisent à des idées nouvelles, nos idées répandent sur elles la plus vive lumiere.

Il se fait ainsi un si grand retour des Sensations aux idées, & des idées aux Sensations, qu'il faut beaucoup de sagacité & d'attention pour démêler ces diverses facultés, pour reconnoître les propriétés qui les caractérisent, pour distinguer les influences de chacune.

Mais on ne peut en conclure que ces facultés ne sont point différentes l'une de l'autre, & que le langage de l'une est le langage de l'autre ; cette conclusion précipitée brouilleroit tout, & nous éloigneroit pour jamais du vrai.

Il faut au contraire nous servir de ce que nous appercevons très-clairement & très-évidemment, pour répandre du jour sur ce qui est moins sensible; il faut donc démêler ce que les sensations & les idées ont de commun, d'avec ce qu'elles ont de propre. Cette attention nous fera découvrir avec autant d'aisance que de certitude, tout ce qui les concerne, & nous mettra en état de suivre les Phénomènes qu'elles offrent ensemble ou séparément; & d'en rendre raison de la maniere la plus intéressante.

CHAPITRE XI.

Valeur de chaque Son ou Voyelle, relativement aux Sensations.

JUsques-ici les mots de chaque Langue ont été entassés pêle-mêle dans les Dictionnaires ou dans la mémoire des Hommes; & le seul ordre qu'on pût y mettre, étoit l'ordre alphabétique; ordre qui paroît lui-même très-arbitraire, ou plutôt une énigme inexplicable: combien de questions embarrassantes, en effet, ne peut-on pas faire à cet égard? Pourquoi si peu de Lettres chez quelques Peuples? pourquoi un si grand nombre chez d'autres? & ceux-ci en sont-ils plus riches en mots? Pourquoi l'arrangement de ces lettres tel qu'il est? Pourquoi les voyelles y sont-elles pêle-mêle avec les consonnes? Comment est-il arrivé que tous les mots se trouvent renfermés dans un si petit nombre de lettres? D'ailleurs, quel désordre ne résulte-t-il pas de cet arrangement? C'est le déchirement d'Absyrte par Médée: tous les membres d'un même corps y sont épars sous toutes les lettres; chaque mot y est isolé; il y paroît sans force & sans vigueur, dépouillé de toute son énergie, de cette énergie qu'il tient de ses Peres, & qu'il partage avec ses Freres. Si l'on ne peut s'empêcher de reconnoître quelquefois de la ressemblance entr'eux, cette lumiere est si ténébreuse qu'on ne peut s'en rendre raison, & qu'on l'attribue elle-même au hasard, à une rencontre fortuite qui doit avoir lieu lorsqu'avec un si petit nombre de lettres, on forme un si grand nombre de combinaisons: & l'on retombe ainsi dans toutes ses incertitudes. On est bien plus dérouté, lorsque l'on veut comparer les Dictionnaires de deux Langues voisines: tout y change, jusques aux Lettres. Le nombre des mots lui-même dans chaque Langue, pourquoi n'est-il pas plus grand ou plus petit?

Ces

Ces embarras, ces ténèbres ne peuvent résister à l'analyse : déjà on voit l'ordre se lever pour les Langues; tous leurs mots, tous leurs Dictionnaires, se diviser en deux grandes classes; d'un côté, les sons & les mots qui en sont dérivés, langage des sensations; de l'autre, les touches ou leurs intonations, & les mots qu'elles forment, langage des idées.

Plus cette division est simple & naturelle, plus ses suites seront vastes & ses conséquences heureuses : tous les mots vont se réunir à l'une ou à l'autre, suivant le rapport plus ou moins prochain qu'ils auront avec elle : la cause de leur énergie ne sera plus un problême inexplicable, puisqu'elle résultera de ce rapport; la recherche des étymologies n'aboutira plus à des racines arbitraires & qu'on ne doit qu'au hasard, semblables à cette terre stérile, qui résulte de l'analyse chymique & qui n'est bonne à rien. On aura la satisfaction de voir par-tout des mots donnés par la Nature, & distribués suivant les besoins de la parole.

Passant alors de divisions en divisions, on voit chaque voyelle s'attribuer un genre particulier de Sensations; tous les sens, désignés par elles, ainsi que tous les phénomènes qui en sont la suite : & chaque ordre d'idées, s'exprimer par des intonations différentes; dès-lors chaque mot va rejoindre ceux avec lesquels il a quelque rapport. Ainsi tous les mots se classent de la maniere la plus simple, la plus satisfaisante & la plus lumineuse; leur étymologie, toujours conforme à la Nature & à l'ordre, ne laisse plus rien à désirer.

Pleins d'espérance à la vue d'avantages aussi précieux qu'assurés, continuons donc notre analyse, & voyons quelles sensations ont été attachées à chaque voyelle; ou, ce qui revient au même, quel genre de sensations chaque son a été propre à représenter. En effet, le choix d'un son pour désigner une sensation, ne put lui-même être arbitraire : il fut fondé sur la Nature même, sur les propriétés de chaque son.

Et qu'on ne dise point que de cette maniere, notre course devient longue & pénible; quoique nous nous mettions dans le cas de rendre raison de tout ce qui s'est fait relativement aux Langues & aux mots, il sera bien plus aisé d'y parvenir, que si nous n'appercevions par-tout que de l'arbitraire. L'arbitraire ne conduit à rien : l'analyse, au contraire, est le fil d'Ariadne, qui fait sortir promptement du labyrinthe, dans lequel on a été conduit pour être utile.

Voici donc ce que l'analyse nous apprendra relativement à la valeur des voyelles : Que le son A marqua toujours la sensation de l'état dans lequel nous nous trouvons, & qui nous est propre, la propriété, la domination.

Que le ſon Hê, ou É, extrêmement ouvert & aſpiré, déſigna la ſenſation de la vie, & tout ce qui contribue à la vie, la terre, par exemple.

Que le ſon E fut conſacré à l'exiſtence, au ſentiment que l'on en a, & à tout ce qui y eſt relatif.

Que le ſon I fut relatif à la main & à tout ce qui concerne le ſens du toucher, & les ſoins, les ſecours qui en ſont l'effet.

Que le ſon O déſigne la ſenſation de la vue, l'œil, & tous ſes effets.

Le ſon U, l'action d'humer, le goût & l'odorat.

Et le ſon OU enfin, l'ouie, l'oreille & tous leurs effets.

Ces rapports, à la vérité, ne ſe ſeront pas toujours conſervés avec la même ſimplicité chez tous les Peuples : ils auront eſſuyé nombre d'altérations pendant cette longue ſuite de générations qui ſe ſont ſuccédées les unes aux autres : les peuples qui n'avoient que quatre ou cinq voyelles, n'auront pu conſerver cette diſtinction avec la même exactitude ; ici, quelques racines ſe ſeront perdues ; là, elles ne paroîtront qu'aſſociées à d'autres lettres : ailleurs, une prononciation aura été remplacée par une autre : d'ailleurs plus les mots ſont communs, & d'un uſage familier, plus vite ils s'altèrent ; ſur-tout lorſqu'ils ſont formés de ſons auſſi fugitifs que les voyelles.

Malgré tous ces inconvéniens, & au milieu de toutes ces ruines & de tant de décombres, notre principe reſte intact & inébranlable, dès que nous pouvons former une chaîne, qui s'étendant des tems primitifs juſques à nous, embraſſe la plus grande partie des Langues connues ; que tous les faits connus ſont parfaitement aſſortis à ces principes, ou peuvent s'y ramener par des conſéquences & des analogies inconteſtables.

A.

Premier des ſons ; ſes différentes acceptions & leurs cauſes.

Le ſon A, le plus haut des ſons, celui qui eſt à la tête de l'octave deſcendante ; & comme cri, effet d'une impreſſion ſubite que nous recevons, devint le ſigne naturel ; 1°. de l'état dont on eſt affecté ou dans lequel on ſe trouve : 2°. de ce qui nous eſt propre : 3°. par conſéquent, de ce qu'on poſſéde : 4°. de ce dont on jouit : 5°. de la domination & de la priorité.

Point de Langue où il n'offre quelqu'une de ces significations, comme verbe, comme préposition ou comme article : & qui n'ait quelque mot dérivé de ce mot primitif dont il tire toute son énergie.

1°. *En François.*

1°. A est un verbe qui dans la Langue Françoise désigne, 1°. l'état dans lequel on se trouve, l'état dont on est affecté, soit au propre, soit au figuré.

Au propre :

Il A *une soif ardente.*

Il A *une grosse fièvre.*

Au figuré : *il* A *du plaisir à vous voir.*

Il A *une grande douleur de vous avoir offensé.*

Ce verbe désigne, 2°. ce qu'on posséde, la propriété, la possession, au propre, &c.

Il A *de grands biens, de grandes dignités, de grandes vertus, de grandes charges.*

II. A est une préposition qui désigne ; 1° la situation.

Il est A *Paris*, A *Versailles.*

2°. La qualité qu'on posséde : *homme* A *systême* : *tête* A *perruque* : *table* A *pied de biche* : *bon* A *manger.*

3°. Le but, en quelque sens que ce soit. *Il s'attache* A *plaire* : *il va* A *la chasse*, A *Rome*, A *l'armée. Il écrit* A *ses parens.*

4°. La propriété, la possession. *Ce livre est* A *mon ami. Il n'appartient qu'*A *un grand homme de faire de grandes choses.*

III. Lorsque les mots prirent des terminaisons différentes pour désigner les personnes & les tems & qu'ils devinrent VERBES, A, reçut lui-même diverses inflexions : ainsi on dit en François pour la premiere personne *j'A* & puis *j'Ai* ; pour la seconde, *tu As* ; pour la premiere du pluriel *nous Avons.*

L'infinitif fut *Avoir*, le participe *Ayant.* Mais si *A* s'étoit changé en *Ai* pour former la premiere personne du présent, il se changea en *O* pour former la troisiéme personne du pluriel : au lieu de dire *ils Ant*, nous disons *ils ont* : tout comme nous disons *ils vont*, au lieu de dire *ils vant* ; tandis que les Italiens ont conservé l'A, disant *hanno* & *vanno.*

Nous avons donc ici dans notre propre Langue, un exemple sensible des changemens qu'éprouvent les mots les plus familiers ; & auxquels cependant on fait très-rarement attention.

IV. Nous avons fait voir dans la Grammaire Universelle & Comparative (1) les sens qu'offre ce verbe, lorsqu'il est associé aux participes passifs ; lorsqu'on dit, par exemple, *il* A *fait*, *il* A *écrit*, &c. que ce n'est qu'une formule elliptique, & qu'elle tire toute son énergie de la valeur du verbe *A*, comme désignant la situation, ou la propriété. Si l'on vouloit développer à un Etranger la valeur de ces mots, *il* A *fait*, on seroit obligé de leur substituer cette phrase ; *il s'est mis dans cet état*, ou *il est parvenu à cet état par lequel on possède une chose faite par soi-même*.

Long-tems, on a cru que ce verbe venoit du verbe Latin *habere*, qui signifie *Avoir* ; & l'on reconnoissoit dans la préposition A, la préposition Latine *Ad*, qui offre en effet les mêmes sens. Mais d'où venoient *Ad* & *habere* ? Là s'arrêtoit l'effort étymologique : on ne voyoit plus rien au-delà qu'hazard & qu'obscurité impénétrable. Voyons si nous serons plus heureux.

2°. *En Latin.*

Les Latins se sont servis, en effet, du verbe HABERE, pour désigner la même chose que nous par le verbe *Avoir* ; & leur AD répond à notre A. Ainsi, au cas que nous tenions ces mots des Latins, ils ne seront qu'une abréviation du verbe *habere*, & de la préposition *ad* : & tous nos raisonnemens sur *A* seront anéantis. Mais est-il prouvé ; 1°. que nous ne tenons ces mots que des Latins ; & 2°. que les Latins eux-mêmes n'ont pas formé les leurs sur l'*A* primitif revêtu de tous les sens que nous lui donnons en François ? Non sans doute ; aucune de ces assertions n'est prouvée. Bien loin de-là ; nous allons démontrer que toute l'énergie des deux mots Latins *ad* & *habere*, dérive de la valeur assignée à la voyelle A : & que si nous avons abrégé *habere* & *ad* en *A*, nous n'avons fait que ramener ces mots à leur simplicité naturelle & primitive.

Disons-le hardiment : lorsque les Latins ont dit, *hab-e*, aye ; *hab-eo*, j'ai ; *hab-ens*, ayant ; *hab-ere* (au lieu de *hab-ein*,) avoir ; ils n'ont fait autre chose que changer *A* ou *HA* en verbe, en l'associant avec le verbe E, qui

---

(1) P. 216. & suiv.

désigne l'état, & qui seul est le verbe par excellence, comme nous l'avons démontré dans la Grammaire Universelle & Comparative. Ainsi, *hab-e* signifiera *sois ayant*, sois dans l'état d'une personne qui A : *hab-e-o* signifiera *je suis dans l'état d'une personne qui* A. *Hab-ere* ou plutôt *hab-ein*, comme dans toutes les Langues & avant que les Latins eussent changé ici *n* en *r*, signifiera *être dans l'état appellé* A.

Si HA est ici accompagné d'un *b*, n'en soyons point surpris, & n'en tirons aucune conséquence fâcheuse contre l'étymologie que nous en donnons : personne n'ignore que les Latins, & avant eux les Eoliens qui parloient à-peu-près la même Langue, inséroient une labiale, *b*, *v*, *f*, entre deux voyelles lorsqu'elles se trouvoient placées de suite dans un même mot : ils ont dit *ovis* au lieu de *oïs*; *lævus* au lieu de *laios* : & ne disoient-ils pas *Ab* au lieu d'A ; toutes les fois que leur préposition *A* se trouvoit devant un mot qui commençoit par une voyelle ?

II. Mais qu'est-ce que cet *A* lui-même, qui devient si souvent *Ab* ? C'est notre mot *A* employé comme préposition, pour marquer le rapport de propriété entre deux objets dont l'un a été envahi par l'autre, ou l'état qu'un objet éprouve de la part d'un autre. Ainsi ils s'expriment comme si, au lieu de dire *Rome fut prise* par *les Goths*, nous disions *Rome fut prise* A *les Goths*.

Amatur A patre, *il est aimé* par *son Pere*.

III. Lorsqu'A marque le but, alors les Latins pour le distinguer d'*A* & d'*hab*, le prononcent AD. Ainsi, ils disent, *scribo* Ad *meum fratrem*, j'écris A mon frere. Ad *eum*, pour lui.

Ajoutons qu'*hab-ere* réunit toutes les significations physiques & morales, propres ou figurées, dont il pouvoit être susceptible.

1°. Avoir, posséder, *habere domum*.

2°. Tenir ; 1°. au sens de garder, de conserver :

Habere tecta sarta, tenir clos & couvert.

Habere secum, tenir secret, ne dire mot.

2°. Au sens d'estimer, de croire :

Habere certum, tenir pour assuré.

Habere pro stercore, tenir pour du fumier, ne tenir compte.

3°. Être dans un certain état :

Habere se bellè, se porter à merveilles, être bien dans ses affaires.

De-là ces mots Latins ; 1°. *habentia*, les biens, les richesses, l'opulence.

2°. *Habitio*, l'état de possession.

3°. *Habitus* & *habitudo*, état, habitude, situation, qualité.

3°. *En Suédois.*

Si nous passons du Midi au Nord de l'Europe, nous retrouverons encore A avec les mêmes significations.

1°. A est en Suédois la premiere & la troisiéme personne du présent : il sert donc pour *j'ai* & *il A*.

Suivant qu'ils le modifient par *Ag* ou par *Haf*, ils en font deux verbes différens, mais toujours avec la signification *d'avoir*.

2°. Hafwa, signifie donc, 1°. Avoir : 2°. ce qu'on a à faire, *devoir* : 3°. le succès d'une chose : 4°. l'état dans lequel on se trouve.

3°. Aga en vieux Suédois, mais adouci en *Aiga* ou *Æga*, se prend davantage au sens propre ; il signifie *avoir*, *posséder*. C'est à ce verbe qu'appartient A comme premiere & troisiéme personnes.

4°. A est l'article *un*, dans plusieurs Provinces de la Suéde, dans la Dalécarlie, la Bothnie Occidentale, la Gothie.

Du verbe *hafwa*, viennent *hăfwor*, facultés, richesses ; & *hæfig*, riche.

5°. Du verbe A, ils en ont fait aussi la préposition Af qui est la même qu'*Ab* des Latins qui fut aussi prononcé & écrit en *Af*, comme on le voit dans les Loix des XII Tables.

6°. Du verbe *Aga*, adouci en *Aiga*, ils en ont fait ces mots : *egen*, propre, qui appartient en propre ; *egn*, propriété, possessions, biens fonds ; *egen-dom*, possession ; *egna*, rendre propre ; 2°. convenir.

4°. *Autres Dialectes Theutons.*

Les Goths eurent les mêmes mots, & avec les mêmes significations.

AF signifie chez eux la même chose que A & Ab des Latins.

Aigan, avoir, posséder ; *AIH*, j'ai ; *AIGands*, ayant ; *Aihum*, nous avons ; *aigun*, ils ont.

AIbin, & *Aihn*, propre : 2°. propriété.

HABan, qui signifie avoir, & qu'ils conjuguent ainsi :

Haba, j'ai; *habais*, tu as; *habaith*, il a; *habam*, nous avons; *habaith*, vous avez; *haband*, ils ont. *Habands*, qui a, ayant; au génitif, *habandis*; & au datif, *habandin*.

2°. Tenir, retenir, saisir: d'où le Franc, *habunga*, détention.

3°. Conserver, garder.

4°. Il s'associe aux futurs, & répond à notre verbe *devoir*. Cela A à être, *pour dire* cela doit être. J'ai A aller, *pour dire* je dois aller: & ne disons-nous pas en François, *j'ai telle chose* A *faire*, *tel devoir* A *remplir*? & n'est-ce pas un vrai futur? & ce que les Latins rendoient par le participe futur en *dus*?

II. Les Mœso-Gothiques ont dit, *Aih*, pour *j'ai*, & *il A*, tandis que les Anglo-Saxons ont prononcé *AH*, dans ces deux occasions.

Aigan a signifié chez eux avoir.

III. Les Anglo-Saxons ont dit, *Agan*, *Aigan*, *Aignian*, posséder; *Agend*, propriétaire; *ehte*, les biens; *habban*, *heibbein* & *hæbban*, avoir; *hæfene*, ayant.

IV. Les Islandois disent *Eyga* & *Hafa*, avoir, posséder.

V. Les Danois, *Eget* & *Haffver*.

VI. Les Anglois ont tous ces mots:

A, un; & *An*, devant les mots qui commencent par une voyelle.

A préposition. *To go* A *hunting*, aller à la chasse.

So much A *week*, tant par semaine.

I *would* A, mot à mot, *j'aurois été Ayant*.

Have, avoir; *he has*, il a; *having*, ayant; *I had*, j'avois.

Hab-nab, mot à mot, *A* & *n'a pas*, avoir & n'avoir pas: *c'est-à-dire*, le hasard; 2°. au hasard. Bailey l'a bien vu dans son Dict. Anglois.

VII. Les Alamanniques, *Eigan*, posséder.

VIII. Les Allemans, *Ab*, préposition qui marque le lieu d'où l'on sort; & répond à *ab* des Latins.

Eigan, propre; *Eigenheit*, propriété. *Eigenthum*, possession. *Eignen*, appartenir.

De-là ces mots, en usage au commencement du XVI^e^. siécle, dans le dialecte de la Souabe & de l'Alsace.

Aigen, propre; *Aigenschaft*, propriété; *Aignet*, qui appartient en propre; *'Aigen*, s'approprier, s'emparer.

Haab, biens, facultés, moyens; *Haben*, avoir, posséder. *Habend*, ayant.

IX. Les FLAMANS : ils ont changé la préposition *A* en *AAN*.

Eigen, propre, qu'on a en propriété.

Eigenaar, propriétaire.

Eigendom, propriété, &c.

HEB-*ben*, avoir.

5°. *En Grec.*

Sera-t-il difficile actuellement de reconnoître chez les Grecs le verbe *avoir*, ou *posséder*? Puisque dans toutes ces Langues du Nord, A est devenu *Ah*, *Aih*, *Aig*, *Eg*, on reconnoîtra sans peine ce verbe dans le Grec Ἔχω, *EKh-o*, qui signifie *Avoir*, être affecté, avoir l'administration, le gouvernement, &c 2°. : appartenir : 3°. tendre, aller à : 4°. se porter bien : 5°. jouir : 6°. Tenir, ou être attaché à.

Il ne restera même aucun doute à cet égard, lorsqu'on saura que ce verbe n'avoit point changé chez une portion des Grecs d'Asie; & que les Pamphyliens avoient été constans à employer *ABein*, pour signifier *avoir*, tandis que les Grecs & les Goths le changeoient en *AIKh* & en *EK*.

Lors donc qu'on voit ce verbe *A* exister aux deux extrémités de la Grèce, en Pamphylie & dans le Latium, & n'être interrompu dans les pays intermédiaires, que par une altération commune à des Langues qui ont conservé le verbe A, on ne peut douter que les Grecs eux-mêmes n'ayent enté leur verbe *Ekhô* sur *Ag*, *Ah* & *A*. Ces rapports font une démonstration complette.

2°. Les Grecs ont employé aussi *A* pour désigner l'article féminin *la*, ou *une* : mot qu'ils adoucirent ensuite en *hê*, à l'exception des Doriens.

3°. Ils en firent la préposition *Apo*, ou *af'* la même que celle des Latins & des Peuples du Nord.

4°. Ils s'en servirent pour former le présent de plusieurs verbes : lorsqu'ils disoient *Timae*, il honore, il respecte, il estime, ils réunissoient trois mots ensemble, *Tim-A-e*, qui signifioient mot à mot, *il est ayant estime*; tout comme nous disons, par un autre arrangement, *il A de l'estime*.

6°. Orientaux.

Çet usage leur fut commun avec les Orientaux.

Les INDIENS disent de même, { *Me pie* A, moi bu Ai. *Toe pie* A, toi bu As. *Whe pie* A, il bu A.

2°. Les EGYPTIENS ont dit également :

AI sabe, Ai moi sagesse, ou je suis sage : *A K sabe*, tu es sage ; tu As sagesse, &c.

3°. Il en est de même des BAS-BRETONS : ils disent,

Me A car, j'aime, *ou* j'AI amour, j'AI cher ; *Te A car*, tu aimes, *ou* tu As amour, tu AS cher, &c.

7°. Prétérit Grec.

Le prétérit Grec se terminoit aussi par A : ainsi ils disent *Tetup-hA*, j'ai frappé : *Tetimêk-A*, j'ai estimé, j'ai honoré.

8°. Basques, Irlandois, &c.

N'omettons pas que les IRLANDOIS ont la préposition *Ag*, avec la même signification qu'en François : qu'elle devient également *Ac*, ou *Ag*, chez les Gallois, quand elle précede des voyelles.

Et que chez les BASQUES, A est, comme en Grec & en Anglois, l'article *le* & *la*.

C'est encore le HÆC des Latins, & *Hé* des Grecs.

HA, HE, étoient des articles chez les anciens Bretons, selon BAXTER ; de-là le Bas-Breton HA, qui signifie *lui*.

9°. Hébreux & Arabes.

Ak ou *Ekh*, signifiant avoir, est commun aux HÉBREUX & aux ARABES. Cez les premiers, אחז, A'HZ, offre toutes les significations du verbe que nous venons de parcourir chez tant de Peuples : il signifie *posséder*, *tenir*, *jouir* ; & *Ahuzé*, possession, domaine, propriété.

Chez les seconds, AKHAD signifie s'approprier, prendre, occuper, faire

esclave, soumettre à sa propriété; signification qui suppose celle de posséder; tout comme nous avons vu que ceux de Souabe disent *Aigen*, s'approprier; d'après *Aga*, posséder.

Dira-t-on que le rapport de ces verbes Orientaux avec notre verbe *Avoir*, est un pur hasard? Mais on ne prouveroit que son inexpérience dans la comparaison des Langues de l'Orient avec celles de l'Occident: elles offrent une multitude de rapports plus frappans même que ceux-ci: en voici quelques-uns tirés de l'Arabe, & qui précédent ou suivent le mot dont il s'agit ici.

Ay, désir; *Lat.* aveo, désirer, & avidus; *Franç.* avide, avidité.

Athel, noblesse, gloire; mot de tous les Dialectes Theutons: en *Flam.* adel, *noblesse.*

Atham, iniquité, corruption; *Celte*, TAM, souillure, fumier: *Lat.* attamino, contamino, *souiller*, &c.

Ather, excellence, choix, élite; 2°. *comme verbe*, choisir, surpasser, honorer: *Hébr.* יתר, *ither*, surpasser, &c. Mots composés de la racine *ter*, qui signifie excellent, d'où *ter*, marque du comparatif en Grec & en Persan: *ter*, terminaison signifiant l'excellence dans *pa-ter*, *ma-ter*, pere excellent, mere excellente, &c. *ter*, trois, qui se met pour un nombre indéfini, & qui a fait *très*, marque du superlatif.

Athoun, fournaise, du *Celte* TAN, *feu*, qui est Chinois, Latin, Anglois, &c.

Akh, égal, semblable; *Hébr.* אח, a'h, *Lat.* æq-ualis, *Franç.* égal; *Celte*, aik & aice.

Ahen, haine; *Chinois*, hen; *Franç.* haine.

Akra, qui vient après; *Lat.* cras, *demain.*

Des rapports aussi multipliés dans un petit nombre de pages, prouvent à quel point toutes ces Langues se ressemblent: & donneront une idée plus avantageuse encore des ressources que fournit à cet égard leur comparaison. On voit même par cette notice, que la plûpart de ces mots sont plus simples chez les Celtes que chez les Arabes; & par-là même, plus près de la Langue primitive. Dira-t on que les Arabes les ont tirés du Latin ou de l'Allemand; tout comme on dit que nous avons tout tiré du Latin? Cette idée ne vaudroit pas la peine d'être réfutée.

On ne pourra donc se refuser à l'idée, que puisque A présente dans toutes ces Langues depuis les Indes jusques à l'Océan les mêmes idées relatives à la propriété, toutes ces Langues tiennent ce mot de la primitive : & que celle-ci en fut redevable à l'imitation même de la Nature.

Comme c'est ici le premier des mots de la Langue primitive & un de ceux dont les rapports étoient le moins soupçonnés, nous avons cru être obligés à le présenter dans le plus grand détail : nous serons plus courts à l'égard des autres voyelles.

Observations particulieres.

Ne finissons point cet article sans une observation essentielle, qui n'aura pas échappé à nos Lecteurs : c'est que la comparaison des Langues fait retrouver des rapports dans des mots où il seroit impossible d'en trouver aucun si l'on étoit privé de son secours. On avoit raison, sans doute, par exemple, de ne voir nul rapport entre *Ekhô* des Grecs, & *Habeo* des Latins : quoiqu'on eût lieu d'être surpris que ces deux Peuples, dont la Langue étoit la même dans les principes, n'eussent pas le même mot pour désigner la propriété, la qualité d'*avoir*. Il n'y avoit qu'une grande habitude qui pût faire voir que *Ah*, pouvoit être devenu *Habeo* chez l'un & *Ekhô* chez l'autre.

Nous osons assurer qu'il en sera de même pour tous les autres mots, dès qu'on aura de bons Recueils des Langues : ce à quoi on ne sauroit travailler avec trop de soin ; car dès-lors, on verroit la chaîne des Langues se former d'une maniere aussi utile qu'admirable : sur-tout par le rapport des opérations de l'esprit humain : c'est ainsi que dans cette famille d'*A*, nous voyons les Souabiens & les Arabes se servir d'*Ak*, pour désigner l'*action de se mettre en possession* d'une chose par force.

C'est ainsi encore qu'une observation d'Olaus Rudbeck, complette cette famille relativement aux Goths ; il nous apprend dans sa célèbre *Atlantique*, que dans la Langue Gothique, *A* signifie *posséder*. C'est un nouveau chaînon à ajouter à tous les précédens.

De l'A privatif.

Les Grecs employent l'A comme une préposition initiale, & alors elle offre un sens directement opposé à celui que nous avons vu qu'ils attachoient à l'A final dans les présents des verbes. Dans ces présents, il signifie *posséder*, *jouir* ; mais dans la place opposée à celle qu'il occupe, ou à la tête des mots, il désigne l'oposé, la privation, précisément comme la préposition A des Latins : ainsi

tandis que *Tim-A-ein* signifie *honorer*, & *Tim-A*, honneur, respect, *A-timia* signifie deshonneur, infamie, & *A-timaein*, être deshonoré, ne mériter aucune estime, aucune considération.

Cette méthode, à laquelle on n'a pas fait assez d'attention & qu'on regarderoit trop comme l'effet du hasard, réunissoit la clarté, la briéveté & l'élégance. Sans multiplier les signes, on en tiroit le plus grand parti; celui d'exprimer par un seul signe les idées directement opposées, en variant simplement sa place : & tel est l'avantage de l'analyse des Langues, qu'elle n'expose pas seulement les phénomènes des Langues, mais qu'elle en fait voir les causes & la beauté, ensorte qu'elle les rend infiniment plus intéressans : la dédaigner, ce seroit prouver uniquement son mauvais goût, ou la légereté avec laquelle on auroit réfléchi sur ces objets.

§. II.

HÉ, ʽHE *ou* KHÉ.

Second des Sons & des Voyelles : sa signification propre, ses altérations, ses dérivés, &c.

La voyelle Hê tient une place distinguée dans le Langage des sensations, & a fourni à toutes les Langues un très-grand nombre de mots. La Famille qui en résulte, a cependant échappé à tous ceux qui se sont occupés des Langues : elle paroîtra donc ici pour la premiere fois : mais afin que nos Lecteurs ne soient point dépaïsés par les formes différentes qu'elle a prises chez chaque peuple, & qui avoient été jusques-ici un obstacle invincible à ce qu'on pût reconnoître leur origine commune, on doit se rappeller & ne jamais perdre de vue ceci : 1°. que cette lettre ח, hé, est le *hêta* des Grecs & le *heth* des Hébreux, ce *heth* qu'on regarde si mal-à-propos comme n'ayant jamais été voyelle : 2°. que c'est une voyelle longue qui s'est rendue par *e*, par *ai*, par *ae* ou *æ*, surtout chez les Latins, qui de *muses* faisoient *musai* ou *musæ* : 3°. que c'est l'aspiration gutturalisée, ensorte qu'elle s'est prononcée ʽ*Hé*, & par adoucissement *Khé* : 4°. que cette aspiration s'adoucit aussi en W & en QW : ajoutons que cette aspiration gutturale étant trop dure pour plusieurs Peuples, elle a disparu dans nombre de Langues qui lui substituerent des sons plus doux. Ob-

servations nécessaires, puisque sans elles il seroit impossible de suivre la comparaison des mots dont cette Famille est composée.

Ce son 'He, désigne la sensation de la Vie, & celles que produisent ses effets; ainsi que tout ce qui contribue à l'entretien & à la conservation de la Vie.

Premiere Signification : LA VIE.

Chez les Orientaux.

En *Hébreu*, חי, mot qu'on peut prononcer Hei, *'hei*, *chei*, *ghei*, *hi*; signifie vie; 2°. un Être vivant, tout ce qui vit, un animal quelconque: 3°. l'Être vivant par excellence, Dieu: 4°. tout ce qui est nécessaire à la vie: 5°. les maisons de campagne, les possessions sans lesquelles on ne pourroit vivre. De-là, ces mots;

חיה, *'heie*, vivre; 2°. donner la vie; 3°. se rétablir.

Comme *nom*, vie; 2°. animal, troupe d'animaux, une horde.

חיות, *'heiuth*, vie. חיים, *'heiim*, âge, tems.

חוות, *'huuth*; & à la Massoréthique, *chavoth*, Bourgs, gros Villages.

En *Arabe*, *'hei*, *'hi*, vivre; 2°. être plein de vie: 3°. être en bonne santé: 4°. vivifier, donner la vie; 5°. être réjoui *par l'abondance*, &c. 6°. subsister par des terres fertiles, par des troupeaux sains, &c. avoir tout ce qu'il faut pour son entretien.

Comme *nom*, *'heih*, vie; 2°. fertilité, abondance.

En Zend, *gueïé*, ame, vie.

En Suédois.

Chez les Suédois, l'aspiration H de ce mot s'est changée en W & en QW; de-là ces mots:

Wæt, *wijkt*, être vivant, animal; 2°. animaux nuisibles, monstres, &c. 3°. tout ce qui existe, une chose quelconque: 4°. un rien, une chose de néant, une *vétille*.

Qwick, vif; 2°. gai, dispos: 3°. tout ce qui vit.

Qwicka, vivifier.

Qwick silfwer, argent vif.

En Latin.

Les Latins changerent également ici *H* en *V*; & ils redoublerent presque toujours ce monosyllabe : de-là ces mots :

Vi-*vi-t*, il vit ; *vi-ve-re*, vivre.
Vi-vus, vivant, qui vit; 2°. frais, naturel.
Vi-visco, prendre vie.
Vi-vidus, qui a de la vie, de la vigueur.
Vi-vax, qui vit long tems, vivre.
Vi-vacitas, vivacité, force, vigueur.
Vita, vie; *vitalis*, vital, qui soutient la force.

1°. *Victus*, vie; 2°. le vivre, la nourriture, l'entretien.
Vi-ctualia, ce qui est nécessaire pour la vie.
Vi-cto & *vi-ctito*, se nourrir, s'entretenir.

3°. *Vis*, ablatif *vi*, force, vigueur; 2°. vertu, propriété, énergie; 3°. violence, effort; 4°. puissance, pouvoir; 5°. abondance, multitude, quantité.

Violo, *violentia*, *violentus*, relatifs à la force, à la violence.
Vigor, vigueur, force; *vigeo*, être en vigueur.

4°. Vet-*erina*, bêtes de somme.
Veterinaria medicina, art vétérinaire, art de guérir les animaux, sur-tout les chevaux.
Vit-ula, genisse; *vitulus*, veau, bouvillon.

En Grec.

Les Grecs, dans quelques mots, supprimerent simplement l'aspiration : & dans d'autres, ils la changerent, à la Suédoise & à la Latine, en *v* devenu *b* : de-là deux ou trois Familles Grecques venues de Hé.

1°. Is, force, vigueur, le *vis* des Latins.
Is-khys, force.
Is-khyô, avoir le pouvoir.
Is-khyros, robuste.
Is-khô, réprimer, contenir.

2°. H changé en V, & V en B.

Bia, force, violence.

Biaios, violent.

Biazomai, faire ses efforts; 2°. faire violence.

3°. Bios, vie; 2°. entretien; 3°. facultés.

Bioô, vivre; *biôtikos*, vital, qui soutient la vie.

Bioteia, genre de vie.

Dialectes du Nord.

Gallois, wif, je suis, j'existe.

Theuton, *vuith*; Islandois, *vætir*; Anglo-Saxon, *vuht*, *vickt*, animaux, créatures.

Anglo-Saxon, *cuis*; Alamannique, *quick*; Islandois, *kvickr*; Anglois & Flamand, *quick*; ancien Allemand, *qweck*; Danois, *qweg*, vif, vivant, animal, tout ce qui vit.

D'où *quick-silver* dans toutes ces Langues, *argent vif*, *mercure*.

Vieux Souabe, *vich* & *viech*, animal, *bétail*, avec plusieurs dérivés. Allemand, vich, bête, *bétail*.

M. Ihre a très-bien vu que *qwick* vient du même mot *wijkt*, auquel nous le rapportons ici.

De-là cette Famille Allemande: Weide, pâturage; 2°. chasse, d'où *weid-mann*, un chasseur, &c.

IIde. Signification: GENRE-HUMAIN; *Homme*, *Femme*.

Hébreu, חוה, 'hevé, 'hué, Eve, la Mere des vivans; 2° la source de la vie.

Arabe, 'heih, sexe féminin; 2°. pudeur.

Allemand, *wei*; Anglois, *wife*; Flamand, *wyf*; Suédois, *wif*; Souabe, *wib*, femme, avec plusieurs dérivés.

Anglois, *wigh*, homme.

'Hei, devenu *cai* en Latin, a fait Caius & Caia, le Maître & la Maîtresse, l'Epoux & l'Epouse, mots conservés dans cette formule que prononçoient les Romains en prenant une femme; *je suis ton* Caius, *& tu es ma* Caia. Formule dont ils avoient perdu eux-mêmes l'origine.

Ce mot *Caia*, Maîtresse, étoit aussi chez les anciens Romains un titre d'honneur porté par les Femmes, & qui répondoit à celui de *Thana*, qui leur étoit donné par les Etrusques, comme elles portent encore dans le même pays celui de *Donna*. Ceci résulte de ce que nous apprend PLINE (Liv. VIII. ch. 48); que CAIA CÆCILIA, ou CAIA CAI-KILIA, femme de Tarquin l'Ancien, s'appelloit en Etrusque THANA-QUILIS.

'*Hei*, devant *Ga*, *Ge*, &c. en Grec, *Ge* en Latin, & se nasalant aussi en *Gen*, a produit dans ces deux Langues des Familles très-nombreuses.

Grec,	Gaô,	naître, exister.
	Geneô,	mettre au monde.
	Genos,	Famille, race, genre; *genesis*, origine, naissance.
	Goneus	parent; *gonos*, fécond; *gonyeis*, fertile.
	GUNA,	*guné*, *gyné*, femme.
Latin,	GEN-*us*,	genre; *gener*, gendre; *genero* & *gigno*, produire.
	GENS,	Nation, Famille.
Celte,	*Gen*,	homme.
Chinois,	*Gin*,	homme.

Dans les Dialectes du Nord, Suédois, Danois, Theutons Islandois, &c. ce mot KONA, *kuen*, *qwin*, &c. signifie femme; 2°. sexe féminin.

Groenlandois, *kona*; Irlandois, *coine*; Esclavon, *s-gena*; Polonois, *zona*, &c. chez tous, femme : de-là ces mots :

Irlandois, *quen-ast*, prendre femme.
Quenouille, symbole du sexe féminin.
Guenon, femelle du singe, *Gouine*, &c.

IIIme. SIGNIFICATION : LA TERRE, *Mere des humains.*

Ancien Grec,	HAIA, AIA, ensuite, *Gaia*, *Ghea*, *Ga*, *Gê*, la Terre.	
Chinois,	*Chi*, la Terre.	
Gallois,	*Gwe*.	
Zend,	*Gueth-enanm*,	le Monde.
Pehlvi,	*Guehan*,	le Monde.
Gallois,	*Gwaed*, richesses, les biens que la terre produit. De-là :	
Celte,	GUETH, homme sans terre, pauvre, gueux. Mot composé de *Gue*, terre; 2°. biens, & de la terminaison négative *th*.	

Latin,

Latin, E-GEO, mot-à-mot, être sans terre, être dans le besoin : *e-genus*, pauvre, dénué de tout. Tout comme *in-ops*, pauvre, vient de *in*, sans, & *ops*, terre.

François, *Gueux* & *gueuser*, mots qui viennent de la même racine GHE.

IV^me^. SIGNIFICATION, *gai*, *dispos*.

Grec, *Gao*, se réjouir.
Latin, *Gavisus*, qui est gai ; *gau-dere*, se réjouir.
Celte, *Gae*.
François, *Gai*, de bonne humeur : l'est-on quand on manque de tout, qu'on n'a ni feu ni lieu ?
Chinois, *Gao*, rire, se réjouir, être de bonne humeur, avoir de la gaieté.

V°. *Autres significations.*

De cette même famille HE, vie, entretien, nourriture, sont dérivées une multitude de Familles Celtes désignant des objets relatifs à l'entretien, telles,

Hei, herbe & foin, } choses dont on vit.
Heiz, orge, }
Hai, arbres, forêts, }
Het, délices, souhait ; lieux délicieux.
Hei, *Wei*, paturage : chasse, &c.
He & *Kai*, habitation, maison, lieu où l'on se nourrit, où l'on *vit*, &c. &c.

Et ces Familles sont également remplies de mots écrits en *kh* & en *que*. Quoiqu'elles soient autant de preuves de ce que nous avançons ici, que HÊ fut le signe de l'entretien, de la vie, nous n'entrerons cependant ici dans aucun détail à leur égard, cet article étant déja si long, & ces objets devant trouver leur place dans le Dictionnaire Comparatif.

Ce que nous disons suffit pour démontrer qu'un mot aussi simple que celui-là, commun aux Hébreux, aux Arabes, aux autres Orientaux, aux Celtes, aux Latins, aux Grecs, aux Suédois, à tous les Dialectes du Theuton, &c. & qui est pour chacune de ces Langues une source abondante de Familles, n'a pu leur venir que de la Langue primitive.

§. III.

E.

Troisiéme son ou voyelle ; ses diverses significations.

Nous avons déja parlé fort au long de ce mot primitif dans la Grammaire Universelle & Comparative ; nous avons fait voir qu'il désigne l'existence, & comment il fut destiné par la Nature même à servir de verbe (1) : nous avons dit qu'il fut emprunté de la respiration, dont il est le signe & le nom (2) ; nous avons parcouru une partie des Langues (3) dans lesquelles il est en usage, & les divers sens dans lesquels il y est employé, toujours relatifs à l'idée d'existence. Nous l'avons vu en usage chez les Indiens, *He* ; les Hébreux, *Het* ; les Persans, *Aist* ; les Grecs, *Esti* ; les Latins, *Est* ; les Basques, *Iz-an* ; dans les Dialectes Celtes, *Es* ; dans les Theutons, *Eis* & *ys* ; en François *est* ; en Italien, *È*, &c auxquels il faut ajouter le verbe Hébreu היה, EIÉ, *être*, source de plusieurs mots.

Nous avons vu encore qu'entre les Familles qu'E forme dans ces Langues, & qui tirent leur énergie de ce mot primitif, on doit distinguer celles-ci ; *Eis*, un ; *Eis*, ou *Ish*, un homme ; *Ei*, la durée, l'éternité ; *Ed*, le lieu où l'on est ; *Es*, la chaleur & la nourriture.

Sans répeter ici tout ce détail, auquel nous renvoyons, ajoutons quelques rapports dont nous ne fîmes pas usage alors, pour ne pas multiplier mal à-propos nos exemples, & qui seront une ample confirmation de tout ce que nous avons dit à ce sujet.

Nous les devrons aux Langues du Nord ; mais comme elles ont apporté quelque changement à cette racine primitive, & que quelques-unes d'elles en ont même fait, au moyen de ces changemens, deux Familles différentes, il faut se rappeller ce que nous avons dit plus d'une fois que *S* se change en *R* : d'où il est arrivé que le verbe *E* s'est terminé indifféremment à la premiere personne en *em* & en *er* ; & qu'on s'est servi de ces diverses terminaisons pour diversifier les tems de ce verbe.

(1) Page 171.
(2) Page 179.
(3) Page 180 & *suiv.*

ANGLO-SAXONS.

Tels ſont quelques-uns des tems du verbe *Être*, chez les Anglo-Saxons, dans divers ſiécles & dans divers dialectes; & dont la connoiſſance eſt d'autant plus utile, qu'on y voit toutes les variétés qu'un même mot peut éprouver, & les cauſes des différences qu'on voit actuellement dans le verbe *E* chez tous les Peuples du Nord, & qui paroiſſent en faire un verbe abſolument différent du nôtre.

Préſent.

Premiere perſonne. 1°. AM, EAM, EOM; préciſément comme les Perſans qui diſent AM, je ſuis; & comme les Grecs qui en firent EI-MI. C'eſt le verbe E joint à *me*, moi, pronom de la premiere Perſonne.

2°. En changeant l'aſpiration en *v*, puis en *b*; BEOM & BEO.

3°. En changeant *ſ* en *r*; AR, je ſuis.

4°. En changeant l'aſpiration en S, SY, SI, à la Latine.

Les mêmes variétés eurent lieu pour les autres Perſonnes.

Seconde Perſonne. Es, *eaſt*, *biſt*, *arth*, *ſi*, &c.

Troiſiéme Perſonne. Ys, *is*, *byth*, &c.

Prétérit & Imparfait.

Ici l'aſpiration ſe changea en V ou W : de-là,

Premiere Perſonne, WÆS, j'étois, je fus, j'avois été.

Seconde Perſonne, *wære*.

Troiſiéme Perſonne, *was*.

Pour les trois Perſonnes du pluriel, *wæron*.

L'INFINITIF fut également wes-*an* & BEON.

MŒSO-GOTHIQUES.

Il en fut de même chez les Mœſo-Gothiques : leur préſent fut au ſingulier comme chez les Grecs, IM, IS, IST : le pluriel changea l'aſpiration en *S* comme les Latins, *ſigum*, *ſiguth*, *ſind*. On voit qu'ils avoient adouci la prononciation d'*e* en *i*, à peu-près comme les Grecs; tandis que les Perſes & les Anglo-Saxons l'avoient forcée en *a*.

L'Infinitif, *wis-an* & *si-gan.*

ISLANDOIS & CIMBRES.

Les Islandois & les Cimbres ou Runiques se servirent, au contraire, de la finale *R* dans tous ces tems. *Em* & *was* y devinrent ER & WAR.

Présent, ER, *ert*, *er*, *erum*, *erud*, *eru*.

Prétérit, &c. WAR, *warst*, *war*, &c.

Infinitif, *ad* WÆRA.

Langue THIOISE *ou Franco-Théotisque.*

Cette Langue est celle de nos Peres, tandis qu'ils habitoient au fond de la Germanie. Le nom de *Thiois* & de *Théotisque*, est une dérivation du mot *Theuton*, nom commun à tous les Germains: celui de *Franc* est le nom propre de la Nation. Leur Langue tint le milieu entre l'Anglo-Saxon & l'Allemand actuel. Voici leur verbe Être.

PRÉSENT, 1re. *Pers.* BIM, bin, bion, biun, pim.

2me. Pers. *bist*, & es. 3me. Pers. *is*, *ist*, *est*.

Plur: en *sin*.

Prétérit, was, wast, was. *Pluriel*, waran, waren, waron, warun.

Subjonctif, SI *ich*, sois-je, c'est-à-dire, *que je sois*.

Infinitif, WES*an* & SI*jn*.

IRLANDOIS.

Les Irlandois ont le même verbe E, mais avec des variétés pareilles. Ils en ont fait, 1°. SAM, *som*, je suis. *B'i*, j'étois. *Bi*, sois. *Sam*, *tsam* ou *taim*, être.

2°. BIM, je suis; BI *tu*, tu es; BI *se*, il est. *Ro* ou *do* B'A *me*, j'étois: infinitif, *bim*, être, exister.

3°. Impersonnel, IS, est.

Dialectes Modernes.

On n'est donc plus étonné de voir que les ANGLOIS conjuguent ainsi le verbe Être. *Présent*, Am, art, is; *plur.* are.

as, wert, *ou* wast, was : *plur.* were.
be, *être. Partic.* being, *étant.*

LAMANS le conjuguent ainsi :

Prés. ben, zyt, is : *plur.* zyn.
Imparf. Was, waert, was ; *plur.* waren.
Infinit. Zyn, & wesen ; *part.* zynde & wesende.

Que les ALLEMANS disent, *Prés.* bin ; bist, ist, ; *plur.* sind, seyd, sind.

Imparf. War, warst, war, waren, &c.
Infinit. Seyn, *être* ; *part. passé*, ge-wesen, *été.*

Que les SUÉDOIS disent au présent, ÆR, je suis, il est.

A l'imparfait, *war*, j'étois.
Infinit. Wara, *être*, 2°. durer, être stable.

Toutes ces variétés sont entées sur celles des Langues les plus anciennes d'Europe & d'Asie : c'est toujours *He* adouci en *be*, *ve*, *se*, suivant l'usage ordinaire de l'aspiration, & *s* changé en *r*, comme M. l'Abbé BERGIER l'a très-bien apperçu dans sa Dissertation sur le verbe *E*, & à laquelle nous renvoyons nos Lecteurs (1) avec d'autant plus de plaisir, qu'ils y trouveront une ample confirmation des rapports dont nous parlons ici.

Langue Latine.

On voit également par-là les causes de tous les changemens que le verbe *E* a éprouvés chez les Latins : pourquoi ayant dit *es*, & *est*, ils ont changé *Hem* en *sum* à la premiere personne ; ce *sum* étant le même que *sam*, *som* du Nord, & *eim* des Grecs, où *m* marque la premiere personne.

Et l'on reconnoît dans l'imparfait *eram*, l'imparfait *was* & *war* des Peuples du Nord.

ESCLAVON.

Ils ont aussi le même verbe, & avec moins de différence encore. Ils disent au présent JE*sam*, *jesi*, *jest*, *jesmo*, *jeste*, *jesu*.

(1) Elémens primitifs des Langues, p. 98 & suiv.

Subjonct. Da ſam ja, *que je ſois.*
Infin. Bitti, être; *bitti bio*, être été *ou* avoir été.

HÉBREUX.

Les Hébreux ne ſe ſervent par ſeulement du verbe *E* pour déſigner le paſſif par *het*, & pour marquer l'accuſatif par *At* ou *Et* à la Maſſorétique; ils ont encore le verbe יש *ISH*, qui prononcé à la Maſſorétique, fait *eſh* ou *ieſh* à l'Eſclavonne, & qui ſignifie être, exiſter, avoir une exiſtence fixe & ſtable. Il eſt auſſi écrit איש, *Ais*, exactement à la Perſanne *AIS*, & à la Grecque *Eis*.

Il n'eſt donc pas étonnant que M. Ihre, voyant les rapports intimes qu'offre le verbe *E* dans les Langues du Nord, dans la Latine & dans la Grecque, en ait conclu (1) que ces Langues venoient d'une même ſource: mais perſonne qui n'en conclue également qu'il en eſt de même de toutes ces Langues d'Aſie & d'Europe que nous venons de parcourir, quoique pluſieurs ſoient infiniment poſtérieures aux anciennes. Aucun doute, même, que les rapports ne fuſſent plus ſenſibles, ſi nous avions des Nomenclatures ou des Dictionnaires qui remontaſſent au tems où ces Langues commencerent à ſe détacher de la maſſe commune.

Dérivés.

Dans ces Langues du Nord *WES*, être, & ſes dérivés *wara* & *ward*, ont la même ſignification que *eſſe*, manger: de-là le *vieux Suéd. wara*, manger; le Goth. d'Ulphilas, *waila*, *wiſan*, & *bi-wiſan*, ſe régaler, ſe bien traiter.

Le Suéd. *ward*, l'Iſland. *verd*, nourriture, réfection.
Le Suéd. *wara*, nourriture, &c.
Ces mots Turcs, *Et*, viande; *et-mek*, le pain; *ieidgek*, tout ce qui ſe mange.
Le Suéd. *wiſt*, nourriture.
L'Anglo-Saxon, *wiſt*, nourriture; *ge-wiſtan*, manger; *bi-viſte*, convois.
L'Iſlandois, *viſt*, feſtin, repas; *jola-viſt*, le repas de Noël.
Le Suéd. *æta*, manger, ſe nourrir: Anglo-Saxon, *etan*; Allemand, *eſſen*, Alamannique, *ezzan*; Anglois, *eat*.

---

(1) Gloſſ. Suio-Goth. T. II. col. 1043.

2°. De-là, au sens d'exister,

Le Suéd. *Wistas*, être, demeurer, séjourner.

Hem-Wist, domicile; *sam-Wist*, cohabitation; *nar-Wist*, présence.

3°. Au sens de feu,

Le Suéd. *æsia*, forge; *All.* esse.

Anglo-Saxon, *ade*, bûcher; Allem. *eiten*, brûler.

4°. Le verbe Suédois, *Warda*, être fait, devenir: Anglo-Saxon, *weorthan*, Allem. *Werden*; Island. *Werda*; Franco-Théotisque, *Werthan*; Mœso-Gothique, *Wairthan*.

5°. L'Hébreu, ישיש, *is-is*, qui subsiste sans fin, vieux, ancien. Le nom d'*Isis*, qu'on rend par l'*Ancienne*, celle qui est de tout tems.

Avec l'article T, *T-ousié*, תושיה, essence, substance, existence; chose, faculté, puissance, sagesse.

Le Grec *Ousia*, essence, ce qui est.

De ces mots prononcés *chose*, communs aux Orientaux & aux Grecs, est venu le mot François CHOSE, qui a les mêmes significations que *ousia*, & *T-ousié*, & qui désigne exactement *ce qui existe*, *ce qui est*, un *être*. C'est de-là même que viendroit également le mot Latin *causa*, qui offre des significations trop différentes du mot *chose*, pour en avoir été l'origine, & qui tout au plus nous auroit donné le mot *cause*. On n'en doutera plus, si l'on jette les yeux sur ce que dit M. l'Abbé BERGIER, dans l'ouvrage cité ci-dessus (1), contre l'habitude qu'on a de dériver tous nos mots de la Langue Latine.

On ne sauroit donc douter que dès les tems primitifs, *E* n'ait désigné l'existence: l'uniformité qu'on remarque à cet égard entre tous les Peuples d'Europe & d'Asie, depuis les Indiens, jusqu'aux Nations les plus occidentales d'Europe, ne permet pas de supposer que toutes ces Langues l'aient emprunté les unes des autres, bien moins encore de la Langue Latine ou de la Grecque, que si mal-à-propos on a regardées comme ayant formé les Dialectes Celtiques & Theutons. Dira-t-on que les Suédois, les Anglois, les Irlandois, &c. ont emprunté des Romains les mots qui leur sont communs avec eux, lorsque ces

(1) Elém. du Lang. Page 236. & suiv.

absurde pour des systêmes dénués de tout fondement ; ce seroit se refuser à toute lumiere, à toute raison. Qu'est-ce que l'Antiquité Grecque ou Romaine, auprès de celle des autres Nations, & sur-tout des Orientales ? & pourquoi serions-nous plus difficiles que les Grecs & les Romains, qui reconnoissoient devoir leur Langue à des Langues plus anciennes ?

§. IV.

I.

Quatriéme voyelle, & ses valeurs.

Cette voyelle se prononça plus souvent longue en *Ei*, que breve en *i* ; mais elle fut toujours également le nom de la MAIN, & par-là même le nom du toucher & de tout ce qui y a rapport, de la protection & des soins : toutes ces idées sont en effet étroitement liées entr'elles.

Nous avons déjà rapporté une partie de cette Famille ci-dessus (1) ; là on a vu que ID signifioit *la main*, en Hébreu, en Chaldéen, en Malthois, en Lapon ; que sous des prononciations différentes, il désignoit la même chose en Ethiopien, en Indien, dans toutes les Langues du Nord, en Grec & en Latin : & que de-là venoient des mots Suédois, Anglo-Saxons, Grecs, &c. signifiant *soins*, *travail* ; les mots François *aide* & *aider*, & d'autres mots signifiant *paresseux*, *sans soin*.

A ces Langues nous pouvons ajouter celles-ci :

1°. L'*Arabe* יד, ID, *Iad*, qui signifie main ; 2°. puissance, force ; 3°. secours, protection, aide, bienfait, 4°. soumission, dépendance. 5°. manche ; 6°. aile d'oiseau ; 7°. extrémité ; 8°. poignée, troupe de gens.

De-là, le verbe *idi*, ou *iadei*, toucher ; 2°. remettre de la main à la main ; 3°. rendre la pareille ; 4°. fortifier ; 5°. aider, rendre service, donner un coup de main.

(1) Pag. 171, 183. & pag. 227.

Mud,

II°. Le Pehlvi, dialecte Persan ; *JEDE-man*, la main.

Nous pouvons encore ajouter ces mots :

Bas-Breton, *iedt*, calcul ; & *iedi*, calculer. Les premiers calculs se firent avec la main.

Irlandois, *Iteir*, artisan, ouvrier.

III°. Bas-Breton, *Iedi*, jetter.

Héb. ידה, *Idé*, lancer, jetter, renverser : 1°. étendre, élever, célébrer. ידע, *Id'o*, avoir soin, remplir son devoir ; 2°. connoître, penser ; d'où la Famille dont nous avons donné le développement dans notre GRAMM. Univ. & Compar. pag. 8.

François, *jet* & jetter.

IV°. De *Id*, l'Hébreu ידד, *idd*, ce qu'on a sous la main, qu'on protége ; qu'on chérit, cher, aimé, précieux : 2°. ami ; 3°. chérir, aimer.

V°. Continuité, assiduité, soins continués ; toujours ; d'où ces mots Suédois, *Idel*, continuel ; & *Idka*, s'exercer.

Il est aisé de voir que cette Famille est immense, & qu'elle se subdiviseroit en un grand nombre de branches, si nous rapportions ici tous les mots qui sont dérivés des mots radicaux qu'elle a formés par son altération dans chaque Langue : mais il nous suffit d'avoir prouvé que le sens primitif & général de cette voyelle, est celui que nous présentons à nos Lecteurs. Ajoutons que nous nous rencontrons en cela avec des Savans célèbres, qui ont assuré que primitivement la lettre I désignoit la main : nous aurons occasion de le dire dans la suite.

§. V.

O.

Cinquieme Voyelle : ses diverses acceptions.

O, cri de l'admiration, devint le nom de la LUMIERE, dont la sensation est si agréable : 2°. de tout ce qui la cause, du Feu, du Soleil, des yeux :

de reconnoître les rapports des différentes Langues à cet égard, il faut se rappeller que les voyelles s'aspirent & se nazalent; ensorte que ce mot sera devenu indifféremment *Ho*, *Fo*, *On*, *Oin*, &c. suivant les Peuples, & suivant ses divers sens.

Premiere signification : SOLEIL.

Chez les anciens Egyptiens, *ON* étoit le nom du Soleil. Le Beau-Pere de Joseph étoit Grand Prêtre, ou Prince d'*ON*, que les Grecs rendirent toujours par *Soleil*, ou par *Héliopolis*, Ville du Soleil; ils sont en cela d'accord avec la version Copte du Pentateuque, qui assure qu'*ON* & *Héliopolis* signifient la même chose.

Dans le dialecte moderne de la Haute Egypte, *Oein* & *Voein*, signifient *lumiere*.

Les Hébreux en firent le mot ʿ*Oin*, עין, que les Massoréthes prononcent *Ain*.

C'est le Chinois YEN, & l'Indien *Ank*; chez tous, *Soleil*.

En Arabe, c'est le mot ʿ*Oin*, tout comme en Hébreu.

De-là, *Onga*, *Ogga*, nom de la Lune chez les anciens Orientaux; & de Minerve, chez les Lacédémoniens, & en Béotie.

Et ces mots Coptes, *ON*, éclairer; 2°. éclairer l'esprit, faire voir.

Oini, éclairer; 2°. lumiere, flambeaux, &c. avec un grand nombre de dérivés. *Om*, le repas du midi, du jour, le diner.

2°. *Lumiere*.

En Chinois, *Ho*, la lumiere.

Hoe, la flamme.

Hu-on, blanc, trasnparent, clair, limpide.

3°. *Feu*.

Polonois, *Ogien*, feu.

Ognisty, de feu, enflammé.

Esclavon, *Ogagn* & *Oghgni*, feu, 2°. fièvre.

IF'o, éclairer, briller.
I ſé, être beau.
FOV-eo, réchauffer, ranimer.
Fo-mes, tout ce qui prend feu.
Fo-cus, foyer.
Fo tus, action d'échauffer, de couver.
Fo cillor, réchauffer.
Bas-Breton. *Fo*, ardeur, chaleur.
Lat. Barb. *Fo-cum*, incendie.
Vieux Franç. *Fu-ec*, *Fouée*, { feu.
Eſpagn. *Fueco*, feu.
Hogar, foyer.
Langued. *Foc* & *ſioc*, feu.

En ſe nazalant, il a fait ces mots :

Suédois, *Fon* & *fun*, feu.
Mœſo-Gothique, Fon.
Iſlandois, Fon & Fiun.
Latin, *Funale*, flambeau, torche.
Allem. Funke, Flam. Vonck, { étincelle.

4°. *Oeil*.

Hébreu, עין, *'Oin*. Arabe, 'Oin. Ethiopien, OPζ, Oin. Chaldéen & Syriaque. { Œil : 2°. vue, aſpect : 3°. guet, ſentinelle, gardien, inſpecteur ; 4°. coup-d'œil, lieu, tout ce qu'on apperçoit à l'inſtant.

Comme *verbe*, voir, conſidérer ; 2°. examiner ; 3°. être en ſentinelle ; 4°. mettre une choſe ſous les yeux, reprocher à quelqu'un ſes fautes.

Mais chez les Occidentaux, au lieu d'être nazalé, O a pris la gutturale, & eſt devenu OC.

Grec Dorien, Okk-os, œil.
Grec, Augê rayon, lumiere, éclat.
Alamannique, Aug, œil.
Runique, Aug.
Theuton, Auga.

Suédois,	Öka, œil : 2°. voir.
Latin,	Oculus, diminutif d'*ocus*.
Italien,	Occhio.
Esclavon,	Okko, & occi, *œil*. Okka, *prunelle*. Okno, *fenêtre*. Okolise, *globe*. Ocit, *connu*.
Dalmatien,	Oko,
Polonois,	Oko, *œil*. Okno, *fenêtre*. Okal, *aux grands yeux*. Okamiec, *être étonné*, *être pétrifié*. Okazuie, *montrer*.
Bohémien,	Woko.
Flamand,	Oog.
Crimée,	Oeghene.
Anglo-Saxon,	Eage.
Anglois,	Eye.
Espagnol,	Ojo.
François,	Oeil.
Grec,	Ops & opê, changeant *p* en *q*, & qui a été la tige d'une nombreuse famille.

5°. *Oeillet*, *Cercle*.

Arabe, ʿ*Oin*, cercle, Oeillet, ou trou en forme d'*O*; 2°. source, fontaine. *Verbe*, percer, faire des œillets : 2°. verser des larmes ; 3°. creuser une source, un puits.

En Hébreu, il offre les mêmes significations, du moins celle de source. Ce nom est resté dans la Langue Malthoise.

Aayn, y signifie une fontaine (1) : ainsi ils ont,

Aayn zeitune, fontaine de l'olive.

Aayn Fylep, fontaine de Philippe ; celle-ci est dans un de leurs Ports : aussi ils l'appellent *Fonte della Marsa*, Fontaine du Port.

Aayn clieb, ou *gelb*, fontaine du Chien.

(1) C'est ainsi que l'orthographie Abella dans la Description de Malte en Italien, imprimée à Malte en 1647. *folio* ; mais Agius de Soldanis l'écrit *Gain*, dans sa Grammaire & ses Vocabulaires Maltois, en Italie, *Rome*, 1750. *in*-12.

de la Mythologie (1), Ouvrage rempli d'érudition, de goût & de grandes vues. De-là ÆNON ſur le Jourdain, AIN-SHEMESH, *Oen-one* en Phrygie, qui ſignifient tous trois, *fontaine du Soleil* : de-là *En-gaddi*, fontaine des chèvres.

Ce qui lui ſert à expliquer *Uranus*, le Ciel, par Fontaine d'Orus, *Our-ain-or*. & de même le nom des bains, *Bal-an-eia*, en Grec, ou Fontaine de Belus, du Soleil.

Dérivés.

De-là ſe ſont formées une multitude de branches particulieres, devenues elles-mêmes des Familles très-étendues, & que nous nous contenterons d'indiquer.

1°. Celle de *Houg*, en Hébreu, & de *foc*, *foug*, *houg*, en Orient, relative aux alimens, à leur cuiſſon, aux gâteaux, &c.

2°. Celle de ON, ſignifiant éclat, honneur, gloire, illuſtration ; d'où *honos*, honneur, &c.

3°. Celle de *Fen*, paroître, qui eſt Perſane & très-riche en Grec ; d'où viennent nos mots *fenêtre*, *fin*, *phénomène*, &c. & dont nous avons déjà parlé dans les Allégories Orientales, au ſujet du phœnix (2).

4°. Celle de *Ven*, chaſſer, aller à la chaſſe, & qui ſignifie mot-à-mot *mirer* ; ajuſter de l'œil, famille Perſane, Latine, &c. & d'où viennent nos mots *veneur*, *venerie*, &c.

5°. La Famille VEN, qui déſigne l'éclat de la beauté ; elle eſt Chinoiſe, Latine, Celte ; & le nom de VÉN-*us* en eſt dérivé.

6°. La Famille du Nord *Ond*, *und*, *wond*, qui déſigne tout ce qui eſt digne d'admiration, & qui auroit été ici la premiere, ſi elle n'étoit pas chargée de finales qui ſemblent la dénaturer.

Wonder, étonnement, ſurpriſe ; 2°. merveille, prodige.
Verbe, admirer, être étonné.
Wonderer, admirateur, admiratrice.
Wonder-ful, admirable, étonnant : *adv.* merveilleuſement.
Wondrous, merveilleux, ſurprenant, étonnant, &c.

---

(1) Nouveau ſyſtême ou analyſe de l'ancienne Mythologie en Anglois, Tom. I. pag. 51, &c. *Londres*, 1773. *in*-4.

(2) Allég. Orient. p. 124.

nébres dont sont enveloppées les Langues anciennes, on ne sait comment remonter à son origine.

7°. La Famille du Nord *Under*, qui signifie un repas de jour; chez les uns le dîner, comme chez les Coptes; chez d'autres, le déjeûner ou le goûter, comme on peut le voir fort au long dans le Glossaire de M. Ihre (1); on y voit que dans le Jutland, *undern* & *yn den* signifient le *dîner*: & que dans le Duché de Juliers *onder* & *ongher* signifie midi: *onderen* & *ongheren*, dîner.

8°. La Famille *Guigner*, ou regarder du coin de l'œil, vient encore de la même racine *ain*, *in*, prononcé *guin* & *guign*.

9°. La Famille Hébraïque & Latine, *en*, voilà, vient très-certainement du même mot AIN, signifiant *voir*.

10°. De-là vient une Famille négative *ov-an*, *ou-ain*, en Latin *vanus*, vain, & qui signifie mot-à-mot ce qu'on ne voit plus, qui s'est évanoui: ce dont les effets ne paroissent pas, ce qui est sans effet: Famille Latine, Grecque, Françoise, &c.

11°. La Famille *Ant*, ou *Antè*, Grecque & Latine, qui signifie devant, & dont nous avons parlé dans notre Grammaire Universelle & Comparative, pag. 307.

§. VI.

U.

Sixieme Voyelle; sa valeur.

U & HU, la sixieme voyelle, peint l'action d'attirer les liquides & les odeurs: de humer & d'*odorer*, si on peut se servir de ce terme, ou de flairer. De-là deux grandes Familles, relatives à ces sensations.

1°. HU & HUM, relative à l'eau, aux liquides, à l'action de les humer. De-là les mots suivans:

(1) Vol. II. col. 995-997. au mot UNDER.

Chinois, Hu, l'eau en général, & Hù, un lac.

Ho, une eau courante, & Hue, une source, un jet d'eau.

Hai, la Mer; yo, lieu à laver; yu, pluie, poisson.

Ho est aussi le nom des fleuves & des rivieres : on dit, *Ho-la Ho*, l'eau ou le fleuve Ho-la. *Ven-fa Ho*, le fleuve ou l'eau vensa.

Ce mot Ho, fleuve, se prononce *Tcho* chez les Tartares : de-là le *Tcho*, nom d'un fleuve de Sibérie, comme on voit dans M. de Guignes. (1)

En Mantcheou, *O-mo* signifie un lac. C'est donc mot-à-mot *O* ou *eau grande*.

Suédois, Å ou O, dans l'origine Eau, dit M. Ihre, & aujourd'hui riviere.

Copte, Ou-*ó*, dissoudre, fondre, dilayer, mettre en eau.

Grec, Hu, bruit que fait celui qui sent, qui flaire.

Huê, eau, pluie.

HUô, & *huakizô*, pleuvoir.

Hudas, *hudos* & *hudor* ou *hydor*, eau.

Hugros, humide.

Hugrê, la Mer.

Hugron, eau, humeur, suc, avec nombre de dérivés; où l'on voit la voyelle soutenue du G, comme on l'a déjà vu pour les mots A, E, O.

Hydre, serpent d'eau.

Hydria, cruche à eau, &c.

Basque, Uv*a*, eau.

Latin, Uv-*or*, humidité; & Uv*esco*, devenu humide; *udus*, humide.

Hum-eo, être humide; hum-*or*, humidité, humeur.

Hu-*ems*, *hyems*, le tems de l'v ou de la pluie, de la neige, des frimats, l'Hyver.

Hum-ecto, humecter.

François, Hum-*ide*, humeur, humidité, humecter, &c.

Hum-*er*.

Et sur la forte, Eau, l'*Ho* des Chinois; l'Au, l'*Av*, *Ab* des Perses, des Turcs, des Mogols, &c. L'*Aw* & *Au* des Celtes, Theutons, Gallois, Irlandois, &c. qui signifient *eau*, riviere, &c.

Ce même mot prononcé sur la foible, est devenu notre vieux mot *eve*, *ive*,

(1) Hist. des Huns, Tom. I. Part. II. pag. LI.

eue, *esve*, signifiant eau & conservé dans plusieurs Provinces.

De-là le mot Anglois, *ew-er*, pot à eau.

Ce mot Ho ou Au, s'est prononcé OUA chez les Peuples du Nord & Theutons qui l'ont accompagné de la terminaison si commune *ter* ou *sse* : cette même terminaison qu'on voit dans *pater*, *mater*, &c. & dont nous avons déjà parlé ci-dessus pag. 248. De-là ces mots :

Anglois,	*wa-ter*, eau ; de même en Flamand.
Allemand,	*wasser*.
Anglo-Saxon,	*wæter*.
Islandois,	udr.
Polonois,	woda.
Esclavon,	*voda*.
Lunebourg,	*wade*.
Suédois,	*wättn*.
ULPHILAS,	wato.

De-là le verbe *Wash*, *Waska*, *waschen*, &c. Anglois, Suédois, Allemand, &c. & en Islandois, *watska*, laver.

Suédois,	*wat*, humide.
Flamand,	*wei*, *weide*, *weiland*, prairies, pays de prairies.
Islandois,	*ud*, onde.
	ude, pluie.

Ces mots Esclavons, *vos*, humecter ; *vodiça*, petite eau ; *vodeni*, aqueux.
Vodeno, liquide ; *vodinna*, humeur.
Vodnitti, détremper, mêler d'eau.

De-là des Familles considérables telles que celle d'AUE ; AUV, signifiant des prairies, des terres arrosées, des savanes ; d'où le mot Theuton *Auw* & *Aue*, prairie ; le Pays d'*Auge* en Normandie.

De-là, 2°. le nom des Pays maritimes, des Pays marécageux & des Isles, tels que la HOL-*lande*, Pays des eaux ou Pays-Bas. Å-land, Isle de la Mer Baltique. Le Suédois Ö, qui signifie Isle, & s'est aussi prononcé *og*. En Frison, OGE ; en Irlandois, *oghe*.

II. *U*, *désignant les idées relatives à l'Odorat.*

Hu est un mot Grec, qui désigne le bruit qu'on fait en respirant une odeur.

C'est

C'est une onomatopée; elle peint exactement ce bruit, même en François.

Hébreu, שוח, SHUSH, sentir, flairer.

Les Grecs ont changé dans les composés *u* en *o*, comme cela arrive presque toujours. De-là cette Famille:

Grec.	*Ozô*, je sens; *ôda*, j'ai senti.
	Ozê & *osmê*, odeur.
	Osphrainomai, sentir, flairer.
Latin,	*Odor*, odeur; *odoratus*, odorat; *odoro*, parfumer.
	Ol-eo, avoir de l'odeur.
	Ol-facto, sentir aisément, pouvoir faire OL.
	Ol-factus, odorat.
	Ol-idus, qui a une odeur forte.

Les *Etrusques* auront écrit ce mot par U; car ils n'avoient point d'O. Ainsi le mot *utur*, ou *uhtur*, qui se trouve sur leurs Tables Eugubines, Tableau VIII. & XI. employé avec le pain & le vin des sacrifices, ou avec les brebis immolées, & que leur habile Interprète PASSERI n'a pu expliquer, doit être le mot *odor*, parfum, encens: il seroit bien singulier que ce mot ne parût jamais sur des monumens relatifs aux Cérémonies sacrées.

Esclavon,	*Vogn*,	odeur; c'est *h* adouci en v, & la voyelle nasalée.
	Vognati,	sentir.
	Vognanje,	odorat.
	Vogniç,	parfum.
Polonois,	*Wonia*,	senteur, odeur agréable.
	Woniam,	flairer.
	Wonianka,	bouquet.
	Wonny,	odorant.

§. VII.

OU.

Septième Voyelle, & sa valeur.

OU est le son même produit sur les oreilles par un bruit quelconque, surtout par le vent. Il est devenu par-là le nom énergique de l'oreille, de l'ouie & de tout ce qui a rapport à ce Sens. De-là les mots suivans:

François,	*Ouie*, action d'entendre, sens de l'ouïe.
	Ouies, ou oreilles des poissons.
	Ouïr, entendre
	Oui, cela est entendu, il est ainsi [illegible]
Vieux François,	*Oir*.
Italien,	*Udire*, ouïr.
	Udito, ouie.
Grec,	*Ous* & *ouas*, au génitif *ôtos*, oreille.
	Ôtion, petite oreille.
	En-ôtizô, entendre.
Chinois,	*Hou*, l'oreille.
	Hu, tout ce qui a rapport à la musique.
Esclavon,	*Uhho*, oreille.
	Uhhasti, qui a de grandes oreilles.
Polonois,	*Ucho*, oreille, ouie; 2°. anneau, ou anse.
	Uszko, petite oreille, petite anse.
	Uszny, qui a rapport à l'oreille.
Vand. de Luneb.	*Woischi*, oreille.
Hébreu,	אזן, *ozn*, *asn*, oreille.
	Verbe, être attentif, entendre.
Arabe,	*Odn*, oreille; 2°. anse; 3°. ailes d'une flèche.
	Verbe; prêter l'oreille; 2°. écouter; 3°. obéir; exaucer; 4°. *odin*, appercevoir, connoître.
	Oddan, frapper l'oreille; 2°. proclamer, crier à haute voix; 3°. faire une anse ou des oreilles.
Chald. אודן,	*Auden*, oreille.
Ethiop. አወ,	*Aou*, cela est ainsi; oui; 2°. ou; 3°. écoute.
አወደ,	*Aoud*, crieur public.
አዘነ,	*Azn*, oreille; 2°. bord d'un habit; 3°. angle.
Latins,	*Audire*, entendre, ouïr. } Ici le *D* ou le *S* changé en *R*.
	Auditor, auditeur.
	Aures, } oreilles.
Vieux Latin,	*Auses*, } oreilles.
Italien,	*Orecchio*.
Espagnol,	*Oreja*.
François,	*Oreille* & quelquefois anse.
Allemand,	*Ohr*, oreille, anse.

Hören, entendre, ouïr; 2°. ouïe.

Anglois, *Ear*, oreille.
Hear, écouter, prêter l'oreille; 2°. apprendre, s'informer.
Hearing, l'ouie, &c.

Goth d'Ulphilas, *Auso*, oreille; *hause*, écoute.
Mœso-Gothique, *Hausjan*, entendre, ouïr.

Suédois, *Ora*, oreille.
Höra, ouïr.

Anglo-Saxon, *Ear*, oreille.
Hyran, entendre.

Islandois, *Eyra*, oreille.

Languedocien, *Auzir*, ouïr.
Auzido, ouie.

Flamand, *Hoor-en*, écouter, entendre.
Gehoor, ouie.
Oor, oreille; 2°. ouie; 3°. anse; 4°. pli.

Ho en Go, & S conservée.

Zend, *Gueôsh* & *Goshte*; } oreille.
Pehlvi, *Gosh*, }

De ce mot *ou*, peignant le bruit, sont venues diverses familles très-remarquables.

Celles des VAGUES & des VENTS, prononcés dans l'origine *ouag*, *ouent*.

Le *vagio* des Latins, crier, pleurer.

L'*Eurus*, nom du vent d'Orient.

Ouar & *Var*, nom de plusieurs fleuves.

§. 8.

Tableau des sons, de leurs valeurs & de leurs altérations.

Il sera donc fort aisé maintenant de réduire en un Tableau très-resserré les valeurs des sept sons, des sept voyelles, ou des sept esprits comme les appelloient les Anciens: & de comparer ces valeurs entr'elles. On verra par-là d'un coup-d'œil, ce qu'elles furent d'abord: comment elles embrasserent toute l'étendue des sensations: quelles opérations elles éprouverent successivement; &

que ces altérations leur furent communes à toutes ; & devinrent dans toutes, l'effet naturel de l'instrument vocal.

Dans ce Tableau, *A* signifiera la propriété & le possesseur : *He*, la vie, la nourriture, la terre nourrice des humains ; *E*, l'existence ; *I*, la main, & le toucher ; *O*, l'œil, la lumiere ou le feu & la vue ; *U*, l'odorat ou le goût, l'action de humer, & tout ce qui se hume, l'eau, les liquides, les parfums ; *Ou*, l'oreille, l'air & l'ouie.

Ainsi les sons deviennent la base d'un vocabulaire très-étendu, qui renferme les premieres connoissances de l'homme, ces connoissances physiques & naturelles qui tiennent à son bien-être & à sa conservation ; & sans lesquelles il ne seroit rien, il ne pourroit acquérir aucune perfection.

On y voit en même tems, de quelle maniere l'homme embrasse sous une même dénomination des objets très-différens en eux-mêmes, mais rapprochés par leurs usages ; ensorte que l'homme dut mettre entr'eux dans la parole, cette union étroite, par laquelle ils se présentent tout-à-la-fois à lui, & par laquelle il les saisit du même coup-d'œil. Ainsi le même radical désigne la sensation, la portion du corps qui est l'organe de cette sensation, & l'objet qui excite cette sensation ; c'est ainsi que la voyelle *O* désigne la sensation de la lumiere, l'œil qui est le siége de cette sensation, la vue qui en est le résultat, le feu, la lumiere ou le soleil qui excitent cette sensation. Ainsi les sons expriment tout-à-la-fois les sens, les élémens, les organes des sens, les impressions & les connoissances qui en résultent. Qu'on ne soit donc pas étonné de trouver dans le Tableau des sons, les Élémens, le feu, l'air, la terre & l'eau : les Sens, le toucher, la vue, le goût, l'odorat & l'ouie ; les Parties du corps qui en sont le siége, l'œil, la main, l'oreille, le nez ou la bouche, &c ; l'Homme lui-même, base de toute connoissance. Ces objets ne formant qu'un tout, liés entr'eux par les rapports les plus étroits & les plus sensibles, se présentant toujours ensemble, devoient nécessairement se peindre tous par des traits communs, qui missent dans la parole les mêmes rapports qu'ils offroient dans la Nature.

Loin donc d'être surpris de cette correspondance merveilleuse qu'on apperçoit dans la valeur des sons, & de cette facilité étonnante qui en résulte pour peindre une multitude d'objets qui semblent aussi disparates, ne voyons en cela qu'un effet nécessaire de notre nature, qui ne nous permet d'envisager les Êtres que dans leurs rapports avec nous ; & qui exige que nous multiplions le moins qu'il se puisse, les Élémens des connoissances, pour n'être pas sans cesse égarés dans le labyrinthe immense qui en résulteroit.

Et puisque cela est dans la Nature & dans la convenance, n'attribuons pas à l'imagination ces rapports de mots dont l'ensemble ne nous surprend que lorsque nous n'avons pas eu le tems de réfléchir: & soyons bien convaincus que des comparaisons de mots qui s'accordent si parfaitement avec la Nature, existent, en effet, dans toutes les Langues, & existerent nécessairement dans la Langue primitive: & que toute Langue dans laquelle on ne les retrouveroit pas, seroit une Langue dénaturée & dont les Peuples auroient éprouvé les révolutions les plus affreuses, puisqu'ils auroient été réduits à une façon de voir, de penser, de parler, si opposée aux instructions de la Nature; mais un tel Peuple & une telle Langue, ne sauroient contrebalancer les rapports dont nous parlons ici.

Ce Dictionnaire des sons ou des voyelles étant si simple, si énergique, si conforme à la Nature, ne doit donc avoir jamais changé: on doit le trouver en tout ou en partie dans toutes les Langues & chez tous les Peuples, & si on le retrouve, en effet, on doit être convaincu que les rapports des Langues, à cet égard, ne sont point l'effet d'une imagination fantastique ou erronée; mais qu'ils sont la vérité même.

Il est vrai que plusieurs des mots qui forment ce Tableau intéressant, ont éprouvé diverses altérations: que ces voyelles d'abord, 1°. toutes aspirées, ont perdu 2°. leurs aspirations dans plusieurs Langues: qu'ainsi nous disons A, E, eau, &c. là où d'autres Peuples prononcent *ha*, *he*, *ho*, ou *wa*, *we*, *wo*, &c. 3°. qu'ailleurs les unes se sont terminées par la nasale, d'où *hand*, la main; *oen*, le Soleil, la lumiere; *hum*, humer, &c. tandis 4°. que d'autres se terminoient par la gutturale *G* ou *K*, d'où *Ak* & *Eik*, avoir; *oc*, œil, oculaire, &c. *ug*, l'oreille & l'ouie; 5°. & d'autres par la linguale *R*; tels que *Ar*, *Er*, existence; *Hir*, la main; *Our*, l'oreille: 6°. que plusieurs ont éprouvé une nouvelle altération par l'adoucissement fait à l'aspiration initiale; ensorte que *hand* est devenu chez quelques Peuples *kand*; oen, *guin* & *guing*; hir, *kir*; He, *Ghe*.

Mais ces altérations ne changent rien aux rapports qu'offre le Tableau général des sons chez tous les Peuples: 1°. elles n'ont pas lieu tout à la fois dans chaque Langue: telle altere une de ces voyelles; telle autre une autre: 2°. ces altérations se réduisent à un très-petit nombre: à celles que nous venons d'indiquer & qui reviennent sans cesse chez tous les Peuples: 3° aucune d'elles n'est arbitraire; elles naissent toutes de l'instrument vocal; elles rentrent toutes dans ces Loix générales que nous avons posées un peu plus haut, & qui sont

le résultat de la comparaison de toutes les Langues & des propriétés de l'instrument vocal : 4°. toutes peuvent se calculer & se prévoir.

Ainsi, ces altérations elles-mêmes, loin de se tourner en preuve contre nous, deviennent par leurs propriétés, par leur petit nombre, par leur uniformité, une pleine confirmation de nos vues & la clef de la comparaison des Langues.

Ajoutons que ces rapprochemens se servent d'appui mutuel; on ne peut se refuser à l'idée du rapport des Langues, puisqu'en nous astreignant à suivre dans toutes les Langues sept racines primitives qui ne sont point de notre choix, elles s'accordent cependant parfaitement avec nos principes sur ce rapport: qu'elles offrent par-tout les mêmes significations; & qu'elles éprouvent par-tout des altérations analogues, des altérations calculées & prévues. Le hasard ne peut avoir produit des rapports si soutenus : & ce seroit un singulier hasard, nous l'avons déjà dit, que celui qui produiroit tous les effets de la vérité & de l'intelligence la plus sage.

Il ne restera pas même la foible ressource de dire qu'une de nos Langues connues, a fourni ces mots aux autres: si le Latin, par exemple, paroît avoir formé les Langues du Midi de l'Europe, aura-t-il formé les Langues du Nord de l'Europe, le Gallois, le Suédois, le Cimbre, &c. qui ont tant de rapport avec cette Langue, & parlées cependant par des Peuples si ennemis du nom Romain? Aura-t-il formé les Langues Scythiques, sur-tout le *Zend* & le *Persan* dans le cœur de l'Asie, & dans lesquelles on voit tant de mots communs avec la Langue Latine?

Il est vrai que cette division des mots relatifs aux sensations, en sept voyelles, n'est pas toujours facile à distinguer, parce que plusieurs Nations qui s'étoient réduites à cinq voyelles, ont souvent brouillé les valeurs de quelques-unes: ainsi les mots appartenant à *Hé* ont été écrits comme s'ils venoient d'*E* ou d'*I*: & les mots nés d'*U* & d'*OU* ont souvent été écrits comme s'ils appartenoient au mot *O*. Mais l'imperfection de quelques Langues, ne doit porter aucun préjudice à l'ordre qui résulte de toutes, comparées avec la Nature. Cet ordre doit être, au contraire, un flambeau qui dissipe toutes les incertitudes & qui anéantisse les funestes effets du désordre, tristes fruits de l'ignorance & de la barbarie.

Ce n'est d'ailleurs que par l'ordre le plus rigoureux qu'on pourra classer les mots de toutes les Langues & en faciliter l'étude: plus on sera systématique à cet égard, & plus on parviendra aisément à ce but: ainsi, plus on trouvera que nous tenons à notre systême, & plus nous nous criorons assurés du succès: mais pour cet effet, il faut embrasser toujours le systême le plus étendu, celui

qui donne le plus de facilité pour développer le mieux tout ce quon a à dire, pour le présenter dans le plus bel ordre & le moins embarrassant.

Ajoutons, que ceux-là même qui ont réduit les voyelles à cinq, & qui ont été ainsi obligés de les employer souvent à deux usages différens, ont eu grand soin de distinguer ces usages par les accessoires dont ils les ont accompagnés; ensorte qu'on voit clairement qu'ils en sentoient très-bien la différence, & que s'ils ne l'exprimerent pas par des voyelles ou des sons différens, c'est qu'ils ne le pouvoient pas, n'ayant pas su ou n'ayant pas voulu reconnoître sept sons dans l'instrument vocal.

Mais cette différence elle-même entre le nombre des voyelles, cinq chez la plûpart des Peuples, & sept chez d'autres, n'est-elle pas un préjugé contre tout ce que nous avons dit jusques-ici? Se peut-il, si la division en sept est prise dans la Nature même, que cette Nature n'ait pas parlé à tous les Peuples de la même maniere? & si elle existoit dans la Langue Primitive, qu'elle ne se soit pas conservée chez tous?

Ces difficultés s'évanouissent dès qu'on les envisage de près. Lorsqu'on réduisit les voyelles à cinq, on calcula d'après les cinq doigts, & d'après les cinq sens, tout comme plusieurs Peuples n'eurent que cinq chiffres par la même raison: cette division étoit plus que suffisante pour des Nations grossieres, qui ne cultivoient que les arts les plus nécessaires & dont l'oreille n'étoit pas assez fine pour sentir qu'elle pouvoit augmenter ses jouissances.

Il falloit beaucoup de finesse, en effet, pour saisir la division en sept voyelles, parce que les deux autres ne consistent que dans des nuances très-légeres; qui échappent sans peine. C'est ainsi que l'octave musicale dans laquelle on compte sept notes, ne renferme, en effet, que cinq tons pleins, & que les deux autres ne sont que des demi-tons: ce qui donne douze demi-tons pour l'octave entiere.

Nous avons donc ici un nouveau rapport entre l'octave vocale & l'octave musicale; mais nous laissons à de plus habiles à examiner si la vocale ne pourroit pas se subdiviser également en douze sons; & si on n'en trouveroit pas des exemples dans quelques Langues: si quelques-uns de nos sons qu'on prend pour diphtongues, quoiqu'ils n'en soient pas, ne sont pas l'effet de cette propriété de l'octave de se diviser en douze. On dissiperoit peut-être par ce moyen quelques difficultés relatives aux diphtongues, & on répandroit un plus grand jour sur cette matiere intéressante.

CHAPITRE XII.

Des Intonations ou Consonnes, Langue des idées.

§. I.

Les sons & les intonations ont eu nécessairement des fonctions & des valeurs différentes.

S'Il est démontré que les sons ou voyelles furent & durent être constamment le Langage des sensations, on n'aura plus de peine à se convaincre que les intonations ou les consonnes sont le Langage des idées. En effet, les idées, dont la nature est absolument différente des sensations, ne pouvoient s'exprimer de la même maniére. Plus le Langage est une peinture, une imitation, plus on dut mettre de la différence entre les Signes qui servoient à représenter l'une & l'autre de ces parties du discours. Il étoit de toute impossibilité qu'un même genre de mots représentât deux classes d'objets aussi différents; c'est comme si l'on exigeoit que les enfans parlassent en hommes faits, que les sens fussent l'intelligence, que les effets fussent la cause.

Si l'on se conduisoit ainsi dans le cours ordinaire de la vie, que de désordres en résulteroient! Tout seroit brouillé, confondu, dans un cahos affreux: mais tel doit être l'effet de tout objet qu'on n'apperçoit que de loin; on n'en saisit que les grandes masses; les différences particulieres échappent, les nuances s'éteignent, tout paroît porter la même teinte.

Telle a été cependant la maniere dont on a consideré jusques à présent l'objet que nous nous proposons de développer dans ce Chapitre. A l'exception de deux ou trois personnes, dont les efforts n'ont abouti qu'à les faire traiter de gens à systêmes, jamais on ne chercha à connoître la différence essentielle qui regne entre les sons & les intonations: on ne jettoit sur ces objets que des regards incertains: on ne les voyoit qu'à une distance qui empêchoit de s'en former de justes idées, d'en démêler les caracteres distinctifs: on supposoit que cet examen étoit inutile à cause de sa grande simplicité, comme si l'on devoit toujours dédaigner ce qui est simple. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est qu'on s'imaginoit qu'on voyoit ces objets de très-près, qu'on les connoissoit

ſoit très-bien ; qu'ils ne renfermoient rien de plus que ce qu'on y voyoit ; qu'on ne pouvoit ſe tromper ſur les conſéquences qu'on en tiroit, & ces conſéquences cependant étoient abſurdes & funeſtes, comme doit être le réſultat de toute matiere qu'on examine à la légère, & ſans les Principes qui en doivent faire la baſe.

On s'imaginoit, par exemple, que, relativement aux effets du Langage, il n'y a nulle différence entre les conſonnes & les voyelles, les ſons & les intonations ; que les uns & les autres ont pû être également employés à déſigner les mêmes idées ; que le haſard ſeul a fait aſſigner à l'expreſſion d'une idée, une voyelle plutôt qu'une conſonne, ou une conſonne plutôt qu'une voyelle ; qu'auquel des deux qu'on eût recours, l'effet auroit toujours été le même.

On ſuppoſoit encore que les voyelles ne ſervoient abſolument qu'à modifier les conſonnes ; ou, ſi l'on aime mieux, que les conſonnes avoient été inventées pour modifier les voyelles, pour *ſonner* avec elles, (*cum-ſonare* :) & cela dans la vue uniquement de multiplier le nombre des mots ; vues raccourcies & étranges, qui étouffoient à cet égard tout eſprit de recherches. Recherche-t-on ce qu'on ne croit pas exiſter, ou dont on n'a aucune preuve ?

Diſons, cependant, qu'on étoit autoriſé en cela, par le mélange perpétuel des conſonnes & des voyelles qui ſe réuniſſent également pour former des ſyllabes & des mots ; tantôt ce ſont les voyelles qui ſe modifient par toutes les conſonnes poſſibles miſes à leur ſuite ; tantôt ce ſont les conſonnes modifiées par les voyelles qui marchent à leur tour à la ſuite des conſonnes.

Et ſi dans notre Langue, il exiſte quelques mots compoſés de voyelles ſeulement, tels qu'*a*, *à*, *y*, *eau*, *oui*, *où*, &c. ils parurent toujours formés de mots Latins, par la ſuppreſſion des conſonnes qu'offroient primitivement ces mots : ainſi *a* paroiſſoit une altération d'*habet* ; à, de *ad* ; y, de *hìc* ; eau, d'*aqua* ; ouie, d'*auditus* ; ou, de *aut* ; où, d'*ubi*, &c.

Mais il eſt très-aiſé de démêler ce cahos, en diſtinguant ce que les voyelles & les conſonnes ont de propre, de ce qu'elles ont de commun. En effet, les voyelles n'étoient pas ſi fort bornées aux ſenſations, & les conſonnes ſi fort bornées aux idées, que les unes & les autres ne concouruſſent jamais enſemble pour déſigner également ſenſations ou idées. Ceci devoit arriver d'autant plus aiſément, que les ſenſations & les idées ſe mêlent continuellement elles-mêmes dans l'entendement humain, par leurs effets ; enſorte qu'elles ont dû également ſe mêler ſans ceſſe dans la peinture vocale de ces effets ; mais à cette cauſe générale, s'en ajoutent nombre de particulieres.

§. 2.

Secours mutuels qu'elles se prêtent.

Les voyelles sont en très petit nombre, & cependant chacune d'elles exprime, comme nous l'avons vû, un grand nombre d'objets ; il fallut donc nécessairement distinguer ces divers objets, par le secours des consonnes ajoutées à la suite de ces voyelles. Ainsi pour désigner les diverses modifications de la voyelle E qui signifie l'existence, on forma ces mots Latins & François, *est*, il est ; *esse*, être ; *ens*, ce qui est ; *essentia*, essence ; *essentialis*, essentiel ; *existo*, exister ; *existentia*, existence ; *præ-es*, celui qui est à la tête ; *com-es*, celui qui est avec ou qui va de compagnie, &c.

De même, pour désigner les diverses modifications de la voyelle O signifiant la vue & tout ce qui y a rapport, on fit *ho* & *fo*, le feu ; *focus*, le foyer ; *or*, le soleil, la lumiere & le jour ; *hor-izon*, tout l'espace du Ciel & de la Terre qu'embrasse le coup-d'œil ; *oc*, l'œil ; *oculaire*, ce qu'on voit de ses yeux ; *oculiste*, celui qui a soin des yeux & qui en guérit les maladies.

Mais quelque variété qu'éprouvent ces mots, on voit qu'ils tirent toute leur énergie de la voyelle premiere qui les forma, & qu'ils ne font que modifier, sans en dénaturer la valeur.

Il en fut de même des consonnes. Chacune d'elles a une valeur particuliere, de même que chaque voyelle, comme nous le ferons voir dans ce Chapitre ; mais cette valeur recevoit également diverses acceptions, qu'on ne pouvoit exprimer qu'en modifiant cette consonne par diverses voyelles & par d'autres consonnes : c'est ainsi que, d'après une des valeurs de la consonne *B*, relative à tout ce qui plaît, sont venus ces mots ; *bonus*, bon ; *bonitas*, bonté ; *benè*, bien ; *benignus*, benin ; *beneficentia*, bienfaisance ; *beo*, rendre heureux ; *be-atus*, qui est bien, qui est heureux, bienheureux ; *beatitudo*, béatitude ; & ces mots, *bon-bon*, *béatilles* ; *bellus*, beau ; *bella*, belle ; *bellaria*, des friandises, des bonbons ; *bellè*, de bonne grace ; *bellezza*, beauté ; *Bel*, Belus, nom du Soleil le plus beau des astres, &c. & cependant malgré toutes ces variétés, on reconnoit toujours la tige commune de tous ces mots, & la valeur propre dont ils tirent leur énergie.

§. 3.

De la Voyelle sourde qui accompagne les Consonnes.

Ajoutons une observation essentielle. Chaque consonne est accompagnée nécessairement d'une voyelle sourde, effet de l'impulsion qui produit cette consonne; mais cette voyelle accidentelle ne doit entrer pour rien dans tout ce que nous avons dit à l'égard des voyelles, puisqu'elle n'a aucune valeur par elle-même, & qu'elle marche également à la suite de toutes les consonnes. Lui en attribuer une, la mettre dans la même classe que les voyelles qui marchent seules, la faire entrer pour quelque chose dans l'énergie des mots, c'est confondre l'ombre avec le corps; c'est brouiller tout; c'est s'ôter tout moyen d'analyser la parole.

Ce que nous disons ici est si vrai, qu'il n'est rien de plus commun que de supprimer, & dans le discours & dans l'écriture, ces voyelles sourdes & secondaires; de-là, tant de mots où les consonnes se suivent immédiatement, quoique la prononciation comporte entr'elles cette voyelle sourde, & qu'elle soit énoncée dans d'autres Langues: de-là encore l'usage de tant de Nations qui suppriment dans l'écriture toute voyelle qui n'ajoute au Tableau aucune idée différente de celle qu'offrent les consonnes qui le composent.

Ainsi, comme on a recours dans la parole à l'ellipse pour ôter tout mot qui n'ajouteroit rien à la force d'une phrase, de même on a recours chez ces Nations, relativement à l'écriture, à une ellipse naturelle, & qui consiste dans la suppression de toute voyelle ou de tout caractère qui n'ajoute rien à l'énergie du mot.

Ce n'est donc que par une fausse conséquence, que nous regardons dans l'Occident toutes les voyelles comme essentielles à l'écriture; c'est établir en principe, ce qui n'est qu'un usage particulier, & plus agréable qu'utile.

On n'en doit cependant pas conclure que ces voyelles mêmes ne sont d'aucune utilité; mais seulement ne pas les mettre au niveau des voyelles primitives & capitales. Telle est sur-tout l'utilité des voyelles secondaires, & qui empêche de les supprimer; c'est que par leur moyen on donne à chaque syllabe un ton qui lui est propre, & qui n'étant le ton ni de la syllabe qui précede ni de celle qui suit, répand dans le discours une variété qui flatte l'oreille, qui soutient l'attention, qui cadence les phrases, qui leur donne plus d'agrément & d'harmonie: car il en est du discours comme de l'harmonie musicale. Le

Musicien qui met de l'ame, de l'agrément, de l'esprit dans la Musique qu'il exécute, est fort au-dessus de celui qui ne sait l'exécuter que simplement & sèchement : tous les deux font entendre le même air, à la vérité ; mais chez l'un il est sans graces, sans aménité, sans intérêt : chez l'autre tout est brillant, agréable & flatteur ; c'est la vérité unie aux graces. De même ici, les consonnes peignent la chose ; la voyelle qui les accompagne leur donne la grace nécessaire pour plaire : la consonne dit la chose, la voyelle fait qu'elle est dite de la maniere la plus agréable.

Mais il est tems de passer à la valeur des consonnes.

§. 4.

Valeur des Consonnes.

Si l'on admet les principes que nous venons de parcourir, on ne conviendra peut-être pas de même du rapport que les consonnes peuvent avoir avec les idées, & avec une classe d'idées plutôt qu'avec toute autre ; & l'on n'en doit pas être surpris, vû le peu de connoissances acquises à cet égard, & qu'il semble que tout doit être connu sur un objet aussi familier. Cependant, si les consonnes furent destinées à peindre les idées, ce qui devient indubitable dès que nous avons vû que les voyelles & les sons étoient entierement consacrés aux sensations, il faut de toute nécessité que chaque consonne ait eu un district qui lui fût propre, & auquel on ne pût se tromper ; autrement, on auroit erré dans le vague qu'elles eussent offert, & il en seroit résulté un art de la parole qui n'en auroit pas été un, étant sans principes, sans vues, sans ensemble, un composé inexplicable de parties incohérentes & dénuées de toute harmonie. Mais puisque cela n'est pas, puisque les mots que forment les consonnes dans chaque Langue, offrent entr'eux de très-grandes différences, & malgré ces différences, une très-grande harmonie, il faut de toute nécessité que ces avantages naissent de la nature même des consonnes, de leurs rapport & de leurs différences ; que ces rapports & ces différences soient si fortement caractérisés, qu'ils puissent être comparés sans peine, qu'on puisse en être vivement affecté, & qu'ils dirigent l'esprit d'une maniere si ferme & si agréable à l'égard de l'imposition des noms, qu'on croye faire ce choix de soi-même, & qu'on se regarde comme créateur, dans le tems même qu'on est entraîné par une force supérieure.

Cette harmonie est d'ailleurs très-conforme à tout ce que fait la Nature.

Après avois mis tant d'art dans les élémens de la Musique, & dans ceux des sons vocaux, se seroit-elle manquée à elle-même, ou auroit-elle été trop épuisée pour achever son ouvrage, & pour mettre de l'harmonie dans les élémens propres à peindre les idées, ces idées qui sont si fort au-dessus de la Musique, la gloire de l'homme, l'attribut le plus parfait de son intelligence, sans lequel il n'auroit pu vivre en société, ni arriver à ce point d'élévation qu'on admire en lui ?

Pour nous assurer de ce à quoi nous devons nous en tenir sur un objet aussi intéressant, & pour être en état de résoudre un problême aussi nouveau, il est un moyen bien simple ; nous n'avons qu'à examiner la nature de chaque consonne, ce qui la caractérise, & ce en quoi elle differe des autres. Nous verrons dès-lors l'emploi qu'on pouvoit en faire, & si les premiers objets qu'on désigna par leur moyen, répondirent en effet à leurs propriétés, s'ils furent exactement ceux qu'elles devoient naturellement désigner.

Nous ne craignons pas de dire que cet examen nous conduira à des résultats très-intéressans : on y verra chaque consonne ou chaque intonation avoir une qualité propre, absolument différente des qualités qu'on trouve dans les autres ; & que ces qualités furent toujours l'effet de leur nature ; ensorte que tous les effets qui en naissent, sont nécessaires, fondamentaux, communs à tous les tems & à tous les Peuples. Personne qui ne puisse en reconnoître par soi-même l'exactitude & la vérité ; ou plutôt personne qui ne nous prévienne dans les conséquences qui en résulteront, & qui ne sente vivement de quelle ressource est la nature de l'instrument vocal pour retrouver l'origine des Langues.

§. 5.

Propriétés de chaque intonation ou de chaque consonne.

Chaque intonation doit avoir une propriété particuliere, puisque chacune d'elles est l'effet d'un méchanisme différent : on sent très-bien que, suivant qu'elles se prononcent à l'extrémité extérieure ou intérieure de l'instrument vocal, ou dans son centre ; & suivant qu'elles occasionnent une explosion d'air plus ou moins considérable, plus ou moins rapide, les effets en sont très-différens ; qu'elles seront plus ou moins sonores, plus ou moins agréables, plus ou moins harmonieuses ; mais ces vues générales ne peuvent suffire : il faut entrer dans un plus grand détail, afin que le résultat qui en sera la suite, nous amene de lui-même, & avec la plus grande facilité, à la lumiere la plus satisfaisante.

Les intonations labiales P & B, auxquelles on peut joindre *V* & *M*, ont la douceur en partage. Elles se prononcent avec le moins d'effort possible; à peine se distinguent-elles d'avec les voyelles : ensorte qu'elles servent souvent à les lier entr'elles. Elles doivent cette douceur, à la maniere dont elles se prononcent, sur l'extrémité des lévres, sans aucun effort, & presque sans ouvrir la bouche, ensorte que l'explosion qu'elles occasionnent est la moins forte possible.

Il n'en est pas de même des intonations dentales *T* & *D*; elles sont l'antipode des labiales, étant les plus éclatantes, les plus sonores, les plus bruyantes : ensorte qu'on pourroit les appeller les consonnes *par excellence*. Qu'on n'en soit pas surpris; c'est l'effet même de leur méchanisme; elles se prononcent par le moyen de la portion la plus dure, la plus fixe de l'instrument vocal, & avec un effort qui donne lieu à la plus grande ouverture de la bouche, & par conséquent à la plus parfaite explosion.

L'intonation nazale *N* ne peut se prononcer qu'en faisant sortir l'air avec force par les narines, en le repoussant hors de l'instrument vocal; elle sera donc une consonne sourde & repoussante.

L'intonation linguale *L* a des caractères qui n'appartiennent qu'à elle, & qu'on ne sauroit confondre avec ceux d'aucune autre. Elles ne se prononcent que dans le centre de l'instrument vocal; la langue se collant d'abord légerement contre le palais, & s'en séparant ensuite avec un très-léger effort, elle se mouille, & donne lieu à une explosion très-douce & très-coulante.

L'intonation linguale *R* se prononce au contraire par le frollement de l'air contre la pointe de la langue relevée parallelement au palais; ensorte que l'air repoussé par le palais, fait effort contre la langue, & en fait mouvoir la pointe avec la plus grande fléxibilité; de-là, la prononciation rude & roulante de cette intonation, qui la distingue de toutes les autres.

Les intonations gutturales se prononcent de l'extrémité intérieure de l'instrument vocal; elles font sortir par conséquent l'air du fond de la gorge, comme du fond d'un creux; & l'explosion se faisant le long de ce canal, ou dans la gorge, elle produit le même effet que l'air qui sort avec force d'un canal.

Les siflantes & les chuintantes tirent leur nom de leurs propriétés même. Les consonnes S & Z sont telles que l'indique leur nom; c'est l'air pressé entre le palais, la langue & les dents, qui sort avec siflement, comme il arrive toutes les fois qu'il passe avec force dans la plus petite ouverture possible. Les chuintantes chassent l'air avec force, mais par un méchanisme tout différent, en faisant sortir l'air avec impétuosité le long d'un canal resserré que produit la langue.

Il résulte nécessairement de-là que les consonnes ne sont pas également propres à peindre quelque objet que ce soit, tout comme les couleurs ne conviennent pas indifféremment à tous les objets : de même qu'un Peintre est obligé de choisir celles qui se rapportent le plus à son modèle, ainsi celui qui le premier eut recours au langage, fut obligé de choisir entre toutes les intonations, celles qui peignoient le mieux ce qu'il vouloit dire ; & ceci est une affaire de sentiment & de tous les tems : lorsqu'on veut dire quelque chose d'agréable ou de gracieux, prend-t-on un ton repoussant ? Ou un ton doux & flatteur, lorsqu'on veut repousser ou blâmer ?

Ainsi les objets doux & agréables seront peints par les labiales ; les sonores seront le partage des dentales : les repoussans, celui de la nasale *N*. L'on emploiera la linguale *L* pour tout ce qui est liquide & coulant ; & la linguale *R* pour tout ce qui est rude ou roulant : les objets profonds & creusés en canaux, seront l'apanage des gutturales : les sifflemens, pour la siflante, &c.

De-là une multitude de mots, tous nécessaires, tous puisés dans la Nature, tous peignant leur objet de maniere à ne pouvoir s'y méprendre.

De-là encore, tous les noms des organes même, par le moyen desquels on fait entendre ces intonations, & les noms de tout ce qui est relatif à ces organes, de tout ce qui leur ressemble, de toutes leurs fonctions, de tous leurs effets.

Mais ceci demande des développemens plus précis.

§. 6.

Valeur des Intonations de la Touche Labiale.

Cette Touche étant la plus aisée à mettre en jeu, est la premiere dont les enfans fassent usage, & ils s'en servent pour désigner les Êtres agréables dont ils sont environnés : ainsi la Nature ne commence à parler en eux que pour faire entendre des sons doux & pour prononcer des choses flatteuses ; de-là tous ces mots enfantins, *papa*, *mama*, *fanfan*, *bonbon*, *bouillie*, *baiser*, *poupon*, *poupée*, *bobo*, *bibi*, *beau*, *bon*, *bien*, *ami*, *amie*, *banbin.*

Ces observations n'ont pu échapper au respectable Auteur du *Méchanisme du Langage*, M. le Président de Brosses, Savant dont nous avons déja eu occasion plus d'une fois de citer les ouvrages, & dont nous avons vû avec le plus grand intérêt la conformité des vues & des principes avec les nôtres. Voici comment il s'exprime sur la touche labiale : ce qu'il dit s'accorde si bien avec

ce que nous disons nous-mêmes, il prévient tant d'objections, il est si intéressant, qu'on nous saura gré de l'avoir inséré ici.

» L'enfant commence donc (1) à se servir des lettres labiales... après avoir
» employé les simples voyelles... C'est un second pas qu'il fait naturellement
» sans avoir besoin d'être guidé par l'exemple, & duquel il faut conclure que
» la formation des paroles labiales est encore nécessairement dérivée de la
» conformation humaine, indépendamment de toute convention. Suivons
» les premieres productions de la voix humaine, par l'examen des enfans au
» berceau. Tous, en quelque pays que ce soit, ayant pour premier mouvement
» plus facile d'ouvrir la bouche & de remuer les lévres, forment la voix pleine
» & articulent la lettre labiale. *Cùm cibum & potionem buas & papas vocent;*
» *matrem mamman; patrem papam.* (Cato *de liber. educand.*) Ainsi dans tou-
» tes les Langues les syllabes *ab*, *pap*, *am*, *ma*, sont les premieres qu'ils
» prononcent. De-là viennent *papa*, *maman* & autres qui ont rapport à ceux-
» ci. Il n'y a point de Langue en aucune Contrée, où les mots de *pere*, *mere*
» & *mamelle* ne viennent de ces racines. L'histoire de l'enfant qu'un ancien
» Roi, curieux de connoître la Langue primitive, fit élever parmi des chèvres
» & qui imita le cri *bek* que rendoient ces animaux, ne peut contrarier ceci. Il
» est donc certain que les syllabes-ci-dessus sont les premieres racines, qui
» ayent existé en quelque Langue que ce soit. Qu'on examine tous les premiers
» mots prononcés par les enfans, & les petits mots que leur disent les nourrices
» pour les contrefaire & les amuser, on les trouvera tous de voix simples ou
» liées avec les lettres labiale & dentale (*baba*, *teter*; *mamma*, *teton*; *bobo*;
» *poupon*, *papoute*, &c.) Voici donc encore un ordre de mots nécessaires,
» existans indispensablement dans la Langue primitive. Les mots *baba*, *papa*,
» *mama*, &c..., sont des racines primordiales nées de la Nature humaine, &
» dont la naissance est une conséquence absolue de cette vérité physique,
» *l'homme parle.* Aussi verrons-nous ces racines croître dans toutes les Lan-
» gues & y étendre des branches infinies,

Il faut inférer de ceci que ces petits mots *papa* & *mama*, familiers aux en-
» fans & les prèmiers qu'ils soient en état d'articuler, sont primitifs & radi-
» caux pour toutes les Langues du monde: qu'il n'est pas besoin d'admettre
» ici de dérivation d'une Langue à une autre... »

(1) Méchanisme du Langage, T. I, 231 & suiv.

Et

Et après quelques autres remarques, cette discussion se termine par la comparaison de toutes les Langues à l'égard de ces deux mots ; suivie de cette conclusion : » une conformité si frappante entre les Peuples de tous les siècles » & de toutes les Contrées de l'Univers, éleve au plus haut degré d'évidence » la démonstration des principes ci-dessus établis «.

Ajoutons que c'est de la touche labiale qu'on a tiré dans la plûpart des Langues les noms de la bouche ou de ses effets, du boire, du manger, de la parole, &c. Tels sont ceux-ci :

En François.

Bouche, bec, babine, mufle, museau, muselliere.
Boire, bois, boisson, bu, biberon d'enfant.
Manger, mâcher, mordre, morceau, mâchoire.
Babil, babiller, parler, parole, parleur.

Latin.

Bucca, *bouche*; buccula, *petite bouche*; buceo, *à grosses joues.*

Puls & pulticula, *bouillie*, *purée*; pulpa, *mets*, *chair* des animaux & des fruits.

Pasco, *manger*, *paître*; pastus, *nourriture*; 2°. qui a repu.

Bibe, *bois*; bibi, *j'ai bu*; bibere, *boire*; bibax, *buveur*, &c.

Poto, *je bois*; potus sum, *j'ai bu*; potor, *buveur*; potus, *boisson*; potio, *action de boire*, *potion*; poterium, *gobelet.*

Mando & manduco, *manger*, *mâcher*; mandibula, mala, maxilla, *mâchoire*, *joue*; mentum, *le menton.*

Mordeo & morsico, *mordre*, *mordiller*; mordax, *mordant*; morsus, *morsure.*

Pu, *petit*, avec nombre de dérivés en Latin, *puer*, *pusio*, *pupillus*, &c. & en nombre de Langues.

Fabella & fabula, *discours*, *récit*, *conte*, *fable*; fari, *parler*; fatus, *qui a parlé.*

Hébreu.

פה, *Phé*, bouche, & *Chaldéen* phum : d'où le *fari* des Latins & ces dérivés Hébreux.

שׂ־פה, *su-phé*, lèvre.

פוח, *phu'h*, respirer, soufler : הפיח, *ephi'h*, respire.

נפח, *na-pha'h*, respirer.

יפח, *i-pha'h*, parler, méditer.

יפה, *i phé*, beau, & être beau ; *iphoth*, belle ; *iphe-phie*, très-belle.

פאר, *far* ou *par*, parure, ornement, beauté ; 2°. orner, parer, embellir : d'où *paro* des Latins, & parer, parure.

פול, *pul* ou *ful*, légumes dont on fait de la bouillie, de la purée, féves, &c. d'où le *puls* des Latins.

בן, *ben*, fils ; בת, *bath*, fille ; *Bethul*, Vierge.

פת, *pat*, morceau, 2°. couper, mettre en morceaux, mordre.

Grec.

Bcô & *boskô*, je mange, je pais ; *bora*, pâturage : d'où *voro*, dévorer, & vorace.

Paô, manger, goûter, paître ; *pateomai*, goûter ; *poa*, herbe.

Poltos, bouillie, le *pul* des Hébreux & des Latins.

Pinô & *poô*, boire ; *posis*, action de boire ; *poteon*, il faut boire ; *potêr*, coupe, tasse ; *bdallô*, succer, traire.

Bazô, je parle ; *epô*, je dis ; *faô* & *fêmi*, je parle, je dis, je mets au jour.

Fama ou *phama* & *fêmê*, ce que dit le public, discours & opinion publique, renommée, réputation.

Fagos & *phêgos*, d'abord *arbre* en général, & puis *chêne* en particulier.

Fagô, manger, se nourrir.

BEL-*teros*, meilleur ; *bel-tistos*, excellent.

Baios, petit ; *bambinô*, balbutier.

Allemand.

Si ces anciennes Langues & ce que nous trouvons dans la Langue Françoise confirment ce que nous avons dit au sujet de la touche labiale, il en seroit de même de toutes les autres Langues modernes : mais pour ne pas trop anticiper sur le Dictionnaire Comparatif, nous nous contenterons d'ajouter ici quelques mots tirés de la Langue Allemande.

Bisz, morceau ; *beissen*, mordre ; *s-peise*, le manger, mets, nourriture ;

ſpeiſen, manger : mots qui viennent de la même famille que *pat* des Hébreux, *morceau.*

Backe, joue, mâchoire, le *bucca* des Latins.

Becker, gobelet ; *brodt*, pain ; *bier*, biere.

Beſte, utilité, profit, bien ; *beſſer*, le meilleur, de la même racine que *benè* & *bonum* des Latins, &c.

Pappe, bouillie.

Puppe, *kinderpuppe*, poupée ; *pupchen*, poupon.

Puſen, orner ; *putz*, ornement.

Babbeln, babiller.

Becken, boulanger, de leur primitif *bek*, pain, nourriture ; mot Phrygien ; & qui eſt l'Hébreu בג, *bag*, nourriture.

§. 7.

Valeur des Intonations de la Touche Dentale.

La touche dentale differe entierement de celle dont nous venons de parler. Comme les dents ſont auſſi fermes que les lèvres ſont mobiles & fléxibles, les intonations qui en proviennent ſont auſſi fortes, auſſi ſonores, auſſi bruyantes que les intonations labiales ſont douces & légeres. La Langue qui d'abord appuie ſur les dents, & s'en éloigne enſuite bruſquement & avec force, oblige la bouche à s'ouvrir le plus qu'il eſt poſſible, & à laiſſer un champ libre à l'exploſion de l'air qui ſe fait ainſi avec la plus grande force.

Les intonations qui en réſultent, deviendront ainſi naturellement la peinture de tout ce qui eſt ſonore & bruyant : de-là une multitude de mots primitifs & pittoreſques. C'eſt par cette touche qu'on *tonne*, qu'on *retentit*, qu'on *étonne*, qu'on *donne* le *ton* ; par elle on déſigne les inſtrumens bruyans, les *tambours*, les *tymbales*, les *timpanons*, les *trompettes* ; de-là les noms de *timpan*, *tintin*, *tintinnabulum*, nom des cloches en Latin : les noms mêmes de *touche*, d'*intonation*, de *tact*, &c. C'eſt par elle qu'on anime les chiens à la chaſſe, qu'on fait retentir ſa voix au loin, qu'elle perce l'immenſité des forêts.

C'eſt ainſi que la Nature a pourvu à tous les beſoins de l'homme, & que celui-ci éprouve auſſi-tôt ſon ſecours, ſans étude & ſans ſoins : l'homme ſuit ſes impreſſions ſans s'en douter : mais lorſqu'il vient à réfléchir ſur les avantages qu'il en retire, il ne reconnoît pas que c'eſt à elle qu'il en eſt redevable ;

ou s'il s'imagine que ces observations sont des rêveries creuses, c'est un ingrat & il ne mérite pas le nom d'Être sensible, & observateur.

Cette propriété caractéristique de la touche dentale, en a occasionné un grand nombre d'autres : on s'en sert, par exemple, pour indiquer les objets étendus, vastes, dominans, les masses amoncelées par *tas*, celles qui renferment *tout*. De-là tous ces mots, *tant*, *taille*, *taler*, *tous*, *totalité*, *tas*, *entasser*; *dominer*, *domination*, *dom*, *dome*, *dune*, *dynamique* ou science des forces, *dynaste* ou Seigneur, *dynastie* ou Famille des Rois, *dominus* ou Maître, *tan* ou Pays, contrée, habitation, feu & foyer. *Den*, ou arbres : *tonne*, *tonneau*, &c. Et une multitude d'autres mots radicaux en toutes Langues, relatifs à ceux-là.

De-là, 3°. l'idée de perfection exprimée par ces intonations & qui s'accorde avec les idées de *tout* & de *totalité*. En effet, le *T* fut dans toutes les anciennes Langues, le signe de la perfection dans toute l'étendue du mot, au propre ou physique, & au figuré ou moral : c'est par cette raison qu'il terminoit la liste des intonations, qu'il fut le *terme*, le *tout*, le *telos* ou la fin. C'est par la même raison encore que l'intonation *D*, a désigné la perfection des nombres, le nombre *dix*.

On ne sera donc pas étonné en voyant que cette lettre est devenue, 4°. la racine des noms qui désignent les Êtres élevés en *dignité* sur les autres par leur rang, ou par leurs vertus : que de-là soient venus ces mots radicaux :

Di, la Divinité & la lumiere. *Dum* & *din*, Juge, & digne : *dignité*. *Dam*, Maître; *Dame*, Maîtresse; *dam* ou *dom*, vaincre, subjuguer.

Tu, tout ce qui *protége*, & qui met à l'abri. *Tectum* ou *toît* : *tego*, couvrir; *toga*, robe. Tout ce qui est respectable & estimable; *Ti*, Prince, & honorer; *timor*, respect, *estime*, *estimer*, &c. Tout ce qui a rapport aux *titres*.

5°. On ne sera pas étonné non plus qu'on en ait fait le pronom *tu* ou *toi*, pour désigner la personne à qui l'on s'adresse & pour lui donner le titre le plus honorable.

6°. Qu'il soit devenu le nom des Personnes les plus chères après la Mere qui nous a nourri : qu'on en ait fait *Ta* & *Atta*, pere, chez toutes les Nations qui ne se servent pas de la labiale pour cette dénomination : *ta-ta*, pere nourricier ; & le nom de tout ce qui est bon à manger; *tâter*, tout ce qu'on goûte : *tête*, la portion supérieure de l'homme, son chef, & dont le diminutif, comme nous l'avons déjà dit dans une occasion semblable, (1) » est le nom de

(1) Gramm. Univ. & Gén. p. 166.

» ces sources délicieuses où tous les hommes puisent dans leur enfance une » nourriture salutaire, & qui parent le plus bel objet de la Nature «.

7°. Qu'on en ait fait enfin le nom de la touche même ou de l'organe qui produit ces intonations dentales : que le nom des *dents* dont nous avons rapporté ci-dessus la famille (1) ait été ainsi puisé dans la Nature elle-même, & qu'il soit commun aux Peuples de l'Europe & de l'Asie.

A tous ces égards, nous pourrions faire voir ici un accord admirable entre toutes ces Langues, & remplir plusieurs pages des seuls mots radicaux qu'elles fourniroient sur cet objet ; mais ce seroit trop anticiper sur le Dictionnaire Comparatif : & le Lecteur qui a déjà vu ce rapport sur plusieurs articles, & qui peut juger par ce que nous venons de dire, de ce que nous pourrions ajouter, préfere sans doute de voir si la valeur des autres intonations s'accorde aussi bien avec les principes que nous avons mis en avant, & qui semblent si difficiles à établir.

§. 8.

Valeur de l'intonation linguale R.

Ici, nous séparons les deux intonations de la touche linguale *R* & *L*, parce qu'elles ont chacune un district si fortement caractérisé, qu'on ne sauroit dire de l'une ce qu'on affirme de l'autre ; quoiqu'elles ne différent que par la quantité, & non par la qualité.

Toutes deux, en effet, désignent les objets en mouvement ; mais comme l'une est douce & l'autre forte, on s'en sert pour désigner des mouvemens fort différens l'un de l'autre. La linguale *L* indique les mouvemens doux, & dont la marche est continue & tranquille : la linguale *R*, au contraire, indique les mouvemens rudes & forts, ceux qui sont bruyans, qui vont par sauts, par secousses.

Cette valeur est si sensible, qu'elle ne put échapper aux Anciens. PLATON fait dire à Socrate dans son Cratyle, qu'on peut regarder la lettre *R* comme l'organe de toute espéce de mouvement ; Ρ φαίνεται ὥσπερ ὄργανον εἶναι πάσης τῆς κινήσεως.

On ne peut jetter, en effet, les yeux sur les mots Grecs formés de cette lettre, sans être pénétré de ce sentiment : tels sont ceux-ci ;

R'aga, impétuosité, fracas, force, vigueur.

(1) Pag. 212.

R'agô, *rêgnuô*, briser, rompre.

R'eô, *r'uô*, *r'euô*, couler, s'écouler; 2°. parler, dire.

R'euma, cours, fleuve, torrent, &c. d'où *rhume*, &c.

R'ea, facilement; ce que rien n'arrête dans son cours, qui se meut à volonté.

R'ethos, les membres du corps, parce qu'ils se meuvent tous, & qu'ils produisent tous les mouvemens humains.

R'ezô, faire, produire du mouvement.

R'u, couler, tirer, entraîner.

R'ô & *rôô*, faire effort, se jetter avec impétuosité, entraîner, fortifier.

R'oô, se mouvoir, se jetter sur, fortifier.

R'utis, ride.

R'uma, cable, cordage pour mettre en mouvement, pour tirer.

R'ôkhô, grincer des dents.

R'epô, pencher, incliner, tendre en bas.

R'ôpion, *rôps*, *rips*, branche mince & souple, qui ploie à tout vent, bruïeres, arbrisseau.

R'igeô, frissonner, trembler d'horreur.

R'igos, frisson, froid, frémissement.

R'etinê, résine ou liqueur qui s'écoule des arbres.

R'iptô, jetter, précipiter, renverser.

R'ipê, impétuosité, grand vent, soufle qui renverse, &c.

R'ipizô, soufler, éventer.

R'othos, bruit des ondes, violence des eaux.

R'oibdos, bruit aigre & perçant, siflemens aigus.

R'oib-deô, produire des bruits aigus & perçans, des siflemens aigus.

R'uzeô, *ruzo*, *rozô*, *roizeo*, lamenter, aboyer, faire entendre des sons qui déchirent, qui percent.

R'ombos, impétuosité, effort, mouvemens en tout sens, une rhombe; d'où *rhumb*.

R'ombeô, tourner, en tout sens.

R'ophaô, humer avec force.

R'athagos, bruit aigu, fracas, flots qui se brisent contre les rochers.

R'athassô, frapper de toutes ses forces, avec grand bruit.

On peut juger par cet échantillon, du génie des Grecs dans l'invention de leurs mots; du parti prodigieux qu'ils tiroient de la valeur intrinséque des intonations vocales pour la perfection du langage; de l'art avec lequel ils inventoient des expressions pittoresques, propres à faire sur l'oreille les

mêmes impressions que produisoient tous les êtres, & sur leurs yeux, & sur leurs oreilles. Ajoutons encore que l'âpreté & la dureté de la lettre *R*, étoit augmentée dans tous ces mots par une espéce d'aspiration forte, marquée ici par l'esprit rude ou *ε* que nous avons conservé avec soin, & qu'on a accoutumé de suppléer dans nos Langues modernes par la lettre *h*.

Ces exemples, tous tirés de mots où la lettre *R* marche seule, ne sont rien en comparaison de ceux où les Grecs la firent précéder d'une autre voyelle pour en augmenter la force; & pour en varier les effets : il seroit aussi inutile que fastidieux de les réunir ici : contentons-nous de quelques exemples.

Phrix, bruit qui fait frémir, agitation des flots, frisson, horreur.
Phrissô, frissonner d'horreur, grincer d'effroi, &c.
Phronêma, émotion, désir, ardeur & impétuosité de l'esprit.
Trakus, âpre, rude.
Tremô & *treo*, avoir horreur, trembler d'effroi.
Trepô, tourner, retourner.
Trekô & *trokhoô*, courir.
Trizô, faire du bruit, grincer, murmurer.
Tribô, briser, broïer, triturer.
Trokhos, roue, rondeur.
Tropos, conversion, changement, d'où *trope*.
Truô, pousser avec violence, entraîner, briser, broïer, &c.
Kragô, *krazô*, crier.
Krizô, rendre des sons aigus & perçans.
Krouô, frapper, faire du bruit, agiter.
Kruos, froid rigoureux, qui fait frissonner.
Krôzô, crier, bruire, croasser.

Mais en voilà plus qu'il n'en faut pour établir que les Grecs tirerent tout le parti possible de la lettre *R*, pour peindre les bruits, les sons les plus rudes & aigres, les mouvements impétueux & sonores, le bruit des eaux, les flots agités, les torrens auxquels rien ne résiste, &c. Et combien ils furent en cela d'accord avec les Latins, les Theutons, les Gaulois, &c. ne faisant que développer ce qu'ils tenoient des tems primitifs.

Si nous passons chez les Latins, nous trouverons moins de mots que chez les Grecs, moins de variétés, de dérivés, de synonimes : mais nous retrouverons leurs mots fondamentaux, & avec les mêmes valeurs, les mêmes idées.

Ruo, se précipiter avec impétuosité, renverser, tomber avec fracas.
Rutuba, renversement, ruine.
Ruina, renversement, ruine, ravage.
Rudus, platras, décombres; *rudetum*, lieu qui en est rempli.
Rudo, rugir.
Rudis, rude, raboteux.
Ruditas, rudesse, grossiereté, inexpérience.
Rudens, cordages, cables.
Rudentisibilus, le bruit ou le sifflement des cordages.
Rumor, bruit, rumeur.
Rumpo, rompre, briser, fracasser.
Rota, roue; *roto*, tourner en rond.
Rapidus, rapide, violent, qui entraîne tout.
Rapio, ravir, entraîner avec impétuosité.
Raptim, très-vite, à la hâte.
Rabies, rage, fureur, transports.
Rheda, carrosse, voiture.
Rhombus, rouet, devidoir, roue magique.
Rhythmus, mesure du mouvement, cadence.
Rigeo, être roide de froid.
Rigor, froid glacial, frisson, rigueur.
Rigeo, être saisi de froid, se glacer d'effroi.
Rivus, ruisseau, courant d'eau.
Rivulus, petit ruisseau.
Rivalis, qui habite les eaux courantes, qui court le même chemin.

Comme les Grecs & les autres Peuples, les Latins firent également précéder cette intonation *R* de quelques autres, pour en augmenter la force & en diversifier les valeurs. Ainsi ils dirent:

Fragor, fracas, bruit éclatant.
Frango, rompre, briser, fracasser.
Fraus, dommages, perte, préjudice, fraude.
Fremo, frémir, entrer en fureur, gronder, rugir.
Fremitus, frémissement, cliquetis.
Frendo, briser, froisser, grincer.
Frio, froisser, mettre en miettes.
Frigus, froid, frémissement.

Frigeo, être transi de froid, frissonner, &c.
Traho, traîner, tirer, entraîner.
Tremo, trembler, être saisi d'effroi.
Tremor, tremblement.
Trepidus, tremblant, saisi de frayeur.
Trituro, broyer, briser.
Tristis, qui fait frémir, cruel, amer, funeste, triste.
Trochus, roue, toupie.
Trochlea, poulie, moufle.
Trudo, pousser avec violence, entraîner.
Trux, cruel, farouche, barbare, qui met tout en piéces.
Trunco, couper, tronquer, mettre en piéces.
Ira, colere, fureur, emportement, aigreur.

Ces exemples multipliés & qui offrent les mêmes idées, qui peignent des efforts de la même nature, démontrent évidemment qu'on n'exprima tous ces effets, toutes ces idées par l'intonation *R*, que parce qu'on apperçut dans cette intonation, des caractères uniques & parfaitement propres à peindre ces effets, & ces idées.

Nous pourrions les appuyer d'une multitude d'exemples empruntés de toute Langue; mais comme on les retrouvera dans le Dictionnaire Comparatif, il vaut mieux passer à une seconde valeur fondamentale de cette intonation *R*, & sur laquelle nous ne ferons que glisser, laissant à nos Lecteurs le soin d'y rapporter eux-mêmes des exemples que les Langues qu'ils connoîtront leur fourniront en foule.

Cette seconde valeur est la propriété qu'a cette intonation de désigner tout ce qui est rude, haut, escarpé, pénible, élevé. De-là nos mots :

Rude, *rudesse*, *roide*, *roideur*, *roidir*.
Roc, *rocher*.

Le Latin, *rupes*, rocher. *Arduus*, escarpé, rude, roide, élevé. *Arguo*, piquer, censurer.

La terminaison *or* des Comparatifs, qui signifie *plus haut*.

Le Grec *oros*, montagne, & qui est Hébreu aussi הר.

L'Hébreu & Oriental *rash*, *rosh*, &c. qui signifie *tête*, *sommet*.

Le mot primitif Hébreu, Grec, &c. ROM, qui signifie *force*, *élévation*; d'où vinrent le Grec *rómé*, force; *ronnumi*, fortifier; le Latin *Roma*, Rome, parce qu'elle étoit sur des Montagnes.

Tout comme on a appellé *Rhône*, *Rhin*, *Rha*, *Araxes*, &c. des fleuves dont le cours est rapide, ou qui se précipitent avec impétuosité du haut des Montagnes.

Intonation linguale L.

Cette intonation étant extrêmement liquide, elle est devenue naturellement, sans effort & sans étude, le nom & la racine de tout objet liquide & coulant.

De-là les mots *liqueur*, *liquide*, *limpide*, *limpidité*, *lymphe*, qui sont également Latins & communs à nombre de Langues.

De-là encore ce mot *lait*, la premiere liqueur que connoisse l'enfance; & le mot LAC, qui en toute Langue désigne un assemblage d'eaux.

De-là sur-tout le nom de tout ce qui s'agite légerement, qui se meut avec douceur, qui produit des sensations douces & légères. Tels sont ces mots:

Flairer, ou attirer une odeur légerement.
Ala ou *aile*, l'organe avec lequel les oiseaux se meuvent.
Léger & *légereté*; Latin, *levis*.
Fluo, couler, fluer; *flumen* & *fluvius*, fleuve; *flux* & *reflux*.
Fluide, *floccon*; *soufle*, en *Latin* flatus; *flo*, soufler.
Flabellum, éventail, souflet, &c.

De-là encore le nom de divers instrumens qui exigent du souffle, tels que *flûte*, *flageolet*, *fifre*.

Le nom des *flèches*, & toute leur famille telle qu'elle est développée dans la Grammaire Universelle & Comparative, pag. 229-233.

§. 9.

Valeur des Intonations de la Touche Gutturale.

On ne sauroit examiner la Nature de la touche gutturale, sans reconnoître aussi-tôt les idées qu'elle a été propre à représenter, & les mots par conséquent qui en furent la suite.

Cette touche consiste dans la gorge, canal long & étroit: & afin de faire entendre les intonations dont elle est susceptible, il faut que la voix creuse profondément, puisqu'elle doit sortir du fond du gosier, portion la plus reculée de l'instrument vocal.

On peindra donc par ces intonations tous les objets en forme de canaux & tous les objets creux : de-là une multitude de mots primitifs qui auront produit des familles immenses dans toutes Langues. Tels que ceux-ci :

Col, portion du corps qui soutient la tête & forme le canal de la gorge.
Canal, & toute sa famille.
Canne, ou roseau ; ils sont longs & creux.
Camel ou *chameau*, animal à long cou.

De-là par analogie :

Col ou gorge de Montagne.
Colline, montagne isolée & qui se termine en pointe.
Les gorges des montagnes ressemblent à de longs canaux, & les collines à des cous.
Cours de rivieres, *course*, *courir*, &c.

De-là encore :

Creux, *creuser*, *cave*, *cavité*, *caverne*, *excaver*, &c.

Et comme ce qui est creux a de la contenance, de-là ces mots :

Cap-acité, *capable*.

De-là dans un sens opposé, ce qui est creux en dedans, & rond en dehors,

Cap, tête, d'où *Chef*, *Capitaine*, *Capital*, *Capitale*.

Cette racine primitive *cap* & *cav*, est devenue elle seule la tige d'une multitude prodigieuse de familles en toutes Langues, relatives aux mêmes idées. De *cap*, tête, viennent *caboche*, *cabus*, ou *chou-cabus*, *capuchon*, *capeline*, *chapeau*, *chapiteau*, *chapitre*, *cheveu*, *chevet*, &c. *Coëffe*, en Lat. *scaphium* ; *Echevin*, ou *scabinus*, &c. De *cap*, signifiant *capacité*, viennent *coupe*, *coupole*, *chopine*, *gobelet*, *cuve*, *cuvette*, *esquif*, en Grec & en Latin *scapha* ; d'où le Grec *skaptô*, creuser ; & le Grec & Latin *skyphus*, coupe. On sait que *coupe* & *vaisseau* furent presque toujours des termes synonymes : de-là, la coupe dans laquelle nous avons vu qu'on faisoit voyager le Soleil ou Hercule (1).

(1) Allég. Orient. p. 181.

La Langue Hébraïque est remplie de mots qui appartiennent aux familles dont nous venons de parler. Tels sont ceux-ci :

קד-קד	*Qod-qod*,	le cou.
גר-גרת	*Gar-garth*,	la gorge, le gosier.
גרון	*Garon*,	le gosier.
גומץ	*Gomts*,	fosse, creux.
גבא	*Gaba*,	fossé, étangs, marais.
גיא	*Geia*,	vallées, lieux creux.
ב-קעה	*Be-q^coé*,	vallées, gorges de montagnes.
ג-בעה	*Geb^coè*,	colline.
כבש	*Kebesh*,	colline, tertre.
קנה	*Canè*,	canne, plume, chaume, os du bras, par la même raison qu'on a dit *tibia* ou *flûte*, pour l'os de la jambe.
גומא	*Goma*,	jonc, roseau.
גמא	*Gama*,	boire, avaler, absorber.
כרה	*Krê*,	creuser, fossoyer.
כף	*Kaph*, *kap*,	creux, cavité, creux de la main, la main même ; de-là, tout ce qui a la propriété de contenir.
גבע	*Geb^co*,	gobelet.
קבע	*Qab^co*,	dérober, prendre.
קבל	*Qabal*,	recevoir, contenir, acquérir.
קב	*Qab*,	mesure de blé.
קבה	*Qabè*,	jabot, ventricule, estomac, ventre : 2°. chambre.
קטף	*Qataph*,	éveiller avec la main.
גב	*Gab* ou *gav*,	convexité, bosse, dos, ou ce qui est creux par dedans & relevé par dehors ; montagnes, hauteurs. La convexité & la concavité, marchent ordinairement ensemble, & se trouvent réunies dans le même objet ; n'étant que la différente maniere de voir le même objet.
גאה	*Gaè*,	} relever la tête, porter la tête haute, être élevé, s'énorgueillir.
גבה	*Gabè*,	}

C'est de la même intonation que viennent encore ces Onomatopées, *cri*, *crier*, *croasser*, *corbeau*, *geai*, ou *graculus* en Latin, imitation du cri même.

§. 10.

Valeur des Intonations siflantes.

Est-il nécessaire d'ajouter à tout ce que nous venons de dire, que les intonations siflantes sont appellées ainsi, parce qu'elles sont un vrai siflement, & qu'elles sont devenues naturellement le nom de tous les bruits siflans ? que de-là ont tiré leurs racines ces noms, *spiritus*, *esprit*, qui en Latin signifia d'abord *soufle*, *respiration*, ensuite *vent*, & d'où viennent nos mots *aspirer*, *respirer*, *inspirer*, *expirer* : & de-là les mots de *sibilo*, sifler ; *sibilatio*, siflement, &c.

§. 11.

Origine des noms donnés aux Organes même des intonations.

Ce qui achève de confirmer nos principes, c'est, comme on l'a déjà très-bien apperçu, que tous les noms donnés aux organes de l'instrument vocal, & aux effets qu'ils produisent, sont tous relatifs aux intonations même qu'on en tire.

Ainsi la *bouche* prend son nom de ce qu'on prononce sur son ouverture la labiale *b*.

Les *dents* prennent leur nom de ce qu'elles forment l'intonation *d* : on peut voir plus haut à combien de Peuples ce nom est commun.

La *gorge*, le *gosier*, la *gueule*, la *glotte*, un *glouton*, les *gargarismes*, &c. s'apellent tous ainsi, de ce que l'intonation gutturale produit le G.

C'est par la même raison que la langue & presque toutes ses fonctions sont désignées par *l* qui en est le symbole propre. De-là, *éloquence*, le Latin *loqui*, parler ; d'où *colloque* & *loquacité*. Le Grec, *logos*, discours, d'où *Logique* : le Grec, *laleô*, parler, & le Latin *lalo* ; les verbes *lapper*, *lécher*, &c. les verbes *lego* & *lire*, &c.

CHAPITRE XIII.

Mots formés par imitation des bruits & des cris, ou par onomatopée.

L'INTELLIGENCE humaine ne se borna pas aux mots dont nous venons de parler, nés du rapport des sons & des intonations avec la Nature ; quelque nombreux que soient ces mots, ils ne suffisoient pas pour peindre l'ensemble des idées : il fallut donc ajouter d'autres sources de mots, à celles dont nous venons de parler : & il fallut le faire par des moyens aussi simples, aussi naturels, & dans lesquels l'Homme ne fît que se prêter aux circonstances & à la facilité qu'il avoit de peindre ou d'imiter.

Ces moyens furent : 1°. l'imitation des bruits & des cris, imitation à laquelle les Grecs donnerent le nom d'*Onomatopée*, c'est-à-dire formation des noms.

2°. Le mêlange des intonations pour peindre des objets, qu'elles ne pouvoient peindre seules.

3°. La composition des mots, ou l'art de réunir plusieurs mots simples & radicaux, pour présenter des idées formées par la réunion de plusieurs idées.

4°. Enfin le transport des mots qui peignoient cette portion de la nature qui tombe sous les sens, à cette portion entiere de la nature qui ne tombe point sous les sens : ou le sens figuré & métaphorique des mots réunis à leur sens physique, & marchant toujours à sa suite.

Développons ces diverses sources du langage, avec le plus de briéveté qu'il nous sera possible.

§. 1.

De l'Onomatopée, ses causes, & exemples.

Les causes de l'Onomatopée ou des mots formés par l'imitation des bruits, ne sont pas difficiles à trouver, dès que l'on s'est assuré que le langage n'est & n'a pu être qu'une peinture, qu'une imitation : or, qu'y avoit-il de plus aisé pour l'homme que d'imiter les bruits des objets physiques, par le bruit même de l'instrument vocal ; & de faire de ce bruit le nom même des objets physiques qui le faisoient entendre ? On ne négligea donc pas cette res-

source, ni dans la Langue primitive, ni dans aucune autre; toutes sont remplies de mots de cette nature; & ce sont eux qui portent par excellence le nom d'*Onomatopée* ou de *formation des mots*; dénomination par laquelle les Anciens reconnoissoient que cette maniere d'imposer des noms étoit la vraie & la primitive.

C'est avec un grand plaisir que nous appuyons sur les traces du vrai, que l'Antiquité nous a transmises, & qui se sont conservées à travers tous les siècles comme un dépôt de la tradition primitive. D'ailleurs toutes les Langues contiennent un si grand nombre d'Onomatopées, que personne n'a pu en nier l'existence; sur-tout, ceux qui se sont occupés de l'origine des mots. Voici comme s'exprime à ce sujet le savant Magistrat que nous avons déjà cité, & dont les principes ont un si grand rapport avec les nôtres.

» C'est une vérité de fait assez connue, que l'homme est par sa nature porté » à l'imitation; on le remarque de la maniere la plus frappante dans la formation des mots. S'il faut imposer un nom à un objet inconnu, & que cet » objet agisse sur le sens de l'ouie, dont le rapport est immédiat avec l'organe » de la parole, pour former le nom de cet objet, l'homme n'hésite, ne réfléchir, ni ne compare; il imite avec sa voix le nom qui a frappé son oreille, » & le son qui en résulte est le nom qu'il donne à la chose. C'est ce que les » Grecs appellent purement & simplement *Onomatopée*, c'est-à-dire, *formation du nom*; reconnoissant, lorsqu'ils l'appellent ainsi emphatiquement & par autonomase, que quoiqu'il y ait plusieurs autres manieres de former les noms, » celle-ci est la maniere vraie, primitive & originale. Tous les noms de ce » genre peuvent donc être regardés comme nécessaires, leur formation étant » purement méchanique & absolument liée au physique des choses, sans que » l'arbitraire y ait aucune part; quoique les hommes puissent d'ailleurs donner » à leur guise d'autres noms à ces mêmes choses. Les mots appartiennent, par » conséquent, à la langue primitive; si vrai, que le mouvement naturel & » général à tous les enfans, est d'appeller d'eux-mêmes les choses bruyantes, » du nom du bruit qu'elles font. Sans doute qu'ils leur laisseroient à jamais » ces noms que la Nature a dictés dès l'enfance, si l'instruction & l'exemple, » dépravant la Nature, ne leur apprenoit qu'elles peuvent, en vertu de la convention des hommes, être appellées autrement. Les termes Onomatopées sont » en très-grand nombre, tous originaux & primitifs, tous faisant partie de la » Langue primitive naturelle : leurs dérivations sont étendues, peu altérées, & » en quantité, dans quelque Langue que ce soit. ... L'Onomatopée s'étend » même aux noms des choses qui remuent les sens intérieurs, lorsque leur effet

» est de produire au dedans du corps quelques mouvemens inusités. Alors les » noms sont imitatifs des mouvemens imprimés au corps par l'affection de » l'ame, tels que *horreur*, *palpiter*, *frémir*, *trembler*, &c. (1).

Notre Langue est remplie d'Onomatopées, tels que ces mots *cliquetis*, *taffetas*, *trictrac*, *bombe*, d'où *rimbombo* des Italiens, &c. *tonnerre*, *fredonner*, *grincer*, *déchirer*, *bourdonner*, *frapper*, &c.

On pourroit même ériger en principe, que dès l'origine, tous les noms des Animaux furent des Onomatopées, & qu'ils devinrent la racine de tous les mots qui servirent à désigner des objets relatifs aux cris de ces animaux, à leur couleur, à leur grosseur. C'est même une tradition qui s'étoit conservée dans l'Orient, puisque Moyse nous apprend qu'Adam commença par donner des noms aux animaux. Ces noms furent nécessairement des Onomatopées, comme l'ont très-bien apperçu divers Savans, entr'autres le Dr. Sharp (2).

Tel est le nom de la *Tourterelle*, en Latin *Tur-tur*; en Hébreu תור, *Thour* ou *Thur*: tels ceux de *Cou-cou*, *Coq*, *Cigale*, *Chouette*.

Tel le nom du *Corbeau*, en Hébreu ערב, *'Orb* ou *Korb*, d'où le Latin *Corvo*, le François *Corbeau*, l'Allemand *Raven*, &c.

Tel le nom du *Bœuf*, en Latin *bove*, en Grec *bous*.

De ce dernier vint le mot Grec Βου, désignant la *grosseur*, & qui servit à former plusieurs composés: de-là vinrent & le Grec *boaô*, crier, & le François *beugler*.

C'est du mot *'horb*, Corbeau, que les Orientaux firent *horb* ou *arab*, qui désigna tout ce qui étoit Corbeau par la couleur, tout ce qui étoit noir, l'*Erebe*, ou l'enfer; l'*Arabie*, ou le couchant; *Europe*, ou l'astre de la nuit; le *Garbin*, ou le vent du couchant.

Jamais on ne put procéder autrement; l'homme donnant des noms à tout ce qui existe, fut obligé d'aller pied à pied, comme l'enfant qui s'essaye à marcher. On commença par se saisir d'un mot qu'on trouva dans la nature; on chercha ensuite à tirer le plus grand profit de ce mot, en l'apliquant à tout ce qui pouvoit être reconnu à la même enseigne.

La Famille Cra, rapportée à la tête de notre Grammaire Univ. & Comp. est un exemple remarquable de la maniere dont se propagent les Onomatopées, & de la ressource dont elles furent pour les Langues.

(1) Méchan. du Lang. Tom. I. p. 252-260.

(2) Dans sa Brochure Angloise sur l'origine, la formation, la division & le rapport des Langues, in-8°. 1751.

On

On en pourroit ajouter ici une foule d'autres de la même nature, s'il ne valoit pas mieux les renvoyer à leur vraie place, au Dictionnaire Comparatif.

§. 2.

Mots nés du mélange ou de la réunion des Intonations.

Les sons & les intonations simples étoient en trop petit nombre, pour n'être pas bientôt épuisés : il fallut donc y suppléer par divers expédiens : un des premiers, aussi simple & non moins pittoresque, fut la réunion de deux intonations. C'est ainsi que nous avons vu *L* & *R* s'associer avec *F* & avec *T*, & former des mots en *Fl*, *Fr*, *Tr*, qui étoient aussi énergiques, aussi imitatifs que ceux en *F* & en *R*.

Ces intonations linguales *L* & *R*, se font précéder de presque toutes les autres intonations : on a des mots en *bl*, *cl*, *gl*, *sl*, *br*, *cr*, *gr*, qui participent également aux valeurs propres à ces intonations linguales; & multiplient singulierement les mots imitatifs.

Nous ne citerons ici qu'un seul exemple de cette nature; mais il vaut lui seul une légion ; c'est St. Ce mot désigne la propriété d'être fixé, arrêté, de rester en place : c'est le mouvement ou le cri de ceux qui desirent qu'on s'arrête, qu'on reste en place : d'où vient cela, si ce n'est parce qu'en prononçant *S*, on produit un espèce de sifflement qui excite l'attention de celui qui va devant; & que l'intonation *T* qui venant à la suite, est séche, briéve, & fixe, indique naturellement la fixité dans laquelle on désire que soit cette personne.

Quoi qu'il en soit, aucune Langue d'Europe, dans laquelle *St* ne soit la racine d'une multitude de mots, regardés eux-mêmes comme des mots radicaux. La Langue Françoise en est remplie; mais il faut observer pour les reconnoître, que dans l'origine ils furent écrits dans cette Langue par *est*, & qu'actuellement on les écrit simplement par *et* : on n'a fait en cela que supprimer le sifflement; peut-être pour ne pas ressembler à des Voisins, qui ont conservé ce sifflement.

De-là viennent donc ces mots François ;

STATION, ou le lieu où l'on s'arrête.

Statue, ou figure immobile, toujours en place.

Stagnation, ou état d'une eau, d'une humeur croupissante & qui est toujours en place.

Statut, ou loi arrêtée, conclue.

Re-ſter, ou être toujours en place.
Stale, place ou ſiége ſur lequel on s'arrête.
Etablir, ou fixer quelqu'un dans un état.
Etat, qualité d'un être fixé, arrêté; enceinte ou contrée dans laquelle une ſociété eſt renfermée.
Stupidité, ou qualité morale d'un être qui eſt comme immobile, qui n'a point de volonté, point de vues qui le faſſent agir.
Etale, place couverte où l'on renferme les beſtiaux.
Ex-ſtirper, action d'enlever les ſouches qui étoient en place.
Etude, action d'être arrêté ſur un objet pour le connoître.

Voilà au moins douze chefs de familles dont l'énergie conſiſte également dans la valeur primitive de *ſt*, & qui en tirent toute leur force.

Mais comme la plûpart de ces mots tiennent à des mots plus anciens, on ſentira mieux ces rapports, après avoir jetté les yeux ſur les principaux mots des Latins, qui viennent de la même ſource.

STO, être, perſévérer, s'arrêter, ne couler pas.
Status, état, qualité d'exiſter.
Statio, ſtation, poſte.
Statua, ſtatue.
Statuo, ſtatuer, chef d'une multitude de dérivés, tels que *conſtitutio*, *inſtitutio*, *reſtitutio*, *deſtitutio*, &c. mots qui deviennent François en les terminant par *n*.
Stabulum, étable.
Stabilio, établir, affermir.
Stagnum, étang, place d'une eau fixe & ſans écoulement.
Stamen, la chaîne d'une toile.
Stipes & *ſtirps*, ſouche & lignée.
Studeo, s'attacher à, s'appliquer, étudier.
Stupeo, reſter immobile, être ſtupéfait.

Il en eſt de même chez les Grecs; ceux-ci s'en ſervirent également pour former nombre de mots qu'on a regardés, mal-à-propos, comme autant de racines. Ainſi, ils ont dit:

Staó, *iſtaó*, & *iſtêmi*, être, être debout, péſer.
Stadios, ſtable, bien uni.
Stathmos, poſte, étable, poids.

Stalix,	pieu, poteau.
Stamin,	piéce de bois dressée sur un vaisseau.
Stamnos,	cruche qui se tient debout.
Stasis,	poste, position.
Statêr,	monnoie; on la connoissoit au poids.
Statikhê,	la Statique, ou la connoissance des pesanteurs.
Stelekhos,	souche.
Stellô,	arrêter, affermir, appaiser.
Stereos,	solide, ferme, fixe.
Sternon,	poitrine.
Stêlê,	colonne.
Stephô,	ceindre, enfermer d'une ceinture, couronner.
Stêrigma,	soutien, appui.
Stêtos,	surnom de Jupiter immobile, ou qui arrête les ennemis; Jupiter *Stator* des Romains.
Stêma	le *stamen* des Latins, d'où vient *étamines* des fleurs.

Isthme & *exstase*, sont deux mots Grecs appartenant à cette même famille, & qui désignent l'un un terrein qui unit deux terres, & qui est ferme entre deux Mers; & l'autre, la situation d'un esprit étonné à la vue d'un objet de dessus lequel il ne peut lever les yeux, d'un esprit qui est plongé dans la contemplation.

§. 3.

Mots composés.

Lorsqu'on eut épuisé les mots radicaux & primitifs, on ne tarda pas à s'appercevoir qu'on pouvoit, par leur mélange, en former une multitude d'autres : de-là les mots composés qui se trouvent dans toutes les Langues, & qui en font la portion la plus considérable. On les reconnoit sans peine à leur longueur; & l'on peut dire hardiment que tout mot de deux syllabes, est un mot composé de deux autres.

Mais on ne doit pas supposer que cette réunion de deux ou de plusieurs mots primitifs & radicaux, soit arrivée par hasard, & ait été formée de portions qui par elles-même ne signifioient rien. Quoique quelques savans Auteurs l'ayent avancé dans un tems où l'on avoit peu approfondi ces objets, on ne procéda à la formation des mots composés, que de la même maniere qu'on avoit

procédé à celle des mots ſimples ; toujours en prenant la Nature pour guide ; toujours en peignant.

Ainſi les mots compoſés forment des tableaux auſſi exacts que les mots ſimples ; ſeulement ils ſont compliqués, au lieu que les tableaux formés par les mots ſimples ne le ſont pas. On doit donc toujours arriver par l'analyſe des mots compoſés, à des racines premieres, dont la valeur donne la ſignification entiere du mot compoſé, & démontre qu'il fut dès l'origine la peinture fidelle de l'objet qu'il déſigne.

Qu'on en juge par nos Langues modernes : les mots qu'elles compoſent ne ſont-ils pas conſtamment formés d'autres mots, dont la valeur a le plus grand rapport à l'objet qu'on veut déſigner par ce mot nouveau ? Ne peut-on pas les conſidérer comme une phraſe abrégée ? Ces mots François, par exemple, *aujourd'hui*, *toutefois*, *maintenant*, *paſſe-par-tout*, *outremer*, ne peignent-ils pas la réunion des objets déſignés ſéparément par chacun des mots qui entrent dans la compoſition de ceux-là ?

Il en fut de même dans toutes les Langues anciennes : & ſi nous connoiſſions celles dont elles furent tirées, nous verrions avec la même évidence la valeur de leurs mots compoſés. Le mot Latin, par exemple, PROCERES, qui ſignifie les Grands du Pays ; & le mot Grec, PHARMAKEIA, ou Pharmacie, regardés tous les deux comme des mots radicaux dans ces Langues, ſont réellement compoſés de deux autres, qui par leur réunion étoient parfaitement propres à peindre ces idées. Ainſi *Proceres* eſt compoſé du mot *Pro*, qui ſignifie *en avant*, & du mot *Ker*, qui ſignifie *tête* ; les Grands ſont en effet ceux qui ſont *à la tête* du Peuple. *Pharmacie* eſt un mot compoſé de *phar*, plante, & de *mag*, habileté, ſcience : elle eſt en effet la ſcience des utilités qu'on retire des Plantes, la ſcience de leurs vertus, la connoiſſance des drogues, des poiſons & des teintures, comme l'emporte le mot Grec, parce que toutes ces choſes ſont des effets des Plantes. On peut voir d'autres exemples ci-deſſus, dans le cinquiéme Principe de l'Art Etymologique (1).

Tous les mots compoſés ne ſont pas formés par la réunion de deux mots ; ſouvent c'eſt une prépoſition ou une voyelle qu'on met à la tête d'un mot pour en varier le ſens, comme on peut s'en aſſurer par le cinquiéme de nos Tableaux ſur l'altération des mots (2).

(1) Pag. 57 & 58.

(2) Ci-deſſus, pag. 238. & ſuiv.

Souvent encore c'eſt une terminaiſon qu'on ajoute à la fin dans la même vue, comme on peut s'en aſſurer également par les exemples que nous en avons rapportés ci-deſſus (1).

Il eſt vrai que ces mots paſſant d'une Langue dans une autre, n'offrent plus d'idée repréſentative, & ne paroiſſent plus formés de parties qui aient chacune une valeur propre, parfaitement relative à l'enſemble du mot : mais c'eſt à l'Etymologie à rétablir à cet égard l'harmonie qui regne entre les Langues ; & on en viendra à bout, en remontant à la premiere origine du Langage, à ſes élémens les plus ſimples, & en les ſuivant pied à pied dans tous les procédés auxquels ils donnerent lieu. Quelques difficultés qu'on puiſſe rencontrer dans l'exécution de cette entrepriſe, on conçoit cependant aiſément qu'elle n'a rien d'impoſſible, encore moins d'abſurde ; & qu'à meſure qu'on rapproche les Langues, les anciennes doivent répandre le plus grand jour ſur celles qui leur ſuccéderent.

§. 4.

Mots figurés.

Le Langage compoſé de ces mots primitifs, ſimples, dérivés & compoſés, ne peignoit & ne pouvoit peindre que des objets phyſiques. Cependant la parole n'étoit pas deſtinée uniquement à repréſenter ces objets phyſiques : elle devoit ſur-tout repréſenter toutes les idées poſſibles ; mais comment y parvenir ? C'eſt ici que brille l'intelligence humaine : ce Langage primitif qui ne peignoit que les objets corporels, devint encore la peinture des objets intellectuels.

Déjà, en peignant par le Langage la plûpart des objets phyſiques, on ſe bornoit à quelques-unes de leurs qualités, à celles qui étoient les plus propres à les faire reconnoître : c'étoit, en quelque façon, en peindre l'eſprit, & non le corps : on n'eut qu'à ſuivre la même méthode à l'égard des êtres moraux & intellectuels, & ils furent peints, & ce qu'on en dit fut entendu.

On choiſit, pour cet effet, les qualités par leſquelles ils reſſembloient le plus aux objets phyſiques, par leſquelles ils avoient le plus d'analogie avec eux, & les noms des uns devinrent le nom des autres. Nous l'avons déjà dit, il n'exiſte aucun nom qui ne réuniſſe deux ſens, l'un phyſique, l'autre moral ou figuré, ſoit que la même Langue les offre tous les deux, ſoit que ces ſens ſe partagent

(1) Pag. 348. & ſuiv.

entre plusieurs. Nous n'avons peut-être aucun nom en François qui n'offre ces deux significations, comme nous l'avons déjà vû dans notre Plan général & raisonné.

De-là, les mots qu'on appelle *Figurés*, & qui ne peignent que les êtres intellectuels, ces êtres qui ne tombent pas sous les sens, dont on ne peut imiter les traits, mais qu'on rend comme l'ombre rend les corps, en n'en prenant en quelque sorte que l'esprit, & non les traits. Ainsi, par le moyen des sens, l'homme s'éléve aux objets les plus invisibles, & rien ne peut se dérober aux effets de la parole; elle peint de la maniere la plus vive & la plus énergique, les choses même qu'on ne voit pas; & elle les fait connoître avec la même exactitude, & avec plus de profondeur & d'étendue que ceux même qu'on voit.

Ce qui pense en nous, fut appellé *esprit* ou respiration, *ame* ou soufle, *pensée* ou chose pesée, *idée* ou chose vue & apperçue. Toutes ces *épithètes* furent empruntées du physique; l'esprit fut *vif*, *ardent*, *impétueux*, *subtil*, *doux*, *bon*, *prompt*, *bouché*; le cœur fut *tendre*, *dur*, *volage*.

De-là, les proverbes, les apologues, les comparaisons, les emblêmes, les allégories de toute espèce : discours à deux faces, qui présentent un sens, & qui en ont un tout différent en vue; auxquels on eut d'abord recours par nécessité, & ensuite par les agrémens qui en résultoient.

C'est d'après ces principes, que nous avons montré que l'Antiquité avoit fait le plus grand usage de l'allégorie, & qu'il étoit impossible de l'entendre, si l'on n'étoit pas au fait de ses symboles & de son génie allégorique. C'est d'après ces mêmes principes, que nous avons expliqué un si grand nombre d'allégories anciennes, où l'on ne voyoit que des récits historiques; qu'un fragment de Sanchoniaton est devenu lumineux, d'obscur qu'il étoit auparavant : & que nous avons appuyé, dans notre Grammaire universelle & comparative, ces exemples, de la belle Idylle de Me. DESHOULIERES à ses Moutons.

Les Poésies d'HORACE en fournissent deux autres exemples non moins intéressans. Dans l'un, ce grand Poëte compare la République Romaine, si Auguste l'abandonne, à un Vaisseau sans ressource (1) au milieu de la tempête la plus désastreuse. Dans le second, il peint, sous l'emblême de Pâris, Antoine attaché à Cléopatre, & ligué avec elle contre la République (2). On en trouveroit aussi divers exemples dans des Vaudevilles & des Chansons modernes.

(1) Odes, Liv. I. Od. XV.

(2) Ib. Od. XVI.

Ainsi se forme un double Dictionnaire qui n'offre cependant que les mêmes mots; l'un au sens propre & physique, l'autre au sens figuré ou intellectuel; & qui se vérifient l'un par l'autre.

Par ce moyen, on voit la masse des mots d'une Langue, diminuer au moins de moitié, puisqu'il ne faut plus mettre en ligne de compte les mots figurés, qui rentrent tous dans les mots physiques. Par ce moyen encore, les Langues deviennent riches, nombreuses & poëtiques : la Poésie se nourrit d'images, de figures, de comparaisons, d'allégories : les lui ôter, c'est la réduire à rien : c'est anéantir toute imagination, nous mettre au-dessous des Sauvages, dont la Langue offre toujours, à cause des figures dont elle est remplie, les expressions les plus poétiques & les plus hardies.

De-là, cette sublimité & cette énergie qu'on admire dans les discours des Orateurs Hurons ou Illinois, dans les Poésies Erses, dans celles d'Homère; dans les Cantiques Hébreux, où la Poésie déploye tout ce qu'elle a de plus riche, de plus pompeux, de plus relevé.

§. 5.

Des mots négatifs.

Comment peindre ce qui n'est pas? comment donner des idées de ce qui est opposé à ce qui est? L'esprit de l'homme n'y fut point embarrassé; il peignit à contre-sens le même objet; il changea la prononciation des mots qui peignoient ce qui est.

A, mis à la fin d'un nom, marquoit l'existence ou la possession d'un objet. *A*, mis au commencement du même nom, en marqua la non-existence, la privation.

In, à la fin d'un mot, marquoit son étendue : à la tête du même mot, il en marqua la non-étendue, la non-existence, la privation.

Le changement de prononciation offroit encore une grande commodité pour distinguer les sens positifs & négatifs des mêmes mots. La voyelle ou l'intonation forte désignant le positif, la voyelle ou l'intonation foible en peignoient l'absence : ce méchanisme est de toutes les Langues : il a été cependant presque entierement inconnu; ceux mêmes qui s'en sont apperçus, ont cru que les exemples qu'ils en rencontroient, n'étoient que des cas particuliers qui ne tiroient point à conséquence, & dont on ne pouvoit faire une régle générale; bien moins encore qu'elle s'étendît à tous les mots radicaux, ensorte que l'on pût

avoir un triple Dictionnaire où le même mot présenteroit constamment l'idée physique, l'idée figurée, & l'idée négative, toujours correspondantes.

Mais telle est encore l'utilité de la méthode dont il s'agit ici, qu'avec le mot physique primitif, nous avons tous les mots figurés & négatifs qui en résultent & que nous ne sommes pas obligés de rechercher les étymologies des mots négatifs, persuadés qu'elles se trouveront d'elles-mêmes, dès qu'on aura tous les mots primitifs.

C'est ainsi que *gelu*, glace, n'est que la foible de *calor*, chaleur; & que *pot* ou *pod*, haut, élevé, puissant, se change simplement en *bod*, pour marquer la profondeur.

Que chez les Grecs *Hdonê* désigne le plaisir, tandis qu'*Odunê* & *ôdin* désignent la tristesse ou la douleur.

Tandis que chez les Hébreux, גבר, *gabar*, כבר, *kabar*, désignent ce qui est en vue, ce qui est éminent; כפר, *kaphar*, & קבר, *qabar*, désignent ce qu'on a mis hors de vue, ce qu'on a couvert ou caché, un coffre.

C'est pour n'avoir pas fait attention à cette double valeur d'un même mot, qu'on n'a pu expliquer, comme il faut, le passage Hébreu cité en note (1), parce qu'on ne faisoit pas attention que le mot *Hoden* qui s'y trouve, & qui signifie ordinairement *plaisir*, doit se prononcer dans cet endroit *khoden*, & s'y prendre dans le sens opposé, dans le sens de douleur, tristesse, frayeur: que c'est le même que le mot Arabe *ghoden*, qui offre précisément les mêmes significations. De même, si אלף, *alph*, signifie chez eux *marcher à la tête*; חלף, *'helph*, signifie *marcher à la suite*, *venir après*.

On peut voir aussi ce que nous disons sur la même matiere, dans notre troisieme Principe sur l'Art Etymologique (2); on y trouvera quelques autres exemples de la même nature.

§. 6.

Conclusion.

Ainsi se forma cette masse prodigieuse de mots, que fournissent les Langues, sans effort, sans peine, sans convention, à mesure que l'homme en avoit besoin: la nature des idées qu'on vouloit peindre, faisoit trouver à l'instant les mots les plus propres; & ces mots se conservoient, se transmettoient,

(1) I. Sam. XV, 32. suivant l'Hébreu.

(2) Ci-dessus, p. 43.

ſe répandoient avec les colonies, parce qu'ils étoient tellement adaptés à l'objet qu'ils déſignoient, qu'il étoit inutile de chercher à leur en aſſigner un autre.

Et que manquoit-il à cette méthode pour donner lieu à tous les mots poſſibles, puiſqu'elle épuiſoit tous les élémens ſimples de l'inſtrument vocal, qu'elle les combinoit entr'eux dans tous les ſens, & que par une même ſuite de mots, elle peignoit non-ſeulement tous les objets phyſiques, mais tous les objets moraux, & toutes les idées négatives?

Que pourroit avoir cette méthode de déſagréable? N'eſt-il pas plus flatteur d'apprendre des mots donnés par la Nature elle-même, tous néceſſaires, tous pittoreſques & énergiques, que d'étudier des mots barbares dont on ne verroit point la cauſe, qui n'auroient aucune énergie, aucun rapport avec leurs objets, qui ſeroient l'effet du haſard, ou d'une aveugle convention, dont on pourroit ſe ſéparer auſſitôt, ou leur donner une ſignification abſolument différente, ſans que la vérité, l'exactitude & l'énergie du diſcours y perdiſſent, ſans que les idées fuſſent moins bien repréſentées?

Dira-t-on qu'il ne s'agit pas ici de ce qui devroit être, mais de ce qui eſt; & qu'on voit par-tout des Langues qui n'ont aucun rapport entr'elles, & qui employent ſans ceſſe les mots les plus différens, pour peindre les mêmes objets: que les noms du Soleil & de la Lune, par exemple, ne ſe reſſemblent point chez les divers Peuples, ni les noms de Dieu, ni ceux de l'Homme, ni une foule d'autres? Ajoutera-t-on que les verbes ſur-tout diffèrent encore plus? Que celui d'*aimer*, par exemple, qui dut être un des premiers, diffère dans toutes les Langues; qu'il en eſt ainſi de preſque tous les autres; & qu'en François même, les noms d'un même objet, ont changé très-ſouvent depuis le commencement de la Monarchie, au point que le François de ce tems-là, eſt une Langue tout-à-fait étrangere pour les François actuels?

Quelque fortes que ſoient ces objections, trop ſenſibles pour n'avoir pas été apperçues par ceux mêmes qui ont le plus été perſuadés d'une Langue primitive, mais trop contraires à une foule d'exemples pour être admiſes, on n'en peut rien conclure contre les principes que nous avons avancés juſques ici: il faudroit, pour cet effet, qu'elles fuſſent en contradiction avec eux; que les uns & les autres ne puſſent ſubſiſter en même tems: or, c'eſt ce qui n'eſt & ne peut être.

Les Verbes, par exemple, ne ſont rien dans nos recherches ſur l'origine du Langage; tous poſtérieurs à l'origine du Langage, tous empruntés des noms, tous noms conſiderés ſous un point de vue particulier, ils ne peuvent figurer parmi les mots primitifs. Ainſi l'accord ou la différence des Peuples à cet égard,

ne prouve rien relativement à une Langue primitive : mais ſeulement qu'on n'avoit pas des idées aſſez nettes à cet égard, pour reconnoître en quoi conſiſtoit celle-ci, & de quel point on devoit partir pour la retrouver. Tout ce à quoi nous ſerons tenus à l'égard des verbes, ce ſera de les lier avec leur vraie racine nominale, & de faire voir que cette racine tient néceſſairement à la Langue primitive. L'on voit ainſi qu'*amo* ou *aimer*, vient du primitif *am*, qui ſignifie union, & qui forma chez les Grecs, *ama*, enſemble; chez les François, *amas* ou *amaſſer*, mettre enſemble ; chez les Theutons, *ſam*, d'où *ſimul* des Latins, &c. Que *leiben*, qui, chez les Theutons, les Anglois, &c. ſignifie également *aimer*, vint du primitif *leb*, qui ſignifie *cœur*, *flâme*, *affection*, &c. & qui a fourni des mots à une multitude de Langues : que *phileo* des Grecs, qui ſignifie *aimer*, tient également à un mot antérieur qui ſignifie *déſir*, *volonté agréable*, &c. & d'où vinrent également le Theuton *Will*, volonté, déſir ; & l'Hébreu יאל *ial*, prendre plaiſir à une choſe, la déſirer, la vouloir.

On fera voir auſſi, que les différens noms donnés à un même objet, ne doivent leur exiſtence qu'aux diverſes qualités ſous leſquelles chaque Nation l'enviſageoit : qu'ainſi ceux qui appellerent l'Etre Suprême *Dieu*, l'enviſageoient comme la ſource de la lumiere, & voyoient en lui un Etre pur comme la lumiere : que ceux qui l'appellerent *El* ou *All*, voulurent déſigner par-là ſon élévation : qu'en l'appellant *God*, on déſignoit ſa bonté ; ſa puiſſance, en l'appellant *Bog* : ſa ſupériorité & le reſpect qu'on lui devoit, en l'appellant *Tien*. Mais que les racines de tous ces noms exiſtent dans la Langue primitive, avec des ſignifications pareilles à celles-là.

On peut ajouter qu'il ſeroit très-ſingulier qu'on pût rendre raiſon de toutes les Langues par une ſeule, & que celle-ci fût une chimère : que cet accord ſeroit un phénomène infiniment plus étonnant que la Langue primitive, & dont il ſeroit impoſſible de donner aucune ſolution ſatisfaiſante.

Diſons enfin, que la multitude des mots communs à toutes les Langues, & qui ne peuvent être l'effet du commerce entre des Nations qui n'en eurent jamais entr'elles, contrebalance fortement les différences dont on vient de parler, & l'emportent infiniment ſur elles en faveur d'une Langue primitive.

Enfin le peu de rapport qu'on apperçoit entre ces diverſes Langues peu conſidérables de très petites Peuplades de l'Afrique, de l'Amérique, ou de diverſes Iſles, ne peut anéantir les conſéquences qui réſultent du rapport des Langues les plus célèbres & les plus étendues ; parce que le petit nombre des monumens auxquels on eſt réduit pour ces Langues, & le manque abſolu de connoiſſances ſur leur ancien état, empêche, ſi l'on veut être impartial & vrai, de rendre

raison de leur origine, & de prononcer pour ou contre, d'autant plus qu'en les analysant avec soin, on y trouve, quelqu'imparfaites que soient les connoissances qu'on en a, des rapports surprenans avec nos Langues les plus anciennes. C'est ainsi que les Langues des Isles Méridionales de l'Amérique sont des dialectes sensibles des Langues qu'on parle au Midi de l'Asie; & que diverses Langues de l'Amérique Septentrionale ont de grands rapports avec les Langues du Nord de l'Asie, comme nous le ferons voir dans la suite de nos recherches sur cet objet important.

Puisque l'on trouve des rapports plus nombreux & plus étonnans entre les Langues les plus éloignées, à mesure qu'on les compare avec plus de soin, & qu'on a plus de points de comparaison entr'elles; puisqu'il est dans la nature des choses, que le Langage ne soit qu'une peinture, & que cette peinture ait en tous lieux le plus grand rapport, dès que ce sont par-tout les mêmes objets qu'on doit peindre, il en résulte que le sentiment d'une Langue primitive & commune à tous, est fondé sur des motifs de la plus grande force, & qu'on ne sauroit les détruire que par le fait.

Ces motifs acquerront un nouveau dégré d'évidence, par les développemens que nous allons donner dans notre cinquieme Livre sur l'Origine de l'Écriture, & sur les rapports de l'écriture alphabétique chez tous les Peuples qui se servent de ce moyen pour peindre leurs idées.

L'accord étonnant qu'on trouvera entre tout ce que nous y exposons & ce que nous venons de dire, sera une vive confirmation d'un Langage primitif puisé dans la Nature, & dont les hommes ne purent jamais s'écarter, malgré toutes les altérations auxquelles il a été exposé jusques à présent, & celles qu'il éprouve journellement; & de cet accord, résulteront des conséquences qui répandront le plus grand jour sur des questions importantes, qu'on n'avoit eu jusques ici aucun moyen de résoudre.

CHAPITRE XIV.

Vues sur la Langue parlée des Chinois.

§. 1.

Précis des Travaux des Savans sur cet objet.

AYANT ainsi terminé ce qui regarde l'origine de la Parole, nous devrions passer à l'origine de l'Écriture; mais comme la Langue Chinoise paroît absolument différente de toutes les Langues connues, & avoir eu par conséquent une origine qu'on essayeroit en vain d'expliquer par les principes que nous venons d'établir; nous ne saurions nous dispenser de jetter un coup-d'œil sur cette Langue, & de faire voir ici que la Langue parlée des Chinois, est de la même nature que la nôtre, & que nos mots primitifs se trouvent chez elle; comme nous avons déjà vu que leur Grammaire s'accorde avec la Grammaire universelle, & comme nous verrons dans le Livre suivant de quelle maniere leur Langue écrite s'accorde avec la nôtre; & dans un des Volumes suivans, l'accord de ses Traditions avec celles des autres Peuples. Ainsi, tout ce qui regarde cette Nation éloignée & qu'on croyoit être au moins une exception à nos principes, en deviendra un des plus fermes appuis.

L'Empire de la Chine, placé à l'autre extrémité de notre Hémisphère, séparé de tous les Peuples par des Mers immenses, par de hautes Montagnes, ou par de vastes déserts, offrit aux Européens, lors de sa découverte, un spectacle aussi étonnant qu'inattendu. On vit un Peuple policé & immense, dont l'antiquité remontoit aux tems les plus reculés; qui sous une longue suite de Princes, avoit résisté à ces révolutions qui ont bouleversé tous les autres Empires; dont les mœurs & les usages different absolument des mœurs & des usages de tous les Peuples connus. On admira sur-tout leur Langue monosyllabique qui ne ressembloit à aucune autre, & leur écriture qu'ils ne peuvent lire, & qui ne parut qu'une suite effrayante de caractères isolés dont on ne pouvoit acquérir la connoissance qu'en les étudiant successivement, sans que la connoissance de l'un, semblât conduire à celle d'un autre; ensorte qu'un Chinois est un homme prodigieux, dit-on, lorsqu'il parvient, à force de soins & d'études, à connoître un quart ou un tiers de ces caractères.

Lorſqu'on fut revenu de cette premiere ſurpriſe & qu'on put pénétrer dans leur Langue, en particulier, par les travaux des ſavans Miſſionnaires qui ont vécu dans ces Contrées éloignées, on chercha à répandre quelque jour ſur les origines de ce Peuple, ſur celles de ſa Langue & ſur la nature de ſon écriture. On a beaucoup travaillé ſur ces objets intéreſſans; mais avec moins de ſuccès qu'on auroit dû, parce qu'on procédoit à ces recherches ſans principes, à l'aventure, & ſans avoir ſuffiſamment de points de comparaiſon.

D'un côté, on ne ſavoit ce qu'on devoit penſer de la ſuite de leurs Empereurs, depuis YAO, qui arracha la Chine aux eaux dont elle étoit couverte; cette chronologie n'étant pas d'accord avec celle de Moyſe, telle que la donne le Texte Hébreu, & que tous nos Chronologiſtes ont adoptée de préférence, depuis deux ou trois ſiècles.

D'un autre côté, on ne pouvoit réuſſir dans la comparaiſon de la Langue monoſyllabique des Chinois avec les Langues *polyſyllabiques* ou chargées de mots à pluſieurs ſyllabes, d'Europe & d'Aſie, parce qu'il auroit fallu avoir ramené préalablement toutes ces Langues à des mots d'une ſeule ſyllabe comme ceux de la Chine, afin qu'on pût comparer monoſyllabe à monoſyllabe; mais on n'avoit aucune méthode pour cette réduction, qui devenoit dès-lors impraticable.

Enfin, aucun rapport en apparence entre leurs caractères & notre écriture; ainſi nulle comparaiſon à faire à cet égard; & nulle lumiere à en attendre pour découvrir l'origine de notre propre écriture.

On entrevit cependant de grandes vérités ſur ces objets importans; les uns reconnurent que la Chronologie Chinoiſe depuis YAO, & même depuis FO-HI, s'accordoit très-bien avec celle de Moyſe, telle que la donne le Pentateuque Samaritain & la Verſion des Septante.

D'autres apperçurent de très-grands rapports entre les mots Chinois & l'Hébreu, ou entre ces mots & les Langues du Nord: tels furent PREYELIUS (1) & SEMEDO (2), qui regarderent la Langue Chinoiſe comme ayant les plus grands rapports avec la Langue Hébraïque. WEBB (3), qui regarda la Langue de la

(1) Adam Preyelius, *Europæ & Sinæ admiranda*, in-12. Francf. 1656.

(2) Alvarez Semedo, Hiſt. Univ. de la Chine.

(3) Webb, Auteur d'un ouvrage Anglois, pour prouver que la Langue Chinoiſe eſt la primitive.

Chine comme la primitive. OLAUS RUDBECK (4), Fils, qui donna la comparaison de 233 mots Chinois avec autant de mots de la Langue du Nord, & seulement pour une portion des lettres de l'alphabet, depuis la lettre A, jusqu'à la lettre L. PFEIFER (5), & THOMASSIN (6), l'un François & l'autre Allemand, qui comparerent la Langue Chinoise avec l'Hébraïque. MASSON (7) qui courut la même carrière, mais dont les essais ne furent pas goûtés. M. BULLET (8), dans son Dictionnaire des Langues Celtiques.

Cependant, ces tentatives ne répandoient aucune lumiere sur la nature & sur l'origine de l'Écriture Chinoise, & c'étoit néanmoins un objet essentiel. Enfin, à force d'imaginer, on soupçonna que ces caractères pouvoient être hiéroglyphiques & semblables à ceux de l'Égypte. HUET, ce savant Évêque d'Avranche (9), KIRCHER (10), LA CROZE (11), donnerent les premiers l'éveil aux Savans à cet égard. MULLER annonça de grandes découvertes en ce genre; mais il mourut sans avoir rien fait paroître. M. de MAIRAN (12) attribua également l'origine de l'Écriture des Chinois, à celle des Egyptiens. M. de GUIGNES (13) a vu aussi de très-grands rapports entre les Hiéroglyphes Égyptiens & les caractères Chinois. Enfin le savant & profond Auteur de la Lettre de Pékin, offre plusieurs comparaisons intéressantes entre ces deux sortes de caractères: mais les conclusions de ces deux Savans ont été fort différentes. Si M. de Guignes en a conclu que les Chinois étoient une Colonie Égyptienne, le savant Missionnaire en a inféré au contraire, que ces deux Peuples remontoient également à la plus haute antiquité, & qu'ils avoient conservé tous les deux une écriture primitive & hiéroglyphique.

Telle est l'esquisse abrégée des travaux entrepris pour rapprocher les Chinois

---

(4) Utilité de la Langue Gothique pour l'intelligence de l'Hébreu, & analogie de la Langue Chinoise avec celle des Finlandois & des Hongrois, 1757.

(5) Augustin Pfeifer *Dubia vexata Scripturæ Sacræ*, & dans sa Critique sacrée.

(6) Méthode d'étudier & d'enseigner la Gramm. & les Lang. 2 vol. *in*-8°. Par. 1693.

(7) Dissertations sur le rapport des Langues Chinoise & Hébraïque dans le Vol. II. IV. & V. de l'Hist. Crit. de la Républ. des Lettres.

(8) En 3 vol. *in-fol.* Besançon : le dern. de l'an 1760.

(9) Hist. du Comm. & de la Navig. des Anciens, Chap. IX. & X.

(10) Chine illustrée, en Lat. Amst. 1667. *in-fol.* pag 225. & suiv.

(11) Lettres de M. Cuper, *in*-4°. en Lat.

(12) Lettres de M. de Mairan au P. Parrenin, Paris 1770.

(13) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Let. Tom. XXIX. & XXXIV. *in*-4°.

des autres Peuples; & auxquels on ne pouvoit donner un plus haut dégré de certitude, ſans avoir un plus grand nombre de données, & ſans connoître mieux l'origine & la nature de nos propres Langues & de notre propre écriture, puiſque ce n'eſt pas avec l'état actuel de ces Langues & de cette écriture, qu'on peut & qu'on doit comparer une Langue & une écriture qui ſont aujourd'hui à peu-près dans le même état où elles étoient il y a quatre mille ans; mais avec nos Langues & avec notre écriture telles qu'elles pouvoient être dans ce tems-là, & telles que les donne l'analyſe.

Ces problêmes ſi obſcurs, devoient donc s'applanir par les recherches ſur le Monde Primitif, & répandre à leur tour une grande lumiere ſur ces tems anciens: on a déjà vu que la Grammaire Chinoiſe s'accordoit très-bien avec la Grammaire univerſelle & comparative: nous allons voir que la Langue parlée & monoſyllabique des Chinois, deſcend comme les nôtres, de la Langue primitive, qui fut également monoſyllabique; & qu'elles offrent les mêmes mots: quant aux cauſes qui ont fait que cette Langues parlée des Chinois, differe ſi fort de leur Langue écrite, nous les développerons dans le Livre ſuivant, après avoir comparé auſſi leur Langue écrite avec la nôtre.

§. 2.

Nature de la Langue parlée des Chinois, & procédés qu'il faut ſuivre pour la comparer avec les nôtres.

La Langue parlée chez les Chinois, n'eſt compoſée que de monoſyllabes; & ces monoſyllabes ne ſont jamais compoſés eux-mêmes que d'une conſonne ou d'une aſpiration ſuivie d'une voyelle ſimple, comme dans *Hù*, Lac; *To*, Tout: ou diphtonguée, comme dans *Hue*, ſource, jet-d'eau; *Tai*, un Dais; ou nazalée, comme dans *Hen*, haine; & *Tum*, alors. Jamais on n'y voit deux conſonnes liées par une voyelle: enſorte que leurs monoſyllabes ſont de la plus grande ſimplicité qui ſe puiſſe, tandis que preſque tous les monoſyllabes des autres Peuples, même chez nous, ſe terminent par une conſonne, & quelquefois pas deux: tels, *mer*, *ſel*, *haut*, *tard*, *nord*, *tôt*, *pal*, *mal*, *tel*, *tant*, &c.

Il regne donc une différence frappante entre nos monoſyllabes & ceux de la Chine: elle eſt plus frappante encore chez les Hébreux, où l'on ne regarde, ſans doute à l'imitation des anciens Égyptiens, comme vraies racines, que les mots compoſés d'une voyelle liée à deux conſonnes: ce qui a fait croire à quelques

Savans, que c'est ce qu'il falloit entendre par la Lyre à trois cordes de Thot ou de Mercure.

Cette différence qui paroît légere, est cause cependant que jusques ici on n'a pu comparer avec succès les monosyllabes Chinois, avec ceux des autres Langues; car cette troisieme lettre qu'on trouve dans presque tous nos mots primitifs, qu'on a cru essentielle aux mots radicaux de l'Orient, & qui ne se trouve jamais chez les Chinois, étoit un obstacle presqu'invincible pour la comparaison de ces Langues, quand on ne pouvoit rendre raison de cette différence.

Ce n'est cependant pas une chose bien difficile à trouver, ni un motif capable d'empêcher la comparaison des monosyllabes Chinois avec nos mots primitifs. Cette consonne finale que nous avons ajoutée à la plûpart des mots primitifs, fut destinée, 1°. à lier avec ces mots les terminaisons qu'on y ajouta dans toutes les autres Langues pour en désigner les idées particulieres; ainsi les Latins voulant faire du primitif *Ha*, un Verbe accompagné de diverses terminaisons, telle que *ere*, terminerent cette racine primitive par la consonne *b*; d'où vint *hab-ere*; & voulant faire de la racine *To* un adjectif en *us*, ou en *alis*, ou un nom en *alitas*, ils en firent le mot Tot, d'où vinrent *to-tus*, *to-talis*, *to-talitas*; mots dont nous avons fait, *avoir*, *tout*, *total*, *totalité*, &c. Par ce moyen, on évitoit un hiatus qui eût été inévitable & continuel, & l'on rendoit la prononciation plus agréable & plus ferme.

2°. On avoit en cela un moyen très-commode de varier les significations d'un même mot primitif & de les faire contraster entr'elles: ainsi, Cap signifie *contenir en prenant*; & Cav, *contenir en recevant*: l'un s'applique à un Être libre, & l'autre à un objet passif: de même Caph désigne la main qui prend; & Cap, la tête qui reçoit les impressions qu'on lui donne, les connoissances dont on l'enrichit.

Mais tandis que nous ajoutons des finales aux primitifs pour en varier la valeur, les Chinois se contentent d'en varier le ton: ainsi ils produisent par un ton aigu, grave, ouvert, aspiré, &c. ce que nous opérons par la consonne finale, & par les terminaisons dont elle est suivie.

Les effets sont les mêmes des deux côtés; mais les moyens different. Ainsi, en supprimant ce qu'on ajoute de part & d'autre, on doit trouver des deux côtés le même fond, les mêmes primitifs.

Il n'est donc pas étonnant que, malgré ces rapports, on ne put parvenir à reconnoître nos mots radicaux dans la Langue parlée des Chinois, puisqu'on n'avoit pas su en porter la comparaison à ce point, qui est le seul vrai.

Ajoutons une autre cause qui empêchoit de réussir dans cette comparaison. C'est

C'est qu'on ne faisoit pas attention que le même mot primitif commun aux Chinois & à nous, devoit souvent être composé chez eux d'une consonne absolument différente de celle que nous y employons, parce que celle-ci manque aux Chinois. Ils n'ont point de *B*, de *D*, de R, &c. Ils auront donc été obligés d'employer des *P*, des *M*, des *T*, des *L*, &c. pour remplacer ces intonations. Ainsi, Mo, qui signifie chez eux *bois*, est le primitif BO, dont nous avons fait également *bois* : TAM, qui signifie chez eux *élévation*, est le primitif DAM, qui signifie la même chose en Europe; d'où le Flamand *dam*, digue; le Grec *dam-aô*, dompter, &c. LI & LU, qui signifient *Rits* & *Rosée*, sont exactement ces mêmes mots dont ils ne peuvent prononcer l'intonation initiale, & qu'ils changent, par-là même, en *L*.

Mais comme il étoit difficile de comparer les mots Chinois avec les nôtres sans ces observations, autant est-il aisé de le faire par leur moyen & lorsqu'on ramene nos mots à leur simplicité primitive, ou à celle des mots Chinois.

On a même un avantage en cela ; c'est que cette Langue parlée des Chinois, & qui placée à l'extrémité de l'ancien Monde, sans communication avec les autres Langues, a conservé son état originaire & n'a pu suivre l'impulsion des autres, devient pour nous un exemple vivant du premier état par lequel ont commencé toutes les Langues d'Europe & d'Asie ; & une vérification continuelle de nos principes & de nos procédés dans la comparaison des Langues, & dans leurs rapports avec la Langue primitive.

Ainsi, la Langue Chinoise confirme ce que la raison & l'expérience avoient déjà appris, que plus une Langue étoit placée à un grand éloignement du centre des Contrées habitées, & plus elle se rapprochoit de la Langue primitive ; que plus elle étoit ancienne, plus elle différoit de toutes celles qu'on parloit dans ou près de ce centre.

N'omettons pas cette observation, non moins essentielle, & qui n'est qu'une conséquence de ce que nous avons déjà dit : c'est que les Chinois ne commençant jamais un mot par une voyelle suivie d'une consonne, nous devons constamment supprimer en pareil cas les voyelles qui sont à la tête de nos mots, pour en trouver les rapports dans la Langue Chinoise : ainsi, dans le mot *ala*, ou *aile*, nous supprimerons *a* ou *ai*, afin de trouver le mot Chinois correspondant; ce qui donne ce mot Chinois LU, qui signifie *aile* & *plume*, & qui est dérivé du primitif *L*, qui signifie *aile*, & qui se peint encore en Hébreu & en Chinois comme une aile.

A cet égard, les Chinois sont plus opposés aux Egyptiens & aux Hébreux,

qu'à nous : car ceux-ci ont fait très-souvent précéder la consonne primitive d'un mot, de la voyelle dont elle est suivie en Europe & à la Chine : ainsi nous disons à la Chinoise *Pa* & *Ma*, Pere & Mere ; là où les Hébreux & les Egyptiens, &c. disent *Ab*, Pere ; & *Am*, Mere : comme nous l'avons déjà observé ci-dessus (1).

Cet accord entre les Chinois & nous, sur un objet dans lequel nous différons du tout au tout des Orientaux, pourroit donner lieu à des observations très-importantes sur les causes d'une inversion aussi singuliere, même dans les mots, & qui fait qu'il faut prendre à rebours les mots d'une Langue à l'autre pour les comparer entr'eux, précisément comme si on les lisoit au miroir, ou en sens contraire.

Ce qu'on peut affirmer, c'est qu'en faisant précéder la voyelle, le mot n'a plus la même simplicité, il n'est plus monosyllabique dans le fait ; mais de deux syllabes : il faut deux tems pour prononcer *ab*, *am*, tandis qu'il n'en faut qu'un pour prononcer *ba*, *ma*.

Ce qui confirme en ce point le systême de MM. Duclos (2) & Beauzée (3) sur la maniere de compter les syllabes d'un mot.

§. 3.

Exemples des rapports entre la Langue parlée des Chinois & celles d'Europe & d'Asie.

Il ne nous reste plus qu'à donner quelques exemples de racines communes aux Chinois & aux autres Langues ; nous entrerons même dans un assez grand détail, afin qu'on ne puisse pas dire que ces rapports sont l'effet du hasard, quoique nous ayons déjà eu occasion d'en voir quelques-uns (4).

TU est le nom Chinois de tout ce qui est sensible, ou qui frappe la vue. Il signifie sensible, frappant ; & c'est chez eux le nom de la Matiere ; car c'est ce qui tombe sous les sens. De-là, ces mots Chinois :

Tu, table, planche, explication, figure qui rend sensible ; 2°. voir, regarder, paroître.

(1) P. 259.

(2) Remarques sur la Gramm. Génér. I. iij.

(3) Gramm. Gén. Tom. I. p. 91. & suiv.

(4) Ci-dessus pag. 135. 206. 245. & 319.

Tue, examiner attentivement, voir avec soin, approuver.

Tui, le plus apparent, chef, principal, premier; 2°. éclair, tonnerre.

Teu, signe pour se reconnoître, lettre de reconnoissance, marreau.

Toutes ces idées & ce mot primitif, se trouvent dans le mot Oriental תו, *thu*, *thou*, *theu*, *tot*, qui signifie *signe*, *marque*, & qui a fait le *Thoth* des Egyptiens, le Dieu auquel on attribue l'invention du Calendrier, de l'Astronomie ou des *signes*. C'est encore les mots Latins *TU-eor*, voir, regarder attentivement; & *in-tu-eor*, qui signifie la même chose. On peut encore y rapporter le pronom *tu*, par lequel on désigne la seconde personne, comme l'objet qui est dans ce moment le plus sensible pour nous, le plus apparent, le plus intéressant; celui sur qui se réunit toute notre sensibilité.

Cette consonne T nous offre une multitude d'autres rapports entre nos Langues d'Europe & celle de la Chine.

Tai, un dais, un Thé-âtre; le Grec Theaomaï, voir, regarder.

Tam, tant; Lat. *tantum*.

Tan, terre, pays; mot resté à la fin d'une multitude de mots: *Aqui-tania*, Pays d'eaux. *Gevau-dan*, Pays de Montagnes; & qui termine le nom de toutes les Provinces de la Perse. *Farsis-tan*, Pays des Perses; *Chuzis-tan*, Pays de Chus ou Suziane, &c.

Tan, rouge, minium, & *tem* ou *teng*, feu; du primitif Tan, feu; d'où *extinguo*, j'emporte le feu, j'éteins. *Tan*, en Anglois, brûler, hâler; & *thin*, clair, éclaircir; & *tind*, allumer.

TI, Chef, Empereur, nom de dignité; cette racine a formé une multitude de mots Européens: en Grec, *tiô*, honorer, respecter, craindre: *timé*, honneur, respect, crainte.

En Latin, *æs-timatio*, *æs-timo*, estimer, honorer; *timor*, crainte, respect; *timidus*, timide.

Prononcé *di* & *din*, il a fait le Latin *dignus*, qui mérite du respect, des hommages; *dignité*, *digne*.

To, tout, universel; ce sont nos mots, *tout*, *total*, *totalité*, qui sont Latins.

Tum, alors; la même chose en Latin.

Tum, plein; Lat. *tumulus*, éminence; *tumor*, plénitude, enflure, boufissure; *tumidus*, plein d'orgueil, bouffi.

Aaa ij

LIVEN, aimer, être affectionné, mettre son cœur à un objet; Héb. *leb*, cœur; Grec, aoriste second de l'impératif, *lipe*, désire, aie à cœur. Theuton & Allemand, *lif*, *lib*, *lieb*, ami; *lieben*, aimer. Anglo-Saxon, *leof*, ami, chéri. Anglois, *love*, amour, affection, sentiment du cœur; *to love*, aimer, & *lief*; *loving*, affectionné, qui a bon cœur, bon. Lat. *LIB-ido*, inclination, penchant, passion. *Libet*, avoir à cœur; *libens*, qui fait de bon cœur.

LIN, bois, lieu planté d'arbres. Tonquinois, *T-lem*, forêt; Lat. *lignum*, bois; Espag. & Languedoc.

LI, les Lettrés; dans la plûpart des Langues, LEG, lis, lire.

LO, biens, revenus: 2°. nourriture.

Celte, *loed*, richesses, revenus.

Allemand, Bohémien, *loss*; Angl. *lot*; Anglo-Sax. *lott*, fortune, état.

LAO, élevé, éminent, vénérable.

Celte, *law*, élévation, éminence.

Allemand, *loh*; Flamand, *loo*; Anglo-Sax. *loe*, colline.

LO, contenir, qui contient.

Celte, *log*; François, *loge*, logis, loger.

Lat. *locus*, lieu où une chose est contenue. Indien, *locom*, lieu, place.

LIM, régle; 2°. ordonner; 3°. esprit.

Irland. *Limidh*, Législateur.

Celte, *linio*, régler; Lat. *linea*, ligne, trait.

Su, avec; c'est le *sun*, *syn* & *sy* des Grecs; le *cy* & *cym* des Celtes, &c.

So, être conforme; Anglois, *so*; Flamand, *soo*; Allemand, *so*; Anglo-Sax. *sya*, ainsi, comme, de même; Lat. *sic*.

XIM, très-élevé, saint, parfait. Les mots François *cime* & *cimier*, offrent des idées relatives à la plus haute élévation Lat. *eximius*, excellent.

SIN, le cœur; en Persan, *sin*, le cœur; Lat. *sinus*, le sein; 2°. la partie du milieu, la portion la plus excellente; de-là le nom même de la *Chine*, l'Empire du milieu, ou le centre.

SIEN, Chef, premier.

Celte, *cen* & *sen*, tête, sommet, principal; 2°. âgé, le premier en âge; d'où le Lat. *senex*, & l'Arabe *sanah*, vieux: l'Héb. *San-hedrin*, le Tribunal des Anciens, des Vieillards, des Seigneurs, *Seniores*.

Thibet, *sen* ou *ken*, grand, élevé. Arabe, SANU, être élevé.

SIM ou *sing*, constellation, étoile, élément.
Hébr. *shem*; Grec, *sémaion*; Basq. *sena*, Lat. *signum*, signe, indice.

SEE, homme de lettres, celui qui sait.
Anglois, *see*; Lat. *scio*, savoir, voir, &c.

CEM, Prêtre; en Celte, *Senæ*, Prêtresses.
Egyptien & Héb. *Cen* & *Cohen*, Prêtre.

QUIN, Roi, primitivement: aujourd'hui, ce mot désigne des dégrés d'étude.
Celte, *ken*, *kend*, tête, chef, premier, &c.
Irlandois, *ken*; Ecossois, *kend*, tête, sommet.
Anglo-Saxon, Allem. Flam. Anglois, &c. *King*, *Koenig*, Roi, &c.
Anglois, *Queen*, Reine.

HU, porte; 2°. maison, (prononcé *hou*).
François, *huis*, porte; *Huissier*, qui ouvre la porte.
Lat. *ostium*, porte.
Angl. *house*; Anglo-Sax. *hus*; Flam. *huys*
Danois, *haus*; Allem. *hausz*, maison.
Grec, *OI-k-os*, maison.

HU & Hou, lui; Hébr. *aouh*, lui. Arab. *hou*, lui, IL, nom de Dieu. Grec, *hou*, de lui; Lat. au génit. *hou-jous*, (hujus) de lui. Egypt. *hou*, ce, lui. Vieux Franç. *hui*, resté dans *aujourd'hui*.

MIN, fleuve; Gallois, *Men*, eau de riviere, & *mon*; Lat. *a-m-nis*, riviere, pour *a-men-is*; *mano*, couler; d'où *émaner*, *émanation*, &c.

HEN, haine; Gr. *ainos*, horrible, à charge, odieux.

HAN, ame, soufle; Primit. *han*, soufler; Maine, *ha-haner*, s'essoufler par le travail. Grec, *anemos*, vent, ame. Lat. *anima*, ame.

KIVEN, chien; Grec, *kiôn*, &c.

VEN, beauté, ornement, parure. IsSand. & Suédois, *wen*, agréable. Celt. *wen*, beau: 2°. blanc. Lat. *venustas*, beauté; *venustus*, beau; *Vénus*, Déesse de la Beauté.

Mais ceci peut suffire pour donner une idée des rapports de la Langue Chinoise avec les nôtres, & de la maniere dont nous les comparons: un plus grand nombre d'exemples ne prouveroient rien de plus, & deviendroient fastidieux: ils seront mieux placés dans le Dictionnaire Comparatif.

LIVRE V.

Du Langage peint aux yeux, ou de l'ECRITURE : de son Origine ; & sur-tout de l'Ecriture Alphabétique.

SECTION I.

De l'Ecriture en général, & des Hiéroglyphes en particulier.

CHAPITRE PREMIER.

Avantages de l'Art de peindre ses idées aux yeux, ou de l'Ecriture.

RIEN de moins durable que la parole ; elle frappe l'air, & n'y laisse aucune trace ; & si elle fait quelqu'impression sur ceux qui l'entendent, cette impression est nulle pour ceux qui ne sont pas renfermés dans le petit cercle qu'elle parcourt. Les fruits qu'on en retire, ne sont donc que les fruits du moment : cependant plus elle étoit essentielle au bonheur des hommes, & plus il importoit qu'on trouvât les moyens nécessaires pour en étendre les heureux effets. Comment se souvenir d'une multitude d'inventions utiles & nécessaires, si l'on ne pouvoit fixer ses idées hors de soi, & les tracer d'une maniere qui les rappellât toujours ? A quoi bon inventer les Sciences & les Arts ; composer les Leçons les plus instructives ; décrire en Vers harmonieux les vérités les plus consolantes ; dresser des Loix sages, gage & lien de la félicité publique ; si, pour conserver ces fruits du génie de l'homme, on est réduit au seul secours de la mémoire & de la Tradition ; si ces travaux merveilleux de l'esprit humain ne peuvent servir qu'à la génération présente, & même à celle-là seule qui est rassemblée en un lieu ? En vain, il s'élevera des génies admirables ; leurs efforts seront inutiles ou bornés à un trop petit nombre de lieux & d'années

s'ils ne trouvent moyen de suppléer aux vuides de la Parole ; & le genre humain, loin de se perfectionner en ajoutant connoissance à connoissance, retombera bientôt dans le cahos dont ils vouloient le retirer.

Mais tel est le génie de l'homme, que ce moyen il le trouva, quelque difficile qu'il nous paroisse, & quoique nous n'appercevions pas comment il put en venir à bout ; que nous sachions encore moins dans quels tems & en quels lieux il l'inventa.

Ce moyen admirable d'éterniser ses pensées & de les faire passer à tous les tems & à tous les lieux, c'est l'Écriture ; cet Art qui parle aux yeux, qui peint à la vue ce que la Parole peint à l'oreille ; qui est aussi fixe que le Langage est fugitif, qui subsiste tandis que ceux dont elle est l'ouvrage sont descendus depuis plusieurs siècles dans la nuit du tombeau ; cet Art qui perpétue les Sciences, qui en facilite l'acquisition, qui fait que les connoissances des tems passés, servent à perfectionner les connoissances du tems présent, & qu'elles serviront toutes ensemble de base à l'édifice immense qu'en formeront les tems futurs.

CHAPITRE II.

Ténèbres répandues sur son origine, & moyens de les dissiper.

Cet Art est trop étroitement lié à l'Histoire de la Parole, au développement des Langues, à la comparaison des mots, à l'Histoire même des Nations, pour ne pas entrer dans les recherches qui composent le Monde Primitif, & sur-tout dans la portion où l'on discute tout ce qui se rapporte à la Parole.

Il est vrai que tout ce qu'on en a dit jusqu'à présent, est si imparfait, si incomplet, si épars, si dénué de preuves, qu'on seroit en droit d'en conclure que les connoissances humaines ne seront pas plus avancées par de nouvelles discussions sur ce sujet ; & qu'on a déjà trop de conjectures à cet égard, pour en désirer de nouvelles.

En effet, tout ce qui regarde l'origine de l'Ecriture, n'est qu'une suite de problêmes plus obscurs ou plus difficiles à résoudre les uns que les autres.

On ne sait dans quels tems & en quels lieux elle a commencé ; en quoi différent ses diverses espéces : Si l'Alphabétique est la plus ancienne, ou si elle naquit de l'hiéroglyphique & long-tems après elle : Quel fut le premier Alphabet :

De combien de caractères il étoit composé : Quelle fut l'origine de chacun de ces caractères : Quelle est la vraie cause de la différence des Alphabets : Si dans l'Alphabet Hébreu, il y a des voyelles ou non : Si l'écriture Chinoise a quelque rapport avec celles des autres Peuples. Toutes ces questions & nombre d'autres ont donné lieu à une multitude d'opinions, de systêmes, d'Ouvrages continuellement opposés, & qui se détruisent sans cesse ; ensorte qu'un doute presque universel paroît le seul parti qui reste à prendre, au milieu de tant d'incertitudes.

Afin de nous ouvrir une route assurée au milieu de tant d'écueils, nous partirons de notre grand principe, que tout est imitation : nous montrerons de quelle maniere l'Ecriture s'y rapporte & le confirme ; & rassemblant tous les faits & tous les Monumens de l'Antiquité, relatifs à l'Ecriture, nous verrons ce qu'on en peut conclure sur son origine & pour sa haute antiquité, de même que pour l'origine de nos Alphabets modernes.

La vive lumiere qui en résultera sera une nouvelle preuve de la bonté de nos principes, & de tout ce que nous venons de dire sur l'origine du Langage: ce que nous avons à exposer sur le Langage peint aux yeux par l'Ecriture, sera en effet si conforme à tout ce que nous avons dit sur le Langage lui-même, qu'on ne pourra s'empêcher d'en convenir ; d'en conclure la certitude des principes qui en sont la base ; & ceux-ci, appuyés sur deux points de comparaison aussi différens, & dont l'un est la vérification continuelle de l'autre, en deviendront inébranlables.

Plus occupés à chercher ce qui est, & à ne jamais perdre de vue la seule route qui peut nous conduire au vrai, qu'à examiner ce qu'ont pensé les autres sur cet objet important, & qu'à faire voir le peu de fruit qu'on a retiré de toute autre méthode, nous ne nous jetterons pas dans des critiques qui répandroient de la langueur sur ce que nous avons à dire, & qui en retarderoient l'exposition : & nous réserverons pour la Bibliothéque Etymologique, la notice de tout ce qu'on a déjà dit à cet égard. Cette marche plus expéditive, sera sans doute plus agréable à nos Lecteurs. Nous ne ferons donc mention des opinions qui ont paru jusques ici sur cet objet, qu'autant que leur énoncé pourra répandre quelque jour sur ce que nous aurons à dire, ou justifier nos vues.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

Causes de ces ténèbres.

ON ne doit pas être surpris si tant de ténèbres ont jusqu'à présent dérobé à la connoissance des hommes l'origine de l'Ecriture : trop de causes y concouroient, pour ne pas produire cet effet. L'Ecriture n'est connue que de quelques Nations : elle varie prodigieusement chez celles qui possédent cet Art ; aucune d'elles n'a conservé des traces exactes de son origine : autant de motifs pour croire que l'Ecriture étoit l'effet du hasard, qu'elle étoit une chose si arbitraire que chacun avoit été maître de l'inventer à sa maniere, & si difficile en même tems, qu'elle n'avoit pu être inventée qu'après une longue suite de siécles, & une foule d'essais moins heureux les uns que les autres. Ce qui achevoit de dérouter, c'est l'existence de l'Ecriture alphabétique, qui paroissoit si différente de la premiere espéce d'Ecriture, ou de l'Ecriture hiéroglyphique, & ne s'être élevée que sur les ruines de celle-ci. Comment ramener toutes ces choses à l'unité nécessaire, pour rendre raison de l'origine de l'Ecriture ?

Mais tout s'éclaircit en faisant voir que l'Ecriture n'a pu subsister que chez des Nations agricoles ; que celles-ci n'ont pu l'inventer d'une maniere arbitraire ; qu'elles furent obligées de la prendre dans la Nature, & que toutes les espèces d'Ecritures connues, ne sont que des variétés de cette Ecriture primitive & naturelle.

CHAPITRE IV.

L'Ecriture n'a pu être inventée & se maintenir que dans des Etats Agricoles.

LA maniere dont l'Ecriture est bornée à quelques Peuples, fut un terrible préjugé contre l'antiquité de son origine. Si une invention aussi admirable, dit-on, avoit été connue dans le tems de la dispersion des Peuples, on la retrouveroit chez tous les Peuples.

Mais ce n'étoit ici qu'une erreur de plus. Quoi ! on ira chez les peuples privés de tous les Arts, pour décider de l'origine des Arts ? Et qu'en feroient-ils, de ces Arts, dans des climats où ils ne pourroient les exercer ; où tout se refuse au génie & à l'industrie humaine ; où obligé de courir après sa proie pour ne pas mourir de faim, l'homme chasseur & vagabond ne peut ni s'occuper du lendemain, ni se fixer dans une place pour se livrer à une industrie funeste qui le feroit mourir de faim ?

Non, ce n'est point eux qui peuvent nous répondre sur des objets qui ne sauroient les intéresser : les Nations agricoles sont les seules qui puissent nous instruire sur ces questions importantes ; ce n'est que chez elles que le génie peut se déployer : ce n'est que chez elles où il peut répandre sur les hommes ses heureuses influences ; ce n'est que là, où l'homme assuré de sa subsistance, peut rester en place, & penser à perfectionner ses connoissances : ce n'est que là où le Possesseur d'un immense terrein couvert de ses troupeaux, de ses récoltes, de sa famille, de tous ceux qui travaillent sous lui & pour lui, & soudoyant une multitude de personnes, obligé d'être en régle avec tous, & en société avec ses voisins, & d'avoir avec eux une correspondance étroite par des échanges continuels, est forcé de mettre à contribution tous les Arts, afin de tirer le plus grand parti de sa situation, & des avantages dont il jouit. Obligé surtout de suivre de près toutes ses opérations, de se souvenir de leurs commencemens, de les lier avec tous leurs effets, afin d'être toujours d'accord avec lui-même, sa situation exige pour cet effet des moyens plus sûrs & plus durables que la seule mémoire ; qu'il en fixe les idées d'une maniere inébranlable, & que la mauvaise foi ou l'infidélité de cette faculté de l'esprit ne puissent jamais les ébranler, ou les rendre douteuses.

Si l'on a dit, il y a long-tems, que sans Cérès & sans Bacchus, Vénus étoit glacée, il n'est pas moins vrai de dire que sans les fruits de Cérès, le flambeau du génie est renversé & éteint.

L'homme sauvage n'est point l'enfant chéri de la Nature ; elle n'est pour lui qu'une Marâtre : il n'est pour elle qu'un Etre avorté.

L'Enfant de la Nature, son Fils chéri, celui qui est l'objet de ses plus tendres soins, auquel elle sourit, pour qui elle déploye toutes ses richesses, toute sa magnificence, tous ses charmes, c'est l'homme agricole : lui seul léve son voile, pénétre dans son sein, jouit de ses faveurs.

C'est chez lui seul qu'il faut chercher l'origine des Arts ; il en porte le germe avec lui, & il commença à le développer dès le moment qu'il défricha un coin de la terre, qu'il en fit écouler les eaux, qu'il en extirpa les ronces,

qu'il le garantit des approches des animaux & de celles de l'homme chasseur & déprédateur, qui n'est lui-même guères au-dessus de l'animal sauvage, vivant également de la terre qu'il dépouille, & ne pouvant réparer les dommages qu'il lui cause.

Aussi trouvons-nous l'Ecriture en usage chez toutes les anciennes Nations agricoles; chez les Chaldéens, chez les Hébreux, les Egyptiens, les Indiens, les Chinois : aussi la voyons-nous se répandre en Europe avec l'Agriculture.

C'est donc avec raison que ces Egyptiens firent marcher de pair l'invention de l'Agriculture, de l'Astronomie & de l'Ecriture. Ces trois Arts sont également divins chez eux : également le don de Thot ou de Mercure. Ils ne peuvent en effet aller les uns sans les autres : les deux derniers ont été même très-souvent confondus l'un avec l'autre, parce qu'ils consistent tous deux en signes ou en caractères ; & qu'on a souvent rapporté à l'Astronomie, le mot *signe* qui se rapportoit réellement à la pensée, & qui en désignoit la peinture.

CHAPITRE V.

L'Ecriture n'est qu'une imitation, & par conséquent un assemblage d'Hiéroglyphes.

L'Invention de l'Ecriture, ainsi que celle de tous les Arts, fut de la plus grande simplicité. On vouloit peindre une idée; mais cette idée peignoit un objet; on n'eut donc qu'à peindre cet objet, qu'à en tracer la figure, & l'idée fut peinte : ainsi, on écrivoit par le même moyen qu'on parloit. L'Ecriture comme le Langage, fut fondée sur l'imitation ; la Nature en fit tous les frais. Tel un Voyageur parvenu dans des Contrées dont il ignore le Langage, est réduit à peindre aux yeux, ce qu'il ne peut peindre aux oreilles.

Ainsi, un *cercle rayonnant* peignoit le Soleil : un *croissant*, la Lune ; un *quarré à compartimens*, un enclos ou un jardin : des *traits ondoyans*, les eaux : une *aile*, la vîtesse & les vents ; un *œil*, la vue ; une *main*, la force & la puissance.

L'Ecriture formoit ainsi une tapisserie à laquelle on ne pouvoit se méprendre & tels furent les premiers monumens qu'éleva dans ce genre l'industrie hu-

maine. Mais ces tapisseries, ces monumens, n'étoient élevés que pour l'instruction & pour la félicité publique : ils présentoient les leçons les plus respectables, les Ouvrages des Législateurs & des Sages, dépôts précieux de tout ce qui étoit relatif à la Religion, à la Morale, à l'Agriculture, au Gouvernement.

De-là le nom d'*Hiéroglyphes*, ou *Mystères Sacrés*, donné à ces caractères, & le nom d'*Ecriture hiéroglyphique* que porte cette écriture, à cause de l'excellence des choses qu'elle peignoit.

Il ne reste actuellement aucun Ouvrage écrit de cette maniere; ils ont tous péri avec la puissance des Egyptiens : & l'on n'auroit qu'une très-foible idée de cette maniere d'écrire, s'il n'en subsistoit pas des traces précieuses sur des Monumens de pierre & de marbre, que le tems n'a pu anéantir. On retrouve ces caractères sur ces Obélisques fameux qui ornoient les Places publiques & les entrées des Temples ; sur les Statues & les Divinités Egyptiennes ; sur les Canopes ou Vases Sacrés, Symboles d'Isis & de la Nature ; sur les enveloppes des Momies, ces Corps embaumés qui subsistent depuis plus de quatre mille ans; & même sur les murs des Temples.

Mais si ces caractères se sont conservés jusqu'à nous, il n'en a pas été de même de leur valeur : on n'entend plus ce qu'ils signifioient, & l'intelligence en est même perdue depuis un très-grand nombre de siecles, depuis la chûte de cet ancien Empire.

N'en soyons pas étonnés : il étoit impossible qu'elle se conservât : cette Ecriture hiéroglyphique n'étoit pas, lors de la chûte des Egyptiens, l'Ecriture vulgaire ; le Peuple étoit en possession de l'écriture alphabétique : les Lettrés, les Savans ou le Clergé, avoient seuls conservé avec soin les Livres primitifs de la Nation, ces Livres qu'ils étoient obligés d'étudier & de savoir : ainsi la connoissance de ces Livres fut renfermée dans ce Corps : elle dut donc s'éteindre avec lui, sur-tout lorsque la Religion Chrétienne l'eût anéanti, & avec lui tout ce qui étoit relatif à son état, tout ce qui le constituoit.

On en a conclu mal-à-propos, que cette écriture n'avoit été inventée qu'afin de tenir le Peuple dans l'ignorance, & qu'il ne pût jamais arracher l'encensoir à ceux qui en étoient en possession. Si les Savans de l'Egypte en avoient voulu faire un mystère dès l'origine, ils ne l'auroient pas laissé transpirer ; ils n'en auroient pas fait l'objet des connoissances publiques ; ils n'en auroient pas orné les murs des Temples, les Obélisques, les Monnoies, tous les Monumens publics ; ils auroient fait comme les Sénateurs Romains, qui ne rendoient pas public le Calendrier, afin que le Peuple dépendît absolument d'eux pour la connoissance des tems & pour la distinction des jours de travail & de fêtes.

C'est une justice que les bons Esprits commencent à rendre à ces anciens Sages, & de ce nombre l'Auteur d'une Dissertation manuscrite qu'on nous a communiquée d'Angleterre, & qui est l'ouvrage d'une Dame qui porte un nom cher à la République des Lettres.

L'accord de tous les Savans sur l'origine & la nature de l'Ecriture hiéroglyphique, peinture des idées par les choses, est digne de remarque, & donne la plus grande force à tout ce que nous avons dit sur l'origine des connoissances humaines: on s'en assurera mieux par un plus grand détail sur cette Ecriture hiéroglyphique, dont on a souvent embrouillé les explications, parce qu'on n'avoit pas des idées assez nettes du Langage, & qu'on ne sentoit pas assez que l'Ecriture a suivi nécessairement dans sa marche, celle du Langage, ensorte que leurs procédés doivent s'expliquer réciproquement. Principe qu'il ne faut jamais perdre de vue pour l'Ecriture alphabétique, cette Ecriture par rapport à laquelle on a été sans cesse égaré, parce qu'on n'y voyoit rien que d'arbitraire, & qu'on la supposoit née en Egypte.

CHAPITRE VI.

Procédés de l'Ecriture Hiéroglyphique.

NOUS avons vu que les mots étoient donnés par la Nature, & qu'ils ne désignoient que des objets physiques; qu'on fut obligé ensuite de leur assigner des significations figurées pour peindre des objets qui ne tomboient pas sous les sens; mais l'Ecriture hiéroglyphique qui étoit la peinture des objets physiques, dut être dans le même cas que le Langage: non moins insuffisante que celui-ci pour peindre toute l'étendue des idées, il fallut donner également à ses caractères les divers sens qu'offroit le Langage, le sens propre ou physique, le sens figuré ou moral & d'analogie; & tout cela dut se faire tout-à-la-fois. Si le fait démontre cette assertion, tout ce que nous avons dit de la Parole sera applicable à l'Ecriture hiéroglyphique.

Ouvrons CLÉMENT d'Aléxandrie (1), HORUS APOLLON (2), WARBUR-

(1) Stromates, ou les Tapisseries, Liv. V. pag. 686. & suiv. Oxford, 1715. en 2. vol. in-fol.

(2) Hieroglyphica: la derniere Edit. en Grec & en Latin, avec des Commentaires.

TON (3), MALESPEINES (4), le Méchanisme du Langage (5), la Lettre écrite de Pékin en 1764 (6) tous les Livres en un mot où l'on a traité de l'Ecriture hiéroglyphique : nous verrons qu'ils s'accordent tous à trouver dans chaque caractère de cette écriture les divers sens qu'offre chaque mot de la Langue parlée, un sens propre, ou primitif & naturel ; un sens de synecdoque, soit du tout pour une partie, soit d'une partie pour le tout ; un sens de métonymie, ou de rapport d'un objet avec un autre ; un sens de métaphore ou de figure.

Ainsi le caractère ou la figure d'un LION, qui peignoit au sens propre & physique, ce Roi des Animaux, désignoit 2°. au sens métaphorique ou figuré, le *courage*, la grandeur d'ame, la fierté, apanages du Lion ; & 3°. au sens de métonymie ou d'analogie, le *Soleil* comme l'ame de l'Agriculture (7) ; & 4°. dans un autre sens de métonymie, ou sous un autre rapport, la *Terre*, qui résiste aux travaux de l'Agriculture ou d'Hercule : de-là, le Lion qui accompagne Horus, ou qui est sous son siége ; & cette dépouille du Lion vaincu qu'Hercule porte toujours.

De même, la figure d'un cœur ne peignoit pas seulement cette portion du corps, mais elle peignoit encore au sens figuré, l'union, l'amour, les *affections* du cœur ; au sens de synecdoque, une personne chérie, l'objet de notre affection ; au sens de métonymie, la portion qui est au centre, dans le milieu, comme nous disons le *cœur* d'un fruit, d'un arbre, d'un Pays, &c. & dans un autre sens de métonymie, la demeure fixe & stable d'une Nation agricole : parce que ces Etats forment un Corps réuni dans un centre, par les liens de l'union la plus étroite, & de la correspondance la plus intime ; de la même maniere que les parties du corps sont rassemblées autour du cœur,

---

est celle de J. Corn. PAUW, Utrecht, 1727. *in*-4°. Horus Apollon n'est pas le nom de l'Auteur, mais le nom de l'Ouvrage, comme étant l'Interprétation des Mystères les plus profonds, un Apollon Grec & un Horus Egyptien.

(3) Légation de Moyse, par Warburton, Evêque de Glocester, en Anglois. La cinquiéme & dern. édit. est en 5 vol. *in*-8°. Lond. 1766.

(4) Essai sur les Hiéroglyphes Egyptiens, par M. Léonard de Malespeines, Conseiller au Châtelet. Paris, 1744. en 2 vol. *in*-12.

(5) Tom. I. p. 365, & suiv.

(6) Lettre de Pekin sur le Génie de la Langue Chinoise & la nature de leur Ecriture Symbolique comparée avec celle des anciens Egyptiens. Bruxelles, 1773. *in*-4°.

(7) Hor. Apollo, Liv. I. Embl. XVII.

ne forment avec lui qu'un ſeul tout, & ne ſubſiſtent toutes que par leur correſpondance mutuelle : tandis que ſes Peuplades non agricoles ne peuvent ſubſiſter qu'en s'éloignant ſans ceſſe de leur centre, & en ſe jettant ſur les extrémités les plus éloignées.

De-là l'uſage des Pays agricoles de s'appeller le *nombril* de la terre, le *milieu* de l'Univers, l'*Empire du milieu*. De-là le ſymbole de l'Egypte dans l'Ecriture hiéroglyphique (1), qui conſiſtoit dans un cœur placé au-deſſus d'un encenſoir, & l'idée où l'on étoit que cette contrée ſe trouvoit au milieu du Monde (2). De-là l'épithète donnée à la Chine d'*Empire du milieu*, & ſon nom même de Chine ou plutôt *Sin*, comme l'écrivent les Orientaux, & qui eſt le *ſinus* des Latins, notre mot *ſein*, déſignant le cœur, le milieu, le centre : tandis que les Chinois appellent eux-mêmes leur Pays *Chum*, le milieu, le cœur ; dénomination dont on avoit inutilement cherché la raiſon, & qui faiſoit croire ſi ridiculement que les Chinois avoient donné ce nom à leur Empire, parce qu'ils le regardoient effectivement comme le centre des Terres habitées.

C'eſt de cette même maniere que les ſignes du Zodiaque furent déſignés par des Animaux ou par des emblêmes, qui déſignoient réellement, non des animaux, mais les opérations de la Campagne qui avoient quelque rapport à ces animaux, & qui avoient fait donner leurs noms aux douze Signes Céleſtes.

Tous ces divers ſens d'une même figure, que nous ne pouvons concevoir lorſque nous les enviſageons ſans réflexion, ſe comprenoient auſſi parfaitement par l'enſemble, que nous comprenons par cet enſemble le ſens que nous devons aſſigner aux mots qui compoſent une phraſe ; & que nous ne nous y méprenons jamais, quelque nombreux que ſoient les ſens de chacun de ces mots.

C'eſt que dans le choix de ces figures, on ſe dirigeoit néceſſairement & conſtamment d'après le Langage, puiſque c'étoit lui qu'on vouloit peindre : tout comme notre écriture eſt toujours calquée ſur le Langage, & que nous donnons à nos mots écrits, la même valeur qu'à ces mots parlés.

Il en fut de même dans l'Ecriture hiéroglyphique. La figure d'un Lion ne déſigne le *courage*, l'*intrépidité*, que parce que le nom même du Lion, LEB,

(1) Hor. Apoll. Liv. I. Embl. XXII.
(2) Ib. Liv. I. Embl. XXI.

signifie également un *Lion*; & le *cœur*, le *courage*, l'*ardeur*, : & c'est par la même raison que les déserts, les terreins montueux & arides, les terres qui résistent aux vues du Laboureur, furent appellées *lab*, לאב, dans ces mêmes Langues Orientales & Hiéroglyphiques.

Si dans l'Ecriture hiéroglyphique, les heures étoient représentées sous la figure d'un Singe, parce, disoit-on, que les Singes versent de l'eau une fois à chaque heure, ou douze fois le jour, c'est que le même mot Oriental qui signifie révolution & tour, signifie aussi un Singe; & que dans les horloges d'eau, espéce de Singes, l'eau s'écoule à toutes les heures.

Il y auroit donc un moyen de retrouver le sens & l'origine des symboles ou des hiéroglyphes anciens, du moins de la plus grande partie, en les comparant avec les mots qui y correspondent, & en voyant les différentes acceptions dans lesquelles ces mots se prirent, ou dont ils peuvent être susceptibles; & en cherchant l'ensemble qui en peut résulter. Une seule phrase qu'on auroit déchiffrée de cette maniere, donneroit une grande facilité pour débrouiller les autres.

Mais il est égal dans cette vue, qu'on commence par le symbole & qu'on en cherche ensuite la valeur dans les Dictionnaires; ou qu'après avoir commencé par le mot parlé, on finisse par le mot écrit; qu'on peigne un *œil* & qu'on mette à côté les divers sens que ce mot offre; ou qu'on écrive ces divers sens & qu'on peigne ensuite un œil à côté; que dans ce Dictionnaire, le symbole soit le premier ou le dernier.

La parfaite correspondance de ces objets, démontre combien étoit frivole l'opinion de cet Anonyme qui prétendit, il y a quelques années, que les caractères tracés sur les Monumens Egyptiens, ne sont que des simples ornemens vuides de sens (1): aussi n'a-t-elle pû se soutenir. Quelle maniere d'orner une Statue, que de la barbouiller entierement par des traits profondément gravés, qui n'offrent aucun dessein, aucune symétrie!

Ce ne fut donc que parce que le savant Warburton vivoit dans un tems où les vrais principes du Langage & de la Parole étoient inconnus, qu'il fut obligé d'écrire très-longuement sur les hiéroglyphes, sans pouvoir en donner une idée exacte; qu'il fut obligé d'en multiplier les espèces, comme un Poëte multiplie les machines pour se tirer d'embaras; de faire succéder les unes aux autres cinq ou six Ecritures hiéroglyphiques; d'en faire changer comme

(1) Discours de 82 pages. Paris, 1762.

on

on change d'habit; & qu'il fut réduit à attaquer les Prêtres Egyptiens des derniers tems, après avoir justifié leurs Prédécesseurs, comme si ceux-là avoient voulu faire un secret d'un Art que ceux-ci avoient inventé pour être connu de tous.

M. le Président de Brosses a eu des idées plus saines à ce sujet : il a très-bien vu qu'il n'étoit pas dans la Nature, que les Egyptiens eussent changé tant de fois d'Ecriture hiéroglyphique. » On ne doit, dit-il, (1) reconnoître que » deux genres d'écriture ayant eu cours en Egypte; savoir le figuré, en usage » dans les siécles qui ne nous sont peut-être plus guères connus; & l'alphabé- » tique, probablement déjà inventé lors de l'établissement des plus anciennes » Colonies Egyptiennes dans la Grèce, où l'on n'apperçoit aucune trace de » l'Ecriture figurée. Si Warburton admet quatre espèces d'Ecriture en Egypte, » c'est qu'il divise, après Porphyre & Clément d'Aléxandrie, l'Ecriture figu- » rée en trois espéces.... Mais ces trois manieres de s'exprimer selon le » besoin, en constituant trois usages de mots ou caractères, ne sont pas » trois manieres d'écrire. C'est le style qui change, & non l'écriture, comme » nous n'avons qu'une même maniere d'écrire les mots dont nous nous » servons, soit en sens propre, soit en sens figuré ou tropique presqu'aussi com- » mun que le sens propre; soit en un sens encore plus figuré & très-hardi, » qu'on n'employe guères que dans la Poésie.

Tel avoit été aussi le sentiment de M. de Guignes. » Je n'entrerai pas, » dit-il (2), dans un plus grand détail sur ces caractères : je remarquerai » seulement qu'ils ne constituoient point trois genres d'écritures différentes; » mais qu'ils formoient chez les Egyptiens comme chez les Chinois, le corps » entier de l'écriture, & qu'il falloit employer tout à la fois ces trois espèces » de lettres.

§. 2.

Réduction des caractères hiéroglyphiques.

Ce ne sont donc pas les hiéroglyphes propres, figurés, analogiques, &c. qui se sont succédés les uns aux autres, puisqu'ils avoient nécessairement lieu

(1) Méch. du Lang. T. I. pg. 363. & suiv. in-12. Paris, 1765.

(2) Mém. sur les Hiéroglyphes Egypt. & les Caract. Chinois, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bel. Lett. in-4°. T. XXIX. lu en 1758.

tout à la fois dans l'écriture comme dans la parole ; mais ce qui se succéda l'un à l'autre, ce fut la maniere de peindre ces hiéroglyphes : d'abord conformes aux objets physiques dont ils étoient la représentation, ils n'en représenterent ensuite que le simple contour ; & enfin ils se réduisirent à quelques traits seulement, ensorte qu'on finit par ne pouvoir y reconnoître presqu'aucune figure.

En effet, à mesure que cette écriture se multiplia, on chercha à la rendre plus expéditive, à en faire une écriture courante en quelque façon ; & on ne pouvoit y parvenir qu'en la rendant moins compliquée, en réduisant les figures au plus petit nombre de traits qu'il se pût. C'est ainsi que dans les Calendriers on á réduit les caractères qui peignoient les Planettes & les douze signes du Zodiaque, à des figures qui ne représentent presque plus l'objet qu'elles peignoient dans l'origine. Si deux lignes perpendiculaires, par exemple, unies par deux lignes transversales, représentent le signe des Gémeaux, c'est par une réduction singuliere du caractère primitif qui représentoit deux Jeunes Gens debout se donnant les bras : ici chaque ligne perpendiculaire tient lieu d'un Personnage ; & chaque ligne transversale, de deux bras qui se tiennent.

Et comme l'Ecriture hiéroglyphique, telle que nous la connoissons, est presqu'entierement composée de ces caractères altérés & réduits à quelques traits, par-là même déguisés, on n'a pas eu de peine à confondre le nom d'écriture hiéroglyphique avec des caractères dénaturés, & à en conclure que l'on ne les avoit altérés qu'afin d'en dérober la connoissance au Public.

Mais pour qu'on ne s'imagine pas que nous n'avançons ces idées qu'afin de faire quadrer les Hiéroglyphes Egyptiens avec notre système, jettons les yeux sur ce qui est arrivé à la Chine relativement au même objet. Nous y verrons les mêmes procédés ; & comme nous en devrons le détail à un Savant non suspect, il ne restera aucun doute sur nos principes.

§. 3.

De l'Ecriture Chinoise.

» A moins de donner un démenti aux Chinois, ainsi s'exprime l'Auteur
» de la Lettre de Pekin (1) déjà citée, & au petit nombre des caractères des
» anciens tems qu'ils ont conservés, il n'est pas possible de nier que dans

(1) Pag. 13. & suiv.

» l'antiquité la plus reculée, on ne se servît de figures ou images des choses » sensibles & de symboles pour former des caractères dans le goût à peu près » des hiéroglyphes d'Egypte. Il n'y a qu'à jetter un coup-d'œil sur quelques- » uns de ces caractères... pour en être convaincu. Mais les Chinois n'avoient- » ils pas dès-lors l'art de rapetisser ces figures & de les réduire à quelques » traits par l'analyse & l'abréviation ? A en juger par quelques caractères anciens, » il paroît qu'on en réduisit plusieurs à certains traits assez mal assemblés, pro- » bablement pour la commodité de l'écriture. Quoi qu'il en soit du tems où » ont commencé ces abréviations, elles étoient nécessaires : 1°. Parce que sans » cela l'Ecriture auroit été trop difficile : 2°. parce qu'il auroit fallu des volu- » mes pour dire peu de choses. En effet, à moins d'être dessinateur, com- » ment tracer d'une maniere agréable tant de figures & de symboles ? La » difficulté augmente quand on songe que plusieurs caractères étoient compo- » sés de divers symboles & images, dont la réduction devoit être bien tou- » chée pour n'être pas désagréable, sur-tout vis-à-vis des autres caractères » qui étoient moins composés...

» Le malheur & le très-grand malheur des caractères Chinois, c'est que » ces abréviations ont été faites peu à peu en divers lieux & sans régle ; de » façon qu'il y a tel caractère qui a été abrégé, ou pour mieux dire tronqué, » défiguré d'un très-grand nombre de manieres : la plûpart l'ont été à n'être » pas reconnoissables ».

De-là durent naître, & naquirent en effet, différentes sortes d'écritures, non pour le fond, car elles furent toutes des variétés de la primitive ou de l'hiéroglyphique, mais pour la forme. La premiere nommée *Kou-ouen*, c'est la plus ancienne, & il n'en reste presque plus de vestiges : celle-ci étoit une peinture des choses, & on s'en servit pour écrire les *King* ou Livres classiques des Chinois qui remontent aux premiers tems de leur Empire. La seconde, appellée *Tchoang-tsee*, succéda à celle-là, & elle étoit en usage du tems de Confucius : on y voit tous les caractères de la premiere, mais présentés d'une maniere si abrégée qu'on a peine à les reconnoître. C'est celle-là, dit notre Auteur, » dont les abréviations & les variantes ont été les plus funestes ». Nous pouvons la comparer à l'abréviation du symbole de Mercure dont nous avons parlé dans les Allégories, & par laquelle la figure de la *sphère* qui formoit ce symbole, fut réduite au caducée, par la suppression du cercle trop difficile à former. Tel est encore ce changement dont nous avons déjà parlé, des figures du Zodiaque dans celles qu'on trouve dans tous les Almanachs, & au moyen de laquelle la peinture de grands animaux est réduite à quelques traits.

Les trois autres sortes d'Ecritures sont encore plus abrégées que celles-là : telle est celle qu'on appelle *Hing-chou*, & qu'on employe dans les Livres imprimés : dans celle-ci, tous les caractères ronds sont changés en caractères quarrés, plus faciles à faire. Telle est celle qu'on appelle *Tsao-tsee* : celle-ci est une sorte d'écriture à tire de pinceau qui demande une main légere & très-exercée : elle n'a cours que pour les ordonnances des Médecins, les Préfaces des Livres, les inscriptions de fantaisie, &c. On ne peut mieux la comparer qu'à notre écriture courante & à pieds de mouche, dans laquelle on ne reconnoît plus nos grandes lettres capitales, qui se rapprochent davantage de l'Ecriture primitive.

Ce savant Auteur a très-bien vu encore (1) » qu'on ne se servoit des images & symboles entiers & tracés dans leur juste proportion que pour les » grands monumens où l'espace ne manquoit pas : encore seroit-il porté à » croire, qu'on avoit recours aux caractères analysés, pour certains endroits » moins avantageux.

Cette idée est, en effet, très-conforme à la nature des choses : nos inscriptions gravées pour le public & sur de grands monumens, sont du plus grand caractère ; il seroit absurde d'y employer nos petits caractères courans.

Il en fut de même en Egypte : les caractères gravés sur les Obélisques, & faits pour être vus de loin, sont très-grands, très-distinctifs, profondément gravés ; & chaque figure est dessinée d'une maniere franche & très-reconnoissable. Mais ces mêmes caractères gravés sur de petites statues, sur des Isis & des Osiris portatifs, pour être vus de près, & dont un très-grand nombre devoient entrer dans un espace très-resserré, sont si prodigieusement diminués, rétrécis, abrégés, qu'ils en deviennent souvent méconnoissables.

C'est ce qui en a fait si fort multiplier le nombre par nos Modernes, qui ont pris pour autant de caractères différens ce qui n'étoit que des nuances diverses d'un même caractère ; & qui augmentoient prodigieusement la difficulté de trouver quelque moyen qui pût conduire à l'intelligence de ces caractères. Aussi ce n'est que par une très-grande attention, qu'on peut éviter de tomber dans les mêmes méprises : mais alors on s'apperçoit que le nombre de ces hiéroglyphes est beaucoup moins considérable qu'il ne paroît, & qu'ils reviennent sans cesse, soit seuls, soit ensemble, & souvent dans le même ordre, comme on pourra le faire voir quelque jour, lorsqu'il sera question de l'examen par-

(1) Ib. p. 14.

ticulier des Hiéroglyphes Egyptiens, & comme nous l'avons déjà dit dans notre Dissertation sur la belle Momie du Château d'Ussé en Touraine. (1)

§. 4.

Variétés de l'Ecriture Chinoise.

Comme Warburton a vu quatre sortes d'Ecritures hiéroglyphiques en Egypte, ou plutôt comme les caractères hiéroglyphiques y offrent des sens différens, un sens propre, un sens de métonymie, un sens figuré, &c. il en est de même des caractères Chinois, vrais hiéroglyphes, ou peinture d'objets, comme on le voit par la même lettre de Pekin.

Son Auteur parle d'un ouvrage Chinois (2) qui divise leurs caractères en six espéces. » La premiere dite... *figure*, *image*, est une vraie peinture des » choses sensibles; ainsi on voit dans les anciens caractères, des arbres, des » oiseaux, des vases, &c. grossiérement dessinés. La seconde, dite... *indi-* » *cation de la chose*, se fait par une addition à la figure ou au symbole, qui » met la chose qu'on veut exprimer, sous les yeux. Par exemple, le caractère » de *petit*, placé sur celui de *grand*, peut signifier *pyramidal*, terminé en pointe. » La troisiéme, dite... *jonction d'idée*, consiste à joindre deux caractères pour » exprimer une chose qu'ils ne signifient ni l'un ni l'autre pris séparément. Par » exemple, la figure de bouche placée à côté de celle de *chien*, pour dire *aboyer*. » La quatriéme, *explication de son*, doit son origine à la difficulté de tracer » d'une maniere assez distincte toutes les espéces de poissons, d'animaux, » vases, arbres, &c. Pour y suppléer, on imagina de mettre le caractère » simple d'un son à côté de la figure. Par exemple, le caractère du son *ya* à » côté de la figure d'oiseau pour désigner une canne, celui de *ngo* pour une oie, » &c. La cinquiéme, dite... *idée empruntée*, *métaphore*, a ouvert un champ » immense à l'invention des caractères, ou plutôt à la maniere de s'en servir : » en effet, en vertu de *cet usage*, un caractère est quelquefois pris pour » un autre, choisi pour exprimer un nom propre, détourné à un sens allégo- » rique, métaphorique, ironique, poussé même jusqu'à l'antiphrase, en lui » donnant un sens tout opposé à celui où il est employé ailleurs. Il faut avouer » que cette cinquiéme classe donne à la Langue Chinoise une force & une » vivacité de coloris qu'aucune autre Langue ne peut atteindre. Mais elle est

(1) A la fin des Antiquités des Gaules, par M. de la Sauvagere, Chev. de S. Louis, & de l'Acad. Royale de la Rochelle, &c. *Paris*, 1770. in-4°.

(2) Pag. 10 & suiv.

» aussi une des principales causes de ses obscurités : le sens figuré d'un carac-
» tère n'a pas toujours celles (1) d'analogie avec le sens propre. La sixieme,
» dite... *développement*, *explication*, ne consiste qu'à étendre le sens primitif
» d'un caractère, ou à en faire des explications détaillées. Ainsi le même ca-
» ractère est tantôt verbe, tantôt adverbe, tantôt adjectif ou substantif.

§. 5.

Conséquences qui résultent de ce qu'on vient de dire.

De cet accord parfait qui regne entre les Hiéroglyphes Egyptiens & les caractères Chinois, tous, peinture des idées par l'imitation figurée des objets physiques, résultent des conséquences très-intéressantes.

1°. Que cette écriture confirme tout ce que nous avons avancé jusques ici sur l'origine de la Parole & sur celle de l'Ecriture comme étant des imitations de la Nature, & comme ne pouvant être nécessairement qu'une imitation.

2°. Que l'Ecriture hiéroglyphique éprouva nécessairement les mêmes effets que le Langage : que ses caractères se prirent de même que les mots dans un sens propre & dans des sens figurés & analogiques, &c. puisque sans cela l'Ecriture auroit été inintelligible, ou n'auroit pas correspondu à la parole & aux idées.

3°. Qu'à mesure que l'Ecriture devint plus commune, ou qu'elle s'éloigna de son origine, ses peintures se dégraderent & éprouverent des réductions qui n'offrent plus la peinture primitive, mais dont on trouve les premieres formes au moyen de l'analyse & d'une comparaison suivie entre les caractères de divers tems.

4°. Que les caractères simples ou d'une seule figure, représentent les mots primitifs parfaitement simples, & qu'ils se prennent comme eux pour toutes les parties du discours, étant, suivant les occasions, noms, adjectifs, verbes, &c.

5°. Que les caractères Chinois ne sont pas arbitraires, comme l'ont cru en particulier le P. Parrenin & le savant Freret (2) ; mais qu'ils furent fondés sur la Nature elle-même, & que ce n'est que parce qu'ils se sont insensiblement dénaturés, qu'ils ont paru, comme nos mots, l'effet du hazard : car

---

(1) Il faut sans doute lire, « *n'a pas toujours un rapport d'analogie*, &c. »

(2) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bel. Let. Tom. VI. in-4°.

tel est l'esprit humain, qu'il aime mieux adopter une opinion erronée ou dénuée de fondement, que d'être dans le doute.

Rien ne prouve plus combien on avoit peu d'idées exactes sur ces objets, que la Dissertation du Savant que nous venons de citer sur les fondemens de l'Ecriture Chinoise. FRERET y soutient tout à la fois que l'Ecriture Chinoise est représentative comme l'Ecriture Egyptienne, & qu'elle est cependant arbitraire, tandis que celle des Egyptiens ne l'étoit pas: que les caractères Chinois sont des signes arbitraires qui n'ont qu'un rapport d'institution, ou de convention, avec les choses signifiées, & il ne voit qu'un prétexte d'élégance aux termes & aux caractères figurés. Avec des principes aussi contradictoires & aussi peu fondés, on manque nécessairemement la vérité. Ceci est d'autant plus fâcheux, que cette dissertation est très-intéressante par son objet, sur les diverses manieres dont on a peint les idées en divers tems & en divers lieux.

Il se présenteroit ici une grande question à examiner sur l'antiquité des caractères Chinois, & sur leur origine relativement aux Hiéroglyphes Egyptiens; mais elle ne peut se décider qu'après avoir vu dans la Section suivante l'origine & la nature de l'Ecriture alphabétique, & ce qu'elle a de commun avec les caractères Chinois.

SECTION SECONDE.

ORIGINE ET NATURE DE L'ÉCRITURE ALPHABÉTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

Notice des principaux Systêmes relatifs aux tems & au lieu où naquit cette Ecriture.

L'ORIGINE de l'Ecriture alphabétique se perd, comme toutes les portions du Monde primitif, dans la nuit des tems; & malgré les efforts d'une multitude de Savans, ce problême est encore à résoudre: on diroit même que les recherches faites à ce sujet n'ont servi qu'à épaissir davantage les ténebres qui le couvrent. Il semble qu'il seroit plus raisonnable de laisser de côté une question aussi obs-

cure, que d'ajouter de nouvelles conjectures à celles dont on est inondé à cet égard; mais si l'on considere que cette question est très-intéressante par elle-même, qu'elle est étroitement liée à l'Histoire de la Parole, qu'elle fait une partie essentielle du Monde primitif, on ne désapprouvera pas que nous entrions ici dans quelque détail à son sujet; & que nous ajoutions à tout ce qu'on en a dit, ce que nos recherches & nos principes peuvent nous avoir fait appercevoir de nouveau à cet égard : d'ailleurs nous nous estimerons également heureux, soit que le Public honore nos efforts de son suffrage, soit qu'ils déterminent de plus habiles à faire mieux & à nous éclairer nous-mêmes.

Tous les Systêmes possibles ont été imaginés pour rendre raison de l'Origine de l'Ecriture alphabétique.

Les uns ont cru que Dieu seul pouvoit avoir appris aux hommes un art aussi admirable; c'est ainsi que quelques Docteurs Juifs affirment que les lettres furent du nombre des choses créées le soir du premier Sabath.

Des Docteurs Chrétiens ont également regardé l'Ecriture comme un don de Dieu: tels Nichols (1) & Gaffarel (2). Celui-ci traduisoit ainsi le premier Verset de la Génèse : » Dieu fit au commencement les *caractères* du Ciel & les » *caractères* de la Terre. »

Il en fut de même de Postel. Voici comment il s'exprime à ce sujet : » Adam reçut de Dieu des caractères qu'il n'avoit pas étudiés; & Moyse les » rétablit, après en avoir été instruit de la même maniere (3).

D'autres, sans donner à l'Ecriture une origine divine, la font tout aussi ancienne, en l'attribuant à Adam qu'ils supposent avoir été doué de toutes les connoissances. Entre ceux-là sont, outre Sacchinus, Alstedius, Bibliander, &c. Boulduc (4), & Mathias Bel, savant Hongrois. (5).

Plusieurs autres, très-convaincus que l'Ecriture avoit été en usage avant le Déluge, n'ont osé décider si on en devoit l'invention à Adam, à Seth, à Enoch connu dans l'Orient sous le nom d'*Idris* ou le Savant, à Noé, &c. Ils fondent l'existence anti-diluvienne de l'Ecriture, sur la perfection que l'écriture avoit déjà acquise du tems de Moyse & qui la démontre très-ancienne;

(1) De Litteris inventis, Lond. 1711. in-8°.

(2) Curiosités inouies, Par. 1729. On en a fait aussi des Editions Latines.

(3) De Fœnicum Litteris, &c. Par. 1552. in-12. Cap. IV.

(4) De Ecclesia ante Mosem.

(5) De vetere Litteratura Hunno-Scythica, 1720.

sur

sur la Prophétie écrite d'Enoch, qu'on ne peut lui avoir attribuée qu'autant qu'on étoit convaincu de l'existence de l'Ecriture à cette époque ; sur la Tradition des Orientaux, qui la supposent existante dans ces tems-là ; sur les fameuses Colonnes de Seth, dont parle Josephe ; sur ce qu'il seroit très-extraordinaire qu'on eût laissé écouler un tems si considérable sans avoir trouvé quelque moyen de peindre les idées, tandis qu'on avoit trouvé tous les Arts, &c. Tels sont S. Augustin (1), Drusius (2), Mallinkrot (3), Gonzales de Salas, Chevalier Espagnol (4), & nombre d'autres.

On est même allé jusques à faire paroître des Alphabets sous le nom d'Adam, de Seth, d'Enoch, de Noé, des Anges, &c. qu'on peut voir dans les Auteurs cités en note (5).

Nous pouvons ajouter au nombre de ceux qui regardent l'Ecriture comme antérieure au Déluge, le Docteur James Parsons, dans ses Recherches sur l'origine des Langues Européennes (6) ; & le savant Shuckford, dont l'Histoire sacrée & profane (7), Ouvrage rempli de recherches, lui fit une grande réputation ; mais devenu moins utile, du moins sur cet objet, par les lumieres qu'on a acquises dès-lors. Il est vrai qu'il borne cette invention de l'Ecriture avant le Déluge, à celle des Chinois, & qu'il croit l'Ecriture alphabétique postérieure & au Déluge, & à la dispersion des Peuples.

D'autres se contentent de regarder l'Ecriture alphabétique comme antérieure à Moyse & même à Josephe : tel le savant Cuper (8) : les ordres que Joseph expédioit aux Gouverneurs des Provinces Egyptiennes, & cachetés de l'Anneau Royal, étoient écrits, selon lui, en caractères alphabétiques.

Salden, dans la premiere des Dissertations qui forment ses *Loisirs Théologiques* (9), examine quel fut l'inventeur de l'Ecriture, & conclut qu'elle étoit déjà connue à la naissance de Moyse.

(1) Cité de Dieu, Liv. V. ch. 23.

(2) De Hebraïcâ Antiquitate.

(3) De Nativit. Litter. c. 2.

(4) De duplici Terrâ, *in*-4°. pag. 159.

(5) Kircher, Œdip. Egypt. T. I. Hepburn, Virga aurea. Duret, Trésor des Langues. La Roche, Comment. de la Biblioth. du Vatican, 1591.

(6) Remains of Japhet, ch. XI. Lond. 1767. *in*-4°.

(7) Liv. IV. p. 233. Tom. I. Leyde., 1738.

(8) Lettre à la Croze, *in*-4°. Lett. LIII.

(9) Otia Theologica, Amst. 1684. en XLI. Dissertat.

N'omettons pas le ſentiment de deux Savans diſtingués de l'Italie, MAZOCCHI & BIANCONI, qui ont bien vu tous deux que l'Ecriture, ſans en excepter l'alphabétique, avoit tout au moins précédé la diſperſion des Peuples. Ainſi s'exprime le premier dans ſes Recherches ſur les précieuſes Tables d'Héraclée, en Grec Dorien. » Les Pelaſges, dit-il (10), ou les Peuples de la diſperſion, » porterent avec eux dans la Grèce & dans l'Etrurie, les Lettres, invention » divine qui leur avoit été tranſmiſe par ceux qui avoient ſurvécu au Déluge «. Le dernier s'exprime ainſi (11): » Tout paroît prouver que les lettres Phé» niciennes ou Hébraïques, ſont auſſi anciennes que le Genre-humain, ou » tout au moins antérieures à la diſperſion des Peuples: car nous voyons que » les Peuples placés à l'Orient & à l'Occident des Hébreux & des Phéniciens, » employent les mêmes lettres. «

Si, des Modernes, nous paſſons aux Anciens, nous ne trouverons rien de plus ſatisfaiſant ſur l'origine de l'Ecriture.

Les Grecs attribuoient cette invention aux Phéniciens, & diſoient la tenir d'eux par Cadmus, qui la leur avoit portée en cherchant ſa ſœur Europe; mais Europe eſt l'*Occident*, & la Lune la Reine de l'Occident (12); ainſi l'hiſtoire de ce prétendu Cadmus n'eſt qu'une allégorie qui n'apprend rien de poſitif.

Pline parle diverſement de l'origine de l'Ecriture, ſuivant les divers Mémoires qu'il avoit ſous les yeux: tantôt il dit que les Phéniciens étoient illuſtres par l'invention des Lettres, de l'Aſtronomie, de la Navigation & de l'Art Militaire (13); tantôt, que les Lettres ſont une invention Aſſyrienne (14), ou plutôt qu'elles ont toujours été connues dans l'Aſie, & que c'eſt l'opinion qui paroît la meilleure: mais que d'autres, tels que GELLIUS, l'attribuent à Mercure Egyptien, & d'autres aux Syriens; & c'eſt à cette occaſion qu'il dit que les Pelaſges apporterent cet Art en Italie.

SUIDAS aſſure qu'Adam fut l'inventeur des Arts & des Lettres; mais malgré ſon autorité, la plûpart des Savans ſont partagés entre les Aſſyriens & les Egyptiens: le plus grand nombre eſt même pour ces derniers, entraînés par PLATON,

(10) Napl. 1750. *in-fol.* p. 110. not. 7.

(11) De Antiquit. Litter. Bononiæ, pag. 64. 1748. *in*-4°.

(12) Voyez Allégor. Orient. pag. 250.

(13) Hiſt. Natur. Liv. V. ch. XII.

(14) *Ib.* Liv. VII. ch. LVI.

Diodore, Ciceron, &c. qui parlent de Thot ou Mercure, comme l'inventeur des Lettres & comme celui qui distingua les voyelles & les consonnes. Platon appelle même Mercure l'*illustre Fabricateur* & le Pere des Lettres, τεχνικώτατον καὶ πατέρα τῶν γραμμάτων.

Aussi Kircher (1) est-il entré dans un grand détail pour faire voir que l'Alphabet est d'origine Egyptienne; l'infatigable Kircher, dont les travaux immenses étoient soutenus par les recherches de plusieurs Gens de Lettres, mais qui eut le malheur d'avoir peu d'apperçus; ensorte que malgré son grand savoir & ses grands Ouvrages, il est peu suivi; mais on lui doit nombre de Monumens précieux qu'il a rendu communs par la gravure.

Plusieurs Savans modernes, frappés du rapport qui regne entre les caractères alphabétiques & nombre de caractères hiéroglyphiques Egyptiens, ont conclu que l'Ecriture alphabétique s'étoit formée de caractères hiéroglyphiques, choisis entre tous les autres, & consacrés à ne désigner que les sons au lieu des choses.

Wachter, dans un Ouvrage entrepris exprès sur cette matiere (2) rempli de savoir & de vues, voulut prouver que l'Ecriture alphabétique naquit en Egypte avant même l'Ecriture hiéroglyphique, & qu'elle fut ensuite portée en Chaldée, par Bélus; en Syrie, par Agenor, pere de Cadmus; à Athènes, par Cécrops, &c.

M. de Guignes a pris le systême directement opposé à celui-là, puisque la Colonie Egyptienne qui, selon lui, se rendit maîtresse de la Chine & s'y établit, n'emporta que l'Ecriture Chinoise qui n'est assurément pas l'alphabétique (3).

Terminons cette longue liste par l'exposition des idées d'un Confrere de M. de Guignes, sur le même objet, M. le Président de Brosses. Après avoir divisé (4) l'Ecriture en six ordres; 1°. l'image isolée; 2°. les images suivies, à la Méxicaine; 3°. les symboles allégoriques ou hiéroglyphiques, représentations des qualités des choses, à l'Egyptienne; 4°. les traits représentatifs des idées ou caractères, à la Chinoise; 5°. les traits représentatifs des syllabes, à la Siamoise; 6°. les caractères alphabétiques & détachés, à l'Européenne; ce Savant Magistrat s'attache à prouver que l'Ecriture symbolique composée des

(1) Œdipe Egyptien, *in-fol.* Tom. I.

(2) Naturæ & Scripturæ Concordia. Leipsick, 1752. *in*-4°.

(3) Dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bel. L. Tom. XXIX. & XXXIV.

(4) Méchanisme du Lang. Tom. I. pag. 310-461.

hiéroglyphes Egyptiens, est nécessairement plus ancienne que l'Ecriture littérale ou alphabétique; que par rapport à celle-ci, » on ne peut indiquer en quel » tems ni par qui elle a été introduite »: mais qu'on peut laisser » les Phéniciens » (1) jouir, selon la Tradition la plus ordinaire, de la gloire d'avoir inventé ce » bel Art de l'Ecriture organique. Ils en sont, du moins, les inventeurs à notre » égard, ajoute-t-il, puisqu'il est constant que ce sont eux qui, par leurs voyages, » l'ont divulguée dans les Pays plus Occidentaux «. Enfin il admet l'idée (2) que » les figures symboliques ont donné passage aux figures littérales «.

Telles sont les conjectures & tels les faits auxquels se réduisent les recherches qu'on a faites & les systêmes qu'on a inventés jusques-ici sur l'origine de l'Ecriture en général, & sur celle de l'Ecriture alphabétique en particulier. Toutes ces opinions se croisent si fort & laissent tant d'obscurité dans l'esprit, qu'on ne peut asseoir sur elles aucune base assurée. N'en soyons pas étonnés; cette grande question ne peut se résoudre que par une multitude de points de comparaison, tirés des Ecritures anciennes; & jusqu'à ces derniers tems, on n'avoit pas suffisamment de secours pour cette comparaison. Mais en réunissant ici tout ce que l'industrie & la sagacité humaine ont rassemblé à cet égard & les découvertes qui en ont été la suite, nous pourrons, je pense, parvenir à une solution qui embrassera toutes les Ecritures & rendra raison de toutes.

Mais voyons auparavant ce qu'on a déjà dit sur ce qui a servi de modéle aux lettres alphabétiques.

CHAPITRE II.

Systêmes sur la maniere dont naquit l'Ecriture Alphabétique.

Les systêmes sur la manière dont naquit l'Écriture alphabétique, sont presqu'en aussi grand nombre que ceux qu'on a formés sur les lieux & le tems où elle fut inventée. Nous venons de voir que divers Savans pensent qu'elle naquit des caractères hiéroglyphiques, entre lesquels on en choisit quelques-uns pour en former un nouveau corps d'Ecriture, qui ne peignit plus les objets ni,

(1) *Ib.* p. 445.

(2) *Ib.* p. 450.

les idées, mais qui correspondît aux sons vocaux. Ce systême ingénieux, & très-séduisant par les exemples nombreux qu'on en allégue, n'est pas le seul qu'on ait inventé.

VAN-HELMONT, dans un Ouvrage qu'il composa sur cette matière (1), chercha à démontrer que chaque lettre alphabétique n'étoit que la peinture de la forme que prend la Langue pour prononcer cette lettre: & il a même tâché de le faire sentir au moyen de 34 Planches.

WACHTER a suivi la même route: il tâche de ramener toutes les lettres de l'Alphabet (2), à la figure de l'organe dont on se sert pour les prononcer: ainsi les uns ont la figure de la langue, d'autres celle du nez, des troisiemes celle du gosier, &c. parce qu'elles se prononcent de la langue, ou du nez, ou de la gorge, &c.

M. NELME a proposé depuis peu, à ce sujet, un autre systême qui n'a aucun rapport avec ceux-là (3). Posant pour principe, que les Hommes avant le Déluge connurent l'art de représenter leurs idées par des sons & par des symboles, principe qu'on ne peut guères lui contester, il ajoute que l'Ecriture & les idées furent relatives aux objets connus dans ce tems-là: que la *ligne* devint le symbole de l'étendue considerée dans sa longueur, dans sa hauteur, dans sa profondeur, ou dans ses dimensions; & que le *cercle* fut le symbole de toute circonférence, & en particulier de l'horizon. Mais le *cercle* ou l'horison servoit de borne au Jardin d'Eden; ainsi en traçant un grand cercle qui représente l'horizon, en mettant au centre le Jardin d'Eden, en tirant deux diagonales dont ce Jardin soit le centre, on a la premiere lettre de l'Alphabet, l'A des Hébreux, א, formé de deux lignes qui se coupent en diagonales, & qui en font quatre qui représentent les quatre fleuves qui sortoient du Jardin. L'Ouvrage entier est accompagné de vues intéressantes sur l'origine des connoissances & sur les rapports des Langues.

A peu près dans le même tems, un de ses Compatriotes (4) imprimoit

(1) Alphabeti veri naturalis Hébraïci Délineatio, &c. *in*-12. Sulzbaci, 1667.

(2) Chap, II. III. & IV.

(3) Essai sur la Recherche de l'Origine & des Élémens du Langage & des Lettres, ou des Sons & des Symboles, où l'on considere leur analogie & leur pouvoir pour exprimer les idées radicales sur lesquelles il paroît que le Langage primitif fut formé: en Anglois, grand *in*-4°. Lond. 1772.

(4) Dans un Ouvrage, en Anglois aussi, intitulé: *Conjectures sur l'Origine & le Progrès des Lettres de l'Alphabet*: à Londres, 1772. *in*-8°.

que l'alphabet fut donné par la Divinité même à Moyse, afin que les Hébreux évitassent par ce moyen l'idolâtrie dans laquelle l'Ecriture hiéroglyphique des Egyptiens les auroit entraînés & confirmés.

Peu auparavant, M. *Rowland* JONES, ce Savant dont nous avons eu plus d'une occasion de parler dans nos Volumes précédens, s'étoit essayé sur le même sujet.

A travers un systême étrange sur l'origine des Langues & des Peuples, & proposé d'une maniere plus étrange, on apperçoit cependant des vues intéressantes dans ses Ouvrages: celle-ci, sur-tout, que le Langage & l'Ecriture étoient relatifs à la Nature & aux besoins de l'homme. Principe vrai & très-beau, mais dont M. Jones ne tira pas le parti qu'il auroit pu, parce qu'il se livra trop à son imagination & qu'il ne consulta pas assez les Langues. On voit dans l'*O* ou le cercle, l'étendue & ses dimensions; seule idée qu'il ait de commune avec M. Nelme; l'*I* est la peinture de l'homme debout & dans son état d'innocence; l'*E* est tout Être doué de la faculté de porter du fruit, tout Etre féminin; le *T* représente les deux jambes & les pieds de l'homme; *L* une seule jambe, &c. Ainsi de suite (5).

Ajoutons que le célèbre Olaus RUDBECK (6) voyoit dans le Caducée de Mercure, l'Alphabet entier des Peuples du Nord, & en dérivoit fort ingénieusement toutes les lettres.

CHAPITRE III.

Véritable Etat de la Question.

TELS sont à peu-près les divers systêmes qu'on a proposés jusques ici sur les tems & sur les lieux où parut l'Ecriture pour la premiere fois, & sur les objets qui servirent de modéle à son inventeur. On voit que ces systêmes, semblables aux Héros de Cadmus, se combattent & s'entre-détruisent tous; & qu'après les avoir tous lus, on retombe dans les ténèbres dont on espéroit sortir par leur moyen. Faudra-t-il donc abandonner tous ces guides & renoncer

(5) Hieroglyfic, or a Grammatical Introduction to an universal Hieroglyfic Language, &c. Lond. 1768. *in*-8°.

(6) Dans son Atlantique.

à avoir des idées plus nettes, plus précises, plus exactes sur un objet aussi intéressant & aussi étroitement lié avec l'Histoire de la Parole? Mais, dira-t-on, comment être plus heureux? En n'imaginant point de systêmes, en réunissant tous les Monumens, tous les faits, en les comparant, en se rendant attentif à tout ce qu'ils nous apprennent; en évitant les méprises de ceux qui nous ont précédés, & qui ont presque toujours pris un champ beaucoup trop resserré; ensorte que leurs principes étoient insuffisans pour rendre raison de tous les phénomènes relatifs à l'origine de l'Ecriture; en suivant la même marche de réunion, de comparaison, de discussion qu'a présenté jusques ici le Monde Primitif; en se tenant sur-tout en garde contre les attraits d'une imagination vive & brillante.

Il existe trois sortes d'Ecritures, la Chinoise, l'Egyptienne & la Cadméenne ou alphabétique; & c'est de toutes qu'il faut rendre raison, & non d'une seule: c'est de toutes dont il faut examiner la nature, les rapports, l'origine & en elles-mêmes & relativement aux autres. Mais c'est ce qu'on n'a jamais fait, du moins avec exactitude: on a toujours posé pour principe inconteſtable & qui n'avoit pas besoin de discussion; que l'Ecriture alphabétique n'avoit nul rapport avec l'hiéroglyphique; par conséquent, qu'elle étoit très-postérieure à celle-ci, puisqu'on n'auroit pas eu recours à l'Ecriture hiéroglyphique, si on avoit déjà eu en partage l'Ecriture alphabétique; & que cette derniere étoit par conséquent née en Egypte pour remplacer l'hiéroglyphique: systême qui avoit du moins ce défaut, de supposer vrai ce qu'il falloit prouver, & d'être en contradiction, sans aucune preuve, avec ce que l'antiquité nous a dit sur l'origine de l'Ecriture alphabétique.

Ce n'est pas avec cette légereté qu'on pouvoit espérer d'éclaircir cette grande question; il falloit examiner, 1°. l'origine de l'Ecriture hiéroglyphique Egyptienne: 2°. l'origine de l'Ecriture Chinoise: 3°. celle de l'Ecriture alphabétique, & à ce sujet, si cette Ecriture est née dans des Contrées où étoit déjà en usage l'Ecriture hiéroglyphique, ou dans des Pays qui n'avoient aucune connoissance de celle-ci: 4°. pourquoi l'Egypte avoit renoncé à l'Ecriture hiéroglyphique en faveur de l'alphabétique, tandis que la Chine a dédaigné celle-ci: 5°. dans quel tems se fit ce changement en Egypte: 6°. si l'Egypte dut à elle-même son Ecriture alphabétique, & la donna aux autres Peuples; ou si elle adopta celle de quelqu'autre Peuple; 7°. si l'Ecriture alphabétique de tous les Peuples a la même origine, ou si chaque Peuple en inventa une à sa guise: 8°. quels rapports l'Ecriture alphabétique peut avoir avec les autres manieres de peindre ses idées par des traits tracés.

Il eſt impoſſible, ſans toutes ces combinaiſons, de réſoudre le problême propoſé; & c'eſt ce qu'on n'a jamais recherché, du moins dans cet enſemble. Ceux qui ſont allés le plus loin à ce ſujet, ont reconnu les rapports de l'Ecriture Chinoiſe avec l'Egyptienne, & ont regardé celle-ci comme la mere de celle-là; ils ont cru auſſi que l'Ecriture alphabétique avoit emprunté ſes caractères de l'hiéroglyphique : mais ils n'ont pas approfondi les rapports de ces écritures, & ils ne ſe ſont pas mis en peine d'examiner ſi la maniere dont ils faiſoient naître l'alphabétique s'accordoit avec ſon antiquité, & avec ce qu'ils diſent des deux autres : juſques alors, cependant, on ne peut ſe flatter d'être parvenu à la vérité : il reſtera toujours des objections inſurmontables.

Tel eſt donc le point capital; déterminer la Nature de l'Ecriture alphabétique, & ſes rapports avec l'Ecriture hiéroglyphique; car de cette ſolution réſultera ſans peine celle de toutes les autres queſtions relatives à cette matiere; elles ne ſeront que des conſéquences d'un principe lumineux.

CHAPITRE IV.

Toute Ecriture eſt Hieroglyphique.

Des Savans diſtingués ont été dans l'idée qu'on fut bientôt excédé de la multitude des caractères qu'exige l'Ecriture hiéroglyphique Egyptienne, qui peignant les choſes par leur figure, exigeoit autant de caractères que de choſes à peindre, & qui ne ſervoit par conſéquent qu'aux yeux comme la peinture, & comme l'Ecriture Chinoiſe; & qu'alors on inventa l'Ecriture alphabétique qui ne peint que les ſons de la voix, dont les caractères ſont par conſéquent en très-petit nombre, & au moyen deſquels l'Ecriture peut ſe peindre également à l'oreille, en prononçant le ſon que peint chaque lettre.

Quelque confiance que nous ayons dans les lumieres de ces Savans, & quelqu'avantage qu'il nous revînt de nous autoriſer de leur nom, nous ne pouvons nous réſoudre à admettre leur idée ſans chercher quelque choſe de mieux, & ſur-tout ſans examiner ſi l'alphabet eſt né de la maniere qu'ils diſent: nous oſons même penſer qu'ils verront avec plaiſir la lumiere que de nouvelles recherches pourront répandre ſur un objet qui les a aſſez intéreſſés eux-mêmes, pour s'en être occupés au point d'en chercher l'origine; d'autant mieux que nous

nous ne marcherons jamais que la sonde à la main, appuyés sur les faits & toujours en défiance de l'esprit de systême.

Deux choses embarrassent dans l'origine qu'on attribue à l'Ecriture alphabétique : 1°. sa naissance en Egypte : 2°. la maniere dont on fait passer les hommes, de l'usage des hiéroglyphes à l'invention des lettres.

Sa naissance en Egypte ; car c'est supposer prouvé, ce qui ne l'est pas, que l'Ecriture naquit en Egypte, & que de l'Egypte elle fut portée en Chaldée, en Syrie, dans la Gréce, en Italie, &c. On en cherche les preuves dans WACHTER, & l'on n'y trouve rien. Du moins, si ce systême faisoit disparoître les difficultés à résoudre ; mais il en augmente le nombre, loin de les diminuer : les hommes n'ont pu changer d'écriture comme on change d'habit ; & l'écriture a du avoir une base plus solide que celle qu'on lui attribue ici.

Je conviens que dès son origine l'Ecriture a été hiéroglyphique ; & il est très-intéressant pour nous de voir tous ces Savans poser ceci comme une vérité incontestable, & qui n'a nul besoin de preuves : cet accord démontre merveilleusement la bonté des principes sur lesquels je me fonde, que rien ne se fait par hasard, ou arbitrairement ; & que tout a sa cause, dans l'art de la parole & de l'écriture, comme dans toute autre chose.

En effet, comme nous avons vu que la parole étoit une peinture, la peinture des idées, ensorte que les premiers hommes chercherent, pour peindre leurs idées, les mots dans lesquels ils reconnoissoient le mieux ces idées, il en fut nécessairement de même à l'égard de l'écriture. Pour peindre un mot aux yeux, on peignit l'objet même présenté par l'idée de ce mot ; ce qui forma l'écriture hiéroglyphique, la premiere qui ait pu subsister.

Tout peuple qui commença à écrire, commença donc par peindre : il fut obligé, pour peindre aux yeux l'idée d'un *œil*, de tracer un œil ; pour peindre l'idée d'un *sceptre*, de tracer un sceptre, &c. Ceci est d'une vérité incontestable, & qui confirme, comme nous disons, tout ce que nous avons avancé jusqu'à présent sur l'origine de toutes choses.

Il est encore très-vrai que chaque caractère hiéroglyphique peignoit un mot entier, puisqu'il peignoit toujours un objet.

Il ne s'agit plus que de concilier ces principes avec l'écriture alphabétique, & avec tous les faits qu'elle présente. Mais c'est à quoi on ne sauroit espérer de parvenir en supposant que cette écriture est née du dégoût de l'écriture hiéroglyphique, & qu'on a pris à tour hasard parmi les caractères hiéroglyphiques, le nombre de caractères suffisans pour peindre les sons vocaux, & pour substituer ainsi à la peinture des choses, des traits qui tinssent lieu des sons, qui notassent

ſimplement la parole, comme on note la muſique par des traits qui n'y ont aucun rapport.

Mais eſt-il vrai que la parole ait été ſimplement notée par les lettres alphabétiques ? & n'étoit-elle pas également peinte par ce moyen tout comme par les hiéroglyphes ? Cette marche ne ſeroit-elle pas même plus naturelle que la ſuppoſition du contraire ?

Le changement d'une écriture qui peint les choſes, en une écriture qui note ſimplement les ſons, eſt ſi grand, il eſt ſi oppoſé à l'attachement qu'ont tous les Peuples pour leurs uſages, & à leur averſion pour tout changement dans leur écriture & dans leur orthographe ; il déplace ſi fort l'origine de l'écriture alphabétique, que je ne puis me réſoudre à l'admettre.

Je conviendrai bien que les Egyptiens eurent ces deux ſortes d'écritures ; mais je me croirai autoriſé à demander les preuves qui établiſſent, 1°. que les Lettres ne peignent pas les objets : 2°. qu'elles furent de l'invention des Egyptiens : 3°. & qu'ils ſe propoſerent en cela d'anéantir l'écriture hiéroglyphique. Et juſques à ce moment, je me croirai en droit de chercher quelque ſolution qui ne donne pas lieu à des objections de cette nature.

Voici donc ce que j'entreprends de prouver :

1°. Que l'écriture alphabétique eſt hiéroglyphique, comme l'écriture Egyptienne & comme la Chinoiſe, chaque lettre étant la peinture d'un objet.

2°. Que les différences entre ces écritures ſe réduiſent, 1°. à ce que l'écriture alphabétique eſt compoſée du plus petit nombre de clés ou de caractères ſimples qui ſe puiſſe, au lieu que les Chinois en comptent 214 ; & 2°. à ce que dans les lettres, l'idée des ſons eſt aſſociée à la peinture des objets : aſſociation qui fait de l'écriture alphabétique, une écriture diſtincte de toute autre écriture hiéroglyphique, qui en fait un genre abſolument différent.

3°. Que l'écriture alphabétique fut d'abord compoſée de XVI. caractères hiéroglyphiques, & pourquoi elle fut réduite à ce petit nombre.

4°. Que ce genre d'écriture ne dut pas ſa naiſſance aux Egyptiens ; mais qu'il fut vraiment Cadméen ou Oriental ; & que s'il eut cours en Egypte, ce fut uniquement par adoption.

5°. Enfin, que l'écriture étoit déja connue avant l'établiſſement des Colonies Orientales & la diſperſion des Peuples.

CHAPITRE V.

Que l'Ecriture Alphabétique est Hiéroglyphique.

TOUTE Ecriture étant hiéroglyphique, il en résulte nécessairement que l'écriture alphabétique l'est également; & l'on n'aura pas de peine à s'en convaincre, lorsqu'on examinera les figures primitives qu'offroit l'Alphabet dans sa naissance, & les rapports de leurs objets avec l'organe qui produisoit le son noté par chacune de ces figures. La parfaite correspondance qui regne entre toutes ces choses sera une nouvelle preuve que tout ce qui est relatif à la parole fut donné par la Nature; que l'homme n'a fait que s'y conformer; & que plus il s'en est rapproché, plus il a opéré de grandes choses, & avec le moins de peine.

Il ne restera aucun doute à cet égard, après le développement de nos planches IV. & V. destinées à faire voir les objets qui furent représentés par la plûpart de nos lettres, & qui étoient de vrais hiéroglyphes dans toute l'étendue du mot.

Ces Planches sont divisées en XIII. colonnes perpendiculaires. On voit à la premiere le nom des lettres, *A*, *E*, *I*, &c. A la seconde, la valeur de ces lettres, ou les objets qu'elles peignoient à l'oreille, parfaitement semblables à ce que nous en avons dit dans le Livre précédent: qu'*A*, par exemple, signifie la propriété, la puissance du Maître. A la troisiéme, ce même objet peint aux yeux: qu'*A*, par exemple, est la figure même de l'homme ou du Maître. Dans la quatriéme, on voit cet objet réduit au simple trait, à la forme d'une simple Lettre. A la cinquiéme, les hiéroglyphes Chinois qui désignent les mêmes objets & qui ont la même valeur que nous attribuons ici aux lettres; l'hiéroglyphe, par exemple, qui désigne l'homme, le Maître, & qui offre une figure correspondante à celle d'A.

Les sept Colonnes suivantes offrent les figures de ces lettres telles que les donnent les alphabets les plus anciens: 1°. les alphabets Phéniciens d'Espagne: 2°. celui qui résulte des Médailles Hébraïques frappées par les Princes Asmonéens ou Macchabées: 3°. l'alphabet que donne l'inscription Phénicienne de Malte, expliquée par M. l'Abbé BARTHELEMY: 4°. l'alphabet Samaritain, le plus ancien des alphabets écrits: 5°. l'alphabet que donnent les Bibles Hé-

braïques ou Hébreu quarré : 6°. l'alphabet Grec, antérieur aux beaux tems de la Gréce, & qui, gravé sur le marbre, conserve l'air Oriental ou Phénicien qu'il avoit à sa naissance : 7°. l'alphabet des Etrusques, le plus ancien Empire policé qu'on connoisse dans l'ancienne Italie, & auquel les Romains durent presque toutes leurs connoissances & leur culte.

Tous ces caractères, employés par des Nations si différentes & si éloignées les unes des autres, & de tems & de lieux ; communs & à celles qui eurent un alphabet, & à la Chinoise qui ne connoît point d'alphabet, sont cependant si parfaitement semblables entr'eux, ils offrent des rapports si frappans, si soutenus, ils sont tellement calqués les uns sur les autres, qu'on ne peut se refuser à l'idée qu'ils viennent d'une origine commune : que cette origine est dans la Nature, puisque tous ces caractères peignent des objets naturels ; & qu'elle est d'une antiquité très-reculée, puisqu'elle est également répandue chez des Peuples qui n'avoient aucune communication entr'eux, tels que les Chinois, les Etrusques & les Chaldéens.

Ajoutons que ces alphabets ou ces points de comparaison, ont été puisés dans les sources les plus pures : on les voit indiquées au bas de chaque Colonne. Les caractères Chinois sont tirés du Dictionnaire Chinois de Bayer & des Méditations Chinoises de Fourmont, comparés avec le Dictionnaire manuscrit, à l'usage des Missions. L'alphabet Phénicien-Espagnol est pris dans l'Ouvrage que Don Velazquez a fait paroître sur cette matiere (1) ; celui des Médailles Hébraïques ou Samaritaines, est tiré de la Dissertation du Pere Souciet (2) & comparé avec les alphabets de Reland & d'autres Savans habiles dans ce genre, tels que Bianconi (3). Les caractères de l'inscription de Malte sont dus, comme nous l'avons déja dit, à M. l'Abbé Barthélemy (4), & nous donnons cette inscription elle-même ici, Planche XII. tout comme quelques Médailles Hébraïques à la Planche XIV. Les alphabets Samaritains ou Hébreu quarré sont pris sur les livres sacrés écrits avec ces alphabets. Le Grec ancien est tiré des Inscriptions d'une haute antiquité qu'on trouve dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions & B. L. (5) & dont nous rappor-

(1) Madrid, 1752, in-4°.

(2) Dissertations sur l'Ecriture-Sainte, in-4°. 1715.

(3) De antiquis Litteris ; &c. Bononiæ, 1748. in-4°.

(4) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. T. LIII. Edit. in-12.

(5) Mém. de l'Acad. des Insc. T. XXII. & XXXIX. Edit. in-12.

tons quelques-unes ici, soit en entier, soit en partie, Planches IX, X. & XI. Enfin, l'alphabet Etrusque est tiré des alphabets Etrusques du savant Maffei (1), & des Dissertations du Docteur Swinton (2).

Il n'est pas moins digne de remarque que tous ces alphabets vont de droite à gauche, preuve de leur haute antiquité, & qu'ils ont tous été puisés dans une même source, & dans la même que les caractères Chinois correspondans à ceux-là. Cette correspondance devient plus étroite encore par l'usage des Chinois d'écrire de droite à gauche, mais par colonnes, de la même maniere que nous plaçons nos chiffres arabes, par colonnes les uns sous les autres de droite à gauche.

Enfin, l'usage des Egyptiens de placer leurs hiéroglyphes de droite à gauche, achève la comparaison de ces anciens alphabets & démontre de la maniere la plus frappante une source commune, à laquelle se conformerent tous les Peuples, à l'impulsion de laquelle nous obéissons nous-mêmes, sans nous en douter, dans la maniere dont nous plaçons nos chiffres & dont nous faisons nos calculs arithmétiques; méthode qui démontre combien ces calculs nous sont étrangers, & sont nés dans le même sol & par les mêmes causes que l'écriture alphabétique.

C'est ainsi qu'en réunissant nombre d'usages & de faits qui échappent à l'homme inattentif, on trouve par-tout des preuves sensibles & étonnantes, que tout vient d'une source commune & que tout a sa raison, & peut-être encore plus à l'égard des Langues que si long-tems on a cru arbitraires & n'avoir rien de commun entr'elles.

Nous aurions pu joindre à nos Planches IV. & V. une autre colonne qui auroit contenu les mêmes caractères hiéroglyphiques pris sur des Monumens Egyptiens: mais comme leur signification ne peut se donner que par inférence, nous n'avons pas voulu user de tout notre droit.

---

(1) Observations Littéraires, en Italien, Tom. V.

(2) De Linguâ Etruriæ vernaculâ Diss. *Act. Erudit.* 1744. Transact. Philos. in-4°. Tom. L. Pl. XX. &c.

CHAPITRE VI.

Des objets peints aux yeux par les Caractères correſpondans aux Voyelles.

A la troiſiéme colonne de la Planche IV. nous avons placé de ſuite ſept caractères hiéroglyphiques qui repréſentent ; le premier, un homme ; le ſecond, une tête de bœuf ; le troiſiéme, des compartimens de jardins ou d'un champ ; le quatriéme une tête d'homme, la face humaine ; le cinquiéme, une main ; le ſixiéme, l'œil ; & le ſeptiéme, l'oreille. Ce ſont ſept objets peints d'après la Nature, & employés dans l'Ecriture hiéroglyphique ; mais après avoir été réduits au ſimple trait, tels qu'on les voit dans la quatriéme colonne, puiſque le ſimple trait ſuffiſoit & étoit en même tems beaucoup plus commode.

Ces hiéroglyphes eurent donc une valeur néceſſaire & qui ne dépendit jamais du haſard ou du caprice : le premier déſigna l'*Homme*, le Maître, le Propriétaire de la Terre : le ſecond, le *bœuf*, ce compagnon de l'homme dans les Travaux par leſquels il rend la terre féconde : le troiſiéme, cette *Terre* même fécondée par les ſoins de ſon Propriétaire, de ſon Maître ; les champs, ſources de la vie ; le quatriéme déſigna la tête de l'homme, comme ſiége de cette *intelligence* avec laquelle il dirige ſon Empire, & comme le ſymbole de la *vie* & de l'*exiſtence* qu'il poſſéde : le cinquiéme déſigna la *main* de l'Homme, inſtrument dont il ſe ſert pour toutes ſes opérations, & ſiége de ſa *puiſſance* & de ſa *force* : le ſixiéme déſigna l'*œil* de l'Homme, moyen par lequel il voit tout ce qui exiſte, & contemple en particulier ſes Travaux, afin de pourvoir à tout & que rien ne puiſſe échapper à ſa vigilance.

Enfin, le ſeptiéme déſigne l'*oreille* de l'Homme, cet organe par lequel il connoit les beſoins de tout ce qui l'environne, pour y apporter du ſecours ; & par lequel il profite des lumieres de ſes ſemblables, pour ſa propre perfection & pour celle de ſes Travaux.

En comparant ces ſignifications hiéroglyphiques avec les valeurs qu'offrent les voyelles & que nous avons ſpécifiées dans notre Livre précédent, on voit que l'Ecriture procédoit exactement de la même maniere que la parole ; que chaque caractère n'étoit pas moins propre à peindre le ſens figuré que le ſens phyſique : qu'on pouvoit tracer une ſuite de caractères, qui, ſous une valeur

propre très-bien liée & très-claire, renfermassent un sens allégorique non moins satisfaisant.

On voit encore par-là que comme un mot primitif devenoit toujours le Chef d'une famille nombreuse, chacun des caractères que nous venons de parcourir pouvoit également devenir la source d'une multitude de caractères plus composés, qui participassent tous à sa valeur primitive, & fussent suffisans pour peindre aux yeux toutes les idées relatives aux mêmes objets; en sorte qu'on auroit deux suites parfaitement correspondantes, l'une de mots prononcés, l'autre de caractères écrits; comme cela a, en effet, lieu à la Chine. Là, par exemple, le quatriéme de nos caractères de la troisiéme & cinquiéme colonne, celui qui chez eux désigne l'existence, entre dans une multitude de caractères qui sont tous relatifs à cette signification.

Observons encore que cet assemblage de caractères qui peignent les mêmes choses que les voyelles, est presqu'en entier tiré de l'homme lui-même, puisqu'il est peint par le premier, sa tête par le quatriéme, ses mains, ses yeux & ses oreilles par les trois suivans: & que le second & le troisiéme sont tirés de choses qui appartiennent essentiellement à l'Homme qui a le plus grand besoin de l'Ecriture, l'Homme pourvu de bœufs & de champs, ou l'Homme agriculteur.

Lui seul, en effet, a besoin d'une Ecriture pour survenir à tout ce qu'exige son Etat; pour tenir registre de ses gens, de ses troupeaux, de ses champs, de sa recette, de sa dépense, de ceux qui lui doivent, de ceux auxquels il doit; pour apprendre à tous ceux qui dépendent de lui ce qu'ils doivent faire eux-mêmes afin de remplir ce qu'exige leur propre état; pour prescrire un ordre, des loix, un culte, des cérémonies à tout ce qui forme son Empire, & dont les membres augmentent chaque jour; pour conserver ses observations sur les astres, sur les saisons, sur les meilleures méthodes de faire valoir son terrein; pour tenir note de ses traités avec tous ses voisins.

Telle est la premiere origine de l'Ecriture; telle fut sa premiere & sainte destination: heureux les hommes s'ils n'avoient jamais abusé de cet art, s'ils l'avoient toujours fait servir à leur utilité, & aux progrès de l'auguste & sublime Vérité, seule digne de ses soins & d'être tracée en caractères ineffaçables!

Ne soyons donc étonnés, ni de ce que nous trouvons l'Ecriture chez les Chinois, chez les Phéniciens, chez les Egyptiens, chez les Grecs, chez les Chaldéens, chez les Etrusques, chez les Hébreux de la plus haute antiquité; ni de ce que nous ne la trouvons que là: ces Peuples étoient agriculteurs; ils eurent

donc une écriture ; ils étoient seuls agriculteurs ; ils eurent donc seuls l'Ecriture en partage : & elle ne passa chez d'autres Peuples qu'à mesure que ceux-ci devinrent Agriculteurs. A quoi serviroit-elle, en effet, chez les Peuples Sauvages & coureurs, qui n'ont nul compte à tenir de qui que ce soit ; qui ne labourent ni ne sement ; qui n'ont rien en propre, rien à conserver, rien à maintenir ; qui disputent aux Animaux des Forêts les fruits de la Nature ?

Long-tems encore l'Ecriture fut concentrée dans les Chefs de Familles, & de l'Empire : quel usage en eussent fait tous les autres, voués aux travaux des champs & dénués de toute administration ? l'Ecriture ne devint donc commune parmi ceux qui n'avoient point de Terre, parmi ceux qu'on appelloit *Peuple* & non *Maîtres*, que lorsque ce Peuple eût acquis de la consistance, que lorsqu'il eût fait par sa multitude, par ses richesses, par sa force, un Etat dans l'Etat ; & qu'il eût senti tout l'odieux d'un avantage qu'on vouloit continuer de posséder exclusivement, quoique les circonstances fussent absolument changées & que de nouveaux droits exigeassent des usages nouveaux.

Ce qui achéve de démontrer l'origine que nous assignons ici aux caractères qui sont le sujet de ce Chapitre, c'est la parfaite conformité des noms que leur donnoient les Hébreux, avec ceux que leur donnent les Chinois, & dont on trouve les rapports en comparant leurs figures. Ainsi les Hébreux appellent le second des caractères dont il s'agit ici, alpha, ou *le bœuf* ; & en même tems le *savant*, l'*inventeur*, ayant réuni en un seul caractère la valeur du premier & du second.

Ils appellent le troisiéme *Heth*, la vie ; le cinquiéme *Iod*, la main ; le sixiéme *Oen*, l'Oeil ; le septiéme *Ouau*, un crochet, une agraffe, dont la figure au trait est la même que celle de l'oreille, joint à ce que dans l'antiquité on disoit *oreille* pour *anse*, l'une & l'autre donnant prise à la main.

Le Langage & l'Ecriture étoient donc parfaitement d'accord ; & les caractères qui désignoient les mêmes objets que les voyelles, étoient de vrais hiéroglyphes.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VII.

Objets que représentoient les Caractères correspondans aux Consonnes.

SI nous retrouvons dans l'Ecriture hiéroglyphique, tous les caractères qui peignent nos sons ou toutes les voyelles, il en est de même des caractères correspondans à nos intonations ou à nos consonnes: l'Ecriture des tems les plus reculés, offre nos *b*, nos *d*, nos *g*, &c. elle les offre avec la même valeur qu'ils ont dans nos Langues parlées, ou dans nos mots, & avec la même figure qu'ils ont dans notre Ecriture Occidentale, à remonter aux tems les plus reculés.

C'est ce dont il est aisé de s'assurer en continuant l'examen de nos Planches IV. & V.

La premiere offre ces deux intonations labiales P, B, & l'intonation labio-nasale *M*. On y voit que P a la figure de la bouche ouverte vue de profil; & on ne peut méconnoître les deux lèvres & les dents supérieures. Cette figure est à peine changée dans les deux colonnes des Alphabets Hébreux; elle est seulement un peu plus arrondie. On la reconnoîtra très-bien dans l'Alphabet Grec & dans l'Alphabet Etrusque, avec cette seule différence, qu'elle y a pris la forme perpendiculaire: & de-là notre P en retournant la lettre de droite à gauche, & en arrondissant le trait qui correspond aux dents d'en haut. Mais cette lettre est un vrai hiéroglyphe, puisqu'elle peint la bouche & qu'elle signifie, 1°. la *bouche* même, dans toutes ces anciennes Langues: 2°. parler, ce qui est le propre de cet organe, soit qu'on prononce cette lettre en P, soit qu'on l'aspire en Ph ou Fé: en effet *Fhé* ou *Pé*, signifie la *bouche* en Hébreu; *Fa*, parler, en Grec & en Latin, de même qu'*e pô*, dans la premiere de ces deux Langues.

B étant également une intonation des lèvres, servit à désigner la bouche sous un autre point de vue, comme ayant la propriété de contenir, de renfermer: de-là sa figure, celle d'une boëte; & de-là sa valeur, *b* ou *beth*, signifiant une *boëte*, une *maison*, un enclos, tout ce qui renferme.

Viennent ensuite les deux labio-nazales *M* & *N*. Intonations d'un même organe, on les employa nécessairement à désigner deux idées correspondantes soit par leur signification, soit par leur figure;

Il est incontestable que *M* désigne, dans toutes les Langues, l'idée de *Mere*, de *maternité*, d'être productif & fructifiant : & que *N* désigne l'idée de Fils, d'être produit, ou né, l'idée de fruit, de tout ce qui est tendre & nouveau.

On a donc représenté l'intonation *M* en caractère hiéroglyphique, sous la figure d'un arbre, d'une plante, d'une personne qui éleve les bras pour porter son nourrisson ou pour cueillir du fruit : & par le même motif, on a représenté l'intonation *N* sous la figure d'un fruit encore attaché à l'être auquel il doit la naissance : ainsi *nun* & *nin* signifient, à la Chine même, jeune & tendre.

De même que le Pere, le Chef de la famille, le Maître, étoit peint à la tête des figures hiéroglyphiques, sa compagne & leur fils, leur héritier, le gage de leur amour, l'objet de leurs soins, de leurs travaux, le continuateur de leurs projets, faisoient ainsi également portion de ces figures : & n'entroient-ils pas nécessairement dans l'Ecriture, comme dans le Langage ? Quels objets plus intéressans pouvoit-on y présenter, sous quelque point de vue qu'on les envisageât, au propre ou au figuré ; comme membres d'une même Famille, comme cultivateurs d'une Terre qui leur devoit tout, & qui les récompensoit abondamment de leurs soins, comme favoris de la Nature ?

Les caractères hiéroglyphiques *A*, *M* & *N*, Pere, Mere & Fils ou nouveau-né, désignoient ainsi au propre les Chefs de la Famille & leur rejetton chéri : dans un sens de métonymie, les cultivateurs, la contrée qu'ils cultivoient & les récoltes qui en naissoient ; dans un sens figuré & allégorique, Osiris, Isis & son nourrisson Orus : la Nature fécondante : la Nature fécondée & les êtres nés de cette fécondité ; ou l'Intelligence, la matiere & le systême de l'Univers, effets du pouvoir de l'Intelligence sur la matiere.

La monture des Dames de l'Orient est le Chameau ; & cet animal se distingue par son long cou & par l'avantage de faire de longues courses en peu de tems. Sa tête & son long cou devinrent donc l'emblême de tout canal, de toute gorge, de tout ce qui a la forme du cou, de tout ce qui court & qui passe.

Ainsi, l'intonation gutturale *G* se trouva peinte par l'organe même qui la produit ; & cette figure conserve encore les plus grands rapports avec son ancienne forme.

Le *C*, qui est la même chose que le *k* primitif, peint le creux de la main ; & il est ainsi l'hiéroglyphe parlant de tout ce qui est creux ; & comme l'intonation *c* est la source des Familles qui désignent les objets dans lesquels on trouve cette propriété, ainsi son hiéroglyphe est le chef ou la clef d'une multitude de caractères relatifs aux mêmes idées.

La gutturale Q conserve encore sa forme ancienne, sur-tout dans l'Ecriture

minuſcule *q*. C'eſt un couperet, une petite hache, tout ce qui ſert à couper. Les Langues ſont remplies de mots écrits par *q*, qui ſignifient *couper*, *partager*, ou qui déſignent un partage quelconque : c'eſt de ce dernier ſens que vint à cette lettre le nom qu'elle porte en François. Celui qu'elle a dans les anciennes Langues eſt *cop*, & a formé *coper* ou *couper*. Nous en reconnoiſſons la valeur dans ces derniers mots, ainſi que dans *copeau*, *coupure*, *coup*, *couteau*, &c. quoique nous ayons ici altéré *q* en *c*.

L'intonation ſiflante *S*, ſe peint par une *ſcie*, dont le nom eſt une vraie onomatopée, un nom emprunté du ſon même de la ſcie; cette intonation ſe peint auſſi par la mâchoire d'en bas, parce qu'elle déſigne tont ce qui ſert à broyer, à mâcher, tout ce qui fait l'office des dents.

Un toît fut la peinture du *T* qui déſigne *abri*, *couvert*, un *toît*, d'où vint *tego*, couvrir, défendre; & celui-ci fut la racine de *pro-téger* & de *pro-tection*.

La croix, autre eſpéce de *T* primitif, fut la peinture de la perfection, de *dix*, de tout ce qui eſt grand & élevé; comme peinture des deux mains en croix, qui valent *dix*; ou comme peinture de l'Homme à bras étendus, pour embraſſer tout.

Le *D* a la figure d'un triangle avec une porte dans le milieu. C'eſt l'entrée d'une tente, le dehors de la maiſon. C'eſt ce que ſignifie cette lettre dans l'Alphabet Hébreu & dans l'Ecriture Chinoiſe.

Pour peindre les angles, les objets aigus, pointus, eſcarpés, ſaillans, le nez, les roches, &c. on n'eut qu'à peindre le nez; & ce fut la lettre *R* qui eſt la figure de tous les objets phyſiques déſignés par les mots en *R*.

Enfin la lettre *L* eut dans l'origine la figure d'une aile, ou d'un bras reployé, & ſervant d'ailes pour mieux courir; & c'eſt ce que déſigne cette intonation elle-même, comme nous l'avons vu dans le Livre précédent. De-là les noms d'*aile*, de *Flanc*, de *Fluide*, d'*ala*, *latus*, *Fluo*, &c.

Ainſi naiſſoit l'Ecriture, ainſi ſe peignoient toutes les idées : ainſi l'œil appercevoit tout ce que l'oreille pouvoit entendre; & l'on tranſmettoit aux lieux les plus éloignés & aux générations les plus reculées, ce que la parole ne pouvoit leur faire connoître. Mais il ſe préſente ici une queſtion très-naturelle & ſans la ſolution de laquelle on ne ſauroit parler d'une maniere exacte des objets qui ont rapport à l'Ecriture.

CHAPITRE VIII.

Nombre des caractères simples qui entrent dans cette Ecriture.

CES caractères hiéroglyphiques, correspondant aux organes de l'homme & à ses idées, durent être nécessairement, comme les mots, divisés en deux classes; en caractères simples ou radicaux, en caractères composés ou divisés: & de même qu'un mot simple devient la clef de tous ceux qui en tirent leur origine, ainsi chaque caractère simple devient la clef d'une multitude de caractères qui en proviennent.

Le nombre des caractères simples dut donc être déterminé par le nombre des mots simples & radicaux; car ces deux Langages, l'un écrit, l'autre parlé, durent nécessairement suivre les mêmes loix: mais le nombre des mots radicaux est prodigieusement borné, comme le sont tous les élémens des connoissances & des Arts: nous avons déjà vu dans le Plan général que ceux qui croient les réduire beaucoup en les bornant à deux mille dans les Langues les plus riches, font plus que les quintupler.

Ceci est confirmé par le fait: les Chinois qui ont conservé cette Ecriture à caractères, vus & non lus ou non prononcés, n'en comptent que 214 qu'on puisse regarder comme simples, comme les racines de tous leurs mots écrits.

On peut même assurer que ceux qui ont rédigé les clefs Chinoises, l'ont fait sans aucun principe assuré; en sorte qu'ils en ont beaucoup trop augmenté le nombre, & qu'on pourroit le réduire à moins de la moitié; ayant mis au rang des clefs simples, des caractères composés & des caractères qui ne sont que des nuances d'un même caractère, comme il seroit aisé de le démontrer par plusieurs exemples.

Tandis que les Chinois multiplioient trop le nombre des caractères simples; les Peuples du cœur de l'Asie, les Chaldéens, les Hébreux, les Phéniciens, &c. les bornoient à XVI; aux XVI. que nous venons d'analyser, & qui ont tous le rapport le plus immédiat à l'homme, tous empruntés de ses organes ou des objets par lesquels il pourvoit à ses premiers besoins.

Quels modéles pouvoit-il choisir en effet pour peindre ses idées, qui fussent plus convenables que les organes par lesquels il reçoit les sensations qui l'occupent & par lesquels il manifeste ses besoins & ses pensées? N'étoit-ce pas déjà

par ces mêmes moyens qu'il faisoit connoître toutes ces choses par ses gestes; & que pouvoit-il faire de mieux que de suivre ces indications de la Nature, & d'imiter par son Ecriture ces gestes qui étoient déjà si énergiques?

Etoit-il même possible de suivre une autre route? N'est-ce pas celle que prescrivoit la Nature, & la seule qui convînt à l'homme, puisque ne traçant ses idées que pour lui, il falloit qu'il le fît d'une maniere absolument relative à lui seul, & étroitement liée avec ses organes, véhicules de ses pensées?

Ne soyons donc pas étonnés de l'harmonie qui regne entre l'homme & les caractères radicaux & primitifs de sa Langue écrite; puisque cette harmonie est dans l'ordre de la Nature, & qu'il étoit impossible d'imaginer une méthode plus simple & plus énergique. Ce qui seroit étonnant, c'est que l'Ecriture eût une autre origine. Pouvoit-elle être en contradiction avec la nature des idées qu'on vouloit peindre, & avec le Langage parlé qu'on vouloit fixer sur des matieres durables, afin de les peindre aux yeux de tous?

Ainsi, l'Ecriture étoit puisée dans les mêmes sources que toutes les autres connoissances de l'homme, dans cette Nature qui lui commande impérieusement & dont il ne peut s'écarter; dans cette Nature dont les réponses ont élevé tout ce qui a formé jusques ici le Monde Primitif, & qui seront également la démonstration de tout ce qui nous reste à dire.

CHAPITRE IX.

Preuves qui établissent que le nombre de ces caractères ne fut d'abord que de seize, & explication de la Planche VI.

Ce nombre de XVI caractères est si conforme à la Nature, il étoit si proportionné aux besoins du Langage, qu'il existe encore avec cette simplicité chez plusieurs Nations; & que pendant long-tems, aucun Peuple n'en eut un plus grand nombre. De-là l'Alphabet primitif de XVI. lettres, gravé dans la Planche VI, avec les figures qu'il offre chez les Nations qui s'en servirent ou qui s'en servent encore.

On y voit d'abord un Alphabet Phénicien, d'après des Inscriptions Phéniciennes qui n'offrent que 16 lettres, non compris l'aspiration *H*. Il est tiré des savantes

& ingénieuses Dissertations de M. l'Abbé BARTHELEMY sur cet objet si inconnu jusques à lui (1).

Un Alphabet semblable, tiré des Médailles Hébraïques, appellées SAMARITAINES, parce que le caractère en est semblable à celui dont se servent encore les Samaritains.

L'Alphabet Phénicien BASTULE, dû à Don Velazquez (2), en usage dans les Contrées Orientales de l'ancienne Espagne, & qui n'est que de 16 lettres, sans la lettre *Q*, & sans le caractère qui est vis-à-vis de la lettre *F*, & que Don Velazquez, auquel nous devons cet Alphabet, a pris mal à propos pour une espéce particuliere de *Q*, quoique ce soit l'*ou* ou le *v* Etrusque, Grec, &c. erreur dans laquelle il n'est tombé que parce que chez plusieurs Peuples *v* s'est prononcé *qv*, & écrit ensuite simplement *q*. Nous en verrons d'autres exemples.

L'Alphabet ETRUSQUE n'est également que de XVI. lettres: il est tiré du Docteur SWINTON, qui n'en comptoit même que XIII. & des Observations Littéraires du Marquis MAFFEI qui en comptoit davantage; étant certain que les lettres *C*, *D*, & *O* ou *U*, en firent partie; puisque cet Alphabet est le même que le Pélasge, ou l'ancien Grec & l'ancien Latin.

On voit ensuite deux Alphabets Grecs; l'un beaucoup plus ancien & qui termine ceux qui vont de droite à gauche; l'autre moins ancien & qui est à la tête de ceux qui vont de gauche à droite. Mais cet Alphabet, de l'aveu de tous les Anciens, ne contenoit que XVI. lettres, non compris l'aspiration.

Il en est de même de l'Alphabet Latin; les anciens Grammairiens Latins, PRISCIEN, VICTORIN, &c. assurent qu'il n'étoit que de XVI lettres: ce dernier nous a même conservé les noms de ces lettres (3): ce sont celles que présente la planche VI. mais avec cette différence, que nous avons substitué F à Q; changement dont la nécessité n'avoit pas échappé à M. le Président BOUHIER (4), quoiqu'il ne semble pas avoir apperçu la cause de cette erreur. Ce

(1) Mém. de l'Acad. des Inscr. T. LIII. & LIX. édit. *in*-12. & Dissert. imprimées séparément.

(2) Essai sur les Alphabets en Lettres inconnues des anciennes Médailles Espagnoles, &c. par Don Louis-Joseph Velazquez, &c. *in*-4°. Madrid. 1752. en Espagnol, pag. 72-79. & Pl. VII.

(3) Art. Grammat. lib. I.

(4) Dissert. sur les anciennes Lettres Grecq. & Lat. à la suite de la Paléogr. Grecq. du P. de Montfaucon.

caractère correspond également à *OU*, ou *U*, d'après ce que nous avons dit au sujet de l'Alphabet Bastule.

L'Alphabet Runique qu'on voit ensuite, & qui fut celui de la plûpart des Peuples du Nord, n'est composé également que de XVI. lettres; il est tiré de l'Histoire d'Hialmar, Roi de Thulé & de Biarm, dont nous avons fait graver quelques lignes à la Panche XXII.

L'Alphabet Irlandois est tiré des Grammaires Irlandoises, & ne consiste également qu'en XVI. lettres, non compris la lettre *F* qui double la lettre *OU*, ou *V*, comme dans les Alphabets précédens.

Le dernier de tous, est un Alphabet Theuton, qui n'est également que de XVI. lettres, & qu'on a trouvé dans un manuscrit de la Bibliothéque Abbatiale de Fulde (1).

Ce que nous avons ajouté de l'Alphabet du Tibet, n'est que pour remplir le vuide de la Planche. Cet Alphabet est beaucoup plus nombreux, & moins ancien par conséquent, du moins dans l'état où il se trouve actuellement: il ne sera peut-être pas difficile non plus de remonter à son origine, comme nous le verrons plus bas.

Si ces Alphabets ne sont composés actuellement que de XVI. lettres, le témoignage des Anciens démontre qu'ils n'avoient jamais été plus nombreux. Pline affirme que les Alphabets Grecs & Latins n'étoient dans l'origine que de XVI. lettres (2).

Eusebe dans sa Chronologie (3) affirme également que l'Alphabet Grec ne contenoit d'abord que XVI. lettres.

Nous venons de voir que les Grammairiens Latins tiennent le même Langage. Aussi Bianconi (4) n'en admet pas davantage; & si le Savant Chishull porte l'Alphabet primitif & naturel (5) à XVII. lettres, c'est qu'il a fait entrer dans ce nombre *V* & *F*, qui dans l'Alphabet de XVI. sont représentés par le même caractère.

Shuckford ne compte aussi que XVI. lettres Grecques (6); mais il y insere

---

(1) Heinselius, Harmonie des Langues, Pl. III. no. 3. sec. édit. chez Homann. 1754. *in*-12.

(2) Hist. Nat. Liv. VII. ch. LVI. *des Inventeurs des choses*.

(3) Chron. num. 1617.

(4) De antiquis Litteris, Bonon. 1748. *in*-4. pag. 47.

(5) Antiquitates Asiaticæ, *in-fol.* Lond. 1728.

(6) Hist. du Monde sacré & profane, Leyde, 1738. T. I, p. 252.

H & en ôte *V* ou *F*. Il reléve en même tems avec raison Pline qui mettoit *Z* au nombre des XVI. premieres lettres d'après l'autorité d'Aristote. Ce même Shuckford porte mal-à-propos le nombre des lettres primitives des Latins à XVIII. en ajoutant à ces XVI. lettres Grecques, *F* & *V*, en même tems que *H*, & mettant ainsi entre ces deux Alphabets une différence qui n'y régnoit pas.

Nous avons été aussi obligés de redresser une erreur de Velazquez dans son Alphabet Bastule; il a omis *S* & *T*, lettres qui sont une partie fondamentale de l'Alphabet des XVI. lettres, & leur a substitué *Z* & *Ts*, qui sont des lettres doubles, très-postérieures aux XVI. premieres. Il aura été trompé par des mots où ces lettres *Z* & *Ts* avoient été substituées à *S* & à *T*.

CHAPITRE X.

Pourquoi cet Alphabet ne fut que de seize caractères.

Nous avons toujours dit que l'Alphabet naturel est de XXI. élémens, sept voyelles, sept intonations fortes & sept foibles.

L'on voit d'ailleurs qu'un des Alphabets les plus anciens est de XXII. lettres, & que l'Alphabet Grec ne tarda pas à être porté à XXIV. Comment arrive-t-il donc que cet Alphabet primitif ne fut que de XVI. lettres?

On en peut indiquer deux raisons: l'une naturelle, l'autre historique. La premiere, c'est que cet Alphabet fut inventé pour la Langue primitive; & comme cette Langue avoit beaucoup moins de mots & qu'on n'avoit pas eu besoin, pour cet effet, d'épuiser les sons de l'instrument vocal, peu de caractères suffirent pour peindre tous les mots de cette Langue: on voit, en effet, que les autres lettres ajoutées à celles-là, ne servirent qu'à les dédoubler. Ainsi le *F* ou *ph* est un dédoublement du V primitif; l'*ou* & l'*u* sont des distinctions qui supposent une Langue très-perfectionnée; le *K* & le *C* sont des lettres semblables: ainsi de suite. C'est comme chez nous où nous commençons à distinguer *J* & *I*, *V* & *U*; dédoublemens dont nous pourrions augmenter le nombre, en écrivant, par exemple, ◯ au lieu de *ch*, &c. dans toutes les Langues où ce dernier son est en usage.

Il faut donc qu'une raison historique ait déterminé à borner les clefs de l'écriture, d'abord à XVI. & ensuite à XXII. puisque ces nombres ne tiennent ni

à la nature, ni au calcul numérique; car la 16me. lettre ne vaut en chiffre que 70, & la 22me. 400; ensorte qu'il en faut 19 pour faire 100, ou 28 pour faire mille.

Il faut donc qu'on ait cherché à conserver par-là un fait chronologique, important pour tous les Peuples. L'on apperçoit ainsi un rapport frappant entre les XXII lettres des Hébreux & les XXII. Générations Patriarchales, qu'ils comptent avant les douze Chefs de leurs douze Tribus.

Mais l'alphabet de XVI. lettres fut antérieur à celui-là, & de beaucoup: car ce n'est pas, lorsqu'on a un alphabet de XXII. lettres, qu'on en préfere un qui n'en a que XVI. Mais avant cet alphabet, on ne rencontre d'événement important que la dispersion de la Langue primitive avec ceux qui la parloient, & cette dispersion commença à la XVe. de ces Générations Patriarchales, & à la XVIe. en comptant les Chefs des Colonies; Générations dont le nombre est commun à tous les anciens Peuples: il est donc très-apparent que l'on borna également les lettres à XVI. pour conserver à jamais le souvenir du nombre des Générations Patriarchales qu'on avoit vues jusques alors; & que ces mêmes causes présiderent à ces deux nombres.

Ceci peut se confirmer & par la vénération que les Anciens avoient pour les nombres, & par l'usage qu'ils firent de leurs lettres; car celles-ci leur servoient en même tems de chiffres. *A* étoit *un*; *B*, deux, d'où *bis*; ainsi de suite. Le dix se marquoit par le T primitif en forme de croix †: aussi cette même figure signifioit *perfection*, *fin*, *accomplissement*: c'est par cette raison qu'on en forma le mot Grec *telos*, qui réunit toutes ces significations, & que le T termina constamment l'alphabet primitif, même chez les Grecs; car les lettres qui chez eux suivent le T, furent rejettées à la fin de l'alphabet auxquelles on les ajoutoit, pour ne point changer la place ordinaire des autres & une valeur à laquelle on étoit accoutumé.

Le T en forme de croix paroît encore dans divers alphabets: dans le premier de tous ou le Samaritain, dans l'Etrusque, dans des monumens Grecs (1), dans l'Ethiopien, dans le Cophte ou Egyptien naturel, &c. On voit aussi la croix dans l'ancien alphabet Syriaque; mais ce caractère a passé de la forte à la foible: il y désigne D au lieu de T.

(1) C'est le cinquiéme des T de l'Alphabet qu'a dressé *Mazocchi* d'après les Tables d'Héraclée, en Grec Dorien, pag. 124.

CHAPITRE XI.

Moment du partage des Ecritures Chinoise & Alphabétique ; & comment celle-ci acquit cette qualité.

Dès que l'on admet XVI. caractères hiéroglyphiques au tems de la dispersion des Peuples, rien n'est plus aisé que d'expliquer l'origine des diverses Ecritures qui existent ; ces caractères hiéroglyphiques sont emportés par tous les Peuples de la dispersion ; les Chinois continuent de s'en servir comme de vrais hiéroglyphes ; & en augmentent le nombre considérablement, mais fort au-dessous des 214. clés qu'on croit y reconnoître. Les Chaldéens & leurs voisins qui se livrent à un très-grand commerce entr'eux, & qui sentent la nécessité d'avoir une Ecriture très-expéditive, se contentent de ces XVI. caractères & y ramenent tous leurs mots écrits : en même tems, ils donnent à ces caractères les noms des organes par lesquels on prononce les mots qu'ils peignent, ou les noms des objets même qu'ils désignent ; l'un devient un *A*, l'autre un *E*, l'autre un *B*, &c. De-là, 16 noms ou 16 mots qui constituent tous les Elémens de l'Ecriture, & qui servent à la prononcer, en disant, par exemple, *A*, par-tout où est la figure du Chef de famille ; *M*, par-tout où est celle de la Mere de famille ; *N*, par-tout où est la figure de leur nourrisson ; *O*, par-tout où est la figure de l'œil, &c. & en réduisant tous les mots à ces XVI. caractères, au moyen de leurs diverses combinaisons.

Par cette méthode aussi simple qu'admirable, la Langue écrite se trouve parfaitement conforme à la Langue parlée ; on put écrire celle-ci & prononcer celle-là : & ce fut là l'Ecriture alphabétique, appellée ainsi, parce que le premier caractère de l'alphabet des XVI. lettres, étoit *A*, appellé *alpha*, ou Conducteur : & le second *B*, appellé *beth*, ou habitation, demeure.

CHAPITRE XII.

Observation particuliere sur l'Ecriture Chinoise.

A la faveur du son propre attaché à chacune de nos lettres, nous lisons tous nos caractères ou tous nos mots écrits, & nous les confions sans peine à la mémoire. Il n'en est pas de même à la Chine; comme ce Peuple n'a attaché aucun son à ses caractères simples, il n'a d'autre moyen que les yeux pour apprendre sa Langue écrite; mais comme il faut cependant pouvoir tenir note de tous ces caractères, on les distribue tous entre les mots simples ou radicaux dont la Langue est composée.

Ceci tient également au génie particulier de cette Langue; car leur Langue parlée est encore réduite aux mots primitifs & radicaux dont ils étoient en possession lorsqu'ils se séparerent de tous les autres Peuples : ils n'ont jamais pensé à en former des composés comme nous : ils se contentent de les varier par la prononciation; ce qui les multiplie prodigieusement. Il en est de ceci comme de leurs noms propres, qui se bornent aux cent qui composoient leur premiere Colonie.

Ils en retirent, à la vérité, cet avantage, d'avoir une Langue monosyllabique, par-là même extrêmement abrégée, ensorte qu'elle se rapproche infiniment plus de la vivacité & de la rapidité de l'idée que les nôtres, où les nuances des mots sont désignées par la diversité des syllabes, au lieu qu'elles ne le sont à la Chine que par l'accent ou le ton qu'on donne aux mots radicaux.

Quant à leur Langue écrite, elle est, comme nos Langues, formée de caractères simples & de caractères composés, ensorte qu'en connoissant toutes les valeurs de leurs caractères simples, on peut connoître tous les caractères qui en sont composés : ce qui forme un Langage écrit, philosophique & facile à apprendre, lorsqu'on ramene à leurs racines tous ces caractères composés. Ainsi, l'on pourroit les apprendre en très-peu de tems par cette méthode comparative.

Cependant les Chinois ne peuvent le faire, quoique tous ces caractères soient distribués entre les 214 clés qui forment les Elémens de leur Langue écrite; mais cette impossibilité ne provient que des altérations arrivées à ces caractères, qui ne permettent pas toujours de reconnoître les caractères

primitifs dont ils sont composés : tout comme nous ne pouvons pas toujours dans nos Langues d'Europe reconnoître l'origine des mots, ni par conséquent les raisons de leur valeur.

En effet, les Chinois ont changé leurs caractères ronds, en caractères quarrés; & en réduisant leurs caractères en petit, ils en ont souvent changé la forme : ainsi leur écriture a éprouvé les mêmes variations que la nôtre.

Ces altérations vont au point d'avoir laissé perdre la plûpart des caractères primitifs, appellés *kou-ouen*, & de ne pas entendre plusieurs de ceux qui ont échappé aux ravages du tems.

Avant que leur célébre CONFUCIUS parût, cette Ecriture altérée existoit déja, mais encore arrondie, encore peinture de choses.

Elle se dégrada bien davantage dans la suite, en formant les caractères appellés *li*, plus resserrés, moins parlans, moins arrondis.

Les Chinois sont actuellement à la quatriéme espéce de caractères; elle est appellée *Hing-chou*, & on l'emploie dans les Livres imprimés : les figures en ont une forme réguliere & quarrée. Quant à l'Ecriture courante, elle est différente de celle-là, étant composée de traits liés qui s'écrivent avec beaucoup de dextérité & de vîtesse, & qui different pour le moins autant de leurs caractères imprimés, que notre écriture courante differe des lettres majuscules imprimées.

On ne peut donc reconnoître les vraies origines de la Langue écrite du Chinois, qu'en retrouvant les rapports de chaque caractère à travers toutes ces Ecritures, & sur-tout avec les premiers caractères; avec ces caractères qui peignent la Nature même. Les principes sur lesquels s'éléve le Monde primitif, peuvent donc être d'une très-grande ressource non-seulement pour découvrir la valeur des caractères primitifs de la Chine, mais aussi pour restituer ceux qui peuvent s'être perdu.

Ce que nous disons ici de l'Ecriture, peut se dire également de la Langue Chinoise. On peut répandre sur elle de très-grandes lumieres au moyen de nos principes & en la comparant avec les autres Langues : tout de même qu'on peut s'en servir pour éclaircir celles-ci.

On trouve, par exemple, dans la Chine, le mot MAN, pour désigner un *voile*; mais ce mot devient très-intéressant dans la comparaison des Langues; on voit aussi-tôt qu'il est une des racines du Verbe Hébreu *taman*, qui signifie *cacher*, *voiler*, & de nos mots *manteau*, *mante*, *mantelet*, &c. qui désignent des objets faits pour couvrir, pour voiler. Que le mot Hébreu מן *man*,

employé dans le Pseaume LXI, verf. 8 (1), peut très-bien signifier un *voile*; & que les mots *mentir*, *menteur*, *mensonge*, en Latin *mentiri*, *mendax*, *mendacium*, dont la racine est inconnue, doit venir de ce mot *man*, puisque le mensonge consiste à *cacher* la vérité, à la voiler, à la déguiser; au point qu'en Grec la vérité s'appelle *la non-cachée*, *a-lêth-eia*.

Ajoutons une preuve de la clarté que peut répandre notre méthode sur les origines Chinoises. Le P. du Halde rapporte dans sa Description de la Chine, que Fohi établit six Mandarins appellés *Long* ou *Dragons*, auxquels on donna des noms relatifs à leurs fonctions: & que celui qui étoit chargé de composer le Calendrier, étoit appellé le *Dragon qui se cache*: nul rapport entre se cacher & la science du Calendrier: rendons ce mot par une autre valeur adjective; *le dragon du voile*, & il sera bien nommé: le Firmament est un voile qui enveloppe la Terre: c'est une *Courtine*, dit l'Ecriture-Sainte; & nous-mêmes n'appellons-nous pas *Ciel*, les voiles qui sont suspendus sur la tête? On avoit donc pris ici au sens propre, un terme figuré, une métonymie.

CHAPITRE XIII.

Les Caractères Chinois peuvent se lire, ou se prononcer, & devenir alphabétiques.

De tout ce que nous venons de dire sur le rapport des Clefs Chinoises avec nos lettres, hiéroglyphiques comme ces clefs, & qui en font aussi partie, il résulte nécessairement qu'on pourroit très-aisément attacher un son aux caractères Chinois semblables aux nôtres, & les prononcer de la même maniere. Ainsi nous lirions *A*, pour le caractère qui peint le Pere de famille; *O*, pour le caractère qui peint l'œil; *N*, pour le caractère qui peint tout ce qui est jeune, *nouveau*, *né* depuis peu, &c. En effet, ces caractères étant semblables à nos lettres & ayant le même sens, on n'a plus qu'un pas à faire pour y attacher le même son: il ne seroit pas difficile ensuite d'étendre la même méthode aux autres clefs Chinoises, en y appliquant toutes nos voyelles, toutes nos consonnes, tous nos sons doubles, comme *st*, *bl*, *br*, *fl*, *cr*, &c.

(1) Selon l'Hébreu.

Ceci prouveroit toujours plus que l'Ecriture Chinoise & la nôtre ne différent nullement quant au fond, mais uniquement par des additions, ou par des circonstances particulieres.

J'ai eu l'avantage de me rencontrer en ceci avec un Académicien qui a trouvé les mêmes résultats par une méthode différente (1) » Il faut maintenant, » dit-il, (2) envisager les caractères Chinois, comme représentatifs d'un son » & comme formés de lettres alphabétiques, méchanisme fort singulier qu'une » foule de preuves m'autorise à proposer & à admettre, & qui s'applique également à l'Ecriture hiéroglyphique des Egyptiens. Ainsi je prends maintenant » tous ces élémens des hiéroglyphes Egyptiens & Chinois, pour autant » de lettres simples ou syllabiques.... je veux dire que la représentation, par » exemple, d'un *Chien*, répond à une syllabe, qui, combinée avec un autre » hiéroglyphe, forme un mot entier; ensorte que l'Ecriture Chinoise ou » Egyptienne qui est toute hiéroglyphique, considérée sous ce nouveau point » de vue, est en même tems alphabétique & syllabique..... Les 214 clefs » Chinoises sont donc tout-à-la-fois 214 caractères hiéroglyphiques & 214 » lettres alphabétiques. Les plus simples sont des lettres simples, comme *a*, *b*, » *c*; les autres sont des syllabes à deux, trois lettres, comme *kan*, *kar*, *dan*, » *dar*, &c.

Les savans Auteurs de l'Histoire Universelle (3) ont eu la même idée. « Les » caractères Chinois, disent-ils, peuvent se réduire à un Alphabet régulier; » nous en sommes persuadés par notre propre expérience »; mais ils n'en donnent aucune preuve, du moins dans la Traduction. Cette idée étoit trop naturelle, & trop conforme au fait, pour n'être pas venue à plusieurs personnes dès qu'elles se sont occupées avec un peu de soin de cet objet.

---

(1) M. DE GUIGNES, Essai sur les moyens de parvenir à la lecture & à l'intelligence des Hiéroglyphes Egyptiens. *Mém. des Inscrip. & Bell. Lett.* Tom. XXXIV. in-4°. pag. 1-55.

(2) Ib. p. 25-27.

(3) Tom. XX. p. 153. in-4°. de la Traduction Françoise.

CHAPITRE XIV.

Avantages qui résultent de ces vues sur l'antiquité de l'Ecriture.

NOUS avons vu que l'on avoit toujours soupçonné la haute antiquité de l'Ecriture, & son antériorité à la dispersion des Peuples, par conséquent son existence au 25e siécle au moins avant J. C. il y a 4300 ans; mais qu'on n'en avoit jamais donné des preuves: l'on s'étoit donc retranché dans la suite à ne dater son époque que de Cadmus pour la Grèce, de Moyse pour l'Orient; d'autant plus qu'on supposoit que l'Ecriture hyéroglyphique étoit plus ancienne, & que l'alphabétique étoit née de celle-ci.

Mais le systême que nous venons d'exposer, réunit tous les sentimens & applanit toutes les difficultés. Il pose pour base de l'Ecriture les Caractères hiéroglyphiques, par conséquent son antiquité très-supérieure à Cadmus & à Moyse; il fait voir comment elle devint alphabétique en Chaldée, & comment elle resta hiéroglyphique à la Chine; ainsi on n'a pas besoin de redescendre aussi bas pour son origine, & d'aller chercher l'Alphabet en Egypte pour le faire promener de-là par-toute la Terre.

Ceci s'accorde très-bien avec la Tradition ancienne, parfaitement représentée par ces Vers de LUCAIN (1):

Phœnices primi, famæ si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.
Nodum flumineas Memphis continere biblos
Noverat, & saxis tantum volucresque feræque;
Sculptaque servabant magicas animalia linguas.

» Les Phniciens, si l'on en croit la renommée, oserent les premiers fixer » la Parole par des figures matérielles. Memphis ne savoit pas encore compo- » ser des Livres avec les Plantes qui croissent sur les bords de son Fleuve; ses » Langues magiques n'étoient conservées sur le marbre que par des figures » d'oiseaux ou d'animaux.

(1) Pharsale, Liv. III, v. 220, & suiv.

Ce système satisfait les Savans qui ne pouvoient se résoudre à croire l'Écriture inconnue 25 siécles avant J. C. tels que l'Auteur de la Lettre de Pekin que nous avons déjà citée tant de fois (p. 38). Il s'accorde encore avec M. de Guignes, qui dit, dans le Mémoire cité ci-dessus (1) : » Aussi suis-» je persuadé que toute cette Ecriture hiéroglyphique a été celle des premiers » hommes, que les Egyptiens ont conservée avec plus de soin, de même que » leur Langage dans lequel on retrouve les origines des autres Langues Orien-» tales. » Article vrai, si l'on entend par ces *origines*, non que l'Egyptien est la racine ou la mere des autres Langues Orientales, mais qu'on retrouve dans l'Egyptien les mêmes mots d'où les autres Langues étoient nées, & que l'Egypte conserva. Car on ne démontrera jamais que l'Arabe, le Chaldéen, le Méde, &c. naquirent en Egypte.

Enfin ceci explique parfaitement la double Ecriture des Egyptiens, une écriture hiéroglyphique & une écriture alphabétique : la premiere étoit celle qu'ils avoient emportée avec eux en se transplantant en Egypte. La seconde, ils la durent à leurs Voisins, aux Chaldéens chez qui elle étoit née, & aux Phéniciens à qui elle étoit indispensable à cause de leur commerce chez toutes les Nations connues, & qui la communiquerent aux Egyptiens, tout comme à la plûpart des Peuples avec qui ils commercerent, ou chez lesquels ils formerent des Comptoirs & d'autres établissemens ; étant ainsi les Voituriers des lettres & des connoissances.

CHAPITRE XV.

De quelle maniere l'Alphabet s'augmenta.

COMME l'Alphabet servoit de chiffres, & que le Langage se multiplioit avec les connoissances, XVI caractères devinrent insuffisans pour ces deux objets ; ainsi les Orientaux, peut-être les Phéniciens grands Commerçans, eurent bientôt trois lettres de plus qui passerent également aux Grecs & qu'ils conserverent constamment, du moins comme caractères numériques, lors même qu'ils leur en eurent substitué d'autres dans l'Alphabet littéral : ces trois caractères

(1) Mém. des Inscr. T. XXXIV. p. 13. édit. in-4°.

appellés

appellés *Episémons*, sont le vau, le tsade & le koph des Orientaux, ou V, *TS*, & Q; caractères qui donnerent insensiblement occasion à ceux-ci dans l'Alphabet littéral des Grecs, υ & φ, Ψ & χ. Car le vau se prenant pour *u* & pour *f*, les Grecs en firent leur *u* & leur ϝ ou digamma: ils changerent *ts* en *ps*, & *q* en *kh*. Et parce que ces quatre lettres étoient ainsi ajoutées aux 19 autres, ils les mirent à la suite du T qui terminoit l'Alphabet primitif.

Que les épisémons des Grecs soient le vau, le tsade & le koph des Orientaux, c'est ce que démontrent leurs noms & leurs figures. L'Episémon *Bau*, est le vau, *V*; le *sanpi* est le tsade, *Ts*, & le *koppa* est le Qoph, *Q*. Il existe encore des Monumens sur lesquels on voit deux de ces Episémons employés comme lettres. Le vau ou digamma Eolique sous la figure de F, se voit au N°. IV. Pl. XI.

Le Qoph employé comme un q, se voit dans la Pl. VI. au bas de la seconde colonne Grecque. On le voit sur-tout sur les Médailles de Corinthe, dont il commençoit anciennement le nom: sur les Médailles des Crotoniates, comme on le voit dans les Tables d'Heraclée de Mazocchi (1), & sur celles même de Syracuse.

Les Hébreux & les autres Orientaux porterent aussi leurs lettres jusqu'au nombre de 22, & comme il en falloit 5 de plus pour compter jusqu'à mille, comme nous l'avons vu, ils donnerent à cinq de leurs lettres une figure un peu différente; ce qui forma leurs cinq finales, qui servirent aux calculs qui alloient jusqu'à mille.

Les Arabes trouvant également que le nombre de 22 lettres étoit insuffisant pour leurs calculs, ils en dédoublerent six qui avoient de doubles prononciations; & les distinguant simplement par des points, ils eurent ainsi 28 lettres effectives, tout comme nous avons fait j & v en doublant *i* & *u*.

Dans nos Planches pour l'Alphabet primitif, nous avons joint trois lettres, *F*, *H* & *Q* aux XVI. primitives, à cause de leur antiquité & de leur rapport étroit avec quelques-unes des XVI. premieres. Nous pourrions faire voir également que les autres sont des hiéroglyphes de la même nature que les XVI. dont nous avons rendu compte. Il ne seroit pas difficile de prouver, par exemple, que le *th* ou *teth* des Hébreux, & *thêta* des Grecs, désigne le *sein* salutaire qui fournit à l'enfance sa premiere nourriture, & que cette lettre en a la forme: que le *tsade* signifie une *plante*, & qu'il en a la forme: que le *sa*-

(1) Pag. 121.

mech désigne *une ceinture*, un *serpent*, tout ce qui peut se replier en cercle; & qu'il en a également la figure: mais ces détails nous meneroient trop loin; ce qui nous importoit le plus, c'étoit l'origine de l'Alphabet primitif.

Quant à notre Alphabet, nos Ancêtres l'emprunterent des Latins avec une confiance aveugle, telle que des Barbares sans science devoient avoir pour ceux qui savoient quelque chose, & qu'ils durent écouter comme des Oracles. Dès-lors, nous avons employé constamment le même Alphabet, soit parce que nous n'avions pas de raisons assez fortes pour faire quelqu'innovation à cet égard, soit qu'aucun Homme de Lettres n'ait eu assez de crédit pour troubler la Nation entiere dans un Alphabet auquel elle étoit accoutumée depuis tant de siècles. Le peu de succès qu'eurent dans ce genre les vues de ce Roi des François, qui voulut introduire dans leur Alphabet quatre lettres en usage dans le Nord, semble avoir dégoûté à jamais de toute entreprise semblable, & avoir été une Prophétie funeste contre quiconque oseroit suivre les traces de ce Roi (1). L'Empereur Claude n'en avoit pas eu un meilleur relativement à l'Alphabet Latin, auquel il avoit ajouté trois lettres (2).

Ces exemples mémorables sont une preuve plus forte que tout ce que nous pourrions dire, que l'Alphabet ne fut & ne put être en aucun tems l'effet du hasard; & que ses changemens chez chaque Peuple n'y sont jamais arrivés subitement & par une volonté déterminée; mais par gradations, & par un usage nécessaire & devenu insensiblement général. La puissance des Princes & des Particuliers se brisera toujours nécessairement contre tout ce qui est opposé à l'ordre: tandis que tout ce qui sera fondé sur cet ordre & sur cette nécessité à laquelle tout obéit impérieusement, triomphera de tout, de l'inconstance même des modes; & se transmettra comme nos XVI. lettres primitives à tous les Peuples & à tous les siécles, sous quelque forme qu'on les déguise.

---

(1) C'est Chilperic I. On en peut voir l'Histoire fort au long dans la nouvelle Diplomatique des PP. Bénédictins, &c. T. II. p. 50-65. *in*-4°.

(2) On en peut voir le détail dans le même Ouvrage, *ib.* p. 47-50.

CHAPITRE XVI.

Du nom qu'on donna dans la Grèce à l'Alphabet Primitif.

ON diroit que tout ce qui a rapport à l'Ecriture, doit être autant d'énigmes inexplicables. Lorſqu'on a voulu décider ſi, lorſque les Grecs commencerent à écrire, ils avoient l'Alphabet de XXII. lettres, ou ſi l'on étoit encore réduit à l'Alphabet de XVI. lettres, les Hommes les plus ſavans ſe ſont partagés; & ils ont ſoutenu le pour & le contre avec tant de force qu'on ne ſait pour laquelle de ces deux opinions on doit ſe déterminer, d'autant plus que chaque parti s'eſt autoriſé du témoignage des Anciens. De-là, les noms différens donnés à cet Alphabet ſuivant le parti qu'on embraſſe. Ceux qui reconnoiſſent deux époques différentes dans l'Alphabet Grec, appellent le premier *Pélaſgique* & le ſecond *Cadméen*. Ceux qui n'y voient que l'Alphabet de XXII. ou de XXIV. lettres, rejettent l'Alphabet Pélaſgique & ne reconnoiſſent que l'Alphabet de CADMUS.

M. le Préſident BOUHIER eſt à la tête de ceux-là : il admet l'Alphabet de XVI. lettres, comme étant fort antérieur à Cadmus, & comme en uſage chez les *Pélaſges*, nom donné aux premiers Peuples de la Grèce & d'une partie de l'Italie. Il fut combattu par M. le Clerc (1), auquel il répliqua (2). Il a été combattu plus vivement encore dans la nouvelle Diplomatique (3). Les ſavans Auteurs de cet ouvrage, dont on ne peut trop admirer l'étonnante exactitude, & la patience à toute épreuve, ne peuvent ſe réſoudre à admettre d'autre Alphabet dans la Grèce que celui de XXII. lettres; ils ſoutiennent que c'eſt celui-là même qu'y porta Cadmus, & ils rejettent tout ce qu'on dit d'un Alphabet des Pélaſges. Ils s'appuient ſur-tout, comme ſur un appui inébranlable, du paſſage où Hérodote dit, que ce fut Cadmus qui, venant en Grèce avec les Géphyréens, y porta les lettres, inconnues juſques-alors dans cette Contrée (4).

(1) Biblioth. choiſie, 1709.

(2) Recherches & Diſſert. ſur Hérodote, *in*-4°. Dijon, 1746. pag. 248. &c.

(3) II. Vol. pag. 15-30.

(4) Liv. V. n°. 58.

Mais Hérodote n'affirme pas que les Grecs n'avoient aucun usage des lettres avant ces tems-là; il ne l'avance que comme une chose douteuse; il croit, *il lui paroît*, ὡς ἐμοὶ δοκέει, *à ce qu'il me semble*, dit-il. On ne doit donc pas donner à cet Historien une plus grande autorité qu'il ne s'en attribue; ni s'en servir pour contredire ceux qui croiroient avoir des preuves du contraire.

Nous pourrions encore objecter que lors même que Cadmus auroit porté en effet un Alphabet en Grèce, celui de XXII. lettres, comme le supposent les savans Auteurs de la nouvelle Diplomatique, cela n'empêchera pas que les Grecs n'eussent déjà été en possession de celui de XVI. lettres; & que cet ancien Alphabet ayant fait place au nouveau, il fût presqu'entierement oublié.

D'ailleurs la Grèce étant environnée de Pays qui n'avoient que l'Alphabet de XVI. lettres, Alphabet qui subsiste encore dans les Monumens Runiques & dans l'Irlandois, elle doit avoir été dans le même cas: il est presqu'impossible que l'Italie n'ait eû qu'un Alphabet de XVI. lettres, tandis que la Grèce en auroit eu un de XXII. Un Peuple qui emprunte un Alphabet d'un autre, ne le diminue pas; il l'augmente plutôt, afin d'y ajouter les sons qui lui sont propres.

Il est donc incontestable qu'avant l'Alphabet de XXII. lettres, il en exista un de XVI. lettres; il dut même s'écouler un très-long intervalle entre les deux, puisque tant de Peuples ne connurent que le premier.

Il ne seroit pas même étonnant que l'Alphabet eût commencé par X. lettres, afin de pouvoir compter jusques à X. Saint IRENÉE parle du moins de X. lettres Sacerdotales, comme ayant existé seules & dès la plus haute antiquité chez les Hébreux (1).

Quelques Savans ont été dans l'idée que le premier Alphabet étoit de XII. lettres; mais il leur seroit aussi difficile de le prouver par les Monumens, que d'indiquer une raison d'un nombre aussi borné, dès qu'on vouloit passer *dix*.

---

(1) Adversus Hæreses, Lib. II. Chap. XLI.

CHAPITRE XVII.

Explication des Planches VII & VIII, & différentes manieres dont les Lettres s'alterent.

LA Planche VI. qui contient les Alphabets qui ne ſont ou qui ne furent que de XVI. lettres, eſt accompagnée de la Planche VII. qui préſente ces mêmes lettres d'après un grand nomdre d'Alphabets preſque tous d'une haute antiquité, mais compoſés au moins de XXII. lettres. Notre deſſein a été en cela de faire voir la parfaite conformité de tous ces Alphabets, lorſqu'on les compare les uns avec les autres : en effet, les rapports qu'ils offrent ſont auſſi grands qu'ils puiſſent être dans un objet de cette nature. On doit être même ſurpris qu'il n'y ait pas entr'eux de plus grandes différences, & qu'on puiſſe les ſuivre dans leurs dégradations, malgrétout ce qui s'eſt perdu de monumens intermédiaires : mais comme tous les Alphabets d'Europe ſe rapportent au Grec, & tous ceux d'Aſie à l'ancien Hébreu ; & que ces deux Alphabets, l'ancien Hébreu & le Grec, ne furent qu'un dans l'origine ; il eſt plus aiſé de les ſuivre dans toutes leurs altérations.

Si l'on conſidere, en effet, toutes les manieres dont un ſeul caractère peut s'altérer ſans perdre ſa forme, on ſera ſurpris qu'ils ayent ſi peu changé pendant le cours de 40 ou 50 ſiècles : c'eſt ainſi que le même caractère peut ſe varier, 1°. ſuivant ſa ſituation, de ſix manieres différentes au moins. Il peut être, 1°. ſans deſſus deſſous ; A, par exemple, en ∀ ; ou 2°. tourné de droite à gauche : E, par exemple, en Ǝ ; ou 3°. couché, ⋖ , ⋗, ш , m ; ou 4°. arrondis, ϵ ; ou 5°. rapetiſſés, a, e ; ou 6°. écrits en caractères courans.

La lettre E, par exemple, a ſubi dix ou douze grandes altérations, qui en firent autant de lettres différentes & inconnues, lorſqu'on ne ſaiſit pas leurs rapports, mais qu'on voit ſenſiblement venir d'une même origine, lorſqu'on analyſe leur valeur commune & leur figure.

Afin que nos Lecteurs euſſent la ſatisfaction de voir le rapport qu'on trouve relativement à la même lettre dans tous les Alphabets, lorſqu'on en claſſe les différences ſuivant leur progreſſion, nous avons réuni dans la Planche VIII.

la plus grande partie des altérations qu'a essuyées cette lettre E, & toutes puisées dans les Monumens les plus authentiques. Nous eussions pu tripler & quadrupler cette Planche, si nous eussions voulu tenir note de toute les nuances que nous avons trouvées dans ces Monumens; mais il suffisoit pour notre but, de présenter les différences fondamentales & tranchantes.

2°. Un même caractère peut différer par le nombre des traits, par celui des jambes, par les contours dont il est composé. Ici, il en a plus; là, il en a moins; outre le corps de la lettre, il reçoit des liaisons & des portées qu'on supprime ailleurs, & même dans la même Langue, comme on voit à l'égard de nos lettres écrites; & à l'égard de nombre des lettres Arabes qui ne different des lettres Hébraïques que par des contours ou des liaisons, telles que leur *P*, leur *N*, leur *S*, à l'égard de ces mêmes lettres Hébraïques, comme on peut s'en assurer par la Planche VII.

3°. Souvent une même Langue peint différemment la même lettre, suivant qu'elle est au commencement, au milieu, ou à la fin du mot, & suivant qu'elle est isolée de toute autre; ce qui formera jusques à quatre Alphabets différens, comme cela a lieu pour les Alphabets Arabe & Syriaque, & quelquefois dans la Langue Grecque, &c.

4°. Souvent un même Peuple adopte plusieurs manieres de peindre la même lettre, & il doit ces variétés tantôt à sa propre invention, tantôt à ses Voisins; ainsi le *Th*, des Grecs pour le milieu des mots, ou ϑ, est le T Hébreu redressé (ט); tandis que celui dont ils se servent pour le commencement des mots & qui représente un cercle avec un serpent dans le milieu, ou ⊖, est Egyptien & Etrusque.

On pourroit faire de la même maniere l'histoire de toutes les lettres de l'Alphabet; & cette histoire auroit sur-tout le mérite de faire voir les rapports de tous les Alphabets, & d'en faciliter la connoissance, par la maniere dont toutes leurs variations seroient classées: car on saisit mieux les variations d'un objet, lorsqu'on n'a que lui sous les yeux, que lorsqu'il faut le démêler entre plusieurs.

Cette maniere de comparer les Alphabets & de les ramener à une même origine, fournit encore un point de comparaison aussi intéressant qu'utile entre tous les Peuples qui ont fait usage de l'Ecriture, c'est-à-dire entre tous ceux qui ont cultivé les Arts & les Sciences, & dont la connoissance seule nous importe par conséquent.

Quant à la Planche VII. elle contient XIV. Alphabets en comptant le Phé-

nicien & l'Hébreu qui servent de point de comparaison. De ces XIV. Alphabets, sept vont de droite à gauche.

Le ZEND, ou ancien Persan, qu'on doit à M. ANQUETIL (1).

L'INDIEN, tiré de la Table Alphabétique du Docteur MORTON, que ce Savant a dressée, à l'imitation du Docteur Bernard, & où il a fait entrer les nouvelles découvertes relatives aux Alphabets Orientaux. D'ailleurs les Indiens écrivent comme nous de gauche à droite.

Le SYRIAQUE ancien, & le MENDÉEN qui en est venu, tirés tous les deux de la nouvelle Diplomatique.

Le CUPHIQUE, ou ancien Arabe, l'Arabe du tems de Mahomet, qui a de très grands rapports avec le Syriaque, pour la forme de ces caractères; mais qui est, relativement à ce dernier, ce que les lettres majuscules & où l'on n'épargne pas la matière, sont aux lettres minuscules les plus déliées.

L'ARABE, qui n'est que le Cuphique devenu minuscule & courant.

Le PALMYRENIEN, tiré des Inscriptions de Palmyre, gravées dans la Description Angloise des ruines de cette Ville (2), & comparé avec l'Alphabet Palmyrénien qu'on doit à M. l'Abbé BARTHELEMI (3). Les lettres en sont les Hébraïques arrondies avec des ornemens: quelques-unes sont vraiment Phéniciennes: le ח *'h* Hébreu y paroît sous la forme de notre H, l'H Grecque. L'E seul ne ressemble à aucun E de ces Alphabets; mais il a beaucoup de rapport au troisieme E de l'Alphabet Celtibérien, Pl. V. de Velazquez, & encore plus aux *Hé* de l'Alphabet Phénicien Bastule du même, Pl. VII. Ainsi cet E Palmyrénien ne seroit pas une altération de la lettre E, mais une substitution d'un caractère à un autre.

Les cinq autres qui vont de gauche à droite, sont l'ARMÉNIEN, l'ÉTHIOPIEN numéral, & l'alphabétique; le GOTH d'ULPHILAS, dont cet Evêque se servit pour la traduction du Nouveau Testament en Langue Gothique.

En joignant à ces XIV. Alphabets, le François, le Samaritain, l'Hébreu des médailles, l'Etrusque, les Phéniciens & les caractères Chinois contenus dans les Planches IV. & V. de même que les Alphabets Grecs, Latins, Runique, Irlandois, Theuton & Tibetan, de la Pl. VI. qui en forment aussi XIV. on verra que nous avons ici XXVIII. points de comparaison; mais à

(1) Zendavesta, T. II. & Mém. de l'Acad. des Inscr. T. LVI. édit. *in-12*.
(2) Cet Ouvrage est intitulé : *les Ruines de Palmire*. Lond. 1753. *in-4°*. en Anglois.
(3) Mém. de l'Acad. des Inscr. T. XLV. édit. *in-12*.

mesure que ces objets de comparaison deviennent plus nombreux, on doit être plus étonné du rapport qu'ils continuent à offrir.

Ce seroit un beau supplément à nos Diplomatiques que la collection de tout ce qui reste des caractères alphabétiques employés par tous les Peuples anciens, & distribués par lettres & par ordre des siècles & des Peuples, en les accompagnant des Monumens les plus curieux, & auxquels on seroit redevable de la conservation de ces caractères : mais ce travail exige beaucoup de soins, de patience & de fraix.

Contentons-nous d'examiner l'origine & les rapports des Alphabets que nous avons fait graver dans nos Planches VI. & VII. C'est l'objet de la Section suivante.

SECTION III.

Rapport des Alphabets entr'eux & le Primitif.

CHAPITRE PREMIER.

Rapport des Alphabets François & Latin avec l'Alphabet Grec.

QUOIQUE nous ayons vu en général dans la Section précédente, que tous les Alphabets connus, anciens & modernes, viennent d'une même source, il ne sera pas inutile d'entrer dans un plus grand détail, afin de s'assurer encore mieux d'une vérité aussi intéressante, de connoître la descendance de ces Alphabets les uns par rapport aux autres, & les causes des différences qu'on y apperçoit dans le rang & la forme des lettres. Commençons par ceux qui sont le plus près de nous pour le tems & pour le lieu.

L'Alphabet François composé de XXIII. lettres, non compris le J & le V consonnes, ni ∩ si on l'adopte pour *ch* ou tout autre, est exactement le même que l'Alphabet Latin, duquel nous l'avons emprunté en entier ; parce qu'il étoit déjà en possession des Gaules, lorsque les Francs y entrerent, & sur-tout lorsqu'ils commencerent à cultiver les lettres.

Il en avoit existé un auparavant dans les Gaules, l'Alphabet Grec, dû au commerce des Gaulois avec les Grecs, soit par Marseille, soit par terre, au moyen du Danube, couvert du côté de la Thrace, de Colonies Grecques, dont les Marchands venoient surement jusques dans les Gaules & y portoient leurs Arts, leurs mots & leurs lettres. César ne trouva-t-il pas dans le Camp des Helvétiens, les Suisses d'aujourd'hui, des Tablettes écrites en caractères Grecs? Mais cet Alphabet n'eut pas de peine à être anéanti par le Latin, sur-tout depuis que le Schisme entre l'Eglise Latine & l'Eglise Grecque, eût fait renoncer à tout commerce avec les Grecs.

L'Alphabet Latin étoit lui-même l'Alphabet Grec, à très-peu de différence près, mais sur-tout l'Alphabet Grec Dorien, qui se rapprochoit plus de l'Oriental, ayant été moins perfectionné que l'Ionien. Parfaitement semblables à l'égard des lettres qui composoient l'Alphabet primitif, on n'y voit que quelques différences relatives aux lettres qu'on ajouta à celles-là. Ce qui n'est pas étonnant, puisqu'elles n'avoient pas la même autorité, & qu'elles ne furent pas puisées dans les mêmes sources.

Tous les deux commencent par A & B. Il est vrai que la 3^me. lettre est un G en Grec & un C en Latin; mais cette différence n'existoit pas dans l'Alphabet Dorien, le même que le Latin: on voit dans les Médailles Siciliennes de Paruta, des Médailles de Gela & d'Agrigente, où le G a exactement la figure du C Latin; là, c'est CΕΛΑ & CΕΛΑΣ, c'est-à-dire Gela; ici { AKRAC- / .ƸOTNA } AKRAGANTOΣ. Et l'on voit par la célèbre Inscription gravée à Rome sur la Colonne de Duillius après la guerre punique, que C avoit la valeur de G; on y voit Leciones, pour *Legiones*; Macistratos, pour *Magistratus*; Pucnandod, pour *pugnando*: & sur des Médailles Romaines (1), Oculnius, pour Ogulnius. C'est ainsi encore que Plutarque, dans ses Questions Romaines, dit que le mot Latin *Macellum*, est le Grec *μαγειρων*, mageirôn, en Eolien *magerrôn*.

Ce même Auteur ajoute que Sp. Carvilius, qui le premier ouvrit une Ecole à Rome, inventa ou introduisit la lettre G pour distinguer le double son du C. C'étoit donc dans le VI^me. siècle de la République, & environ 30 ans après qu'on eut élevé la Colonne à l'honneur de Duillius; puisque ce Spurius Carvilius étoit l'affranchi du Carvilius qui introduisit le divorce à

(1) Fulv. Ursin. Hist. des Famill. Romain. par les Médailles.

Rome, comme nous l'apprend Plutarque dans le même endroit, & comme l'a très-bien vu Reinold (1).

Le *D* & l'*E* sont les mêmes dans ces Langues.

F des Latins est le digamma ϝ des Eoliens, & le bau des Grecs, qui valut constamment le nombre *6*.

G des Latins ayant été inventé pour tenir lieu du G Grec, ou pour doubler *C* en possession de la 3e. place, fut obligé d'en aller chercher une autre; il prit celle du Z, la 7me. dans l'Alphabet Grec; & Z fut rejetté à la fin de l'Alphabet Latin.

H est dans les trois Alphabets à la même place.

Dans l'Alphabet Grec vient ensuite *Th*, dont la prononciation tient du Gé: cette lettre manque aux Latins qui n'en avoient pas la prononciation: elle se remplace naturellement par J, qui écrit *J*, approche fort du ϑ.

I, K, L, M, N, se suivent dans le même ordre, dans les trois Alphabets.

L'Alphabet Grec offre ensuite la lettre Ξ qui répond exactement à X des Latins & des François. Comme cette lettre est une des dernieres qu'eurent les Latins, ils la placerent à la fin de leur Alphabet, & après T qui terminoit l'Alphabet primitif. N'omettons pas l'observation intéressante de Spanheim, qui rapporte des Médailles Grecques (2) où l'on voit le Ξ Grec écrit par X, précisément comme chez les Latins.

O & P sont les mêmes des trois côtés.

Q, fut long-tems commun aux Latins & aux Grecs; mais ceux-ci ne s'en servirent dans la suite que pour leur Alphabet numéral; & il se confondit pour le son & pour la forme avec leur χ.

R, *S*, *T*, sont les mêmes dans les trois Alphabets, & elles étoient les trois dernieres dans l'Alphabet primitif.

U est dans les trois Alphabets la premiere de celles qui suivent T, comme ayant été ajoutée la premiere à cet Alphabet: elle servit en effet à dédoubler la sixieme lettre, le *vau* primitif écrit indifféremment ו & ϡ; & dont on fit les lettres *F* & *U*: *F* resta en Latin à la sixieme place, & *U* fut rejetté à la fin de l'Alphabet.

(1) Historia Græcarum & Latinarum Litterarum, *in*-4°.
(2) De præstant. & usu Numism. p. *96*.

Vint ensuite en Latin la lettre X, ajoutée plus tard à l'Alphabet primitif & placée, par conséquent, après U.

Le Grec offre une lettre entre ces deux, c'est φ, ou P aspiré des Orientaux, qui fut inconnu aux Latins : tout comme en Italie on ne connoît plus l'aspiration d'aucune espéce, horsmis dans quelques contrées.

L'Alphabet Latin offre ensuite Y; c'est l'*u* des Grecs, lorsque ceux-ci eurent deux *u*, l'un prononcé *ou*, & qui est celui que les Latins écrivirent *U*; l'autre prononcé en *i*, & que les Latins écrivirent Y à la maniere des Grecs eux-mêmes quand ils l'écrivoient en majuscule.

Enfin Z qui vint fermer l'Alphabet, lorsqu'il fit place au G, & qui fut ainsi le dernier changement fait à l'Alphabet Latin.

Il n'y eut donc que sept lettres ajoutées dans l'Alphabet Latin à l'Alphabet primitif : de ces sept, quatre sont à la fin de l'Alphabet, *U*, *X*, *Y* & *Z*. Et trois dans le corps de l'Alphabet, *G*, *H* & *Q*.

Les Grecs, de leur côté, en ajouterent huit, du nombre desquelles H X & Z des Latins : les autres furent *Th*, *Ph*, *Kh*, *Ps* & *ô* long, ou omega; non compris les trois lettres purement numérales, ou les *Episémons*; ce qui forma en tout 27 caractères, avec lesquels ils comptoient jusqu'à 1000; comme les Hébreux avec leurs 22 lettres & leurs 5 finales.

CHAPITRE II.

Rapport de l'Alphabet Grec & de l'Alphabet Hébreu.

LES lettres primitives A, B, G, D, E, F, I, K, L, M, N, O, P, R, S, T, sont communes aux Grecs & aux Hébreux. Mais les Grecs ne tarderent pas à ajouter la lettre Z, qui occupe chez eux, comme en Hébreu, la 7e. place : & comme ils firent de F la lettre U, & qu'ils eurent un P aspiré à l'Orientale ou φ, ils eurent presqu'aussitôt 18 lettres. C'est ce qui fit dire à ARISTOTE (1), que les anciennes lettres Grecques étoient au nombre de 18, parce qu'en effet ces deux nouvelles lettres Z & U avoient été ajoutées long-tems avant les autres.

(1) Cité par PLINE, Liv. VII. c. 56.

On ajouta ensuite *Th*, *X* & *Ch*, ou Θ, Ξ & Χ : les uns attribuent cette addition à Palamédes, au tems de la guerre de Troye, de même que le Ph, ou Φ. Aristote, au contraire, en attribue deux, Θ & Χ, à Epicharme.

Pline attribue les 4 autres lettres qui complettent l'Alphabet Grec, Z, H, Ps ou Ψ & O long ou Ω, à Simonides.

Tout ceci est très-mal vu : lorsqu'Aristote ne compte que 18 lettres anciennes, & qu'il met dans ce nombre *Z* & *Ph*, il détruit la tradition qui attribue la premiere à Simonides avec 3 autres, & la seconde à Palamedes avec 3 autres : car chacun de ceux-ci n'en auroit dès-lors inventé au plus que trois.

Ajoutons que la lettre Q existoit déjà, & comme lettre & comme chiffre, chez les Grecs ; & qu'elle a été remplacée par le ch ou χ Grec.

L'invention de ces lettres Grecques, n'est donc pas due aux causes & aux moyens auxquels on l'attribue : tout ce qu'on pourroit accorder à Palamédes, à Epicharme, ou à Simonides, ce seroit d'avoir ajouté quelques lettres à l'Alphabet, & d'avoir donné à d'autres déjà établies, la forme qu'elles eurent depuis eux.

Ce qui démontre que cette invention ne vient pas réellement des Grecs ; mais qu'elle se communiqua à toute la Grèce par les Ioniens ou Grecs d'Asie, grands Commerçans, tandis que la Grèce étoit peu de chose ; c'est le rapport de la plûpart de ces nouvelles lettres avec les Hébraïques ; rapports de place, de figure & de valeur.

On voit, par exemple, dans l'Alphabet Grec entre F & I, ces trois lettres, *Z*, *H*, & Θ ou Th ; mais elles correspondent exactement aux trois lettres Hébraïques *Zain*, *Heth*, *Teth*.

Entre *N* & *O*, on trouve en Hébreu la lettre ס, comme en Grec Ξ : celle-ci est notre X, & celle-là se rend souvent par X, dans des mots Orientaux où elle se trouve, & qui sont passés dans d'autres Langues : c'est ainsi que le mot סיף, qui est commun aux Chaldéens & aux Arabes, se rend en Grec par *Xiph-os*, & que ces deux mots signifient également *Epée*.

Entre *P* & *R*, sont deux lettres Hébraïques *Tsadé* & *Qoph*, צ & ק. Elles sont conservées toutes deux dans l'Alphabet numéral des Grecs, & nous avons vu que le Q leur avoit aussi servi de lettre.

Les deux Alphabets finissoient à T. L'Hébreu est encore terminé par T. Les Grecs ont cinq lettres à sa suite : mais de ces 5, trois sont Hébraïques ; & si elles ont été rejettées à la fin de l'Alphabet Grec, c'est qu'elles ne furent qu'un dédoublement des trois autres lettres ; U ou Y est le dédoublement du F ; Φ ou Ph, est le dédoublement du *P* Oriental : X est le dédou-

blement ou de Q simple, ou de Q aspiré, tout comme du K aspiré : Ψ ou *PS*, est le remplacement de la sifflante Hébraïque *TS*.

Les Grecs n'ont donc ajouté réellement à leur Alphabet que l'*ô* long, ou l'omega, qui termine leur Alphabet.

Ajoutons que l'H a eu chez eux deux valeurs : 1°. la simple fonction de marquer l'aspiration, & c'est le seul usage qu'elle ait dans les Alphabets Latins & François. 2°. La fonction de l'*ê* long, & cette valeur, elle l'a également en Hébreu. On ne peut donc pas même regarder l'H dans ce dernier sens, comme une lettre dont l'invention ne seroit dûe qu'aux Grecs, à *Simonides*, ou à tel autre ; ils ne firent que transporter aux Grecs un usage Oriental.

Ce parfait rapport de l'Alphabet Grec avec l'Alphabet Oriental pour les XVI. lettres primitives, & pour les autres que les Grecs ajouterent successivement à ces XVI. demontre de la maniere la plus sensible, que non-seulement l'Alphabet composé de XVI. lettres leur est venu de l'Orient, mais qu'ils lui durent aussi les additions qu'ils y firent. Les Orientaux ayant perfectionné les sciences long-tems avant les Grecs, sentirent long-tems avant eux la nécessité d'un Alphabet plus étendu ; & l'ayant porté à 22 lettres, les Grecs liés avec eux, en emprunterent successivement en différens tems & en différens lieux, les lettres qui leur manquoient.

En jettant les yeux sur nos Alphabets Phéniciens, Hébreux, Grecs & Latins Pl. VI. on y verra que ces lettres E, K, L, M, N, P, R, S, qui different actuellement si fort entr'elles, ont toutes eu, dans un tems ou dans un autre, la même figure ; & que ce n'est qu'insensiblement qu'elles ont différé au point où nous les voyons actuellement. On ne peut même douter que les rapports entre ces Alphabets ne fussent beaucoup plus grands, si l'on avoit un plus grand nombre de Monumens d'une haute antiquité. On en a une preuve sensible dans ce que nous apprend Denis d'Halicarnasse (1), que la Colonne sur laquelle Servius Tullius avoit fait graver ses Loix & qu'il avoit vu lui-même à Rome dans le Temple de Diane, offroit les anciens caractères de la Grèce.

---

(1) Antiq. Romain. Liv. IV.

CHAPITRE III.

De l'Alphabet Hébreu, ou de ses rapports avec l'Alphabet primitif.

Nous l'avons déjà dit : l'Alphabet Hébreu fut composé de XXII. lettres dès les tems de Moyse, & ces lettres sont les XVI. primitives ; & ces six, ז, ח, ט, ס, צ & ק ; ou *Z*, *H*, *Th*, *X*, *Ts* & *Q* ; lettres que les Grecs emprunterent successivement des Phéniciens, & dont les deux dernieres ne firent insensiblement portion que de leur Alphabet numérique, ayant fait place dans l'Alphabet littéral aux lettres *ps* & *kh*, ψ & χ.

Puisque l'Alphabet Hébreu est le même que l'Alphabet Grec, il en résulte qu'on peut prononcer le premier tout comme on prononce celui-là : ainsi les lettres *L*, *M*, *N*, &c. se prononceront des deux côtés de la même maniere. Il est arrivé cependant une chose étrange ; c'est que presque tous ceux qui connoissent la Langue Hébraïque, croyent qu'on a totalement perdu la vraie maniere de prononcer tous les caractères de l'Alphabet Hébreu qui correspondent, pour la place, pour la figure & pour le sens, à ces lettres de nos Alphabets Européens, *A*, *E*, *H*, *I*, *O*, *U* ; précisément à toutes nos voyelles. Ces Savans disent que les lettres Hébraïques ne sont pas des voyelles, mais des consonnes : ou même que ce ne sont pas des consonnes, mais des aspirations ; & que ces aspirations s'accompagnent de toutes les voyelles, ensorte qu'elles ont chacune tous les sons possibles ; tout comme *b*, *c*, *d*, &c. s'associent successivement à toutes les voyelles.

Ils en concluent que les Hébreux n'eurent point de voyelles dans leur Alphabet ; qu'il n'y en a aucune dans leur Ecriture, quoiqu'il y en eût dans leur Langue parlée ; & que lorsqu'on voulut les représenter dans l'Ecriture, on ne put le faire que par des additions appellées *points-voyelles*, parce que ce sont des points ou des traits qui tiennent lieu des voyelles non écrites dans les anciens Livres Hébreux.

Et comme ces points-voyelles deviennent ainsi le seul moyen par lequel nous puissions connoître la maniere dont les Hébreux prononçoient leur Langue écrite, on y attache autant d'importance qu'aux lettres même.

Ce n'est pas tout ; comme il nous reste des anciens Hébreux, des Médailles & des Livres dont les caractères ne sont pas les mêmes, ceux qui sont sur

les Médailles étant semblables aux Samaritains, & ceux qui sont dans les Livres étant Chaldéens ou Quarrés, on se dispute encore vivement pour savoir quels de ces deux sortes de caractères sont les caractères en usage dès les tems de Moyse, les vrais caractères primitifs des Hébreux.

On ne peut donc traiter de l'Alphabet Hébreu, encore moins le comparer avec les autres Alphabets, bien moins encore comparer l'Hébreu avec les autres Langues, sans avoir dissipé l'obscurité qui couvre ces questions, & sans s'être assuré du vrai à leur égard. Nous ne pouvons donc nous dispenser d'entrer ici dans la discussion de ces questions, quelque difficiles & quelque compliquées qu'elles soient : un gros Volume seroit même à peine suffisant pour rendre raison de tout ce qui s'est dit & écrit à ce sujet, & des vives contestations qui en ont été la suite : mais comme cet Historique nous meneroit trop loin, nous l'éviterons autant qu'il nous sera possible, & nous nous contenterons d'exposer même avec la plus grande briéveté, ce à quoi il nous paroît qu'on doit s'en tenir sur ces objets.

ARTICLE I.

Des Voyelles contenues dans l'Alphabet Hébreu.

Nous ne craignons point de le dire : l'Alphabet Hébreu contient les voyelles Grecques, Latines & Françoises, ces voyelles ou sons que fournit l'instrument vocal, qui existent dans toutes les Langues, & qui sont le fondement du Langage : & nous ne craignons pas de dire que si on a soutenu le contraire, ce n'a été que faute de s'entendre, & par une simple dispute de mots.

Telles sont les six voyelles, א, ה, ו, ח, י, ע, qui correspondent dans ce même ordre à nos voyelles ; A, E, U, Ê, I, O. Ce sont de vraies voyelles, au point que dans les Grammaires même, on donne à la plûpart le nom d'*esprits* ; mais ce mot *esprit* désigna toujours dans ce sens, comme nous l'avons vu (pag. 115) les voyelles, parce qu'elles sont l'effet du soufle ou de l'aspiration.

2°. Une voyelle n'en est donc pas moins voyelle, quoiqu'elle soit aspirée, comme nous l'avons vu aussi ; puisque l'aspiration n'est qu'une modification des voyelles. Ceci est si vrai, qu'il est impossible de démêler deux sons différens & successifs dans la prononciation de *ha*, de *he*, de *hi*, comme on en distingue deux toutes les fois qu'une consonne précéde une voyelle, comme dans *ba*, *ka*, *ma*, &c. & qu'il est également impossible de comparer

l'effet de *h* avec l'effet de *b*, dans *ba*, *be*, *bi*, &c. ou avec l'effet de telle autre consonne que ce soit.

3°. Ceux même qui ne veulent pas convenir que ces caractères soient des voyelles, sont cependant obligés dans tous les cas, de rendre א toujours par une voyelle; il en est de même de ה; ces deux caractères sont donc des voyelles.

De même, ils voient très-souvent un *u* ou un *o* dans ו, un *i* dans י, &c. ו & י sont donc, au moins dans ces cas-là, de véritables voyelles.

Si quelquefois ו se rend par *V*, & י par *J*, on n'en peut rien conclure, si ce n'est que leur prononciation a quelquefois varié, comme dans nos Langues modernes, Latine & Françoise, où *u* est devenu quelquefois *v*, & *i* quelquefois *j*, précisément comme en Hébreu.

Ainsi nous disons *Jérusalem*, *Jerome*, *Jean*, là où nous avons dit *Hiérusalem*, *Hierome*, & où les Allemands disent encore *Iohan*; & nous avons dit *Jéroglyphe*, là où nous disons aujourd'hui *Hiéroglyphe*. Les Latins ne changerent-ils pas également *oin* des Grecs en *vin*? Et ne prononçons-nous pas en *v*, ce que les Peuples du Nord prononcent *ou*, & qu'ils écrivent *w*? Ne voit-on pas aussi que ce *W* est chez les Grammairiens du Nord, tantôt *v*, tantôt *ou*?

4°. Les Anciens eux-mêmes n'étoient-ils pas persuadés que ces lettres étoient de vraies voyelles, & ne les ont-ils pas appellées, à cause de cela, *les Meres de la Lecture*, parce que les voyelles sont l'ame de celle-ci?

5°. Puisque א & ה sont constamment des voyelles, puisque ו & י sont au moins aussi souvent voyelles que consonnes, n'en seroit-il pas de même de ח & ע qu'on regarde comme des aspirations renforcées; & que des Ecrivains modernes rendent par deux *h*, & même par trois *h*, *h h h*, comme s'ils en donnoient, par un moyen aussi bisarre, des idées plus nettes, plus exactes, plus précises?

Il est vrai que le ח est le siége d'une aspiration gutturale; que les Grecs & les Latins en firent le signe de l'aspiration *H*, & que dans ce Volume nous avons constamment rendu cette aspiration par l'esprit rude ʽ des Grecs qui désignoit l'aspiration.

Il est encore vrai que ע est aussi le siége d'une aspiration nasale en *gn*, que nous avons constamment rendus dans ce Volume, non par *h h h*, mais simplement par ce caractère ‹, en forme de nez, ou par ‹*h*.

Mais ces aspirations gutturale & nasale, n'étoient pas inséparables de ces caractères ח & ע; on les prononça souvent *e*, & *o*. Ainsi les LXX rendent

ע par O dans une foule de noms propres, dans *Noema*, *Booz*, *Orpha*, *Ophal*, *Ozias*, *Og*, &c. Et ה par E dans *Erma*, *Esebôn*, *Enoch*, *Phineès*.

On n'y ajoutoit donc les aspirations que pour en varier la prononciation, tout comme nous avons des *a*, des *e*, des *o* aspirés, & d'autres qui ne le sont pas. Aussi les Arabes ont-ils distingué par un point, les ח & les ע, auxquels on ajoute l'aspiration gutturale & la nazale : ce qui fait rentrer ces deux lettres dans la classe des voyelles qui sont quelquefois employées comme consonnes ; mais qui n'en sont pas moins intrinséquement des voyelles.

6°. Ces caractères sont rendus par des voyelles chez les Peuples dont les Langues sont des Dialectes de l'Hébreu, tels que les Arabes & les Maltois, dans une multitude de mots qui leur sont communs avec les Hébreux. Dans la Langue Maltoise, par exemple, *Deeb*, qui signifie *or*, est le זהב *Zéb* des Hébreux, & le דהב *Déb* des Chaldéens, qui signifient également *or* (1).

Ras, Tête, est le ראש, *ras*, des Hébreux.
Omm, Mere, est le אם, *am*, des Hébreux.
Hhamria, ou, à notre maniere, *'hamria*, terre rouge, tient à l'Hébreu חמר, *hamar*, rouge.

Les Egyptiens disent de même :

Iaro, pour l'Hébreu ou Phénicien, *Iar*, יאר, fleuve.
Sphotu, pour ספותא, *sphota*, lévre (2).
L'Hébr. אל, *al*, grêle, est en Egyptien ϩλ, *al*.
L'Hébreu, עין, *oin*, œil, lumiere, est en Egyptien ουωινι, *ou-ôini*, lumiere, &c.

7°. Ceux qui prétendent que ces caractères ne sont pas des voyelles, s'appuient sur-tout de ce qu'ils semblent n'avoir aucune valeur propre, & qu'ils sont employés indistinctement pour toutes les voyelles : que א, par exemple, est tantôt *a*, tantôt *e*, tantôt *i*, &c. qu'il en est de même de ח, d'ע, &c. Et qu'ainsi ces caractères ne sont employés que comme aspirations ; c'est-à-dire, comme des consonnes qui prennent à leur suite toute sorte de voyelles.

Mais outre qu'il seroit impossible à ceux qui sont dans cette idée, d'en donner des preuves sans réplique, cette prétendue confusion n'est d'aucune force, puisque nous trouvons les mêmes phénomènes dans nos Langues mo-

---

(1) Agius, de Soldanis, in-8°. Rome 1750. sur la langue Maltoise.

(2) Abbé Barthelemy, Mém. des Inscrip. T. XXXII. in-4°. rapport des Langues Egypt. Phénic. & Grecq.

dernes à voyelles. Ainsi dans ce mot Latin *tumidum*, chacun des *u* qu'on y voit a une prononciation différente : le premier étant notre *u*, le second répondant à notre *o*; aussi les terminaisons semblables s'écrivoient-elles souvent par *o*; *salvom* & *Dominom*, pour *salvum* & *Dominum*.

Ainsi en Anglois A, E, O, &c. ont successivement toutes les valeurs des voyelles : d'où l'on conclut avec la même légereté que les Anglois n'ont point de voyelles réelles; qu'ils n'ont ni *A*, ni *E*, ni *O*, &c. : au lieu d'en conclure que leur orthographe ne suit pas leur prononciation; qu'ils écrivent souvent par *a* ce qu'ils prononcent en *e*, &c. ou par *e* ce qu'ils prononcent en *a*.

Mais ce défaut est commun à tous les Peuples; il se rencontre sans cesse dans la Langue Françoise elle-même : le mot *injustement*, ne nous offre-t-il pas, par exemple, deux voyelles dont la prononciation n'est pas la valeur intrinséque de ces voyelles? *In* n'est-il pas prononcé comme si l'on écrivoit *ein*, comme dans *pain*, *vin*, &c.: & dans *ment*, *E* n'est-il pas prononcé comme *a*? Et n'est-ce pas ce qui distingue notre prononciation dans toutes ces occasions, de la prononciation des Latins & de celle des Italiens?

En concluons-nous cependant que nous n'avons ni *a*, ni *e*, ni *i*; que nous sommes privés de voyelles; que nous n'en possédons que le fantôme; que ce que nous prenons pour des voyelles, ne sont que des esprits, des aspirations, des je ne sais quoi, qui ne sont rien de ce qu'ils paroissent? Rien ne nous sembleroit sans doute plus extravagant que de pareilles assertions : ce sont cependant, dans la plus scrupuleuse exactitude, celles que l'on tire relativement à ces mêmes caractères en Hébreu, & les motifs sur lesquels on se fonde pour nier que les Hébreux ayent des voyelles dans le nombre des XXII. caractères de leur alphabet.

8°. Lors même que le ח prend un son guttural en *kh*, & que le ע prend aussi le son guttural adouci & nazalé en *gh*, & qu'à la fin des mots ce même ע, *O*, prend le son nasal *on* ou *ong*, ils n'en sont pas moins des voyelles, avec cette différence que ce sont des voyelles gutturalisées ou nasalées, au lieu d'être prononcées purement & simplement. Ceci n'a pas besoin d'un plus grand détail, après tout ce que nous avons dit dans nos Livres précédens (1) sur ces voyelles & sur leurs diverses prononciations.

9°. Lorsqu'on regarde ces lettres comme des voyelles, on voit les rapports les plus étendus & les plus frappans s'élever entre l'Hébreu & toutes les autres

(1) Liv. II. & III.

Langues : on y retrouve les mots primitifs communs à toutes : cette Langue n'est plus une Langue isolée, séparée de toute autre & inconnue. Nous avons déjà vu dans l'article sixiéme, qu'on retrouvoit, par ce moyen, dans la Langue Hébraïque, des mots Maltois & Egyptiens : mais cette correspondance qui régnoit autrefois entre l'Orient & l'Occident relativement au Langage, absolument anéantie par le non-usage des voyelles, renaît de la maniere la plus frappante dès qu'on les rétablit. Nous pourrions en donner un grand nombre d'exemples en toute Langue ; mais nous nous contenterons de quelques-uns : en voici, tirés de la Langue Latine, & de quelques autres Européennes.

Héb.	אבה,	*Avê*,	désirer, *Lat.* AVE-*o* & Ave.
	אב,	*Ab*,	Pere ; ancien *Lat.* AV-*us*, Ancêtre, Pere.
	און,	*Aun*,	Puissance, élévation, *Lat.* HON-*os*.
	חור,	*Aur*,	répandre de la clarté, éclairer, briller, *Lat.* OR-*iens*.
		Aura,	la lumiere, la clarté, *Lat.* Aurora.
	אזוף,	*Azop*,	*Lat.* hyssopus, l'*hysope*.
	אזן,	*Azn*,	oreille, *Lat.* Asin-*us*, Animal à longues oreilles.
	אין,	*Ain*,	non, *Lat.* in, non.
	בוא,	*Bua*,	arriver, *Lat.* vado, *Franç.* va.
	בוז,	*Buz*,	mépriser, dédaigner, *Franç.* bouze.
	בוץ,	*Butz*,	fin lin, *Lat.* bussus & byssus.
	הם,	*Em*,	eux, *Allem.* & *Angl.* hem.
	הן,	*En*,	voilà, *Lat.* en.
	ידע,	*Id'o*,	savoir, *Grec*, eide-*o*.
	לוץ,	*Lutz*,	jouer, *Lat.* ludo, lusus.
	לחם,	*Lhem*,	pain, *Esclavon.* lheib, &c.
	מון,	*Mun*,	(racine de אמן) fortifier, *Lat.* mun-*io*.
	מור,	*Mur*,	Grec, murrha, *Lat.* myrrha, Franç. myrrhe.
	נוט,	*Nut*,	vaciller, *Lat.* nut-*o*.
	עבד,	*'Obed*,	obéir, *Lat.* obed-*io*.
	עבה,	*'Obê*,	être gras, *Lat.* obe-*sus*.
	פון,	*Pun*,	être en peine, punir, *Lat.* punio.
	פוץ,	*Phuts*,	répandre, *Lat.* fus-us, fudi.

X. Ajoutons que plusieurs savans Auteurs ont déjà été dans l'idée que ces six caractères Hébreux étoient des voyelles correspondantes aux Grecques & aux Latines. On peut mettre à la tête ORIGENES : ce savant, illustre par ses

travaux ſur le Texte Hébreu & ſur les diverſes Traductions qu'on en avoit déjà faites de ſon tems en Grec, qu'il avoit comparées en les réuniſſant par colonnes, conſacra une de ces colonnes, appellées *Exaples* lorſqu'il y en avoit ſix, au Texte Hébreu écrit en lettres Grecques: travail précieux en ce qu'il nous fait voir la maniere dont on prononçoit l'Hébreu dans le troiſieme ſiécle, & en ce que cette prononciation eſt ſouvent très-oppoſée à celle qui réſulte des points-voyelles établis par les Maſſoréthes. Mettons-en ici un échantillon.

Commencement de la GENÈSE.

Lu ſelon ORIGÈNES.	*Lu ſelon les* MASSORETHES.
Brêſith bara Elôeim eth aſamaim oueth aares.	Bereshith bara Elohim eth ashamajim veeth aaretz.
Ouaares aïetha Thôou ouboou ouôſekh al phne Theôm ouroué elôeim maraepheth al phne amaim.	Veäaretz ajetha thoou vaboou, vekhoshek gnal pené theom verouakh elohim merakhepheth gnal pené hammaïm.
Ouiômer elôeim iei ôr ouiei ôr.	Vaïomer Elohim jehi or, vajehi or.
Ouiar elôeim eth aôr khi tôb ouiabdêl elôeim bên aôr oubên aôſekh.	Vajare elohim eth aor ki tob vajabedel elohim bein aor oubein hakhoſhek.

Par cette comparaiſon, on voit que du tems d'Origènes on prononçoit comme des voyelles, ces caractères qu'on prétend aujourd'hui n'être que des conſonnes; que ו étoit *ou*, & non *ve*, ou *va*; que ח étoit ê, & non *kh*; que ע étoit une voyelle, & non *gn*. Ces deux manieres de lire different encore ſouvent de celle des LXX. comme on peut s'en aſſurer en jettant les yeux ſur leur Verſion, & en liſant ce que le P. Montfaucon a écrit ſur cette matiere (1).

On voit également dans les Ouvrages de S. JÉRÔME, qui avoit appris l'Hébreu avec ſoin & ſous d'habiles Maîtres, que de ſon tems on regardoit ces caractères comme des voyelles; & que ces voyelles étoient prononcées différemment, ſuivant les tems & les lieux: ce qui lui fait dire que c'eſt à cauſe de cette diverſité de prononciation qu'on écrivoit ſi rarement les voyelles dans le corps du texte, non les points-voyelles, mais les *lettres-voyelles*,

(1) Prævia Diſquiſitio quomodo veteres Interpretes Hebraïcæ legerint, pag. 394. du ſecond Vol. des Hexaples d'Origènes, Par. 1713. in-fol.

c'eſt ſon expreſſion : *Nec refert utrum Salem an Salim nominetur, cum vocalibus in medio litteris perrarò utuntur Ebræi & pro voluntate Lectorum atque varietate Regionum eadem verba diverſis ſonis atque accentibus proferantur : hæc ab Eruditiſſimis Gentis illius didicimus.* » Peu importe qu'on diſe *Salem* ou » *Salim*, puiſque les Hébreux employent très-rarement les LETTRES-VOYELLES » dans le corps de l'Ecriture ; & que le même mot ſe prononce à volonté, » ſuivant le goût des Lecteurs & la diverſité des Pays ; comme nous l'avons » appris des plus Savans de cette Nation (1).

Ce fut cette diverſité de prononciation qui détermina, quelques ſiécles après, les Savans Juifs qu'on a appellés *Maſſoréthes* à cauſe de la nature de leur travail, à fixer cette prononciation par les points-voyelles dont il s'agit ici : mais la prononciation qu'ils fixerent ne fut certainement pas la prononciation primitive ; ce ne put être que celle de leur tems : prononciation néceſſairement dégradée & bien différente de celle des tems primitifs ; incapable par-là même de faire retrouver les rapports qui regnent entre l'Hébreu & les autres Langues ; & qui a tous les défauts que devoit avoir une invention auſſi importante, dans des tems auſſi peu éclairés, & où l'on ne ſe doutoit pas des régles de la critique. On en peut donner pour régle les précautions ridicules que prirent ces mêmes Maſſoréthes pour empêcher la corruption des Livres Sacrés, & qui conſiſtoient à en compter les lettres, & à marquer le mot qui en formoit le milieu. C'étoit l'enfance de la Philologie Hébraïque : cette enfance produiſit les points-voyelles : les défendre & n'y voir aucun défaut, c'eſt trop honorer des Guides qui firent ſans doute du mieux qu'ils purent mais qui ne connoiſſoient pas aſſez l'Antiquité pour devoir être préférés à tout. D'ailleurs pourquoi nous en tenir uniquement à leur prononciation ? Pourquoi ne pas les comparer du moins avec l'ancienne ?

Aux preuves que fournit l'Antiquité en faveur de l'exiſtence des voyelles dans l'alphabet Hébreu, ajoutons les noms d'une foule de Savans illuſtres qui ont été convaincus de cette exiſtence. Tels furent Roger BACON, qui vivoit dans le XIII^e^. ſiécle, & qui fut ſurnommmé le Docteur admirable (2) : POSTEL, (3) dans le XVI^e^. ſiécle. Théodore de BEZE, ſon contemporain. (4)

(1) Litt. 126.

(2) Cité par le Docteur Sharp, dans ſa Gramm. Hébr.

(3) De Phœnicum Litteris. Par. 1552.

(4) De vera pronuntiatione Græcæ & Latinæ Linguæ.

Etienne MORIN, qui vivoit dans le ſiécle ſuivant (5). Le CLERC, ce célébre Critique Sacré (6). Le Docteur SHARP, mort depuis peu en Angleterre, & qui a approfondi cette matiere dans l'Ouvrage que nous citons en note (7). Tous ont affirmé & prouvé avec plus ou moins de détail, que l'alphabet Hébreu contenoit les mêmes voyelles que les nôtres. On peut ajouter à cette liſte le ſavant DRUSIUS, qui penchoit fort à reconnoître ces lettres comme des voyelles (8). MASCLEF, Chanoine d'Amiens (9), ſi connu par ſa Méthode de lire l'Hébreu ſans points. Le P. HOUBIGANT, dans la Préface de ſes Racines Hébraïques (10), &c.

Pourrions-nous mieux terminer cette liſte que par le ſuffrage de deux ſavans Abbés, bons Juges ſur ces matieres; M. l'Abbé BERGIER, & M. l'Abbé BARTHELEMY? Le premier n'a point héſité à admettre des voyelles dans l'alphabet Hébreu; il n'a pas même cru que la choſe méritât d'être mis en litige (11). Le ſecond a admis nos voyelles dans l'alphabet de Palmyre qu'il a ſi ſavamment expliqué (12). Là ה eſt *E*; ו, *o* & *y*; י, conſtamment *i*. Quant à א & ע, ces caractères y paroiſſent avec la fonction générale de voyelle, & y tiennent lieu de toutes, étant, ſelon l'occurrence, *a*, *e*, *i*, *o* & *u*.

ARTICLE II.

Des Points-voyelles.

Aucune Langue ne peut ſe paſſer de voyelles: on en refuſoit à l'alphabet des Hébreux; on ſuppoſa donc que ceux-ci n'écrivoient que les conſonnes, & qu'ils réſervoient les voyelles pour la prononciation, voyelles qui leur étoient connues par l'uſage: ce qui confirmoit dans cette idée, c'eſt qu'en

(5) Exercitationes de Lingua primæva, Pars III. de Vocalibus Ebræorum, in-4°. Ultraj. 1694.

(6) Biblioth. ancienne & moderne, Tom. VII.

(7) Diſſert. ſur la valeur primitive des Lettres, en Anglois, Lond. 1751. in-8°.

(8) Alphabet Hébreu, en Latin, Franecker, 1587. in-4°.

(9) Gramm. Héb. Chald. & Syr. Paris, 1743. 2 vol. in-12.

(10) Racines Hébraïques ſans points-voyelles, en vers François, Paris, 1732, in-8°.

(11) Elémens primitifs des Langues, Paris, 1764. in-8°.

(12) Réflexions ſur l'Alphabet & ſur la Langue dont on ſe ſervoit à Palmyre. Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bel. Let. Tom. XLV. in-12.

effet nombre de mots Hébreux sont écrits sans aucune voyelle. On supposa de plus, que lorsque l'ancien Hébreu cessa d'être en usage, & que les Livres Hébreux devenoient ainsi inintelligibles pour les Juifs, des Savans Hébreux trouverent convenable de représenter toutes les voyelles par des points placés dessus, dessous ou à côté des consonnes. Et c'est ce qu'on appelle Points-Voyelles, qui sont actuellement au nombre de quatorze.

Ces points-voyelles ont donné lieu à des disputes très-vives & très-longues. Toujours attaqués & toujours défendus, l'Histoire en deviendroit trop volumineuse, si nous voulions nous y arrêter. On peut voir les motifs dont on s'appuyoit de part & d'autre, dans les ouvrages des principaux Tenans pour & contre. Tels sont Cappel, Etienne Morin, & Masclef (1), qui attaquerent vivement les points-voyelles, & firent main-basse sur eux. Buxtorf le Fils, savant Balois, qui répondit avec chaleur à Cappel; de même que Don Guarini à Masclef. Le P. Simon (2), Prideaux (3), &c. On peut voir aussi un précis de cette dispute dans l'Ouvrage Anglois cité en note (4).

On a disputé sur l'inventeur de ces points, sur leur antiquité, sur leurs causes, sur leur nécessité, sur leur divinité: car on est allé jusqu'à les croire inspirés: c'étoit une conséquence nécessaire de l'idée qu'on s'en formoit, comme étant les seuls moyens par lesquels on pût lire les Livres Sacrés Hébreux, & en connoître le sens.

Mais dès qu'on admet que six des caractères de l'alphabet Hébreu sont des voyelles, ces points-voyelles deviennent inutiles dans tous les mots où il se trouve déjà des voyelles.

2°. En admettant que ces voyelles manquent seulement dans les mots dérivés ou composés, ensorte qu'on peut toujours les suppléer par les voyelles des mots qui ont servi à composer ceux-là, les points-voyelles sont également inutiles à cet égard.

Tels furent les motifs qui firent inventer les points-voyelles: 1°. Pour fixer la maniere dont on prononçoit les voyelles écrites dans le Texte Hébreu, & qui faisoit ainsi partie de l'Ecriture. 2°. Pour rappeller la voyelle supprimée

(1) Le premier, dans son *Secret de la Ponctuation révelée*, en latin; & les derniers dans leurs Ouvrages cités ci-dessus.

(2) Hist. critiq. du vieux Testam. in-4°. Liv. I.

(3) Hist. des Juifs, in-12. Tom. II.

(4) Antiquités Judaïques, par le Docteur David Jennings, in-8°. Lond. 1766. T. II. p. 344. & suiv.

dans les mots composés, & empêcher qu'on se trompât ou qu'on hésitât dans la maniere de lire ces mots.

Dans le premier cas, les points-voyelles répondent aux accens que nous mettons sur nos voyelles pour en constater la prononciation; & dans le second, aux voyelles par lesquelles nous suppléons, à la lecture, celles qui ont été omises en écrivant par abréviation.

On a cru que dans l'un & l'autre cas, ce secours étoit si important, qu'on ne pouvoit absolument se passer de ces points, & que leur invention étoit un des plus grands services qu'on pût rendre à ceux qui sont obligés de savoir l'Hébreu. L'on a même fait remonter leur origine aussi loin qu'on a pu: les uns ont cru qu'on en avoit le secret avant la captivité: d'autres, qu'Esdras avoit établi ces points: des troisiémes, qu'ils avoient été inventés depuis Esdras, mais avant l'Ere Chrétienne. Le plus grand nombre voyant que S. Jérôme, savant en Hébreu, & qui a beaucoup discuté ce qui regarde la lecture de cette Langue, ne dit rien qui ait le moindre rapport à ces points, & appuyés d'un grand nombre d'autres motifs, en reculent l'invention jusques au 5^e^. & au 6^me^. siécle: il en est même qui prétendent que les Juifs doivent cette invention aux Savans Arabes du 9^e^. & du 10^e^. siécle; qui, les premiers, composerent des Grammaires Orientales, & qui inventerent trois accents pour tenir lieu de voyelles, ou pour en fixer la prononciation.

Aussi, ces points-voyelles se trouvent par-tout, & actuellement on n'apprend l'Hébreu que par leur moyen: mais comme ils rendent cette étude aussi longue qu'embarrassante à cause de la multitude de régles & d'exceptions auxquelles ils donnent lieu; qu'il est très-inutile d'ailleurs de savoir exactement de quelle maniere on prononçoit les voyelles dans une Langue qui ne se parle plus; que les Hébreux eux-mêmes varioient dans cette prononciation suivant les tems & les lieux, comme nous l'apprend S. Jérôme dans le passage que nous avons cité un peu plus haut, & comme la raison seule suffiroit pour nous en assurer; que ces points sont souvent mal placés, & qu'il s'est glissé à leur égard un si grand nombre de fautes & de variétés, qu'ils deviennent inutiles dans une multitude d'occasions pour fixer le sens des mots Hébreux; enfin qu'on peut s'en passer, en regardant comme des voyelles les VI. caractères auxquels on dispute cette qualité; à cause, dis-je, de toutes ces raisons, nombre de Savans proposent de proscrire absolument l'usage de ces points.

Déjà Cappel l'avoit désiré; Masclef mit la hache à la main, & leur substitua une méthode qui lui paroissoit très-commode: divers Anglois ont

suivi,

ſuivi, & le Docteur Sharp a composé dans ces derniers tems une Grammaire Angloiſe pour apprendre l'Hébreu ſans le ſecours des points.

Tout ce que nous avons dit dans ce Volume ſur la comparaiſon des Langues & ſur l'Alphabet primitif, aura déjà fait connoître à nos Lecteurs que nous reſſerrons beaucoup l'uſage des points-voyelles, puiſqu'ils deviennent inutiles dans tous les mots où nous reconnoiſſons des voyelles ; & qu'au lieu de prononcer ces mots, ראש, שמם, ארץ, מים, *res*, *ſhama-jim*, *eretz*, *maïm*, ſuivant la lecture des points-voyelles qu'on y a ſubſtitués aux voyelles qui y ſont, nous les lirions, *rash*, *ſhmim*, *arts*, *mim* ; prononciations qui rapprochent autant ces mots des autres Langues, que les points-voyelles les en éloignent, ſur-tout parce qu'ils changent des monoſyllabes en mots de pluſieurs ſyllabes. Qui reconnoîtroit, par exemple, dans *eretz*, terre, l'*ars* des Latins, l'*earth* des Anglois, l'*herta* des Allemans, &c. qui préſentent tous trois le même mot ; le premier comme déſignant la culture de la terre ; le ſecond, la terre même ; & le troiſiéme, la Déeſſe de la terre ou des moiſſons, & qui ſont tous des monoſyllabes ? Qui reconnoîtroit dans זהב, prononcé *Zaab*, le *Deeb* des Maltois qui ſignifie *or* ? *Dariaveſch*, pour *Darius* ? &c.

Il eſt donc conſtant qu'en une multitude d'occaſions, ces points-voyelles donnent aux mots Hébreux une très-fauſſe prononciation, très-contraire à l'ancienne, tout auſſi contraire à l'analogie, & funeſte pour la comparaiſon des Langues.

Il n'eſt pas moins évident qu'on pourroit ſimplifier prodigieuſement cette étude, réduire les points à un nombre auſſi borné que chez les Arabes ; les ſupprimer par-tout où il ſe trouveroit des voyelles, hormis dans les endroits où ils ſeroient néceſſaires pour reconnoître les noms propres ; & ne les placer dans les mots où il n'y a point de voyelles, qu'autant qu'ils ſerviroient à déſigner un nom ou un verbe, &c. ou à rapprocher les mots de la prononciation de leur racine.

Ce ne ſont que des vues générales, dont le détail nous conduiroit trop loin & s'écarteroit trop de notre plan ; nous nous propoſions ſeulement en cela, de juſtifier la méthode que nous nous ſommes tracée pour retrouver les rapports de la Langue Hébraïque avec les autres Langues, & nous nous eſtimerons récompenſés de nos peines, ſi l'on n'y voit rien que de raiſonnable & dont l'exécution ne fût à déſirer.

Ces obſervations ont également lieu pour l'Arabe, & pour toutes les autres Langues Orientales, comme pour l'Hébreu. On retrouve dans toutes

les mêmes caractères, & on a supposé également qu'ils étoient, dans presque tous ces Alphabets Orientaux, des consonnes, & non des voyelles; mais là comme en Hébreu, ils sont également de vraies voyelles, du moins dans leur origine; & en les rendant par des voyelles, on retrouve les rapports de ces Langues avec toutes celles d'Europe. Il n'est donc pas surprenant, qu'en ayant changé la méthode défectueuse dont on lisoit ces Langues, on y ait pu retrouver des rapports & avec nos Langues à voyelles, & avec la primitive, qui étoit également remplie de voyelles : & qu'en rétablissant ces voyelles, nous soyons allés plus loin que ceux qui n'ont pas suivi la même route, & qui désespéroient qu'on pût aller plus loin qu'eux.

Nous ne craignons pas non plus qu'on nous objecte qu'en ceci nous sommes contraires aux Juifs, aux Arabes, aux autres Orientaux; car ces Peuples ne peuvent déposer que de leur prononciation actuelle; or cette prononciation est une altération de l'ancienne, tout comme nous avons altéré la prononciation primitive des Latins, en changeant plusieurs de leurs voyelles en consonnes: telles qu'I & U. Il faut connoître cette prononciation moderne, afin de s'assurer que les mots ont suivi dans ces Langues les mêmes altérations que dans toutes les autres, & de ne pas s'égarer dans la comparaison qu'on en fera : mais il faut savoir remonter à la premiere prononciation, afin de retrouver les rapports primitifs dans toutes les Langues & dans tous les tems. Peu importe ces prononciations partielles & changeantes, qui isolent les Peuples chez qui elles sont en usage, lorsqu'on ne peut leur substituer les prononciations primitives & communes à la plûpart des Langues; & si l'on n'a en elles le moyen de retrouver le rapport de toutes. Rien n'est donc moins utile que ces disputes & ces méthodes qui tendent à particulariser tout, à resserrer tout, à ne voir jamais en grand, & qui font nécessairement manquer le vrai. Le Monde primitif ne sauroit s'en accommoder : il lui faut tout ce qui ramene le plus l'unité parmi les Nations, tout ce qui donne le plus de facilité pour en saisir l'ensemble, tout ce qui tend à les faire servir d'interprètes les unes aux autres, & à leur faire parler la même Langue, de la même maniere qu'elles sont unies par des intérêts communs de la plus grande force.

ARTICLE III.

Si le premier caractère avec lequel ont été écrits les Livres Hébreux, est l'Hébreu quarré, ou le Samaritain.

Encore une dispute sur l'Ecriture des Hébreux; la discussion n'en sera pas longue : elle prouvera sur-tout quel penchant ont pour les combats littéraires les Philosophes & les Critiques; avec quelle légereté ils les commencent, & avec quelle persévérance ils les soutiennent.

Les Bibles Hébraïques sont écrites dans tous les Manuscrits actuellement existans, dans ce caractète qu'no appelle *Hébreu quarré*, & qui est le même que le Chaldéen : tandis que les Livres de Moyse sont écrits chez les Samaritains, dans un caractère beaucoup plus grossier & plus rude, & qui par là-même doit l'emporter de beaucoup en antiquité sur celui-là. Il existe en même tems des Médailles frappées par les Princes Maccabées ou Asmonéens, depuis les tems qui suivirent la captivité jusques au dernier de ces Princes, quarante ans avant J. C. dont les Inscriptions ne sont pas en Hébreu quarré, mais en caractères Samaritains. On demande donc si dans ces tems-là & avant J. C. les Livres Hébreux ont été également écrits en caractères quarrés, ou si l'on y employoit les caractères Samaritains?

BUXTORF, SCHIKARD, LIGTFOOT, &c. l'un Suisse, l'autre Allemand, le troisiéme Anglois, prétendirent que le Vieux Testament avoit toujours été écrit en Hébreu avec les caractères quarrés, & que lorsque les Samaritains reçurent le Pentateuque, ils le transcrivirent avec leurs caractères Samaritains auxquels ils étoient accoutumés. Cette opinion paroissoit la plus probable; mais en matiere de faits, ce n'est pas toujours ce qui est le plus vraisemblable qui est vrai. Joseph SCALIGER, toujours prêt à rompre des lances, trouva dans S. JERÔME un passage où ce Pere dit qu'ESDRAS substitua, au retour de la captivité, l'Hébreu quarré à l'Hébreu-Samaritain : EUSEBE avance la même chose dans sa Chronique; il en est de même des deux Thalmuds. Scaliger se déclara donc pour l'opinion contraire à celle de Buxtorf & de ceux qui pensoient comme celui-ci, & il a eu les plus illustres Partisans. CASAUBON, GROTIUS, VOSSIUS, BOCHART, MORIN, BREREWOOD, WALTON, HUET, PRIDEAUX, Louis CAPPEL toujours opposé aux Buxtorfs, &c. penserent tous comme Scaliger.

Cependant, il se présentoit une objection très-forte contre ceux qui pen-

ſent qu'Eſdras avoit introduit l'uſage de l'Hébreu quarré. Elle ſe tire de ces Médailles Aſmonéennes dont l'uſage, qui deſcend juſques vers le tems de J. C. & peut-être plus loin, prouve que le caractère Samaritain ſe maintint pluſieurs ſiécles après Eſdras : enſorte que la ſuppoſition qu'Eſdras l'avoit aboli ne peut ſe ſoutenir.

Pour ſe débarraſſer de cette objection qui paroît ſans réplique, on a eu recours aux plus chétifs ſubterfuges : on a ſuppoſé que dès-lors les Juifs eurent deux ſortes de caractères, le ſacré & le profane ; que le profane ſe maintint ſur les Médailles, tandis que le ſacré, introduit par Eſdras, ſervit à tranſcrire les Livres Saints : on ſuppoſoit encore que les Princes Aſmonéens faiſoient frapper ces Médailles par des Samaritains, & que ces Samaritains en écrivoient les inſcriptions avec leurs propres caractères : on aimoit mieux ſe ſéduire ſoi-même par de mauvaiſes raiſons, que de ſuſpendre du moins ſon jugement.

Enfin toutes ces difficultés ont été parfaitement réſolues par M. l'Abbé Barthelemy, dans ſa Diſſertation ſur deux Médailles d'Antigonus, Roi de Judée, un des derniers Aſmonéens (1) : & ce qu'il dit à ce ſujet s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit ſi ſouvent, que tous les changemens dans les Langues & dans l'Ecriture, n'arrivent que par des gradations inſenſibles, comme nos Lecteurs pourront en juger par l'extrait que nous en faiſons ici.

» On n'a pas examiné avec la même attention, dit ce ſavant Académien, » la maniere dont les Lettres Aſſyriennes (l'*Hébreu quarré*) introduites parmi » les Juifs, ont fait diſparoître les lettres Samaritaines. C'eſt ordinairement » au tems d'Eſdras qu'on fixe l'époque de ce changement..... Mais ni » Joſephe, ni les Livres d'Eſdras, ne font aucune mention de ce fait ; ce n'eſt » qu'une tradition que S. Jérôme avoit reçue de quelque Rabbin, & à la- » quelle nous pouvons oppoſer des monumens, qui montreront que les Juifs » ſe ſont ſervis des lettres Samaritaines juſqu'aux premiers ſiécles de l'ere » vulgaire.

» On n'imaginera pas que cette Nation ait voulu mettre ſur ſes Médailles » des caractères abandonnés & inintelligibles ; c'eſt cependant ce qui ſeroit » arrivé, s'il étoit vrai qu'elle eût perdu l'uſage des lettres Samaritaines dans » la captivité de Babylone.

---

(1) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Edit. in-12. T. XXXIX.

» En effet, ce sont les seules lettres que Jonathan employa sur les Médailles » . . Simon Maccabée n'en employa pas d'autres . . . . Les Successeurs de » ce Prince l'imitèrent en ce point . . . . Les Médailles d'Antigonus que je » produis, mettent ce sentiment dans la derniere évidence, & montrent clai- » rement que cet usage a subsisté au moins jusqu'à la 40e. année avant » J. C. . . . . Mais on ne sauroit s'en autoriser (*des Médailles*) pour montrer » que les Juifs faisoient quelqu'usage des lettres Samaritaines du tems de » J. C..

» Aux preuves tirées des Médailles, on peut substituer deux passages, l'un » de la Mischne, ouvrage composé vers la fin du deuxiéme siécle de l'ere » vulgaire; & l'autre du Talmud de Jérusalem, postérieur à la Mischne » de soixante à soixante-dix ans, suivant le P. Morin. Ces passages . . . por- » tent en substance que les Textes de la Bible destinés à être lus publique- » ment, doivent être écrits sans paraphrases Chaldaïques & en lettres Assy- » riennes: mais qu'il est permis dans l'usage particulier de se servir d'un » exemplaire où l'on auroit joint la paraphrase avec le texte, & dans lequel on » auroit employé les lettres Samaritaines. Il paroît par-là que jusqu'au IIIe. » siécle au moins, les Juifs ont eu des textes de la Bible, & des paraphrases » Chaldaïques, en caractères Samaritains. . . . . . .

Notre Auteur en conclut encore, » que les Juifs apporterent de la capti- » vité l'Alphabet Assyrien; mais qu'il fut consacré aux Ouvrages purement » Chaldaïques: qu'on s'en servit insensiblement pour les exemplaires de la » Bible, & qu'enfin il devint le seul usité.

Il confirme ceci par l'exemple des Arabes. » Elmacin, dit-il, nous apprend » que les lettres qu'ils ont aujourd'hui ont été inventées vers le commencement » du Xe. siécle de notre Ere . . . Cependant les anciens caractères, ceux qu'on » appelle coufites, paroissent sur les Médailles & dans les Inscriptions jusqu'au » XIIe. siécle. Ainsi malgré leur commodité, leur utilité, leur nécessité, les » nouvelles lettres ne furent adoptées par les particuliers qu'insensiblement, » & semblerent lutter pendant près de trois siécles contre les anciennes, » avant que de les avoir fait disparoître des Monumens publics.

Il est apparent que la ruine de Jérusalem qui arriva près d'un siécle après Antigone, accélera l'abandon des caractères Samaritains; & que les Juifs, dont les Principaux se retirerent sur ces mêmes rives de l'Euphrate où leurs Ancêtres avoient été réduits en captivité, adopterent enfin généralement les caractères Chaldéens seuls en usage dans ces contrées. Comme leur Ecole de Babylone devint la plus illustre, elle donna le ton à toute la Nation, en

quelque lieu qu'elle fût répandue ; auſſi les Juifs n'ont jamais varié depuis ce tems-là à l'égard de l'emploi des caractères Chaldéens ou quarrés pour leurs Livres ſacrés. C'eſt d'après eux que les Européens s'en ſont ſervi pour imprimer ces Livres, dans un tems ſur-tout où l'on n'avoit pas le moindre ſoupçon qu'on en eût employé d'autres dans l'origine.

ARTICLE IV.

Examen de quelques Queſtions relatives à ces Alphabets.

Avec quelque ſoin que les Hébreux ayent cherché à préſerver de toute altération leur orthographe primitive, on ne peut jetter les yeux ſur leurs Livres ſans y remarquer de très-grandes variétés : il étoit impoſſible en effet que des Ouvrages comme ceux-là, compoſés dans un eſpace de dix à douze cent ans, ayent été écrits exactement avec la même orthographe : il auroit fallu pour cet effet que les mots en euſſent toujours été prononcés de la même maniere ; ce qui étoit impoſſible dans un auſſi long eſpace de tems. Ces altérations augmenterent bien plus, lorſqu'on eut marqué par des points-voyelles la valeur des voyelles : car dès-lors ces voyelles diſparurent dans un grand nombre de mots, ſur-tout le *vau*. Ainſi l'on n'écrit, par exemple, ces mots לא, & כל ſans vau, quoiqu'on les prononce *lo* & *col*, que parce que le point-voyelle qu'on met ſur ces mots, tient lieu du vau qu'il a fait diſparoître. Auſſi trouve-t'on ſouvent לא écrit par לוא, & כל écrit par כול, tous les deux avec le vau ו. C'eſt encore une choſe très-connue que plus les Manuſcrits ſont anciens, & moins l'on y trouve de voyelles ſupprimées, comme j'ai eu occaſion de le vérifier au moyen de très-beaux Manuſcrits Hébreux de la Bibliothéque du Roi.

Ceci explique parfaitement la difficulté qu'a propoſée M. Michaelis dans ſes Queſtions aux Savans que le Roi de Dannemarc envoya dans l'Arabie. Il demandoit pourquoi l'on rencontre ſi ſouvent dans le texte Hébreu des lettres qui ne ſe prononcent point, comme dans ces mots qu'il donne pour exemple למאול, שמאול, צאן, où le vau ו ne ſe prononce point, & où la lettre précédente ſe prononce *o*, quoique ce ſoit un *a*.

En vain il le demanderoit à tous les Maſſoréthes de l'Orient comme à ceux de l'Occident ; aucun ne pourroit lui répondre : rien de plus ſimple cependant par nos principes. א & ו ſont des voyelles ; donnons-leur la valeur qu'elles ont eſſentiellement, faiſons-en des *a* & des *u*, & rien ne ſera plus

aiſé que de lire ces mots : ou aura *lmaul* , *ſmaul*, & *tſaun*. Mais il eſt arrivé dans toutes les Langues que *au* & *o* ſe ſont mis ſans ceſſe l'un pour l'autre ; comme en Latin *plodo* & *plaudo*, &c. Comme la même choſe arriva en Hébreu , les Maſſoréthes voulant marquer par des points cette diphtongue *au*, ſe ſont contentés de mettre au-deſſus de l'*a* le point-voyelle qui déſigne l'*o* : d'où il eſt arrivé qu'on a cru que c'étoit *a* ſeul qui valoit *o*. Ainſi *u* reſta ſans fonction ; & M. Michaelis étonné de voir cette lettre , de même que quelques autres pareilles , ſans valeur , a demandé avec raiſon quelle pouvoit être la cauſe d'une orthographe auſſi biſarre : mais la biſarrerie n'eſt que dans le ſyſtême erroné qui exclut les voyelles de l'alphabet Hébreu : au lieu que chacun conçoit très-bien que *lmaul*, *ſmaul*, *tſaun* , ont pu s'écrire également *lmol*, *ſmol*, *tſon*. Le texte Hébreu ſans points, préſente la premiere de ces orthographes : le même texte avec les points, offre la ſeconde : c'eſt-là tout le myſtère.

II. M. Michaelis demande également ſi l'ordre des lettres de l'alphabet eſt fortuit ou fondé ſur quelque raiſon ; & dans ce dernier cas , ſi elles ont été arrangées ſuivant leur *figure*, ou ſuivant leur *valeur* ou leur prononciation : quoiqu'on n'apperçoive rien de pareil. Nos Lecteurs ſentent d'eux-mêmes que cette queſtion ne peut regarder que les XVI. lettres primitives ; c'eſt donc l'arrangement de celles-ci qu'il faut conſidérer, afin de pouvoir réſoudre cette queſtion, trop analogue à nos recherches , pour ne pas jetter un coup-d'œil ſur elle.

Aucune incertitude ſur les raiſons qui déterminerent les inventeurs de l'alphabet à le commencer par *A*, & à le finir par *T*. La premiere de ces lettres déſignant l'Homme lui-même, cet Etre auquel ſe rapportoit l'alphabet entier, elle dut ſe placer à la tête de l'alphabet. *T* déſignant la perfection, l'accompliſſement de tout, dut marcher la derniere.

Les autres durent ſe ranger ſuivant le rapport plus ou moins étroit qu'elles avoient avc ces deux. *T* étoit une intonation forte, & toutes les intonations fortes ſont de ſon côté, n, p, r, ſ, &c. tandis que les intonations douces, b, g ou c, d, l, m, marchent à la ſuite de l'*a*, & avant les intonations fortes.

D'un autre côté, ces intonations foibles déſignoient de grands objets, différens de l'homme : *b*, la maiſon ; *g* ou *c*, le chameau ; *d*, la porte de la tente ; au lieu que les intonations fortes déſignoient ſeulement des portions de l'homme ; *o* l'œil ; *p*, la bouche ; *r*, le nez ; *ſ*, les dents.

Entre ces deux ſéries étoient *m* & *n* qui appartenoient à toutes les deux :

puiſqu'elles déſignoient la Mere de Famille & ſon nourriſſon.

III. Tandis que nous en ſommes ſur ces queſtions, ajoutons-y celle qui regarde les diverſes manieres dont on a dirigé l'Ecriture.

Toute Ecriture s'eſt dirigée de droite à gauche, ou de gauche à droite. La premiere de ces directions eſt la primitive : née dans l'Orient avec l'Ecriture, elle y exiſte encore chez un grand nombre de Peuples ; chez les Arabes en particulier. Les Juifs l'ont conſervée auſſi par reſpect pour leurs Livres ſacrés, quoiqu'environnés de Peuples qui ont abandonné cet uſage.

Les Chinois eux-mêmes écrivent de droite à gauche, comme nous l'avons déjà dit, quoiqu'ils écrivent en lignes perpendiculaires, ou par colonnes : mais ces colonnes s'avancent de la droite à la gauche, comme nos colonnes de chiffres, pour leſquelles nous avons conſervé l'ordre Oriental, quoiqu'il fût encore plus aiſé de les faire cheminer de gauche à droite, que l'Ecriture, puiſqu'elles ne ſont pas liées les unes aux autres.

Ce qui détermina à écrire de droite à gauche, c'eſt que l'on écrit de la main droite ; & comme l'on s'alignoit pour écrire & qu'on gravoit plutôt qu'on n'écrivoit, il étoit très-indifférent pour la régularité & la beauté de l'Ecriture qu'on allât de droite à gauche, au lieu d'aller de gauche à droite.

Il n'en fut pas de même lorſque l'Ecriture fut devenue courante & commune : on trouva dès-lors les plus grands avantages à écrire de gauche à droite.

1°. La main n'eſt pas arrêtée par le corps à meſure qu'elle avance ; au contraire, elle s'en éloigne beaucoup plus, & rien ne la gêne.

2°. La main ne couvre pas ce qu'elle vient d'écrire, enſorte qu'elle n'eſt pas dans le cas de l'effacer ; & qu'on peut ſuivre la même ligne dans la même direction, aller droit ſans jamais déranger la hauteur & l'alignement de ces lettres.

Cependant ce changement de direction dans l'Ecriture ne ſe fit pas à l'inſtant : il y eut un intermédiaire ; c'eſt qu'après avoir écrit une ligne de droite à gauche, on revenoit ſur ſes pas en écrivant la ligne ſuivante de gauche à droite, préciſément de la même maniere que les Bœufs labourent. Il exiſte encore des Inſcriptions Grecques qui offrent cette maniere d'écrire ; tel eſt ce précieux Monument des Prêtreſſes d'Apollon Amicléen, découvert dans la Laconie par l'Abbé Fourmont, & expliqué par M. l'Abbé Barthelemy, & que nous avons fait graver ici Pl. IX. & X. Telles, quelques autres Inſcriptions qu'on peut voir Pl. XI. Monumens dont nous donnons le détail dans

l'explication

l'explication des Planches de ce Volume. Cette écriture est également employée sur des Monumens Etrusques.

Long-tems on a cru que les Grecs étoient les inventeurs de cette maniere de diriger l'Ecriture, & qu'ils appellerent *boustrophedon*, c'est-à-dire, Ecriture, qui suit une direction semblable à celle dont les Bœufs labourent. Mais on voit dans Vossius (1), une Tradition Juive qui porte qu'avant Esdras, les Hébreux écrivoient de la même maniere dont les Bœufs labourent, allant & revenant d'un côté à l'autre.

Bianconi, en partant de ce principe que les Hébreux n'ont pas toujours écrit de droite à gauche, a plus fait : il a trouvé de la maniere la plus heureuse, l'explication d'une Médaille Samaritaine que Souciet & Maffei n'avoient jamais pu déchiffrer, & que le premier prenoit pour une Médaille frappée avant la captivité, ou dont les caractères étoient étrangers & inconnus. C'est une Médaille frappée depuis le retour de la captivité, avec les caractères Samaritains, très-connus, mais gravés de gauche à droite, comme on le voit par les E qu'elle contient. Nous donnons ici cette Médaille Pl. XIV. N°. I. & 3. C'est un Palmier placé entre ces trois mots *Al ogr ejeb*, qui signifient *Dieu a terminé* notre *affliction*.

Monument unique, & dont l'explication fait honneur à la sagacité de Bianconi (2).

CHAPITRE V.

Rapports des principaux Alphabets avec ceux là.

C'EST une vérité reconnue, que la plûpart des Alphabets Orientaux anciens ou modernes ont le plus grand rapport avec l'ancien alphabet SYRIAQUE, qu'on peut regarder comme en ayant été la source.

I. C'est cet ancien alphabet qu'on appelle *stranghelo*, mot corrompu du Grec *stronghilos*, ou l'arrondi, parce que tandis que l'alphabet primitif prenoit une forme quarrée chez les Chaldéens & les Hébreux, il en prenoit une

(1) Ars Grammat. L. I. c. XXXIV.

(2) De antiq. Litter. p. 28.-30.

arrondie chez les Syriens, & quelque fois ovale dans la direction de droite à gauche. En jettant les yeux sur cet alphabet, Pl. VII. on voit que ces lettres *b*, *c* ou *g*, *e*, *k*, *m*, *n*, *p*, *r*, *ſ*, sont exactement les mêmes que les Phéniciennes & Hébraïques : qu'il en est de même de celles-ci, *i*, *o* & *q*, à l'exception qu'elles sont plus allongées & couchées : que la lettre *d* est l'ancien *t* à croix. *A*, *H*, & le *V* sont les seules qui ayent éprouvé le plus d'altération.

II. Ces différences sont plus considérables dans l'alphabet des Mendéens ou Chrétiens de St. Jean, né de celui-là, & qui conserve cependant l'air Syriaque, au point que la Croze le crut antérieur au Syriaque, & que celui-ci n'en étoit qu'une branche (1).

III. L'alphabet Cuphique ou des anciens Arabes pendant les premiers siécles après Mahomet, offre encore de grands rapports avec le Syriaque; tels sont leurs *b*, *g*, *v*, *i*, *k*, *l*, *p*, *r*, *ſ*, &c.

VI. L'Arabe moderne, né de celui-là, conserve encore néanmoins de très grands rapports avec les primitifs : on ne peut méconnoître leurs *d*, *v*, *k*, *l*, *n*, *p*, *r*, *ſ*, dans les lettres de ces alphabets correspondantes à celles-là. Leur *o* est l'*o* Hébreu couché de droite à gauche, &c.

V. L'alphabet de Palmyre n'est pas moins manifestement le même que les alphabets Hébreu & Syriaque : comme l'a très-bien vû M. l'Abbé Barthelemy, qui, en parlant des lettres Palmyréniennes, dit positivement que ce sont les anciennes lettres Syriaques (2).

VI. L'ancien alphabet Persan avoit également un très-grand rapport avec le Syriaque. M. Anquetil nous en a donné deux : celui qu'il appelle Zend & qu'on peut voir dans notre Pl. VII. & celui qu'il appelle Pehlvi : ils sont si conformes l'un à l'autre, que nous avons réuni ces deux noms dans le même alphabet : il n'y a d'autre différence entr'eux, si ce n'est que le Zend est en majuscule, & le Pehlvi en minuscule ; & que dans le premier on employe divers caractères dont le dernier ne fait aucun usage : mais ceux qui répondent aux XVI. lettres primitives, leur sont communs à tous deux. On ne peut méconnoître celles-ci dans leurs *b*, *g*, *d*, *e*, *v*, *k*, *n*, *o*, *p*, *r*, *ſ*, sur-tout en retournant quelques-unes de droite à gauche, en particulier, *g*, *e*, *p*, &c. Ajoutons que le *m* Zend est le *m* Arabe, à l'exception que son

(1) Dissertation Philologique à la suite du Recueil des Oraisons Dominicales par Chamberlayne. Amst. 1715. p. 127.

(2) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XLV. in-12. p. 207.

trait de liaison est relevé en haut : le *m* Arabe est le *m* Hébreu, avec la seule différence qu'il est triangulaire ou rond, tandis que le Palmyrénien & le Mendéen sont ouverts à leur base.

M. Anquetil trouve beaucoup de rapports entre ces alphabets & ceux de Géorgie & d'Arménie; nouvelle preuve que tous ces Peuples puiserent leurs lettres dans la même source (1).

Comme l'alphabet Pehlvi n'a que XIX. caractères, il s'est très-peu éloigné de l'alphabet primitif, & il doit être d'une haute antiquité.

VII. L'alphabet Indien des Bramines, appellé *Samskretón*, & qui est leur alphabet le plus ancien, composé de XX. caractères seulement, du moins tel qu'il a été donné dans la belle Collection des alphabets de Bernard, publiée de nouveau avec des augmentations par M. le Docteur Morton (2), cet alphabet, dis-je, vient certainement de la même source. Lorsqu'on supprime les liaisons & les traits qu'ils y ont ajoutés pour rendre tous ces caractères à peu près uniformes en grandeur & en quarrure, pour leur donner à tous une livrée commune, un air national, on retrouve aussi-tôt les lettres primitives. Il est aisé de s'en assurer en jettant les yeux sur les caractères Indiens, Planche VII. où nous avons désigné par des traits pointillés les additions Indiennes : on y voit le rapport le plus frapant entre les *a*, *b*, *g*, *d*, *v*, *k*, *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *q*, Indiens & Hébreux.

On n'en doit pas être surpris; les Indiens & les Chaldéens avoient de trop grandes liaisons & ils étoient les uns & les autres trop voisins des tems primitifs, pour n'en posséder pas également l'alphabet. Celui des Indiens doit avoir souffert moins d'altérations que le *Zend*; celui-ci étant plus délié, plus arrondi, & ayant l'air d'avoir été employé par des mains plus exercées à écrire.

Il se peut aussi que cette différence provienne seulement des différentes matieres sur lesquelles ces Peuples écrivoient : il est presqu'impossible que les Indiens, qui pour écrire, gravent en quelque sorte sur le bois ou sur l'écorce, ayent la même dextérité que les Perses qui écrivent sur le parchemin, & qu'ils puissent donner à leurs lettres des formes aussi agréables & aussi hardies.

VIII. De cet alphabet Indien, sont nés plusieurs autres alphabets dont on se sert aux Indes pour l'Ecriture courante, & qui varient suivant les Contrées:

(1) Tom. LVI. in-12. des Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett.

(2) N°. VII. de ceux qui vont de droite à gauche. Cette Collection précieuse est de l'année 1759.

tels ſont l'alphabet *Dewana-garam* & l'alphabet *Balubandu* (1). On y apperçoit néanmoins encore une ſource commune. Dans le premier de ceux-là, la lettre E a la forme d'un triangle, préciſément comme dans l'alphabet Cuphique de notre Planche VII. à l'exception que dans ce dernier il eſt arrondi en forme de poire, au lieu que dans l'Indien il eſt vraiment triangulaire. C'eſt la figure Egyptienne ſi commune ſur les Monumens Egyptiens, & qui peignant la porte, l'entrée à la vie, déſignoit la qualité d'E-tre, la lettre E.

IX. Les alphabets des MONGALES ou des Mogols de la grande Tartarie, vers les frontieres de la Chine, ont été publiés par le Savant Bayer (2). Il les fait naître lui-même de l'ancien alphabet Syriaque ou du *Stranghelo*, du moins leur alphabet minuſcule; le majuſcule étant né du minuſcule.

X. A la dernirere colonne de la Pl. VI. nous avons donné pluſieurs caractères de l'alphabet du TIBET. Ils ſont tirés d'un Ouvrage très-intéreſſant ſur cette Contrée, qui a paru depuis quelques années (3). L'Auteur, ſavant dans les Langues Orientales, donne lui-même dans cet Ouvrage une comparaiſon entre cet alphabet & l'Oriental dont il prétend auſſi qu'il vient. L'alphabet Tibetan auroit donc la même origine que le Mongale, ou plutôt ils ſeroient tous venus du primitif, dès la plus haute antiquité: il n'eſt donc pas étonnant que M. Pauw ait cru que cet alphabet du Tibet eſt le primitif, & que tous les autres en ſont nés, puiſqu'on pourroit dire la même choſe de ceux-ci. Aucune de ces aſſertions ne ſe croiſent réellement; elles démontrent au contraire l'excellence de notre ſyſtême, en prouvant combien tous les alphabets ſont ſemblables, puiſqu'on prend chacun d'eux pour celui qui a formé les autres.

Si M. le Baron de GRANTE, Colonel Capitaine dans le Régiment de

---

(1) MILL, Differt. in-4. ſous le titre de *Miſcellanea Orientalia*, Leyde, 1743.

On peut voir auſſi un Alphabet Indien tranſcrit dans la Diſſertation ſur la Religion, &c. des Hindous ou Bramines, traduite de l'Anglois, par M. B... Paris, 1769, in-12. Il eſt compoſé de 50 lettres, dont plus de la moitié ſont compoſées: les formes en diffèrent d'ailleurs de celui que nous avons fait graver.

(2) Mém. de l'Acad. de Pétersbourg, T. III. &c.

(3) Alphabetum Tibetanum, &c. Fr. Auguſt. Anton. Georgii, Rom. 1762. in-4. L'Ouvrage imprimé à Rome, en 1773. ſous le titre d'*Alphabetum Tangutanum ſive Tibetanum*, n'eſt qu'un abrégé de la ſeconde Partie de celui-là.

Lally, ne s'eſt pas trompé dans ſes vues, l'alphabet du Tibet feroit encore aujourd'hui exactement le même que l'alphabet Irlandois. Il écrivit à ce ſujet à M. de Liſle une lettre qui doit avoir été inſerée dans le Journal étranger; & qui a du moins été imprimée en entier dans l'Ouvrage du Docteur PARSONS (1).

Ce qui feroit une forte préſomption en faveur de cet Officier, c'eſt qu'il étoit Irlandois, qu'il avoit converſé avec des Savans du Tibet, & qu'il poſſédoit même des Ouvrages écrits dans leur Langue. Nous n'avons pu ſavoir ce que ſont devenus ces Ouvrages: M. de GRANTE étoit déjà mort, lorſque nous vîmes ſa lettre dans l'Ouvrage du Docteur Parſons.

XI. L'alphabet COPTE ou des Egyptiens modernes, a le plus grand rapport avec l'alphabet Grec; auſſi les Savans n'ont vu dans celui-là qu'une copie de celui-ci, à l'exception de quelques lettres dont on ne connoît pas l'origine. De ces dernieres, WILKINS crut qu'il y en avoit quatre Arabes & deux Ethiopiennes (2); & SAUMAISE (3), que les huit lettres coptes qui ne ſont point communes aux Grecs, formoient ſeules l'ancien alphabet Egyptien; ce que Wilkins a relevé avec raiſon; mais celui-ci étoit lui-même dans l'erreur ſur l'origine de ces lettres.

Des 32 lettres dont cet alphabet eſt compoſé, ôtez-en d'abord ſix, *g*, *d*, *z*, *x*, *v*, & *kh*, qui forment un double emploi dans cet alphabet, enſorte que les Coptes n'en font aucun uſage, il ne reſtera que 26 lettres. Otant de celles-ci, celles qui ſont purement Grecques, comme l'*ô* long ou oméga, &c. celles qui reſtent ſont communes à tous les alphabets anciens, & préſentent un alphabet qui exiſtoit certainement en Egypte avant les Grecs, & auquel on ne fit qu'ajouter les lettres Grecques qu'on y voit actuellement.

Ainſi le *g* & l'*e* Copte, ſont de tous les anciens alphabets: leurs *v*, *ſ*, *t*, & *q*, ne ſont point ceux de l'alphabet Grec, mais des reſtes précieux de l'alphabet primitif, qu'on retrouve par ce moyen en entier dans l'alphabet Copte, malgré ſon mêlange avec l'alphabet Grec.

XII. L'alphabet RUNIQUE, que nous donnons en entier dans la Planche

---

(1) The remains of Japhet, Chap. VI. Nous avons déja parlé de cet ouvrage un peu plus haut.

(2) Diſſert. de Lingua Copticâ, à la ſuite du Recueil de l'Oraiſon Dominicale, par Chamberlayne, Amſt. 1715. in-4°.

(3) Epit. CLXVI.

VI. est tiré de l'Atlantique d'Olaus RUDBECK. M. de KERALIO, Major de l'Ecole Royale Militaire, l'a rendu plus commun en le faisant entrer dans les morceaux intéressans qu'il a donnés au Public sur la Littérature Suédoise.

On ne peut douter que ce ne soit l'ancien alphabet connu sous le nom des Pélasges, & qui se conserva dans divers cantons du Nord, lorsque les Grecs s'en furent éloignés en adoptant celui de XXII. lettres.

Dès-lors se terminent toutes les disputes élevées à ce sujet. Si l'on a cru que cet alphabet étoit antérieur au Déluge, on a eu raison, en admettant une Ecriture avant le Déluge, conservée dans cet alphabet.

Ceux qui en fixent l'invention quelques siécles après le Déluge, ont raison encore, puisque cette écriture devint alors l'alphabet de XVI. lettres.

Ceux qui les attribuent à ODIN, peuvent avoir raison, en ce que la Colonie d'Odin les auroit apportées avec elle, quand elle vint en Suéde; aussi STURLESON n'en attribue pas l'invention à Odin.

On ne peut donc se dispenser de voir dans ces lettres, l'alphabet Scythique porté en Gréce par les Pélasges long-tems avant Cadmus, & qu'admet M. IHRE (1); ce qu'avoient déjà soupçonné le P. MABILLON & FRERET.

Un seul ordre de personnes perdent à cet accommodement; celles qui ont soutenu que ces lettres Runiques étoient fort postérieures à Odin, & même au commencement de notre Ere Chrétienne (2): sentiment qui a été défendu sous la Présidence de M. IHRE, trop honnête pour vouloir forcer ses Disciples à ne juger que d'après lui: mais qui dut être attaqué par des raisons auxquelles il me semble qu'il n'y a rien à répondre, en envisageant cet alphabet sous le point de vue le plus général, comme ayant existé avant l'arrivée d'Odin en Suéde, qui y vint d'une Contrée où cet alphabet s'étoit conservé depuis des tems antérieurs à l'alphabet de XXII. lettres. Il ne seroit pas même difficile d'indiquer ces Contrées: elles étoient peu éloignées de la Mer Caspienne: là dut se conserver pendant long-tems l'alphabet primitif, tandis qu'il s'augmentoit dans le Midi. Le Pehlvi qui n'a que XIX. lettres, en est une preuve sans réplique: s'il s'étoit formé de l'alphabet de XXII. lettres, elles s'y trouveroient toutes. Ajoutons que l'alphabet Runique & l'alphabet Pehlvi appartiennent à des Peuples dont les Langues ont de très-grands rapports, & qui furent certainement voisins les uns des autres dans leur premiere origine.

(1) Analecta Ulphilana.

(2) Entr'autres M. Uno-Von TROIL dans des Thèses soutenues sous M. IHRE à Upsal en 1769.

Quant à la discussion, si les Suédois & les Germains avoient des lettres avant Odin, elle ne peut se résoudre que par des monumens qui n'existent peut-être nulle part : il est cependant bien difficile de croire que tandis que les Pélasges & les Scythes connoissoient l'Ecriture, les Peuples du Nord, liés avec ceux-là, n'en eussent aucune connoissance.

XIII. A tous ces Alphabets, nous en avons joint quelques-uns de Phénicie.

L'alphabet du Peuple qui a été regardé pendant si long-tems comme l'inventeur de l'Ecriture, entroit nécessairement dans un Ouvrage tel que le nôtre. Cependant, nous n'en avons l'obligation qu'à ces derniers tems; rien de pareil n'existoit il y a trente ans : depuis long-tems on cherchoit, à la vérité, à découvrir cet alphabet; mais on n'avoit pu en venir à bout manque de Monumens exacts, & des connoissances nécessaires pour un travail aussi ingrat. Deux illustres Rivaux ont travaillé à l'envi à enrichir la République des Lettres de leurs découvertes à ce sujet (1) : si quelquefois ils ne sont pas d'acccord sur quelques objets particuliers, cela n'ôte rien à leur gloire; tandis que les points sur lesquels ils s'accordent, donnent la plus grande certitude aux alphabets qui en résultent. Malgré la plus grande confiance en chacun d'eux, on appréhenderoit toujours qu'un seul n'eût pu tout voir; on ne doute plus, dès qu'on voit que ceux qui courent la même lice avec une hardiesse égale, conviennent en tant de points : & l'on ne peut que désirer qu'ils ayent assez de loisir pour dissiper avec la même sagacité & le même succès les ténèbres qui rendent inutiles un grand nombre de Monumens de la même nature, tels que les Médailles d'Afrique, d'Espagne & des Parthes, les Inscriptions des Pagodes des Indes, &c.

N'omettons pas que leur exemple a excité l'attention de plusieurs Savans, & qu'on a vu paroître successivement des alphabets Phéniciens & des explications de Médailles Phéniciennes publiées par M. Pellerin (2), par M. l'Abbé Perez Bayer (3), & par M. Dutens (4), qui augmenterent à l'envi nos richesses en ce genre.

---

(1) M. l'Abbé Barthelemy, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Let. dans le Journal des Sav. & dans des Dissertat. séparées. Et M. le Docteur Swinton dans les Transactions Philosophiques.

(2) Dans son beau Recueil de Médailles en 7 vol. in-4°.

(3) Dans une Dissert. à la suite du magnifique Salluste Espagnol qui vient de paroître in-fol.

(4) Dans ses Explications de quelques Médailles, in-4°. Lond. 1773. & 1774.

En jettant les yeux sur ces alphabets Phéniciens de Syrie, de Créte, de Malte, de Sicile, d'Espagne, de Carthage, &c. on reconnoît toujours l'alphabet primitif, malgré les formes diverses qu'ont dû prendre nécessairement dans le cours de tant de siécles, des caractères employés en tant de lieux différens : ces différences, qui n'ôtent rien au rapport commun, sont même une confirmation que tous les alphabets viennent d'une même source, puisque malgré les variétés qu'on apperçoit entr'eux, ils ne sont, lorsqu'on les rapproche, que des nuances d'un même caractère. Plus on réuniroit d'alphabets anciens, & plus on les verroit se rapprocher & déposer hautement cette vérité incontestable, qu'il n'exista qu'un seul alphabet primitif duquel sont venus tous les autres, & qui subsiste ainsi à travers toute l'étendue de l'ancien Continent, depuis les côtes de la Chine jusques à celles du Portugal.

EXPLICATION
DES MONUMENS ET DES PLANCHES
QUI ACCOMPAGNENT CE VOLUME.

I.

Explication du Frontispice.

Mercure conduit par l'Amour, vient enseigner aux Hommes l'art d'exprimer leurs idées par la parole & celui de les peindre par l'Ecriture : telle fut la source des arts & de la société, selon les Anciens : jusques alors les hommes avoient été réduits à une vie errante & vagabonde, à pêcher ou à chasser ; & c'est le genre de vie dont on les voit occupés dans le lointain du Tableau.

» Osiris combla d'honneur Mercure, nous dit Diodore de Sicile (1), parce

(1) Hist. Univ. Liv. I.

qu'il

» qu'il vit en lui des talens extraordinaires pour tout ce qui peut être avan-
» tageux à la société humaine. C'est Mercure qui le premier forma une Lan-
» gue exacte & réguliere, au lieu des sons grossiers & informes dont on se
» servoit ; il inventa les premiers caractères & régla jusqu'à l'harmonie des mots
» & des phrases.

Cette allégorie prouve le cas infini que les Anciens faisoient de la parole & de l'Ecriture ; que feroient en effet les hommes sans ces deux véhicules de la pensée ? Mais qu'est-ce qui leur en inspira l'usage & l'exercice, si ce n'est l'amour social & le desir de se rendre mutuellement heureux ? Ce n'est que ce desir du bonheur commun qui peut enflâmer le génie & lui faire produire ces arts merveilleux qui sont la gloire de l'esprit humain, la base de la société, les ailes sur lesquelles l'homme s'éleve jusques aux cieux, & agrandit sans cesse l'empire de son intelligence.

Les Gaulois ne faisoient pas moins de cas de Mercure ; ils l'adoroient, nous dit Jules César, comme l'inventeur des arts (1) ; ils le peignoient avec une chaîne d'or qui sortoit de sa bouche & avec laquelle il conduisit tout le monde par les oreilles.

HORACE a composé une Hymne à son honneur, à l'imitation des Hymnes anciennes, & qui contient les actions qu'on lui attribuoit : en voici les trois premiers strophes.

Mercuri, facunde nepos Atlantis,
Qui feros cultus hominum recentum
Voce formasti catus, & decoræ
  More palestræ,
Te canam, magni Jovis ac Deorum
Nuntium, curvæque lyræ parentem,
Callidum, quidquid placuit, jocoso
  Condere furto.
Te, boves olim nisi reddidisses
Per dolum amotas, puerum minaci
Voce dum terret, viduus pharetrâ
  Risit Apollo. (2)

» Mercure, Dieu de l'éloquence, petit-fils d'Atlas, toi qui, par les graces
» de la Parole, sus adoucir la grossiereté des Hommes qui venoient de naître,

(1) Comment. Liv. VI.
(2) Ode XI. du Liv. I.

» c'est toi que je veux chanter, toi Messager du puissant Jou & des Dieux !
» toi le Pere de la Lyre courbe, & qui sais cacher adroitement ce qu'il te plaît
» de prendre. Tandis qu'Apollon cherchoit à t'effrayer, lorsqu'encore enfant
» tu lui volas ses Bœufs, si tu ne les lui rendois, il ne put s'empêcher de rire en
» voyant que son Carquois lui manquoit aussi.

Ce que dit ici Horace est conforme aux idées que tous les Anciens se formoient de Mercure; & fait voir qu'ils le regardoient comme l'inventeur de la Parole, & des moyens par lesquels cette Parole polit les humains & perfectionne la société. C'est ce qui fit dire que Mercure avoit volé à Apollon ses Bœufs & ses Flèches. Jusques ici, on n'a vu dans ces deux traits qu'une tradition folle, & qui ne ressembloit à rien; mais c'est une très belle vérité dans le génie allégorique, & qui s'accorde parfaitement avec les dons qu'on vient de voir que Mercure avoit faits aux hommes : il en est ici comme du vol de Promethée. Voler les Dieux, c'étoit, non un crime, non un vol physique, mais une découverte excellente, une invention céleste & divine, des connoissances ravies aux Dieux pour le bonheur du genre humain. Mercure, l'instituteur de la société humaine, le Législateur de l'Agriculture & de l'ordre, a donc volé les flèches d'Apollon, ces rayons du Soleil qui éclairent l'Univers & qui le fécondent : il les lui vole aussi dans le sens allégorique où ces flèches représentent les maladies causées par le Soleil, en apprenant aux hommes le moyen de s'en garantir, & de se mettre à l'abri des injures de l'air, avantages des sociétés bien constituées : il en est de même des Bœufs : c'est un don de Mercure, puisque les sociétés ne purent prospérer que par l'Agriculture; & que les hommes surent multiplier ces animaux, qui jusques alors étoient uniquement sous la puissance de la Nature.

II.

Explication de la Vignette.

LE sujet qu'elle offre est une preuve frappante de ce que peut dans l'homme le desir de la Parole. C'est l'événement dont il est parlé pag. 101. & à l'occasion duquel le Fils de Crœsus cessa d'être muet. Ce jeune Prince, se jette au-devant de son Pere, qu'un Cavalier va percer : non content de le couvrir de son bouclier, il sent qu'il faut un secours plus pressant; son ame enchaînée

par des organes sans souplesse, brise ses liens par l'émotion dont elle est saisie, ses organes se dégagent, le jeune Prince fait entendre sa voix. Ainsi échappe à la mort un Monarque riche & puissant à qui il ne restoit presque plus rien. Quelle satisfaction pour ce vertueux Fils! Quelle félicité pour les Nations si l'on ne faisoit jamais qu'un salutaire usage du don de la Parole!

Le fond du Tableau représente les murs de la superbe SARDES, Capitale des vastes Etats de Crœsus: on voit sur le devant des Edifices extérieurs, portion du Palais de ce Roi.

III.

PLANCHES ANATOMIQUES.

PREMIERE PLANCHE.

ELLE a pour titre ORGANE DE LA VOIX: on y voit l'intérieur de l'homme depuis la poitrine jusques aux racines de la Langue, & elle est relative à la pag. 74. & suiv. Nous la devons à CASSERIUS, un des plus grands Anatomistes du XVIe. siécle (1): Telle en est l'explication.

A, La peau relevée.
B, Muscles de la Mâchoire inférieure.
C, Portion tendineuse de ces muscles, voisine de l'os hyoïde.
D, Muscles nés de l'avance styloïde, & qui se terminent à l'os hyoïde.
E, Muscle large & mince, qui s'étend du menton jusqu'à la base de l'os hyoïde & sert à la déglutition.
F, L'os hyoïde.
G, Le LARYNX.
J, Nerfs qui vont depuis la 6e. paire jusqu'à la Langue.
H, Premiere paire des muscles communs du Larynx, qui servent à l'ouvrir en soulevant la base du scutiforme.
I, Premiere paire des muscles propres au Larynx & qui servent à le fermer.

(1) Julii Casserii Placentini de vocis auditûsque Organis Historia Anatomica, in-fol. Ferrar. 1601.

K, Muſcles communs du Larynx qui viennent de l'intérieur de la poitrine & ſe terminent à la baſe inférieure du ſcutiforme.

L, Corps glanduleux placé ſur le Larynx.

M, Veine qui vient des jugulaires.

N, Trachée-artère.

O, Muſcles qui ſervent à mouvoir la tête & le cou.

P, Muſcles de l'os hyoïde, qui viennent du haut du ſternum, & ſe terminent à la baſe de l'os hyoïde.

Q, Muſcles de l'os hyoïde qui viennent de l'épaule, & ſe terminent à l'avance de cet os.

PLANCHE II.

C'eſt une ſuite de la précédente, & nous la devons au même Anatomiſte : on y voit diverſes portions de la Trachée-artère & du larynx, préſentées ſous diverſes faces, afin de s'en former une idée plus juſte.

La Figure 2 eſt très-intéreſſante; c'eſt la Trachée-artère vue de face, comme dans la Pl. I. mais dégagée de toute autre portion du Corps.

A, Mâchoire inferieure relevée.

B, Deux muſcles du larynx.

C, Deux muſcles de l'os hyoïde, marqués *E*, dans la Pl. I.

D, L'os hyoïde.

E, Portion du cartilage ſcutiforme.

F, Muſcles commns du Larynx, marqués *H*, Pl. I.

G, Muſcles marqués *I*, Pl. I.

H, Trachée-artère avec ſes cercles cartilagineux & ſa ſéparation en deux branches.

I, Muſcles tendineux du Larynx, marqués *K*, Pl. I.

La Figure 3 eſt la Trachée-artère vue de profil.

A, Racines de la Langue.

B, L'os hyoïde placé à ces racines.

C, Muſcles du larynx.

D, Portion antérieure du cartilage ſcutiforme.

E, Muſcle marqué *K* & *I* dans les Figures précédentes.

F, Muſcles marqués *I* & G dans les Figures précédentes.

G, Muſcle de l'Œſophage avec ſes fibres.
H, Portion de l'Œſophage.
I, La Trachée-artère.

Les Figures ſuivantes ſont relatives au larynx & à l'os hyoïde.

FIGURE 4.

A, La langue.
B, L'os hyoïde
C, Ligament qui attache l'os hyoïde à l'avance du cartilage ſcutiforme.
D, Corps membraneux qui l'attache à ce cartilage.
E, Faces latérales & à droite de ce cartilage.
G, Muſcle marqué *F* dans la figure 3.
H, Portion de la Trachée-artère.

FIGURE 5.

A, Lien qui attache l'os hyoïde à l'épiglotte, & qui éleve celle-ci.
B, Baſe de l'os hyoïde.
C, L'os hyoïde.
D, Ses cornes.
E, Cartilage ſcutiforme, avec les avances qui s'uniſſent à l'os hyoïde.
F, Le muſcle du Larynx marqué *F* figure 3.
G, Exubérance du cartilage annulaire.
H, Portion de la Trachée-artère.

FIGURE 7.

A, Portion de l'Œſophage. *B*, deux de ſes muſcles.
C, Deux autres muſcles de l'œſophage, plus grands que ceux-là.
D, Orifice du corps membraneux marqué *D* figure 4. & qui enveloppe le larynx.
E, Cavité que forme ce corps membraneux, ou la GLOTTE dans laquelle ſe forme la voix.
F, Epiglotte ou couvercle de cette cavité.
G, Cartilage arythenoïde.
H, Portion inférieure du corps membraneux qui enveloppe le larynx.
I, Portion de la trachée-artère.

FIG. 9.

A, L'os hyoïde avec ſes trois exubérances.

B, L'Epiglotte.
C, Le Cartilage ſcutiforme, vû dans ſa partie poſtérieure concave.
D, Muſcles ailés qui ſervent à ouvrir la glotte.
E, Portion de la Trachée-artère.

PLANCHE III.

Cette Planche eſt tirée des Tranſactions Philoſophiques, année 1746. Elle repréſente les Muſcles du viſage & eſt relative à la pag. 94 & ſuiv. de ce Volume.

A, Portion antérieure de l'occiput frontal.
B, Muſcle orbiculaire qui ſert à fermer les paupieres.
C, Muſcles des Temples.
D, Le Maſſeter, muſcle des joues.
E, Muſcle qui ſert à élever l'oreille.
F, Le grand Zygomatique.
G, Le petit Zygomatique.
H, Le pyramidal, qui éleve la lévre ſupérieure.
I, Son voiſin, ou le muſcle de SANTORINI.
K, Le muſcle qui éleve la lévre ſupérieure, ou l'inciſeur de COWPER.
L, Le muſcle qui éleve les deux lévres.
M, Le muſcle oſculatoire ou du baiſer.
N, Faiſceau de fibres qui s'étendent de l'inciſeur à l'orbiculaire.
O, Conduit ſalivaire.
P, Glandes parotides ou ſalivaires.
Q, Le Buccinateur.
R, Le muſcle du ris.
T, Le Triangulaire.
1. Le Corrugateur du menton.
2. L'abaiſſeur de la lévre inférieure.
3. Le nouveau muſcle tranſverſal du nez, ou de SANTORINI.
4. Le muſcle des narines, de DOUGLAS.
5. Prolongement de l'occiput frontal de DOUGLAS.
6. Les Contracteurs des narines.
7. Le quarré de la joue, ou les muſcles du menton.
8. La peau abattue.

IV.

PLANCHES relatives à l'Alphabet.

Ce sont les Planches IV. V. VI. VII. & VIII. Les deux premieres représentent l'alphabet hiéroglyphique & primitif de XVI. lettres. Les deux suivantes font voir la maniere dont ces XVI. lettres se sont conservées dans les alphabets fondamentaux ; & la derniere, les diverses formes qu'a éprouvé la lettre E dans la plupart des alphabets, & sur-tout dans les plus anciens.

Ces Planches sont relatives aux pages 403 & suiv. de ce Volume; ce qui fait que nous n'entrerons pas ici dans d'autres détails à ce sujet.

V.

MONUMENS, & 1°. Monumens Grecs.

PLANCHES IX. & X.

Ces deux Planches ne forment qu'un même monument, comme M. l'Abbé Barthelemy s'en est apperçu avec beaucoup de sagacité (1). Les inscriptions qui y sont contenues, furent copiées par M. l'Abbé Fourmont sur des monumens qu'il découvrit dans le Temple d'Apollon Amycléen en Laconie. Ce Temple avoit été fondé à Amyclès, Ville de Laconie, au midi de Lacédémone, par Amyclès, Fils de La cédémon & Roi de Sparte, environ deux cents ans avant la guerre de Troye, il y a trois mille ans. Et le Monument qu'on décrit ici, fut destiné à conserver les noms des Prêtresses de ce Temple, & la durée de leur ministère.

Les lignes en sont écrites en boustrophedon, allant de droite à gauche & revenant de gauche à droite.

En voici la traduction, d'après M. l'Abbé Barthelemy, en commençant à droite par la Pl. X.

» Les Meres & les Filles (ou les secondaires) d'Apollon (2), & (*les années*) » des Meres.

(1) Mém. de l'Acad. des Insc. & B. L. T. XXXIX. édit. in-12. p. 129. & suiv.

(2) En Grec *Kaurai* : ce mot signifie Fille & Servante ; & *Koros*, fils & serviteur. Les noms de Fils & Serviteur, de Fille & de Servante, ont toujours été synonymes. De-là le

» Akalis, *Fille d'*Akratus, Mere, X. (*ans*).

» Aeeropa, *fille* d'Okulus, ſecondaire.

» Amymonée, *fille de* Dialkeus, mere XIII. (*ans*).

» Gnato, *fille de* Laſius, ſecondaire.

» Laodameea, *fille du* Roi Amycla, mere IV. (*ans*).

» Gnato, *fille de* Laſius, ſecondaire.

» L... Sa Adſa.... mere XXXII. *ans.*

» Iaſis, *fille* d'Iaſus, & P... oee, *fille d'*Akaſtus, ſecondaires.

» Laodameea, *fille d'*Arkalus, mere XII. *ans.*

» Kaliſto, *fille de* Theopompus, ſecondaire.

» ... Ea, *fille d'*Archedamus, Mere V.

» Klio, *fille d'*Arionus, ſecondaire.

» Kalliroee, *fille d'*Adraſtus, Mere XXX.

» Akakallis, *fille de* Theocles, ſecondaire.

» Damonaſſa, *fille d'*Arterionus, Mere XLIX.

» Anato, *fille d'*Ariſtobule, ſecondaire.

» Xthon..., *fille de* Polidore, Mere XLVII.

» Prokris, *fille de* Polymeſtorus, ſecondaire.

» Aſia, *fille de* Polemarchus, Mere XXXII.

» Polydora......

PLANCHE IX.

» XLIX. Enalia, *fille d'*Amokel, Mere V ans.

» Kalipaks..., *fille de* Kalimake, Mere L.

» Pakia, *fille de* Kalimake, Mere XX.

» Karaderis, *fille de* Karaderus, Mere XXIV.

» Amomona, *fille de* Deroſes, Mere LV.

» Amomona, *fille de*... Cipe, Mere XL...

» ..., *d'*Ariſetandre *& d'*Ariſtetomake, Mere XXXI.

» Makais, *fille d'*Ariſetmakus, Mere XXV.

» Apaia, *fille de* Kalikeratus, ſecondaire LI.

» Amomona, *fille de* Kalimake, ſecondaire XXX.

---

nom de *Kora*, donné à la fille de Cérès; & le titre de NEO-KORES ou *Serviteurs*, *Miniſtres du Temple*, ſi connu dans l'Antiquité Grecque. Nous ne pouvons dire ici ni Fille, ni Vierge, ni Servante; nous traduirons donc par *Secondaire*.

Amomoa

» Amomona, *fille de* Sekeprus, Mere XX.
» Salamais, *fille de* Sekeprus, Mere XXI.
» Sekola, (*Scylla*) *fille de* Sekilus, Mere LII.
» Sekenoma, *fille d'*Alkidokus, Mere I.
» Pesopis, *fille d'*Arkidame, Mere III.
» Peromena, *fille de* Seamebo, Mere XXIV.
» Polokso, *fille de* Pisandre, Mere XXIV.
» Poluboia, *fille d'*Aristandrus, Secondaire XX.
» Melanippe, *fille de* Mnasones, Secondaire I.
» Salamis, *fille d'*Arostomake, Secondaire XX.
» Melanippe, *fille de* Melanippe, Secondaire XX.
» Marpeza, *fille de* Pisandre, Secondaire II.
» Melanippe, *fille de* Pisandre, Secondaire IX.
» Meedesikaste, *fille de* Melanippe, Secondaire II.
» Apaia, *fille de* Lusistrate, Secondaire XXI.

Cette Planche est certainement postérieure à la précédente, puisque celle-ci offre le titre du Monument & le nom de Laodamie, fille du Roi Amycles, comme ayant été la troisieme Prêtresse du Temple. Cependant nous avons numéroté celle-ci comme si elle étoit la premiere, parce qu'elle est l'original même qui avoit été gravé à mesure qu'on élisoit une nouvelle Prêtresse; au lieu que celle qui devroit être la premiere, n'est qu'une copie faite dans des tems postérieurs, & comme pour remplacer un original qui se détruisoit. Rien n'est si aisé que de s'en assurer par la nature des caractères qui sont vraiment antiques dans la Pl. IX, & très-rajeunis dans la Pl. X. Ici les *O*, *P*, en sont arrondis, au lieu que là ils sont triangulaires, du moins jusques vers la douzieme ligne. Les *Th* ou Théta sont partagés en quatre compartimens, à l'ancienne mode, dans la Pl. IX, pendant que dans la X^e^. les génitifs sont terminés en *O*; & ce n'est qu'à la dix-neuvieme ligne qu'ils commencent à l'être en *ou*; au lieu que dans la Pl. X, ils se terminent en *ou* dès la premiere ligne.

On voit dans celle-ci une écriture toujours la même, tandis que dans celle-là on apperçoit des progrès successifs, & une écriture de différentes mains.

La Pl. X offre la lettre *Kh*, ou χ, qu'on ne voit jamais dans la Pl. IX, où elle est rendue par *K*, parce qu'elle n'existoit pas encore.

On y voit même deux manieres très-différentes de marquer les années

Dans la Pl. IX, c'est suivant la valeur numérale des lettres alphabétiques ; où *A* vaut 1 ; *B*, 2 ; *K*, 10, &c. ; & dans la Pl. X, c'est avec des caractères numériques & même avec des unités pour les quatre premieres unités.

L'une & l'autre cependant remontent à des tems très-reculés, puisqu'elles forment ensemble une étendue d'environ huit siecles ; & qu'en comparant leur caractère avec celui qui étoit en usage quatre siecles avant J. C. on voit qu'il lui est très-antérieur.

Si l'on voit dans ces Inscriptions, tantôt des Meres & des Secondaires associées, tantôt des Secondaires seules, & qui remplacent les Meres, c'est sans doute, comme le conjecture M. l'Abbé Barthelemy, à cause des diverses révolutions qu'éprouva la Laconie, par les conquêtes des Doriens & des Héraclides, arrivées dans ces tems-là.

Le nombre XLIX, qui est à la tête de la Pl. IX, marque la durée du regne d'une Prêtresse, dont le nom a disparu. Il est désigné par *M*, qui vaut 40, & par un caractère que M. l'Abbé Barthelemy prouve fort bien être un *Theta*, & que j'avois cru, avec la nouvelle Diplomatique, être un *Heta*, ou le *heth* des Hébreux, ainsi que je l'ai marqué dans la Pl. IV, à la colonne de l'ancien Grec.

L'orthographe de la Pl. IX, offre divers phénomènes très-remarquables. On y voit deux E ou EE, au lieu d'un é long. Dans Apeia, *P* pour *Ph*, qui n'existoit pas encore séparément ; & beaucoup de *Sheva* ou d'*E* brefs, qu'on supprima dans la suite : *Sekepro* pour *Skephro* ; *Sekenoma pour Skenoma*. La terminaison Dorienne en *A*. O pour U, & *Ks* au lieu de *X*, *Polokso* au lieu de *Poluxô*.

PLANCHE XI.

Cette planche offre VII. inscriptions Grecques qui remontent à plusieurs siécles avant l'Ere Chrétienne, quoiqu'elles soient très-postérieures aux deux précédentes. Comme elles sont presque toutes en boustrophedon, & qu'elles donnent lieu à des remarques intéressantes, nous avons cru devoir les mettre sous les yeux du Public.

La premiere est due aussi à M. l'Abbé Fourmont, & il la trouva également dans les ruines d'Amyclée. On y lit en boustrophedon, *Damonaka Damonako ʿIereia* ; c'est-à-dire, » Damonaca fille de Damonax, Prêtresse. »

La seconde est due au Dessinateur qui accompagnoit M. l'Abbé Fourmont :

elle est aussi en boustrophedon, & commence par deux monogrammes ou caractères composés, difficiles à lire. Les Auteurs de la nouvelle Diplomatique ont cru que le premier pouvoit se rendre par ΥΛΛΟΣ, *Hillus*; & le second, par *Μ'ΑΝ*; mais il vaut mieux rendre celui-ci simplement par *ΑΝ*; l'inscription entiere sera ainsi :

ΥΛΛΟΣ ΑΝΕΘΕΚΕΝ, ΑΡΙΣΤΟΚΛΕΣ ΝΟΕΣΕΝ.

» Hyllus a exécuté, Aristocles a inventé. »

La troisieme a été donnée au Public par M. Bimard de la Bastie (1) : l'original est en Angleterre. C'est un bas-relief en marbre, où un jeune Athlète, vainqueur aux jeux publics, & nommé *Manthée* selon l'inscription, offre un sacrifice d'actions de graces à *Iou*; ce Dieu est assis sur un trône; il porte son Aigle de la main gauche; un trépied est placé au-devant de lui, avec une coupe & un vase; d'où le jeune homme se dispose à tirer quelque chose, sans doute de l'encens. Ce monument est accompagné de cette inscription :

ΜΑΝΘΕΟΣ ΑΙΘΟΥ ΕΥΧΑΡΙΣΤΕΙ ΔΙΙ ΕΠΙ ΝΙΚΕΙ
ΠΕΝΤΑΘΛΟΥ ΠΑΙΔΟΣ.

» Manthée, fils d'Æthus, rend graces à Iou pour sa victoire remportée
» au Pentathle de la jeunesse.

Cette inscription est intéressante par la maniere dont elle fait connoître jusqu'à quel tems on fit usage dans la Grèce de l'écriture boustrophedonne. Winkelmann, dans cette *Histoire de l'Art* qui lui a fait tant d'honneur (2), dit qu'elle est certainement postérieure à la cinquantieme Olympiade, c'est-à-dire, à l'an 580 avant J. C. parce que c'est alors seulement qu'on commença à travailler en marbre, c'est-à-dire sans doute, à faire dans la Grèce des bas-reliefs & des statues de marbre; car les Egyptiens & les Asiatiques eurent des monumens en marbre long-tems avant cette époque. Mais, selon M. de la Bastie, cette inscription doit être même postérieure à cette cinquantiéme Olym-

(1) Dans le nouveau Trésor des Inscriptions antiques de M. Muratori, Tom. I. in-fol. format d'Atlas, Planche II. Elle est aussi dans la nouv. Diplom. Tom. I. Planche VI. n°. V.

(2) Tom. II. p. 172.

piade, d'environ un siécle, parce que le pentathle remporté par Manthée, n'a été établi qu'après la LXX. Olympiade, ou l'an 496 avant J. C.

Dans le mot grec pentathle, la lettre L a exactement sa forme primitive, celle d'une aile qu'offre encore aujourd'hui l'Hébreu quarré. On y voit *X* pour *kh*; l'*A* y paroît aussi avec sa forme antique, de même que *D*, *R* & *S*.

L'inscription n°. IV. est due à TOURNEFORT, qui la copia dans l'Isle de Délos, d'après la base d'une statue renversée par terre. Elle a été donnée ensuite par le P. de MONTFAUCON, dans sa Paléographie Grecque (1) par les Auteurs de la nouvelle Diplomatique (2), & par SHUCKFORD (3). La voici en lettres grecques ordinaires:

Ο ΑϜΥΤΟ ΑΙΘΟ ΕΜΙ (ou ΕΙΜ) ΑΝΔΡΙΑΣ ΚΑΙ ΤΟ ΣΦΕΛΑΣ.

Ce qui peut signifier; » d'une même pierre, je suis la statue & la base. »

On y voit le digamma Eolique, ou la lettre *F*, servant à séparer les deux voyelles du mot *auto*; les *S* y sont parfaitement conformes aux latines ou aux nôtres: les *A* & les *E* y ont leur ancienne forme; &c.

Le n°. V. représente les inscriptions trouvées dans la voie Appienne sur deux colonnes, & qui sont du tems de l'Empereur Antonin le Pieux. C'est un monument élevé par Hérode l'Athénien, pour faire connoître, à ce qu'on présume, le rapport des anciennes lettres Attiques avec celles des Romains.

Voici en caractères ordinaires, les inscriptions gravées sur l'une de ces colonnes, parce qu'elles sont les mêmes sur les deux.

ΟΔΕΝΙ ΘΕΜΙΤΟΝ ΜΕΤΑΚΙΝΕΣΑΙ ΕΚ ΤΟ ΤΡΙΟΠΙΟ ΗΟ
ΕΣ ΤΙΝ ΕΠΙ ΤΟ ΤΡΙΤΟ. ΕΝ ΤΕΙ ΗΟΔΟΙ ΤΕΙ ΑΠΠΙΑ ΕΝ
ΤΟΙ ΗΕΡΟΔΟ ΑΓΡΟΙ. Ο ΓΑΡ ΛΟΙΟΝ ΤΟ ΚΙΝΕΣΑΝΤΙ
ΜΑΡΤΥΣ ΔΑΙΜΟΝ ΕΝΗΟΔΙΑ.

Et de l'autre côté:

ΚΑΙ ΗΟΙ ΚΙΟΝΕΣ ΔΕΜΕΤΡΟΣ ΚΑΙ ΚΟΡΕΣ ΑΝΑΘΕΜΑ
ΚΑΙ ΧΘΟΝΙΟΝ ΘΕΟΝ. (4)

» Défense à tous de transférer de Triopium où est (*cette colonne*) à trois

(1) Pag. 121.
(2) Tom. I., ubi suprà.
(3) Hist. sacr. & prof. Tom. I. p. 255.
(4) Paléogr. Grecq. p. 141.

» (*milles de Rome*) sur la voie Appienne dans le champ d'Hérode; car malheur à celui qui la transporteroit, dit la Déesse Enhodie (1).

Et de l'autre côté :

» Ces Colonnes sont consacrées à Cérès, à Proserpine & aux Dieux » Mânes. »

S'il m'est permis de dire mon avis après les décisions des Scaliger, des Saumaise, des Montfaucon, celui qui fit graver ces inscriptions ne se proposa pas seulement de faire voir le rapport des lettres grecques & latines, comme nous le verrons au sujet du n°. VII. il voulut sur-tout faire sentir la différence qu'il y avoit entre l'orthographe grecque de son siécle & celle des premiers tems. Car les lettres qu'on y voit, sont des lettres courantes & déliées, très-différentes des lettres anciennes; au lieu que l'orthographe qu'on y suit est celle des tems anciens, où l'on écrivoit *O* pour *OU*, *E* pour *H*, *HO* pour ὁ, *OI* pour ῳ, &c.

L'inscription VI. a été publiée & expliquée par M. l'Abbé BARTHELEMY (2) d'après M. l'Abbé Fourmont qui la déterra dans les ruines d'un Temple, auprès de l'ancienne Phlius : ce n'est qu'un fragment d'une inscription plus étendue, qui contenoit la liste de quelques Ministres sacrés, dont le Chef s'appelloit PERE : digne par-là de paroître avec celle des Planches IX. & X. où la première des Prêtresses s'appelle *Mere*, & qui a d'ailleurs ceci de commun avec celle-là, d'être écrite aussi en boustrophedon. Elle est aussi en dialecte Dorique, & voici comment la lit notre savant Académicien qui la juge d'une haute antiquité.

ATHAMAS O EVLAO PATEER ANAKEONTOS
TEEMENO TO PELEO KALIKERATEES (*to*) MENEMOONOS
PATEER ANAKEONTOS EYKRATO TO TEEMENO.
GEEMATERIOS (*t*) O LEPEREO PATEER ANAKEONTOS
KALIKELEO TO EYSTEGANO TO EYKERATO
LAPAEES APERATO KOROS.

» ATHAMAS fils d'Eulaus PERE, Temenus fils de Pelée étant Anaconte.
» CALLICRATÈS fils de Mnemon, PERE, Eucratès fils de Temenus étant Ana-

(1) Ce nom signifie protectrice des Chemins.

(2) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bel. Let. Tom. XXIII. in-4°. & XXXIX. in-12.

» conte. DEMETRIUS fils de Lepreus, PERE, Calliclès fils d'Eusteganus, petit-
» fils d'Eucratès étant Anaconte, & Laphaes fils de Peratus étant (*COROS*)
» fils, c'est-à-dire, Servant ou Assistant. »

L'on voit ici des génitifs Grecs en o & EO; deux E pour l'ê long ou heta; & deux *o* pour l'*ó* long ou o mega. G pour D, dans le nom de *Geematerios* ou Demétrius : des monogrammes assez difficiles à lire & expliqués au bas de l'inscription, d'après M. l'Abbé Barthelemy, &c. On n'y voit qu'un Théta, & il est quarré & à compartimens, précisément avec la figure de l'Héta primitif, tout comme dans la Pl. IX.

Le N°. VII. n'est que le commencement d'une très-belle Inscription, dont le marbre a cinq pieds de long sur un pied & demi de large : il fut découvert en 1672, par M. Galland, dans une Eglise d'Athènes, & M. de Nointel le fit transporter à Paris. Nous en pourrons quelque jour donner la gravure entiere; en voici le commencement, tiré de la Paléographie Grecque (1) Elle est au moins de l'an 450 avant J. C. car le nom de Cimon, fils de Miltiades, qui mourut cette année là, est à la tête des personnes nommées dans cette liste, parce qu'il commandoit dans tous les combats & toutes les expéditions dont il y est parlé.

Ce Monument fut élevé par Mégare à l'honneur des Athéniens de la Tribu d'Erechtée, qui avoient péri dans ces occasions; en voici le titre.

» Ceux de la Tribu d'Erechtée, qui ont été tués dans les combats de Chy-
» pre, d'Egypte, de Phénicie, d'Halliéa, d'Egine. Mégare (leur a élevé ce
» Monument) cette même année. »

On voit ensuite trois colonnes remplies de noms : la premiere porte pour titre, » Général »; & au-dessous le nom de *Cimon*. Celui de *Phanylle* est à la tête de la seconde colonne, & celui d'*Akrypte*, à la tête de la troisiéme.

L'orthographe de cette inscription est semblable à celle des colonnes d'Hérode; ce qui confirme ce que nous avons dit de celles-ci.

L'aspiration y est marquée par H; les datifs par *OI*; point d'ω ni d'*ou* : un même *o* fait les fonctions de brève & de longue : l'oméga étoit cependant déja établi dans d'autres Contrées.

On y voit quelques lettres avec des formes remarquables. Les G y sont comme les *L* Grecques Λ; les *R* y ont la forme des nôtres, hors que le dernier jambage n'a encore que la moitié de la longueur qu'il eut chez les Latins,

(1) Par le P. de Montfaucon, p. 135. Elle est aussi dans le nouv. Diplom. Tom. I.

& c'est une forme qu'ils ont également sur des Médailles Phéniciennes, comme M. *Pellerin* l'a très-bien dit (1), & comme on le voit ici, Pl. XV. n°. 5 : la lettre *L* est comme notre L minuscule italique : point de *X* encore.

Afin qu'on juge mieux du caractère de cette inscription, nous avons mis au bas, à l'imitation du P. de Montfaucon, l'alphabet Athénien de XXI. lettres (nom compris le *XS*) qui en résulte. Il peut servir, sur-tout, à expliquer ce que nous apprend Herodote, que ce Peuple avoit conservé les lettres Pélasgiques, ces lettres qui leur étoient communes avec le Latium.

On y voit en effet presque toutes les lettres Latines, *A*, *B*, *D*, *E*, *H*, *I*, *K*, *L*, *M*, *N*, *O*, *R*, *T*, *Y*; il est de même du *P*. La forme qu'il a ici, est la même qu'il présente sur les Monumens les plus anciens du Latium; sur les Médailles de Capoue en particulier. Le *TH* est le même que chez les Etrusques. Le *S* est celui des Latins, horsmis qu'il est à angles & non arrondi, comme un ל ou L Hébraïque : & cette lettre eut surement cette forme chez les premiers Romains.

Ce beau Monument est donc une preuve frappante de ce que nous avons dit, que plus on pourroit rassembler de Monumens anciens, & plus on verroit les rapports entre tous les alphabets de tous les Peuples, s'augmenter, & ces alphabets se réduire tous à un seul, à cet alphabet primitif dont ils dériverent nécessairement tous.

VI.

MONUMENS PHÉNICIENS.

PLANCHE XII.

Après avoir offert à nos Lecteurs des Monumens Grecs, dont l'époque est connue, nous leur présentons une suite assez nombreuse de Monumens en caractères Orientaux, très-intéressans pour donner une idée exacte des alphabets de l'Orient; mais dont il n'est pas encore possible de fixer le tems, parce que la plûpart ne portent point d'époque avec eux, & parce qu'on n'a pas suffisamment de piéces de comparaison d'un tems précis.

A la tête de ces Monumens sont des Inscriptions Phéniciennes. Elles ont d'autant plus de mérite, que long-tems on a cru qu'il étoit impossible de les

(1) Dans sa lettre imprimée en 1768, sous le nom de Francfort, in-4°. Planche III.

expliquer & de découvrir l'alphabet Phénicien : mais depuis 26 ans environ, deux Savans ont fait à cet égard les progrès les plus rapides, M. l'Abbé BARTHELEMY & M. le Docteur SWINTON; & sur leurs traces ont marché avec succès M. PELLERIN, M. l'Abbé PEREZ-BAYER & M. DUTENS. Leurs efforts soutenus ont valu à la République des Lettres, non-seulement l'alphabet Phénicien, mais un grand nombre: on a eu des Alphabets Phéniciens de Tyr, de Chypre, de Malte, de Sicile, d'Afrique, &c. tous semblables par la forme générale des lettres; tous différens pour les formes particulieres de plusieurs de ces lettres.

L'inscription Phénicienne contenue Pl. XII. fut expliquée par M. l'Abbé Barthelemy en 1758 (1), mais d'après la copie inexacte qu'en prit le célébre Voyageur POCOCKE dans les ruines de Citium, Colonie Phénicienne de Chypre, & qui fut très-florissante. M. le Docteur SWINTON, qui avoit le marbre même sous les yeux, à Oxford, attaqua vivement cette explication dans les Transactions Philosophiques (2). M. l'Abbé Barthelemy en ayant acquis cependant une copie fidelle, fit regraver cette Inscription dans sa Lettre à M. le Marquis Olivieri (3), & n'eut qu'à changer très-peu de chose à sa traduction. C'est d'après cette derniere Planche que nous la donnons : & afin qu'il ne s'y glissât pas de fautes, nous l'avons fait graver d'après un dessein calqué sur le cuivre, ainsi que la Pl. XII. M. l'Abbé Barthelemy, qui est possesseur de ces Planches, ayant bien voulu le permettre.

Dans la copie fautive, le premier mot étoit ANM; il ne pouvoit signifier que je *dors*: dans la seconde, ce mot est ANK; il signifie JE, comme le prouve fort bien M. l'Abbé Barthelemy (4); & on peut voir dans cette même Planche XII. n°. 4, le même mot gravé d'après les Inscriptions Phéniciennes du Mont Sinaï, copiées par le P. Sicard. Mais en jettant les yeux sur plusieurs de ces Inscriptions gravées Pl. XIX. d'après un Voyageur Anglois, on en voit au moins huit qui commencent par ce même mot. Or, ceux qui écrivoient sur ces rochers n'y gravoient pas leur épitaphe : ils déclaroient leur nom; ils le commençoient donc par ANK, *je* ou *moi*.

Cette explication nous paroît plus naturelle que celle qu'en donne M. le

(1) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. édit in-4°. T. XXX. édit. in-12. T. LIII. Planch. III. n°. I.

(2) Tom. LIV. année 1764.

(3) Paris, 1766. in-4°.

(4) Ibid. p. 34.

Docteur

Docteur Swinton qui y a vu le mot *onyx*, & qui en conclut qu'il désigne ici l'*albâtre* sur lequel est gravée cette inscription, & qu'il signifie la même chose que le mot marbre. Ces deux Savans s'accordent pour les quatre mots suivans ; *Abdassar fils d'Abdssissem, fils de Chad* ou *Char*, selon M. l'Abbé B. ou *Abdasar, fils d'Abnesam, fils de Hhur*, selon le Docteur Swinton.

Viennent ensuite quatre mots que M. l'Abbé B. a soulignés, de l'explication desquels il n'est pas sûr, & qu'il a laissés en blanc dans sa nouvelle traduction, tandis que M. Swinton y voit ceci, *Pierre Sepulchrale de Lembus* ou *de Lemeb qui a vécu 20 ans d'un siècle de douleurs.*

Mais cette explication ne tient ni à la phrase précédente, ni à la suivante ; il semble que ce soient autant de monumens différens.

Tandis que le Docteur continue ainsi, *ces morts d'Amathonte descendent pour l'éternité dans la prison* (du Sépulcre) ; M. l'Abbé lit, je *me suis reposé sur le lit* (ou dans le tombeau) *pour la suite des siécles* ; & il appuie cette expression d'Esaïe (1), *les Justes reposeront dans leurs lits*, rendue dans les LXX. par celle-ci, *leur tombe sera en paix.*

Il continue ainsi ; *Astarté fille de Tham fils d'Abdmelec ai posé* (ce monument ;) où est le mot LAMT dont on ne peut deviner le sens.

Mais le Docteur Swinton s'en tire de cette façon : *ce monument a été élevé par la Maison de Tham fils d'Abdmelec* ; & ce Tham est, selon lui, ce *Tamus*, Amiral de Cypre, qui fut au secours de Psammetique, & dont parle Diodore de Sicile (2).

Quelque parti qu'on prenne entre ces deux Savans, il résulte cependant de leur explication qu'on connoît, au moins, douze lettres de cet alphabet, A, B, D, H, K, I, M, N, O, R, S, T ; ce qui est d'un avantage d'autant plus grand, qu'elles ont ici une forme différente des lettres Phéniciennes qu'on voit sur d'autres monumens, tels que celui dont nous allons parler.

PLANCHE XIII.

Cette Planche représente un monument Phénicien, conservé à Malte, négligé par ABELA dans ses Antiquités de Malte ; donné au Public, mais d'une maniere peu exacte, en 1745, par M. le Commandeur de MARNE (3) ; atta-

(1) Chap. LVII. 2.
(2) Liv. XIV. & XV.
(3) Mém. de Trévoux, 1736.

qué comme ſuppoſé par M. le Marquis MAFFEI (1); mal expliqué par M. l'Abbé FOURMONT (2), & par les Auteurs de la nouv. Diplom. (3). M. l'Abbé BARTHELEMY en a donné une explication dans le même Mémoire que la précédente; & comme elle fut attaquée de même par M. le Docteur SWINTON, M. l'Abbé B. l'a défendue dans ſa Lettre à M. le Marquis Olivieri (4).

Telle eſt la traduction du ſavant Anglois : *Abdaſſar & le frere* (d'Abdaſſar), *Aſſeremor qui eſt* (auſſi) *fils d'Aſſeremor, fils d'Abdaſſar, ont fait un vœu à Melcarth, Divinité* (tutélaire) *de Tyr, qu'il les béniſſe* (ou les faſſe proſpérer) *dans leurs tours & retours* (ou dans leur navigation oblique).

Telle eſt celle du ſavant François :

Abdaſſar & mon frere Aſſeremor, fils d'Aſſeremor, fils d'Abdaſſar, avons fait ce vœu à notre Seigneur Melcarth, Divinité (tutélaire) *de Tyr : ainſi puiſſe-t-il les bénir* (après les avoir égarés, ou) *dans leur route incertaine*; & ſans doute après quelque tempête qu'ils avoient eſſuyée.

Ces deux Savans Interprètes des Phéniciens, ſe rapprochent beaucoup plus ici qu'à l'égard de l'Inſcription précédente. Enſorte que l'alphabet Phénicien qui réſulte de cette ſeconde Inſcription, eſt plus ſûr encore & plus complet que celui qui réſulte de la premiere.

M. l'Abbé Perez-Bayer s'accorde auſſi avec ces deux MM. à l'exception de la derniere phraſe où il ouvre un troiſiéme avis : regardant comme *S* la lettre que M. l'Abbé B. regarde comme un *E*, & qui revient deux fois dans cette phraſe, il y voit ceci, *qu'il les béniſſe*, en exauçant leur priere (ou leur *voix*.)

Cette Inſcription Phénicienne eſt accompagnée d'une Inſcription Grecque beaucoup plus courte, mais qui n'eſt que la même choſe préſentée à la maniere des Grecs & avec des noms Grecs.

Abdaſſar & Aſſeremor s'appellent ici *Denys & Serapion* : & MELCARTH eſt Hercule (5) : telle eſt l'Inſcription Grecque :

Denys & Serapion, Tyriens, enfans de Serapion, à Hercule, Conducteur.

---

(1) Oſſerv. Letter. Tom. IV.

(2) Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Bell. Lett. Tom. IX.

(3) Tom. I. p. 656.

(4) Pag. 1-18.

(5) On peut voir dans les Allég. Orient. pag. 180. que Melcarth ou Méliçerte n'eſt qu'une épithète d'Hercule.

La gravure de ce Monument, donnée par M. l'Abbé BARTHELEMY, est d'ailleurs très-fidele, étant faite d'après le moule en plâtre pris sur l'original.

Il ne seroit peut-être pas difficile de fixer par l'inspection des caractères Grecs, le siécle de cette Inscription Phénicienne : il est certain qu'elle est de beaucoup postérieure à la moins ancienne de ces Inscriptions Grecques que nous avons rapportées : & qu'ainsi la Langue Phénicienne étoit parlée & écrite peu de tems avant J. C. Il n'est donc pas étonnant que l'on eût, quelques siécles après, une grande connoissance des livres Phéniciens. Observation qui n'est pas à négliger à cet égard, & sur-tout sur les questions relatives à Sanchoniaton.

PLANCHE XIV.

On voit dans cette Planche dix-huit Médailles, dont dix Hébraïques-Samaritaines, quatre Parthes, & quatre de Malte.

Des dix Hébraïques, les trois dernieres, n°. 7. 9. 12. ont été expliquées par M. l'Abbé Barthelemy ; les sept autres par nombre de Savans : & nous avons déja eu occasion de parler de la troisiéme (1).

La premiere est de la même nature, ayant d'un côté un palmier avec les caractères qu'on voit dans la troisiéme, & qui étoient inconnus avant Bianconi : de l'autre une feuille de vigne avec des caractères qu'on n'a pas encore trop bien expliqués.

Le n°. 2. offre un palmier & ses fruits, avec le nom de SIMON, le premier des Princes Maccabées qui ait fait battre monnoie ; il en eut la permission d'Antiochus Evergeres : & l'on voit encore dans le premier Livre des Maccabées (2) la Lettre de ce Roi de Syrie par laquelle il lui donne ce droit dont les Princes sont si jaloux actuellement.

Le n°. 4. offre une grappe de raisin avec quelques lettres, restes du nom de Simon.

Au revers, deux trompettes qu'on prendroit pour deux colonnes ; & l'inscription,

LHRZT (*I*) RVSLI (*M*), *pour la délivrance de Jerusalem.*

Le n°. 5. offre d'un côté une coupe avec l'inscription, *pour la rédemption de Sion*, LGALT TSION.

(1) Ci-dessus, pag. 457.
(2) Chap. XV. 6.

Au revers, une poignée d'épis entre deux olives, & cette Inscription NST ARB'O, *année quatrième*, qu'il faut compter depuis les grandes victoires de Judas Maccabée & de ses freres, sur Antiochus & sur ses Généraux.

Le n°. 6. offre un vase avec une Inscription à moitié effacée ; & la lettre *A* qui signifie *année premiere*, & qui est placée au-dessus du vase.

Au revers, une fleur que le P. Frœlich prend pour les lys des Vallées, le même que le muguet des bois, fleur dont il est parlé dans le Cantique des Cantiques (1) ; & que Pline dit réussir parfaitement dans la Phaselide, Contrée peu éloignée du Jourdain, & au nord de Jericho. Cette fleur ressemble beaucoup à la primevere. M le Docteur Paulet croit que c'est ce muguet des bois appellé en latin *vince-toxicum*, dompte-venin, qui est fort commun au bois de Boulogne, & auquel, entr'autres vertus, on attribue, comme l'indique son nom, la propriété de résister aux venins, & sur-tout de guérir les blessures faites par des flèches empoisonnées. Autour de la fleur est cette Inscription :

IRUS*h*LM QDS*h*, Jérusalem *la* Sainte.

Le n°. 8. qui est du même tems, a d'un côté une lyre, avec l'inscription, *pour la délivrance de Jérusalem.*

Au revers une grappe de raisin avec le nom de *Simon.*

Ces Médailles sont expliquées par le P. Frœlich, avec une vingtaine d'autres pareilles (2). Elles sont aussi pour la plûpart dans le Dictionnaire de la Bible de Don Calmet (3) & dans plusieurs autres Auteurs, comme Kircher, Villalpand, Reland (4), Souciet, Gagnier (5), Et. Morin, &c.

Les n°. 7. 9. & 12. semblent être d'une autre Nation par la netteté & la régularité des caractères ; aussi sont-ils d'un tems postérieur, & pendant lequel on avoit eu le tems de perfectionner l'Art des Monnoies. Nous devons les explications de celles-ci à M. l'Abbé Barthelemy (6), confirmées pour la plûpart par celles du Docteur Swinton.

Le n°. 9. est la plus ancienne des trois : elle est de Jonathan, frere de Judas

---

(1) Chap. II. 1.

(2) Hist. des Rois de Syrie, en Lat.

(3) Tom. II. in-fol. à la fin.

(4) Dissertation sur des Médailles Samaritaines, 1702.

(5) Journal de Trévoux, Sept. 1705.

(6) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bel. Let. T. XXXIX. édit. in-12.

Maccabée. D'un côté sont deux cornes d'abondance avec une fleur de pavot; & de l'autre côté, cette Inscription : INTN, EKEN, EGDL, VHBR, IEB ou IED, *Jonathan*, *Prêtre Grand* (le Grand-Prêtre) *& ses compagnons*, la seconde ou la quatriéme année, suivant la maniere de lire les dernières lettres.

M. Swinton qui a fait graver cette même Médaille (1), lit différemment un ou deux de ces caractères, & d'une maniere plus décidée : il y voit la *seconde* année très-positivement.

Le vau y a cette figure du Digamma ou *F* retournée de droite à gauche, dont nous avons déjà eu occasion de parler. M. Swinton a été très-étonné de ce que personne n'avoit remarqué jusqu'à lui cette forme du vau sur les Médailles Samaritaines (2). A l'occasion d'une Médaille de Simon, sur laquelle se trouve cette forme, & dont l'inscription est exactement la même que celle qui est dans notre n°. 5. autour de la coupe, ce Savant dit : » Sed & suum » adhuc nostro nummulo est pretium quod insolitam ac plane singularem τῦ » *vau* Samaritani formam, Simone clavum Reipublicæ Judaïcæ tenente, sibi » concreditam, bis mille prope-modum annos, tantum non illæsam custodie» rit. Quam quidem formam Æolicum *Digamma* haud parum referentem, » nullus si bene memini, hactenus evulgatus & explicatus ostentavit Samari» tanus nummus. » *Cette Médaille acquiert un nouveau prix de la forme extraordinaire du vau, qu'elle offre depuis près de deux mille ans que Simon étoit à la tête des Juifs. Ici le vau approche du Digamma Eolique*, & si je m'en rappelle bien, *personne jusques ici ne l'avoit vu sur les Médailles Samaritaines*. M. Swinton fait ensuite l'énumération de divers Ouvrages où il n'a point trouvé cette lettre, & où elle auroit dû être; mais comment lui ont échappé l'Histoire de Shuckford, les Dissertations de Souciet, les Annales des Rois de Syrie par Frœlich, &c. qui donnent tous à cette figure la valeur du vau? Aussi M. l'Abbé Barthelemy, en lui donnant cette valeur dans son explication de la Médaille de Jonathan dont il s'agit ici, & sur laquelle elle se trouve, n'en parle pas comme d'une nouveauté.

Les n°. 7. & 12. sont des Médailles d'Antigone, dernier Prince de la Maison des Maccabées, & auquel Antoine fit couper la tête aux sollicitations d'Hérode. On voit sur toutes les deux cette Inscription, en caractères Hébreux des

(1) Oxford, 1750. in-4. Tab. II.

(2) Ibid. p. 46. & 47.

Médailles, KEN, GDL'H, Grand-Prêtre. La lettre *H* commence un mot qu'on ne peut plus lire.

M. Swinton fait de cette lettre *H* le commencement du nom d'*Hyrcan* : Hyrcan le vieux ou Jean *Hyrcan*, qui mourut cent sept ans avant l'Ere Chrétienne, & qui avoit trois fils, dont le second s'appelloit Antigone. Ces Médailles se rapporteroient donc à deux Princes, à Jean Hyrcan & à son fils Antigone : mais celui-ci ne fut jamais Roi, & l'Antigone de la Médaille en porte cependant le nom. On ne peut donc douter que ce ne soit le dernier Antigone, celui qui fut mis à mort l'an 40 avant J. C. qui, selon les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle (1), fut élevé sur le Trône de Judée par les Parthes, & qui fut également souverain Sacrificateur, après avoir fait couper les oreilles à son oncle *Hyrcan II.* afin qu'il ne pût continuer à exercer la sacrificature : celui-ci fut même emmené prisonnier par les Parthes.

Les Médailles des nº. 10. 11. 15. & 16. sont, comme nous l'avons dit, des Rois Parthes, successeurs des anciens Rois de Perse (2). On y voit d'un côté la tête du Prince qui les fit frapper; au revers, un AUTEL avec le feu sacré, & des Gardes des deux côtés; des Inscriptions qu'on n'a pas encore déchiffrées, mais qu'on expliquera surement dès qu'on aura plusieurs de ces Médailles, dont les caractères seront mieux conservés, en les comparant avec l'ancien alphabet Persan qu'a donné M. Anquetil, & même avec les anciens caractères Syriaques; & avec les Médailles Grecques des mêmes Rois.

C'est ainsi que M. Swinton a déja expliqué heureusement une de ces Médailles, au moyen des alphabets Chaldéen & Palmyrenien (3); d'où il résulte qu'elle fut frappée par Monneses qui monta sur le Trône l'an 166 de notre Ere.

Les nº. 13. 14. 17. & 18. sont des Médailles de Malte, comme on le voit par les deux dernieres. ABELA les fit graver dans ses Antiquités de Malte : SPON a fait imprimer dans ses *Recherches d'Antiquités*, la correspondance qu'elles occasionnerent entre lui & M. Chaillou. M. l'Abbé VENUTI a inséré dans le premier Volume des Mémoires de Cortone, une Dissertation à leur sujet. M.

---

(1) Tom. VII. p. 164. de l'Edit. Franç.

(2) FRŒLICH, Annales des Rois de Syrie, in-fol. & son Ouvrage intitulé *Numismata Anecdota*, in-4. De même que KHEVENHULLER, Reges Persici, in-4. Tab. II.

(3) Transf. Phil. Tom. L. ann. 1757. p. 175.

Pellerin (1) & le Docteur Swinton (2) se sont également exercés sur ces Médailles, de même que M. Maffei, &c. (3)

Ces Médailles sont encore plus intéressantes par les figures qu'on y voit, que par les lettres Phéniciennes qu'elles offrent. Elles fourniroient ainsi matiere à une longue dissertation, mais ce n'est pas ici le lieu. Contentons-nous de dire que tout en est Egyptien : que ce personnage orné d'une mître, & tenant comme deux fouets dans la main, & qui dans le n°. 14. est couvert d'un dais, est Osiris, dépeint d'une maniere à ne pouvoir s'y méprendre ; que les personnages entre lesquels il est placé, sont également Egyptiens, & remarquables, sur-tout, par ces grandes aîles qui tombent sur leurs genoux dans le n°. 14. semblables aux aîles des deux Personnages qui sont à droite & à gauche du Trône d'Isis, dans la belle table qui porte son nom ; & que Spon à qui ces aîles Egyptiennes étoient inconnues, prit pour des cuisses sans jambes ; ce qui le surprenoit beaucoup (4).

Il s'étoit également trompé à l'égard d'Osiris, qu'il prenoit, comme ensuite l'Abbé Venuti, pour le Mithras des Perses.

Quant à l'inscription, qui ne consiste qu'en trois lettres, Messieurs Pellerin & Swinton s'accordent à la lire Q L N, ou *Kaulon*, (5) nom que les Grecs donnoient, à l'imitation des Phéniciens sans doute, à la petite Isle de Gozo, peu éloignée de celle de Malte. (†).

Il est donc apparent qu'on y avoit établi le culte d'Osiris & d'Isis, de préférence à Malte, à cause de la petitesse de l'Isle ; & ceci prouveroit une conformité de culte entre les Phéniciens & les Egyptiens, qui remonteroit à une haute antiquité. Nous en avons un autre exemple dans le bas-relief Egyptien avec une inscription Phénicienne, que M. l'Abbé Barthelemy a si heureusement expliquée en 1761 (6).

---

(1) Recueil de Médailles, premier supplément, Planche I. n°. 7.

(2) Transact. Philos. ann. 1768. p. 235. & p. 261.

(3) Osservaz. Litterar. Tom. IV.

(4) Ib. p. 459.

(5) A l'Accusatif.

(†) M. Dutens, dans son *Explication des Médailles Phéniciennes*, y voit, avec M. l'Abbé Barth. ces lettres Q N N, & ne sait quel sens on doit leur donner.

(6) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bel. Let. Tom. XXXII. in-4°. & T. LIX. in-12.

PLANCHE XV.

Cette Planche offre XI Médailles Phéniciennes, expliquées par M. l'Abbé Barthelemy & par M. Pellerin.

Le n°. 2. représente, d'un côté, la tête d'Antiochus IV, Roi de Syrie (1) & au revers, la moitié d'une galère, avec la légende *Basileôs Antiokhou Tyriôn*, qui contient le nom de ce Roi & celui des Tyriens. Au-dessous de la galère, on trouve cette inscription en caractères Phéniciens, LTsR AM TsDNM, *de Tyr Mere des Sidoniens.*

Le n°. 1 représente la tête de ce même Prince, avec la figure de Neptune au revers, & une inscription composée de deux mots Grecs, qui signifient *du Roi Antiochus*; & de trois mots Phéniciens LLADKA AM BKNON, *de Laodicée Mere en Canaan.* C'étoit l'ancienne Ramitha en Syrie, sur les bords de la mer: on l'appelle aujourd'hui Ladik.

Le n°. 3 représente d'un côté, la tête d'une Déesse tutélaire, semblable à celle des Médailles de Sidon; & derriere cette tête est une corne d'abondance. Au revers, on voit une espéce de rame ou de gouvernail, avec une inscription, dont on ne connoît, avec certitude, que la premiere ligne; elle offre le nom de Sidon, tout comme la derniere offre celui de Tyr.

Mais les deux autres lignes sont une vraie énigme. M. l'Abbé Barthelemy a vu un *A* dans la premiere lettre de ces deux lignes; M. Pellerin a cru que c'étoit un *Q*, parce qu'en effet cette derniere lettre ressemble assez à celle qu'on prend ici pour *A*; & il a très-fort rejetté l'idée que le premier de ces *A*, joint à la lettre suivante, formoit le mot AM ou *Mere.* (2)

L'Abbé Perez Bayer s'est jetté tout à travers de cette discussion; & prenant cette lettre pour un *A*, la suivante pour un *S*, ם, la troisieme pour un *Ph*, il y a vu ASPhSB & AT-APhTh, c'est-à-dire, *des Sidoniens le grand Magasin dans le Trésor de Tyr*, Sidoniorum collectio magna in ærarium Tyri.

Le n°. 4 présente encore le nom Phénicien des Sidoniens.

La 5me & la 6me, le nom Phénicien de Tyr, avec un R fort approchant des nôtres, mais de droite à gauche.

La 7me offre une époque en chiffres Phéniciens: chaque *N* vaut 20. Le trait transversal — vaut 10. Viennent ensuite 6 unités: en tout 76.

(1) M. l'Abbé Barth. T. LIII. in-12. p. 37. Pl. II. n°. 5.

(2) Premier Supplément, p. 15.

Les

Les deux premiers caractères ST, indiquent le mot *année*: *Année* 76me. On doit cette découverte au Docteur Swinton; & M. le Docteur Morton l'a ajouté à son beau Tableau des Alphabets anciens.

La 8me & la 9me, expliquées par M. l'Abbé Barthelemy, (1) sont de la ville de MARATH-*us*, sur les côtes de Phénicie. Le nom en est très-lisible, dès qu'on est au fait de l'Écriture Phénicienne. Sur toutes les deux sont des époques. Celle de la premiere, après le mot *ST* ou *année*, offre le nombre de 86. La seconde, après le même mot *st*, offre celui de *MAT*, qui signifie *cent*, & cinq unités, ce qui fait 105. M. Dutens est ici d'accord avec M. l'Abbé Barthelemy.

Les Xme & XIme offrent le même nom, selon M. l'Abbé Barth. la derniere en Latin, la premiere en Phénicien. Les lettres Phéniciennes sont QSRNN, ce qui fait QOSURNIM, nom des habitans de l'Isle de Cossyre, entre l'Afrique & la Sicile.

PLANCHE XVI.

Ce sont XIV MÉDAILLES PHÉNICIENNES d'Espagne, de Carthage & d'Afrique, & dont les caractères sont plus ou moins différens de ceux que nous avons vus dans les quatre Planches précédentes.

La premiere est de la Bétique, ancien nom de l'Andalousie en Espagne. D'un côté est la tête de Vulcain avec ses tenailles: au revers, le Soleil. Quant à l'Inscription, elle est encore à déchiffrer. M. l'Abbé Barth. dit qu'on peut l'expliquer par le nom de la ville d'*Ilipa*, ou par celui d'*Alona*, suivant la valeur qu'on attribuera à la troisiéme des lettres qui composent ce mot. (2)

Les nos. 2 & 4 offrent un personnage en pied, une couronne sur la tête, un sceptre singulier à chaque main, & habillé d'une cotte d'armes comme un Général d'armée. Au revers, une Inscription difficile à lire, puisque la seconde ligne a été indéchiffrable pour tous ceux qui s'occupent de ces recherches, & même pour M. l'Abbé Barth. qui voit dans la premiere *Isbala*, ou *Seville*. L'Abbé Espagnol a attaqué cette explication; il voit un *d* au lieu d'un *b*; & il dit que ce qu'on prend pour L, ne peut l'être; mais il ne met rien à la place.

Le no. 3 présente un cheval & un palmier, emblêmes de Carthage, avec

---

(1) Lettre à MM. les Auteurs du Journ. des Sav. Août 1760.

(2) Lettre à M. le Marquis d'Olivieri, pag. 42.

cette Inſcription, AM MHNT, *Peuple de Mahanoth*, ou de la Ville forte; & cette ville doit être *Palerme*, ſelon M. l'Abbé Barth. En quoi il eſt appuyé par M. Dutens, qui pour moyenner un accommodement entre M. l'Abbé Barth. & M. le Docteur Swint. propoſe de lire ici le nom de la petite ville de *Menæ*, comme ayant fait alliance avec Palerme & avec les Carthaginois. (1)

M. Dutens a lui-même une idée neuve au ſujet de ces Médailles de diverſes Villes, qui portent le ſymbole de Carthage, & qu'on prenoit mal-à propos pour autant de Médailles de Carthage; c'eſt que Palerme, la plus opulente des Villes de la Sicile, ſe chargeoit (2) de faire frapper la plus grande partie de la monnoie qui devoit avoir cours dans les villes ſoumiſes à la domination des Carthaginois, ſur-tout quand il s'agiſſoit de la monnoie d'argent d'un grand module: dans ce cas, l'Inſcription déſignoit la ville pour laquelle elles étoient frappées, & tout le reſte de la Médaille avoit rapport à la Capitale.

Ne pourroit-on pas dire auſſi que toutes ces Villes, ſur-tout Palerme, étant des Colonies de Carthage, en avoient conſervé le ſymbole ſuivant l'uſage de ces tems-là: tout comme Carthage elle-même avoit conſervé le Palmier, ſymbole de ſon origine Phénicienne?

Le n°. 5 eſt une Médaille de Juba, Roi de Mauritanie. On voit au revers une Inſcription en caractères Phéniciens d'Afrique, encore peu connus. Cependant le mot à droite paroît composé de ces lettres IVBOI, qui formeroient le nom de Juba, comme l'a ſuppoſé M. Swinton avec beaucoup de vraiſemblance; (3) mais en comparant cette Médaille avec le n°. X de cette même Planche, on voit au revers de ce dernier, une Inſcription parfaitement ſemblable à celle de ce n°. 5, à deux lettres près, ajoutées, l'une au commencement du premier mot, qu'on prend pour Juba, & l'autre à la fin du mot ſuivant: ſera-ce encore Juba? On voit, dans M. Pellerin, pluſieurs autres Médailles, qu'il faudra néceſſairement comparer avec celles-ci, ſi l'on veut eſſayer de les déchiffrer.

Les n°s. 6 & 7 appartiennent à une ſeule & même Ville, à Abdere, ville d'Eſpagne, appellée aujourd'hui *Adra*, dans le Royaume de Grenade: ſon nom eſt écrit ſur l'une en caractères Latins, & ſur l'autre en caractères Phéniciens d'Eſpagne, du tems de Tibère. Le rapprochement de ces deux Médailles,

(1) Diſſertat. de 1773. p. 55.
(2) Diſſert. de 1774. p. 22.
(3) Inſcriptiones Citicæ, 1750, p. 55.

au moyen duquel on connoît la valeur de ces caractères, qu'en vain on avoit essayé d'expliquer, est dû à M. l'Abbé Barth. (1)

Les nos. 8 & 15 offrent la même Inscription, avec quelque différence dans le 2e & le 4me caractères. Quant aux symboles, on les voit sur les Médailles de Palerme. M. l'Abbé Barth. y lit le mot *Barath.* Le P. Florès dit que ces Médailles se trouvent fréquemment aux environs d'Ampurias en Espagne. Nulle fin à conjecturer, quand on nâge dans le vague.

Le no. 9 est accompagné de trois mots, deux sous la tête du revers, qu'on n'a pu déchiffrer, & le troisiéme derrière la tête. M. l'Abbé Barth. rend celui-ci par *Thabracoa*, en prenant la ligne perpendiculaire pour un *A*, tout comme dans le nom d'Abdera, no. 6, & comme dans l'Alphabet Arabe, ce qui désigneroit une Ville de Numidie. Cependant M. l'Abbé Barth. préféreroit de lire *Sabrata*, & ce seroit le nom d'une Ville de la Tripolitaine en Afrique. (2)

M. Dutens cependant (3) préfere le 1er. nom, & lit *Tabracaz*: ce qui le décide, c'est que Pline, parlant de cette Ville, (4) l'appelle *Ville de Citoyens Romains*, & que c'est à cela que fait allusion la tête de César qu'on voit sur cette Médaille.

Les nos. 11, 13, 14 sont relatifs, selon M. l'Abbé Barth. (5) au même objet. Le mot gravé sur la 13me, répeté au-dessus de la massue, dans la 14me, est le nom de *Bocchus*, Roi de Mauritanie, gravé dans la 11me, & précédé de l'article, *Le*. La seconde lettre est un *B*; la 3me, *Q*. M. l'Abbé Barth. est indécis sur la dernière, si c'est *S* ou *T*. Il me paroît que c'est un Ain, *O*; ce qui donneroit *Boccho*.

M. Swinton y a vu le nom de la ville de *Lapethus*, & au-dessous celui de l'Isle de Chypre, où elle étoit située (6). M. Pelletin, (7) persuadé que cette Médaille ne pouvoit être qu'Africaine, y a vu le nom de *Leptis*. M. Dutens, qui a fait graver une Médaille, où sont les mêmes lettres, (8) entre un Paon & un Aigle, symboles de Junon & de Jupiter adorés à Leptis, s'est rangé à

(1) Lett. à MM. du Journ. des Sav. Sept. 1763.
(2) Lett. à M. Oliv. p. 45.
(3) Page 45.
(4) Hist. Nat. Liv. V. Ch. III.
(5) Lett. de Sept. 1763.
(6) Inscr. Citicæ.
(7) Tom. III. p. 146.
(8) Ubi suprà, Pl. I. no. 7. & Pl. II. no. 4.

cet avis, & lit *Lebedis*, aujourd'hui *Lebeda*: il est vrai que dans cette Médaille, la derniere lettre a une forme différente de celle qu'elle a ici. Ajoûtons que sur la Médaille qu'offre la Planche II, avec les mêmes caractères que notre n°. 13. est une tête couronnée de tours; ce qui prouveroit que c'est une Médaille de Ville.

Enfin le n°. 12. offre les symboles de Carthage, & la première lettre de son nom, *Q* ou *Qoph*, comme l'ont bien vu M. le Docteur Swinton (1) & M. Pellerin. C'est à-peu-près le seul reste de cette fière Rivale de Rome, qui la fit trembler jusques dans ses murs.

Nous ne pouvions mieux terminer que par Carthage, cet échantillon de Médailles en caractères Orientaux, & qui commence par Jérusalem. On a ainsi une idée des changemens que l'Alphabet primitif éprouva dans l'enceinte de ces Villes célèbres, Jérusalem, Tyr, Sidon, Carthage, Palerme *&c. &c.*: ce qui forme une espèce de Diplomatique intéressante. Nous aurions pu y ajoûter des Médailles d'une autre Ville Phénicienne non moins célebre, de Cadix, & d'une multitude d'autres, ainsi que nombre d'autres Inscriptions curieuses; mais ceci seroit devenu un gros Livre. Peut-être quelque jour pourrons-nous réunir en un corps tous les monumens pareils de la plus haute antiquité, pour les préserver, s'il se peut, d'une perte totale, en les rendant plus communs & plus utiles.

VII.

Inscriptions de Palmyre.

PLANCHE XVII.

Palmyre, ou l'ancienne Thadmor, située dans le Désert du côté de l'Euphrate, & Capitale de la célèbre Zénobie, a conservé plus de traces de son ancienne splendeur, qu'un grand nombre de Villes plus considérables. On y a trouvé, entr'autres monumens, plusieurs Inscriptions en Grec & en Palmyrénien, dialecte de l'Hébreu & du Syriaque. » Il ne faut pas s'attendre, dit » M. l'Abbé Barthelemy, (2) qu'elles répandent un grand jour sur l'Histoire de » Palmyre; elles ne nous ont transmis que des faits particuliers & dénués de

(1) Inscr. Citicæ, p. 86.

(2) *Réflexions sur l'Alphabet & sur la Langue dont on se servoit autrefois à Palmyre.* Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bel. Let. Tom. XLV. in-12. p. 200.

» circonſtances; mais ces faits ſont intéreſſans : c'eſt le récit abrégé des hon-
» neurs qu'une Nation puiſſante & guerrière accordoit à ceux qui favoriſoient
» ſon commerce : c'eſt l'eſquiſſe légère de la forme qu'elle avoit donnée à ſon
» Gouvernement : c'eſt en un mot tout ce qui nous reſte de l'eſprit intérieur de
» Palmyre. . . . Raſſemblons avec ſoin les monumens qui nous laiſſent entre-
» voir des objets. . . . dignes de notre admiration. « Et plus loin, il ajoute,
avec la même ſolidité :

» Au milieu des ténèbres répandues ſur l'ancienne Littérature Orientale,
» n'avons-nous pas un rayon de lumière de plus, & un myſtère de moins ?
» C'eſt ſe tromper également, que de mettre un trop grand prix, ou de n'en
» mettre pas aſſez à des découvertes iſolées en apparence. Ce grand tout hiſto-
» rique, objet de nos travaux, ne ſera jamais que le réſultat d'une infinité de
» recherches & d'obſervations particulières. ».

Nous citons ces réflexions avec d'autant plus de plaiſir, qu'elles juſtifient le recueil que nous faiſons ici d'une partie de ces monumens; & que c'eſt à des recherches & à des obſervations de cette nature, que nous devons l'aſſurance avec laquelle nous marchons. Si tant de monumens n'avoient pas échappé aux ravages du tems; ſi tant d'habiles gens ne les avoient pas recueillis & expliqués, nous ſerions réduits à des conjectures; & nos propres recherches ne pourroient acquérir cette évidence ſans laquelle nulle vérité ne peut s'établir.

En attendant que, dans notre Bibliothéque étymologique, nous rendions compte des eſſais que l'on a faits en divers tems, pour expliquer les Inſcriptions Palmyréniennes que des Voyageurs curieux, mais peu exacts, avoient fait publier, & tout ce que nous devons à M M. Dawkins & Wood, qui ont recueilli avec ſoin nombre de ces Inſcriptions, (1) recherches dont on trouve un précis dans le Mémoire de M. l'Abbé Barthelemy, que nous venons de citer, & dont M. Seguier, de la même Académie, nous a donné une notice très-précieuſe, nous allons joindre ici les explications de trois Inſcriptions Palmyréniennnes, tirées, les deux premieres, de l'Ouvrage de MM. Dawkins & Wood; & la troiſiéme, des Tranſactions Philoſophiques. On en trouvera d'autres expliquées par M. l'Abbé Barth. dans ſes Recherches ſur l'Alphabet & ſur la Langue de Palmyre, & par le Docteur Swinton dans les Tranſactions Philoſophiques.

Des trois que nous mettons ici ſous les yeux du Public, celles de la Plan-

(1) Dans la Relation de leur voyage, intitulée : *Ruines de Palmyre*, Lond. 1753.

che XVII nous ont paru le mériter par la forme élégante de leurs lettres : forme à laquelle on n'eſt point accoutumé, quand on n'a vu que du Phénicien *curſif* ou courant, & de l'Hébreu quarré ; & celle de la Pl. XVIII, parce qu'elle n'eſt pas de Palmyre même, mais d'une Ville voiſine, & dont l'alphabet n'étoit pas précisément le même, comme l'a très-bien vu M. le Docteur Swinton, auquel on en doit l'explication.

La premiere de ces Inſcriptions eſt mutilée ; il n'eſt donc pas étonnant qu'on n'ait pu l'entendre parfaitement. A cette cauſe d'obſcurité s'en joint une ſeconde, l'embarras de ſavoir ſi quelques mots doivent être pris comme noms propres : auſſi les traductions qu'on en a données dans les Ruines de Palmyre, & celles de M. le Docteur Swinton, (1) different à divers égards.

Elles s'accordent pour la 1re ligne de la 1re Inſcript. c'eſt cette date, *Au mois d'Elul l'an* 360. On voit par la 2e, qu'il s'agit d'un don & d'un autel. La 4me contient les noms, ou plûtôt la généalogie de ceux qui font ce don ; ils ſont enfans de *Malchus, fils de Jaribolus, fils de Naſa* : le mot *enfans* eſt déſigné par le mot *bni* ; & celui de *fils*, par le mot *bar*. Dans les trois lignes ſuivantes, nul accord entre les deux traductions, qui redeviennent ſemblables pour les deux dernieres lignes : c'eſt, *pour leur ſalut, & pour celui de leur frere & de leurs enfans.*

Voici la premiere ligne en caractères Latins : IRH ALVL SNT ; enſuite trois unités, une figure qui vaut cent, & trois fois le nombre XX, tel à peu près que ſur les Médailles Phéniciennes.

Le premier de ces mots ſignifie *Lune* & *Mois* : le ſecond déſigne le mois *Elul* ; & le troiſiéme, le mot *Année*.

La ſeconde de ces Inſcriptions eſt d'un caractère plus élégant que celui de la précédente ; elle lui eſt auſſi poſtérieure de près de 200 ans : en voici la traduction, ligne pour ligne.

L-BRIK ShME L-'OLMA TBA V-RHMN

Au nom béni dans tous les ſiécles, bon & miſéricordieux,

MVRA MR IVL BR ZBDBVL BR MLKV 'O (*l*)

Honneur. MaRcus JVLius Fils de Zabdibol Fils de Malchus pour

HIVEI V-HIA A-HVHI B-IRH ThShR (*r*)

Son ſalut & le ſalut de ſon Frere. Au mois Tiſri.

---

(1) Tranſact. Phil. XLVIII. 1754. p. 698-717.

La quatrieme ligne indique l'année 533, comme date de cette Inscription.

PLANCHE XVIII.

Cette Inscription fut copiée par Pedro della Valle à TEIVE, à deux ou trois journées de Palmyre, mais d'une manière trop imparfaite pour qu'on pût l'expliquer. Mais le Comte de Besborough étant devenu possesseur de ce marbre, M. SWINTON en a pu prendre une copie exacte, & en donner l'explication; ainsi, c'est à lui qu'on doit l'une & l'autre. (1)

L-B'OL ShMTz MRA 'OLMA QRB
KSThA V-'ODShA AGThGLS.

» A Bel le Tonnant (†), honneur à jamais, offre
» ce couvert & ce lit, AGATHAGELOS. (2)

Cette Inscription est accompagnée d'une autre en Grec, qui en est la répétition ou le développement : en voici la traduction :

» A IOU Très-grand & Foudroyant, pour le salut de Trajan Adrien
» Auguste & Seigneur, AGATHANGELOS d'Abila dans la Décapole, a
» fondé ce couvert & ce lit; & de son propre fonds a élevé (*ce monument*), l'année 445. au mois de Lôus. «

On voit par ces Inscriptions, que le célèbre BEL des Chaldéens & le BAAL des Phéniciens sont la même Divinité qu'IOU, le Dieu suprême.

Quant à ces époques Palmyréniennes, elles datent du régne de Seleucus, premier Roi de Syrie après la mort d'Alexandre le Grand.

Cette derniere Inscription est d'un Grec Syrien, le mois Lous étant du Calendrier des Syro-Macédoniens; il répond aux mois de Juillet & Août.

Les deux autres furent élevées par des Orientaux d'origine; les mois d'*Elul* & de *Tisri* dont datent leurs Auteurs, faisant partie du Calendrier Chaldéen. Le premier répond aux mois d'Août & Septembre, & le second aux mois de Septembre & d'Octobre.

La seconde des inscriptions, consacrée au *Nom béni* ou au Saint-Nom, c'est-à-dire, à *Dieu* même, paroît être Juive ou Chrétienne.

(1) Transact. Philos. ann. 1766. pag. 4.

(†) Ou plutôt, *Au Seigneur Soleil.*

(2) Ce nom signifie le bon Ange, le bon Génie.

PLANCHE XIX.

Les Inſcriptions informes qu'on voit ici, ſont gravées ſur le Mont de Sinaï, & nous les avons tirées des Tranſactions Philoſophiques. (1) Elles conſiſtent dans les noms de divers curieux, qui, viſitant ces Montagnes, ont voulu y laiſſer ce monument de leur paſſage dans ces lieux célèbres. Nous l'avons déjà dit, elles commencent par le mot *ANK*, qui ſignifie *je* : ce mot eſt écrit à la fin de la ſeptieme ligne en caractères remarquables par leur grandeur ; il eſt deux fois dans la dixieme. Le troiſiéme mot de la premiere & de la ſeconde ligne paroît être BR, qui ſignifie *fils*. Mais ces caractères ſont ſi mal faits & ſi variés, qu'il eſt impoſſible d'en rien tirer : les figures même d'homme & d'animaux qu'on y a voulu repréſenter, ſont de vrais barbouillages, & donnent une idée peu avantageuſe de l'habileté de ceux qui ſe ſont amuſés à ces Inſcriptions.

Elles ſont différentes de celles qu'a donné au Public Pococke (2) au nombre de plus de 80. Celles-ci paroiſſent d'un caractère plus régulier. On y voit également les deux mots que nous rendons par *je* & par *fils*.

VIII.

Monumens d'Italie.

PLANCHE XX.

I. La Médaille qu'offre cette Planche, eſt remarquable par ſon antiquité & par les caractères qui y ſont inſcrits. D'un côté eſt une tête de Mercure avec ſon caducée. Au revers eſt un Cavalier qui porte une palme, & un mot en caractères anciens allant de droite à gauche, compoſé de ces lettres HRXVL, & qu'on rend par HERCVL*anum*, nom de cette Ville célèbre enſevelie ſous les laves du Véſuve, & dont la découverte a été ſi utile pour la connoiſſance de l'Antiquité : l'article ſuivant en ſeroit ſeul une preuve ſenſible.

II. On voit enſuite une Table à trois pieds, trouvée dans les mêmes ruines d'Herculanum. Cette Table eſt du nombre de celles qui ſervoient aux libations

(1) Tom. LVI. Pl. III.

(2) Tom. I. de ſes Voyag. Pl. LIV. & LV.

dans

dans les Assemblées publiques : on y remarque un bord élevé pour contenir la liqueur; & dans un des angles, un petit canal par où elle s'écouloit dans un réservoir sacré. Ces libations se faisoient par chaque Sénateur, à l'honneur de la Divinité dans le Temple de laquelle on s'assembloit, & après que chacun avoit fait sa priere. Dans le milieu de cette Table, on lit de droite à gauche,

HERENTATEIS SVM,

Ce qui signifie, selon Passeri, si versé dans les Antiquités d'Italie,

» Je suis consacré à Junon, « ou à HERA, nom de cette Divinité en Grec.

Sur un des bords de la Table, on lit cette inscription, également de droite à gauche :

L. SLABII. L. AVKIL. MERRISS, TUCTIKS, HERENTATE.
.. PRVKINAI, PRVFFER.

Ce que le même Savant rend ainsi :

L. Slabius, & L. Aukilius, Chefs de la Ville, Junoniens,

Gardiens (*ou Conservateurs*) ont offert (*ce monument.*)

Passeri conjecture que *Merriss* est le mot dont les Latins ont fait *Meddix*; & par lequel, selon Festus, les Campaniens désignoient leur premier Magistrat. *Tuticus* seroit l'adjectif d'*Asty*, Ville. Les Grecs appelloient *Asty-medôn*, des Magistrats auxquels étoit confié le soin des Villes.

Prukinai doit être le *Pro-Koînos*, ou l'Edile des Grecs.

L'Inscription offre ces anciens caractères communs aux Latins, aux Etrusques, aux Grecs, aux Pélasges, & qu'on a appellés Osques, parce que ce Peuple est un des premiers qui ait habité le Latium; les Romains en hériterent nombre de mots.

La lettre P est semblable aux L que nous avons vu sur des Monumens Phéniciens; il en est de même des lettres E, H, R. On y voit d'autres *R* pareils à ceux du plus ancien alphabet Grec. Les *T*, *K*, *P*, *S*, *B*, *M*, *N*, &c. sont des lettres communes aux Osques & aux Grecs.

IX.

Inscriptions Romaines.

PLANCHE XXI.

Rome, cette Ville dont la gloire a surpassé celle des Villes les plus célèbres, fourniroit des Monumens très-précieux, si l'on avoit eu soin de conserver les Vers Saliens de ses premiers siecles, & les premiers Monumens qu'elle éleva à ses grands Hommes.

Dans cette disette de Monumens Romains, nous offrons ici à nos Lecteurs ce que nous avons pu trouver de plus ancien en fait d'Inscriptions Romaines.

I. La premiere est d'un tems inconnu; mais en comparant la forme de ses lettres, & l'orthographe qu'on y a employée, elle paroît antérieure à celles qui la suivent, & dont le tems est connu. Nous devons celle-ci à Vinckelman: (1) elle est sur une urne. On lit d'un côté:

Dindia Macolnia Filea, dedit. » *Don de Dindia Macolnia Fille.* «

Et de l'autre côté:

Novios D. Lautios. Med. Romai fecid. » *Nevius D. Lautius m'a* » *fait à Rome.*

Cette orthographe est remarquable; l'A est comme celui des Grecs, mais arrondi. Les *L* sont couchés; *T* y est en forme de Croix, suivant sa forme primitive. Æ y est écrit *AI* à la grecque. *Med* est pour *Me*, moi, & non l'abréviation de *Medicus*, Médecin: ce *med* est resté dans *egomet*, &c.

Les deux autres Inscriptions sont du VI^me^. Siécle de la République. Elles concernent deux illustres Romains, contemporains entr'eux ainsi que de Duilius, ce Duilius auquel on éleva ce Monument célèbre connu sous le nom de *Colonne Rostrale*, parce qu'il remporta le premier une victoire navale sur les Carthaginois. Nous aurions fait paroître ici ce Monument, s'il n'étoit déjà très-connu & répandu dans nombre de Livres. Il n'en est pas de même des Inscriptions qui suivent celle de Macolnia.

II. L'inscription qui suit immédiatement est celle de L. Cornelius Sci-

(1) Dans son Histoire de l'Art.

PION, fils de celui qu'on appella Barbatus, & qui fut, comme il est dit ici, Consul, Censeur, Edile, Vainqueur de Corse & d'Alerie, & Fondateur du Temple de la Tempête.

Il fut Consul l'an 259 avant J. C., ou l'an 494 de Rome, selon la Chronologie de Varron, l'année après celle où Duilius remporta la victoire dont nous venons de parler : c'est pendant son Consulat que Scipion fit la conquête de Corse ; & l'année suivante il fut Censeur avec Duilius, auquel il céda le pas, parce qu'il n'avoit été Consul qu'après lui. MORERI a confondu notre Scipion avec Cn. Scipion Asina, qui avoit été Consul immédiatement avant celui-ci, & Collègue de Duilius, & qui le fut quelques années après, l'an 500, avec Attilius Calatinus.

Cette Inscription fut trouvée en 1615 à Rome, dans les fouilles qu'on faisoit près de la Porte Capene, où étoit le Tombeau de Scipion. (1) Jer. ALEANDER le jeune la donna deux après au Public, en l'accompagnant de savantes remarques. (2)

L'orthographe n'en est pas moins singuliere que celle de la précédente. On y voit *honc* pour hunc, *oino* pour uno, *duono* pour bono, *fuise* pour fuisse, *fuet* pour fuit, *urbe* pour urbem.

Sur une copie de cette Inscription prise à Rome par M. l'Abbé Barthelemy, d'après le Monument même, on voit 1°. VIR Q, au lieu de VIRO. Au commencement de la cinquéme ligne, C au lieu de HEC ; & dans la sixiéme, AEDE au lieu d'AIDE. La largeur de ce Monument, telle que nous l'a donnée ce Savant, est de trois pieds dix pouces : sa hauteur, d'un pied onze pouces. Les lettres ont un pouce & huit lignes de hauteur.

III. ATTILIUS CALATINUS, à l'honneur de qui fut élevée la troisieme Inscription, étoit de la même famille que Regulus, & vivoit en même tems : nous venons de voir qu'il fut Consul l'an 500. avec Scipion Asina : il l'avoit déjà été l'année après celle où le fut le Scipion de l'inscription précédente, & dans le tems même que celui-ci étoit Censeur avec Duilius.

Cette Inscription est si honorable, que Ciceron en a enrichi son Traité intitulé *Caton* ; elle porte » que la plûpart des Nations le regarderent comme » le premier de son siécle. » C'est à peu de chose près la même formule que celle qui commence l'Inscription de Scipion. Avouons cependant que le texte est équivoque : il offre le mot *Gentes*, qui peut désigner les Familles Patri-

(1) Tuscul. L. 5.

(2) Avec la Table Héliaque & d'autres monumens, Paris, 1617. in-4°.

ciennes de Romes. Le sens seroit que les illustres Familles Romaines le regarderent comme l'ornement le plus précieux & comme la gloire du nom Romain.

Qu'étoit donc un Romain au-dessus des Duilius & des Regulus? Est-ce jactance & vanité d'Eloge funèbre? La pauvreté & une vie barbare & guerriere, ne mettoient donc pas à l'abri de l'hyperbole, de la vanité & de la flatterie?

L'orthographe de ce Monument est cependant déjà différente de celle qu'offre l'épitaphe de Scipion, sans doute, parce qu'Attilius étoit mort assez long-tems après Scipion. *Unus* y commence par *U*, & non par *OI*; *fuisse* y est écrit par deux S. L'adverbe *hic* est *heic*: l'*i* des génitifs y est également la diphtongue *ei*, & par-là ce cas se rapproche davantage de celui des Grecs: les lettres sont mieux rangées: on diroit qu'un siecle au moins s'est écoulé entre ces deux Monumens.

IV. Les urnes qui sont au bas de cette Planche sont du nombre de celles qu'on trouva en très-grande quantité l'an 1732. sur la voie Appienne à Saint Cezaire, dans des débris de Cimetiere. On y lit:

Sur la premiere: *Demetrius*, *P. K. Jun*: c'est-à-dire, la veille des Calendes de Juin, ou le dernier de Mai.

Sur la seconde: *P. Ligurius.* Au-dessous sont des lettres dont on ne peut tirer aucun sens, avec un *A* à l'antique.

Sur la troisiéme: *Dercina Ivanalaria*, où *IV* est peut-être pour *Julia.*

Telle étoit l'orthographe, telles les lettres des Romains, cinq siécles après le commencement de leur République, deux siécles & demi avant notre Ere, tandis que les Sciences fleurissoient depuis si long-tems à leur porte, non-seulement chez les Etrusques, mais sur-tout chez les Grecs; que les Rois de Syracuse avoient fait frapper plus de 200 ans auparavant des Médailles qu'on admire encore, par la beauté de leurs caractères; & que Tarente en faisoit frapper de très-belles il y avoit au moins 400. ans, leur Inscription allant de droite à gauche. A cette époque cependant, Rome n'avoit encore eu aucun Historien, aucun Poëte; Fabius & Nævius naissoient à peine; & combien ne s'écoula-t-il pas de tems, de ceux-ci jusqu'aux beaux tems de la Langue Latine! En effet, les Arts & les Sciences durent fuir long-tems un Peuple qui ne connoissoit que l'épée & la charrue; & qui livré au dedans à des dissensions cruelles, ne pouvoit prévenir le feu qui le consumoit, qu'en se jettant sur ses voisins, & en se distraisant par des victoires & par les malheurs dont il accabloit l'Univers. D'ailleurs, si dans nos tems actuels, les connoissances ne se propagent qu'avec une lenteur extrême, combien ne devoit

pas être encore plus lente, leur marche, dans ces siécles où l'on avoit infiniment moins de secours, où l'on étoit privé de l'Imprimerie, & où chaque Peuple formoit un corps absolument séparé de tous les autres, & leur ennemi par essence, comme si chacun d'eux avoit eu un privilége d'existence exclusive.

V. Les Médailles Romaines nous auroient aussi fourni divers éclaircissemens sur les formes primitives des lettres Latines, si nous ne préférions de les réserver pour le Volume où il sera question des Médailles anciennes & des connoissances qui en résultent. Ajoutons que des Romains célébres, le Poëte Lucile, Varron, Valerius-Corvinus, Messala, Nigidius-Figulus, tous antérieurs à l'Ere Chrétienne, s'occuperent des objets relatifs aux lettres, à l'orthographe & à l'étymologie. Ils sentoient déja les avantages qu'on pouvoit retirer de ces recherches.

X.

Monumens Runiques.

PLANCHE XXII.

Les Monumens Runiques ou des Pays du Nord, composés avec cet alphabet de XVI lettres, que nous avons dit être le primitif, & commun à tous les Pelasges, avant que celui de XXII lettres ou des Phéniciens eût passé dans la Grèce; ces Monumens, dis-je, sont en si grand nombre, d'une telle simplicité & si bruts, qu'on ne peut douter qu'ils ne remontent à une haute antiquité, & qu'on pourroit mettre en question si nous n'avons pas trop accordé aux Savans du Nord, en supposant avec quelques-uns d'eux, que les lettres ne furent connues en Suéde qu'à l'arrivée d'Odin; quoique nous différions d'eux, en soutenant que si ce Prince apporta l'alphabet en Suéde, il n'en fut pas l'inventeur, mais qu'il venoit d'une Contrée où cet alphabet étoit en usage dès avant l'époque où les Grecs adopterent les XXII lettres Orientales.

Freret n'eût pas été éloigné de cette idée, lui qui croyoit que l'alphabet Grec de XVI lettres étoit fort différent de l'alphabet Phénicien (1); qu'Hérodote avoit reconnu des lettres Pélasgiennes, plus anciennes que les caractères Ioniens ou Cadméens; & que Rudbeck pourroit avoir raison au sujet de l'antiquité des lettres Runiques.

Il est assez surprenant que le Savant Freret, après avoir apperçu la vérité sur cet objet, n'ait pu la saisir & la développer; mais il isoloit tout; cet alphabet Pelasgique & Runique n'étoit à ses yeux qu'une invention particuliere qui n'a-

(1) Mém des Inscr. & Bell. Lettr. Tom. VI. in-4°. ou IX in-12. pag. 338.

voit nul rapport avec l'Orient ; cette idée devenoit donc stérile à son égard, & il la laissa de côté comme une question dont un plus profond examen étoit absolument inutile.

Ce sont sur tout les Rochers de la *Suéde* qui offrent par tout des traces d'un Peuple qui avoit la connoissance des lettres : ils sont chargés d'Inscriptions, dont un très-grand nombre à la vérité sont postérieures au Christianisme ; mais il en est certainement qui remontent à des tems de Paganisme très-reculés, comme l'ont vu divers Savans du Nord.

On voit même par les termes employés dans ces Inscriptions, que la Langue du Nord à déjà extrêmement changé depuis lors, & qu'ainsi elles doivent remonter la plûpart à des tems reculés. On le voit encore plus par les altérations prodigieuses qu'ont essuyé ces caractères ; altérations qui n'ont pû être l'effet que d'un grand nombre de siécles. Nous en indiquerons plus bas une autre preuve à laquelle personne n'avoit pu penser.

Plusieurs Savans se sont exercés sur ce sujet, & ont donné des Recueils plus ou moins complets de ces Inscriptions : mais Wormius est celui qui en a rassemblé le plus dans un Ouvrage qu'il consacra à cet objet (1).

Notre Planche Runique offre quatre Monumens chacun d'un genre différent ; le premier est tiré d'un ouvrage composé il y a huit à neuf cents ans : le second est une Inscription gravée sur un rocher : le troisiéme est dans le même cas ; mais les lettres n'y sont présentées qu'en extrait : le quatriéme est un Instrument antique, avec l'Inscription qu'on y grava.

I. Nous donnons ici les cinq premieres lignes de l'Histoire d'Hialmar, Roi de Thulé & de Biarm, Provinces de Norwége, à ce qu'on conjecture, parce qu'on voit encore dans ce Pays les Contrées de *Telle* & de *Verm*, ou le *Tellemarch* & le *Verm-land*. Les voici en caractères François avec leur traduction :

Einr kongr hit Hialmar svo er firir ollum.
Kongrum af siaum uferetis ithrotum.
Aug fabarum afreks verk var agiestatar.
Auk hirthen guther thiagn. Han haf thi rikis.
Stiornr a Biarmlanthi, er fir kuatum vier.

» La gloire du Roi Hialmar éclatoit alors au-dessus de celle de tous les autres Rois. Son excellent naturel ne le rendoit pas moins aimable à sa Cour,

---

(1) Danica Litteratura Hrafniæ, 1636. in-fol.

» que ses vertus héroïques redoutable à ses Ennemis. Il s'empara, comme on » l'a dit plus haut, du puissant Royaume de Biarmland. »

On ajoute que ce Royaume étoit situé entre la Thulemarchie, *Thule-markn*, & la Gandvikie, au-delà des montagnes de l'Orient, *fíri austan Kioln* (1).

Plusieurs de ces mots existent encore dans diverses Langues.

Kongr, Roi, est le *king* & le *konig* des dialectes Theutons.

Ollum est le *oll*, tout, & *all* de plusieurs autres Peuples.

Riki, Royaume, appartient à la même racine que *Rex* & *Regnum*.

Stiornr est le *stoor* Islandois, de *tor*, racine orientale, qui signifie *grand*, *puissant*, &c.

Markn pour Contrée, & *Lanthi* pour Royaume, Pays, sont très-connus dans la plûpart des Langues de l'Europe.

Kuathum, qui signifie *dit*, appartient à l'Islandois *kuæde*, chanson; *kued*, chanter.

Aust-an, l'est,
Kioln, les collines, } appartiennent à nombre de Langues.

II. Le Monument suivant est une Inscription gravée sur un rocher: elle est repliée comme un serpent: symbole de l'éternité acquise par la mort à celui dont cette Inscription est l'épitaphe.

Tel étoit l'usage ancien de ces Contrées: de-là l'origine de la métamorphose de Cadmus & de sa femme après leur mort, en un serpent qui paroissoit sur leur tombeau: sans doute un serpent étoit sur leur tombe, & ce serpent les représentoit, puisqu'il contenoit leur nom, seule chose qui restât d'eux.

Pour lire celle-ci, il faut commencer par le mot écrit sous le pied qui est à la droite du Lecteur: l'on finit par le mot qui est le seul sous le pied qui est à la gauche: la voici en caractères François.

THORSTIN *lit gere merki stir suin fathur sin, uk stir.* (Au bas vis-à-vis soi:) *Thori brothur sin, thir huaru.* (En remontant à droite:), *hut til G.. ika...* (En revenant par en haut de droite à gauche:), *ug istir* (2) *Ingithuru mothur sin. Ubir risti.*

(1) On doit le Fragment dont ceci est tiré, au célèbre HICKES, dans son Trésor des Langues du Nord. MM. les Bénéd. de la nouv. Diplomat. en ont fait aussi usage. Tom. I. 715.

(2) Il y a sur le monument *Istir*.

» Thorsti a fait graver ces caractères en mémoire de Suin son pere, & en » mémoire de Thori son frere, qui sont allés en Grèce & en mémoire d'In- » girhuru sa mere. Ubir les a gravés.

Le caractère de celle-ci est à peu près le même que celui de l'Histoire d'Hialmar : la plus grande différence consiste dans la lettre U, dont le sommet, quarré dans cette Histoire, est pointu ici; ensorte que cette lettre ressemble parfaitement à un V renversé, ᴧ (1).

III. Il en est de même de l'Inscription suivante : on diroit que ce ne sont que des points ou des traits informes : aussi a-t-elle paru indéchiffrable à la plûpart des Savans du Nord. En vain *Jean* Buræus & *Olaus* Verelius qui avoient rétabli l'intelligence des Monumens Runiques, s'occuperent de ceux-ci ; ils furent indéchiffrables pour eux. *Magnus* Celsius, Professeur d'Astronomie à Upsal & qui étoit de cette Province, se mit également sur les rangs : il fit le voyage d'Helsing, copia ces Monumens, mit son esprit à la torture, & ne trouva rien. Dans son chagrin il s'adresse au célébre Kircher, & lui envoie ces Inscriptions, espérant qu'il sera plus heureux que lui. Kircher accoutumé aux caractères gigantesques de l'Egypte, ne vit dans ceux-ci que des points indignes qu'il s'en occupât; il déclara que c'étoit se tourmenter par plaisir, que de chercher à expliquer ce qui n'avoit jamais été une écriture. Celsius persuadé que Kircher avoit tort, & qu'on n'avoit pu charger les rochers de ces Contrées, de caractères dénués de toute valeur, se livra de nouveau à leur examen ; & réfléchissant que la Province de Helsing, environnée de Pays où l'on faisoit usage des Runes, devoit avoir nécessairement la même écriture, il compara ces caractères inconnus avec les Runes, & s'apperçut, à sa grande satisfaction, qu'ils étoient les mêmes, & qu'il n'y manquoit que cette ligne perpendiculaire qui est commune à toutes les lettres Runiques ; dès ce moment, ces Inscriptions ne furent plus une énigme. C'étoit en 1674.

Il existoit encore alors cinq Inscriptions pareilles dans le Helsingland. La troisième Inscription de la Planche XXII est une de ces cinq : nous l'avons fait graver d'après Heinselius, mais qui n'en donne pas l'explication. Depuis lors nous l'avons trouvée dans les Transactions Philosophiques (2); elle fait partie d'une courte Dissertation d'*André* Celsius, petit-fils du précédent, &,

(1) Cette Inscription a été publiée par Hickes, *ubi suprà*, Gramm. Island. pag. 8. Et par les PP. Bénéd. dans la nouv. Diplomat. Pl. VI, n°. XIV. L'un d'eux y a même trouvé son nom p. 637.

(2) N°. 445. année 1737.

comme

comme lui, Professeur d'Astronomie à Upsal. En comparant la copie avec l'original, nous avons trouvé que, dans la copie, on avoit négligé une portion de l'Inscription qui se trouve sur le côté de l'obélisque, ou de la pierre en forme d'obélisque, sur laquelle est gravée l'Inscription dont il s'agit ici.

Telle est la lecture & l'explication des caractères tracés sur le serpent extérieur, en commençant par la tête :

FRUMUNT FST STAINA DINA FTIR FISIULFA, BRISA SUN; IN BRISI VAS LINA SUN; IN LINI VAS UNAR SUN; IN UN VAS FAH SUN; IN FAHA DURI SUN.

» FRUMUNT a élevé cette pierre à FISIULFI, fils de Brisi. Mais Brisi étoit » fils de Lini; mais Lini étoit fils d'Un; mais Un étoit fils de Fah; mais Fah » étoit fils de Duri. «

L'Inscription continue sur les côtés, de cette maniere :

» Mais celui-ci (étoit fils) de Barlaf; mais celui-ci (étoit fils) de Sudrun; » mais celui-ci (étoit fils) de Fidrasir. «

Elle revient alors sur le devant, & forme l'Inscription du second serpent, ou le cercle intérieur, en commençant par le haut à droite, & revenant par la gauche :

FRUMUNT FISIULFA SUN FADI RUNARDISAR; VIRSUTUM STIN DINA NURI, BALA STIN.

» FRUMUNT, fils de Fisiulfi, a gravé ces Runes.

» Nous avons placé cette pierre au nord de Bala-Stein. «

Et elle se termine ainsi sur le côté :

» ARVA étoit mere de Fisiulfi. Fisiulfi étoit Gouverneur de cette Province. » Il faisoit son séjour à RIMBIUM. «

Mais dans quel tems vivoit Fisiulfi ? C'est ce que ne dit pas l'Inscription. Il devoit être d'une famille distinguée, puisqu'on lui compte huit ayeux, & qu'il étoit Gouverneur de la Province.

Celsius croit que cette inscription est postérieure à l'établissement du Christianisme dans la Suéde, parce qu'on voit une croix sur ce Monument. Il ajoûte, que la copie qu'on trouve de cette même Inscription dans les Voyages de LA MOTRAYE, n'est pas exacte.

Il pense encore que les seuls caractères auxquels on peut comparer ceux

dont il s'agit ici, sont ces caractères singuliers en forme de cloux qu'on voit sur les ruines de Persépolis; mais ceux-ci auroient plus de rapport aux anciens caractères Irlandois appellés OGHAM, qui ne consistent que dans l'unité répetée jusqu'à cinq fois, & dont la valeur change suivant la manière dont elle est placée, relativement à une ligne imaginaire. Ainsi, lorsque l'unité est au-dessous de la ligne, elle vaut B; II, *L*; III, *F*; IIII, *S*; IIIII, *N*. Les unités sont-elles au-dessus, elles valent *H*, *D*, *T*, *Ç*, *Q*. Sont-elles coupées par la ligne même, & posées sur elle obliquement, elles valent *M*, *G*, *Ng*, *Y* (†), *R*. Perpendiculaires & coupées également en deux par la ligne, ce sont les cinq voyelles, A, O, U, E, I. Ce mot, par exemple,

II· *IIIII*· III· IIIII· II. forme le nom des DRUID-*es*.

On voit dans la Grammaire Irlandoise de M. le Major VALLANCEY (1), qui vient de s'illustrer par ses découvertes sur cette Langue (2), le nom d'un homme de Lettres, *Sir James* WARE, qui possédoit d'anciens parchemins écrits de cette maniere, & qui probablement n'existent plus.

Les caractères de Persépolis ne vont pas non plus au-delà de cinq, & l'on voit qu'ils different également par la manière dont ils sont combinés, & par celle dont ils sont placés. Il ne seroit pas étonnant que les Druides & les Mages eussent eu, dans l'origine, une écriture différente de l'alphabet ordinaire, & appliquée à d'autres objets.

Il est même à présumer que dans une Contrée aussi adonnée à l'Astrologie, que la Perse, les Inscriptions à cloux de Persépolis, étoient destinées à fixer le salut de l'Empire par les charmes qui devoient résulter de ces Inscriptions. Nous verrons en effet à l'instant que ce fut-là un des plus grands usages des lettres dans le Nord, & qu'il subsiste encore dans quelques Contrées.

IV. Le dernier Monument que contient cette Planche, a été décrit par M. le Marquis MAFFEI, dans les Observations Littéraires (3), & il l'attribuoit aux Etrusques. Les lettres qu'on y voit, ont en effet un très-grand rapport aux lettres Grecques & Etrusques, & vont aussi de droite à gauche; on y reconnoît celles-ci, *A*, *E*, *H*, *I*, *K*, *M*, *N*, *S*.

(†) Ce doit être P.

(1) Grammar of the Iberno-Celtic, Dublin, 1773. in-4°.

(2) An essay of the antiquity of the irish language being a collation of the irish with the Punic language, &c. Dublin, 1772, in-8°.

(3) Osservazioni Letterarie, Tom. V.

Cependant un Savant du Nord (1) a cru y reconnoître un Monument Runique, porté ou composé en Italie par quelqu'un de ces Essaims du Nord qui inondèrent le Midi de l'Europe, & qui y porterent ce qu'ils avoient de mœurs & de connoissances.

Mais, à ne juger de ce Monument que par la forme des caractères, il appartient bien plus au Midi qu'au Nord; à moins qu'on ne veuille qu'il ait été écrit en Runique avec des caractères Etrusques.

Ajoûtons, que l'on trouve aussi des Inscriptions Runiques qui vont de droite à gauche, & qu'on appelle *Wende Runer* : celles-ci doivent être les plus anciennes; ainsi les lettres auront eu, dans le Nord, la même destinée que dans la Grèce, soit que les Peuples du Nord ayent imité les Nations Grecques, soit que des causes semblables ayent produit de part & d'autre les mêmes effets.

II.

DES RUNES MAGIQUES.

N'omettons pas un usage particulier que les anciens Habitans du Nord faisoient de leurs caractères Runiques. A l'imitation de presque tous les Peuples qui s'imaginerent que certains mots avoient le pouvoir de produire des effets étonnans, & qui les employerent comme des charmes & un art magique, les Peuples du Nord attribuerent une pareille vertu aux mots tracés en caractères Runiques. C'est cet usage des Runes qui a égaré ceux qui ont cherché l'étymologie de leur nom dans un mot qui signifie *Sortilége*, *Magie.* Thomas BARTHOLIN (2) rapporte plusieurs exemples des prétendues merveilles produites par ce moyen, sur-tout pour rendre ou pour ôter la santé. Ainsi la fille de THORFIN fut tour-à-tour attaquée & guérie d'une dangereuse maladie par des Runes. Il y en avoit ainsi de bonnes & de funestes : on en avoit pour la victoire, pour se rendre les belles favorables, pour faciliter les accouchemens, pour se garantir des naufrages, *&c.* Mais malheur à ceux auxquels tomboient en partage des caractères fautifs; loin de produire d'heureux effets, ils avoient les suites les plus funestes, jusqu'à ce qu'un Enchanteur plus adroit eût fourni des Runes faites avec plus d'exactitude. C'est ainsi

(1) M. Ihre, à ce que je crois.

(2) Antiquités Danoises, Coppenh. 1689. in-4. p. 630. & suiv.

que la superstition, semblable aux mauvaises plantes, prend racine dans tous les esprits que les connoissances utiles, les sciences, l'ordre & la justice n'ont pas mis à même de produire de bons fruits : quand celles-ci n'auroient servi qu'à détruire au milieu de nous ces égaremens déplorables qui n'étoient propres qu'à faire des hommes autant d'imbécilles ou de méchans, on leur auroit les plus grandes obligations.

Pourrions-nous mieux finir ce Volume, destiné à faire voir l'origine du Langage & de l'Ecriture, que par une Observation aussi propre à faire sentir les avantages des connoissances humaines, dont l'édifice entier repose sur ces deux grandes bases ?

X I.

Explication de l'Inscription qui est à la tête du Discours Préliminaire.

Comme nous en étions ici, & que nous terminions ce Volume, M. l'Abbé Barthelemy, dont l'absence nous avoit long-tems privé du plaisir de le voir & de le consulter, nous met à même d'enrichir notre Ouvrage, d'un Monument aussi précieux par son antiquité, que par l'alphabet singulier qui en résulte, & qui offre un de ces intermédiaires peu connus qui existerent entre l'alphabet Oriental & l'alphabet Grec tel qu'on nous l'a transmis. C'est celui qu'on voit à la tête de notre Discours Préliminaire.

Ce Monument consiste dans une Colonne de Marbre de Paros, trouvée dans l'Isle de Melos par Bernard NANI, Sénateur Vénitien, & transportée à Venise environ l'an 1755. Elle a 4 pieds 7 pouces de haut, 2 pieds 9 pouces de circonférence à sa base, & 2 pieds 4 pouces de circonférence dans sa portion supérieure.

M. ZANETTI, Savant Vénitien, se hâta de l'expliquer ; mais n'ayant pu reconnoître la valeur réelle de quelques lettres, il n'en donna qu'une traduction très-imparfaite (1). Aussi fut-il relevé avec succès par le célèbre CORSINI (2).

Telle en est l'orthographe & la Lecture, selon ce dernier :

ΠΑΙ ΔΙΟΣ ΕΚΠΗΑΝΤΟΙ ΔΕΚΣΑΙ ΤΟΔ'ΑΜΕΜΠΗΕΣ ΑΓΑΛΜΑ

ΣΟΙ ΓΑΡ ΕΠΕΥΚΗΟΜΕΝΟΣ ΤΟΝΤΕ ΤΕΛΕΣΣΕ ΤΡΟΠΗΟΝ.

(1) Due Antichissime Greche Inscrizioni spiegate, &c. da G. E. Zanetti, in Venezia, 1755. in-4.

(2) Spiegazione di due antichissime Inscrizioni Greche, &c. da Odoardo Corsini, in Roma, 1756. in-4.

Ce qu'il rend ainsi en Italien :

» O Figlio di Giove, ricevi da Ecfanto questo irreprensibile monumento ;
» Giacche *egli* facendo *voti*, o preghiera a te ha compito questo *tuo*
» Nutritore. »

Mais M. l'Abbé Barthelemy lit à la seconde ligne, TOUTE au lieu de TONTE, & Γροφων au lieu de Τροφον : ensorte que l'Inscription entière offre ce sens :

Fils d'Iou, reçois d'Ecphante ce monument pur & *sacré*.

Grophôn qui t'adresse ses vœux, l'a exécuté.

L'orthographe en est digne de remarque & dénote une haute antiquité.

On n'y voit point de lettres doubles ; mais comme, en François, ces caractères *ph*, *ks*, *kh*, au lieu de φ, ξ, χ. On n'y voit point d'ω non-plus, ou d'*o* long ; ils sont confondus avec l'*o*, & celui-ci n'y est qu'en caractère minuscule, & au haut des mots. Le datif y est terminé en οι, terminaison qui se changea ensuite en un omega souscrit d'un point.

Mais ce n'est pas en cela que consiste la difficulté d'entendre ce monument ; ce n'est pas ce qui empêcha Zanetti d'en trouver l'explication, & qui arrêteroit également tous les Savans Grecs qui ne sont pas accoutumés à déchiffrer ces vieux monumens ; c'est que plusieurs lettres y présentent une forme extraordinaire.

Ainsi la 3[me] lettre, qui est un *I*, offre la figure d'un *L* Hébreu, ל : c'est le même *I* qu'on trouve quelquefois sur les monumens Phéniciens, & qui subsiste encore chez les Ethiopiens.

La 7[me] lettre, qui ressemble à un M, est un *S* Grec, Σ, renversé.

Le dernier mot de la premiere ligne, ΑΓΑΛΜΑ, n'offre que trois consonnes, & toutes trois sont tirées d'un alphabet différent du Grec ordinaire. La premiere des trois est le G Hébreu, que les Grecs retournerent de droite à gauche. La seconde consonne, ou la quatrieme lettre, est un L renversé de bas en haut, Γ, ainsi qu'on le voit sur d'autres monumens. La lettre suivante est un M antique tourné de gauche à droite, & distingué par une cinquiéme branche, du M qui répond à la lettre S, ou Σ.

Nous desirerions être souvent en état d'enrichir le Public de monumens aussi précieux & aussi propres à confirmer notre thèse, que tout se tient dans les Langues comme dans la Nature, & qu'elles ne se sont écartées qu'insensiblement d'une masse commune.

C'eſt ainſi que nos principes & les monumens les plus rares de tous les Peuples, s'appuient réciproquement : ceux-là lient ceux-ci les uns aux autres, & ceux-ci ſont la confirmation pleine & entière de ceux-là.

Puiſſent les Voyageurs qui vont, ſouvent au péril de leur vie, viſiter ces lieux célèbres par la ſageſſe de leurs Anciens Habitans, en revenir avec des découvertes auſſi importantes, trop négligées quelquefois ; mais dont le prix deviendra de plus en plus ſenſible, à meſure qu'on reconnoîtra combien ils ſont néceſſaires pour donner de juſtes idées, non-ſeulement de l'Antiquité, mais ſur-tout de l'origine de nos connoiſſances ; & que le Monde Moderne ne peut ceſſer d'être une énigme à cet égard, qu'autant que le Monde Primitif ſe dévoilera lui-même à nos yeux !

FAMILLES PRIMITIVES.

A, *avoir*, 290
Ad, id, main, 171. 227. 228
Al, Hal, *haut*, 188
B, *dans*, 170
Band, 161
Bar, *parole*, 49. 156. 188. 242
Beth, *demeure*, 168
Bor, *puits*, 178
C *ou* K, 346
Kal, *léger*, 157. 175
Cap, *tête*, 347
Cœur, 186
Kol, *voix*, 172
Dar, *porte*, 163
Dent, 212
E, *existence*, 306
Ed, & Hod, *tems*, 164. 175. 185
Fer, *porter*, 157
Gao, *vache*, 162
Hal, hel, *salut*, 181. 188
Ham, *habitation*, 163
Hard, *horde*, 163
Harm, *désert*, 168
He, khe, *vie*, 300
Hg, *grandeur*, 175
Hod, *bois*, 181
Hod, *voy.* Ed, 201
Hol, Kol, *ouverture*, 185
I, aide, main, (*voy.* Ad,) 312
Lap, *dormir*, 225
Lat, *blesser*, *graver*, 160
Lhem, *pain*, 46. 244
Med, *mesure*, 197
Namps, *prendre*, 159
Nar, *force*, 157. 239
Noch, *nuit*, 177
Nom, 172
O, *œil*, 313
Offa, 162. 202
Oph, *four*, 202
Or, 174
Os, *maison*, 177
Ou, *ouie*, 321
Pa, *pere*, 203. 206
Peau, 203
Por, *enfant*, 176
R, 341
Rave, 225
Ro, *rouge*, 250
Rob, *prendre* 176
Rov, *soufle*, 177
Sang, 212
St, 353
Tet, *sein*, 233
Tor, *Taureau*, 213
Tour, 178
U, *eau*, *humer*, 318
Ver, *vrai*, 191
Zab, *or*, 236

ÉTYMOLOGIES.

PLUSIEURS, 41. 44. 58. 59
Achat, 236
Aimer, 362
Aise, 155
Austrasie, 174
Arlequin, 226
Autriche, 174
Azyle, 238
Battre, 155
Befroi, 256
Boutique, 168
Caïus, 303
Calculer, 253
Cambridge, 218
Ce, 231
Chambourigaud, 218
Charlatan, 252
Chose, 311
EKHÔ, (Grec) 299
En, (Lat.) voilà, 318
Encaquer, 217
Eparoetes, 154
Eschanson, 241
Ethnos, (Grec) 241
Etymologie, 19
Falaise, 157. 188
Far, froment, 204
Fard & fareau, 153
Feu, 315
Flibustier, 226
Guenon, 304
Gueux, 305
Homelie, 154
Hra, nom Grec de Junon, 248
Hure, 187
Inertie, 62
Inquilinus, 177
Mail *ou* Parlement, 154
Marri, 155
Meilleur, 189
Mensonge, 421
Moderne, 187
Or, 174
Pharmacie, 356
Phileô, (Grec,) 362
Proceres, 356
Puy, Puech, 218
Quenouille, 304
Quirites, 155
Rafle, 159. 177
Rome, 64
Salade *ou* Casque, 165
Scene, 224
Selene, 64
Trompeur, 197
Uxor, femme, 231
Vie, 302
Voyez toutes les *Familles primitives* des voyelles & des consonnes: elles sont remplies de mots dont elles donnent l'étymologie.
Etymologies Chinoises, 370. 373
— Hébraïques, 443
— du Nord en Runique, 501

TABLE DES MATIERES.

A.

A, valeur de cette lettre, *Page* 289
Ses changemens, 152, 196
Ajouté à la tête des mots, 238
Objet qu'il peint, 406
Privatif, 299

Agriculture, source ou cause de l'Écriture, 377

Allégories, ou Expressions & Peintures allégoriques expliquées. Voy. *Cœur*, *Esprits*, *Heures*, *Intrépidité*, *Lion*, *Mercure*, *Singe*, *Vols*.

Alphabet, son origine, 401
Ce qu'il peint, 406
Emprunté de l'homme, 407
Rapports des plus anciens, 403
Raison de l'arrangement qu'il offre, 455
Primitif, de combien de caractères fut composé, 412
Preuves qu'il n'en contenoit que seize, 413, 428
Pourquoi n'en eut pas davantage, 416
Comment & pourquoi il s'augmenta, 424
Ses noms en Grec, 417
De X lettres, 428
De XVI lettres, 413, 431
De XXII lettres, ses causes, 417
Arabe, son origine, 458
Copte, & son origine, 461
Cuphique, est Syriaque, 458
Etrusque, 414
François, son origine, 426
Comparé avec le Grec, 432
Grec & Hébreu comparés, 435
Hébreu, ses rappports avec le primitif, 438
Contient nos voyelles, 439
Indiens, 459
Irlandois, 415
Latin, comparé avec le Grec, 432
Mendéen, est Syriaque, 458
Mongale, 459
Palmyrénien, son origine, 458
Persan, son origine, *ib.*
Phénicien, 463, 413
Runique, son origine, 461, 462
Samaritain, 414
Syriaque, comparé au primitif, 457
Theuton, 415
Du Tibet, son rapport avec le Syriaque & l'Irlandois, 460
Zend, 431

Amérique, rapports de plusieurs de ses Langues avec celles de l'Asie, 363

Analyse, ses avantages, 271

Anciens, pourquoi aimoient les longues phrases, 72

Anglois, ont peu de mots qui commencent par E, 241

Ar, terminaison, 249

Arabes, leurs intonations, 133

Art étymologique, pourquoi décrié, 9
Auteurs qui s'en sont occupés, 12
Fausses idées qu'on en avoit, 14, 20
Causes de ces erreurs, 16
Ce que les Savans en ont pensé, 21
Utilité de cet Art, 25, 37
N'est pas au-dessus des forces humaines, 36
Ses principes, 38
Ses Régles, 52
Sa certitude, 61

Aspiration, sa nature, 117
Ses espèces, 119
Commune dans l'Orient, 130

Au, cette diphtongue écrite aussi par O, 455

B.

B, substitué à F, 201
à H, 188
B, substitué à M, 20[illegible]
à P, 198
à V, 199, 200
Ajouté devant R, 245
A la tête des mots, 246
Ce qu'il désigne, 409
Manque aux Hurons & aux Chinois, 128
Boustrophedon, genre d'Ecriture, & son étymologie, 457
Pratiquée par les Grecs & par les Hébreux, *ib.*

C.

C & K, ajoutés en tête, 247
Supprimés, 257
Est un G Grec, 433
Voyez *Gutturales.*
Cadmus, s'il porta un alphabet en Grèce, 427
Calendrier, titre du Mandarin Chinois qui en est chargé, & son explication, 421
Caractères, de combien de façons s'altèrent, 429
Hébreux, quels ont été les premiers, 451
Irlandois de Persépolis, Samaritains, antérieurs aux Hébreux quarrés 452
Ch, comment pourroit se peindre, 432
Chilpéric I. ne peut augmenter l'alphabet François, 426
Chinois, leurs intonations, 132
Origine de leur nom, 383
Ne commencent point de mots par des voyelles, 369
Voyez *Ecriture & Langue.*
Chuintantes, Intonations, en quoi elles consistent, 123
Précédées des dentales, 235
Communes en Europe, 130
Claude, (l'Empereur) ne peut augmenter l'alphabet Latin, 426
Clefs Chinoises, fixées sans principes, 412
Climat change le langage, 144
Cœur, ce qu'il peint en caractères hiéroglyphiques, 382
Consonnes, substituées entr'elles, 48
Objets qu'elles représentent, 409, 425
Voyelle sourde qui les accompagne, 331
Voyez *Intonations.*

D.

D, changé en B, 210
en R, 255
en S, 215
Ajouté devant R, 245
Voyez *Dentales.*
Déclamation, si on peut la noter, 90
Dentales, leur valeur, 339
Ajoutées en tête, 246
Supprimées, 255
Changées en labiales, 208
en sifflantes, 210, 215
en gutturales, 216
en linguales, 226
Dictionnaires, leurs défauts, 29, 288
Des sons, ses qualités, 325
Dieu, Auteur de la Parole, 66
Diplomatique, Supplément à y faire, 432
Dipthongues, leurs espèces, 120
Doriens, étendue de leur dialecte, 159
Sont les Dodanins de Moyse, 227

E.

E, histoire de ses variations, 419
Sa valeur & sa famille 290, 306
Objet qu'il peint 406
Changé en d'autres voyelles, 165
Employé par les Grecs comme Sheva, 475
Ecriture, ses avantages, 374
Obscurité de son origine, 375
Et ses causes, 377
Ne peut se maintenir que dans un Etat Agricole, 377, 407
Est un assemblage d'hiéroglyphes, 379, 400
Connue de Joseph, 393
Son Antiquité, 423
Alphabétique, systêmes sur le tems & le lieu où elle naquit, 391
Maniere dont elle naquit, 396
Est hiéroglyphique, 403
Ses diverses directions, 405, 456
Procéde comme la parole, 406

Origine de ses caractères, 407
Et Chinoise, moment de leur partage, 418
Chinoise, sa nature, 386, 419
Ses variations, 389, 420
Peut se lire, 421
Ses diverses espèces, 387
N'est point arbitraire, 390
Méprise de Freret, 391
Nombre de ses clefs, 412
Hiéroglyphyque, ses procédés, 381
Ses variations, 386
Ses conséquences, 390
Voyez *Hiéroglyphes*.
Primitive, puisée dans la Nature, 413
Utilités de notre systême à cet égard, 423
Voyez *Alphabet* & *Hiéroglyphes*.

Eil & Fl, en terminaison, 250
Égyptiens, ont connu l'octave vocale, 114
Et de l'Ecriture alphabétique, 424
Electricité, pourquoi guérit les paralysies, 79
Elémens du langage très-simples, 270
Ont nécessairement des valeurs différentes, 328
Eloquence, sa soure, 277
Enfans, on ne raisonne pas assez avec eux, 108
Episemons Grecs, leur origine, 424
Er, ajouté à la tête des mots par les Basques, 241
Esclavons, aiment les siflantes, 232
Ont peu de mots qui commencent par A, 240
Esprits, nom donné aux voyelles 115
Animaux, en quoi consistent, 76
Comment ils circulent, 77
Etrusques, n'avoient point d'O, 173
Etymologie, origine de ce mot, 19
Eviter les forcées, 59
Eu, nature de ce son, 125

F

F, substitué à H, 180, 208
à B, P, V, 101
à Th, 181, 234
à V, 181, 192
Changé en Kh, 230
Ajouté devant R, 245
Employé par les Grecs entre deux voyelles, 476
Se voit sur une Médaille de Jonathan, 485
Familles de mots, leur utilité, 55
Mises en pieces dans les Dictionnaires, 288
Ferrein, son systême sur la voix, 83
Fille, ce nom donné à des Prêtresses de la Grèce, 471

G

G, substitué à Ou, 190
à I, 192
Pour D, 478
Ajouté en tête, 244
En terminaison, 253
Tems où cette lettre fut inventée à Rome, 435
Peint par un C en Grec, *ibid.*
Forme particuliere qu'il a sur des Inscriptions Grecques, 478
Geste, énergie de son langage, 103
Glotte, décrite, 82
Goths, mettent U pour O, 176
Grecs, laisserent perdre les monumens anciens, 10
Gutturales, leur valeur, 346
Objets qu'elles représentent, 409
Se changent en labiales, 208
Se substituent entr'elles, 228
Changées en F, 230
Ajoutées à la tête des mots, 244
Supprimées, 257

H

H, Consonnes qu'on lui substitue, 180
Mis pour F, 208
Hé, sa valeur, 290
Objet qu'il peint, 300
A deux fonctions chez les Grecs, 437
Hébreux, leurs intonations, 132
Ont écrit en boustrophedon, 457
Hébreu, diverses manieres de le lire, 444
Sa prononciation moderne n'est pas la primitive, 450
Heures, comment on les peignit hiéroglyphiquement, 384
Hiéroglyphes, définis, 380
Exemples, 382, 383
Systêmes à leur sujet, 384
Voyez *Ecriture*.
Hommes, comment s'entendent, 70

Facultés qui les ont conduits au langage, 71
Ont trois sortes de vies, 97

Hurons, privés des labiales; 138

I

I, changé en d'autres voyelles; 169
Substitué à G, 192
à L & à R, 193
Ajouté en tête, 242
Après la premiere consonne; 194
Changé en Dj, 243
Sa valeur, 290, 312
Objet qu'il peint, 406

Idées, reglent les mots; 30
Divers moyens par lesquels elles se peignent, 102
Comment se peignent par la parole, 285, 360

Idris, ou le Savant, nom d'Enoch, 392

Inscription d'Amyclée, expliquée, 471
d'Hyllus, 475
Grecques, diverses, 476, 478
Osques d'Herculanum, 496
Phéniciennes, 479
Palmyréniennes, 492
Romaines, *ibid.*
Runiques, 501
du Mont Sinaï, 496

Instrument vocal, avantages de son analyse, 8
Source de la parole, 73
Son méchanisme pour produire,
1°. la voix, 74
2°. la voix parlante, 91
Comment on fut conduit à son usage, 97
Fait une partie essentielle de l'homme, 101
Touches dont il est composé, 123
Son étendue chez divers Peuples, 131
Explication des Planches Anatomiques qui s'y rapportent, 467
Voyez *Parole* & *Voix*, *Sons* & *Intonations*.

Intonations, ou Consonnes parlées, 112
Different nécessairement des sons, 328
Et en quoi, 114
Leurs divisions, 113
Et en sept, 116
Leur nature, 332
Ne sont pas également communes à tous les Peuples, 128
Comparaisons à cet égard, 131
Comment se prononcent, 138
Sont le langage des idées, 285
Composée, 129

Intrépidité, comment se peignit hiéroglyphiquement, 383

Italiens, leurs diverses prononciations, 145

J

Joseph, connut l'écriture, 393

K

K & Kh, ajoutés en tête, 244
Substitué à H, 183
Changé en P, 208
Voyez *Gutturales*.

L

L, substitué à I, 193
changé en U, *ibid.*
en R, 221
Ajouté en tête, 246
en terminaison; 252
Supprimé, 256
Sa valeur, 345

Labiales, changées en gutturales & en dentales, 208
Ajoutées en tête, 246
Suprimées, 255
Substituées entr'elles; 198
Leur valeur, 333

Labio-nazales, objets qu'elles représentent, 409

Langage, obscurité de son origine, 65
Est divine, 66
Né avec l'homme, 70
Ses causes, 68
Ses élémens, 72
Causes qui le changent; 143
Est une peinture, 268
Doit être ramené à ses premiers élémens, 279
Effet des sensations & des idées réunies, 287

Langue, ses usages pour la parole, 92
Ses muscles, 93
Personnes qui parlent sans langue, 100

LANGUES, comment ſe perfectionnent, 33
Dialectes d'une ſeule, 38
Frivolité de leur diviſion en Langues Meres, 39
Cauſes de leurs différences, 4[illegible]
Remarques ſur les méthodes pour les étudier, 107
Néceſſité de les comparer, 148
Savans qui ont reconnu cette néceſſité 149
En quoi conſiſtent leurs rapports, 273
Aſſujetties à des regles, 278
Energiques, & pourquoi, 279
Se formerent ſans peine, 360
D'AMÉRIQUE, ne prouvent rien contre les rapports des Langues, 362
Ont divers rapports avec celles d'Aſie, 363
CHINOISE, travaux des Savans à ſon égard, 364
Nature de leur langue, 367
Se rapproche de la primitive, 369
Exemple de ſes rapports avec les autres, 370
FRANÇOISE, Cauſes de ſa ſtérilité, 331
PRIMITIVE, compoſée de monoſyllabes, 42
Comment peut être retrouvée, 44
Eſt immuable, 275
LATINS, mauvais Étymologiſtes, 10
Noms de quelques-uns, 60
Changent A en I, 159
Mettent E pour I, 166
LETTRES, tranſpoſées, 258
Latines, du tems de Servius Tullius, ſont les anciennes Lettres Grecques, 437
LÈVRES, leurs uſages pour la parole, 92
Leurs muſcles, 94
LINGUALES, ſubſtituées entr'elles, 221
aux nazales, 223
" aux dentales, 226
Objets qu'elles repréſentent, 409
Quelles elles ſont, 123
LION, ce qu'il peignoit dans l'Écriture hiéroglyphique, 382, 383
LOIX, que ſuivent les ſons dans leurs changemens, 265
LUETTE, ſa deſcription & ſes uſages, 91

M

M, ſubſtitué à B, P, V, 206, 369
à H, 187, 188
à V, 192
Ajouté en tête, 246
Attire B, 221
Objet qu'il peint, 409
MASSORETHES, leurs travaux, 445
MÉDAILLES Hébraïques Samaritaines, 483
Maltoiſes, 486
Oſques, 496
Parthes, 486
Phéniciennes, 489
MERCURE, inventeur de l'Ecriture, 464
Pourquoi repréſenté comme ayant volé les bœufs & les flèches d'Apollon, 465
MERE, titre d'honneur des Prêtreſſes de la Grèce, 471
Meres de la Lecture, ce que les Hébreux entendent par cette expreſſion, 441
MODERNES, pourquoi aiment les phraſes breves, 72
MODES, ce que ce mot déſigne ici, 134
Leur étendue, 142
Leurs cauſes, 143
MŒURS, changent le langage, 146
MONDE Primitif, tend à ramener l'unité, 450
MOTS, ne ſont pas l'effet du haſard, 36
Sont donnés par la Nature, 42
Les plus familiers ſont les plus altérés, 45
Comparés par le ſon & par le ſens, 151
Doivent ſe claſſer par familles, 55
Leurs rapports avec la Nature, eſt la ſource de l'éloquence, &c. 277
COMPOSÉS, 57, 253
Perdent une partie de leurs lettres, 258
Leurs cauſes, 355
FIGURÉS, leurs cauſes, 357
HÉBREUX & Égyptiens, 441
Communs à pluſieurs Langues, 443
NÉGATIFS, leur origine, 43, 359
PRIMITIFS, en petit nombre, 270
Eurent chacun leur raiſon, 272
Preuves de cette aſſertion, 275

Comparés suivant leur orthographe, 56
RADICAUX, moyens de les reconnoître, 53
Regles pour les comparer, 51
MOYSE, comment peint la création, 271
MUETS, qui recouvrent la parole, 101
Méthodes pour leur apprendre les Langues, 105
Livres qu'on pourroit faire à cet égard, 106
MUSCLES, définis, 76
De la langue & des levres, &c. 93

N

N, attire D, 221
prononcé en G, ibid.
en K, ibid.
Ajouté en tête, 247
à la fin, 252
Supprimé, 256
Se fait précéder de G, 244
Objet qu'il peint, 410
NAZALES, objets qu'elles peignent, 400
Substituees entr'elles, 218
Et aux linguales, 223
Mouillées, 220
NATURE, quel est son enfant chéri, 378
NERFS, définis, 76

O

O, changé en d'autres voyelles, 170
Ajouté en tête, 243
Sa valeur, 299, 312
Objets qu'il peint, 406
Voyelle Hébraïque à laquelle il répond, 441
Devient *U* & *gw*, 179, 191
Substitué à AU, 455
OCTAVE vocale, 111
Connue des Égyptiens, 114
ONOMATOPÉE, ses causes, 350
Mots qui en naissent, 352
ORDRE, triomphe de tout, 426
Sa connoissance nécessaire pour les Langues, 17
ORGANES de la voix, source de leurs noms, 349
ORTHOGRAPHE Hébraïque, altérations qu'elle a souffertes, 454
Latine, exemples de ses altérations, 498
Os hyoïde, sa description, 82
Ou & V, mis l'un pour l'autre, 189
Et pour G, 190
Sa valeur, 290, 321
Objet qu'il peint, 406

P

P, substitué à B, 198, 201
à F, 201
à M, 206
à V 192, 199
Hébreu, 204
Voyez *Labiales*.
PALAIS, ses usages, 92
PARALYSIE, pourquoi se guérit par l'électricité, 79
PAROLE, importance de son Histoire, 1
Pourquoi cette Histoire n'existoit pas, 6
Comment on y est parvenu, 7
Est un besoin pour l'homme, 100
Ses qualités, 281
Objets qu'elle devoit peindre, 283
Voyez *Langage*.
PASSAGES, ce que ce mot désigne ici, 130
PERE, titre d'honneur donné aux Prêtres dans la Grèce, 477
PENTATHLE, dans quel tems fut établi, 476
PEUPLES qui aspirent, 119
Combien sont séparés par les Langues, 147
PHÉNICIENS, regardés comme les Inventeurs de l'Écriture, 423
Voituriers des connoissances, 424
Voyez *Alphabets & Inscriptions*.
PHILOSOPHIE, nécessaire à l'étude des Langues, 16
Présida à leur formation, 30, 31
POESIE, sa vraie source, 277
POINTS-VOYELLES, disputes auxquelles ils ont donné lieu, 447
Quand furent établis, 448
Comment pourroient être employés, 449
POUMONS, leur méchanisme relativement à la voix, 75
PRONONCIATION, differe chez chaque Peuple, 135
Et pourquoi, 143
Nécessité de connoître ces différences, 148

La Massorétique n'est pas la primitive en Hébreu, 451, 454

Q.

Q, substitué à P, 216
à T, 216, 217
aux Gutturales, 228
Connu des Grecs, 425
Sa valeur, 411
Se confond avec le χ Grec, 434
Premiere lettre du nom de Carthage & de plusieurs autres Villes, 492

R.

R, Consonnes dont il se fait précéder, 245
Changé en L, 221
en N, 223
en S, 237
en Z, 226
Substitué à I, 193
à N & L, 221, 223
En terminaison, 252
En tête, 246
Supprimé, 257
Transposé, 259
Sa valeur, 341
Manque aux Chinois, 225
Latine sur des Inscriptions Grecques, 478
Et Phéniciennes, 479
Runes Magiques, 507
Voyez *Alphabet*.

S.

S, substitué à H, 181, 186
à W, 192
Sa valeur, 426
S & Z ajoutés en tête, 247
Forme particuliere qu'elle a sur des Inscriptions, 479
Sensations, comment se peignent par la parole, 284
Shevas, employés par les Grecs, 474
Siflantes, leur valeur, 123
Changées en dentales, 210, 216, 232
Entr'elles, 230
En R, 237
Communes dans l'Europe Septentrionale, 130
Singes, ce qu'ils représentoient en caractères hiéroglyphiques, 384
Sons ou Voyelles, langage des sensations, 284
Leurs valeurs, 288
Ces valeurs comparées, 323
Comment se forment, 111
Composent une octave, 111, 126
Méprises à ce sujet, 113
Cette Octave connue des Egyptiens, 114
Pourquoi n'est pas toujours sensible, 327
Appellés *Esprits*, & pourquoi, 115
Leurs différentes espèces, 115, 118
En quoi different des Intonations, 124, 328
Comment se prononcent, 136
Stoïciens, grands Etymologistes, 10
Syllabes, ont deux tems lorsqu'elles commencent par une voyelle, 370
Syriens changent A en O, 173

T.

T, Alphabet où il a la forme de croix, 417
En terminaison, 251
Tableaux comparatifs des Langues, leurs fondemens, 150
Leur division, 152
Leurs avantages, 260
Loix qui en résultent, 264
Ter, terminaison, & son origine, 482
Terminaisons, leur usage, ib.
Th, ou Θ, ce qu'il représente, 425
Substitué à F, 234
à H, 181
Sa premiere forme chez les Grecs, 473
Erreur à ce sujet dans la Pl. IV, 474
Trachée-artère, sa description, 80
Transpositions de lettres, 258
Tsade, ou צ, ce qu'il représente, 425

U.

U, sa valeur, 290, 318
Ajouté en tête, 243
Substitué à d'autres voyelles, ib.
Pourquoi suit le T, 434

USAGE, en fait de Langues, n'eſt pas arbitraire, 278

V.

V & W, ſubſtitués à B, P, 199, 200
à F, ib.
à H, 181
à M, 106
à Ou, 189
VERBES, ne ſont rien dans les mots primitifs, 361
VIES, de trois ſortes dans l'homme, 97
Avantages qu'en retire la parole, 99
VOIX, ſa définition & ſes cauſes, 75
Syſtême à ce ſujet, 83
Ses modifications, 86, 109
VOYELLES, ce qu'elles peignent, 406
Leurs noms en Hébreu, 408
Ne ſont rien dans la comparaiſon des mots, 47
ASPIRÉES, 116
NAZALES, ibid.
Supprimées, 254
Ajoutées, 238
Voyelle ſourde qui accompagne les conſonnes, 331
HEBRAIQUES, 439
Savans qui les ont admiſes, 445
Voyez *Sons.* ibid.
VOLS faits aux Dieux, expreſſion allégorique, 466

Z.

Z, ancien chez les Grecs, 435
Voyez *Siflantes* & *S.* ibid.
ZODIAQUE, eſt un composé d'hiéroglyphes, 382

Fin de la Table des Matières.

TROISIEME

TROISIEME LISTE
DE MM. LES SOUSCRIPTEURS.

Monseigneur le Prince de Condé.

Sa Majesté le Roi de Pologne.

Son Eminence Monseigneur le Cardinal de Bernis.

A.

M. d'Aersen de Sommelsdyck, Général-Major au service des Etats-Généraux, à la Haye.

M. Albaret, Orfévre, à Anduse.

M. Ampleman, Chevalier de la Cressonniere, Citoyen de Calais, à Loches.

M. le Marquis d'Eslacs d'Arcambal, Brigadier des Armées du Roi, Colonel de la Légion Corse.

M. d'Aulbonne, Officier Général en Hollande.

B.

La Bibliotheque des RR. PP. Dominicains de Casenatte, à Rome.

La Bibliotheque de l'Université de Louvain.

M. Blanchard de Pegon, Receveur des Tailles, à Angers.

M. de Bons, Pasteur à Rolle, Pays de Vaud en Suisse.

M. Borrot.

M. Boullay, Négociant à Marseille.

M. Bourbon, à Saint-André de Valborgne, dans les Hautes Cevennes.

M. Bourbonne, Président à Mortier du Parlement de Dijon.

M. Bousquet, Avocat à Saint-André de Valborgne.

M. Bret.

M. Paul Brethon, ancien Médecin du Roi, Inspecteur Général des Hôpitaux de l'Isle de St. Domingue, à Tonneins en Agenois.

C.

M. Cartier-Rose, Fabriquant en Soie, à Tours.

M. Cassin, à Tours.

M. de CASTILLON, de plusieurs Académies, à Berlin.
M. le Duc de CHAROST.
M. CHAVANES, Professeur en Théologie, à Lausanne, Pays de Vaud en Suisse.
M. CLEDAT de la BORIE, ancien Chanoine de Lautrec à Uzerche en Limousin.

D.

M. DARAGON, Professeur au Collège de Montaigu, à Paris.
M. DAVIDTS, Direct. & Inspect. de la Librairie de l'Univers. de Louvain.
M. DELEYRE.
M. le Chevalier de DIEFFENTALER, Capitaine au Régiment Suisse de Castellas.
M. DRAPIER, Lieutenant Général, à Châteauneuf en Thimerais.
M. DUHIL.
M. le Marquis DUPLAA, en Béarn.
M. l'Abbé DUPRAT.

G, H, I.

M. l'Abbé GAUZY, Doyen du Chapitre de Castelnaudary.
M. de GENOUILLY, Ecuyer Cavalcadour du Roi.
M. GISIDORFFER, Citoyen de Bâle & Receveur de l'Ordre de Malte.
M. l'Abbé de GOYON, Aumônier de Madame Adélaïde.
Madame d'HACQUEVILLE.
M. HENNIN, ancien Résident auprès de la République de Genève.
M. HIMLY, ancien Pasteur de Charlestowne, à la Neuville en Suisse.
M. JOANNOT, Curé de Versoy, Pays de Gex.

L.

M. de LACOMBE, Président à la Cour des Aides, à Montauban.
M. de LASUS.
M. de LAUNAY, Maître des Requêtes.
M. le Baron de LEYDEN, à Breda.
M. LE PETIT, Professeur de l'Université de Caën.
M. LOISEAU, Avocat.

M.

M. de MALEVILLE, Seigneur de Condat, Ecuyer, Officier de la Maison du Roi, à Caussade en Quercy.
M. MARQUANT, Lieutenant des Chasses de S. A. S. Monseigneur le Comte d'Eu.

M. MASSUAU de LA BORDE, Secrétaire du Roi, Membre de l'Académie d'Agriculture d'Orléans, &c.
M. de MAUROY.
M. MAZAURIC, à St. Germain, Hautes Cevennes.
M. MEJANELLE DU CAMBON, à Saumane, Hautes Cevennes.
M. MEJEAN aîné, Négociant à Ganges.
M. le Comte de MELLET, Lieutenant des Gardes-du-Corps du Roi.
M. METHIVIER, Principal du Collége Royal, à Orléans.
M. MINGARD, Pasteur dans le Pays de Vaud, en Suisse.
M. MOLINES, à Carnac, dans les Hautes Cevennes.
Madame la Marquise de MONTMORT.
M. Jacques MULLER, Négociant, à Bâle.

N.

M. NORTH, Gentilhomme Anglois à Genève.
Mgr. le Prince de NASSAU WEILBOURG.

O.

M. Pierre OCHS, fils, Citoyen de Bâle.
M. ODILE, Maître particulier des Eaux & Forêts, à Dourdan.
M. OSMONT, à Caën.

P.

M. PELLOUTIER, Négociant, à Nantes.
M. PERRENOT DE CUYLENBORCH, à la Haye.
M. PEYRELLOU, Avocat en Parlement, à Villeneuve de Berg.
M. PLANTIER de SABATIER, à Chambourigaud, Hautes Cevennes.
M. POISSONNIER, Conseiller d'Etat, Médecin Consultant du Roi.
M. PRIVAT, à Mandajors, Hautes Cevennes.

R.

M. ROCHE, à Alais.
M. RODIER, Seigneur de la Burguiere, & Avocat à Anduse.
M. ROSLIN D'IVRY, Maître des Requêtes.
M. ROUSSEAU, Auteur du Journal Encyclopédique.

S.

M. SABATIER, Juge, à Anduse.
M. le Marquis de SAINT-EXUPERY, Exempt des Gardes-du-Corps.

M. SALOMON, Conseiller au Conseil de Colmar.
M. SAMUEL, à Meyrueis, Hautes Cevennes.
M. SERIERE de MABRETON, au Mas Aribal, Hautes Cevennes.
M. SIGNARD D'OUFFIERE, à Caën.
M. SIMPKINSON, Maître ès-Arts.
M. de SINNEDORFF, Docteur en Médecine, premier Médecin des Armées du Roi de Prusse.
Milord STANHOPE.

M. de VARENNES, Receveur Général des Finances de Bretagne.
M. le Marquis de VASSAN.
M. Jacques VATAR, Libraire à Rennes.
Mad. veuve VATAR, Libraire, à Nantes.
M. VENDWELDEN, Procureur & Bibliothécaire de l'Université de Louvain.
M. VERNET, Pasteur & Professeur, à Genève.
M. le Duc de VILLEQUIER.
M. le Baron de WIMPFFEN, Maréchal des Camps & Armées du Roi.
M. VOLPELIERE, Négociant, à Marseille.

APPROBATION.

J'AI, lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le troisiéme Volume du *Monde-Primitif, analysé & comparé au Monde Moderne ;* je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris le 26 Avril 1775.

RIBALLIER, *Censeur Royal.*

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné, rue de la vieille Boucleric.

ORGANES DE LA VOIX.

J.B. Devisse Sculp.

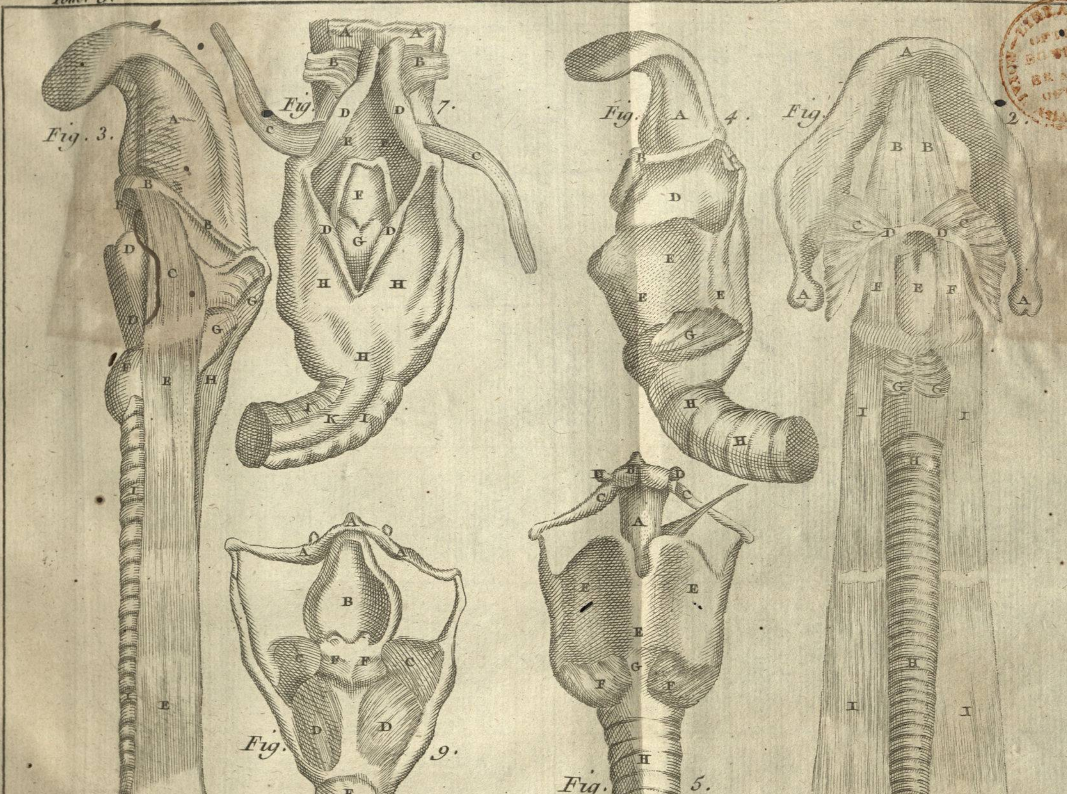
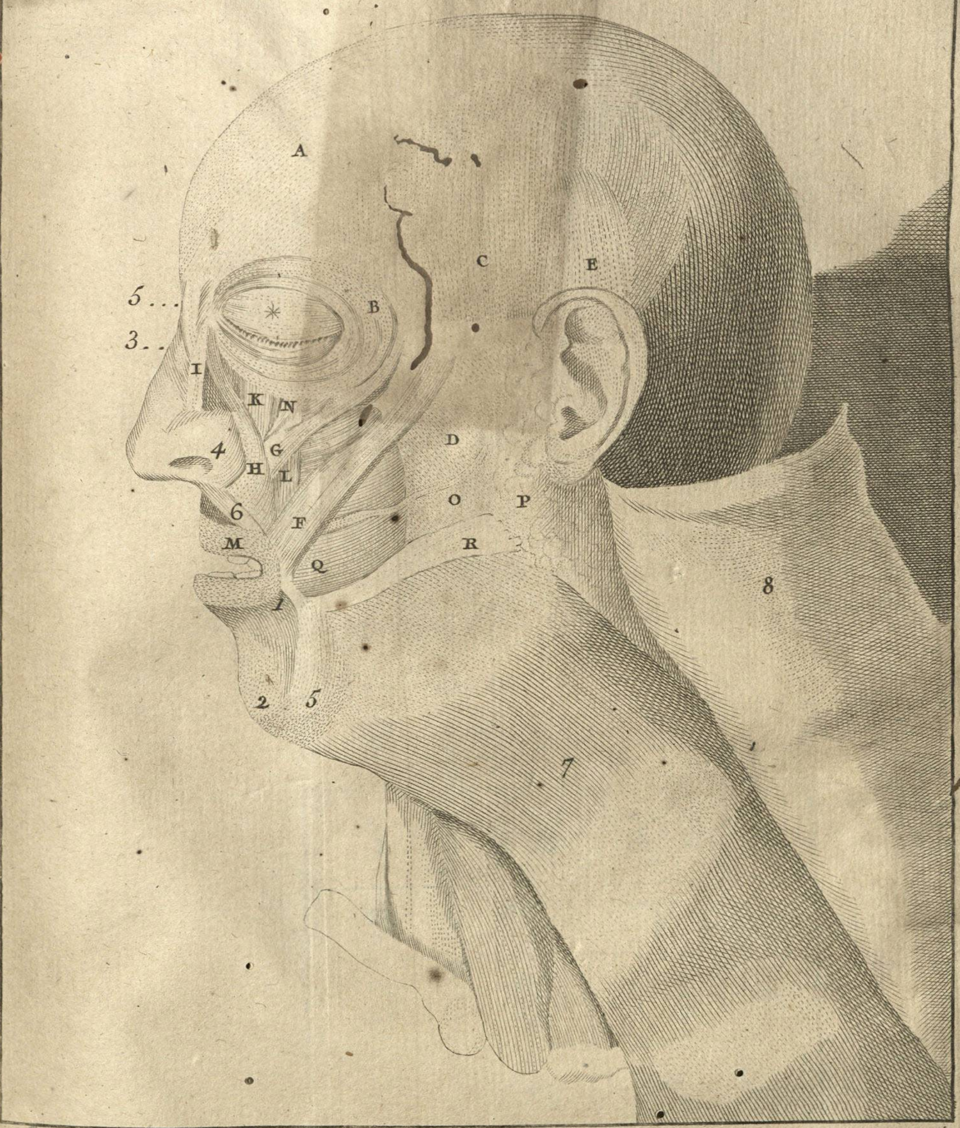


Fig. 3.
Fig. 7.
Fig. 4.
Fig. 2.
Fig. 9.
Fig. 5.

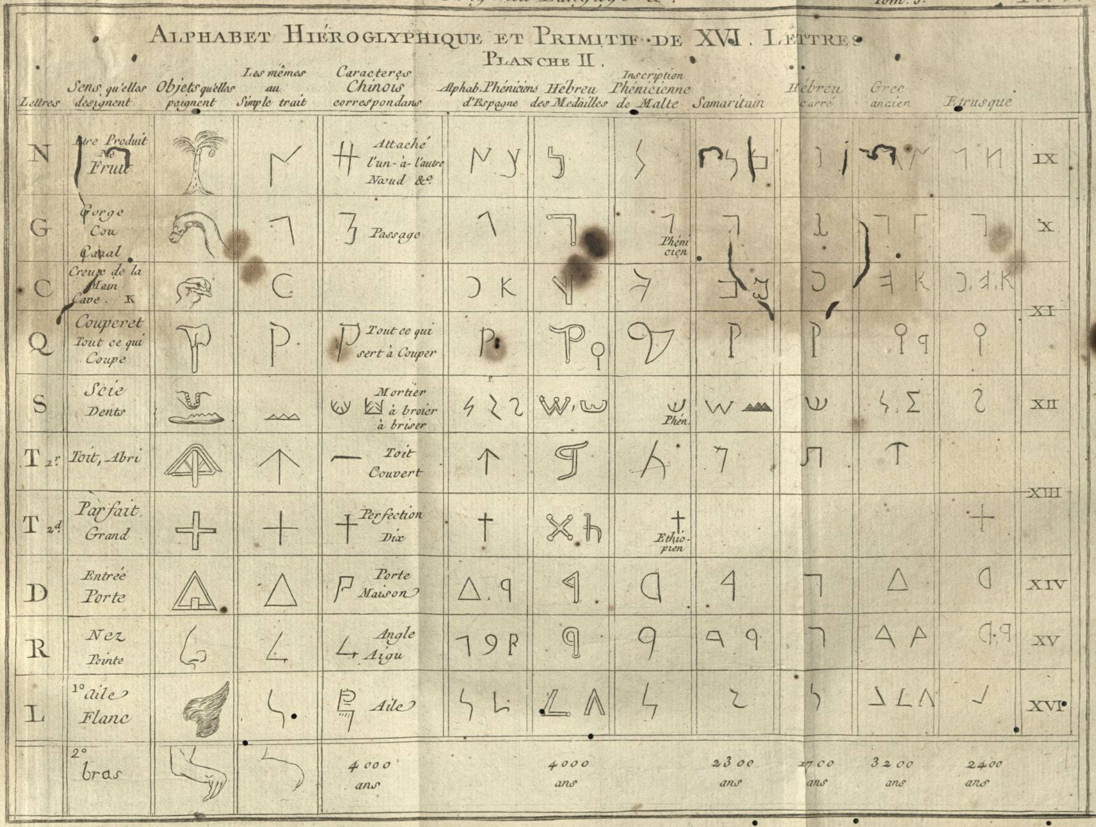
LIBRARY OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

MUSCLES DU VISAGE.

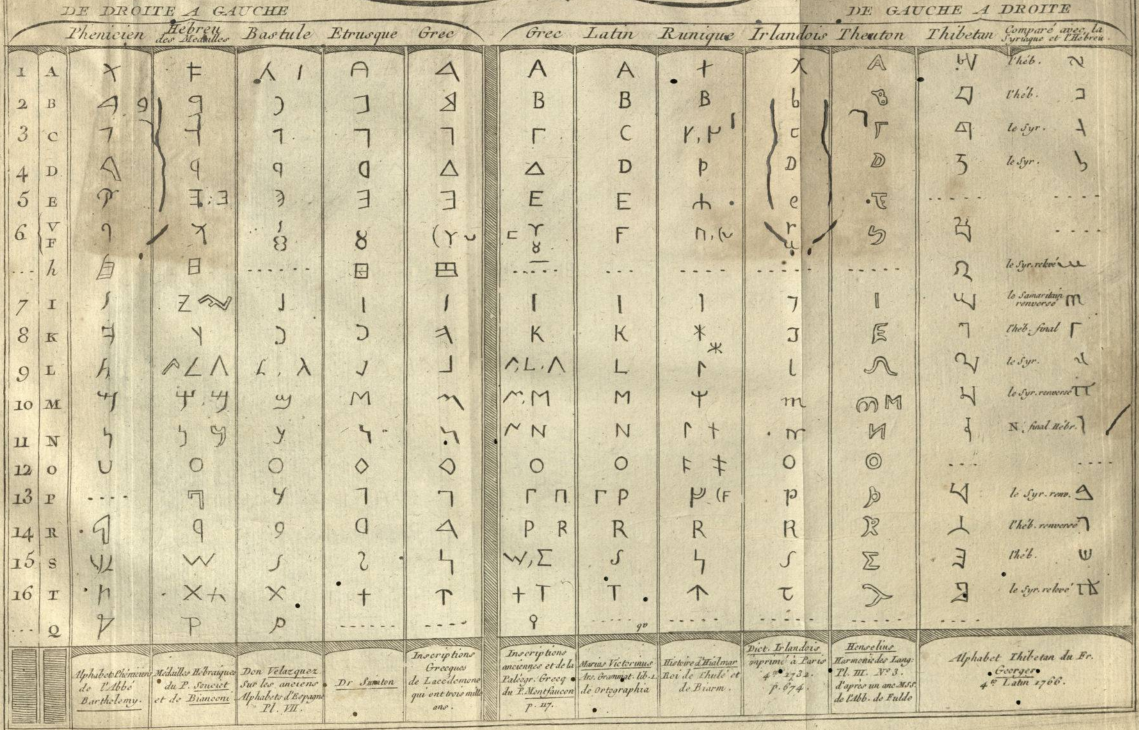


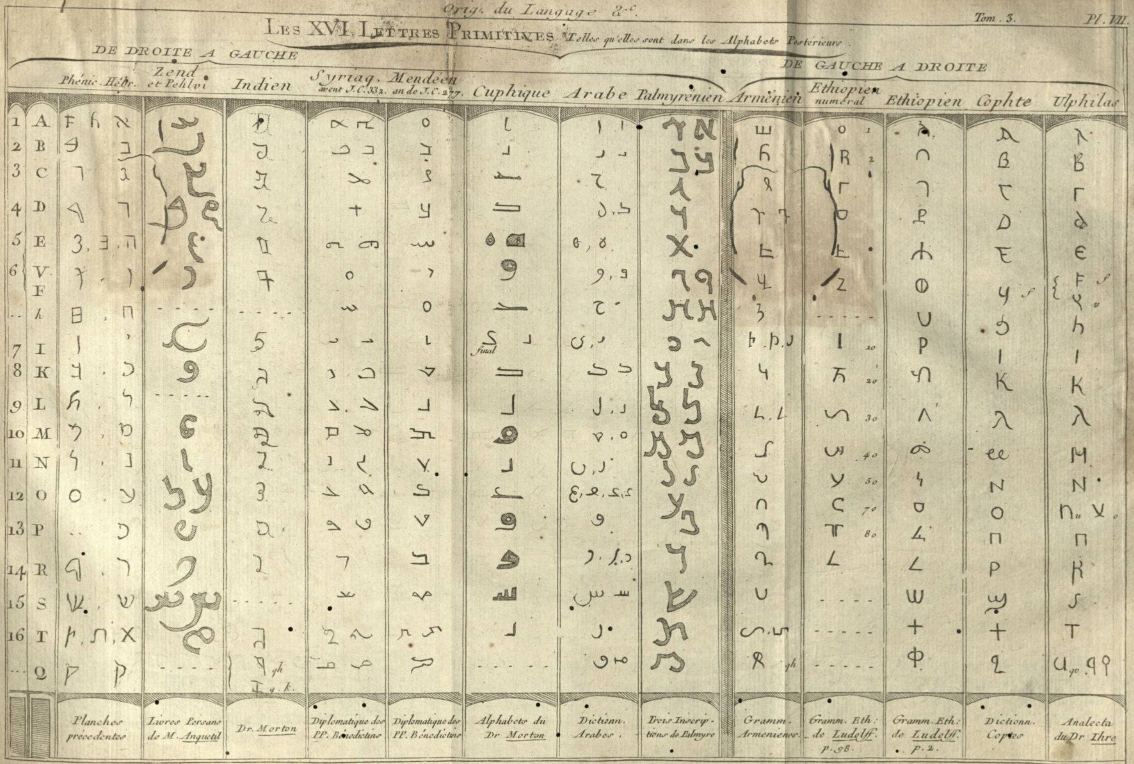
J. B. Devisse Sculpsit.

ALPHABET HIÉROGLYPHIQUE ET PRIMITIF DE XVI. LETTRES
Lettres
Sens qu'elles designent
Objets qu'elles peignent
Les mêmes au Simple trait
Caracteres CHINOIS Correspondans
Alphabets Espagnols
Hébreu des Medailles
Inscription Phénicienne de Malte
Samaritain
Hébreu carré
Grec ancien
Etrusque
Nombre
A 1°. MAITRE Celui qui A
Lui Homme
2°. BOEUF
Boeuf
I
H CHAMP 2° Source de la Vie
Champ
II
E EXISTENCE VIE
Etre Vie
Inscript. d'Heraclée
I MAIN en Oriental ID d'où AIDE
Main
III
O OEIL
Oeil
IV
OU OUIE Oreille
Oui Oreille un Clou
Phenicien
V
P LE PALAIS
Bouche
VI
B BOETE Maison
Boete tout ce qui contient
VII
M ARBRE Etre productif
Plante
Montagne
VIII
Clés Chinoises de MM. Bayer et Fourmont
Alphabets Espagnols de Don Velasquez
Médailles Hébraiq. par Souciet &c.
Inscript. de Malte Expliq. par M. l'Abbé Barthelemi
Alphabets Samarit.
Bibles Hebraiq. et Diction.
Memoir. de l'Acad. des Inscript.
Alphabets Etrusques de Maffei, Swinton &c.


Alphabet Hiéroglyphique et Primitif de XVI. Lettres.
Planche II.
Lettres
Sens qu'elles designent
Objets qu'elles peignent
Les mêmes au Simple trait
Caracteres Chinois correspondans
Alphab. Phéniciens d'Espagne
Hébreu des Medailles
Inscription Phénicienne de Malte
Samaritain
Hébreu carré
Grec ancien
Etrusque
N
Etre Produit Né Fruit
Attaché l'un-à-l'autre Nœud &c.
IX
G
Gorge Cou Canal
Passage
Phénicien
X
C
Creux de la Main Cave. K
XI
Q
Couperet Tout ce qui Coupe
Tout ce qui sert à Couper
S
Scie Dents
Mortier à broier à briser
Phén.
XII
T 1r.
Toit, Abri
Toit Couvert
XIII
T 2d.
Parfait Grand
Perfection Dix
Ethiopien
D
Entrée Porte
Porte Maison
XIV
R
Nez Pointe
Angle Aigu
XV
L
1° Aile Flanc
Aile
XVI
2° bras
4000 ans
4000 ans
2300 ans
1700 ans
3200 ans
2400 ans

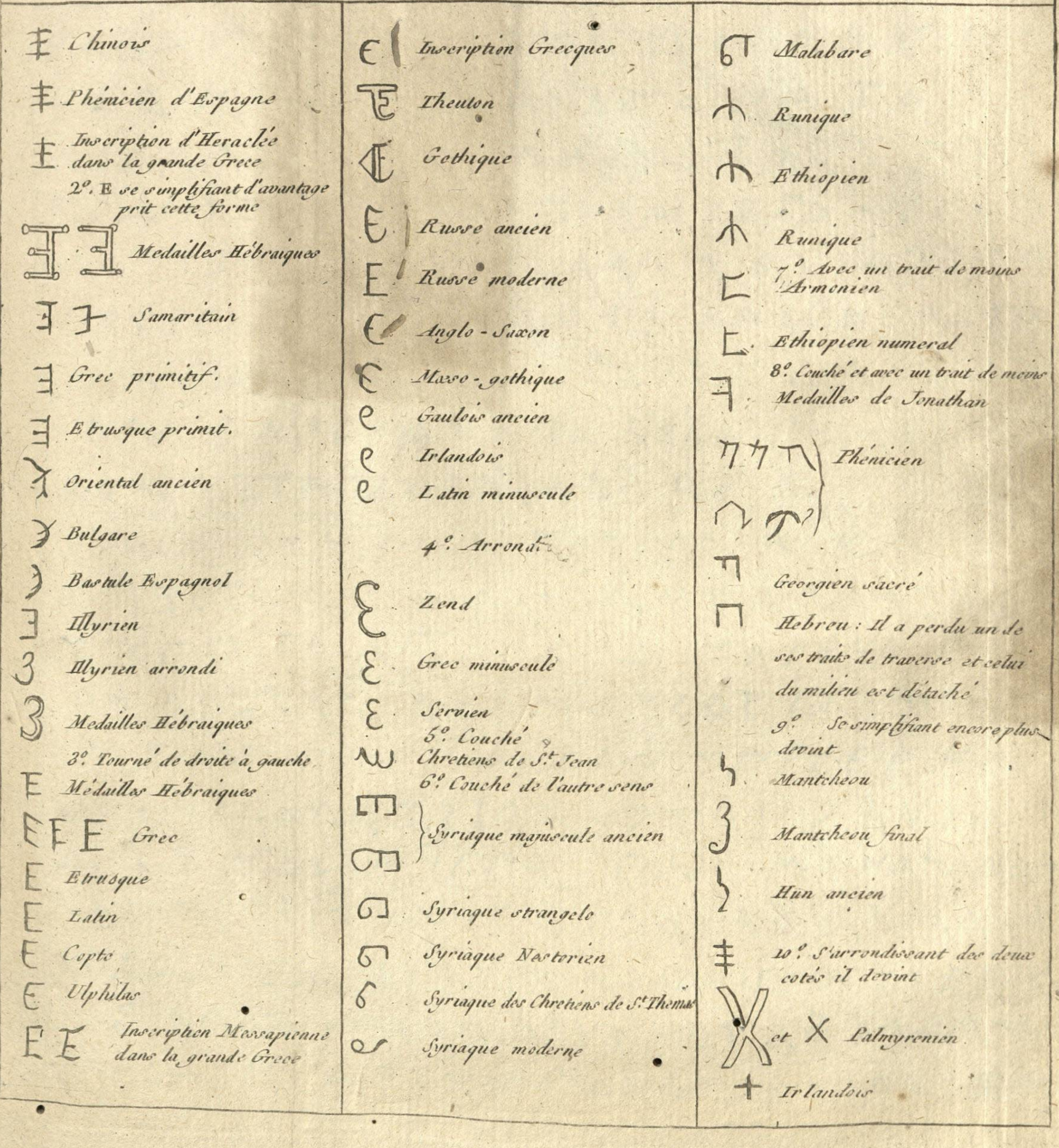
ALPHABET PRIMITIF DE XVI LETTRES.

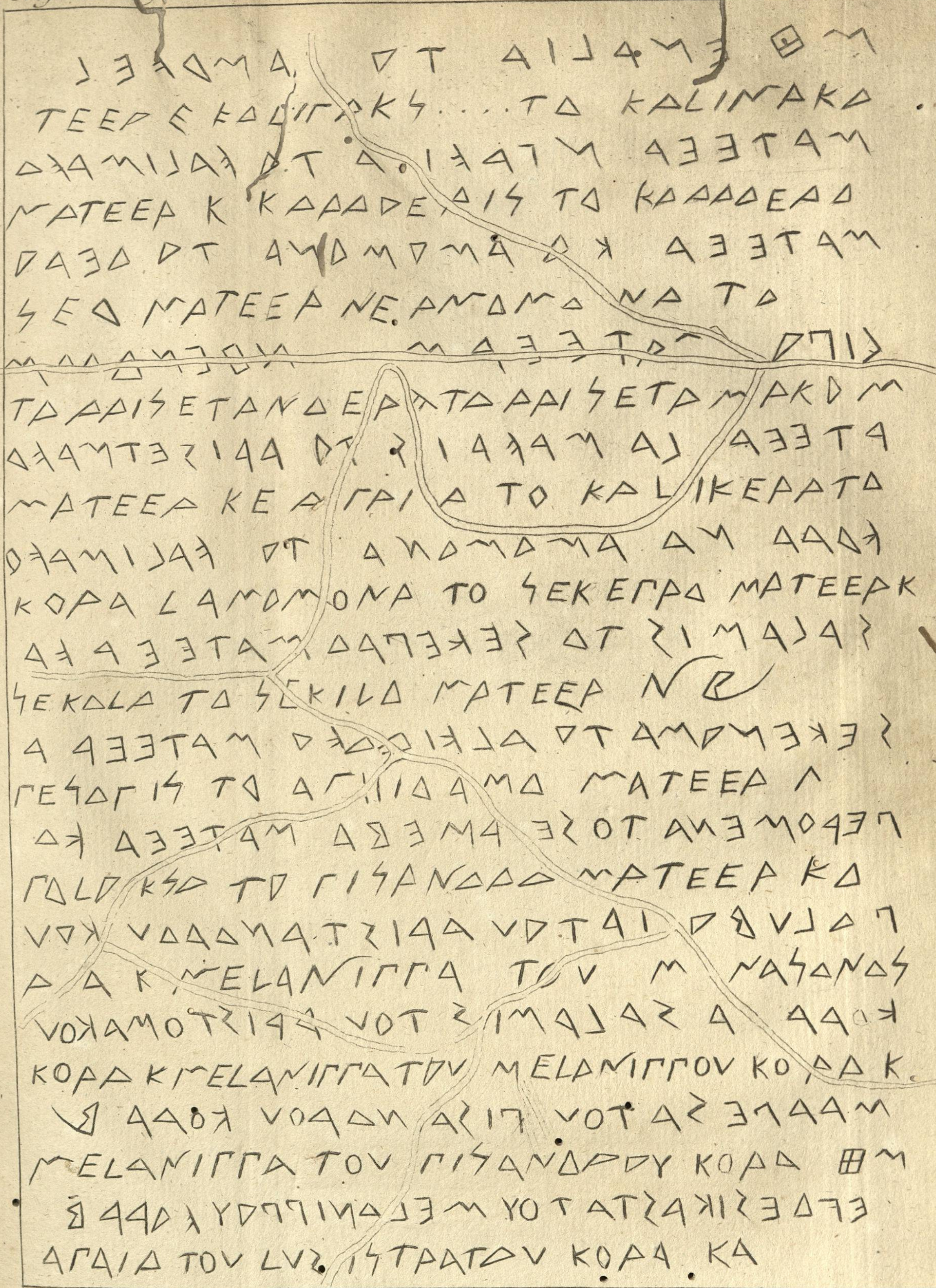


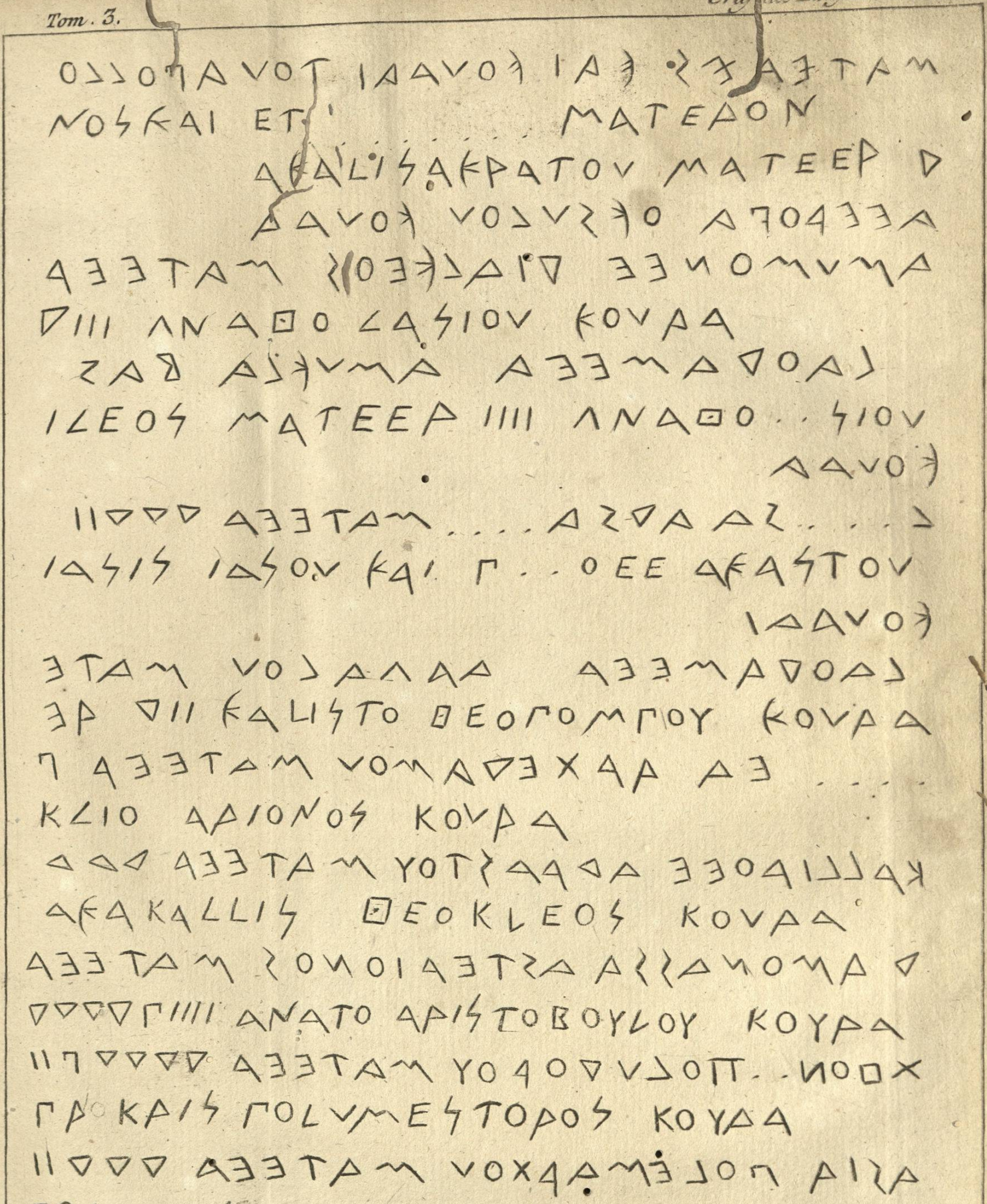

Orig. du Langage &c.
Tom. 3.
Pl. VII.
Les XVI. Lettres Primitives Telles qu'elles sont dans les Alphabets Postérieurs.
De Droite a Gauche
De Gauche a Droite
Phénic. Hébr.
Zend et Pehlvi
Indien
Syriaq. avant J.C. 332.
Mendéen an de J.C. 277.
Cuphique
Arabe
Palmyrénien
Arménien
Ethiopien numéral
Ethiopien
Cophte
Ulphilas
1 A
2 B
3 C
4 D
5 E
6 V F
h
7 I
8 K
9 L
10 M
11 N
12 O
13 P
14 R
15 S
16 T
Q
final
Planches précédentes
Livres Persans de M. Anquetil
Dr. Morton
Diplomatique des PP. Benedictins
Diplomatique des PP. Benedictins
Alphabets du Dr Morton
Dictionn. Arabes.
Trois Inscriptions de Palmyre
Gramm. Armeniennes.
Gramm. Eth: de Ludolff. p. 98.
Gramm. Eth: de Ludolff. p. 2.
Dictionn. Coptes
Analecta du Dr Ihre

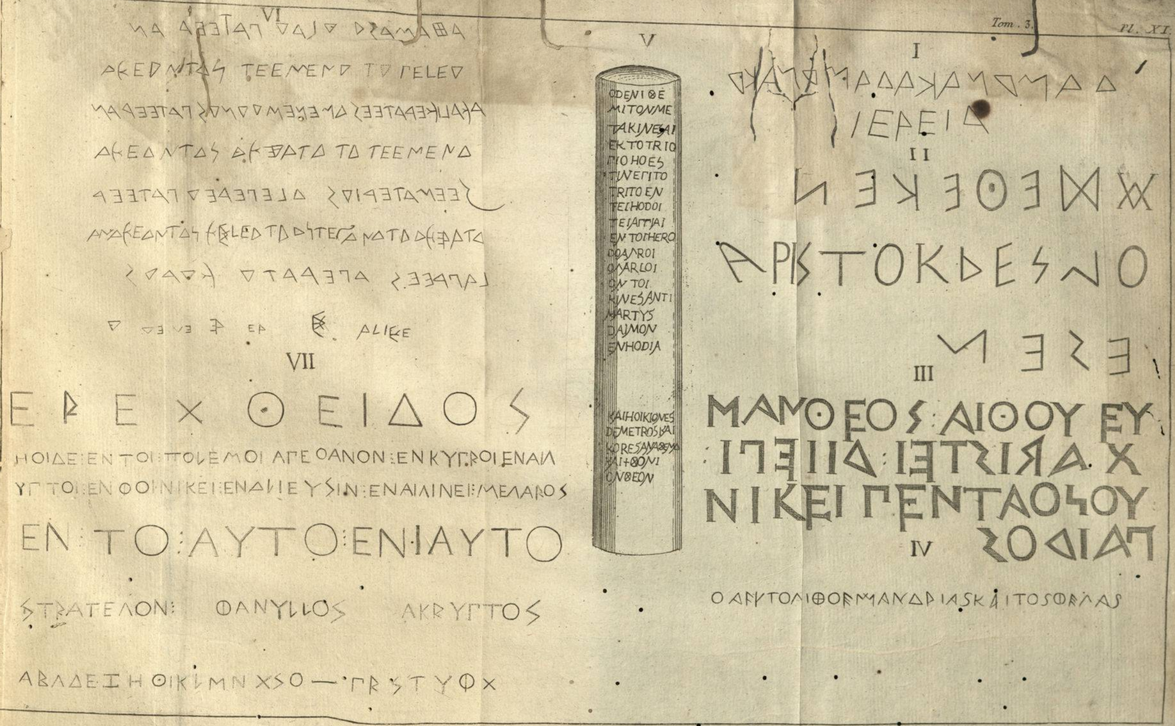
Formes successives de la Lettre E.

Iº. *Elle fut d'abord peinture du Visage ⊕ et ayant eté reduite au trait elle prit ces formes differentes.*

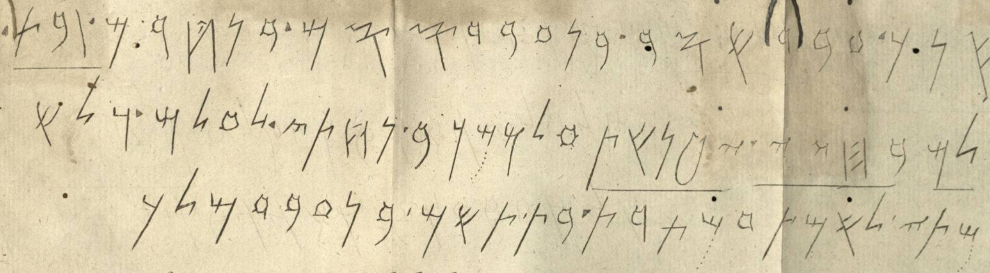




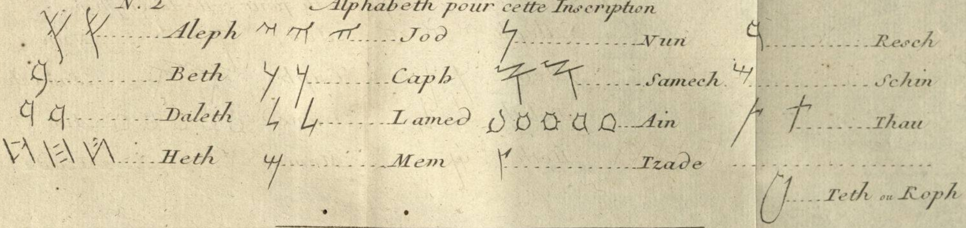



VI
V
I
II
III
IV
VII
ΕΝ ΤΟ:ΑΥΤΟ:ΕΝΙΑΥΤΟ

N°. 1. *Inscription Phénicienne trouvée dans les ruines de Citium et conservée à Oxford*



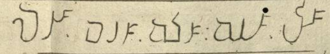
N.° 2 *Alphabeth pour cette Inscription*

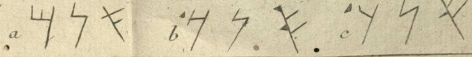


La même Inscription en caracteres Hebreux

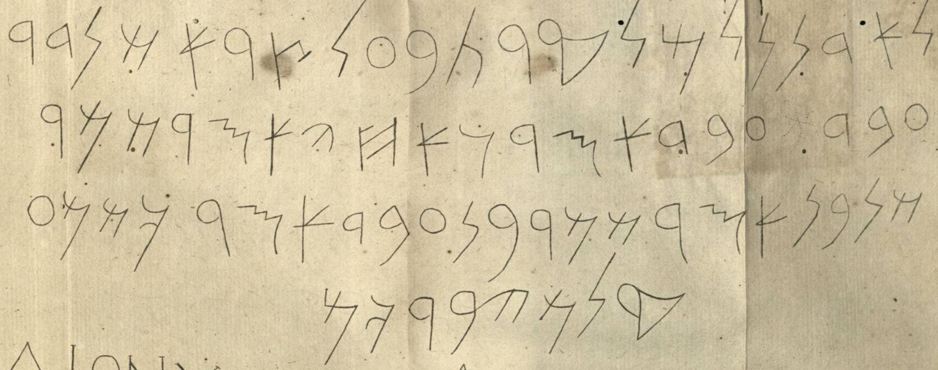
N°. 3

אנך עבדאסר בן עבדססם בן חר מצבת
לם בחיי יקנאת על משכב נחתי לעלם כלא
שתי לאמת עשתרת בת תאם בן עבדמלך .

N°. 4 

N°. 5 

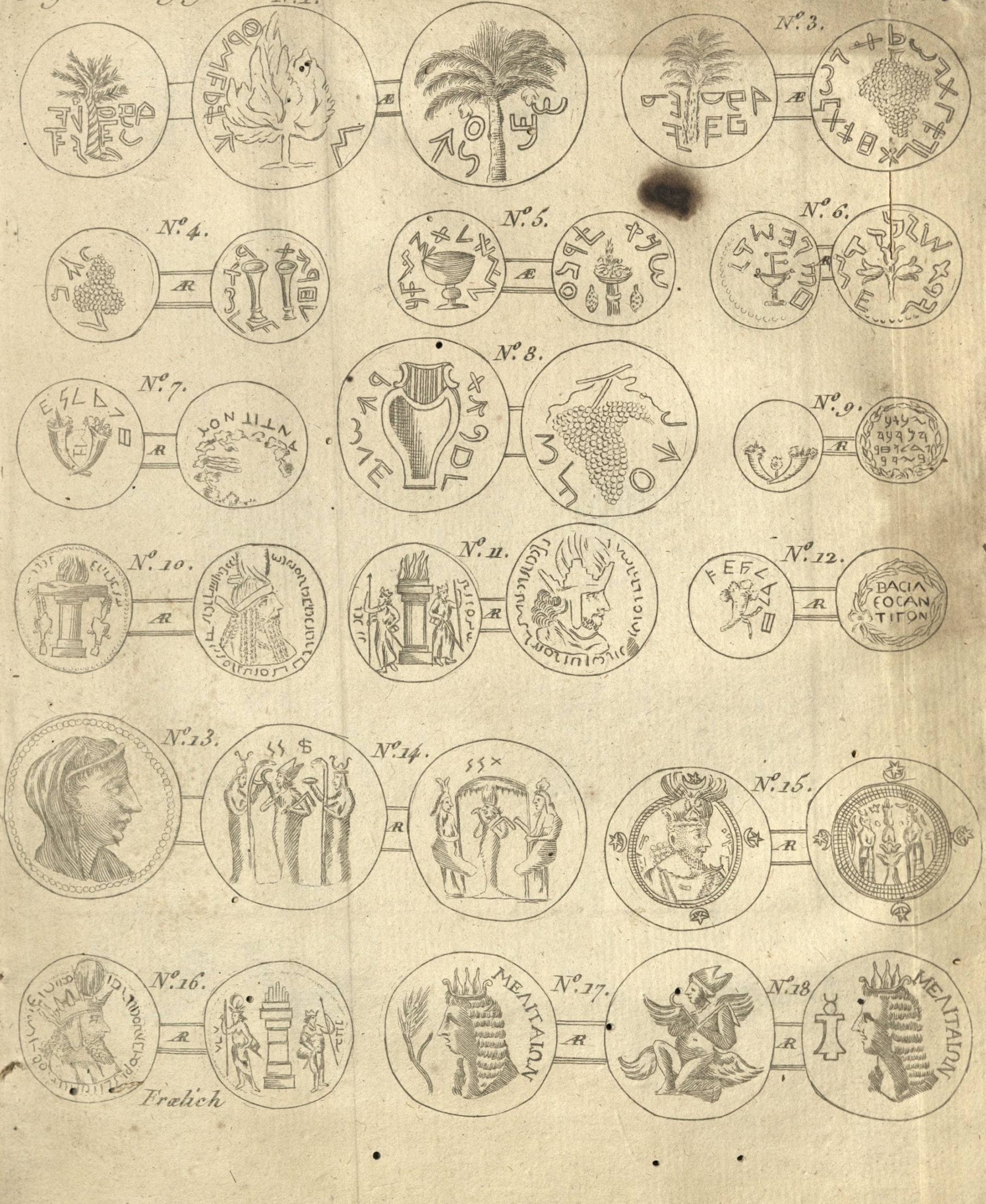
Inscription Phenicienne et Grecque gravée sur un marbre que l'on conserve à Malthe.



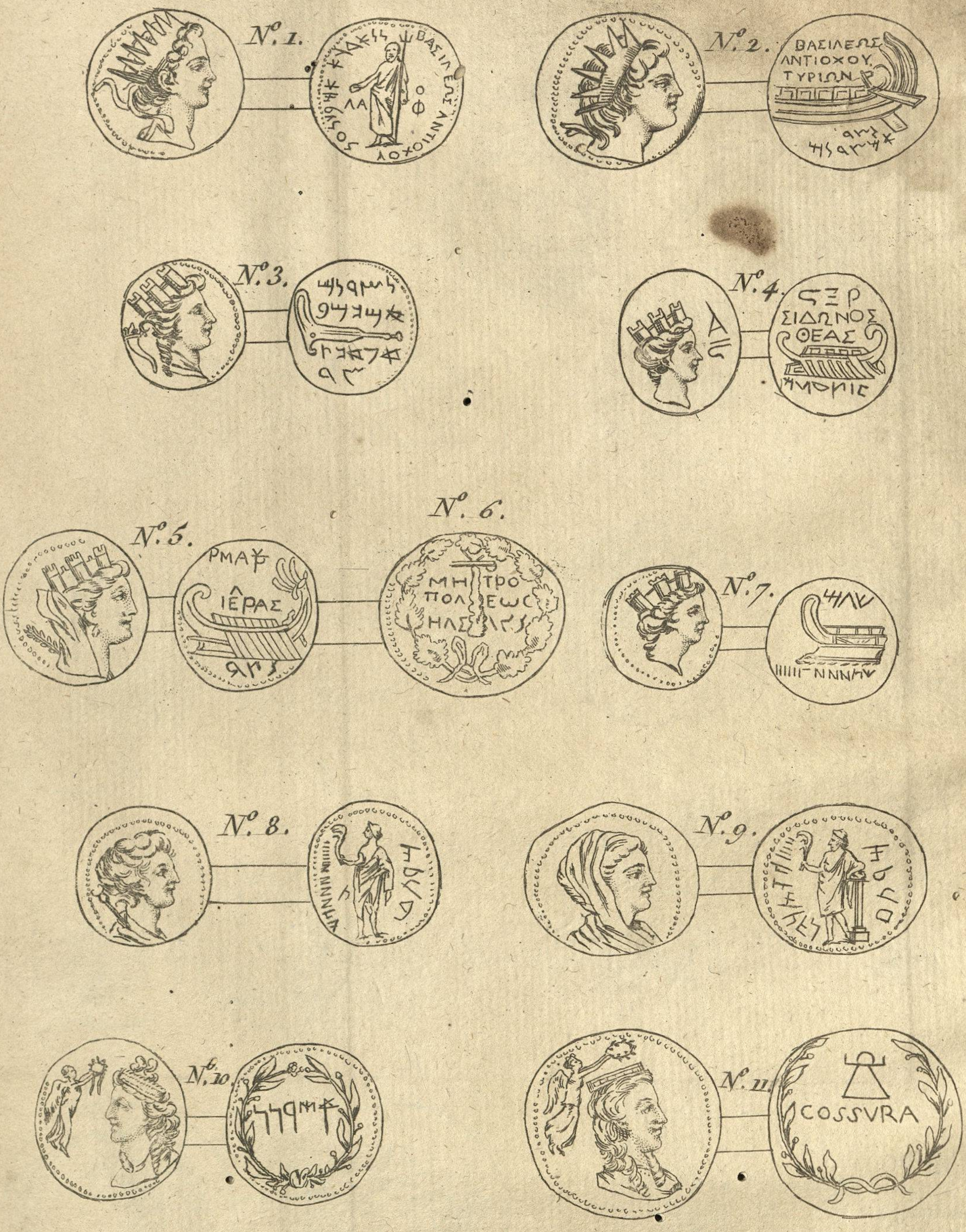
ΔΙΟΝΥΣΙΟΣΚΑΙΣΑΡΑΠΙΩΝΟΙ

ΣΑΡΑΠΙΩΝΟΣΤΥΡΙΟΙ

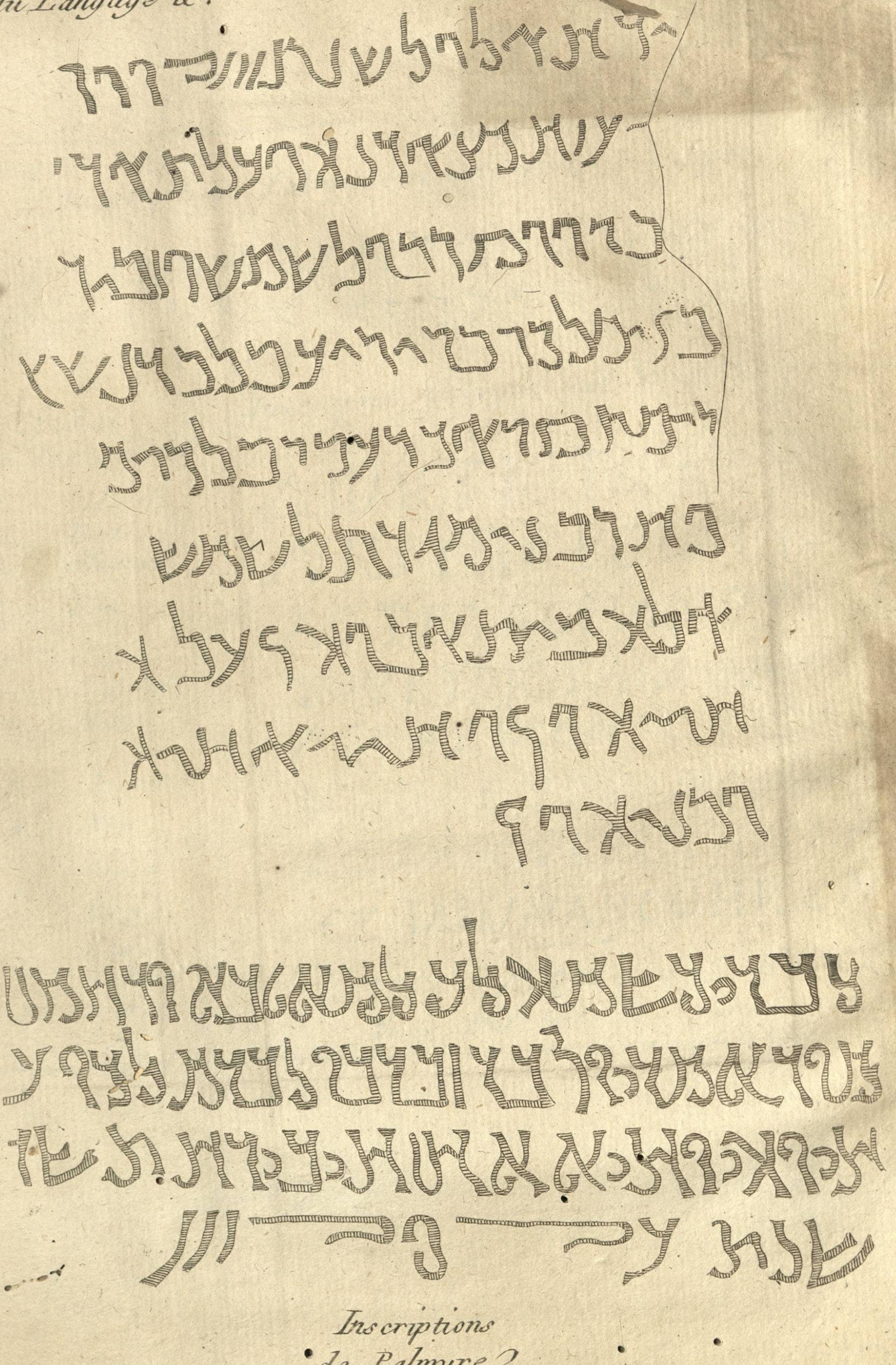
ΗΡΑΚΛΕΙΑΡΧΗΓΕΤΕΙ



N.° 1.
N.° 2.
N.° 3.
N.° 4.
N.° 5.
N.° 6.
N.° 7.
N.° 8.
N.° 9.
N.° 10.
N.° 11.
N.° 12.
BACIA EOCAN TITON
N.° 13.
N.° 14.
N.° 15.
N.° 16.
N.° 17.
N.° 18.
MEΛITAIΩN
Frœlich

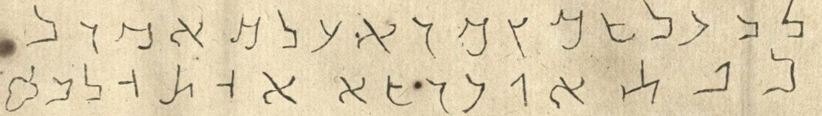

N.° 1.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ
N.° 2.
ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΑΝΤΙΟΧΟΥ
ΤΥΡΙΩΝ
N.° 3.
N.° 4.
ΣΙΔΩΝΟΣ
ΘΕΑΣ
N.° 5.
ΡΜΑ
ΙΕΡΑΣ
N.° 6.
ΜΗΤΡΟ
ΠΟΛΕΩΣ
N.° 7.
N.° 8.
N.° 9.
N.° 10
N.° 11.
COSSURA

N°. 1.
N°. 2.
N°. 3.
N°. 4.
N°. 5.
REX IVBA
N°. 6.
N°. 7.
CAESAR DIVI AVG. F AVGVSTVS TI.
A B D E R A
N°. 8.
N°. 9.
CAESAR
N°. 15.
N°. 10.
N°. 11.
REX
N°. 12.
N°. 13.
N°. 14.

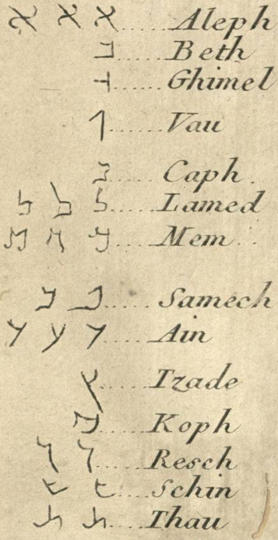


Inscriptions de Palmyre

Inscription Palmyrenienne trouvée à Teive



Alphabet pour cette Inscription



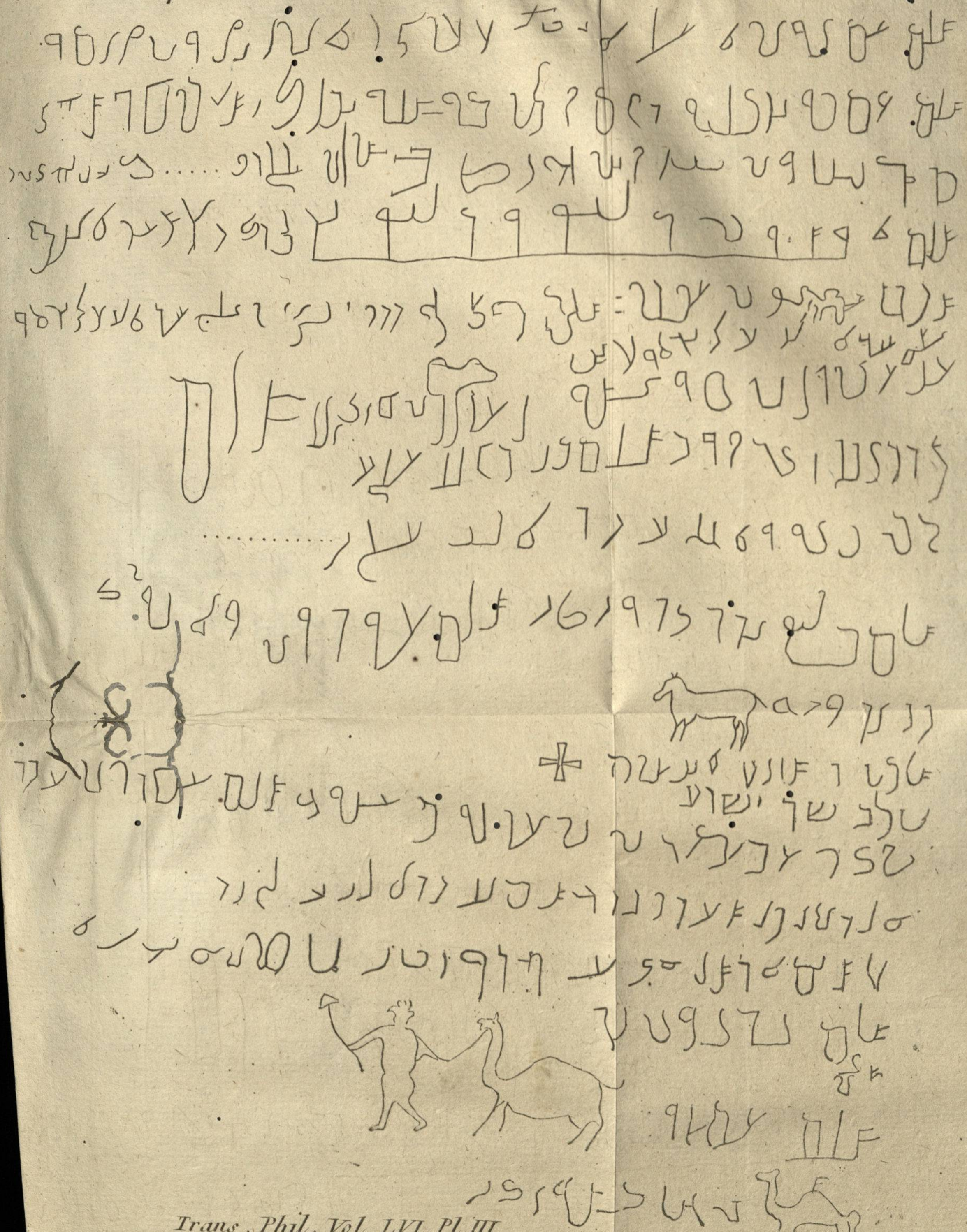
Inscription Grecque sur la même pierre

ΔΙΙΜΕΓΙϹΤΩΚΕΡΑΥ
ΝΙΩΥΠΕΡϹΩΤΗΡΙ
ΑϹΤΡΑΑΔΡΙΑΝΟΥϹΕΒ
ΤΟΥΚΥΡΙΟΥΑΓΑΘΑΝΓΕ
ΛΟϹΑΒΙΛΗΝΟϹ ΤΗϹΔΕΚΑ
ΠΟΛΕΟϹ ΤΗΝΚΑΛΛΑΡΑΝΩΚΟ
ΔΟΜΗϹΕΝΚΑΙ ΤΗΝ ΚΛΙΝΗ
ΕΞ ΙΔΙΩΝΑΝΕΘΗΚΕΝ

ΕΤΟΥϹ ΕΜΥ ΜΗΝΟϹ ΛΩΟΥ

Trans. Phil. Vol. LVI. Pl. I.

Inscriptions Phéniciennes du Desert de Sinai



Library of the Bombay Branch of the Royal Asiatic S

Inscriptions Romaines.

1.º Sur une Urne d'un coté

DINDIA · MACOLNIA · FILEA · DEDIT

De l'autre coté

NOVIOS · PLAVTIOS · MED
ROMAI · FECID

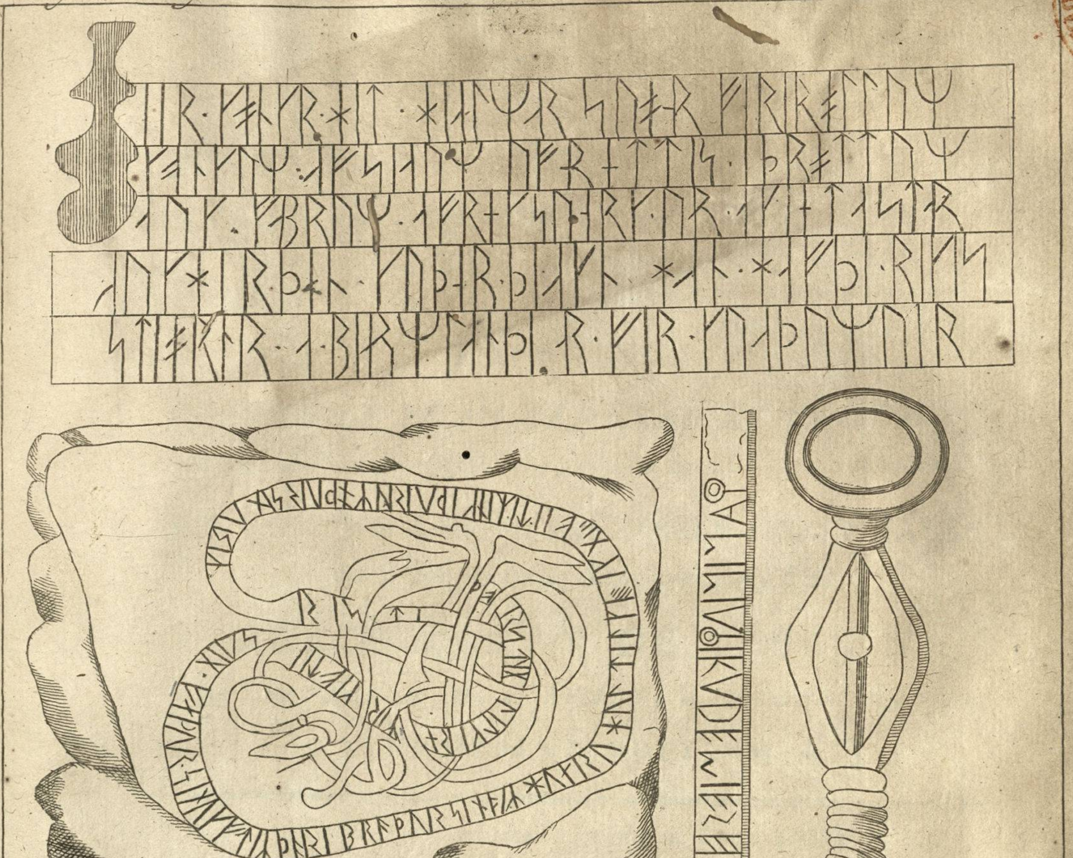
Tombeau de Scipion fils de Barbatus.

HONCOINO · PLOIRVME · COSENTIONT · R
DVONORO · OPTVMO · FVISE · VIRO
LVCIOM · SCIPIONE · FILIOS · BARBATI
CONSOL · CENSOR · AIDILIS · HIC · FVET · A
HEC · CEPIT · CORSICA · ALERIAQVE · VRBE
DEDET · TEMPESTATEBVS · AIDE · MERETO

Tombeau d'Atilius Calatinus Consulaire illustre à Rome

Ferreti. p. 270.

HEIC · SITVS · VNEI · QVOI · PLVRIME · CONSENTIVNT
GENTES · FVISSE · VIROM · POPVLEI · PRIMARIOM



LETTRE A L'AUTEUR ANONYME DE DEUX PRÉTENDUS EXTRAITS

Insérés dans le Journal des Savans des mois de Nov. & Déc. 1773.

PUBLIÉS

CONTRE LE PLAN GÉNÉRAL ET RAISONNÉ du Monde Primitif analisé & comparé avec le Monde Moderne,

ET CONTRE LES ALLÉGORIES ORIENTALES *ou le Fragment de Sanchoniaton, &c.*

PAR M. COURT DE GEBELIN,

DE DIVERSES ACADÉMIES, CENSEUR ROYAL.

NOUVELLE ÉDITION.

Non ego mordaci distrinxi carmine quemquam. *Ovid. Trist. L. II. 563.*

A PARIS,

De l'Imprimerie de VALLEYRE l'aîné, Imprimeur-Libraire, rue de la vieille-Bouclerie, à l'Arbre de Jessé.

M. DCC. LXXXI.

LETTRE
A L'AUTEUR ANONYME
DE DEUX PRÉTENDUS EXTRAITS
DU MONDE PRIMITIF.

» J'Avois résolu, Monsieur, de garder le silence, (1) parce que mon dessein » n'est pas de m'engager dans aucune *dispute* littéraire, & que j'aime beaucoup » mieux m'approcher de mon but, que de m'arrêter ainsi dans la route.... Mais » comme on fait naître des difficultés pour avoir le plaisir de les combattre, » qu'on me fait dire ce que je n'ai pas dit, qu'on déguise en plusieurs occa- » sions la vérité, & que par-là on ne laisse pas que d'en imposer à la partie » du Public qui n'entreprend pas d'examiner à fond cette matiere, j'ai cru » devoir répondre en peu de mots, afin de détruire les impressions que *vos* » *Extraits* peuvent faire naître.

» Je cherche la vérité sans détours : je serai charmé que mes observations » se trouvent fondées; mais si par hasard je venois à en découvrir le faux, » je serois le premier à m'en désister. Je recevrai avec plaisir les avis *solides* » dont on voudra bien me faire part : j'en ferai usage; mais, je le répete, je » ne veux point combattre perpétuellement des réflexions trop *precipitées* & » qui n'ont point été *méditées*.

Je pense comme M. de Guignes, & c'est avec beaucoup de regret que je vais consacrer à la défense de mon ouvrage, un tems qu'il m'eût été plus agréable d'employer plus utilement & pour les autres & pour moi.

---

(1) Réponse de M. de Guignes aux doutes proposés, &c. Paris, chez Michel Lambert, 1757.

LETTRE

Si le désir & l'espérance de contribuer par mes recherches à l'accroissement des connoissances humaines, ne me font pas illusion, je crois pouvoir dire que tout vous appartient, Monsieur, dans l'idée que vous voulez donner au Public du *Monde Primitif.* L'ouvrage est par-tout en contradiction avec vos Extraits; & je ne connois aucun Ecrivain versé dans ces matieres, qui ne me paroisse avoir contredit d'avance le jugement que vous en avez porté. Cependant je n'en veux rien conclure contre votre critique; il est possible que je me sois mal exprimé, ou que j'aye mal saisi l'esprit de nos Maîtres dans ce genre de littérature & d'érudition. Mais comme il m'en couteroit, je l'avoue, pour sacrifier sans examen le travail de toute ma vie, vous ne trouverez pas mauvais sans doute, que je fasse devant le Public une espèce de recensement des principes que j'ai suivis: peut-être serai-je assez heureux pour qu'il m'affermisse dans une route où vous ne montrez que des sujets de découragement.

J'ai rassemblé beaucoup de matériaux sans autre dessein que celui de me rendre utile: dois-je supposer que c'est aussi pour vous rendre utile que vous avez rassemblé contre moi tous les traits de la censure la plus aigre & la moins instructive? Vous avertissez le Public dans vos deux Extraits, que je suis *ignorant*, *présomptueux*, dominé par une *imagination* qui *m'égare sans cesse*; que *tout mon travail* n'est propre qu'à jetter *du ridicule sur la bonne érudition*; enfin, que je suis un *enthousiaste*, un *visionnaire*, & que *le simple exposé de mes idées*, *en est la réfutation.* Je vais tâcher de mettre nos Lecteurs en état d'apprécier le service que vous avez voulu leur rendre.

LANGUE PRIMITIVE.

La Langue qu'ont parlé les premiers hommes ne peut être distinguée plus clairement de toutes les autres, qu'en la nommant *Langue Primitive.* Si cette Langue s'étoit conservée toute entiere chez un Peuple connu, elle n'auroit rien perdu de son antériorité; ainsi quoiqué ce fût une Langue actuellement parlée, il faudroit encore la nommer *Langue Primitive.*

Si en examinant les mots essentiels des Langues mortes & des Langues vivantes, on parvenoit à découvrir qu'en tout tems & par-tout, ces mots ont eu & ont encore à peu près le même son, & qu'ils ont conservé le même sens; que les altérations qu'ils ont reçues chez les différens Peuples sont fondées sur le génie de la Langue composée qu'ont parlé ou que parlent encore ces Peuples, ne seroit-il pas évident que la *Langue Primitive* a toujours existé, qu'elle existe aujourd'hui, quoique disséminée entre toutes les Nations, qu'il

suffiroit de rassembler les mots épars qu'ont employés les premiers hommes, & qui servent de base à toutes les Langues connues, pour former le Vocabulaire de la Langue Primitive? J'ai osé le penser, j'ai osé le dire, j'ai osé promettre de donner ce Vocabulaire.

Pour vous, Monsieur, vous avez pris une route plus courte, moins fatiguante. *Nous osons le dire*, ce sont vos propres termes, *l'intelligence de SA Langue Primitive & de son Génie Allégorique*, ne sont *que de pures imaginations*. Dussiez-vous encore m'accuser de *présomption*, je vous avouerai que, malgré la confiance avec laquelle vous dictez au Public le Jugement qu'il doit porter, mes espérances sont toujours les mêmes. J'ajouterai de plus, qu'elles se sont fortifiées par l'attention, je pourrois peut-être dire, par la prudence avec laquelle vous attaquez tout dans vos deux Extraits, sans jamais entrer en *preuves*, sans vous exposer même à entrer en discussion sur rien. Je crois devoir suivre, en me défendant, une méthode plus modeste & plus persuasive. Voici ma profession de foi & ses garants.

» *Toutes* nos Langues, *depuis l'Océan jusqu'au Japon*, offrent les *vestiges* d'une ancienne Langue *répandue dans toutes ces Contrées*..... Ainsi les mots communs aux Bretons, aux Germains, aux Latins, aux Grecs, aux Esclavons, aux Finnons, aux Tartares, aux Arabes, &c. *& le nombre en est grand*, sont *un reste* d'une Langue ancienne *commune à tous ces Peuples* : ensorte qu'on est forcé de convenir qu'il y eut un tems où l'*Europe & l'Asie* ne formerent qu'un seul Empire où l'on parloit la même Langue, ou plutôt que TOUS LES PEUPLES n'ont été que des Colonies *d'une même souche* ».

» On peut diviser *toutes les Langues* d'Europe & d'Asie en deux grandes Classes; les *Japhétiques* & les *Araméennes*. Les premieres renferment *toutes* celles de l'Europe & du Septentrion de l'Asie : les secondes sont les Langues du Midi. Ainsi les Langues Arabe, Syriaque, Chaldaïque, Hébraïque, Punique, Ethiopienne, Egyptienne, Persanne, Arménienne & Georgienne *sont sœurs* (1). »

Il est vrai que la Langue primitive n'existe nulle part; » mais on en trouve » les *débris* & les *restes* dans *toutes* les Langues (2) ».

» L'Hébreu se parle encore & se publie dans une infinité d'Ouvrages par

(1) Miscellan. Berolin. T. I. Essai sur les Origines des Peuples *par la Comparaison des Langues*, de LEIBNITZ.

(2) GROTIUS, Comment. sur la Gen. Ch. XI. 15.

» ses dialectes, le Syriaque, le Chaldaïque, le Cophte, l'Ethiopien, qui en sont si peu différens que le nom de Chaldéen leur est commun à tous.... Il ne faut que médiocrement d'esprit & une attention peut-être un peu plus que médiocre, pour entendre toutes ces Langues l'une par l'autre. » (1)

» Les Langues Phénicienne, Syrienne & Grecque ne sont que des Dialectes *d'une Langue générale*, répandue autrefois *dans l'Orient & en Afrique*; & qui, suivant la diversité des pays, a pris le nom de Langue Phénicienne, Punique, Syriaque, Chaldaïque, Palmyrenienne, Hébraïque, Arabe, Ethiopienne..... Je ne crains pas d'avancer que la conformité de la Syntaxe Egyptienne, avec celle des autres Langues de l'Orient, est très-grande.... Il y a donc *une chaîne* qui aboutit de la Chine à l'Egypte, & qui de-là se replie dans la Phénicie, dans la Gréce, & *peut-être plus loin* encore. (2)

» Si l'on trouve des vestiges de tous ces Dialectes Orientaux (les Langues de Lydie, de Phrygie, de Phénicie, d'Egypte, de Syrie, &c.) dans la Langue Etrusque, on doit les rapporter à la *Langue Primitive* dont les semences se répandirent de tous côtés & dans toutes les Contrées du Monde. » (3)

» On ne peut douter que *la premiere Langue* n'ait été *très-simple* & sans *aucune* composition. Il semble que toutes ces qualités conviennent mieux à la Langue Hébraïque qu'à aucune autre: car les mots de cette Langue n'ont jamais dans leur origine plus de trois lettres ou de deux syllabes; & il y a même de l'apparence qu'il y avoit dans les commencemens beaucoup plus de monosyllabes. On commença à dire *had* (un) au lieu qu'on dit maintenant *ahad*.... La Langue Hébraïque est plus simple que l'Arabe & le Chaldéen, & ces deux dernieres sont plus simples que la Grecque & la Latine.... Pourvu qu'on distingue exactement les Lettres principales qui ont composé dans les commencemens chaque mot, d'avec celles qui y ont été ajoutées, *on remontera AISÉMENT à la premiere Langue*.... Si je ne craignois d'être trop long........ je montrerois *par différens exemples*, de quelle maniere les Langues qui

(1) THOMASSIN, Méthode d'étudier & d'enseigner les Langues. Paris, 1693. T. I. p. 35. 37.

(2) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bel. Let. Tom. XXXII. Diss. de M. l'Abbé BARTHELEMY sur le Rapport des Langues.

(3) Traité de Jean-Baptiste PASSARI sur le Rapport de la Langue Etrusque avec la Langue Grecque, inséré dans le second Tome des Symboles Littéraires de Florence.

étoient fort simples dans leur origine, se sont augmentées peu à peu. » (1).

» Les premiers hommes ont parlé vraisemblablement *par-tout* le premier jargon qu'ils avoient formé pour leur usage, & qu'ils ont appris à leurs enfans. Ce Langage *aussi ancien que le monde*, ces termes originaux doivent donc *se retrouver chez tous les Peuples*, & les racines Hébraïques doivent être aussi *les racines de tout l'Univers* ».

» Un homme transplanté hos de sa Patrie, conserve jusqu'à la mort sa Langue maternelle..... Pourquoi ne dirions-nous pas des Peuples entiers, ce qui est si vrai à l'égard de chaque particulier ? Ils ont porté avec eux dans leurs migrations *leur premier langage*, ces termes *courts*, simples, qui *peignent les sentimens & les objets*, que la Nature encore brûte suggéroit aux premiers hommes & qu'ils ont transmis d'abord *à leurs enfans*. Ceux-ci les ont *différemment combinés* pour exprimer leurs nouvelles connoissances.... *C'est ce qui fait encore aujourd'hui* LE FOND *de toutes les Langues*. Le Genre-Humain, divisé en tant de Familles nombreuses, n'a point oublié l'ancien jargon de la Maison paternelle : il prononce dans sa vieillesse *les mêmes sons* qu'il a bégayés dans son enfance ».

» Ceci est une question de fait. Trouve-t-on.... dans le Grec, par exemple, dans le Latin, dans le François, *ces mots primitifs & monosyllabes* que je prétends être les vrais élémens de la Langue Hébraïque ? *Y conservent-ils le même sens, ou du moins un sens analogue ?* Si l'on peut le faire voir, la question est décidée ; ces mots sont *les restes précieux de la premiere Langue*, par conséquent *la clef de toutes les Langues du Monde*. Ils n'appartiennnent pas plus à celle des Hébreux qu'à toute autre ; mais ils y sont plus reconnoissables, parce que l'Hébreu étant une des plus anciennes Langues, *elle approche plus qu'une autre de la Langue Primitive.* » (2)

» Je ne saurois souscrire au sentiment de ceux qui croyent qu'à l'époque de la confusion universelle des Langues, il en naquit d'inconnues jusqu'alors, & qui n'avoient rien de commun avec la premiere ; car l'*examen* des Langues *démontre* que les principales sont nées de l'*ancien Hébreu*, par les rapports qu'on apperçoit *entre la plûpart de leurs mots*. Il y a un autre sentiment beaucoup plus conforme aux loix de la Nature & *adopté par les Savans*. C'est que *la Langue*

---

(1) Hist. Crit. du V. T. par le P. SIMON, Liv. I. Ch. IX.

(2) Elém. Primit. des Langues, par M. l'Abbé BERGIER, I. Diss. §. V. Paris 1764.

Primitive ne fut point abolie, mais qu'elle se subdivisa en une multitude de Dialectes. » (1)

» Il n'existe aucune Langue qui n'ait droit aux *racines primitives* & qui n'en ait *conservé la valeur* : il n'en est aucune qui ait des mots radicaux qui n'appartiennent qu'à elle, & qui puisse dire, tel mot est à moi..... Toutes les Langues de l'Orient sont parfaitement semblables dans leurs racines aux Langues du Nord, de l'Asie & de l'Europe... sans en excepter la Langue Chinoise elle-même.... Conformité d'autant moins surprenante, que la Nature produit elle-même ces *sons primitifs* dont la signification a le rapport le plus intime avec les organes mêmes. » (2)

» L'examen ATTENTIF que j'ai fait de DIVERSES Langues.... m'a CONVAINCU que TOUTES ces Langues... avoient une ORIGINE COMMUNE, c'est-à-dire, que les Langues *descendent les unes des autres* d'une maniere indirecte. » (3)

Voilà, Monsieur, bien des Savans au nombre desquels il s'en rencontrera surement qui vous paroîtront mériter des ménagemens. Ne s'en trouvât-il qu'un seul, il m'assureroit le suffrage de tous, & le vôtre même; parce qu'ils tiennent tous le même langage; que ce langage est le mien; & que vous ne pourriez désapprouver dans les uns, ce que vous approuveriez dans un autre.

Au reste, pour vous épargner le désagrément de vous compromettre une seconde fois, je crois devoir vous prévenir, qu'après avoir attaqué mes Principes comme isolés & inconnus à tous les Savans, il ne vous suffiroit pas de traiter avec dédain Leibnitz, Grotius, Thomassin, Passari, le P. Simon, Henselius, Fulda, M. l'Abbé Barthelemy, M. l'Abbé Bergier, M. de Guignes. Je ne manquerois pas de vous opposer de nouveaux témoins qui déposeroient que ce n'est pas dans mon *imagination* qu'a germé pour la premiere fois l'idée d'une *Langue Primitive*; & qu'en me l'attribuant exclusivement par cette expression l'*Auteur avec SA Langue Primitive*, vous donneriez lieu à des reclamations aussi nombreuses que justes. Vous pouvez vous en convaincre en par-

---

(1) HENSELIUS, Harmonie des Langues, seconde Edit. Nuremb. 1757. p. 27.

(2) FULDA, sur les deux Dialectes Primitifs de l'Allemand, & en Allem. in-4°. Leipsick 1773. §. 19. & 35.

(3) Mém. de l'Acad. des Inscr. & Bell. Lett. T. XXIX. Mém. de M. de GUIGNES pour établir que la Nation Chinoise est une Colonie Egyptienne.

courant la note que je mets ici sous vos yeux (†). Elle vous paroîtra peut-être longue & imposante : cependant je dois encore vous prévenir qu'il me sera fort aisé de la décupler. Je me borne, quant à présent, à vous faire ces représentations au sujet de la *Langue Primitive*, sauf à y revenir, si vous insistez.

Génie Symbolique et Allégorique de l'Antiquité.

Lorsque vous avez annoncé dans le Journal des Savans du mois de Novembre 1773 le Plan de l'Ouvrage intitulé *Monde Primitif*, ce *Plan* étoit l'unique objet, je ne dirai pas de votre critique, mais de votre censure. Substituant l'idée d'un ouvrage exécuté & livré au jugement du Public, à celle d'un *Plan*, vous avez trouvé mauvais que l'annonce du *Monde Primitif* ne contînt pas tous les *développemens* que je me bornois à indiquer. J'avois cru caractériser suffisamment l'Antiquité Allégorique, en disant que l'Allégorie.... sans multiplier les *signes*, double nos connoissances.... qu'elle les étend.... qu'elle s'éleve à des *objets* que ces *signes* feroient incapables d'exprimer par eux seuls; qu'elle nous offre *sous l'écorce* d'un Monde *apparent*, un monde nouveau, infiniment *supérieur au premier*, autant au-dessus de lui que l'*intelligence* est au-dessus de la *simple* vue ». Il faut que je me sois trompé bien grossiérement sur l'idée que je m'étois faite du *Plan* d'un ouvrage.

Ce style énigmatique, dites-vous, *a besoin d'explication*, & peu *de Lecteurs entendront ce que l'Auteur veut dire.* Heureusement vous vous placez à la tête de ces Lecteurs, qui, à force de pénétration, peuvent parvenir à m'entendre. *Nous pensons*, (c'est-à-dire, *vous pensez*, & je pourrois ajouter qu'il ne s'agit que de *vous*, & que vous pensez seul) *nous pensons que l'Allégorie, loin de doubler nos connoissances..... nous replonge dans l'ignorance.* Après cet aveu, croyez-vous, Monsieur, qu'il me fût bien difficile de vous conduire à avouer que *vous pensez* qu'on a retréci le cercle des connoissances humaines, en faisant passer presque tous les mots de toutes les Langues connues, du sens *propre*, au sens figuré ?

» Comment ce Génie Allégorique a-t-il pu échapper, dites-vous, à tous

(†) Alvarez Semedo. Besold. Boxhornius. Bourguet. Casaubon. Cluvier. Fourmont. Huet. Jablonski. Junius. La Croze. Le Clerc. Masson. Morin. Parsons. Pockocke. Pfeifer. Ravis. Rudbeck. Saumaise. Sharp. Tanzini. Wachter. Webb. Victor Cajetan. Vitringa, &c. &c. &c. qui tous soutiennent l'existence d'une Langue Primitive, & croient la retrouver dans celles qui subsistent.

» ceux qui ont jusqu'à présent travaillé sur l'Antiquité? En le *développant*, notre Auteur ne devroit-il pas se mettre un peu plus à la portée de tout le monde?... Prétendre découvrir ainsi tant de choses dans l'Antiquité, n'est-ce pas aller trop loin? C'est se livrer à des conjectures *frivoles & hazardées*.... Son *imagination* lui fait appercevoir ce que les plus grands hommes... n'ont pu découvrir.... Toujours *mystérieux* & *enveloppé*, il ne propose que des choses *à faire* & *n'indique rien*.... Telles sont les promesses de l'Auteur qui ne veut point laisser échapper *un seul mot* qui puisse nous instruire *d'avance*.... Peut-on, après les efforts *inutiles* des plus savans hommes, *s'exprimer avec tant de confiance*? Le ton qui regne dans tout cet Ouvrage, est bien éloigné *de la modestie d'un vrai Savant*... nous osons le dire : l'intelligence de SA *Langue Primitive* & de SON *Génie allégorique*, *ne sont* QUE *de* PURES IMAGINATIONS.... L'Auteur se flatte de pouvoir aller plus loin avec SA Langue primitive & son Génie Allégorique. Mais en voilà *assez* sur cet Ouvrage ».

Je puis, Monsieur, vous donner ici une leçon très-sage par la bouche d'un homme célèbre & à qui vous donnez sûrement une place distinguée parmi les *Savans*. Il avoit publié un Mémoire par lequel il annonçoit de grandes découvertes : il s'éleva contre lui, non pas un Censeur anonyme, mais un Adversaire qui se nomma. » M*** se pressoit un peu trop, dit l'Auteur du Mémoire. » Il falloit attendre un ouvrage plus étendu que la petite Brochure que j'ai » donnée & qui n'est qu'une annonce. C'est comme si, d'*après un Prospectus*, » on alloit *se plaindre* qu'un Auteur *n'a pas donné la solution de toutes les* » *difficultés que présente la matiere* (1).

Si je pouvois perdre de vue le fonds d'un travail que je crois devoir être de quelqu'utilité; si le respect dû au Public me permettoit de n'envisager que vous dans cette Satyre, comme vous n'avez envisagé que moi en l'écrivant, vous seriez exposé à des représailles bien justes, mais bien humiliantes. Comment ne vous êtes-vous pas apperçu que par votre maniere de me juger, vous déclariez ouvertement aux Savans de toutes les Nations, que vous n'ignorez rien de tout ce qui est sû; que vous êtes en état de mesurer avec certitude tout ce qu'il est possible ou impossible d'ajouter aux connoissances acquises : que l'étendue de vos connoissances est telle, que sur le simple *plan*, sur la simple annonce d'un Ouvrage, il ne vous manque rien pour l'apprécier, & pour assurer d'avance qu'il ne contiendra que des *conjectures* FRIVOLES & HAZARDÉES,

(1) Rép. de M. de GUIGNES, aux Doutes, &c.

qu'il

qu'il n'aura pour point d'appui *que* de *pures imaginations*; que l'infaillibilité de ces décisions vous dispense d'en développer & même d'en déclarer les motifs; que vous vous sentez une supériorité assez marquée pour être en droit d'exiger de vos Lecteurs, qu'ils oublient qu'un très-grand nombre d'hommes savenroit que vous affirmez que jamais personne n'a sû ni ne pourra savoir. Il ne ser ce que trop aisé de faire sentir combien *ce ton est éloigné de la modestie d'un vrai Savant*, & que quand on *ose* le prendre, il faudroit être moins *mystérieux*, moins *enveloppé*, dicter ses arrêts avec moins de *confiance*, & se résoudre *à laisser échapper quelques mots qui pussent instruire d'avance* les Lecteurs. Mais le Public ne retireroit aucun avantage de ces représailles, au lieu qu'il a beaucoup d'intérêt à savoir si le Génie Allégorique est, comme vous l'affirmez, une clef inconnue jusqu'à présent, & dont le besoin ne se soit jamais fait sentir à ceux qui ont cherché à pénétrer dans les avenues de l'Antiquité. Ceci est une question de fait; vous affirmez ce fait, je le nie; le Public décidera.

Je ne tirerai aucun avantage des autorités que j'ai employées depuis la page 55. jusqu'à la page 64. de la Dissertation sur le Génie Allégorique que j'ai publié au mois de Juiller de l'année derniere. Il est juste de vous laisser le plaisir de dicter aux Savans de l'Europe ce qu'ils en doivent penser. Je me borne donc à vous indiquer le nom des Auteurs qui sont mes garants (†), & je me contenterai de remettre sous vos yeux le précis de quelques autorités que vous trouverez avec plus d'étendue dans ma Dissertation.

» Les Allégories Grecques renferment une Philosophie réelle.... Elles *dévoilent* les mystères de la *Nature*... & fournissent un grand nombre de sujets de morale. » (1).

» Si Homère n'a pensé, à l'égard des Dieux, que ce qu'il dit... c'est un impie, un sacrilége, un enragé : c'est un vrai Salmonée & un second Tantale..... Ne prenons donc point pour guide les *ignorans* qui *ne se doutent point du* GÉNIE ALLÉGORIQUE d'Homère.... qui s'arrêtant à *l'écorce de la fable*, ne sont jamais parvenus à connoître *la Philosophie sublime qu'elle renferme.* » (2).

(†) Parmi les Anciens, DENYS d'Halicarnasse, PLUTARQUE, STRABON, DION Chrysostôme, PHURNUTUS, SALLUSTE le Philosophe, CLÉMENT d'Aléxandrie; plusieurs Peres de l'Eglise; MAIMONIDES, JOSEPHE, les Stoïciens. Parmi les Modernes, le Chancelier BACON, BLACKWELL, l'Abbé CONTY, l'Abbé BERGIER, le P. HOUBIGANT, M. FORBES, &c. &c.

(1) Denys d'Halicarnasse.

(2) HERACLIDES, entre les petits Mythologues.

» On doit *ramener à la vérité* tout ce qu'on a dit *de fabuleux sur les Dieux*.... Les *Anciens* n'étoient pas des hommes *d'une sagesse ordinaire*..... Ils avoient fait une étude profonde *de la Nature*, & le choix le plus heureux des *Symboles* & des *Enigmes* les plus propres *pour en parler en Philosophes*. » (1).

» Les Fables, pareilles aux biens sensibles, *sont pour le Vulgaire* & les *Artisans*; au lieu que l'intelligence... des mystères que renferme la Théologie *Symbolique*, est réservée *aux Sages*. A proprement parler, le Monde lui-même n'est qu'une *Allégorie*; car il est composé de corps & d'esprits : les corps se voient; mais les esprits sont invisibles, & on ne les connoît que par l'étude (2).

» L'*Antiquité Primitive*, relativement au tems, mérite la plus haute vénération; & relativement à sa manière d'enseigner, elle mérite notre admiration, renfermant *dans l'Allégorie*, comme dans une riche cassette, *tout ce que les sciences ont de plus précieux*, & devenant par cette Philosophie *la gloire du Genre-Humain*.... Je regarde ces *Allégories* comme la connoissance la plus excellente après la Religion.... J'avoue sans peine, que je suis *persuadé* que *dès leur origine* les *Fables anciennes* furent *allégoriques*.... Si quelqu'un *s'obstine* à n'y *vouloir* rien appercevoir de pareil, nous ne le tourmenterons point pour penser comme nous; mais nous le plaindrons d'avoir *la vue si trouble* & *l'entendement si bouché & si lourd* » (3).

» Les Fables sont de *pures Allégories*... c'est *l'Histoire Naturelle*.... déguisée sous des expressions dont on ne comprit pas ensuite le sens, ou dont on abusa volontairement.... Une physique grossière, les équivoques & l'abus de l'ancien langage, sont les seules ressources qui restent pour débrouiller le cahos de la Mythologie. » (4).

Dans ma Dissertation sur *le Génie Allégorique des Anciens*, j'aurois pu produire un bien plus grand nombre de Partisans de cette opinion qui vous paroît si nouvelle & si méprisable; je pourrois revenir sur cet article & les appeller tous à mon secours : mais il sera, sans doute, plus amusant pour vous d'avoir sous les yeux quelques nouvelles autorités tirées des Anciens & des Modernes. Elles suffiront, je l'espere, à quantité de Lecteurs éclairés : cepen-

(1) PHURNUTUS, *ib.*

(2) SALLUSTE le Philosophe.

(3) Le Chancelier BACON.

(4) M. l'Abbé BERGIER.

dant, comme j'ai fort à cœur de ramener, s'il est possible, un adversaire tel que vous, je puis vous promettre que si ce que vous allez lire ne suffisoit pas, il me seroit aisé d'invoquer de nouveaux témoignages.

» TELLUS (c'est-à-dire, *la Terre cultivée*) est appellée OPS pour désigner la fécondité qu'elle acquiert par les travaux des hommes : *Mere des Dieux* & GRANDE-MERE, parce qu'elle est la source de toute nourriture.... Les tours qu'elle porte sur la tête représentent les Villes..... Si elle est servie par des Prêtres eunuques, c'est pour apprendre aux hommes que, pour avoir des grains & des semences, il faut cultiver la Terre, parce que tout se trouve dans son sein; & s'ils s'agitent & se trémoussent sans cesse en sa présence, c'est pour marquer que le travail de la Terre ne permet pas d'être un moment dans l'inaction. Le son de leurs cymbales représente le bruit des outils du labourage ; & afin de le mieux imiter, elles sont d'airain, comme ils étoient dans l'origine. Les Lions apprivoisés qui la suivent, apprennent aux hommes qu'il n'y a aucune Terre qui ne puisse être domptée & mise en valeur. » (1).

» Proserpine est la puissance *qui développe les semences* : Pluton est le *Soleil d'Hyver*, qui emmene avec lui Proserpine & qui oblige ainsi Cérès à *la chercher.* » (2).

» Celui qui prétend qu'elle fut enlevée par Pluton, n'enseigne pas que ce fut par une passion honteuse; mais que quand on a confié les semences à la Terre, la Nature & le Soleil d'hyver, d'accord en cela, comme s'ils étoient unis par les liens du mariage, les rendent féconds. » (3).

» La Philosophie des Egyptiens couvroit plusieurs mystères *sous le voile des Fables* & sous des propos (4) qui obscurément montroient & donnoient à voir à travers, la vérité; comme eux-mêmes donnent taisiblement à entendre quand ils mettent devant les portes de leurs Temples des Sphinx, voulant dire que toute leur Théologie contient, sous paroles énigmatiques & couvertes, les secrets de Sapience... Quand donc tu entendras parler de certaines vagabondes *pérégrinations & erreurs* & *démenbremens* & *telles autres fictions*, (les voyages d'Isis, d'Osiris, de Cérès, les mutilations d'Osiris, de Cœlus, des enfans de Saturne,) il te faudra souvenir de ce que nous avons dit, & estimer qu'ils ne

---

(1) Passage de VARRON, rapporté par S. Augustin, Liv. VII. de la Cité de Dieu.

(2) PORPHYRE, cité par Eusebe, Prép. Evang. Liv. III.

(3) Discours des Payens dans ARNOBE, Liv. V, p. 171. Anvers 1604.

(4) PLUTARQUE, dans son Traité d'Isis & d'Osiris, Traduct. d'Amyot.

» veulent pas entendre *que jamais rien ait été de cela ainsi*, ni *qu'il ait oncques été fait*. Car ils ne disent pas que Mercure proprement soit un chien, ains la nature de cette bête qui est de garder, d'être vigilant, sage à discerner & chercher, estimer & juger l'ami ou l'ennemi, celui qui est connu ou inconnu; suivant ce que dit Platon, ils accomparent le chien au plus docte des Dieux. Et si ne pensent pas que de l'écorce d'un alisier sorte un petit enfant ne faisant que naître; mais ils peignent ainsi *le Soleil levant*, donnant à entendre *sous cette figure couverte*, que le Soleil sortant des eaux de la mer, se vient à rallumer.... Et en écoutant donc & recevant ainsi ceux qui t'exposeront *saintement & doctement la Fable* (*Mython*).... tu éviteras par ce moyen la *superstition*, laquelle n'est point *moindre mal* ni péché, que l'impiété de ne croire point qu'il y ait des Dieux ».

» Tout le monde sait (1) qu'il y a deux manieres d'enseigner la vérité aux hommes; l'une *couverte* & *mystérieuse*, l'autre dévoilée & toute simple. Les Anciens étoient *idolâtres* de la premiere; nous nous sommes déclarés pour la seconde..... Il est certain que dans les *premiers tems*, tout ce qu'il y avoit de plus excellens Ecrivains, *dans quelque genre que ce pût être*, aimoient à *déguiser* leurs enseignemens sous des *fictions* agréables & ingénieuses. Non-seulement les Auteurs profanes, *mais les Auteurs sacrés*, en ont usé de la sorte: l'Ecriture *est pleine* de paraboles & de figures... »

» Si l'on recherche quel pouvoit être le principe de cette *passion* que les *Anciens* avoient pour les *allégories* & les fictions, on trouveroit qu'elle venoit *d'une grande connoissance de la Nature*..... Ils s'accommoderent à notre foiblesse.... Ils nous présenterent le faux *en apparence*, & le vrai *dans le fonds*.... C'est par cette raison qu'Homère, celui de tous qui a le mieux connu le cœur humain, a rempli ses ouvrages *d'un si grand nombre d'allégories*. Nous avons l'intelligence des plus considérales. *Qui ne voit* que cette merveilleuse chaîne d'or avec laquelle Jupiter se vante *d'enlever le Ciel & la Terre, les Dieux & les hommes*, nous marque la disproportion infinie de tous les êtres réunis ensemble, à l'Etre Souverain; que les disputes & les dissensions éternelles des Dieux, nous représentent cette opposition & cette guerre qui se trouve entre les premiers principes dont tous les corps sont composés?..... S'il y en a quelques-unes que nous n'entendons pas aujourd'hui, n'en accusons pas ce grand Poëte, qui étoit intelligible de son tems: craignons qu'il n'y ait en cela plus de *notre*

(1) M. l'Abbé MASSIEU, Mém. de l'Acad. des Bell. Let. T. II. pag. 3.

» *ignorance* que de sa faute. Reconnoissons du moins *de bonne foi* qu'il a prétendu *cacher* un sens *sous ces dehors*, & que *son intention n'a jamais été* qu'on prît *à la lettre* des aventures *si manifestement fabuleuses.* Les Poëtes qui sont venus depuis, se sont formés sur ce grand modèle ; & à son exemple, ils ont enfermé dans des *fictions* presque tous les secrets de la *Théologie*, de la *Morale* & de la *Physique* ; mais en se servant de ces fictions, ils n'ont eu en vue que la vérité. »

» Ce n'étoit point pour se cacher (1), c'étoit plutôt pour se faire mieux entendre, que les Orientaux employoient leur style figuré, les Egyptiens leurs *hieroglyphes*, les Poëtes leurs images, & les Philosophes la singularité de leurs discours. Nous trouvons *dans le témoignage des Ecrivains*, les raisons naturelles de ces façons de penser, qui, mal-à-propos, nous paroissent remplies de mystères. Les Orientaux parloient, & parlent encore aujourd'hui un langage figuré, parce que c'est leur langage ordinaire : le climat qu'ils habitent tournant leur génie & leur goût du côté de l'*allégorie* & de la parabole. Les Egyptiens employoient leurs hiéroglyphes pour représenter leurs idées, indépendamment de la parole, & pour rendre leurs sciences & leurs découvertes *d'un usage plus général* dans des lieux & dans des tems où leur Langue auroit pu n'être pas entendue. Le langage des Poëtes est dans son origine une maniere agréable d'instruire le Peuple, & de lui faciliter par des images l'intelligence de la Religion, de la Morale & de l'Histoire. Les Philosophes usoient aussi de symboles pour mieux approfondir la Religion & la Nature, & pour les expliquer ensuite aux autres d'une maniere plus sensible. ».

» Qu'il y ait eu de l'historique dans la Mythologie Egyptienne (2), qu'il y ait eu du Physique, du Moral, bien loin de nous en défendre, nous croyons que cela n'a pas besoin de preuve ; mais nous croyons en même tems que si le récit Egyptien s'adapte plus naturellement aux idées cosmologiques qu'à toutes les autres, on doit en conclure que les *symboles* ont *été inventés pour elles dans l'origine*, & qu'ils n'ont été appliqués aux autres objets que par analogie. »

» Un siecle environ avant Alexandre (3), la Philosophie commença à faire retourner les Egyptiens sur leurs pas. La divinité fut ôtée aux animaux, qu'on

(1) M. DE LA NAUZE, Mém. de l'Acad. des Bell. Let. T. IX. pag. 37.
(2) Hist. des Causes premieres, par M. l'Abbé BATTEUX, Paris 1769, pag. 65.
(3) *Ib.* pag. 86.

» réduisit à la simple qualité de symboles...... Tout ce vaste édifice de fables, d'allégories, de symboles, s'évanouit comme un enchantement. »

La Théologie d'Hésiode *n'est autre chose qu'une Cosmogonie* (1).... *Du cahos sortirent l'Erebe & la Nuit; & du commerce de l'Erebe avec la Nuit naquirent l'Ether & le Jour..... La Terre engendra le Ciel.... Elle engendra ensuite les hautes montagnes.... Il est inutile d'avertir que ces naissances prétendues ne peuvent être autre chose que le developpement successif des parties du cahos présentées sous la forme poëtique d'actions & de personnages.*

M. l'Abbé Batteux rapporte ensuite la guerre des *Géans* & la victoire de *Jupiter*. « C'est, dit-il (2), le tableau du Monde même, ordonné comme il l'est, & conservé dans son état, par l'action & la sagesse de Dieu. Le Poëte usant des priviléges de son art, a peint les forces mouvantes de la Nature & les attributs de Dieu sous des formes humaines, parce que sans cela, la peinture des actions eût été impossible. »

C'est d'après ces principes lumineux & si conformes à la droite raison, que ce savant Académicien explique la Mythologie des Egyptiens sur Osiris, Isis & Typhon, ainsi que celle des Grecs sur les causes premieres.

Telle étoit aussi la façon de voir & de juger du savant Freret : il expliquoit, d'après les mêmes principes, la Mythologie Egyptienne. « Les Poëtes Grecs ont célébré les conquêtes de Bacchus (3); ils supposent qu'il *a soumis le Monde entier*, moins par la terreur de ses armes [car ils lui donnent des soldats peu redoutables,] que par la douceur de sa musique & par les charmes d'un breuvage dont les hommes ignoroient alors le pouvoir. C'étoit par-là qu'il les avoit obligés de se soumettre à lui, & de recevoir les loix qu'il leur dictoit, & par lesquelles il les retiroit de cette barbarie dans laquelle ils avoient vécu avant lui. »

« *Il est aisé de voir* qu'il n'y a là-dedans qu'*une fable morale*, inventée *pour* exprimer d'une maniere poëtique & *allégorique*, que le *bonheur des hommes dépend de leur union en diverses sociétés politiques*. Le vin, qui fait le charme des repas, & qui, pris avec sagesse, est le plus sûr remède de tous les chagrins, est un *symbole* bien naturel des avantages que trouvent les hommes dans une liaison qui assure le repos public & le bonheur des Particuliers.

(1) *Ib.* p. 170. & *suiv.*
(2) *Ib.* p. 177.
(3) Nouv. Observ. de M. Freret contre le Syst. Chron. de M. Newton, p. 322.

« La superstition des Peuples (1), & les fictions extravagantes de la Poésie folle des Orientaux, avoient *ensuite personifié* ces êtres *métaphysiques*, & les avoient représentés *sous des images allégoriques.* »

« Dès le tems de Plutarque (2), il y avoit des Gens en Egypte qui regardoient ces fables religieuses *comme une ancienne histoire*, altérée par la tradition qui en avoit altéré les évènemens; en attribuant aux Dieux les aventures de quelques-uns des anciens Rois: mais Plutarque nous apprend aussi que cette explication *étoit rejettée* par les gens religieux, comme une doctrine impie. »

Il doit m'être permis de croire, Monsieur, que si je publiois des faits si contraires à vos décisions, sans vous avertir que je copie les expressions d'hommes célèbres que les Savans sont accoutumés à respecter, vous feriez imprimer que je suis en délire; l'épithète de *visionnaire* vous paroîtroit trop douce & trop foible. Je ne puis cependant résister au besoin de vous mettre encore en regard avec M. Freret: ma citation sera longue, instructive, & par conséquent désagréable; il est fâcheux que vous l'ayez rendue nécessaire.

« Outre les deux premiers principes, *Osiris* & *Isis* (3), les Egyptiens en reconnoissoient un troisième qu'ils appelloient *Seth*, *Bebon* & *Smu*: les Grecs l'appelloient *Typhon.* Plutarque nous apprend que tous ces noms marquoient *la destruction*, *la violence*, *la corruption*, *la résistance au bien & à l'ordre.* Typhon étoit frere d'Osiris & d'Isis, ce qui marquoit le vice radical inhérent à la matiere, l'imperfection nécessairement attachée aux êtres produits. »

« Typhon, ou *le principe de l'imperfection*, épousa sa sœur *Nephté*.... & Plutarque nous apprend que Nephté signifioit, en Egyptien, *la fin*, *la destruction ou la mort*.... Devenue amoureuse d'Osiris.... & se faisant passer pour Isis, elle l'amena dans son lit. Typhon se croyant outragé, ôta la vie à Osiris & mit son corps en piéces. Il tua Orus (fils d'Osiris & d'Isis), & demeura maître de l'Univers, obligeant même Isis de se soumettre à lui, & de reconnoître son pouvoir. »

« Cette fable est *manifestement* un récit *allégorique* de la destruction de l'ancien Monde, qui a précédé celui où nous sommes. Les amours de Nephté & d'Osiris, ou l'union du principe démiourgique avec la matiere impure &

---

(1) *Ibid.* p. 333.
(2) *Ibid.* p. 363.
(3) *Ibid.* p. 310. & *suiv.*

» incapable d'arrangement organique, *marquent le commencement de l'altération arrivée dans l'économie de l'Univers.* Par cette altération, les mouvemens devinrent moins réguliers, & l'harmonie & le concert de toutes ses parties furent détruites.... *La contrariété & l'irrégularité des mouvemens détruisant l'harmonie, toutes choses tomberent dans le cahos.* Le corps d'Osiris fut mis en piéces; Typhon ôta la vie à Orus, & détruisit l'ordre & l'arrangement de l'Univers; après quoi, Isis ou la matiere fut contrainte de se soumettre aux loix de Typhon. »

« Isis ... chercha les parties du corps d'Osiris éparses dans l'Univers..... mais ses efforts furent inutiles .... Celles qui sont le principe des productions & des générations avoient été jettées dans le Nil......

« Osiris revint des Enfers, & rappellant Orus à la vie, lui donna des armes pour combattre & vaincre Typhon, c'est-à-dire que *la force de l'intelligence démiourgique* ayant repris ses droits, *elle fit cesser le désordre*, & rendit à l'Univers *sa beauté & son harmonie.* Orus surmonta Typhon; mais il ne put le détruire; il l'enchaîna seulement, & Isis lui ayant donné les moyens de se sauver, il demeura caché dans l'Univers, & il ne cessa d'en troubler l'ordre & l'harmonie... Orus irrité contre Isis ... lui ôta le diadême dont Osiris l'avoit ornée. Anubis, fils d'Osiris & de Nephté... essaya de réparer cet outrage & lui donna un diadême formé d'une tête de bœuf. *Cela veut dire que la Terre, depuis qu'elle avoit été soumise à Typhon, avoit perdu sa fertilité primordiale. Au lieu que dans l'ancien Monde, elle produisoit d'elle-même & sans culture, des fruits propres à nourrir les hommes,* (ce que marquoit la couronne de *Lotos*); *elle ne leur en donna plus que par le moyen du travail..... La tête de bœuf qu'Anubis lui donna pour diadême, est un emblême du* LABOURAGE. »

« La partie du corps d'Osiris jettée dans le Nil, lui avoit communiqué quelque chose de sa vertu; *& c'est de-là que venoit la prodigieuse fertilité des terres sur lesquelles ses eaux se répandoient.* C'étoit *un reste* de la fertilité *de l'ancien Monde.* »

« C'est ainsi, disoit M. Freret, qu'on doit expliquer la *Cosmogonie Poëtique* des Egyptiens, autant qu'il est possible de la concevoir, en perçant à travers *les emblêmes* qui la couvrent. C'étoit aussi par-là qu'ils essayoient de rendre raison de l'origine du mal physique & moral, & de l'état actuel d'imperfection dans lequel se trouve l'ouvrage d'un Être également sage & bienfaisant...... »

« Telle étoit en général la Théologie sublime des Egyptiens, & la Cosmogonie *enveloppée* sous les ALLÉGORIES dont les Prêtres Egyptiens *couvroient* jusqu'aux choses *les plus communes.....* »

» Les

» Les Cosmogonies des Philosophes religieux des Nations Orientales, ne supposoient pas seulement l'action générale de la suprême intelligence dans la production, & dans la formation primordiale de l'Univers. Elles supposoient encore que toutes les productions & les formations particulieres, étoient une continuation & une répétition de cette action primordiale. Il est vrai que ces *Cosmogonies* ne sont venues jusqu'à nous que *sous l'enveloppe des ALLÉGORIES & fictions poëtiques dont l'imagination enflammée des* hommes de ces pays, AIME A REVÊTIR les objets les plus simples. C'est pour cela qu'elle représente l'action du souverain Être *dans la production de l'Univers*, non comme une *création*, idée philosophique sur laquelle l'imagination ne peut avoir de prise; mais *comme une GÉNÉRATION*, c'est-à-dire, comme une chose qui a *quelqu'analogie* avec cette espèce de production, *dont nous sommes tous les jours les témoins....* »

» Les caractères Egyptiens étoient *tous* des *peintures* & des *images* des êtres *corporels.* Ces caractères servoient d'abord pour présenter *directement* & indépendamment de la parole, *les choses dont ils étoient les images.* Dans la suite on les employa pour exprimer d'une maniere *figurée* les idées les plus *abstraites* & les plus *incorporelles.* Cette écriture *accoutumoit* les hommes à tout *personnifier* : à tout *corporaliser....* L'habitude faisoit que les gens habiles n'étoient *presque plus frappés des images*, & que leur esprit se portoit *rapidement & presque naturellement* aux choses *exprimées* par ces images.... Le peuple grossier, & *ceux qui n'étoient pas accoutumés à cette écriture*, s'arrêtoient aux images mêmes, & n'alloient pas *au-delà de l'écorce* qui les frappoit. »

» On conçoit sans peine que la Cosmogonie & la Théogonie exprimées dans le style le plus simple & le plus naturel, devenoient, dès qu'elles étoient écrites dans ce caractère Egyptien, la poésie la plus *outrée* & la plus *extravagante* aux yeux du Vulgaire. Cette poésie remplissoit la tête des hommes de fictions que le peuple prenoit au sens *littéral*, malgré l'*absurdité* dont il étoit frappé.... »

» Les plus crédules & les moins éclairés des Prêtres Egyptiens, à force de débiter ces Fables au Peuple, vinrent à les regarder du même œil que lui... Nous voyons ce qui se passe aux Indes Orientales parmi les *Brames*, les *Talapoins*, les *Bonzes*, & les *Lamas.* Les Fables les plus *absurdes* & les *fictions* les plus *impudentes* sont devenues pour eux des objets *d'un respect religieux*, & les *motifs* de la dévotion *la plus outrée.* » (1)

---

(1) Défenses de la Chron. contre Newton, p. 370. — 377. & *suiv.*

» Suivant l'idée que nous nous formons aujourd'hui de l'*ancienne* idolâtrie, il ne pouvoit y avoir que *la plus vile & la plus grossière populace* qui eût quelque sentiment de religion.... ».

Je crois, Monsieur, pouvoir m'arrêter ici & vous faire remarquer que nous devons aux Ecrivains de l'Antiquité les plus imposans par leur esprit de recherche & par la solidité de leur jugement, la clef générale des premieres *Allégories*, que c'est eux qui nous ont conservé un assez grand nombre de clefs particulieres, pour entendre les parties principales de ces Allégories. Je pourrois aussi vous faire remarquer que parmi les modernes, il seroit difficile de vous opposer un homme plus savant que M. Freret & plus propre à vous faire impression sur l'objet que vous avez jugé à propos de réduire à une si mince valeur. Ce qu'il dit sur le Génie *Allégorique* qui caractérise l'Antiquité la plus reculée; sur les moyens de découvrir la vérité *en perçant à travers les emblêmes qui la couvrent*; sur *l'absurdité* de prendre ces Allégories dans le sens *littéral*; absurdité si palpable, que cet Académicien établit comme une conséquence évidente qu'il *ne pouvoit y avoir* que la plus *vile* & la plus *grossiere populace* qui eût quelque sentiment de religion, suivant l'idée que nous nous faisons aujourd'hui de l'ancienne idolâtrie, tout cet ensemble, dis-je, n'est point un systême qu'il propose, un rapprochement de matériaux adroitement combinés pour faire valoir une opinion qui lui soit propre. Ce sont des faits reconnus, & d'une autorité si incontestable, qu'il fait de leur notoriété la base d'une de ses plus fortes objections contre son Adversaire. Et quel Adversaire? Ce n'étoit pas un stérile Erudit, borné aux mots ou aux idées qu'il avoit trouvées dans les Livres. M. Freret attaquoit le plus redoutable Athlète, avec lequel il fût possible de se mesurer: un homme transcendant du côté du *savoir* & du côté du *génie*; Newton. Il le combattoit à visage découvert; il s'étoit nommé; ainsi il n'auroit pu se dérober à la honte d'avoir osé employer des armes méprisables. C'est donc de tout leur poids que retombent sur vous l'érudition, la sagacité, l'autorité d'un Savant du premier ordre.

J'espere que vous jugerez favorablement, Monsieur, par le nombre & par la réputation des Ecrivains que je réunis pour les opposer à votre opinion, de l'idée que je me suis faite de votre supériorité. J'espére aussi que vous regretterez, avec cette sensibilité que fait naître un amour vif & pur pour la gloire des lettres, l'Arrêt par lequel vous avez traité de *visions* les explications de la Mythologie, fondées sur ce *Génie Allégorique* auquel se sont abandonnés les Ecrivains de la plus haute Antiquité. J'ai senti, & vous sentirez comme moi,

que du même trait de plume, vous avez dénoncé à l'Europe ſavante comme des *Viſionnaires*, non-ſeulement *Varron*, *Strabon*, *Denys d'Halicarnaſſe*, *Plutarque*, le Chancelier *Bacon*, l'Abbé *Maſſieu*, M. l'Abbé *le Batteux*, *Freret*; mais une multitude d'autres Ecrivains anciens & modernes, tous recommandables par la profondeur de leur ſavoir, par la fineſſe de leur pénétration, & par la ſolidité de leur diſcernement.

Cet étonnant arrêt me feroit craindre qu'on ne s'armât contre vous de vos propres expreſſions, & qu'on ſe hazardât à vous dire : *il faut avouer que c'eſt vouloir couvrir de ridicule l'Erudition.* Peut-être même ſe trouveroit-il des gens diſpoſés à aller plus loin, & qui regarderoient comme une eſpèce de blaſphême d'avoir étendu ce titre de *Viſionnaires* à des Peres de l'Egliſe. Car vous ſavez que pluſieurs d'entr'eux ſe ſont appuyés ſur le *Génie Allégorique*, ſoit contre les Auteurs Profanes, ſoit dans l'explication de beaucoup de paſſages & de récits qui ſe trouvent dans l'Ecriture Sainte. Quoi qu'il en ſoit, je crois vous avoir mis à portée de perſévérer dans la qualification de *Viſionnaires*, ou de la retracter, ou de tâcher de la fixer ſur moi ſeul.

Je perſiſte donc à croire que l'empreinte du Génie Allégorique, eſt profondément marquée dans les écrits qui nous viennent de la plus haute Antiquité. J'y retrouve tout ce que dans l'état des choſes, ils pouvoient contenir. Je n'y vois point avec vous une longue ſuite de Rois, parce que ce feroit me jetter dans un cercle vicieux hiſtorique : pluſieurs générations de Rois ſuppoſeroient évidemment l'exiſtence d'une Antiquité plus reculée encore, dans laquelle les premieres ſociétés humaines, conſolidées par l'invention des Arts de premier beſoin, auroient précédé la formation des prétendus Empires, gouvernés par ces Souverains qu'anéantiſſent tous les monumens. Je retrouve, au contraire, dans ces écrits, la deſcription des Arts ſans leſquels aucune Société n'auroit pu ſubſiſter & ſe fortifier. Ainſi la Nature même remplace ici nos monumens, & je ſuis ſûr de tenir le premier anneau de la chaîne ſociale. Eh ! comment pourrois-je m'y méprendre, quand je vois que l'Auteur même de l'Allégorie a pris les meſures les plus juſtes pour m'empêcher de prendre ſes récits dans un ſens hiſtorique? Tous les perſonnages qu'il fait entrer en ſcène, ont des noms ſignificatifs. Ces noms ſont tous, ou la dénomination propre, ou la qualification d'objets qui appartiennent aux Arts de premiere utilité. Ce n'eſt pas tout encore ; je vois que la réunion de ces noms & de ces qualifications forme l'inventaire complet de toutes les parties, de tous les inſtrumens d'un même Art. Trouveriez-vous, Monſieur, dans l'hiſtoire de quelque Peuple que ce ſoit, une ſuite de Rois dont les noms, tous ſignificatifs, puſſent s'adapter avec or-

dre, avec convenance, aux principes & aux effets de quelqu'Art que ce soit, & à plus forte raison à des Arts dont le besoin, la découverte, le perfectionnement répondissent avec exactitude aux tems où ces générations de Rois se-roient placées par les Ecrivains & par les monumens historiques? j'ose vous assurer qu'il est impossible d'en fournir un seul exemple, & je crois pouvoir ajouter que s'il en existoit un seul, la convenance de tant de rapports entre les noms d'hommes, les noms des choses, les moyens & les résultats d'un Art quelconque, suffiroit pour rendre les faits plus que suspects à tous les Critiques. J'ose en conclure que le Public doit être moins disposé à me regarder comme un *Visionnaire*, qu'à traiter d'aveugles-nés ou volontaires, ceux qui ne seroient pas frappés de la lumiere que répand l'intelligence du Génie Allégorique des Anciens, ou qui en écarteroient leurs regards.

DÉCISIONS du Journaliste sur l'Origine du Langage, sur la Langue Primitive, sur le rapport des Langues entr'elles, &c.

Si je ne me fais pas illusion, s'il est aussi évident que je le crois, que la Langue qu'ont parlé les premiers hommes, existe toute entiere, quoique disséminée dans les Langues mortes & dans les Langues vivantes; qu'il ne s'agiroit que de l'en extraire pour former le Vocabulaire de la *Langue Primitive*; qu'à l'égard des Arts primitifs & des institutions originaires formées par les premieres sociétés humaines, la description en est écrite dans les Fables de la plus haute Antiquité & dans celles de tems plus modernes, quoique très-reculés; qu'il suffiroit de les dégager des enveloppes qui nous les cachent & d'écarter les parties accessoires ou étrangeres qu'y ont associé les Poëtes Grecs, pour les retrouver tels qu'ils ont existé originairement, avec les accroissemens graduels qu'ils ont reçus dans les premiers âges; il me paroît d'une égale évidence que la connoissance de cette *Langue Primitive* & du *Génie Allégorique*, seroient des moyens sûrs de connoître le *Monde Primitif* & de le *comparer* avec le *Monde Moderne*.

Je crois devoir en conclure qu'il n'y a aucune objection raisonnable à faire contre le fonds de mon entreprise, & qu'on ne peut l'attaquer que du côté de l'exécution.

Ce genre d'attaque ne présentoit que deux côtés à votre censure. L'un, de prouver *l'impossibilité* de retrouver la Langue Primitive, de démêler dans le cahos de la Mythologie un sens raisonnable, & la description du berceau du Genre-Humain; de s'assurer du fil propre à se conduire dans les détours de ce labyrinthe, en se pénétrant de cet esprit Allégorique qui caractérise les Ecri-

vains des premiers âges, esprit qu'ont reconnu & quelquefois développé une multitude d'Anciens & de Modernes.

Vous vous êtes bien gardé, Monsieur, de vous engager à prouver qu'il fût *impossible* de remplir cette tâche; vous vous êtes restraint à indiquer les principales difficultés que rencontreroient ceux qui voudroient l'entreprendre. Ainsi vous avez tout fait pour fortifier le découragement, & rien pour *prouver* qu'il ne suffiroit pas d'avoir de l'application, de la patience & du courage pour vaincre les obstacles qui paroissent vous avoir effrayé. Vous êtes donc resté muet sur cet article essentiel que l'exécution de mon entreprise est *impossible*; que par conséquent, mes efforts & ceux que des gens plus habiles & plus pénétrans que moi pourroient faire, seroient *impuissans* en prenant ce terme en rigueur. Il en résulte, que de votre aveu, quand je n'ajouterois que quelques mots de la *Langue Primitive* à ceux qui ont été déjà recueillis, & quelques nouveaux rapprochemens à ceux qui ont été faits pour fixer le sens raisonnable de quelques articles de Mythologie dont la lettre ne présente que des Fables extravagantes, mon travail ne seroit pas entiérement inutile. J'aurois du moins apporté quelques matériaux de plus dans l'attellier où il est *possible* d'achever cet édifice, dont la reconstruction contribueroit si fort à la gloire des Lettres & feroit tant d'honneur à l'érudition qu'il vous a plu de débiter que je *voulois couvrir de ridicule*. Comment voulez-vous que je regarde comme une preuve de votre respect pour l'érudition, les efforts que vous avez faits pour m'empêcher de concourir à son utilité, & pour essayer de *couvrir de ridicule* des tentatives dont vous êtes hors d'état de juger, puisque je ne les ai pas encore rendu publiques? Penseriez-vous autrement que l'Académicien célèbre que je vous ai déjà cité, & qui a dit pour sa propre défense qu'il y auroit une précipitation bien étrange *à se plaindre, d'après un Prospectus, de ce qu'un Auteur n'a pas donné la solution de toutes les difficultés que présente sa matiere*?

Ayant eu la prudence de ne pas attaquer mon Ouvrage du côté de l'*impossibilité* de retrouver la Langue Primitive, & d'entendre les Allégories des Anciens, votre unique ressource étoit de l'attaquer du côté de l'exécution. J'avoue que vos excursions sur ce j'ai dit & sur ce que vous me faites dire vous ont amplement dédommagé. Vous n'avez osé dire que mon projet en lui-même fût absurde; mais à combien de reprises n'avez-vous pas répeté que je l'avois exécuté en *ignorant*, en *enthousiaste*, en *visionnaire*! Je sens combien il importe peu au Public de savoir si vous ou moi sommes des *ignorans*, ou si nous le sommes l'un & l'autre: il ne lui importe pas plus de savoir si je suis un *enthousiaste*, un *visionnaire*. Mais il m'importe beaucoup de publier que ce

sont-là de simples décisions qui ne sont appuyées d'aucune discussion, d'aucune preuve, & par conséquent de simples injures. L'essentiel étoit de mettre à couvert le fonds des choses; je l'ai fait. Il ne s'agit donc plus que de prononcer sur votre éminente supériorité, ou sur mon ineptie & mes écarts.

Un Savant qui a étudié *les Langues*, sur-tout l'Hébreu & le Grec, avec l'ardeur d'un homme de Lettres & le zèle d'un Citoyen religieux & bienfaisant, a saisi avec ce coup-d'œil rapide & sûr que donne le génie, l'étroite dépendance qu'elles ont entr'elles. Un Erudit se charge la mémoire d'une multitude de mots, & croit savoir différentes Langues; mais un homme de génie ne tarde pas à s'appercevoir, qu'en s'appliquant à ce genre d'études, on n'apprend que différens dialectes d'une Langue primitive & unique; que tous ces idiomes ne sont que les rameaux inséparables d'un tronc commun, qui a renfermé & dispensé une séve commune qu'on ne peut méconnoître. Il en a conclu que » l'étude des *Elémens Primitifs* des Langues, & leur *comparaison*, peuvent servir à dissiper peu à peu les ténébres répandues sur *l'Histoire des Anciens Peuples*, & nous faire distinguer avec plus de certitude les évènemens réels » d'avec les imaginations fabuleuses ». Il a rassemblé les preuves les plus solides de ce principe lumineux dans un volume publié en 1764. auquel il a donné le titre d'*Elémens Primitifs des Langues*.

Cet Ouvrage fût, je ne dirai pas *attaqué*, cette expression seroit bien foible, mais *décrié* avec ce ton de dédain qui sert si souvent de masque à l'envie ou à l'ignorance.

Comme ce ton n'apporte aucune lumiere, qu'il augmenteroit même l'obscurité s'il en imposoit aux Savans qu'on cherche à blesser & à décourager, l'Auteur des Elémens Primitifs des Langues continua tranquillement la route qu'il avoit commencé à applanir, & à l'extrémité de laquelle il voyoit distinctement le but dont un Myope lui nioit froidement l'existence. Deux volumes publiés sur *l'Origine des Dieux du Paganisme & le sens des Fables*, répandirent en 1767 un nouveau jour sur les principes de l'Auteur, mais il ne dissimula pas qu'en donnant au Public un ouvrage utile, & par la raison même qu'il étoit utile, il devoit trouver des Censeurs injustes & amers.

» Quand ce principe, dit-il, seroit encore plus évidemment *démontré* dans cet ouvrage, il sera toujours *fort aisé* de le *tourner en ridicule*, en suivant la méthode employée par quelques Savans pour *décrier* ce genre d'érudition. L'on *affectera* de *choisir* quelques-unes des Etymologies qui *paroîtront* les moins plausibles *au premier coup-d'œil*, en les *détachant* de ce qui peut les *appuyer* & les rendre *probables*. On présentera ces lambeaux *décousus* & *dé-*

» *placés*, comme un *échantillon* par lequel *on peut juger du reste.* On conclura que toutes ces observations grammaticales sont absolument *destituées de la plus légère vraisemblance.* On pourra étayer encore cette *décision* par des réflexions *générales* sur les *abus* de la science étymologique, sur l'*incertitude* de ses applications, sur le *danger* de s'y livrer. Le Lecteur ainsi *prévenu* par le compte *infidele* qu'on lui rend d'un systême dont on ne combat que *l'accessoire*, ne se donnera pas la peine de consulter le Livre même, d'en examiner les principes, d'en suivre les conséquences, de voir s'il raisonne de suite, ou s'il *s'écarte de propos délibéré*, comme on l'en accuse.

» Par ce procédé *peu équitable*.... l'on parviendra très-surement.... à faire *mépriser* l'étude des anciennes Langues, à *décréditer* toute espèce d'érudition, & à *ne plus estimer* d'autre talent que celui d'écrire avec légereté.... Avec cette prévention, quel livre, quel genre d'étude peut être à l'abri de la *critique* & du *mépris* des Censeurs *les plus ignorans*? » (1).

Ces justes plaintes avoient pour objet un article du Journal des Savans du mois de Juin 1764. Deux autres articles des mois de Mars & d'Avril 1766 de ce même Journal, contre *le Traité de la formation méchanique des Langues* (2), auroient pu donner lieu à des plaintes semblables, malgré les ménagemens qu'on crut devoir garder pour l'Auteur, ménagemens dont il est aisé de pénétrer les motifs. Enfin pour avoir osé entrer dans la même carriere, je me suis attiré une condamnation si despotique, qu'il semble que l'*Auteur* (†) de ces différens extraits, ait contracté l'engagement de fermer pour jamais les routes de l'Antiquité qu'il n'a pas fréquentées. Je me garderai bien de pren-

---

(1) Origine des Dieux du Pagan. par M. Bergier, Doct. en Théol. Tom. I. Part. II. pag. 90.

(2) Par M. le P. des B. de l'Acad. des Bel. Let.

(†) Personne n'a une plus haute idée que moi du *Journal des Savans*, parce que personne peut-être n'en a plus éprouvé l'utilité. Profondeur de connoissances dans tous les genres de Science & de Littérature; solidité & impartialité dans les jugemens; vues nouvelles & étendues pour encourager, guider ou affermir les Savans dans la carrière qu'ils ont choisie : critique saine & instructive; voilà ce qui distingue si éminemment cette précieuse Collection. Pénétré de respect & de reconnoissance pour les Hommes distingués à qui le Public la doit, j'avoue qu'il m'est impossible de croire que les Extraits que je viens d'indiquer soient de différentes mains. Il suffit de les lire avec quelqu'attention pour être persuadé qu'ils sont du même *Auteur.* Dans cette hypothèse, l'antipathie marquée pour le travail dont je m'occupe, ne seroit qu'une disposition personnelle,

dre la défense des Elemens primitifs, & du Traité de la formation méchanique des Langues. L'accueil que ces excellens Ouvrages ont reçu dans l'Europe, est un hommage rendu au mérite des Savans à qui nous les devons, & mes applaudissemens personnels ne pourroient entrer que comme un infiniment petit dans la somme des éloges qu'ils ont reçus. Par rapport à moi, Monsieur, qui n'ai publié qu'une partie de mon travail & que vous vous êtes hâté de dénoncer comme un *ignorant* & un *visionnaire*, j'ai le plus grand intérêt à détruire les fausses idées que vous avez cherché à acréditer d'avance & contre l'Ouvrage & contre l'Auteur. J'espere qu'en discutant quelques-uns de vos arrêts, j'obtiendrai

---

fondée peut-être sur des motifs ou des intérêts personnels; & ce ne seroit plus du *Journal des Savans* proprement dit que nous aurions à nous plaindre, mais d'un seul Ecrivain. Je pourrois appuyer ma conjecture de différentes preuves. La briéveté d'une Note me force à me borner à l'uniformité de tours, de ton & de style de ces Extraits; en voici quelques exemples.

Contre M. BERGIER; *Juin* 1764.	*Contre le* MONDE PRIM. *Nov. & Déc.* 1775.
Mais n'est-ce pas trop nous arrêter sur un sujet *qui porte avec lui sa réfutation ?*	Le simple *exposé* de pareilles idées, *en est la réfutation.*
Mais c'est assez nous étendre sur ces minucies grammaticales, absolument destituées de la plus légère vraisemblance.	*Mais c'est nous arrêter trop long-tems sur des détails de cette espèce.*
En général, *il semble* PAR-TOUT *s'égarer* de propos délibéré.	L'imagination & l'esprit de systême font SANS CESSE *égarer* l'Auteur... *Il semble* que *toute* sa sagacité ne serve *qu'à le tromper.*
Hâtons-nous de passer sur cette Dissertation, de même que sur les deux suivantes... Il nous seroit *impossible* de le *suivre* dans *tout* ce travail.	*Nous ne pouvons nous résoudre* à copier ici tout ce que l'Auteur dit de l'A... Nous ne pouvons le *suivre* dans le détail de *toutes* ces explications.
Celles que nous avons citées (les Etymologies) suffisent *pour faire juger de celles que nous passons sous silence.*	Une telle explication n'est qu'une pure chimère... *Et ainsi du reste.*
Mais c'en est assez sur cette matiere.	*Mais en voilà assez sur cet Ouvrage.*

On trouve dans le jugement du *Traité de la Formation Méchanique des Langues*, le même dédain, & les mêmes expressions. » L'Auteur donne ici une foule d'Etymologies... » *mais nous ne pouvons nous résoudre* à les extraire.... *Mais en voilà assez sur cette Partie*.... » Au milieu de tant d'*écarts*, &c. &c.

du

du moins du Public qu'il juge lui-même du dégré de ſolidité & d'honnêteté de vos déciſions.

J'ai dit, entr'autres choſes, en expoſant ſommairement les Elémens dont le Langage eſt composé, que les ſons ou voyelles immuables forment une ſérie composée de *ſept* voix ou ſons aigus, graves & moyens (1); que les intonations ou articulations forment deux ſéries différentes, l'une de conſonnes fortes, l'autre de conſonnes foibles; que chacune de ces ſéries eſt composée de *ſept* conſonnes qui correſpondent à autant de touches de l'Inſtrument vocal; que dans ces ſéries, chaque conſonne forte répond à une douce; d'où il réſulte un Alphabet naturel, immuable & univerſel de *vingt-une* lettres; c'eſt-à-dire, de *ſept* voyelles & de *quatorze* conſonnes. J'ignore pourquoi, mais il eſt aiſé de voir que ces détails vous ont déplu.

EXPRESSIONS DU JOURNALISTE.

» Le nombre ſept joue, comme on le voit, un grand rôle (2). »

RÉPONSES.

Il s'agit ici d'un point de fait: il falloit attaquer ce que j'avance, ou ſe diſpenſer de faire une obſervation qui ne peut être d'aucune utilité pour qui que ce ſoit. Cette eſpéce de plaiſanterie, ſi elle étoit bonne, auroit la commodité de pouvoir s'appliquer à quantité de ſujets. Car on pourroit dire avec le même ſuccès aux Critiques, aux Phyſiciens, aux Philologues qui écriroient ſur les *ſept* jours qui forment la ſemaine; ſur les ſemaines de *ſept* années; ſur les *ſept* planettes; ſur les *ſept* couleurs de la lumiere décomposée par le priſme; ſur les *ſept* dégrés de l'octave muſicale, &c. &c. *Le nombre* SEPT *joue, comme on le voit, un grand rôle.* Quel avantage pourroient retirer de cette obſervation les Ariſtarques ou les Zoïles, les Auteurs & le Public?

» De-là, les premiers mots ſimples & néceſſaires (3).... Ces premiers mots devinrent la baſe immuable de toutes les Langues; ils n'ont point été l'effet du choix de l'homme, du ca-

Oui, Monſieur, c'eſt dans les effets néceſſaires de l'Inſtrument vocal qu'il faut chercher la *Langue Primitive*; & c'eſt parce qu'ils ſont fondés ſur la Nature même, que les mots de cette

(1) Plan gén. du Monde Prim. p. 9 & 10.
(2) Nov. 1773. p. 2177. édit. in-12.
(3) *Ib.* p. 2179.

price, ou du hasard. Voilà la *Langue Primitive* composée de mots *d'une ou de deux syllabes.* »

Langue sont presque tous d'une ou de deux syllabes. Ce caractère qui lui est propre, est non-seulement une indication pour la reconnoître à travers les déguisemens qui pourroient nous la cacher dans les Langues anciennes, & modernes ; mais de plus, un moyen général de comparaison qui ne permet pas de la méconnoître, par-tout où le même monosyllabe a conservé l'identité de son & de sens. Pour peu qu'on soit versé dans l'étude des Langues, on n'ignore pas que dans les voyelles, la substitution d'un son aigu à un son grave, & dans les consonnes la substitution d'une articulation forte à une articulation foible, ne changent rien à l'identité de son ; & que l'identité de sens n'est point altérée, lorsque le même monosyllabe ne présente de différence d'une Langue à une autre, que celle du sens propre au sens figuré, de l'indication d'un tout à l'indication d'une de ses principales parties.

Je ne puis croire que vous ayez dit sans motif, qu'après m'être flatté de retrouver des mots d'une ou de deux syllabes, je me flattois, de plus, de faire connoître *l'abondance*, *l'harmonie*, *la beauté de ce langage.* Le ton continu de vos Extraits ne me fournit que trop de raisons de soupçonner qu'il vous a paru absurde, ou tout au moins *ridicule*, d'aspirer à trouver tant d'utilité & tant d'agrément dans une Langue presque toute composée de monosyllabes. Voici ma réponse.

Les Savans qui ont vu nettement que la *Langue Primitive* existoit dans les Langues mortes ou vivantes, ont tous publié qu'elle étoit composée de *monosyllabes.* C'est un des principaux caractères auxquels ils ont reconnu les mots primitifs qu'ils ont donnés pour exemple de leur observation & de leur assertion. Le CHINOIS est, de toutes les Langues parlées, la plus ancienne que nous connoissions : elle se rapproche donc plus qu'aucune autre de la premiere Langue qui ait été parlée. Or » la Langue des Chinois ne suit pas une marche aussi » savante que leur écriture. Composée *d'un* PETIT *nombre de monosyllabes* & » de sons qui ne different dans la prononciation que par des tons, *elle semble* » ne reconnoître aucune régle, n'être assujettie à aucun principe : on n'y voit, » ni conjugaisons, ni déclinaisons (1) ». Le Chinois prouve donc que le caractère principal des Langues les plus anciennes est d'être monosyllabiques. Mais,

(1) Mém. dans lequel on prouve que les Chinois sont une Colonie Egyptienne, par M. de Guignes, Paris 1759. p. 57.

me direz-vous peut-être, où trouvera-t-on la preuve que cette Langue soit abondante, harmonieuse ? Dans une Lettre que vous connoissiez, peut-être, lorsque vous avez publié vos deux Extraits, & que je ne connoissois certainement pas lorsque j'ai publié le Prospectus, ou le *Plan général du Monde Primitif.* Vous allez voir que cette Lettre & une des notes que l'Auteur y a jointes, me fournissent tout ce que je pouvois désirer (1).

» La Langue Chinoise est une des plus anciennes du Monde; la seule probablement qui ait *toujours* été *parlée* & soit encore *vivante*.... Il paroît que le *petit nombre* & la *briéveté* de ses mots ont dû la préserver de bien des altérations. Les plus grandes n'ont guères pu tomber *que sur la prononciation*..... Malgré ses variétés, la Langue Chinoise *ne compte que* 330 *mots environ*. On en conclut en Europe qu'elle est peu abondante, monotone & difficile à entendre; mais il faut savoir que les quatre accens nommés.... *uni*.... *élevé*.... *diminué*.... *rentrant*, quadruplent presque tous les mots par une inflexion de voix, difficile à faire comprendre à un Européen... Les Chinois font plus, ils donnent une certaine *harmonie* & une *cadence marquée* aux mots *les plus ordinaires*. Pour la clarté, voici ce qui décide. Les Chinois parlent aussi vite que nous, disent *plus de choses en moins de mots*, & *s'entendent*. ».

» On peut croire en Europe que les éloges qu'on donne à la Langue Chinoise sont *un peu* exagérés, peut-être même *outrés*; mais j'ose assurer que ce qui est bien écrit, *est au-dessus de tout ce qu'on en peut dire*. Toutes nos Langues de l'Europe n'ont rien qui puisse donner idée *de la force & du laconisme pittoresque* de certains morceaux. Un seul caractère fait tableau. Les bons Ecrivains connoissent & employent avec succès toutes les figures que les Grecs & les Romains ont employées avec tant d'art dans leurs ouvrages. Le génie de la Langue Chinoise... leur donne une nouvelle force. *Les vers* réunissent tout à la fois *la mesure*, *la rime*, & *une sorte de brèves & de longues* PLUS *délicates encore que celles du Grec & du Latin*.... La Poësie Chinoise exprime, sans sortir du style le plus sublime, les choses les plus triviales, & que nous ne pouvons nommer dans nos vers. On a voulu douter qu'elle eût de l'*harmonie*, étant composée de mots TOUS *monosyllabes* : je n'ai que ce mot à dire. Ceux

---

(1) Pag. 8. & 41. de l'Ouvrage intitulé, *Lettre de Pekin sur le Génie de la Langue Chinoise comparée avec celle des anciens Egyptiens*, en réponse à celle de la Soc. Royale de Londres sur le même sujet; par un P. de la Comp. de Jes. Missionnaire à Pekin, in-4°. Bruxelles, 1773. Elle est datée du 20 Octobre 1764.

» qui lisent le mieux nos vers, décousent pour ainsi dire les syllabes des mots & pésent sur chacune, de façon qu'ils semblent *presque* ne lire que des monosyllabes.... Si on l'examinoit bien, peut-être trouveroit-on que les mots *les plus essentiels* ont été & *sont encore* fort *courts*.... Je ne désespérerois pas d'expliquer *par le Chinois*, comment nous les avons *allongés*; mais ce n'est pas ici le lieu d'en faire l'essai ».

Vous n'exigerez pas, sans doute, que j'articule les raisons qui doivent déterminer à préférer le témoignage & le jugement d'un Savant Missionnaire établi depuis long-tems à Pekin, qui a des motifs si puissans de bien étudier, de bien connoître la Langue Chinoise, à tout ce que pourroit débiter sur le génie, la force & l'harmonie de cette Langue, un Européen qui n'auroit jamais été à la Chine.

» *Il suffit d'exposer toutes ces idées.* Le Public les jugera : nous ne demanderons pas même à l'Auteur comment il a pu retrouver ces mots primitifs *fournis par la nature ? Nous le laissons, à cet égard, se livrer à toute son imagination* ».

Non, Monsieur, un extrait étranglé, tronqué, je pourrois dire infidele, d'un Prospectus qui n'est lui-même qu'un Extrait, *ne suffit pas* pour mettre le Public en état de *juger*. M. de Guignes, dans un cas à peu près pareil, mais avec cette différence que son Ouvrage avoit été attaqué avec les égards que se doivent des gens honnêtes, & que son Adversaire s'étoit nommé, vous a dit d'avance que vous vous êtes *pressé un peu trop*; *qu'il falloit attendre un ouvrage plus étendu que sa petite brochure qui n'est qu'une annonce*; *que c'est comme si, d'après un Prospectus, on alloit se plaindre qu'un Auteur n'a pas donné la solution de toutes les difficultés que présente sa matiere.* D'ailleurs, si vous paroissez vous rappeller un instant les égards que vous devez au Public en disant qu'il *jugera*, vous les oubliez bien vite, en lui dictant ce même jugement que vous feignez d'attendre de lui. *Nous ne demanderons pas même à l'Auteur*, dites-vous, *comment il a pu retrouver ces mots primitifs*, *fournis par la nature*; *nous le laissons*, *à cet égard*, *se livrer à toute son imagination.* Voilà un jugement bien dédaigneux; je pourrois ajouter, & de bien mauvais exemple; car quel est l'homme, quelqu'ignorant qu'il fût, qui ne pût exercer contre tous les gens de Lettres, un empire si facile à usurper ?

» Il parle ensuite & avec le même *enthousiasme* de l'Origine de l'Ecriture qui ne fut qu'une peinture des objets.

Vous vous délectez surement à mettre du dédain & de l'amertume dans vos décisions; mais, Monsieur,

« *Mais tâchons de ne pas nous égarer avec lui* (1). » qu'il me soit permis de vous demander, si vous croyez sérieusement que je *m'égare* lorsque je dis que dans l'origine l'Ecriture ne fut que la peinture des objets ? Ce point de critique méritoit bien que vous prissiez la peine de le discuter, puisqu'il vous reste des doutes sur cet article : & vos preuves, si vous prétendez en avoir, devoient au moins être indiquées. Pour moi, j'offre de vous prouver qu'il n'y a pas deux opinions sur cet article entre tous les Savans de tous les siécles, de tous les Pays. Tous ont dit & répeté que la première écriture imaginée par les hommes, n'étoit que la peinture des objets. Je crois pouvoir me borner au témoignage de deux Auteurs qui, sans doute, ne vous seront pas suspects.

« Le caractère radical (des Chinois) qui désigne aujourd'hui une *tortue*, » n'étoit *anciennement que la figure même de cet animal.* De-là, il est aisé de » conclure que plusieurs des caractères Chinois ont été dans l'origine de purs » hiéroglyphes, des signes représentatifs des objets (2) ». M. de Guignes dont j'oppose l'autorité à votre opinion, ne se borne pas à cette assertion ; il en tire de plus cette conséquence, que *l'on apperçoit déja la plus grande conformité entre l'écriture des Chinois & celle des Egyptiens.* Cette conformité porte sur ce que *anciennement*, dans son origine, l'écriture de ces deux Nations qui touchent de si près aux Tems primitifs, consistoit à tracer *la figure même* d'un objet, pour désigner cet objet. L'unique maniere de désigner une *Tortue*, étoit de tracer le dessein d'une *Tortue*. Croyez-vous que ce Savant Académicien se soit *égaré*, ou ce qui revient au même, que vous devez *tâcher de ne pas vous égarer avec moi*, lorsque je me déclare pour une opinion qui est évidemment la sienne ? Voici le second témoignage que je vous ai promis.

» Pour répandre encore plus de jour sur cette matiere... je vais placer ici quelques observations... d'après le Grammairien Chinois. Les idées simples des objets *sensibles* ont été les plus faciles à *exprimer*. La *figure* d'un Cheval, par exemple, *indique un Cheval*, celle de *l'œil* indique *l'œil*, &c. Mais il y a loin de-là, jusqu'à peindre les idées abstraites.... Que faire donc ? ce qu'ont fait les Chinois avec beaucoup d'intelligence & de goût... Fixer le nombre des *images* & des symboles ; puis opérer sur ce nombre par différentes combinaisons ; en mettant..... deux arbres, par exemple, pour désigner un *bosquet* ; trois pour une *forêt*. » (3).

---

(1) *Ib.* p. 2180.

(2) Précis du Mém. de M. de Guignes sur l'Origine des Chinois, p. 59.

(3) Lett. de Pekin, p. 11. 12.

« J'ai actuellement sous les yeux un livre où l'on a recueilli plusieurs caractères *kou-ouen*, qui ont échappé au naufrage des autres. Il me paroît *démontré* sur leur figure & conformation que *les anciens caracteres* étoient *de vraies images* & symboles, & non des signes représentatifs *arbitraires*, *sans aucun rapport avec la chose signifiée*. Ceux qui ont traité le plus à fond cette matiere *parmi les Chinois* désignent les anciens caractères par les noms de SIANG, *image*; HING, *figure*, & gémissent de ce que la plûpart sont perdus. (1) ».

Si ces autorités en matiere de faits & d'opinion, ne vous suffisoient pas; faites-moi la grace de me le dire; établissez avec franchise ce qui vous fait craindre de vous *égarer* en suivant un sentier si battu, & le seul qu'on puisse suivre à cet égard: je vous fournirai abondamment des calmans de toute espèce, & je crois pouvoir espérer qu'ils dissiperont vos frayeurs.

» Nous ne pouvons nous résoudre (2) à COPIER ici tout ce que l'Auteur dit de l'A, premier mot de son Dictionnaire; nous n'en citerons qu'une étymologie. C'est celle du mot *abandon*. Voulant donner la valeur de l'A à la tête des mots, il dit qu'*abandon* est composé de trois mots *a*, *ban*, *don*, qui signifient un *don* fait *à ban*, c'est-à-dire au Public, une chose qu'on livre au premier qui voudra s'en emparer ».

Ceux qui voudront bien jetter les yeux sur le Plan général du *Monde Primitif*, verront qu'en me resserrant autant que je l'ai pû, l'article de la lettre A s'est étendu à IX. Sections, qui remplissent sept grandes pages in-4°. imprimées en petit caractère. Ils n'auront pas de peine à comprendre pourquoi vous n'avez pas *copié* dans votre Extrait tout ce que j'ai dit sur cette lettre. Le travail d'un bon Journaliste & celui d'un bon Copiste ne doivent pas se ressembler. Mais l'excès en tout est un défaut. Vous n'en avez évité un que pour avoir le plaisir de vous jetter dans un autre; & sous ce prétexte qu'il eût été ridicule de *copier* dans un *Extrait*, *tout* le texte de l'Ouvrage, vous en avez détaché & présenté avec votre adresse ordinaire, une seule étymologie. Par quelle singularité faites-vous entendre que c'est uniquement par dégoût? Vous n'avez pu *vous résoudre*, dites-vous, *à copier tout* ce que j'ai dit sur cette lettre! Mais pourquoi ce prétendu dégoût a-t-il cessé en faveur de l'article *abandon*? Avouez-le, Monsieur,

(1) *Ib.* aux Notes, p. 41.

(2) Pag. 2181.

vous vous êtes flatté de mettre une certaine classe de rieurs de vôtre côté. Je vais tâcher de mettre du mien des rieurs d'une autre classe.

J'ai dit dans la V me. Section de l'article où je parle de l'A, que cette lettre est ajoutée à un grand nombre de mots; quelquefois, pour en rendre le son plus harmonieux; souvent, pour exprimer de nouvelles idées, ou des idées plus composées. J'en ai fourni quelques exemples. J'ai dit ensuite que l'A entroit quelquefois comme partie *essentielle* dans les mots composés: j'ai cité les mots *affaire*, *avenir*, *abandon*. Vous n'avez pas trouvé bon que j'eusse avancé, au sujet du dernier, qu'il étoit composé de *trois* mots *A*, *ban*, *don*; que ces trois mots subsistoient *tous trois* dans notre Langue; que le second signifie *Public*, le *Public*, la chose *publique*; qu'en les réunissant, ils signifient un DON fait A BAN (au Public), une chose livrée au premier qui voudra s'en emparer. Vous allez voir que je ne suis pas le seul à qui cette étymologie se soit présentée: aussi m'arrive-t-il souvent dans la carrière que je parcours de retrouver après-coup dans des Ecrivains dont je respecte le savoir & la pénétration, ce que m'avoient fourni mes propres réflexions, & je ne dissimule point que c'est pour moi un grand encouragement, un puissant motif de sécurité.

Il est d'usage dans plusieurs Provinces de France d'*abandonner* au bétail les Terres qui ne sont pas cultivées, ou dont le Propriétaire vient d'enlever la récolte. La liberté dont les habitans jouissent en commun d'envoyer le bétail sur le terrein d'autrui, se nomme assez communément *droit de vaine pâture*, & quelquefois *droit de parcours*. En Normandie, où ce droit paroît avoir existé de tout tems, il se nommoit BANON. Le grand Coutumier de cette Province nous apprend (†) que la *vaine pâture* & le *parcours* sont interdits depuis la mi-Mars jusqu'à la Sainte-Croix en Septembre; que dans tout autre tems de l'année, les terres sont *communes*; qu'on nomme *tems de Banon*, celui où le bétail peut être abandonné indistinctement & *sans Pasteur* dans les champs de tous les Propriétaires; que *nul* ne peut défendre ou interdire le *parcours* dans sa terre, *en tems de Banon*; que le BANON doit cesser dans toutes les terres, dès que les semences commencent à lever.

(†) » Terres sont en aulcun tems en *défens*, & en aultre sont *communes*. Toutes » Terres cultivées sont en défens, de quoi bestes peuent légièrement tollir les fruitz. » Vuides Terres sont en *défens* depuis la mi-Mars jusques à la Sainte-Croix en Septem- » bre. En aultre tems elles sont *communes*. Le temps en quoy les Terres sont communes » est appellé *tems de* BANON, en quoy les bêtes peuent aller *communément* par les

GUILLAUME ROUILLÉ, qui a commenté le grand Coutumier de Normandie, ſe propoſe deux difficultés ; l'une à l'égard d'un propriétaire qui auroit planté des *porées* dans ſon champ ; l'autre à l'égard d'un cultivateur qui auroit négligé d'enlever ſes bleds en *tems de banon.* » Ne pourroit-on pas prétendre, dit ce » Commentateur, que, ſuivant l'eſprit de la Loi, le bétail ne peut aller ſans » *Paſteur* dans l'un & dans l'autre champ, même en *tems de Banon* ? » Il ſe décide pour la négative ; parce que dans la premiere eſpèce, *il s'enſuivroit inconvènient au* BIEN PUBLIQUE *pour* CAS PARTICULIER, *qui ne ſe doit pas faire* ; *car le bien* COMMUN *doit préférer le bien* PRIVÉ ; & parce que dans la ſeconde eſpèce, *c'eſt la faulte de cil qui a laiſſé leſdits ablez aux champs, leſquels il devoit emporter* EN TEMS DEU ; *par quoi ſa dicte faulte ne doit point porter préjudice* AU BIEN COMMUN.

Vous entrevoyez déjà, Monſieur, que la liberté de diſpoſer des herbages que produit le champ d'autrui, eſt un *don* fait par la Loi, contre le droit qui devroit naturellement être réſervé au ſeul propriétaire ; que ce *don* eſt fait à tous, au *Public* ; & que par conſéquent *le tems de Banon* eſt devenu le tems de la *choſe publique*, le tems de l'uſage du *don* fait au *Public.*

Vous reſteroit-il quelque doute fondé ſur ce que le mot *Banon* differe un peu du mot *ban* qui fait la ſeconde ſyllabe d'*abandon* ? Le plus ſavant Commentateur de la Coutume de Normandie, Baſnage, vous applanira cette difficulté. Vous verrez que dans ſon Commentaire, il a ſubſtitué le mot BAN au mot BANON qui a été retranché de la Nouvelle Coutume. Vous y verrez auſſi que ce profond Juriſconſulte a ſenti que cette Loi étoit contraire au droit commun ; que le droit de *Parcours* étoit un *don* fait au Public au détriment du Propriétaire : mais qu'il a cru en même tems, que l'intérêt *public* devoit prévaloir & juſtifioit ce don (†).

» champs ſans Paſteur. Aucunes beſtes ſont qui n'ont point de *banon*, ains doibvent eſtre » gardées en tout temps. . . . Si, comme ſont chiévres qui mangent les bourgeons des » vignes & la croiſſance des arbres ; & porcs qui fouiſſent les prez & les terres ſemées. . » Nul ne peut *défendre ſa terre* en *tems de banon*, ſe elle n'eſt cloſe d'ancienneté . . . . » Banon doibt eſtre oſté de toutes terres en quoy la blée eſt apariſſant. . . . (Grand Coutumier de Normandie, Chap. VIII. de *Banon & défens*, in-fol. impreſſ. Gothique, 1539.

(†) » Il ſemble que notre Coutume. . . . eſt contraire au droit commun, en *ôtant* aux » Propriétaires la libre diſpoſition de leurs héritages, en les faiſant ſervir au *profit* & à » la commodité d'autrui. Néanmoins l'intérêt *public* a prévalu ſur la liberté des particu-

Au

Au cas que vous désiriez de nouveaux éclaircissemens, je puis encore vous renvoyer au plus savant homme qu'il y ait eu peut-être dans le Monde, quoiqu'il ne sût ni les Langues Orientales, ni le Chinois; à du Cange. Il vous assurera que dans l'ancienne Langue des Danois, Langue dont les monosyllabes primitifs ont certainement précédé les tems où la Loi de la propriété n'a plus permis de regarder les productions spontanées de la terre comme un bien commun, le mot Ban, duquel ont été formés les mots *Banon* & *Banonium*, signifioit les *Champs*, le *Territoire* (†). Il vous assurera aussi que dans des tems postérieurs, quoique fort éloignés, le même mot a fait former ceux-ci, *abandum*, *abandonum*, *habandonum* (††), & qu'il traduit par ces mots François, *chose* ABANDONNÉE. Enfin vous y trouverez qu'*Etienne Pasquier* a dit que ce mot *abandon* étoit composé de trois mots, *a*, *ban*, *don*, dans le même sens que ceux-ci, *don fait à ban*, & qu'il a fondé cette étymologie sur le sens du mot *Bannum* (1).

Pour ménager votre tems & votre travail, lorsque vous vérifierez les autorités que je vous indique, je crois devoir dire que l'explication du mot *abandum*, dans le Glossaire de du Cange, n'est pas en entier de ce savant Homme. Tout le monde sait que des Bénédictins, fort savans eux-mêmes, ont fait des additions à cet Ouvrage. Leurs additions sur le mot dont il s'agit, démontrent que les divers sens qu'il a reçus, tiennent tous, plus ou moins, au sens que j'y ai attaché dans l'endroit de mon *Plan Général* que vous avez attaqué : il signifie

---

» liers. Et comme le bétail fait une partie considérable du ménage & de la richesse des
» champs... par une considération de *police* & d'utilité *publique* on a *rendu communes*
» en certaines saisons les terres vuides & non cultivées.

» TERRIEN étoit dans cette erreur... & il croyoit que l'on ne pouvoit clore sa
» terre de nouveau *au préjudice du* BAN.

(Basnage, sur la Cout. de Norm. art. 82. Tom. I. p. 126. édit. de 1709.)

(†) BANO (melius *Banonium*, agri libertas seu *communis* agri depascendi liber usus) Jura & Consuetudines Normanniæ, cap. 8. *Tempus quo terræ sunt communes*, *tempus Banoni*, &c.... *Tems de Banon*, in Gallicâ editione quo scilicet *Bannum* indicitur pro communi agrorum usu.

Apud Hickesium, Thes. Ling. Sept. Tom. I. p. 163. *Ban* (undè *Banon* & *Banonium* in veteri Gotho-Scandico sive Danico, pro agro & territorio frequenter accipitur; *Gloss. Ducang. verbo* BANO.

(††) Ibid. verb. ABANDUM.

(1) Recherches d'Et. Pasq. Liv. VIII. c. 36.

quelquefois *garantie*, *cautionnement*; quelquefois *hypothéquer*, *donner par assurance*, *abandonner*; expressions qui présentent toutes l'idée ou de choses délaissées dont chacun est maître de s'emparer, ou d'un droit volontairement *donné* à autrui sur des biens qui ne lui appartiennent pas, lequel droit *donné* par le Propriétaire sur sa chose, peut éventuellement la faire devenir la chose d'autrui, comme dans le cas de *cautionnement* & de *garantie*.

Si l'*enthousiasme* & l'*imagination* ne m'*égarent pas*, je crois que n'ayant pu vous *résoudre à copier tout* ce que j'ai dit de la lettre A, vous regretterez d'avoir changé de résolution pour le seul mot *abandon*. Au reste, Monsieur, daignez m'éclairer, si vous persistez à penser que je suis dans l'erreur; vous me trouverez toujours docile à d'utiles leçons.

» Dans le Dictionnaire Etymologique de la Langue Françoise (1) on voit que *Bedeau*, *répéter* & *inviter*, viennent d'une même racine, ou du mot primitif *Bed* qui désigne toute idée relative à invitation & demande. Les Latins en ont dérivé *Peto*, demander. »

Si j'avois cru devoir respecter l'oreille de mes Lecteurs plus que leur jugement, les raisons qui ont fixé votre attention sur le mot *Bedeau*, m'eussent averti de le retrancher d'une liste assez nombreuse, dans laquelle vous me donnez lieu de remarquer qu'il y a quelques mots doux, comme *Académie*, *appanage*, *disette*. Il m'eût été facile de rendre cette liste plus nombreuse encore, & de n'y faire entrer que des mots harmonieux. Mais j'avoue que j'aurois craint que cette affectation n'eût été plus choquante pour des Savans, que le son du mot *Bedeau*. Si vous étiez mon seul Juge, je verrois bien qu'il ne suffit pas de donner des étymologies vraies, & que l'essentiel est de ne donner que celles des mots nobles & sonores.

» Il y a des mots, suivant notre Auteur, dans la Langue Hébraïque (2), *dont il retrouve la racine* dans le François; ce qui paroîtra *contraire à* TOUTES *les idées reçues.* «

J'ai dit, en effet, que l'on retrouvoit dans la Langue Françoise des racines qui ne subsistoient plus dans la Langue Hébraïque, telle que nous l'avons. J'ai cité nos mots *bande*, *mal* (3), *chyle*, *munir*, *cher* (4), &c. On a dit qu'il falloit être Pyrrhonien outré pour douter que *pain* dérivât de *panis*; il faut l'être autant pour douter que les racines qui ont fait les mots hébreux *abend*, *amal*,

(1) Nov. p. 2182.

(2) Ib. p. 2183.

(3) Plan gén. p. 27.

(4) Ib. p. 50.

akil, *amun*, *ikar*, &c. ne se sont pas conservées dans ces mots *bande*, *mal*, *chyle*, *munir*, *carus* ou *cher*, qui offrent le même sens. Loin que cette assertion soit contraire *à toutes les idées reçues*, elle est une conséquence nécessaire de ce Principe admis par un si grand nombre de Savans, que toutes les Langues, mortes ou vivantes, ne sont que des dialectes d'une *Langue Primitive* qui existe encore, quoiqu'éparse parmi les différens Peuples. Qu'y a-t-il de contradictoire & d'absurde à soutenir, que telle racine qui a été altérée dans un dialecte, n'a pas subi des altérations dans un autre? D'ailleurs quand il seroit aisé de prouver que mes idées sont contraires à TOUTES *les idées reçues*, qu'en résulteroit-il contre mon Principe? Ouvrez les Mémoires de toutes les Académies, & vous verrez combien d'erreurs anciennes qu'on auroit pu qualifier, pendant longtems, d'*idées reçues*, ont disparu devant des vérités découvertes & développées par des Modernes. Vous attaquez tout, vous n'entrez en discussion ou en preuves sur rien : toujours des décisions séches & magistrales. Il semble que vous ayez fait vœu d'infaillibilité, & que vous exigiez de l'Univers le vœu d'obéissance aveugle. Je vais vous en donner quelques nouvelles preuves.

DÉCISIONS du Journaliste sur le Génie Allégorique & sur la possibilité ou l'impossibilité de pénétrer le sens des Allégories.

Vous regardez, Monsieur, comme une portion de l'ancienne Histoire, trois *Allégories* dont j'ai donné l'explication. Je crois au contraire, que ce n'est qu'en entrant dans l'esprit allégorique des Anciens, qu'on trouve un sens raisonnable, honnête, utile dans ces antiques narrations. Elles ne seroient qu'un ramas d'indécences & d'atrocités, si elles étoient regardées comme historiques. Ma sécurité vous étonne : je ne suis pas moins étonné qu'il existe un seul homme bien persuadé, qu'en lisant les aventures attribuées à Saturne, à Mercure, à Hercule, il a lu l'Histoire des premiers siécles du Monde.

Quelqu'impression que pussent produire les efforts que vous avez faits pour rendre mes explications ridicules, j'ai une répugnance invincible à discuter toutes vos décisions : &, pour me servir d'une de vos phrases, *j'avoue que je ne puis me résoudre à vous suivre dans tous ces écarts*. En effet, Monsieur, vous avez découpé des faits qui forment un ensemble dans mon Ouvrage; vous avez supprimé tout le détail qui auroit pu faire soupçonner que ces faits avoient entr'eux quelque liaison, & qu'ils s'éclairoient mutuellement; vous avez totalement isolé ceux que vous avez assez dénaturés, pour faire paroître absurde

leur application à des objets physiques ou moraux. *J'aime beaucoup mieux m'approcher de mon but, que de m'arrêter ainsi dans une fausse route* (1).

Vous ne dites nulle part en quoi je me suis trompé; c'est par masse que vous persiflez dédaigneusement ce que j'ai publié : il faudroit donc que je transcrivisse une longue suite de pages de mes *Allégories Orientales* pour faire apprécier des jugemens souvent énoncés en une seule ligne. Je respecte trop le Public pour me livrer à ce genre de réfutation. Mais je conjure ceux qui aiment les Lettres, qui examinent sans partialité les Ecrits d'autrui, qui ont le cœur assez honnête, assez bienfaisant pour instruire & pour fortifier dans leur marche ceux qui cherchent à se rendre utiles, de lire de suite les trois Allégories que j'ai expliquées, & l'extrait prétendu que vous avez donné. Si, contre toute apparence, & contre l'opinion des plus savans hommes parmi les Anciens & les Modernes, on étoit de même avis que vous à l'égard du fonds, je suis bien sûr que le jugement différeroit entierement du vôtre à l'égard de la forme. Je crois vous devoir & me devoir à moi-même, de m'expliquer sur quelques phrases de vos extraits qui, par leur ton & leur tournure, ne semblent pas appartenir au XVIII^e. Siécle.

» Comment ce Génie (*allégorique*) a-t-il (2) pû échapper à *tous ceux qui ont jusqu'à présent travaillé sur l'Antiquité* ? »

Je crois pouvoir vous assurer qu'il n'a échappé à personne, pas même à ceux qui ont fabriqué des systêmes pour adapter à l'histoire, des récits qui résistoient de toutes parts aux prétendues identités que l'esprit systématique avoit cru saisir. Ce qui a échappé à beaucoup d'Ecrivains qui ont travaillé sur l'Antiquité, c'est la vraie clef de ces Allégories. Au milieu d'une obscurité profonde, & qu'ils rendoient permanente, ils ont apperçu des lueurs semblables à ces météores qui ont si souvent égaré des voyageurs. Ils se sont épuisés en efforts violens & continus pour assimiler ces lueurs trompeuses, à la lumiere d'un jour serein. On leur a vainement démontré l'inutilité de chercher des Empires, des successions de Rois, dans des tems où l'on ne trouve aucune trace de Nation, de Police, de Loix, où par conséquent il n'a pû exister de Souverains. Ces Ecrivains se sont obstinés à préférer un Edifice chimérique qui étoit leur ouvrage, à l'Edifice réel qu'ils avoient inutilement essayé de reconstruire. L'amour-propre ne fournit que trop d'exemples de pareilles mé-

---

(1) M. de Guignes, dans sa Réponse aux doutes, &c.

(2) Nov. p. 2185.

prises suivies de la même obstination. Mais, Monsieur, le sens allégorique qui substitue la raison & l'instruction aux extravagances & au scandale du prétendu sens historique, a-t-il *échappé* à Varron, à Ciceron, à Plutarque & à tant d'autres Ecrivains de l'Antiquité? A-t-il échappé à Massieu, à Freret, à Bougainville, à M. le Batteux, à une multitude de Savans modernes? De quels Ouvrages étoit composée la Bibliothéque où vous avez puisé vos lumieres? Vous, qui m'adressez cette étonnante Question, *comment le Génie allégorique a-t-il pu échapper* A TOUS CEUX *qui ont* JUSQU'A PRÉSENT travaillé sur l'*Antiquité*? Je vous le répete, il n'a *échappé* à personne.

» L'Auteur remarque (1) que tous ceux qui ont expliqué ce Monument (le Fragment de Sanchoniaton) n'y ont trouvé qu'une suite de Rois d'une même Famille qu'ils ont essayé de reconnoître. Dans son systême, ce n'est point une Histoire, ni une suite de Générations qu'il y faut chercher, mais une Allégorie ingénieuse, liée à la Mythologie Orientale, mere de celle des Grecs & des Romains. Ainsi les infidélités d'Uranus à l'égard de sa femme & les atrocités qu'on reproche à Saturne, ne sont que des Allégories. «

Vous ne contestez pas, Monsieur, que l'explication que j'ai donnée au Fragment de Sanchoniaton, se trouve LIÉE à la Mythologie Orientale, mere de celle des Grecs & des Romains. Vous avez donc senti que c'étoit en *liant* étroitement différentes parties disséminées, que j'ai rendu sensible la justesse de mes explications. Il falloit briser ces liens, ou reconnoître la solidité de l'ensemble que j'avois formé. Quelle idée un Lecteur peut-il se faire, d'après le compte que vous lui rendez, & que je viens de copier en entier, de la liaison des faits que j'ai rapprochés? J'avoue que tout cet ensemble étant supprimé, il doit paroître assez ridicule que j'aye tiré pour unique conséquence de mes explications, que *les infidélités d'Uranus à l'égard de sa femme, & les atrocités qu'on reproche à Saturne, ne sont que des Allégories.* Mais ce bouleversement, cette incohérence, ne sont pas mon ouvrage; c'est le vôtre. Au reste, vous ne vous en tenez pas là, vous donnez *immédiatement* la réfutation savante, lumineuse de ce que j'ai fait pour lier, dans le plus grand détail, les différentes parties du Fragment à la Mythologie. Le Public jugera de la solidité & de l'élégance de cette réfutation.

» C'est *ainsi* que *quelques-uns* (2) ont voulu expliquer Homère & d'autres

Quiconque diroit que les Poëmes d'Homère ne contiennent *que des faits*,

(1) Décemb. p. 2576.

(2) Décemb. p. 2576.

» Ouvrages anciens, allégoriquement, prétendant qu'ils ne contenoient pas des faits, mais les détails exacts des différens procédés du *grand-œuvre*; ici, c'est l'Agriculture; mais il y a apparence que cette explication ne fera pas plus fortune en ce genre que le *grand-œuvre*, & que ces systêmes ne passeront que pour des VISIONS. Peut-être viendra-t-il un tems que la Henriade sera expliquée de même. »

ne mériteroit pas qu'on perdît son tems à le détromper. On est inconvertible, lorsqu'on n'est pas capable d'écarter du premier coup-d'œil une absurdité si manifeste. « Quant à la Fable *allégorique*, si l'on considere (1) les secrets » sans nombre que les fictions de l'Iliade expriment à leur maniere, » quelle scène de prodiges vient nous » charmer? Quel fut le Génie qui sût » peindre les propriétés des élémens, » les facultés de l'esprit, les affections » du cœur; les vertus & les vices; qui sût en faire *des Personnages constans*, » & qui les mît *en action*, sans jamais leur faire de violence? Nul Auteur n'est » entré en lice avec Homère à cet égard «.

Quiconque diroit que ces Poëmes renferment & des *faits* & des *Allégories*, se trouveroit d'accord avec tous les Savans, avec tous les Gens de Lettres qui ne songent pas à se singulariser par des paradoxes. Ceux qui n'ont trouvé dans les Ouvrages immortels de ce Poëte sublime que les *détails exacts des différens procédés du grand-œuvre*, sont évidemment des *visionnaires*, puisqu'ils cherchoient à découvrir un secret qu'ils n'avoient pas, de l'existence duquel ils ne voyoient aucune trace au tems d'Homère; & qu'ils ne pouvoient avoir aucune espérance de démêler, à travers des Allégories qu'ils forgeoient eux-mêmes, les procédés d'un Art qui leur étoit inconnu.

Des gens raisonnables & bien intentionnés, qui chercheroient & qui parviendroient à trouver sous l'enveloppe d'Allégories aussi brillantes qu'heureuses, ces vérités physiques, morales & politiques dont Homère est rempli, devroient-ils être confondus avec les gens dont vous parlez? Il me semble que l'envie de blesser & d'humilier jette ici votre Logique dans d'étranges écarts. Denys d'Halicarnasse, Saluste le Philosophe, Varron, le Chancelier Bacon, l'Abbé Massieu, Freret, M. l'Abbé le Batteux, &c. ne seroient-ils que des *visionnaires*? Et de combien de noms respectables ne pourrois-je pas grossir cette liste? Je pourrois même vous objecter votre propre autorité. N'avez-vous pas été forcé de dire (2) qu'on *ne peut nier que dans la Mythologie ancienne, il n'y ait des traits allé-*

(1) Préface de l'Homère Anglois de Pope.

(2) Décemb. p. 2589.

goriques? Vous les avez donc apperçus. Pourquoi refusez-vous aux autres le droit de les appercevoir? Sont-ils devenus des visionnaires, parce qu'ils n'ont pas retenu pour eux seuls, des observations dont ils ont cru que le Public pouvoit profiter; parce qu'ils ont respecté l'homme considéré en lui-même; qu'ils ne l'ont pas regardé comme un monstre, & qu'ils n'ont pas cru qu'il ne pouvoit commettre que des actions monstrueuses, avant que l'esprit & le cœur humain eussent fait les immenses progrès dont nous jouissons; parce qu'ils ont publié que les principes & les effets des Arts de premiere nécessité avoient été transmis d'une génération à l'autre sous le voile de l'Allégorie; qu'il étoit puérile de travailler à se persuader que l'histoire des premiers âges étoit consignée dans des récits dont le sens littéral réuniroit l'atrocité à l'indécence, & prouveroit par conséquent que les Sociétés les moins nombreuses n'auroient pu subsister dans ces tems d'horreur & de destruction; qu'au contraire, le sens manifestement allégorique de ces récits, étoit conforme en tout à la marche de la Nature; qu'il se rapportoit aux premiers besoins des Sociétés naissantes, aux premiers moyens qu'il étoit possible d'employer pour les faire cesser, à l'accroissement des besoins même par la découverte successive des moyens de les satisfaire, & par le perfectionnement ou l'augmentation des ressources puisées dans la Nature contre une insuffisance individuelle, insuffisance que les premieres découvertes ne faisoient sentir que plus vivement? Pourquoi s'obstiner à chercher les ténébres & le désordre, où les premiers traits de la lumiere & l'harmonie sociale éclatent de toutes parts?

Je n'irai certainement pas chercher *les détails & les différens procédés du grand-œuvre* dans Homère; mais j'ai cherché les détails & les principaux procédés de *l'Agriculture*, & je les ai trouvés dans le fragment de Sanchoniaton, Auteur plus ancien qu'Homère, & je les retrouve sans peine dans plusieurs autres écrits de l'Antiquité. Seroit-ce une *vision* que de soupçonner & même d'affirmer que le premier & le plus important objet pour les sociétés naissantes, a été le premier sujet de leurs chants & de leurs écrits? Que les Hommes étant parvenus à se délivrer des inquiétudes & des fatigues qu'entraînoit la recherche de leur nourriture dans les productions spontanées de la terre, leur joie, leur admiration, l'amour des Peres pour leurs enfans, la reconnoissance envers la Divinité, dicterent avant tout, la description d'un art qui affermissoit pour jamais la base jusqu'alors incertaine de leur réunion? Comment pourrions-nous en douter? Les transports de cette joie, de cette admiration, ne s'étoient même pas ralentis dans des siécles très-postérieurs à Sanchoniaton. Le corps entier de l'Histoire & de la Littérature dépose de ce fait essentiel. Ne faudroit-il pas, au-

contraire, se faire une violence extrême pour supposer que les premiers chants & les premiers écrits des hommes, ont eu pour sujet des aventures atroces ou dégoûtantes, attribuées à une longue suite de Rois, & arrivées dans des tems & dans des pays, où il n'y avoit, ni ne pouvoit y avoir de Rois? La découverte la plus importante à l'humanité, n'a cessé d'être un objet public d'applaudissement & de reconnoissance que dans des siécles très-postérieurs; & la Fable même prouve littéralement que l'Agriculture est le premier art que les hommes ayent inventé, & célébré par des fêtes publiques.

On trouveroit aujourd'hui des Erudits qui croiroient qu'en débrouillant ou en transportant d'un pays à un autre, la généalogie de Princes qui auroient régné dans quelque recoin du Monde, ils se sont rendus plus utiles que les Inventeurs des moyens d'assurer des subsistances aux sociétés les plus nombreuses; mais aujourd'hui même où l'Agriculture n'est pas traitée avec la même distinction que chez les Anciens, tous les gens sensés regarderoient ces Erudits comme des *Visionnaires*. Ils leur diroient avec un Ecrivain moderne: » l'ignorance & » l'ingratitude placent toujours (1) un Art au même niveau que les mains » grossières qui l'exercent. Mains respectables, par la nature des secours qu'elles » fournissent à l'humanité; méprisées, parce qu'aucun éclat n'appelle les yeux » sur ce qu'elles touchent. La multitude ne saura jamais que c'est du sein des » travaux en apparence les plus abjects, & souvent du sein de la misére & des » larmes, que sortent les richesses, la force & la splendeur des Empires ». Je n'ai donc à rougir, ni comme homme, ni comme Homme de Lettres, d'avoir montré l'Agriculture dans les écrits de la plus haute antiquité. Mais j'avoue que j'aurois à rougir de n'y avoir vû que l'Agriculture.

Elle avoit été célébrée de vive-voix avant la découverte des Symboles primitifs de la parole, & elle avoit certainement fait naître differens arts utiles, long tems avant que l'Ecriture proprement dite eût été inventée. C'est par cette raison, puisée dans l'ordre naturel des choses, que les Ecrivains & les Monumens qui nous restent ont presque toujours fait entrer plusieurs Arts dans les symboles ou dans les descriptions de l'Agriculture (†); mais on la voit per-

(1) Corps d'Observat. de la Soc. d'Agricult. de Bretagne, ann. 1757. & 1758. p. 6. des Observ. Prélim.

(†) » Ces premiers Arts que les hommes apprirent d'abord... sont l'Agriculture, » l'Art Pastoral, celui de se vêtir, & peut-être celui de se loger. Aussi ne voyons-nous » pas le commencement de ces Arts en Orient, vers les lieux d'où le Genre-humain s'est » répandu. « (Disc. sur l'Hist. Univ. de BOSSUET, p. 10. édit. de Cramoisy, in-4°. 1681.)

sévéramment

sévérammment placée au devant du Tableau, comme le germe de toutes les autres découvertes. C'est ce qu'avoient remarqué avant moi des Savans que personne encore ne s'étoit avisé de traiter de *Visionnaires*, & qu'il est incroyable que vous placiez sur la même ligne que ceux qui n'ont vû que le *grand-œuvre* dans les Poëmes d'Homère.

Vous avez, sans doute, regardé comme une plaisanterie gaie & de bon ton, la prédiction qu'il *viendra un tems que la Henriade sera expliquée* DE MÊME. Si vous avez voulu dire qu'il se trouvera des *Visionnaires* qui prétendront y lire *les procédés du grand-œuvre*, je crois pouvoir vous prédire à mon tour, que ce tems ne viendra jamais. Si vous avez voulu dire que *quelques-uns expliqueront* la Henriade *allégoriquement*, *prétendant qu'elle ne contient pas des faits*, *mais les détails exacts des différens procédés* de quelqu'Art chimérique, je vous prédis encore que ce tems n'arrivera pas. Mais je vous affirme, pour le présent & pour l'avenir, qu'on ne verra dans la Henriade que ce qu'elle est; c'est-à-dire, un Poëme dans lequel l'Auteur a réuni aux faits historiques les plus intéressans pour la Nation Françoise, les graces & la pompe des Allégories les plus nobles & les plus ingénieuses. On y distinguera, comme dans les Poëmes d'Homère, ce qui appartient à l'*Histoire* & ce qui appartient à l'*Allégorie*. A quel degré d'ignorance ou de stupidité ne faudroit-il pas être parvenu, pour ne pas voir que le massacre de la S. Barthélemy, l'assassinat de Henri III, la bataille d'Yvri, le siége & la famine de la Capitale, le retour des Parisiens à l'obéissance, après qu'Henri IV. se fût fait Catholique, & une foule d'événemens aussi vrais qu'extraordinaires, appartiennent à l'Histoire? Par quel renversement de bon sens pourroit-on ne pas reconnoître des récits purement allégoriques, en lisant le voyage de la *Discorde* à Rome; sa confédération avec la *Politique* qui régnoit au Vatican; leur course rapide à Paris pour armer, sous le masque de la Religion, la main parricide de Jacques Clément; le sommeil envoyé à Henri IV, pendant lequel Saint-Louis le transporte en esprit au ciel & aux enfers, lui fait voir dans le Palais des Destins, sa postérité & les grands Hommes que la France doit produire? Et quelles ressources de l'Allégorie ont été oubliées dans un Poëme où l'intérieur & tous les dehors du Temple de l'Amour sont animés, où la Religion, les vertus, les vices sont personnifiés & mis en action?

Je crois qu'il suffit d'avoir une juste idée de l'esprit humain, d'avoir vécu avec des hommes éclairés, & de s'être nourri de la lecture de livres sages & profonds, pour se borner à ne voir *que des faits* dans des écrits anciens qu'il est impossible d'attribuer à des insensés, & qui cependant, sous un point de vue purement historique, ne seroient qu'un ramas d'extravagances. J'ose vous le dire,

l'acharnement à étayer un systême qui s'écroule de toutes parts, seroit une des plus étonnantes *visions* dans un siecle aussi éclairé que le nôtre.

» On ne peut nier que dans la Mythologie ancienne, il n'y ait des traits *allégoriques*; mais que toutes les histoires des *différentes* Divinités chez les *différentes* Nations ne soient qu'une seule & même *allégorie* rapportée à l'*Agriculture & à ce qui en dépend*, c'est un systême insoutenable ».

Je n'ai jamais dit & je n'ai jamais pensé que *toutes* les histoires des différentes Divinités ne fussent *qu'une seule & même allégorie* rapportée à *l'Agriculture & à ce qui en dépend.* Il est au moins étonnant que vous réduisiez à trois articles, *Saturne*, *Mercure*, *Hercule*, ces innombrables histoires. Encore n'y a-t-il dans les Allégories que j'ai développées que celle de *Saturne* qui se rapporte immédiatement à l'*Agriculture*; celle de Mercure se rapporte à *l'Astronomie*, & celle d'Hercule au *défrichement*, au *desséchement* des Terres. » AGRICULTURE, ai-je dit, étoit (1) le » mot de l'allégorie énigmatique que nous offroit Saturne & sa Fable. ASTRO- » NOMIE sera le mot de celle que nous offre Thot ou Mercure ». Vous l'avez » remarqué vous-même, page 2882. de votre Extrait du mois de Décembre.

Direz-vous, pour m'échapper, que vous ne qualifiez de *systême insoutenable* que celui qui réduiroit tout à une *seule* & *même* Allégorie, rapportée *à l'Agriculture & à ce qui en dépend*; que l'Astronomie étant une dépendance de l'Agriculture, vous êtes en droit de m'imputer que c'est à cette *seule* & *même* Allégorie que j'ai tout rapporté? Mais, Monsieur, il y auroit pour le moins une énorme inexactitude dans votre expression. L'art de régler à propos les travaux agricoles *dépend* de l'observation assidue de l'ordre des saisons, & des signes célestes qui les précédent, les accompagnent & les suivent. Dans ce sens, l'Agriculture seroit une *dépendance* de l'Astronomie : mais jamais qui que ce soit ne s'est avisé de dire que cette science *dépendît* de l'Agriculture; on pourroit dire avec autant de justesse que l'Astronomie *dépend* de la *navigation*.

D'ailleurs, Monsieur, vous seriez tombé dans cette faute de raisonnement si souvent reprochée à ceux qui se laissent emporter par le désir d'avoir raison dans les cas où ils se trompent le plus visiblement, & l'on vous diroit, *qui prouve trop ne prouve rien.* En effet, si je trouvois dans une Allégorie ancienne la description d'un *Art* quelconque; si j'y reconnoissois, d'après leur désignation, ou par des usages & par des noms qui se fussent conservés jusqu'à nous, quelques instru-

(1) Page 190. des Allég. Orient.

mens ou quelques moyens qu'un Laboureur pût appliquer utilement à ses travaux, vous pourriez soutenir avec autant de solidité, que j'ai rapporté cette Allégorie à l'Agriculture, & que l'*Art* dont j'aurois reconnu la description en *dépend.* Mais je n'appuierai pas plus long-tems sur cette méprise, quoiqu'elle paroisse volontaire. J'ai un reproche d'une toute autre importance à vous faire.

On ne peut nier, dites-vous, *que dans la Mythologie ancienne il n'y ait des traits Allégoriques.* A quoi les avez-vous distingués *ces traits* qui, selon vous, sont d'un autre genre ? Ce discernement ne seroit-il difficile, ou même impossible qu'au reste des hommes, & la Nature vous auroit-elle donné, à cet égard, un instinct, un tact exclusif? Je n'userai pas de représailles, Monsieur, & je ne vous imputerai pas une prétention si exhorbitante, pour ne rien dire de plus. Mais vous me mettez en droit de vous sommer de publier les règles qui vous ont conduit à démêler avec sureté ce que vous dites être une source de méprises pour les Gens de Lettres. Cacher des instrumens de cette importance, c'est faire naître des doutes, & peut-être plus que des doutes sur leur existence. Vous affirmez à plusieurs reprises que la Mythologie *ancienne* est une branche de l'Histoire. Vous avouez ici qu'on ne peut nier qu'elle ne renferme des traits Allégoriques. Pour peu qu'on vous pressât, on vous forceroit à avouer que la ligne de démarcation entre l'Histoire & l'Allégorie n'est pas toujours assez nettement prononcée pour dissiper tous les doutes; ensorte qu'il doit nécessairement rester plus ou moins de *traits* qu'il est très-difficile, selon vous, & peut-être impossible de classer avec sureté. Si vous avez nettement distingué les uns & les autres, il faut que vous ayez eu des règles pour vous conduire. Si vous n'en aviez pas, vous ignoreriez la réalité des *traits Allégoriques*, & vous ne l'ignorez pas, puisque vous établissez en maxime qu'*on ne peut la nier.* Croyez-vous qu'il eût été au-dessous d'un Ecrivain qui a dicté tant d'arrêts sur cette matière, de donner au moins une idée des principes infaillibles de critique qui l'ont dirigé ?

Ne dites pas que ces instructions vous eussent mené au-delà des bornes d'un extrait; c'est l'appanage des hommes transcendans que d'éclairer toutes les routes avec quelques grands traits de cette lumiere vive & féconde qui dirige & les contemporains & la postérité. D'ailleurs, il n'est pas si essentiel aux *Extraits* d'avilir les ouvrages qu'on examine, qu'il ne soit permis d'y faire entrer d'utiles instructions ; & quand même on tomberoit alors dans l'inconvénient de la longueur, ce ne seroit certainement pas la partie de l'Extrait la plus ennuyeuse. Vous n'avez pas voulu dissiper les ténébres dont vous pensez que je suis enveloppé. Peut-être un défi me fera-t-il obtenir de votre amour-propre, ce que j'ai-

merois mieux devoir à votre amour pour les Lettres & pour ceux qui les cultivent. Je vous défie donc d'établir & de publier les régles de critique d'après lesquelles vous prétendez avoir distingué avec sureté dans la Mythologie *ancienne*, les traits Allégoriques, des faits historiques. Si vous gardez le silence, j'en conclurai, & j'espere que le Public en conclura avec moi, que tout ce que vous avez débité contre mon Ouvrage sur cet objet essentiel, est pour le moins hasardé. Si le sentiment de vos forces vous détermine, au contraire, à publier votre secret, comptez sur la promptitude de mon hommage : j'avouerai sans restriction que j'ai été égaré par les principes que j'ai suivis dans l'explication des Allégories Orientales sur Saturne, Mercure & Hercule. Vous voyez, Monsieur, que l'amour des Lettres est la seule passion qui m'anime.

Imputations d'incapacité, d'ignorance, de présomption, d'enthousiasme. Persiflage, injures, &c.

» Dans le Plan de l'Ouvrage (1) on ne voit que des annonces & des promesses de Traités différens. Pour les exécuter, il faudroit *une Société* des plus savans Hommes de *toutes les Nations*, qui sussent toutes les Langues, qui eussent sous les yeux *tous* les Monumens : *nous doutons encore qu'ils pussent y réussir.* »

Il doit me suffire de vous répéter, d'après M. de Guignes, qu'un *Plan*, un *Prospectus*, une *Annonce*, ne peut & ne doit contenir que des *annonces & des promesses de Traités.*

A l'égard de la *Société des plus savans Hommes de toutes les Nations*, je l'ai trouvée, sur les matieres dont je m'occupe, dans mes livres, dans ceux de mes amis, dans les Bibliothéques de France & des Pays étrangers dont les livres m'ont été indiqués & communiqués par des Savans distingués. Ils ont même bien voulu m'aider de leurs observations & de leurs lumières. Ils m'ont persuadé, par ces actes d'honnêteté & de bienfaisance, qu'ils ne jugeoient pas de mon entreprise avec le mépris dont vous faites ostentation à chaque page de vos Extraits. Je dois à leur amour pour les Lettres, cette *Société* qui réunit éminemment les lumieres de *toutes* les Nations, la connoissance de *toutes* les Langues & de *tous* les Monumens : malgré ces avantages, je n'aspire nullement à vous troubler dans le plaisir de *douter* du succès de quelqu'Ouvrage que ce soit.

(1) Nov. p. 2186.

« L'Auteur *tout seul*, sans connoître (1) de ces Langues que *quelques mots*.... OSE *annoncer* un pareil travail. Pour parler exactement d'une Langue, il faut la connoître & l'entendre. Celui qui *n'en* a que *quelques mots* qu'il cherche *avec peine* dans un *Dictionnaire*, *s'en impose à lui-même* lorsqu'il veut en développer les origines. »

Vous venez de voir, Monsieur, que je ne suis pas *tout seul*; que j'ai commencé par me mettre en bonne & nombreuse Compagnie.

Les Bibliothéques des hommes les plus savans dans les Langues, contiennent des *Dictionnaires*; ce qui seroit fort étrange, & peut-être ridicule, s'il leur étoit interdit d'y avoir recours. Lisez le Mémoire de M. de Guignes dans lequel il *essaye d'établir... que la Nation Chinoise est une Colonie Egyptienne* (2). Vous y verrez (*pag.* 8, 9, 15, 16, 21) qu'il n'a pu se dispenser de recourir à des Dictionnaires, lorsqu'il a voulu comparer la forme, le sens, le son de mots & de lettres Hébraïques ou Phéniciennes, à la forme, au sens, au son de mots & de caractères Chinois. Il est vrai que, selon toute apparence, M. de Guignes trouve avec facilité tout ce qu'il veut dans ses Dictionnaires, au lieu que vous affirmez que je n'y *cherche qu'avec peine.*

Je n'ai qu'une réponse à vous faire : comment le savez-vous ? Comment pourriez-vous même le savoir ? Et ne le sachant pas, quelles peuvent être les dispositions d'esprit & de cœur qui vous ont porté à l'affirmer ? Regardez-vous ces dispositions comme essentielles à un Journaliste ?

» Prétendre découvrir (3) tant de choses dans l'Antiquité, n'est-ce pas aller trop loin ? C'est se livrer à des conjectures *frivoles* & *hasardées.*

J'ai peine à concevoir comment *prétendre découvrir*, ce soit *se livrer à des conjectures.* Peut-être avez-vous voulu dire que les découvertes que je prétendois pouvoir faire, ne seroient fondées que sur des conjectures *frivoles* & *hasardées.* Dans ce cas, je vous dirai que je comprends encore moins comment vous vous y prenez pour savoir d'avance ce qui entrera dans des Traités qui ne sont qu'*annoncés*, que vous n'avez pas vus, dans lesquels il peut entrer des conjectures, sans que tout y soit *conjectures*, & sans qu'elles soient toutes *frivoles* & en même tems *hasardées.*

(1) *Ib.* p. 2187.
(2) Mém. de l'Acad. des Insc. & Bell. Let. Tom. XXIX.
(3) Nov. p. 2189.

Prétendre découvrir tant de choses dans l'avenir, *n'est-ce pas aller trop loin?* Et comment qualifier, sans vous blesser, les *conjectures* que vous croyez être en droit de former & de publier?

Vous connoissez, sans doute, les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, & le Journal des Savans. Il a dépendu de vous d'y chercher & d'y trouver une multitude de découvertes qui ont été faites depuis un siécle sur les Monumens les plus obscurs de l'Antiquité. Il y en a peu dans lesquelles il ne soit entré quelques conjectures pour lier plus étroitement des faits constans en eux-mêmes dont le rapprochement, la liaison & la connexité forment proprement les découvertes; mais les conjectures n'en sont pas la base. Quel honneur ç'eût été pour un Journaliste qui auroit vû *l'annonce* de ces Ouvrages avant leur publication, que de prédire au Public qu'il n'y trouveroit que des conjectures *frivoles & hazardées*! Heureusement, les Ecrivains qui ne consultent qu'un amour-propre éclairé, ont la prudence de ne jamais dicter au Public des jugemens qu'il pourroit rejetter; & lorsqu'ils croient pouvoir *hazarder* le leur, ce n'est jamais sur des ouvrages qu'ils n'ont point examinés, qu'ils ne connoissent même pas.

« *Doctrine Symbolique* [1] *des Nombres....* Elle est fort obscure; mais après les efforts de notre Auteur, les résultats, dit-il, seront aussi *satisfaisans* que *lumineux*. Il faut avouer que son *imagination* lui fait appercevoir ce que les plus savans Hommes, *après des recherches profondes*, n'ont pu découvrir.

Voilà bien des Arrêts entassés en peu de lignes.

Cette Doctrine est *obscure* ou FORT *obscure* en raison de l'application avec laquelle on l'a étudiée, & des rapprochemens de faits que l'étude & l'application ont donné lieu de faire. Je n'ignore pas qu'elle est *obscure* pour beaucoup de gens; je vois bien qu'elle est *fort obscure* ou *très-obscure* pour vous; & je la crois d'une obscurité impénétrable pour tous ceux qui sont décisifs, quoique superficiels.

Vous avez cru ne pouvoir vous dispenser d'*avouer* que c'est mon *imagination* qui me fait appercevoir les résultats que j'annonce. Ce n'est point là un *aveu*, c'est une *décision*. Quel intérêt, ou quelle mission avez-vous pour faire un *aveu* qui ne seroit décent que dans la bouche d'un homme qui se seroit trompé, qu'on en auroit convaincu, & qui auroit la modestie d'en convenir? *J'avoue* qu'il est possible que mes résultats ne soient pas aussi *satisfaisans*, aussi *lumineux* que je

(1) Nov. pag. 2189

J'ai espéré ; mais *avouez* aussi que votre décision est tout au moins précipitée, puisque vous ignorez ce que j'ai rassemblé, & ce que j'ai apperçu ou cru appercevoir dans la *Doctrine symbolique des Nombres.*

D'où partez-vous, Monsieur, pour me traiter avec si peu de ménagement ? De ce que j'annonce que j'ai *apperçu* ce que les plus savans Hommes, après des recherches profondes, n'ont pu *découvrir ?* N'êtes-vous pas effrayé de la singularité de votre dialectique ? Les plus savans Hommes n'ont pu découvrir une chose, donc personne ne la découvrira ! Ignoreriez-vous qu'en tout genre l'homme le plus ordinaire peut faire des découvertes qui ont échappé à des hommes supérieurs non-seulement en savoir, mais en pénétration ? Ignoreriez-vous que le concours & le rapprochement de vues éparses, d'observations ou de découvertes particulières, peut faire naître des idées qu'on n'auroit jamais eues sans ces premieres données ? En un mot, ignoreriez-vous qu'il n'y a peut-être pas autant de découvertes qu'on puisse attribuer à des Savans, & sur-tout à des recherches profondes, qu'à ce que nous nommons le *hazard ?* Ne savez-vous pas, d'ailleurs, *qu'une vue foible, & que sa foiblesse même rend attentive, apperçoit quelquefois ce qui avoit échappé à une vue étendue & rapide* (1) ? Voulez-vous que je renferme dans un seul fait, une réponse tranchante à votre décision contre la possibilité des découvertes qui n'auroient pas encore été faites ? Voici ce fait que je crois digne de toute votre attention.

Le savant Evêque d'Avranches, M. Huet, pensoit que « si toute la Nation des » *Indiens & des Chinois* n'est pas descendue des *Egyptiens*, elle l'est du moins » *en la plus grande partie* (2). Entre tous ces *essaims d'Egyptiens*, qui inonderent les Indes, les *Chinois*, dit-il, méritent d'être considérés en leur particulier. On trouve chez eux *des marques bien sensibles de leur origine*, une grande conformité de *Coutumes* avec celles des Egyptiens, leurs doubles lettres » *hiéroglyphiques & profanes*, quelqu'affinité même *de leurs langues*.... Quoique *les Chinois soient sortis d'Eyptiens* en tout ou en partie, avec le reste » des Indiens, ils ont pourtant fait depuis long-tems un Peuple séparé ».

Ce n'étoit encore là qu'un germe ; & quoique présenté de bonne main, le tems du développement n'étoit point encore arrivé.

En 1732 & 1736, M. de Mairan, qui connoissoit l'Ouvrage de M. Huet, reprit la même matière, rassembla différens rapports pour établir que les Chinois

(1) Considér. sur les mœurs, par M. Duclos, ch. 3.

(2) Hist. du Comm. & de la Navig. des Anciens, ch. IX & X.

sont une Colonie Egyptienne, un *essaim d'Egyptiens.* Le P. Parrenin, à qui il adressoit ses observations, & à qui il demandoit de nouveaux éclaircissemens pour fortifier & pour completter le paralléle de ces deux Peuples, n'étoit pas de son avis (1). Il y a lieu de croire que de fortes disconvenances peuvent empêcher les Savans de s'accorder sur ce paralléle : car M. de Guignes n'a pas caché au Public, que plus de vingt ans après, c'est-à-dire en 1758, il étoit encore persuadé, comme le P. Parrenin, qu'il n'avoit point *passé à la Chine de Colonies Egyptiennes*; qu'il ne pouvoit s'imaginer *que les Chinois eussent jamais rien pris des Egyptiens.* Mais le tems de la découverte qui avoit échappé à M. Huet, à M. de Mairan, au P. Parrenin, à M. de Guignes lui-même, approchoit; elle n'avoit besoin, pour éclore, que d'une autre découverte digne de la reconnoissance des Savans, & qu'ils doivent à M. l'Abbé BARTHELEMY.

Les recherches sur les Lettres Phéniciennes parurent. M. de Guignes se proposoit alors de travailler *sur la maniere dont les Lettres Alphabétiques avoient pû être formées.* Il avoit devant lui l'Alphabet des Lettres Phéniciennes. Pour *se délasser*, il s'avise de jetter les yeux sur un Dictionnaire Chinois qui contient la forme des Carctacères antiques. C'est dans cet heureux moment de *délassement* que la ressemblance d'*une* seule Figure Chinoise, à *une* seule Lettre Phénicienne, devient pour M. de Guignes la démonstration la plus *satisfaisante* & la plus *lumineuse* d'une foule de vérités. Rien n'est plus intéressant que l'entendre luimêue faire le récit de ses nombreuses & rapides découvertes.

» Je fus frappé tout-à-coup d'appercevoir *une* Figure (Chinoise) qui ressem-
» bloit à *une* Lettre Phénicienne (2). Je m'attachai *uniquement* à ce rapport : je
» le suivis & je fus étonné *de la foule de preuves* qui se présentoient à moi. Je fus
» alors *convaincu* que les *Caractères*, les *Loix* & la *forme du Gouvernement*, le
» *Souverain*, les *Ministres mêmes* qui gouvernoient sous lui, & l'*Empire entier*,
» étoient Egyptiens; & que *toute* l'ancienne Histoire de la Chine *n'étoit autre*
» *chose* que l'Histoire d'Egypte qu'on a mise à la tête de celle de la Chine.. Je
» trouvai encore les Caractères qui ont donné naissance à ceux des Hébreux, des
» Arabes, des Syriens, des Ethiopiens & des Phéniciens : c'est-à-dire, *les pre-*
» *miers Caractères du Monde, & une grande partie de la Langue Phénicienne* ».

---

(1) Lettres de M. de Mairan & du P. Parrenin, Paris, Imp. Roy. 1770. Et Recueil des Lettres Edif. Tom. XXIV.

(2) Mém. dans lequel on prouve que les Chinois sont une Colonie Egypt. pag. 36. de l'Avant-Propos.

Je

Je me fais un plaisir de remarquer que des découvertes si promptes, si multipliées, si importantes, furent présentées à l'Académie des Belles-Lettres avec la plus grande modestie. M. de Guignes ne donne son Mémoire qu'afin que cette savante Compagnie *juge* s'il ne s'est point *égaré* : il déclare que ce n'est qu'un *essai*; qu'il *ne se flatte point de réussir* dans son entreprise; qu'il a *cru seulement pouvoir la tenter.*

Dans le *Précis* de son Mémoire, qu'il publia au commencement de l'année suivante (1), on retrouve à-peu-près la même retenue : cependant, il fut impossible à M. de Guignes de dissimuler plus long-tems qu'il regardoit ses observations comme des preuves, & les conséquences qu'il en tiroit comme des démonstrations : aussi s'expliqua-t-il dans des termes si mesurés, que je vais, Monsieur, les remettre sous vos yeux, de peur d'en diminuer le prix en les abrégeant.

« Qui sait jusqu'où pourra nous conduire la lumiere qui nous éclaire? Qui » sait si nous ne touchons pas au moment où bien des mystères vont se développer? Je n'affirme rien. Cependant *la Langue* des hyéroglyphes, inconnue » depuis si long-tems en Egypte, est encore *vivante* à la Chine, & j'ai tant » de preuves que c'est de part & d'autre la même Langue...! Mais, je le ré» pete, je n'affirme rien. Me sera-t-il, du moins, permis de proposer la » question suivante?

« *Que deviennent les Chinois*, & cette durée immense qu'ils attribuent à leur » Empire, & *toutes* ces divisions en tems historique, incertain & fabuleux, & » *tous* ces Ouvrages qu'on a faits pour établir leur chronologie, & *tous* ceux » qu'on a faits pour la détruire, & *toutes* les preuves qu'on en tire contre » les Livres de Moyse, & *tous* les systêmes qu'on a produits pour défendre le » témoignage de ce Législateur, & cette supériorité en *toutes* choses qu'on ac» corde aux Chinois, & *tout* ce qu'on a dit, & *tout ce qu'on diroit encore* sur » un sujet si important? *Tout cela disparoît*, & il ne reste plus qu'un fait simple: » c'est que les anciens Sauvages de la Chine, ainsi que ceux de la Gréce, ont » été policés par les Egyptiens; mais qu'ils l'ont été plus tard, *parce que* la » Chine est plus éloignée de l'Egypte que la Gréce ».

Je ne pouvois choisir un exemple plus propre à vous convaincre de trois

(1) L'impression de ce Précis étoit nécessaire pour que le Public fût promptement instruit des découvertes de M. de Guignes, parce que son Mémoire qu'il lut au mois d'Avril 1758. ne fut imprimé qu'en 1764.

vérités que j'ai avancées : l'une qu'on peut faire les découvertes les plus inespérées sur des matières dont des Savans se sont fortement occupés : l'opinion contraire ne seroit propre qu'à décourager, & par conséquent à resserrer dans un cercle très-étroit la somme possible des connoissances humaines. L'autre, que les recherches & les vues des différens Savans de tous les siécles & de tous les pays, sont autant d'échelons pour saisir le but vers lequel ils ont marché, sans cependant parvenir à l'atteindre : le travail & l'application augmentent de jour en jour le nombre de ces échelons, & l'on parvient enfin au moment où il ne reste plus qu'un pas à faire. La troisième, qu'on doit souvent au *hazard* des découvertes qui se sont dérobées aux Savans & à leurs profondes recherches.

Effaçons des fastes de la Littérature quelques lignes de l'Histoire de la Navigation des Anciens de M. Huet, & quelques pages des Lettres de M. de Mairan, la découverte de M. de Guignes sera peut-être retardée d'un siécle. Allons plus loin, conservons aux Savans ce qu'ont écrit M. Huet & M. de Mairan sur les rapports entre les Nations Egyptienne & Chinoise; mais supprimons la découverte de M. l'Abbé Barthelemy, nous retrouverons M. de Guignes au point où il étoit en 1758, c'est-à-dire, *persuadé* qu'il n'avoit point *passé de Colonie Egyptienne à la Chine, & ne pouvant s'imaginer que les Chinois eussent jamais rien pris des Egyptiens.*

J'ai trouvé, sans sortir de ma Bibliothéque, beaucoup plus de travail fait sur *la Doctrine Symbolique des Nombres*, que n'en avoit M. de Guignes sur cette Colonie Egyptienne qui a peuplé la Chine dans des siécles si éloignés du nôtre, à une distance si grande de l'Egypte, & par des routes inconnues à tout l'Univers. Pourquoi affirmez-vous qu'en lisant, en méditant les écrits des Savans qui nous ont précédés; en rapprochant de leurs observations & de leurs découvertes, ce qui a été observé & découvert depuis, je ferai d'inutiles efforts pour avancer dans la route qu'ils ont ouverte & frayée ? Pourquoi chercher à engourdir, à mon occasion, tous les hommes laborieux, par des arrêts si décourageans ? *Il semble*, pour me servir des expressions d'un grand Seigneur qui a si bien connu & si bien peint les hommes (1), *il semble que vous ayez peur de trouver la vérité* dans l'Ouvrage que j'ai annoncé.

» Nous ne pouvons suivre l'Auteur dans le détail de toutes ses explications

Vous renoncez enfin à la méthode facile & prudente de tout mépriser,

(1) Réflexions, Sentences, Maximes, &c. Paris, 1725, pag. 7.

(*allégoriques*) dans lesquelles il montre *continuellement* combien il est *peu versé* dans la connoissance des *Langues Orientales*... Nous nous bornerons à *quelques* observations particulieres. »

de tout proscrire sans rien discuter : vous entrez en lice pour prouver au Public combien je suis *peu versé* dans les Langues *Orientales*. Je crois *pouvoir vous suivre* dans cette route. Vous avertissez que mon ignorance se montre *continuellement* ; vous n'avez donc eu que l'embarras du choix, dans la multitude d'inepties qui vous ont frappé, & on ne vous soupçonnera pas d'avoir mal choisi par distraction, ou de propos délibéré. Examinons donc ces preuves d'élite qui doivent constater votre supériorité & mon ignorance dans les Langues Orientales.

« En parlant d'Elioun (1), mot Phénicien qui signifie le Dieu suprême, il dit que ce mot a le plus grand rapport avec *Ello-him* : il auroit dû dire *Elohim*. Au reste, ces mots n'ont aucun rapport entr'eux dans leurs racines ; & l'un & l'autre sont différens noms de la Divinité. »

Vous parlez ici en votre nom. Cependant, Monsieur, vous ne faites que répéter mes expressions J'ai dit, Elion, *en Phénicien, signifie Dieu, le Dieu suprême.*

Le mot *Elion* a pour racine על qui se lit également *hol*, *el*, *al*, & qui signifie *sur*, en Latin *super* : il répond aux idées *d'élevation*, de *supériorité*.

On, est quelquefois une simple terminaison. Lorsque c'est un mot radical, il répond aux idées de *force*, *puissance*, *richesses*, *gloire* : ainsi *Elion* peut être traduit par ces phrases, *la suprême puissance*, *le Dieu suprême*, *Dieu* (†).

Le mot Elohim a pour racine אל, qui se lit également *al* ou *el*, & qui répond aux idées de *supériorité* & de *force*.

Him, est un radical qui signifie *immensité*, il est en même tems l'expression du *superlatif*, comme le mot im-*us* des Latins, qui en effet en dérive, *turpis*, *turpiss-im-us*.

Il y a donc beaucoup plus que de l'inexactitude à dire qu'*Elion* & *Elohim* n'ont aucun *rapport* entr'eux *dans leurs racines* ? puisque la consonne radicale ל, L, est la même dans les deux mots. Aussi Moyse se sert-il & du

(1) Déc. p. 1577.

(2) Alleg. Orient. p. 23.

(†) *Elion*, dit Robertson au sujet des dix noms de Dieu, signifie *Elevé*, *Haut*, *Très-Haut*.

mot *Elion*, & du mot *Elohim*, pour exprimer le *Très-Haut* : d'où vous devez conclure de plus, qu'ils ont *le plus grand rapport* du côté du sens.

Enfin, s'il étoit question du simple rapport de son, je demanderois avec confiance à quiconque n'est pas sourd, s'il n'en trouve aucun entre *Elion* & *Elohim*. Et si, comme j'ai lieu de le croire, la réponse m'étoit favorable, il me semble que je pourrois assurer que dans leurs *racines*, leur *signification*, leur *son*, ces mots ont *le plus grand rapport entr'eux*.

Je n'ai écrit qu'une seule fois *Ello-him*. Par-tout ailleurs, vous avez dû voir dans mon Ouvrage, en caractères courans, majuscules & italiques, *Elohim*. L'équité seule devoit donc vous porter à penser que ce pouvoit être une faute d'impression, & que je n'avois pas besoin de cette grave leçon, *il auroit dû dire Elohim* : mais il ne tenoit qu'à vous d'appercevoir que j'avois écrit *Ello-him* de dessein prémédité, & pour me faire entendre plus aisément.

De quoi s'agissoit-il dans l'endroit où j'ai employé cette orthographe ? De faire sentir que le mot *Elion*, employé par Sanchoniaton, n'est point un nom d'homme ; que par conséquent, il falloit traduire ce mot & s'arrêter à sa signification propre, qui est *le Très-Haut*. J'ai dit que Philon, Traducteur de Sanchoniaton, n'ayant point trouvé de mot dans la Langue Grecque pour rendre *Elion*, l'avoit conservé & l'avoit paraphrasé sur le champ par le mot *Hypsistos*, qui signifie aussi *le Très-Haut*; que Moyse avoit désigné le *Très-Haut*, la Divinité par *Elion*; & qu'enfin ce mot avoit le plus grand rapport avec l'*Allah* des Arabes, dont la traduction littérale est le *Très-Haut*. Pour rendre ce dernier rapport plus frappant, j'ai redoublé la consonne radicale *L*; & j'ai écrit *Ello-him*, parce que la même consonne est redoublée dans *Allah*, & que ce redoublement de la consonne est la seule différence qu'il y ait entre les deux mots dont il s'agit, de l'aveu même d'un grand nombre de Savans, & sur-tout de Golius dans son Dictionnaire Arabe, qui rapportent *Allah* au verbe *Aleh*, ou *Elah*, écrit par un *L* simple, & qui signifie *élever*, *cultiver*, *adorer*. AL, EL, HOL, sont les racines des mots *Elion*, *Elohim*, *Ello him*, *Allah*, qui renferment tous l'idée d'*élévation*, de *supériorité*, & qui signifient tous *le Très-Haut*. Il étoit donc aisé de sentir pourquoi, en plaçant *Elohim* à côté d'*Allah*, j'avois orthographié *Ello-him* ; sur-tout en voyant que j'avois orthographié le même mot sans double *L*, & sans trait d'union, lorsque je n'ai pas eu besoin d'en marquer le rapport avec le mot Arabe qui signifie *le Très Haut*.

Je supplie mes Lecteurs de pardonner à ma position forcée, la sécheresse & l'ennui inséparables d'une explication que vous leur auriez épargnée, si vous aviez examiné mon Ouvrage avec plus d'attention & moins d'humeur.

» Dans ſon ſyſtême (1) *Elioun* eſt donc la Divinité, & *Berout*, femme d'*Elion*, n'eſt autre choſe que la *Création*, ou l'acte de créer ; ce qui eſt *aſſez ſingulier*, que l'acte par lequel Dieu crée, ſoit en même-tems ſa femme. »

Que les opinions des Anciens ſur la création ayent été fauſſes, mal digérées, incohérentes, cela nous eſt fort étranger ; il nous ſuffit de ſavoir quelles étoient ces opinions, pour que nous puiſſions ranger dans la claſſe des faits, qu'ils avoient telle ou telle opinion.

Dans l'ordre des faits, la *ſingularité* ne change rien à la réalité. » Chaque » Nation a eu ſes *Allégories* (2) & ſes Fables ſur l'*origine* du Monde, ſur la *for-* » *mation* des êtres particuliers... Ces Coſmogonies ne ſont venues juſqu'à nous » que ſous l'enveloppe des *Allégories* & des fictions poëtiques, dont l'imagina- » tion enflammée des hommes de ces pays, aime à revêtir les objets les plus » ſimples. C'eſt pour cela qu'elle repréſente *l'action du ſouverain Etre dans la* » *production de l'Univers*, non comme une *création*, idée philoſophique ſur » laquelle l'imagination ne peut avoir de priſe, mais comme une GÉNÉRA- » TION, c'eſt-à-dire, comme une choſe qui a *quelqu'analogie* avec *cette eſpèce* » *de production*, dont nous ſommes tous les jours les témoins. »

D'après cette obſervation, il eſt évident que M. Freret n'eût rien trouvé de *ſingulier* dans la premiere phraſe du fragment de Sanchoniaton. Il lui eût paru très-conforme à l'eſprit oriental que le mot *Elion* ſignifiant *Très-Haut*, & le mot *Berouth* ſignifiant la *Création* ; la premiere phraſe de l'Allégorie de Saturne portât en termes exprès, *alors vivoit le* TRÈS-HAUT : *ſa femme s'appelloit la* CRÉATION, *& d'eux naquirent le Ciel & la Terre.* Tant il eſt vrai que la *ſingularité* peut appartenir aux perſonnes auſſi bien qu'aux choſes. Vous pardonnerez à un ignorant de remarquer que le langage ordinaire des Anciens ne devroit pas paroître *ſingulier* à ceux qui ſe piquent d'érudition.

» En ſe laiſſant entraîner par ſon imagination, l'Auteur au moins ne devroit pas en impoſer ſur les textes, ni faire croire qu'il les a ſous les yeux. Nous trouvons dans une Note cette remarque à l'occaſion du mot *Bara*, ברא, qui ſignifie créer : « la phraſe Phé-

Cette accuſation eſt bien grave. Je ſerois inconſolable, ſi je n'étois pas en état de faire voir qu'elle ſuppoſe tout au moins un défaut d'attention qui, dans un Journaliſte, équivaut à la mauvaiſe foi.

N'ayant aucune miſſion directe

(1) Déc. p. 2577.
(2) Défenſ. de la Chron. contre Newton, par Freret, p. 374.

» nicienne, dit-il, a plus de rapport » encore à celle où Moyſe ſubſtituant au verbe *Bara*, le verbe קנה *Kané* (Gén. XIV. 19), dit qu'Elioun engendra le Ciel & la Terre, » C'eſt le mot même dont ſe ſert Sanchoniaton. » Comment peut-on le ſavoir, puiſque le texte de Sanchoniaton n'exiſte plus depuis bien des ſiécles? N'eſt-ce pas en impoſer à ceux qui l'ignorent?

pour examiner mon Ouvrage, vous n'avez pu, ſans manquer eſſentiellement au Public, en faire imprimer de prétendus Extraits, ſans l'avoir lû attentivement. Un Journaliſte *en imposeroit* à tous les Lecteurs, s'il s'aviſoit de rendre compte, d'apprécier, de juger d'après une lecture inattentive, ſuperficielle, dédaigneuſe. Il faut donc que je ſuppoſe que vous avez lû mon Ouvrage avec attention, que vous l'avez lû tout entier, & que vous avez tâché de vous garantir des preſtiges qui naîtroient de l'amour-propre, & qui conduiroient ſi aiſément à la plus aveugle partialité.

Vous avez donc lû (pag 13 de mes Allegories Orientales) que ce qui nous reſtoit de Sanchoniaton, ſe réduiſoit à *deux fragmens conſervés* par Euſébe; qu'Euſebe les *emprunta* de la TRADUCTION que Philon *en avoit faite en GREC*; que malheureuſement l'*ORIGINAL Phénicien* & la *Traduction Grecque* N'EXISTENT plus; mais qu'il eſt impoſſible (page 17) de ne pas regarder le Texte *Grec* comme une *Traduction* d'un Ouvrage écrit *originairement* en Phénicien.

Après une expoſition ſi claire, ſi préciſe, de la perte abſolue de l'*Original* en Phénicien, & de la *Traduction* même, puiſque j'avertis qu'il ne nous reſte de celle-ci que *deux fragments* aſſez courts, *conſervés* par Euſebe, eſt-il croyable que vous ayez oſé dire que *j'en impoſe ſur les textes*, & que j'ai cherché à *faire croire* que je les avois *ſous les yeux*? Il étoit plus ſimple de m'accuſer de démence, parce qu'en effet il faudroit être en démence, pour dire qu'un texte *n'exiſte plus*, & que cependant *on l'a ſous les yeux*. Mais voyons ce qui vous a ſervi de prétexte pour riſquer l'imputation, auſſi odieuſe que gratuite, que *j'en impoſe ſur les textes*.

Dans le premier verſet de la Genèſe, Moyſe dit que Dieu *créa* le Ciel & la Terre. Le texte Hébreu employe le verbe *Bara*, qui ſignifie *créer*.

Dans un autre texte de Moyſe, où il eſt dit que Dieu créa le Ciel & la Terre (1), le Texte porte le verbe *Kané*, qui ſignifie *engendrer*.

---

(1) Gen. XIV. 19.

Le fragment de Sanchoniaton dit en ſtyle Allégorique, ce que Moyſe énonce comme Hiſtorien : on y lit qu'Elion ou le *Très-Haut*, & ſa femme Berouth ou *la création*, *engendrerent* le Ciel & la Terre. Philon, qui a traduit en *Grec* le texte *Phénicien*, ſe ſert du mot γιννᾶται, *gennatai*, qui ſignifie *engendra*, *produiſit*.

En rapprochant ces différentes expreſſions, j'ai penſé & j'ai dit que la phraſe de Sanchoniaton avoit plus de rapport avec celle où Moyſe ſe ſert du verbe Kanê, *engendrer*, qu'avec celle où il employe le verbe Bara, *créer*. Je l'ai penſé, parce que Philon a traduit le mot Phénicien, que nous n'avons plus, par un mot grec qui ſignifie *engendrer*; ainſi je n'ai point douté que Sanchoniaton n'eût employé dans le texte original le verbe *Kanê*, parce qu'il n'y a point de mot qui correſponde mieux au mot primitif des Grecs *ganein*, dont la ſignification eſt *engendrer*. Elion *engendra* le Ciel & la Terre : *c'eſt le mot même*, ai-je dit, *dont ſe ſert Sanchoniaton*. En effet, le mot *engendrer* eſt celui dont s'eſt ſervi ſon Traducteur, & le mot *Kanê* étoit l'expreſſion la plus propre que pût employer Sanchoniaton, parce qu'elle correſpondoit parfaitement à la maniere dont les Anciens conſidéroient la formation du Monde. Ils la regardoient comme une *génération*.

C'eſt donc pour avoir jugé, d'après le ſens du mot *engendrer* employé par Philon, que le texte Phénicien avoit *plus de rapport* avec un texte de Moyſe, où il ſe ſert auſſi du mot *engendrer*, qu'avec un autre texte où il ſe ſert du mot *créer*, que vous vous êtes ecrié ; *comment peut-on le ſavoir, puiſque le texte de Sanchoniaton n'exiſte plus depuis bien des ſiécles ? N'eſt-ce pas* EN IMPOSER *à ceux qui l'ignorent ?* Faut-il donc, pour vous ouvrir les yeux, vous faire remarquer que ceux qui auroient ignoré avant que de lire mon Ouvrage, que le Texte original n'exiſte plus, l'auroient appris fort en détail dans mon Ouvrage même, quelques pages avant l'article que vous avez attaqué avec tant d'injuſtice & tant d'emportement ? Si je ne me ſuis pas aſſez clairement expliqué dans une Note qui n'eſt que de trois lignes, pouviez-vous vous diſpenſer de donner au moins un coup-d'œil ſur ce qui vous en eût développé le ſens ? Il ne falloit pour cela ni eſprit ni érudition ; l'homme le plus médiocre, mais bien intentionné, n'auroit eu beſoin que d'un peu d'attention pour me bien entendre. Pour vous, Monſieur, vous avez préféré au devoir d'être attentif, le plaiſir de m'outrager.

» Les explications qu'il donne (1) Cette maniere de me cenſurer,

(1) Déc. 1579.

» de quelques phrases hébraïques, sont si contraires à l'analogie de la Langue, que *le plus médiocre Hébraïsant* en seroit *choqué*. Où M. Gebelin a-t-il pris que מי, *Mi*, signifioit *de?* Aucune Grammaire ni aucun Dictionnaire ne lui en fourniroient d'exemple. «

toute dure qu'elle est, n'apprend rien ni à vos Lecteurs ni à moi. Ainsi rien ne dédommage de votre ton. Si vous aviez dit que *Mi* en Hébreu n'a aucune signification, ou qu'il signifie autre chose que *de*, si vous aviez appuyé cette décision de quelques exemples bien ou mal ajustés au dessein de me placer au-dessous *des plus médiocres* Hébraïsans, le Public vous auroit su gré de l'avoir éclairé sur mon ignorance, & je vous aurois su gré moi-même, ou de m'avoir instruit, ou de m'avoir fourni l'occasion de justifier ce que j'ai avancé. Mais la crainte de vous compromettre, marche toujours de front avec le plaisir de prononcer des décisions *choquantes*.

Si j'étois d'un caractère à suivre un si mauvais exemple, je bornerois ma réponse à une seule phrase : *Où avez-vous pris*, vous dirois-je, *que MI ne signifie pas DE ?* Combien de gens seroient hors d'état de se décider entre votre question & la mienne ? Mais si je suis dans l'ignorance, je ne cherche point à la masquer. Je pense qu'il y a moins à perdre à se compromettre par defaut de savoir, que par défaut de candeur. Je vais donc m'expliquer. Et comme tous les Lecteurs ne sont pas des *Hébraïsans* supérieurs comme vous, ni même au-dessous de la médiocrité comme moi, je commencerai par puiser dans notre propre Langue les moyens d'évaluer & votre question, & les réponses que je tirerai ensuite du peu que je sais comme *Hébraïsant*.

Supposons que, pour expliquer une phrase de notre Langue, on fût dans la nécessité d'en décomposer certains mots & de les rappeller à leurs élémens; supposons encore qu'en les décomposant, quelqu'un dît que le mot *in* est équivoque en François; que c'est une *préposition* souvent *négative*; mais qu'elle répond quelquefois à notre préposition *dans* : un Journaliste, tant soit peu instruit du systême général de la formation des Langues, diroit-il à celui qui auroit donné cette explication, *où avez-vous pris que IN est un mot négatif*, *ou qu'il signifie DANS ? Aucune Grammaire, aucun Dictionnaire ne vous en fourniroient d'exemples.* Si cependant, cette savante & lumineuse question étoit proposée, croyez-vous, Monsieur, que ce que vous allez lire ne fût pas une réponse suffisante ?

IN, est une préposition *Latine* qui s'est conservée dans des phrases *prises du Latin*, & qui ont passé sans altération dans notre Langue, comme *in pace*, *in-folio*.

folio. C'eſt ce que vous trouverez *ſans peine* dans le Dictionnaire de l'Académie Françoiſe. Mais, *in* n'eſt point un mot François. On le chercheroit inutilement comme tel dans nos Grammaires & dans nos Dictionnaires. C'eſt une *prépoſition* qui entre dans la formation de pluſieurs mots. Elle eſt *négative* dans ceux-ci, *in-faillible*, *in-ſupportable*, *in-juſte*, *in-décent*, *in-civil*, *in-capable*. Elle ſignifie DANS lorſqu'elle ſe compoſe avec les mots ſuivans, *in-vaſion*, *incident*, *in-cruſtation*, *in-hérence*, *in-jonction*, *in-fuſion*. Enfin, on peut regarder la même prépoſition comme équivoque dans les mots *indication*, *indemnité*, *inanition*, *incinération*, *inauguration*.

Nous avons auſſi notre prépoſition *di* ou *dis*, qui n'eſt point un mot de notre Langue, mais qui prend des ſens différens en ſe compoſant avec d'autres mots, comme *diſ-convenance*, *diſ-proportion*, *diſ-famation*, *di-minution*, *&c.*

J'ai, à très-peu de choſe près, la même réponſe à vous faire, ſur la queſtion que vous faites naître au ſujet du mot Hébreu *mi*. Je ne vous ai fait attendre cette réponſe que pour en épargner la lecture à ceux qui s'occupent moins de l'Hébreu que vous & moi, & à qui cette diſcuſſion paroîtroit ſéche & déſagréable. Il eſt juſte de les avertir qu'ils peuvent s'en épargner le dégoût & l'ennui.

MI, eſt dans la Langue Hébraïque, une de ces prépoſitions que les Grammairiens nomment *inſéparables*, & qui ſont toujours placées à la tête du mot. Dans ma citation, je l'ai détaché du mot *Kol*, qui ſignifie *tout*, parce que je n'avois pas beſoin de ce dernier mot pour la comparaiſon que je voulois faire.

J'ai dit, מי מלאכתו, *mi melakth-ou*, au lieu de dire, מי-כל מלאכתו; *mi-Kkol melakth-ou*.

En cela, j'ai agi comme quelqu'un qui ayant à citer cette phraſe Italienne; *è venuto alla cità di Roma*, ſe borneroit à dire *è venuto* a *Roma*, en détachant *a* de *la*, & omettant *cità*, dont il n'auroit pas beſoin pour remplir l'objet de ſa citation.

Il eſt vrai que j'aurois pu lier le mot *mi* avec celui qui le ſuit, & écrire *mi-melakht*, au lieu de *mi melakth*. Mais alors j'aurois altéré le texte. On auroit ſuppoſé que je n'aurois rien omis entre *mi* & *melakth*, au lieu que j'omettois *kol*, qui eût donné *mikkol melakth*.

Vous ne deviez donc pas demander où j'avois pris que *mi* ſignifioit *de*, puiſque c'eſt évidemment ſa vraie ſignification dans la phraſe que j'ai citée, & en

H

l'isolant comme je l'ai fait (†). Tout ce que l'envie de me convaincre d'ignorance pouvoit vous permettre dans cette occasion, c'étoit de vous plaindre, ou de ce que j'avois isolé un mot toujours placé à la tête d'un autre, & qui doit y être uni, ou de ce qu'en le détachant je n'en avois pas fait le mot *min*, selon la prétention des Massoréthes, qui disent qu'à la tête des mots, *mi* est toujours employé pour *min*. Mais alors je serois retombé, par un autre côté, dans l'inconvénient d'altérer le texte qui porte *mi* & qui ne porte pas *min*. D'ailleurs, j'aurois commis une faute qui auroit *choqué* les *doctes Hébraïsans* : car il est très-certain, quoi qu'en disent les Massoréthes, que *mi* n'est jamais pris pour *min*, & que *mi* est un mot distinct. Toutes les fois que ce mot *mi* est à la tête d'un mot qui commence par une consonne, comme *kol*, *mi* reste tel qu'il est ; tout son effet est de faire redoubler la consonne du mot auquel il est joint, *mi-k-kol* au lieu de *mi-kol*, *mi-l-lhem*, au lieu de *mi-lehem*. Lorsqu'au contraire *mi* se trouve à la tête du mot qui commence par une voyelle, ou, comme disent les Massoréthes, *par une gutturale*, *mi* est employé seul & sans aucune addition au mot auquel il est joint, *mi-az*, *mi-ejoth*, *mi-houtz*. Cependant, s'il étoit vrai que *mi* fût toujours employé pour *min*, ce seroit le cas de dire, pour éviter le concours des voyelles, *min-az*, *mi-ejoth*, *mi-houtz*. Le redoublement de la consonne dans *mi-k-kol* n'est donc point un remplacement de la lettre *n* du prétendu mot *min*, comme dans *col loquor*, *cor-rodo*, où la premiere *l* est le remplacement de la lettre *m* de *cum-loquor*, *cum-rodo* ; car la lettre *m* de *cum* est conservée dans les mots latins qui commencent par une voyelle, *com-es*, compagnon ; *come-dere*, manger ; au lieu que la lettre *n* de *min* ne se trouve jamais au-devant des mots qui commencent par une voyelle ; on dit *mi-az*, & jamais *min-az*.

L'usage de la Langue Hébraïque de redoubler les consonnes des mots lorsqu'ils commencent par une consonne, & qu'ils sont unis au mot *mi*, n'exige donc nullement la supposition gratuite que *mi* est employé pour *min*, puisque

---

(†) Voyez la nouv. Méth. Hébr. par Jac. Collombat, 1708. p. 31. » מ Le *Mem.* se » met à la tête d'un mot au lieu de מן *min*.... Il signifie *a*, DE, *par*, *devant*, *à cause* » *hors*..... »

Voyez Lexic. Hebræo-Latinum à Joh. LEUSDEN. Ultraject. 1687. p. 397. משואה & *à vastatione*.

Je ne crois pas devoir multiplier ici les exemples ; les gens instruits n'en auront pas besoin.

ce mot ne reparoît pas avec la lettre *n* au devant des mots qui commencent par une voyelle. Cet usage, considéré sous ce point de vue, est très-naturel & conforme au génie de toutes les Langues. Au lieu que la manière dont le présentent les Massoréthes, en fait un usage particulier à la Langue Hébraïque, usage dont on ne voit point la raison, & assujetti à des irrégularités dont il est encore moins possible de rendre raison.

J'avoue que les Massoréthes ne pouvoient faire mieux dans leur siécle, tems où l'on ignoroit absolument qu'une Langue quelconque fût assujettie à des loix claires & fixes : mais il seroit bien étrange que, sous prétexte qu'ils ne pouvoient pas mieux faire alors, on prétendît nous asservir, dans un siécle aussi éclairé que le nôtre, à adopter aveuglément ce cahos de régles & d'exceptions qui ne serviroient qu'à embrouiller ce que nous voyons clairement.

Ainsi, au lieu de dire avec les Massoréthes & avec les Buxtorffs (1) que MI est une préposition inséparable qui a pris la place de *min*, & que par cette raison la consonne suivante se redouble ; au lieu d'ajouter ensuite (2) comme une exception à cette régle, que devant les voyelles on le prononce simplement *mi* ; enfin, au lieu d'ajouter encore (3) qu'alors il devient quelquefois *me* ; disons simplement que *mi* est une préposition qui fait redoubler la consonne au devant de laquelle il est placé. On aura une régle simple, claire, conforme à l'analogie des Langues, & qui ne donnera lieu à aucune exception.

Ces détails, & la Note que j'y ai jointe, vous convaincront, je l'espère, que le mot *mi* se trouve dans les Dictionnaires & dans les Grammaires, qu'il signifie, entr'autres choses, *de*, & que je savois ce que je faisois en le traduisant & en le plaçant comme je l'ai fait.

Ce que je viens de vous dire au sujet des mots *Elion* & *mi*, doit, ce me semble, me dispenser d'entrer dans des détails de cette espéce sur quelques autres articles. Je n'ai pas oublié que pour avoir dit que *Mythologie* vouloit dire *Discours sacré* ou *respectable*, vous vous êtes écrié (4), *où M. Gebelin a-t-il pris cette explication du mot MYTHOLOGIE ?* Je l'ai *prise*, Monsieur, où tout le monde prend que *Bible*, mot qui signifie littéralement Livre, ne veut jamais dire autre chose que *Livre sacré* ou *respectable*, *le Livre par excellence*. Je n'ai

(1) Trés. Grammat. de la Langue Hébr. p. 538.

(2) *Ibid.* p. 549.

(3) *Ibid.* p. 551.

(4) Nov. p. 2186.

pas non plus oublié que vous vous êtes écrié *dans quel Auteur* (1) *M. Gebelin a-t-il pris de pareilles observations sur la racine* POT*? Où existe-t-elle*? Je ne les ai prises dans aucun Auteur. Ceux qui écrivent & qui se bornent à copier ce qu'ils trouvent dans les *Auteurs*, ne font que des plagiats, ou ne publient que d'inutiles centons. J'ai pris mes observations sur la racine Por, dans une source où vous n'aimez pas qu'on aille puiser, c'est-à-dire, dans un grand nombre de Langues mortes & de Langues vivantes de l'Orient, du Nord & de l'Occident. J'y ai remarqué que ce monosyllabe entroit, comme base, dans la formation d'une foule de mots; qu'il en étoit manifestement la racine, puisqu'il conservoit par-tout le même sens, au propre & au figuré; que dans les mots plus éloignés du sens immédiat, celui-ci n'exigeoit qu'un peu d'attention, pour y être ramené par les régles communes de l'Analogie. Etoit-il nécessaire, pour que ces remarques fussent justes, que *des Auteurs* les eussent faites avant moi? Enfin, je n'ai pas oublié qu'ayant expliqué pourquoi *Biblos* signifioit dans Sanchoniaton *le Séjour de la lumière*, vous avez imaginé que *j'aurois de la peine à produire des preuves* (2) *de cette explication*, & qu'ayant donné un sens qui vous étoit inconnu, aux mots *Il*, *Bethyl*, *Dagon*, *Atlas*, vous vous en êtes vengé en disant (3), *une telle explication n'est qu'une pure chimère, démentie par l'analyse de la Langue Hébraïque*. Mais je ne m'engagerai point dans les petits défilés où s'éternisent ces petits combats qu'on nomme la petite guerre. L'homme le moins savant auroit le même droit & la même facilité que vous pour entasser questions sur questions, décisions sur décisions contre mon ouvrage. Des réponses instructives me prendroient beaucoup de tems: *j'aime beaucoup mieux*, pour me servir encore des expressions de M. de Guignes, *m'approcher de mon but, que de m'arrêter ainsi dans la route.* Je vous proteste que votre opinion *personnelle* sur ma profonde ignorance, ne m'inquiéte nullement sur le sort de mon entreprise; mais si quelqu'un, sans esprit de *dénigrement*, me propose quelque doute ou quelque difficulté, je suis prêt à entrer en explication avec lui, ou à convenir que je me suis trompé. Les contradictions de cette espéce n'exciteront en moi que des mouvemens de reconnoissance.

» M. Gebelin appuie son systême (4) J'ai des reproches de plus d'une

(1) Décemb. p. 2582.
(2) Décemb. p. 2580.
(3) *Ib.* p. 2581.
(4) Décemb. p. 2589.

» ſur une foule d'étymologies, dont *quelques-unes* ſont *vraies*, mais *mal appliquées*; d'autres n'ont qu'une *certaine* vraiſemblance, & *le plus grand nombre* ſont *fauſſes* ou *ridicules*. »

eſpèce à vous faire ſur cette déciſion magiſtrale.

1°. Dans les parties de vos Extraits, où vous ne faites qu'indiquer les objets dont je m'occupe, vous me déſignez par le mot *Auteur*. Nous ne pouvons ſuivre l'*Auteur*.... il ſeroit à deſirer que l'*Auteur* ... &c. Mais quand il convient à vos vûes d'employer contre moi un ton d'aigreur & de ſupériorité, il entre dans votre bienſéance d'employer mon nom dans vos phraſes. *Où M. Gebelin a-t-il pris cette explication du mot Mythologie?.... Où M. Gebelin a-t-il pris que* מי, MI, *ſignifioit* DE? .. *Dans quel Auteur M. Gebelin a-t-il pris de pareilles obſervations?... &c.* D'après ce ſyſtême de conduite, j'avoue que, pour être conſéquent, vous ne pouviez vous diſpenſer de me nommer dans une occaſion où vous aſpiriez à perſuader que dans ce que j'ai donné ſur les Allégories de Saturne, de Mercure & d'Hercule, il n'y a ni jugement ni juſteſſe, & que le *ridicule* accompagne preſque par-tout mon ignorance en fait d'étymologies.

2°. Il y a beaucoup plus que de l'inexactitude à dire au Public que j'*appuie* mon ſyſtême *ſur une foule d'étymologies*. Le mot *Etymologie* ſeroit-il pour vous le ſynonyme de *Traduction*? Pourquoi recourrois-je aux Etymologies dans ces occaſions ſi fréquentes, où il me ſuffit, pour rendre à une Allégorie le ſens clair qu'elle eut primitivement, de la débarraſſer de la fauſſe idée que des noms de choſes, ſont des noms d'hommes? Que me faut-il de plus, que d'avertir par une ſimple traduction de ces prétendus noms d'hommes (†), qu'on lit une *deſcription* au lieu qu'on s'imaginoit lire une *hiſtoire*?

2°. Le principal devoir d'un Journaliſte eſt de faire une eſpéce d'Analyſe ou d'Extrait, dans lequel il a ſoin d'expliquer le genre & l'étendue de la matière; de ſpécifier l'ordre & la méthode de l'Ouvrage; d'indiquer les nouveautés & les ſingularités des différentes parties; & lorſqu'il s'agit d'Ouvrages de Littérature, de faire ſentir le goût & le ſtyle de chaque Ecrivain. Il doit, en travaillant, étouffer toute paſſion & toute partialité; ſe dépouiller de ſon propre intérêt &

(†) ELION, en Grec *hypſiſtos*, *le Très-Haut*. *Berouth*, création. *Uranus*, le Ciel. *Ghé*, la Terre. *Thémis*, la Juſtice. *Thétis*, la nourricière. *Latone*, la cachée. *Eimarmené*, la Fortune. *Hora*, la beauté. *Perée*, fertilité. *Muth*, mort. *Bethyl*, vierge. *Dagon*, froment. *Cabires*, forts, puiſſans, en Latin *Magnates*, &c. &c.

de son propre goût ; montrer en tout de la fidélité, de la droiture, de la bonne foi, vertus nécessaires à tout homme d'honneur, *& doublement nécessaires* A TOUT JOURNALISTE (1).

On a mis en question, si un Journal ne devoit pas contenir *quelque manière de jugement, quelque sorte de jugement*. La raison de douter étoit que dans les éloges, dans les critiques, dans les jugemens, il seroit difficile d'éviter certain air d'autorité *qui ne sied jamais aux Particuliers*, ou certaine apparence de *présomption* qui révolte *toujours* l'orgueil *commun* ; que les Gens de Lettres ne passeroient pas le seul nom de *Tribunal* où l'on *s'arrogeroit* une Jurisdiction *souveraine* sur ce que leur République a de plus précieux, leur renommée & leur amour-propre, parce qu'à leur égard *le Public est le seul Juge souverain*.

Cette question, si c'en est une, porte avec soi la réponse dans ces expressions, *quelque manière de jugement, quelque sorte de jugemens*. Quel est le Savant, quel est l'Homme de Lettres à qui il soit interdit de dire ce qu'il pense d'un Ouvrage qui paroît ? Et que seroit-ce qu'un Journaliste qui ne mériteroit pas le titre de Savant ou d'Homme de Lettres ? Mais en disant *ce qu'il pense* d'un Ouvrage, il ne publie proprement que son *opinion personnelle*. Il y auroit un orgueil insupportable à la proposer au Public comme un *jugement*. Cette *manière de jugement*, qui consiste à dire son opinion, seroit même un attentat aux droits du Public, si elle n'étoit pas accompagnée de circonspection & de modestie. La manière la plus décente & la plus utile de remplir ce devoir, est sans doute de rappeller au Lecteur, en faisant un Extrait, les principes semblables ou contraires, établis dans des Traités faits antérieurement sur la même matière ; les discussions auxquelles la diversité des principes a donné lieu, & enfin l'opinion qui paroît avoir été la plus généralement adoptée sur les questions qui sont restées indécises. Il résulte de ce travail, lorsqu'il est fait par un Journaliste capable & impartial, qu'on a sous les yeux son avis, sa façon de penser, une *manière de jugement*, ou plutôt l'instruction préliminaire du jugement que doivent porter les Lecteurs. Alors la fonction du Journaliste n'est pas bornée à faire de *vagues Sommaires de Chapitres*, des espéces de *Tables froides & seches* ; & le droit acquis au Public d'être le Juge des Ouvrages qui lui sont livrés, n'est pas orgueilleusement usurpé par un seul homme.

Tout Journaliste qui, par quelque motif que ce soit, croit devoir franchir ces limites, qui entreprend de contredire & de juger de son chef, qui ne rapporte

(1) Voyez le Journal des Savans du 9 Août 1706, p. 485. & *suiv.*

d'un Ouvrage que ce qui peut se prêter à ses contradictions, à son jugement; un tel Journaliste, dis-je, ne mérite plus la foi & les égards qui ne sont dûs qu'à l'impartialité. Ce n'est plus un Rapporteur; c'est un Adversaire. Devenu Ecrivain Polémique, il contracte envers le Public & envers l'Auteur qu'il attaque, l'obligation de justifier par des autorités & par des raisonnemens, le rôle étranger qu'il a volontairement préféré. Le Public n'eût jugé que l'Ouvrage; il faut le mettre en état de juger à la fois & l'Ouvrage & le Censeur généreux ou imprudent, qui s'est dévoué pour la gloire & l'utilité des Lettres, ou qui a abusé de sa fonction propre pour servir ses passions ou ses opinions.

D'après ces principes, que je crois fondés sur la raison & sur la bienséance, il ne sera pas difficile de tracer la conduite que vous deviez tenir.

Vous deviez indiquer quelques-unes des étymologies que vous reconnoissez pour *vraies*, & dire en quoi vous les jugez mal appliquées; marquer celles qui, selon vous, n'ont qu'une *certaine vraisemblance*; & expliquer ce que vous entendez par ces mots vagues, *une certaine vraisemblance*; donner des exemples de celles que vous imaginez être *fausses*, & dire pourquoi elles vous ont paru telles. Enfin, puisque vous n'avez pu résister au plaisir de publier qu'il y en avoit de *ridicules*, vous deviez tâcher de faire excuser, par des motifs quelconques, une épithete dont le moindre défaut seroit d'être superflue, & de déceler quelque passion secrette. En effet, Monsieur, si des étymologies étoient absolument fausses, croyez-vous que les Lecteurs que vous en auriez bien convaincus, eussent quelqu'intérêt à savoir de plus qu'elles sont *ridicules*? La preuve que vous donneriez, que *le plus grand nombre* des étymologies sont *fausses*, jetteroit l'Ouvrage dans un juste décri. La preuve qu'elles sont ridicules se réduiroit au dénigrement de l'Auteur, & je ne puis me persuader que vous ayez le plus léger droit de vous ériger en Censeur public des personnes. Des Gens de Lettres, qui s'y connoissent bien, ont fait imprimer en 1765, qu'un *Journaliste plaisant, est un plaisant Journaliste.* A quoi ils ajoutent, *qu'il laisse là le ton satyrique qui décèle* TOUJOURS *la* PARTIALITÉ!... *Qu'il sache remarquer les fautes, mais qu'il ne dissimule point les belles choses qui les rachètent... Qu'il ne prenne point la chicane de l'Art pour le fonds de l'Art.... Qu'il loue sans fadeur; qu'il reprenne sans offense.*

Permettez, Monsieur, que je revienne à la charge sur le devoir indispensable de rendre raison de vos opinions, au moment où vous avez dépouillé le caractère de Journaliste pour jouer le rôle de Juge. La seule excuse que vous puissiez apporter, est que vous avez cru devoir instruire le Public & le garantir du danger de supposer quelque solidité à mon travail. Mais comment avez-

vous pu vous flatter d'*instruire* par des décisions séchement despotiques? Le Public verra-t-il nettement, en lisant six lignes au plus dans votre Extrait, qu'il me seroit facile de prouver, 1°. que celles de mes étymologies que vous avouez être *vraies*, sont en même tems bien appliquées; 2°. qu'avec un peu de savoir, un bon esprit & de l'impartialité, on reconnoît la vérité dans celles où vous n'avez entrevu qu'une *certaine vraisemblance*; 3°. que s'il m'est échappé quelques étymologies *fausses*, elles ne forment pas *le plus grand nombre*; que par conséquent, les racines, le tronc, la tête de l'arbre que vous voudriez anéantir, subsisteroient en entier, quand même il faudroit en élaguer quelques branches surabondantes; 4°. qu'il n'y en a aucune qui soit *ridicule* en elle-même, ni qui puisse l'être dans un Ouvrage de la nature du mien; qu'elles ne vous ont paru *ridicules* que lorsqu'elles ont porté sur des mots d'un style familier ou populaire, ou peut-être lorsque vous n'en avez pas trouvé le son harmonieux? Je sais qu'à des esprits d'un certain ordre, les mots de cette espèce peuvent paroître *ridicules*; c'est peut-être dans ce dessein, que vous avez cité, sans cependant les qualifier, les mots *Damoisel* ou *Damoiseau*, *Bedeau*, *Matamore*, *Fat*, *Marché*, [illegible]. J'avoue que je ne puis penser que cette vraie ou fausse délicatesse [illegible] doive être comptée pour quelque chose dans un Ouvrage fondamental sur l'origine des Langues, sur les rapports qu'elles ont entr'elles, sur les mots radicaux qui les ramènent toutes à la Langue primitive. Le plus grand & le plus méprisable des [illegible] seroit peut-être de sacrifier le fond des choses par égard pour une sensibilité si puérile.

» L'enthousiasme, l'imagination, l'esprit de système (1), font *sans cesse* égarer l'Auteur.. Il ne voit, comme nous l'avons dit, que l'*Agriculture* dans la Mythologie; d'autres, dans ces derniers tems, n'y ont vu que le *grand-œuvre*... Ce sont des écarts de l'esprit humain, qui occupent *un moment* le Lecteur; mais qui sont bientôt abandonnés, *pour tomber dans l'oubli.* »

Je ne répondrai point à cet amas d'injures: je vous rappellerai seulement que dans vos Extraits, tout infidèles qu'ils sont, vous avez été forcé d'avouer que l'*Agriculture* n'est pas le seul objet que j'ai vu dans la Mythologie. Je vous ai fait remarquer de plus qu'il n'a tenu qu'à vous de voir dans mes explications, le *Commerce maritime* dans l'histoire des *Dioscures*; l'*Astronomie* dans celle de *Mercure*; & par l'idée que je donne des fables de Poseidon, de Bacchus, de Minerve,

(1) Dec. p. 2590.

d'Esculape,

d'Esculape, &c. vous vous seriez convaincu que j'y voyois l'histoire de la *Pêche*, de la *Vendange*, des *Fabriques* & des *Manufactures*, de la *Médecine*, de la *Chasse*, *&c.*

Je vous ai dit aussi ce que je pense & ce que penseront tous les gens sensés & honnêtes, du rapport exact que vous trouvez entre une foule d'Ecrivains aussi respectables par leur sagesse que par leur savoir, & quelques *Visionnaires* à qui les Ouvrages d'Homère n'ont paru qu'*un corps de doctrine*, *& une suite de procédés chymiques*. Je ne puis m'empêcher d'ajouter qu'il faut que l'assimilation de Philosophes éclairés, aux *Visionnaires* entêtés du. *grand-œuvre*, vous ait paru bien juste, bien agréable, puisque vous y revenez avec tant de complaisance.

A l'égard de l'horoscope que vous faites de mon Ouvrage, on peut, ce me semble, regarder comme une imprudence astrologique, l'assurance que vous donnez au Public que c'est de ces *écarts* de l'esprit humain, *qui sont bientôt abandonnés pour tomber dans l'oubli*. Il se trouve de tems en tems, pour tous les genres de Littérature, des Astrologues qui réduisant la sphère du Public à la leur, débitent avec confiance des prédictions de l'espéce de la vôtre. *Ne dites point, avec l'Abbé de Saint-Pierre, que dans cinquante ans on ne jouera plus les Piéces de Racine* (1). C'est à un Journaliste qui demandoit des régles de conduite, qu'un homme très-supérieur a donné ce conseil. Il est suivi de beaucoup d'autres dont vous croirez peut-être devoir profiter.

» *Sur-tout*, en exposant des opinions, en les appuyant, en les combattant, » *évitez les paroles injurieuses* qui irritent un Auteur, & souvent toute une » Nation, *sans éclairer personne*....

» Vous vous garderez bien sans doute de suivre l'exemple de quelques Ecri- » vains Périodiques, *qui cherchent à rabaisser* tous leurs *Contemporains*, & à » *décourager* les Arts dont *un* BON *Journaliste doit être le soutien*....

» *Prouvez solidement* ce que *vous en pensez* (d'un Ouvrage), & *laissez au* » *Public* le soin de prononcer l'*Arrêt*. Soyez *sûr* que *l'Arrêt sera contre vous* » toutes les fois que vous *déciderez sans preuves*, quand même vous auriez rai- » son; car *ce n'est pas votre jugement qu'on demande*, mais le rapport d'un pro- » cès *que le Public doit juger*. »

Ces préceptes sont si sages, que je n'aurois pu mieux faire que de m'y conformer dans cette Lettre, quoique je ne sois point Journaliste. Si, contre mon

(1) Œuvr. de M. de Voltaire.

intention, je m'en ſuis écarté, j'eſpere qu'on me croira digne de quelqu'indulgence. Je n'ai jamais eu de démêlés littéraires avec perſonne; ainſi quoique j'ignore votre nom, je puis aſſurer que je n'en ai jamais eu avec vous. Vous êtes l'aggreſſeur, & je n'exagererai rien en diſant que vous êtes un aggreſſeur bien amer. Vous vous êtes arrogé le droit de prononcer contre moi le ban de l'*Oſtraciſme*, moi qui n'ai jamais troublé la République des Lettres, & qui ſuis bien éloigné de croire que mes Ouvrages puiſſent exciter l'ambition ou la jalouſie de qui que ce ſoit. Aucun Citoyen, *Hyperbolus* même, a-t-il jamais été banni de la République d'Athènes, au gré des paſſions d'un ſeul Citoyen (1)? N'étoit-ce pas un devoir étroit que d'attendre avec reſpect le jugement du Public?

La ſenſibilité d'un homme qui cultive les Lettres ſans oſtentation, ſans ambition, ſans Prôneurs, peut être portée trop loin, lorſqu'il ſe voit déchiré avec acharnement au premier effort qu'il fait pour ſe rendre utile. *Il faut avoir raiſon & demie quand on attaque*, diſoit M. de Mairan pour juſtifier la vivacité qu'il témoignoit contre un Géomètre célèbre qui l'avoit attaqué. C'eſt un premier [illegible] ront, à m'éclairer ſur mes erreurs; je ne combattrai que pour la vérité, [illegible] pour la victoire, & je publierai mes défaites avec joie, ave reconnoiſſance.

Je ſuis, &c. *Paris*, 15 *Juin* 1774.

(1) Plutarque, Vie d'Alcibiade.

00066629

9489 to 10006

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 25 June, 2016